



**HAL**  
open science

# Analyser l'Urban Planning aux États-Unis (1950-1970). Livres, auteurs et institutions.

Margarita Gonzalez Cardenas

## ► To cite this version:

Margarita Gonzalez Cardenas. Analyser l'Urban Planning aux États-Unis (1950-1970). Livres, auteurs et institutions.. Sciences de l'Homme et Société. Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales- Paris, 2013. Français. NNT : 2013EHES0002 . tel-01327770

**HAL Id: tel-01327770**

**<https://hal.science/tel-01327770>**

Submitted on 7 Jun 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ANALYSER  
L'URBAN  
PLANNING AUX  
ÉTATS-UNIS  
(1950-1970)

LIVRES, AUTEURS ET INSTITUTIONS

**MARIA MARGARITA GONZALEZ CARDENAS**

**2013**



ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES

# THÈSE

POUR OBTENIR LE GRADE DE  
DOCTEUR EN ÉTUDES URBAINES

FORMATION  
TERRITOIRES, SOCIÉTÉS, DÉVELOPPEMENT

PRESENTÉE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT PAR  
MARIA MARGARITA GONZALEZ CARDENAS  
PARIS, 16 JANVIER 2013

## ANALYSER L'URBAN PLANNING AUX ÉTATS-UNIS (1950-1970) LIVRES, AUTEURS ET INSTITUTIONS

DIRECTEUR DE THÈSE : CHRISTIAN TOPALOV

### JURY

KAREN BOWIE  
PROFESSEURE À L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE  
PARIS-LA-VILLETTE

CLAIRE LEMERCIER  
DIRECTRICE DE RECHERCHE AU CNRS (CSO-SCIENCESPO)

CLÉMENT ORILLARD  
MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'INSTITUT D'URBANISME DE PARIS  
(UNIVERSITÉ DE PARIS-EST CRÉTEIL)

CHRISTIAN TOPALOV  
DIRECTEUR D'ÉTUDES À L'EHESS

DAVID VAN ZANTEN  
PROFESSEUR À NORTHWESTERN UNIVERSITY





## LISTE D'ABRÉVIATIONS

|               |   |
|---------------|---|
| <b>ACTION</b> | <b>American Council to Improve Our Neighborhoods</b>                                      |
| <b>AIP</b>    | <b>American Institute of Planners</b>   |
| <b>AICP</b>   | <b>American institute of Certified Planners</b>   |
| <b>ASPO</b>   | <b>American Society of Planning Officials</b>   |
| <b>CED</b>    | <b>College of Environmental Design (University of California at Berkeley)</b>             |
| <b>FNMA</b>   | <b>Federal National Mortgage Association</b>  |
| <b>FHA</b>    | <b>Federal Housing Administration</b>   |
| <b>GSD</b>    | <b>Graduate School of Design (Harvard)</b>  |
| <b>HHFA</b>   | <b>Housing and Home Finance Agency</b>  |
| <b>HUD</b>    | <b>Housing and Urban Development</b>  |
| <b>IIT</b>    | <b>Illinois Institut of Technology</b>  |
| <b>IUE</b>    | <b>Institute of Urban Environment (Columbia University)</b>                               |
| <b>IURD</b>   | <b>Institute of Urban and Regional Development (University of California at Berkeley)</b> |
| <b>IUS</b>    | <b>Institute of Urban Studies (University of Pennsylvania)</b>                            |
| <b>JAIA</b>   | <b>Journal of the American Institute of Architects</b>                                    |
| <b>JAIP</b>   | <b>Journal of the American Institute of Planners</b>                                      |
| <b>JCUS</b>   | <b>Joint Center for Urban Studies (Harvard University + MIT)</b>                          |
| <b>MIT</b>    | <b>Massachussetts Institute of Technology</b>   |
| <b>NIPA</b>   | <b>National Institute of Public Administration (New York)</b>                             |
| <b>NYSCAD</b> | <b>New York State Commission Against Discrimination</b>                                   |
| <b>ONU</b>    | <b>Organisation des Nations Unies</b>   |
| <b>ORRRC</b>  | <b>Outdoor Recreation Resources Review Commission</b>                                     |
| <b>RPAA</b>   | <b>Regional Planning Association of America</b>   |
| <b>TF</b>     | <b>Task Force</b>   |
| <b>UC</b>     | <b>University of Chicago</b>  |
| <b>UCB</b>    | <b>University of California at Berkeley</b>   |
| <b>UCD</b>    | <b>University of California at Davis</b>  |



# **ANALYSER L'URBAN PLANNING AUX ÉTATS-UNIS (1950-1970) LIVRES, AUTEURS ET INSTITUTIONS.**

## **RÉSUMÉ**

La thèse étudie la période de plus forte diffusion bibliographique de l'Urban Planning dans les Etats-Unis, entre 1950 et 1970. En prenant une sélection de livres comme point de départ, dont *The Image of the City* de Kevin Lynch, *The City in History* de Lewis Mumford et *Death and Life of Great American Cities* de Jane Jacobs, entre autres, nous parvenons à la découverte d'une communauté d'auteurs qui partagent leurs visions de la ville et de la métropole, en même temps que confrontent leurs regards face aux challenges de la période. Cette communauté est similaire à un collège invisible, dans lequel les échanges d'idées sont presque inaperçues pour ceux qui restent en dehors de leur cercle savant. Les trajectoires individuelles, largement explorées dans d'autres travaux de recherche, sont ici laissés du côté afin de privilégier les trajectoires communes : la thèse explore ainsi les ouvrages, qui ne sont pas réductibles à leur contenu, mais qui évoquent aussi un monde intellectuel et social, lié pour partie à certaines institutions. Nous avons ainsi constaté la collaboration entre les auteurs, qui ont toujours privilégié le lien social d'amitié et de connaissance pour parvenir à leurs résultats. Nous avons également établi que les auteurs faisaient partie d'un vaste réseau, au sein duquel ils pouvaient être classés dans plusieurs catégories. Notre analyse a permis de comprendre l'action de plusieurs acteurs : des personnes et des institutions qui ont été partie prenante du développement de la pensée urbaine des années cinquante et soixante dont nous sommes les héritiers.



# **ANALYZING THE URBAN PLANNING IN THE UNITED STATES. THE BOOKS, THE AUTHORS AND THE INSTITUTIONS.**

## **ABSTRACT**

The subject of this thesis is the study of the scientific network behind the United States urban planning bibliography between 1950 and 1970. We started by finding out the scientific junctions between three main books written in the early sixties: *The City in History* by Lewis Mumford, *The Image of the City* by Kevin Lynch and *Death and Life of Great American Cities* by Jane Jacobs. We examined how their ideas were part of several debates during the time of their publication, in order to analyze their importance among their colleagues.

The investigation was undertaken using different methods. First, we selected seven other books out of a list of almost one hundred publications between 1958 and 1962. Second, by analyzing the books' contents, we highlighted some shared ideas and scrutinized them into the authors' own perspectives and concepts. Third, throughout a quantitative analysis, we pointed out the common citations, we recognized the names, and we categorized them to understand their role in the United States Urban Planning Network. Finally, we found out that the most important actors of the period were the institutions, including the private foundations. We describe the role of the institutions inside the Urban Planning Network, analyze their success, and find out the reasons to end their support.

By analyzing the books as contents, we took them also as subjects. We scrutinized the inside as much as the authors. We conclude that inside the urban planning social network of the early sixties, Lewis Mumford, Jane Jacobs and Kevin Lynch were only small dots in a large web, where despite their age or their experience, the most important dots continued to be the less well known, such as Paul Ylvisaker, Luther Halsey Gulick or even Martin Meyerson. As a result, the thesis is the reminder that those people exist, and there were no such a thing as a book without an intellectual network.



## AVANT-PROPOS

Cette thèse porte sur une pensée, ou plutôt une façon de penser. Je suis issue d'une école d'architecture qui pratique une recherche plutôt empirique, à distance des livres et au plus près sur les faits urbains. Dans cette formation, l'histoire est un outil plutôt négligé auquel on fait appel si on a besoin d'expliquer un geste formel ou une décision.

Quels sont donc mes arguments personnels pour mener cette enquête ? D'abord, je suis issue d'une formation qui prenait pour acquis les livres de l'urbanisme américain publiés dans les années soixante. Ils étaient la vérité, une sorte de Bible qu'il fallait lire pour connaître l'urbanisme et les potentialités de la ville. Pourtant ces livres n'étaient pas les seuls qui devaient être lus. Les Italiens des années soixante-dix ainsi que les classiques de l'architecture moderne signés de Le Corbusier, faisaient aussi partie de ma formation. Cependant, quelques contradictions apparaissaient entre tout ce mélange de théorie urbaine. La forme des villes colombiennes semblait plus proche des villes américaines et pourtant la place occupée par les livres américains semblait moins importante pour l'urbanisme colombien que celle des auteurs européens.

Trois livres états-uniens avaient une grande importance dans le corpus de notre formation: *The City in History*, *Death and Life of Great American Cities* et *The Image of the City*.

Nos questions de départ de la thèse se posent sur ces trois livres, mais ils évoquent d'autres ouvrages auxquels nous n'avons pas eu accès à l'école d'architecture et qui sont arrivés dans nos mains à un moment où personne n'avait encore écrit sur eux. Il nous semblait nécessaire de passer ces livres en revue et de trouver les liens secrets qui les liaient.

Ainsi j'ai pris le risque de penser ou de repenser ce que les générations précédente, n'ont pas fait. Mon ambition est donc de poser de nouvelles questions aux livres, d'enquêter d'une façon différente sur ceux qui m'ont servi de modèle pour apprendre l'architecture et l'urbanisme. Bref d'interroger la pratique de l'architecture et de l'urbanisme autant que l'enseignement.



Cette thèse ne porte pas sur le vocabulaire, les gestes, les parcours, bref la formation d'un professionnel en sciences sociales. Cela n'a pas été mon ambition et ne le sera jamais. Mon arrivée à l'EHESS a marqué un apport important à mon regard d'architecte, mais je ne peux pas m'empêcher de continuer à penser comme une architecte. Je ne peux pas non plus penser comme une scientifique parce que les scientifiques pensent avec les mots. Moi je pense avec les images, les lignes, les formes. Bref, cette thèse est aussi une construction, un bâtiment que j'ai dû construire avec l'aide d'autant d'autres professionnels qui ont guidé mes décisions. Je dois faire mention de mon directeur de thèse, du directeur de laboratoire, André Grélon, des amis de la revue d'étudiants, et des enfants de la prévôté. C'est dans les couloirs de l'Ecole que j'ai croisé les grandes lignes de la pensée en sciences sociales, lesquelles se sont nourries des séminaires et colloques auxquels j'ai assisté avec assiduité.

Puisque le terrain d'enquête de la thèse est dans une autre langue, certains mots mériteraient des études particulières que la thèse n'a pas pour objet de développer. Nous avons conservé les mots nécessaires pour notre thèse en anglais, car pour certains il n'y a pas de bonne traduction possible. Cependant, nous expliquerons notre choix à chaque fois que le lecteur sera confronté à une situation de cette nature.

## TABLE DE MATIÈRES

Avant propos

### INTRODUCTION

|  |    |
|--|----|
| i. L'objet de la recherche : un corpus des études urbaines.....                                | 5  |
| ii. Le champ des études urbaines. Une époque bouleversante pour l'urbanisme états-unien.....   | 7  |
| iii. L'urbanisme : évolution d'une discipline.....   | 12 |
| iv. La critique de l'urban planning vue sous l'angle de l'histoire urbaine.....                | 14 |
| iv.i. Les auteurs de l'histoire urbaine des années 1950-1970.....                              | 15 |
| iv.ii. Les sources des années soixante étudiées dans les années 1980-1990.....                 | 17 |
| iv.iii. La réception au seuil du XXIème siècle de la critique urbaine des années soixante..... | 18 |
| v. Le développement de la recherche.....   | 21 |
| v.i. L'étude d'un corpus.....  | 24 |

Notes

## PREMIER PARTIE

### UN TERRAIN D'ÉTUDES LITTÉRAIRE

#### CHAPITRE UN

|  |    |
|--|----|
| 1. Le corpus : un terrain d'études littéraire.....                                   | 33 |
| 1.1. La sélection de livres.....   | 36 |
| 1.2. Une analyse comparée de notre corpus.....                                       | 38 |
| 1.3. Les auteurs et leurs trajectoires. Une brève description de leurs parcours..... | 42 |
| 1.3.1. Commencer par les collectifs.....   | 42 |
| 1.3.2. Les journalistes.....   | 46 |
| 1.3.3. Les chercheurs engagés: des universitaires et des notables experts.....       | 48 |

|   |    |
|---|----|
| 1.3.4. Les universitaires.....  | 48 |
| 1.3.4.1. Kevin Lynch. City planner auteur et co-auteur.....   | 49 |
| 1.3.4.2. La génération née dans les années vingt.....   | 50 |
| 1.3.4.3. Le Journal of The American Institute of Planners.....  | 52 |
| 1.4. Les livres : une description concrète de l'objet.....  | 53 |
| 1.4.1. Les formats des livres et les éditeurs: des différences de format pour différents publics..... | 54 |
| 1.4.1.1. Les grandes maisons d'édition. Les presses installées depuis la fin du XIXème siècle.....    | 54 |
| 1.4.1.2. Les presses universitaires : plus que des livres pour les étudiants.....                     | 56 |
| 1.4.1.3. Les presses indépendantes. Un nouvel observatoire de la culture.....                         | 57 |
| 1.4.2. Formats et lecteurs : à qui s'adressent les livres ?.....                                      | 57 |
| 1.4.3. Les livres et leurs collections. Partager les recherches autour du même objet.....             | 58 |

## Notes

**CHAPITRE DEUX**

|   |    |
|---|----|
| 2. Les ouvrages. Nature des discours et complexité des contenus.....  | 65 |
| 2.1. Le champ d'études urbaines exploré par les médias. <i>The Exploding Metropolis</i> ou l'automne 57 de Fortune..... | 65 |
| 2.1.1. <i>The Exploding Metropolis</i> : critique adressée aux acteurs urbains.....                                     | 69 |
| 2.1.2. <i>The Exploding Metropolis</i> chez les planners. Un classique de « la révolution urbaine».....                 | 69 |
| 2.2. <i>Suburbia : Its People and their Politics</i> . Le gouvernement métropolitain et le mythe des suburbs.....       | 70 |
| 2.2.1. La métropole comme échelle du gouvernement. Le défi de Wood et son ouvrage.....                                  | 72 |
| 2.2.2. <i>Suburbia</i> : un livre peu connu par les planners.....   | 73 |
| 2.3. Le classique de la perception urbaine : <i>The Image of the City</i> .....   | 73 |
| 2.3.1. Rendre la ville « lisible ».....   | 75 |
| 2.3.2. Sécouer le milieu des planners : la réception de <i>The Image of the City</i> .....                              | 76 |
| 2.4. <i>Working Class Suburbs</i> ou la mise en cause du mythe de la banlieue étatsunienne.....                         | 78 |
| 2.4.1. Mythe et presse populaire. Une proposition pour la recherche scientifique.....                                   | 82 |
| 2.4.2. Un ouvrage jugé « limité » par les planners.....   | 82 |
| 2.5. <i>Death and Life of Great American cities</i> . Classique à peine publié.....                                     | 83 |
| 2.5.1. Un récit flottant.....   | 86 |
| 2.5.2. La réception de <i>Death and Life of Great American Cities</i> . Les portes du succès.....                       | 87 |

|   |     |
|---|-----|
| 2.6. En finir avec le présent. <i>The City in History</i> ou les derniers chapitres d'une débâcle ..... | 89  |
| 2.6.1. Décrire l'utopie. La ville rêvée de Mumford.....   | 91  |
| 2.6.2. <i>The City in History</i> ou l'histoire d'un ouvrage déjà fulgurant .....                       | 92  |
| 2.7. Planning et sociologie. Deux perspectives du problème dans <i>The Urban Villagers</i> .....        | 94  |
| 2.7.1. Les city planners sous l'œil du sociologue.....  | 96  |
| 2.7.2. <i>The Urban Villagers</i> . La sociologie au service des planners .....                         | 97  |
| 2.8. <i>Housing, People and Cities</i> . Quand Action s'empare du logement .....                        | 98  |
| 2.8.1. <i>Housing, People and Cities</i> . De la théorie à la pratique .....                            | 101 |
| 2.8.2. Le destin d'un livre critique .....  | 102 |
| 2.9. <i>The Metropolitan Problem and American Ideas</i> . Le vision de l'administration .....           | 102 |
| 2.9.1 Les véritables propositions de Gulick .....   | 104 |
| 2.10 Publier chez les planners. Journal of the American Institute of Planners (JAIP)<br>1958-1962 ..... | 105 |
| 2.11. Similitudes des ouvrages de notre corpus .....  | 109 |
| Notes   |     |

## CHAPITRE TROIS

|   |     |
|---|-----|
| 3. Des idées qui font réseau et des réseaux qui lient les idées .....   | 119 |
| 3.1. Les ouvrages précédents.....   | 121 |
| 3.1.1. Mettre en question les énoncés précédents .....  | 121 |
| 3.2. Le mythe des suburbs : réalité et fiction de la critique .....   | 124 |
| 3.2.1. Le mythe et ses problématiques: la politique, la religion et la montée<br>d'une nouvelle classe sociale..... | 128 |
| 3.2.1.1. Politique : entre les médias, la culture, la société et les formes<br>urbaines .....                       | 128 |
| 3.2.1.2. La religion comme sujet du mythe .....   | 131 |
| 3.2.1.3. Les suburbs comme espaces réservés à la classe moyenne .....   | 134 |
| 3.2.1.4. L'homme de l'organisation.....   | 137 |
| 3.3 La cité jardin et les suburbs : modèle urbain par comparaison ou par omission .....                             | 143 |
| 3.4. La métropole : une nouvelle échelle de gouvernement .....  | 146 |
| 3.5. Les planners : entre l'art et la réalité.....  | 150 |
| Notes   |     |

## DEUXIÈME PARTIE

### LE MONDE SOCIAL DU CORPUS

#### CHAPITRE QUATRE

|   |     |
|---|-----|
| 4. Analyse des données relationnelles ..... | 165 |
|---|-----|

|   |     |
|---|-----|
| 4.1. Le relevé de l'information. Ebauche d'une méthodologie .....                                     | 166 |
| 4.2. Citations de départ : une matrice de dix ouvrages .....  | 169 |
| 4.3. La construction du premier cercle du réseau .....  | 170 |
| 4.3.1. Un acteur en commun : Lewis Mumford .....  | 171 |
| 4.3.2. Kevin Lynch et L'image de la ville. Une citation récurrente .....                              | 173 |
| 4.3.3. Le JAIP : comment citer un journal .....   | 175 |
| 4.3.4. Les auteurs les moins cités. Des références ouvertes pour notre réseau .....                   | 175 |
| 4.3.4.1. William Whyte et son passé chez Fortune .....  | 175 |
| 4.3.4.2. Martin Meyerson, Barbara Terret et William L.C. Wheaton.<br>Trois auteurs, un seul nom ..... | 178 |
| 4.3.4.3. Herbert Gans : une référence du West End? .....  | 180 |
| 4.3.4.4. Wood, Jacobs, Berger et Gulick. Les moins cités .....  | 181 |
| 4.3.5. Les autocitations ou les liens de confiance en soi-même .....                                  | 184 |
| 4.3.6. Les générations .....  | 186 |

## Notes

**CHAPITRE CINQ**

|   |     |
|---|-----|
| 5. Le réseau élargi .....   | 193 |
| 5.1. Les ancêtres du champ des études urbaines .....  | 194 |
| 5.1.1. Ebenezer Howard : un type d'urbanisme remis en question .....                                | 195 |
| 5.1.2. Louis Wirth. L'enseignement du Département de Sociologie de<br>l'Université de Chicago ..... | 197 |
| 5.2. Les prédécesseurs .....  | 199 |
| 5.2.1. Catherine Bauer. Une housing activist au centre du réseau .....                              | 199 |
| 5.2.2. Clarence Samuel Stein l'urbaniste et penseur des années vingt .....                          | 203 |
| 5.3. Les notables .....   | 206 |
| 5.3.1. Wilfred Owen. Le spécialiste du transport .....  | 206 |
| 5.3.2. Charles Monroe Haar. L'avocat de l'urbanisme .....   | 210 |
| 5.3.3. Charles Abrams. Un homme d'affaires lié à l'urbanisme .....                                  | 212 |
| 5.3.4. Nathan Glazer. L'intellectuel hors norme du réseau .....                                     | 214 |
| 5.3.5. Paul Ylvisaker. L'homme de la Ford .....   | 217 |
| 5.3.6. Raymond Vernon. L'architecte de la Région de New York .....                                  | 219 |
| 5.4. Les chercheurs universitaires .....  | 221 |
| 5.4.1. David Riesman. La genèse d'une critique des développements suburbains .....                  | 221 |
| 5.4.2. Edward C. Banfield. Entre Meyerson et l'Université de Pennsylvanie .....                     | 224 |
| 5.5. Les éditeurs .....   | 226 |
| 5.6. Les satellites .....   | 228 |
| 5.6.1. John Seeley, un sociologue canadien .....  | 228 |

|   |     |
|---|-----|
| 5.6.2. Amos Henry Hawley et les « autres » universités américaines..... | 230 |
| 5.7. Quelques conclusions sur les catégories.....                       | 232 |
| Notes   |     |
| Images  |     |

## CHAPITRE SIX

|  |     |
|--|-----|
| 6. Les fondations, les instituts universitaires et leurs rôles dans la critique de l'urban<br>planning.....                            | 241 |
| 6.1. L'American Institute of Planners et son journal.....  | 241 |
| 6.1.1. La conférence annuelle de l'AIP en 1950. La genèse de la critique.....  | 243 |
| 6.2. La Fondation Ford.....  | 245 |
| 6.2.1. Paul Ylvisaker à la Fondation.....  | 246 |
| 6.2.2. Les bénéficiaires des bourses Ford.....   | 249 |
| 6.2.2.1. La Brookings Institution.....   | 250 |
| 6.2.2.2. L'American Council to Improve Our Neighborhoods<br>(ACTION).....  | 250 |
| 6.2.2.3. L'Université de Chicago.....  | 253 |
| 6.2.2.4. L'Institut for Urban Studies (IUS) de l'Université de Pennsylva-<br>nie.....  | 254 |
| 6.2.2.5. Le Joint Center for Urban Studies (JCUS) de l'Université de<br>Harvard et le Massachusetts Institute of Technology (MIT)..... | 256 |

Notes

## CHAPITRE SEPT

|   |     |
|---|-----|
| 7. Prosopographie des auteurs. Brève étude des trajectoires partagées.....  | 269 |
| 7.1. Début 1950 : entre l'Université de Pennsylvanie et l'American Institute of Planners<br>(AIP).....  | 270 |
| 7.2. Les trois premières années de la décennie. L'Institut for Urban Studies (IUS) et la<br>ville de Philadelphie au centre du Collège Invisible..... | 272 |
| 7.3. 1954, les politiques d'Eisenhower : Action et le Housing Act.....  | 273 |
| 7.4. 1955, trois acteurs clés en tête des institutions: Ylvisaker et la Fondation Ford,<br>Meyerson et ACTION et Wheaton et l'IUS.....                | 275 |
| 7.5. 1956, la genèse du Joint Center for Urban Studies et deux conférences capitales<br>pour le champ des études urbaines.....                        | 276 |
| 7.6. 1957, la préparation des publications sur les métropoles : The Exploding Metro-<br>polis et Metropolis in Ferment.....                           | 277 |
| 7.7. 1958, une table ronde et une conférence.....   | 278 |

|  |     |
|--|-----|
| 7.8. 1959, la consécration de Catherine Bauer et la fondation du Joint Center for Urban Studies (JCUS) ..... | 280 |
| 7.9. 1960, le début de l'ère des présidents démocrates.....  | 281 |
| 7.10. 1961, le début de la présidence de John F. Kennedy .....   | 281 |
| 7.11. 1962, Whyte et Jacobs commencent leurs carrières indépendantes .....                                   | 282 |
| 7.12. 1963-1964, l'arrivée de Lyndon B. Johnson .....  | 283 |
| 7.13. 1965, le départ d'Ylvisaker de la Fondation Ford et un nouvel Housing Act .....                        | 284 |
| 7.14. 1966-1967, la création de la Task Force on Urban Problems et de l'Institute of Urban Environment.....  | 285 |
| 7.15. 1968, la fin de la présidence démocrate .....  | 286 |
| 7.16. 1969 et 1970, le début de la présidence de Nixon .....   | 287 |
| 7.17. Les années soixante-dix .....  | 288 |

Notes

Images

|                             |     |
|-----------------------------|-----|
| <b>8. CONCLUSIONS</b> ..... | 293 |
|-----------------------------|-----|

|                            |     |
|----------------------------|-----|
| <b>BIBLIOGRAPHIE</b> ..... | 303 |
|----------------------------|-----|

|                      |     |
|----------------------|-----|
| <b>ANNEXES</b> ..... | 325 |
|----------------------|-----|

|                    |     |
|--------------------|-----|
| <b>INDEX</b> ..... | 345 |
|--------------------|-----|



# INTRODUCTION





# ANALYSER L'URBAN PLANNING AUX ÉTATS-UNIS (1950-1970) LIVRES, AUTEURS ET INSTITUTIONS.

*“Social scientists should never try to predict the future; they have trouble enough predicting the past.”*

Edward Banfield.

## I. L'OBJET DE LA RECHERCHE : UN CORPUS DES ÉTUDES URBAINES

La thèse étudie la période qui a vu paraître trois ouvrages écrits au début des années soixante et qui nous ont servi pour nos études d'architecture. Ces trois publications : *The Image of the City* de Kevin Lynch, *Death and Life of Great American Cities* de Jane Jacobs et *The City in History* de Lewis Mumford, relèvent de visions différentes de l'urbanisme. Notre formation en architecture a été enrichie par leur lecture, pourtant nous méconnaissions le contexte historique sous-tendant leurs investigations. Publiés pendant les années de plus forte diffusion du Mouvement moderne, ces livres dépeignaient l'insatisfaction qui s'exprimait à l'égard des villes, des autoroutes, du développement des banlieues et de la transformation radicale des centres-villes. Les processus étaient observés d'un œil méthodologique, ce qui nous a incliné à considérer que les méthodes d'analyse urbaine exposées pouvaient être transposées à n'importe quelle ville du monde.

En effet, les trois titres cherchaient à analyser les avantages de l'urbanisme moderne tel qu'il était en train de construire les villes : un urbanisme fondé sur les préceptes de l'économie et de la fonctionnalité. Loin des idéaux de l'architecture et de l'urbanisme modernes fortement ancrés dans

notre école d'architecture, tels que la rigueur géométrique ou la doctrine hygiénique, ces ouvrages présentaient une autre vision du monde : celle d'un espace incomplet, en pleine transformation.

Cependant, en quittant les années d'étude pour l'enseignement de l'urbanisme, la nécessité d'explorer en profondeur ces ouvrages s'est fait jour. Auparavant, ceux-ci avaient formé un socle de connaissances utilisé par nos professeurs, mais, à notre tour, nous étions leur voix face à nos propres élèves. Les problématiques urbaines qu'abordaient Lynch, Jacobs et Mumford, étaient-ils les seuls à les avoir identifiées ? Certes, on mettait en exergue trois livres, trois auteurs, mais un mouvement de pensée plus ample devait sans aucun doute les accompagner. En architecture, nous étions habitués à étudier les individus et leurs discours, mais, en urbanisme, il semblait nécessaire de se placer plutôt sur le plan des communautés de pensée. Si la théorie des auteurs décrit une époque et une façon de penser, pourquoi nos auteurs semblaient-ils être isolés dans leur examen des pratiques de construction de la ville d'alors ? Existait-il d'autres livres similaires qui se posaient des problématiques différentes ? Nous avons cherché en somme à découvrir un langage commun.

Davantage auteurs que concurrents, Lynch, Jacobs et Mumford appartiennent à un groupe d'acteurs plus large, jamais cité, semblable à un collègue invisible. Celui-ci ne pouvait être dévoilé qu'en interrogeant directement les sources. Nous avons connaissance de quelques détails des trajectoires individuelles, mais nous ne savions rien des rencontres, des espaces partagés, des échanges d'information avec d'autres. Si les textes abordaient le même sujet, ils étaient rarement cités conjointement par nos contemporains. Publiés en l'espace de deux années, ces ouvrages devaient certainement partager des sources et se renvoyer les uns aux autres. Ils étaient loin d'être le résultat de trajectoires singulières.

Notre travail s'est alors déplacé du côté de l'histoire. Il nous semblait indispensable de retracer le réseau de sociabilité de figures considérées comme les auteurs majeurs de l'urbanisme américain des années cinquante aux années soixante-dix. Pour y parvenir, leurs textes sont devenus notre terrain d'enquête. Ouvrages qui ne sont pas réductibles à leur contenu, mais qui évoquent aussi un monde intellectuel et social, lié pour partie à certaines institutions.

Beaucoup d'études sur ces trois titres ont vu le jour : des monographies et des thèses doctorales sur leurs recherches ainsi que sur la vie de leurs auteurs ont été largement publiées<sup>1</sup>. Pourtant, jusqu'à présent, aucun de ces travaux n'a mis en évidence la construction d'un discours collégial fondé sur des échanges formels ou informels ; aucune étude ne semble avoir été menée sur la sociabilité qui relie ses membres.

Nous sommes certains que les ouvrages de Jacobs, Lynch et Mumford ne sont pas seulement le fruit de trajectoires individuelles, mais également le produit d'une époque mouvementée et en

même temps féconde pour la ville, la métropole et leurs problématiques. La construction des productions éditoriales avait dû se nourrir des affinités entre les individus et c'est bien là que se déterminent l'élaboration d'une science et la théorie d'une pratique.

On a souhaité retracer les liens qui avaient uni les recherches de nos trois auteurs ; on a voulu aussi ouvrir sur d'autres relations, d'autres recherches, et constater ainsi la constitution d'une science et la naissance d'un mouvement.

## II. LE CHAMP DES ÉTUDES URBAINES UNE ÉPOQUE MOUVEMENTÉE POUR L'URBANISME ÉTATS-UNIEN

La recherche urbaine a été animée par les problèmes apparus pendant les années soixante<sup>2</sup>, époque de parution des trois ouvrages. Nous nous demanderons à quoi répond notre corpus et comment et pourquoi semble s'y établir une logique critique des procédures urbaines du moment. Le propos de cette thèse doctorale est de comprendre l'avènement des auteurs de l'urbanisme aux États-Unis ; à cette fin, isoler des dates aurait été improductif. Le cadre temporel de notre enquête a été imposé par l'institution du *planning* par les décisions politiques et également par la publication des ouvrages. L'enquête se place donc entre la fin des années trente et le début des années soixante-dix. Pour autant, on ne peut en conclure que le mouvement critique ait vu le jour au lendemain des réformes du New Deal, puisque « les contenus mentaux collectifs se construisent sur une durée longue et lente<sup>3</sup> ».

*The Image of the City, Death and Life of Great American Cities, The City in History* paraissent dans un pays et à un moment singuliers. Après la crise économique des années trente, la plupart des villes ne cessent de croître, mais le cas des États-Unis semble particulier : c'est le pays des plus grandes agglomérations métropolitaines. La constitution du *planning* comme un métier plus vaste est suivie par la métropolisation en tant que phénomène lié à la désaffectation des centres-villes et à la construction continue de structures routières.

Cette période de l'histoire urbaine a été encadrée par un processus de changement législatif. Les grandes transformations urbaines ont suivi l'adoption des réformes proposées par le président Roosevelt pendant les années trente. Celles-ci se sont appliquées au domaine du *planning* urbain ; ainsi le New Deal favorise-t-il la création d'une agence nationale de planification pour encourager le développement économique, et urbain, des États [States], des villes et des communes. Des institutions telles que le National Resources Planning Board ont instauré une politique planificatrice qui s'est poursuivie.

Les années trente voient l'établissement de plusieurs agences gérées par l'État fédéral, destinées à développer le marché du logement. Après la création de la Federal Housing Administration en 1934, un marché du logement s'est constitué et consolidé. En 1938, à la suite d'une nouvelle proposition qui cherchait à réduire le chômage, le gouvernement institue la Federal National Mortgage Association (FNMA), surnommée Fannie Mae, issu également de la Housing Act de 1934.

Après-guerre, la demande de logements pour les classes moyennes naissantes et les vétérans de la WWII qui deviennent pour la plupart des travailleurs en col blanc, pousse les entrepreneurs privés à développer les zones rurales autour des villes. En 1947, l'un des premiers *suburbs* de New York est construit à 40 kilomètres à l'est de l'île de Manhattan. Levittown propose, pour la première fois, un vaste ensemble de 17 400 pavillons construits en l'espace d'un an. Le *suburb* de Park Forest, par exemple, au sud de Chicago dans l'Illinois, est inauguré une année seulement après le début de la construction. Dès lors, de multiples communautés pavillonnaires sont bâties, annonçant le début de la période connue sous l'appellation de « housing boom ».

La prolifération des logements encourage la présidence de Harry Truman et le Congrès des États-Unis à voter une nouvelle loi : le Housing Act de 1949. Celui-ci semble marquer l'amorce d'un effacement de l'État dans le paysage urbain. Cette loi est issue de faits sans précédent : la seconde guerre mondiale oblige à donner des logements décentes à tous ceux qui habitaient dans des conditions d'insalubrité<sup>4</sup>. Cette situation entraîne la construction de 810 000 nouvelles unités d'habitation à bon marché. La loi fait également de l'*Urban Planning* une exigence pour le développement des villes. Elle entraîne la création d'agences d'urbanisme capables de produire un plan urbain et de conseiller les promoteurs. La législation a ainsi accru la demande en professionnels de l'urbanisme ; un métier qui n'était pas considéré alors comme nécessaire pour développer les villes et qui ne sera pas reconnu comme profession, validée par un diplôme de master ou de doctorat, avant les années soixante-dix. Selon certains analystes, le Housing Act de 1949 a été la cible de critiques de la part des nouveaux professionnels de l'urbanisme car les centres-villes, désormais déclarés insalubres, n'y étaient pas au cœur des préoccupations des planners. En effet, ces derniers étaient plus intéressés par les transformations physiques que par les transformations sociales<sup>5</sup>. Bien entendu, la renaissance de la profession est indissociable de cette nouvelle loi qui a obligé les municipalités de tout le pays à constituer un conseil de planners afin d'élaborer un plan d'aménagement prévoyant la forme future de la croissance de la ville. Les planners devaient donc non seulement concevoir les plans afin de recevoir les aides fédérales, mais également se concentrer sur la rénovation des quartiers en centre-ville<sup>6</sup>.

La présidence d'Eisenhower connaît la première réforme du Housing Act de 1949. Des mesures concernant la lutte contre les taudis et la rénovation des centres-villes viennent s'y ajouter. Plusieurs débats plus tard, la loi envisage de créer une nouvelle agence consacrée à la rénovation

urbaine, l'Urban Renewal Administration. Cette agence encourageait la recherche de techniques et de programmes inédits tant pour la construction de nouveaux quartiers que pour la rénovation urbaine. L'institution a également encadré un programme de bourses attribuées aux universités, aux agences privées et étatiques, entre autres, afin d'encourager la recherche urbaine<sup>7</sup>.

Durant les années cinquante, les planners adoptent une position autocritique. Les enseignants, les professionnels du *planning*, les directeurs des fondations engagées dans la recherche urbaine, les écrivains et les intellectuels visaient la révision des procédures urbaines sur le plan du développement régional et sur celui de la rénovation des centres-villes<sup>8</sup>. Pour cette raison, on assiste à une production de discours, d'articles, de livres, sans compter les interventions publiques, prônant la régulation du développement urbain. La décennie des années cinquante représente donc pour les planners un moment de défi professionnel portant notamment sur l'intensité du boom suburbain, sur le changement discutable de vocation des centres urbains et sur la nécessité de nouveaux programmes fédéraux destinés à contrôler les terrains agricoles. Les planners n'en sont cependant pas tous partie prenante. Ces discussions furent centrales à l'American Institute of Planners et produiront le « mouvement » que nous étudions<sup>9</sup>.

En 1954 également, est proclamée la loi sur les Autoroutes [Highway Act] qui, paradoxalement, cherchait à rapprocher les habitants de la métropole du centre-ville. Deux ans après, le Congrès des États-Unis approuve la loi de Défense nationale des autoroutes [National Defense Highway Act] dont le but principal était la construction du Système des autoroutes de l'État [Interstate Highway System] : la ville outrepassa ses limites antérieures et connaît un développement étalé<sup>10</sup>.

Ainsi, entre 1950 et 1960, la plupart des villes états-uniennes telles que New York, Chicago ou Detroit croissent en nombre d'habitants de 11 %, alors que la région métropolitaine que les entoure progresse de 46 %. Pendant cette même décennie, les douze plus grandes villes des États-Unis perdent 3 600 000 habitants blancs et accueillent 4 500 000 émigrants du Sud, Afro-Américains pour la plupart<sup>11</sup>. On note dans le même temps une forte croissance du marché automobile : en 1946, deux millions de voitures sont produites ; en 1953, ce sera six millions<sup>12</sup>.

Le désintérêt de l'administration Eisenhower pour les problématiques urbaines est mis en évidence en janvier 1960, à la fin du mandat, lors du discours annuel du président devant le Congrès sur l'état de l'Union. En pleine période d'efforts qui se traduisent par des aides financières et des programmes en faveur de la ville, Eisenhower ne fait pas mention de ces

stratégies, ni de ladite « crise urbaine » qui est alors déjà très présente dans les villes<sup>13</sup>. Pendant la campagne présidentielle qui suit, les candidats à la mandature ne cessent d'évoquer cette crise. En effet, une des stratégies de John F. Kennedy lors de sa candidature repose sur la promesse de créer un département des Affaires urbaines [Department of Urban Affairs]<sup>14</sup>. La ville, la métropole et le pays urbanisé sont alors au centre des questions de la présidence.

La crise des années cinquante laisse la place aux mesures des années soixante. La législation urbaine emprunte désormais un autre chemin. Les présidences démocrates – Kennedy, puis Johnson – et leur politique présidentielle de lutte contre la pauvreté mettent en cause l'absence de lois en faveur des plus défavorisés. C'est ainsi que les lois sur le logement de 1964, 1965 et 1968 cherchent à augmenter l'investissement du gouvernement fédéral dans les logements sociaux. Cependant, la législation la plus importante de cette période en matière d'urbanisme a été sans doute le Demonstration Cities and Metropolitan Development Act de 1966, connu sous l'appellation de Model Cities Program. Cette loi inaugure la transition entre les politiques de la rénovation urbaine [*Urban Renewal*] et le *Community Development*, où les communautés de quartier démunies participent activement à l'élaboration des projets urbains. Cependant, le Congrès reste sceptique vis-à-vis de cette politique, et ne finance pas suffisamment la mise en place de nouvelles expériences, reportant la fin du programme<sup>15</sup>.

Cette période de transformations mais aussi d'engagements urbains s'accompagne en outre de l'évolution de la problématique urbaine. En dehors de la place qu'occupe la crise urbaine dans les débats politiques, les journalistes et les universitaires se sont aussi emparés du sujet. Mais la mise en question est manifeste sous différents angles. Tout d'abord, au début des années cinquante, certains auteurs se sont interrogés sur l'apparition d'un « nouveau caractère national » issu des récents développements urbains. S'en est ensuivie une remise en cause de la législation à l'origine de la croissance de la ville, y compris celle des lois portant sur les autoroutes et le développement urbain. Par la suite, une nouvelle génération s'est intéressée aux projets urbains et aux transformations du centre-ville alors en cours. La fin des années cinquante témoigne également d'une interrogation croissante sur la façon même de gouverner la métropole.

Les problématiques urbaines deviennent telles que lors de la brutale disparition de Kennedy et de l'arrivée à la présidence de Lyndon Johnson, ce dernier maintient les programmes de la présidence démocrate, notamment la loi du logement de 1964. Les propositions de Johnson seront résumées par la presse populaire comme axées sur « les pauvres et les suburbs<sup>16</sup> ».

Bien en avance pour les années soixante, Johnson concrétise en 1965 la transformation de la Housing and Home Finance Agency (HHFA) en Department of Housing and Urban Development (HUD). L'agence devient un département directement dépendant de la présidence. L'objectif



de cette institution consistait à donner au gouvernement fédéral un rôle plus central dans la politique urbaine à l'échelle des métropoles<sup>17</sup>. À partir de sa création, l'HUD devient une des agences gouvernementales les plus controversées. En étant la cible d'une querelle raciale, cette agence a été aussi le témoin de la mutation des questions urbaines : de nouvelles interrogations sur l'origine et la précarité des populations cherchent à définir le rôle des planners vis-à-vis de la société qu'ils servent.

La remise en question de la rénovation urbaine commence à rencontrer des échos dans les différents quartiers où vivent les populations démunies. Le cas de la première émeute à Harlem, en 1964, en est la preuve. De son côté, l'administration Johnson n'est pas préparée à répondre rapidement à de telles réactions. Le président envisage alors la création d'une Task Force on Metropolitan and Urban Problems, un des mécanismes de son administration, pour lequel il engage des experts en la matière. Tous ceux qui avaient participé à la critique de l'*Urban Planning* au début de la décennie en sont membres. En 1965, l'ensemble du pays fait face à des révolutions urbaines. La violence de la rue est plus qu'évidente.

Cette prise de position semble s'éteindre avec les années soixante-dix. L'époque est aux révoltes sociales qui réclament un autre monde. En termes d'urbanisme, une nouvelle génération de planners, formés dans un contexte post-critique dans des écoles spécialisées, par des bourses de recherche, voit le jour. Le mouvement critique se fait moins agressif et gagne les chantiers. C'est désormais sur le terrain même que se mettent en place des pratiques qui cherchent à apporter des solutions concrètes aux problèmes soulevés par les critiques des années précédentes.

Ainsi, l'histoire elle-même évoque deux périodes différentes en matière de transformations urbaines des années cinquante et soixante aux États-Unis, et les motifs pour lesquels la critique change d'une décennie à l'autre. Nos trois ouvrages de départ sont à cheval sur ces deux moments.

Plusieurs historiens ont considéré l'année 1974 comme marquant la fin des années soixante<sup>18</sup>. Pour nous, celle-ci marque la dispersion des acteurs sur le territoire nord-américain et leur lien toujours plus manifeste avec les universités et les instituts de recherche. En effet, on constate que ces protagonistes ont été impliqués de façon active dans les politiques gouvernementales des années soixante, mais le changement de politique leur a fait prendre leurs distances par rapport à la sphère du pouvoir politique. On peut considérer que ce cycle de la critique urbaine a duré vingt ans<sup>19</sup>.

Bref, il s'agit d'une époque turbulente pour l'urbanisme états-unien, une époque où les parutions en ce domaine ont été le moyen pour les chercheurs d'exposer leurs analyses et leurs



positions par rapport aux nouvelles transformations. Nos trois livres de départ en sont partie prenante. Nous avons appris l'urbanisme avec leurs auteurs ; nous voudrions identifier les liens que ces ouvrages ont tissé avec d'autres signatures. Nous voudrions en quelques mots connaître les interactions sur les quelles reposent leurs recherches.

### III. L'URBANISME : ÉVOLUTION D'UNE DISCIPLINE

La cascade de noms cités dans les productions de Jacobs, Lynch et Mumford peut nous aider à cerner le réseau sur lequel ils s'appuient. Mais il faut avant tout délimiter leur champ d'action, et pour cela, définir d'abord la profession de planner. En effet, si les ouvrages débattent de l'Urban Planning, leurs auteurs ne sont pas des professionnels en la matière. La profession de planner, bien différente de celle de l'urbaniste en France, est remise en question depuis les années cinquante, lors de l'appel lancé par le Housing Act de 1949, qui confie aux planners la conception de plans pour les villes, et y inclut les rénovations des centres ; une décision qui met en évidence les questions que pose la pratique de la profession.

Mais qui sont les planners ? À ce moment-là, ceux-ci ne constituaient pas une profession reconnue par le Bureau of Labor Statistics, agence qui répertorie officiellement toutes les professions aux États-Unis. Pour devenir planner, une formation de base après le lycée était insuffisante. Un master ou un doctorat étaient nécessaires pour accéder à la profession : autrement dit, il fallait compléter une formation initiale par des études approfondies. Hormis l'enseignement proposé par le Massachusetts Institute of Technology (MIT) en 1933 qui délivrait le diplôme d'architecte en City Planning, aucun programme ne prévoyait la formation d'urbanistes. Cependant, durant les années quarante, au moment de la seconde guerre mondiale, trois universités ouvrent des cursus en City Planning délivrant un diplôme. En 1941, l'université du Michigan, l'Illinois Institute of Technology et l'université de Washington ouvrent une voie officielle à la professionnalisation de la fonction de city planner, et par conséquent au développement de la profession. En 1944, un cursus en Urban Planning est proposé à l'université de Wisconsin et, en 1946, l'université de North Carolina et le Michigan State College<sup>20</sup> suivent. Ainsi, le rôle de la professionnalisation du métier est une des questions qui se posent tout au long des années cinquante, à travers des conférences, des débats et des articles.

La pratique, ainsi que la recherche en planning, commencent à susciter des interrogations. Une profession sans contours définis voulait s'affirmer dans un moment où la ville elle-même n'avait plus des limites. Harvey Perloff, urbaniste théoricien et professeur d'architecture et d'Urban Planning à l'université de Chicago durant les années cinquante, consacra un ouvrage entier à la profession de planner et aux défis de l'époque. La tâche des planners étant beaucoup plus complexe

alors, pour Perloff, les véritables atouts de la profession étaient à chercher dans une formation en City Planning enrichie de connaissances pluridisciplinaires. Des enseignements complémentaires en sciences de la nature, en sciences sociales et humaines, ainsi qu'un apprentissage en anglais, en langues étrangères et en mathématiques étaient nécessaires.

L'ouvrage, commandé pour la célébration des cinquante ans de l'American Institute of Planners (AIP)<sup>21</sup>, souligne les problématiques du métier. Selon son auteur, Mel Scott, seules les années cinquante ont formé des planners clairement impliqués dans les questions urbaines, dont des professionnels d'autres disciplines s'étaient déjà saisis en tant qu'objet de recherches. Pour Scott, la seule preuve de l'évolution positive de la profession de planner a été la mise en place du Department of Housing and Urban Development. Pour lui, cela signifie que le gouvernement a reconnu l'importance du planning en plaçant les questions urbaines directement sous l'autorité du président des États-Unis.

L'Urban Planning souffre de l'absence de recherches menées pour et par les planners. En effet, si le City Planning s'est développé dans les disciplines de l'architecture et du paysage, les recherches menées par les planners eux-mêmes n'ont pas suivi la même voie<sup>22</sup>. Au début des années cinquante, les actes des conférences témoignent des premiers débats sur la nécessité de recherches en City Planning. Ces discussions coïncident avec la déclaration du Housing Act de 1949, dans laquelle la rénovation urbaine prend une importance jusqu'alors peu mesurée. Lors de la conférence annuelle de l'AIP en 1950 qui s'est tenue à Cambridge, Massachusetts, Catherine Bauer souligne le faible sens des responsabilités des city planners, ainsi que la carence en recherches sur les problématiques urbaines<sup>23</sup>. Dans le même temps, certains membres de l'AIP déposent à la Fondation Ford une demande de financement pour « une recherche élémentaire dans l'environnement urbain », un appel qui n'aura pas de réponse immédiate<sup>24</sup>. Pour Bauer et pour d'autres « actionists » (ainsi que les nomme Mel Scott), la recherche urbaine était plus que nécessaire et, à cette fin, il fallait faire en sorte que les disciplines collaborent. La proposition visait ainsi non pas à concentrer la recherche dans un seul institut, mais plutôt à encourager la création de plusieurs centres spécialisés<sup>25</sup>.

Selon Mel Scott, cette conjoncture marque le début d'un mouvement qui a mobilisé plusieurs intellectuels sur les problématiques urbaines, et dont Catherine Bauer a été la figure centrale<sup>26</sup>. Elle est le porte-parole d'une partie des planners et des universitaires, en étant la première à questionner les méthodes de la recherche urbaine, à un moment où les sciences sociales avaient acquis plus d'autorité. La position de Bauer consiste à reconnaître les limitations de l'Urban Planning mais aussi à inviter d'autres professions à y participer. Les sciences sociales pourraient ainsi offrir d'autres perspectives aux recherches urbaines, notamment pour l'analyse des populations ou les effets de l'étalement urbain sur l'environnement<sup>27</sup>. De plus, Catherine Bauer se pose la question du projet urbain et sa conséquence sur le plan des populations<sup>28</sup>.

Dans les années soixante, les planners s'interrogent aussi sur les conséquences de leur pouvoir de transformer les sociétés sans qu'ils en soient pleinement conscients<sup>29</sup>. Ils seraient devenus extrêmement influents et puissants, et certains auteurs considéreront que leur pratique a élaboré des stratégies urbaines catastrophiques. L'Urban Planning semblait alors être trop essentiel pour être confié aux seules mains des planners pratiquant le « laissez-faire » sous l'influence du développement du marché. Un appel à la transdisciplinarité a en conséquence été lancé.

Les transformations récentes de la ville secouent donc la profession. Outre les aspects de l'étalement urbain et de la rénovation des centres-villes, les planners font face à des entreprises de construction qui estiment ne plus avoir besoin de recourir aux architectes ou aux urbanistes. Les débats sur le rôle des planners dans la construction des villes sont toujours vifs et ne cessent de nourrir les pages centrales des revues de la profession.

Se profilent alors des personnalités, la plupart du temps des chercheurs, qui portent un regard nouveau sur l'état des villes. Héritière des problématiques de la transformation sociale durant les années cinquante, la recherche urbaine découle aussi de la critique de certaines procédures, telles la rénovation des centres historiques ou la construction des suburbs. Ces analyses conduisent souvent à l'étude de quartiers, de villes, voire même de régions métropolitaines, et elles sont originales sur trois points. D'abord, leurs auteurs ne sont isolés : ils appartiennent à des structures plus larges qui leur permettront de mener à bien leurs recherches ou leurs observations. Ensuite, leurs objections résultent de leurs recherches : la critique n'est pas éloignée d'une analyse consensuelle et structurée, le plus souvent soutenue par des fonds privés. Enfin, les auteurs échangent en permanence entre eux par le biais de plusieurs structures : des tables rondes, des séminaires, des publications... sans oublier les couloirs des universités. La critique est ainsi un état d'esprit qui imprègne la recherche urbaine et les questionnements sur la profession de planner.

Pourtant l'histoire urbaine n'a pas donné une place centrale à ces différents acteurs. Si le moment du basculement des conditions de la recherche en Urban Planning y est clairement identifié, ni le rôle des individualités qui sont le moteur de ce saut qualitatif, ni leur réseau ne sont détaillés.

#### **IV. LA CRITIQUE DE L'URBAN PLANNING VUE SOUS L'ANGLE DE L'HISTOIRE URBAINE**

Les années de l'après-guerre ont été caractérisées comme un moment d'interrogations des transformations urbaines. Plusieurs historiens ayant étudié les changements de la ville pendant les années cinquante et soixante aux États-Unis attribuent aux auteurs une place importante, bien que quelques uns soient plus mentionnés que d'autres. Jusqu'à aujourd'hui, ces personnalités n'ont

cessé d'être considéré comme les noms clés de la littérature de la période : Lewis Mumford et Jane Jacobs y sont constamment cités, mais d'autres auteurs sont également appelés à leurs côtés. La constante établie par les chercheurs consiste à faire appel de façon répétitive à William H. Whyte ou David Riesman, entre autres (Halberstam, Reys, Monkkonen, Jacoby).

En ce qui concerne l'étude des publications urbaines dans les années cinquante et soixante, les historiens n'ont pas un consensus sur les noms. Jusqu'à présent, aucune étude ni recherche n'a fait le point sur la construction d'un réseau intellectuel et social appuyant les ouvrages.

#### IV.1. LES AUTEURS DE L'HISTOIRE URBAINE DES ANNÉES 1950-1970

Pour certains, les années soixante aux États-Unis ont permis la mise en lumière de l'histoire urbaine « comme l'une des composantes majeures des sciences sociales en général et de l'histoire en particulier<sup>30</sup> ». L'éclosion de ce champ historique coïncide avec la remise en cause de la discipline du planning et celle des transformations urbaines.

La critique de l'Urban Planning s'est développée sans rester indifférente aux débats dominants de la discipline. Ainsi, le *Journal of the American Institute of Planners (JAIP)* est l'un des outils qui permettent de constater la montée de la critique au moment même où se développe la profession. En 1959, un long compte-rendu signé Rita D. Kaunitz, paraît dans le *JAIP*<sup>31</sup>. Ce docteur en Regional Planning de l'université de Harvard parle de la critique comme d'un fait concret : la critique, dit-elle, est maintenant concernée autant par la thématique des centres-villes que par celle des *suburbs*<sup>32</sup>. Kaunitz fait référence au « criticism » à travers deux livres et leurs coordonnateurs : *The Exploding Metropolis*, sous la direction de William Whyte, et *The Suburban Community*, dirigé par William Dobriner. À partir de ces deux ouvrages, Kaunitz trace un parcours des publications urbaines en présentant divers articles, tout en établissant l'origine du sujet dans l'œuvre de David Riesman, *The Lonely Crowd (La foule solitaire, 1950)*. En effet, ce dernier pose la pierre angulaire de la critique, et il est présenté comme aimant la ville et la campagne, contrairement aux *suburbs*. À partir de cette division, elle développe tout d'abord la critique des *suburbs* en s'appuyant sur une longue liste d'auteurs empruntés à *The Suburban Community*, entre autres Philip Ennis, Max Lerner et Harold Wattel. Finalement, elle met l'accent sur l'article de Robert C. Wood qui, à son avis, montre que la banlieue prétend garder une échelle de village dans une période de métropolisation<sup>33</sup>. En ce qui concerne la rénovation des centres-villes, c'est le livre signé par les journalistes de *Fortune*, *The Exploding Metropolis*, qui avance l'idée que la rénovation urbaine est une voie trompeuse. Pour Kaunitz, les auteurs de *The Exploding Metropolis* sont en accord avec trois acteurs du domaine du logement : Catherine Bauer, Warren Jay Vinton et Elizabeth Wood, qui prennent parti pour une croissance des villes contrairement à celle de la métropole. Mais ce qui est le plus remarquable, ce sont les mesures proposées par les journalistes de *Fortune* : entre autres, éviter de classer des quartiers d'habitation en état d'insalubrité et préférer les grandes villes plutôt que les régions métropolitaines. Pour finir,

Kaunitz porte beaucoup d'attention à l'article de Jacobs dans *The Exploding Metropolis* : elle le qualifie de « nouveau regard sur les villes ».

Pour d'autres recenseurs contemporains à Kaunitz, les acteurs de la critique ne divergent pas notablement de ceux cités par elle. L'historien Sam Bass Warner se demande pourquoi ne s'est pas mis en place aux États-Unis un véritable travail de recherche sur l'histoire urbaine<sup>34</sup>. Seuls deux auteurs sont mentionnés dans son étude comme ayant contribué à la « critique urbaine » : Lewis Mumford et William H. Whyte. Mais Warner lui-même, en tant qu'acteur de l'époque, a qualifié négativement le contexte américain d'urbanisation comme sauvage [*Urban Wilderness*].

Warner fait partie des premiers auteurs à réfléchir sur ce qui fut appelé le caractère mythique de la banlieue. Il fait mention de la critique du développement banlieusard, qui ne date pas de l'après-guerre, mais qui a atteint son apogée à cette époque. Selon lui, la critique des *suburbs* a été approfondie par les travaux des sociologues. Mais, cela dit, ces études sociologiques ont développé soit une approche écologique, soit une approche démographique. Pour cette période, Warner fait mention d'H. A. Bridgman, L. Mumford, H. I. Phillips et Christine Frederick. D'autre part, il parle du mythe de la banlieue comme d'une référence culturelle. Pour cela, il évoque, outre Frederick Lewis Allen, William Newman, John Keats et Maurice Stein, les ouvrages de William H. Whyte, et plus particulièrement *The Organization Man* (*L'Homme de l'organisation*, 1956). Bref, il se demande, tout en laissant cette question ouverte, pourquoi la banlieue a produit cette prolifération d'images, d'associations et d'idées qui ont finalement nourri le mythe.

En 1967, l'American Institute of Planners commande à l'historien et urbaniste Mel Scott une recherche à l'occasion de la commémoration du cinquantième anniversaire de cette institution<sup>35</sup>. Publié en 1969, *American City Planning since 1890* aborde sur sept cents pages l'évolution de l'urbanisme nord-américain. À cette fin, Scott se sert de plans, d'archives et d'ouvrages, mais fait aussi référence à quelques acteurs clés du développement urbain appartenant à la période de notre recherche. Comme nous l'avons signalé plus haut, Scott note l'importance de Catherine Bauer et du « mouvement » de recherche urbaine qu'elle aurait amorcé en 1950<sup>36</sup>, et marque ainsi la différence entre deux moments de l'*Urban Planning* des années cinquante et soixante. Il fait mention de certains protagonistes, entre autres Jacobs, Mumford et Herbert Gans. Sans approfondir le contenu de leurs discours ni la réception de leurs jugements, Scott précise que la période fut très combative, militante, pour ces auteurs et leurs analyses. L'ouvrage de Scott reste une référence sans équivalent pour l'histoire de l'urbanisme de ce moment historique.

De même, dans l'introduction de la première édition de son recueil d'articles *People and Plans*, le sociologue Herbert J. Gans décrit la critique de l'urbanisme comme nouvelle chez les intellectuels, tout en se définissant lui-même comme un « outsider<sup>37</sup> ». Parmi l'ensemble des critiques, il distingue



dans cette période deux moments singuliers : durant les années 1950, les critiques se centrent sur les effets négatifs résultant de la culture de masse et des suburbs ; dans les années 1960, ils se concentrent plutôt sur la disparition de la ville traditionnelle, remplacée par de nouvelles formes bâties ; dont Jane Jacobs serait l'une des représentants. Pour lui, le champ urbain attire ceux qu'il appelle les « intellectuels » parce que ces derniers estiment que la destruction de la tradition par la modernité y est en jeu. Ce partage de la critique nous met en garde quant à notre corpus : doit-on entériner ces deux moments historiques ? Notre corpus relève-t-il de l'un ou de l'autre ? Y-a-t-il eu une transition entre les deux périodes ? Comment ce moment historique est-il été perçu par les chercheurs contemporains ? Le choix de nos sources soulève donc de nouvelles questions.

#### IV.II. LES SOURCES DES ANNÉES SOIXANTE ÉTUDIÉES DANS LES ANNÉES 1980-1990

Passé les années soixante-dix, le mouvement critique des années cinquante et soixante est considéré comme centré sur un thème unique : l'étalement urbain et son corollaire, la croissance des suburbs. Dans *Cities of Tomorrow (Villes de demain : Une histoire intellectuelle de la planification et de la conception urbaines au vingtième siècle*, Oxford, 1988) Peter Hall questionne le fait que l'étude des suburbs aient dominé comme thématique des études urbaines dans l'urbanisme nord-américain, face au foisonnement des sujets de critique possibles dans les années qui suivirent la seconde guerre mondiale<sup>38</sup>. Hall considère les études de Lewis Mumford et Ian Nairn comme celles qui ont mis l'accent sur le côté informe des suburbs. Il attire cependant l'attention sur la contre-critique, née selon lui au sein de l'université de Berkeley. Il privilégie l'hypothèse selon laquelle l'institution, dont Melvin Webber était le directeur, a été la première à travailler sur le rapport de la métropole à son image. Pour Hall, l'école de Berkeley aurait aussi influencé les ouvrages des années 1970, ceux de Reyner Banham et de Robert Venturi notamment. Ces derniers entérinent enfin l'apparente absence de beauté des villes américaines, notamment celles de Los Angeles et de Las Vegas, en même temps qu'ils revendiquent leur forme comme un exemple d'urbanisme typiquement américain face aux conceptions européennes.

L'historien Eric H. Monkkonen partage les réflexions de Hall dans *American Becomes Urban* (Berkeley, 1988)<sup>39</sup>. Dans ce livre, Monkkonen nous aide à comprendre la résurgence du thème de l'histoire urbaine nord-américaine à la fin des années 1980. Il s'y interroge sur ceux qui ont construit l'histoire urbaine des États-Unis et il distingue trois courants. Il fait appel en première instance à une « critique humaniste » de la ville moderne, entamée par Mumford et Jacobs. Le deuxième courant, celui de « l'analyse sociologique », aurait étudié en profondeur la ville nord-américaine dès la fin du XIX siècle ; ce courant est représenté par Adna Ferrin Weber. Le troisième, baptisé par Monkkonen « la nouvelle histoire urbaine » [New Urban History], s'appuie sur les travaux des années soixante de Stephan Thernstrom et Sam Bass Warner. Monkkonen ne fait pas de différence entre critiques et historiens, et il concentre son étude sur les intellectuels de ces années-là.

En 1985, l'ouvrage *Crabgrass Frontier* de Kenneth T. Jackson apporte une contribution d'importance. L'historien attire l'attention sur une source insuffisamment exploitée dans l'étude des années 1950 à 1970<sup>40</sup>. Il rappelle le rôle joué par les journalistes de *Fortune* et du *New York Times* : à côté de Jacobs et Whyte apparaissent Norman Mailer et John Denton. Jackson relève ainsi la participation des médias, très impliqués selon lui dans la critique urbaine.

En 1987, paraît un livre de Russell Jacoby sur les intellectuels américains<sup>41</sup>. Loin d'être un ouvrage sur l'histoire de l'urbanisme, celui-ci s'intéresse à certains des acteurs cités par les historiens de la ville. Il prend comme point de départ un appel lancé par le *New York Times Magazine* dans la première moitié des années quatre-vingt<sup>42</sup>, qui remarque que les intellectuels du New York des années soixante ont préféré écrire sur les suburbs que sur la ville. Jacoby s'interroge sur ce qu'il appelle « les intellectuels », dont le public est plus large que celui des universitaires, qui sont parvenus à modifier l'avis de la population en général. Il reconnaît que la différence entre un intellectuel « public » ou « privé » est controversée. Mais il précise que les professeurs partagent non seulement une discipline mais aussi une façon de penser, ce qui n'est pas le cas pour les intellectuels « publics » dont les recherches participent à l'élaboration de l'opinion générale ; contrairement au monde académique qui s'est constitué son propre univers familier et confortable<sup>43</sup>.

Dans les années soixante, Jacoby insiste : les universités monopolisent les intellectuels<sup>44</sup>. En les énumérant, l'historien relève les livres de l'époque qui, sans exception, ont pour sujet les problématiques urbaines : John Kenneth Galbraith, *The Affluent Society* ; Betty Friedan, *The Feminine Mystique* ; Paul Goodman, *Growing Up Absurd* ; Jane Jacobs, *The Death and Life of Great American Cities* ; C. Wright Mills, *The Power Elite* ; William H. Whyte, *The Organization Man* ; et Michael Harrington, *The Other America*. Pour lui, ces intellectuels continuent à dominer la scène universitaire des années 80 ; une conclusion que rejoignent d'autres auteurs<sup>45</sup>. Jacoby insiste sur le rôle de Jane Jacobs, Paul et Percival Goodman, William H. Whyte et Lewis Mumford : « Ils représentent l'engagement en faveur de l'éducation d'un public », et ils étaient, ajoute-t-il, « les intellectuels américains classiques, écrivains indépendants et critiques » qui ont marqué le passage d'une culture à une autre<sup>46</sup>.

Ainsi, dans les années quatre-vingt, on constate chez les historiens la survenance d'un nouvel acteur – l'école de Berkeley – et d'une nouvelle catégorie – les intellectuels urbains –.

#### IV.III. LA RÉCEPTION AU SEUIL DU XXI<sup>E</sup> SIÈCLE DE LA CRITIQUE URBAINE DES ANNÉES SOIXANTE

Les chercheurs qui travaillent sur la période des années soixante à la fin du xx<sup>e</sup> siècle et au début du XXI<sup>e</sup> ont le recul du temps, et le corpus des études antérieures. Pour la plupart, ils n'identifient pas seulement des différences entre les deux périodes, mais reconnaissent plus précisément

l'apport de certains ouvrages, ainsi que le rôle constant des universitaires dans la construction de la pensée urbaine des années cinquante et soixante.

En 1992, le *Journal of Urban History* présente un numéro thématique sur la mégalopole<sup>47</sup>. La livraison, coordonnée par Joseph W. Konvitz, compare les débats des années quatre-vingt-dix sur la ville aux publications des années soixante<sup>48</sup>. Pour l'auteur, les années soixante ont marqué le début de l'histoire des villes en tant que champ de connaissance, avec une production d'ouvrages majeurs : *Megalopolis* de Jean Gottmann, *The City in History* de Lewis Mumford, *The Death and Life of Great American Cities* de Jane Jacobs et *The Image* de Daniel Boorstin. Si les années soixante voient la parution croissante de livres sur la ville, ces quatre ouvrages constitueraient un mouvement à contre-courant de la culture populaire états-unienne. Konvitz présente les années soixante comme le point de départ du débat urbain ; un débat qui, selon lui, ne parvient pas à déterminer « ce que la mégalopole apporte au développement social de ses habitants ».

Il faudra attendre la fin des années 90 pour que les professeurs canadiens, Richard Harris et Peter Larkham, réunissent un groupe de chercheurs à même de réfléchir aux formes urbaines nord-américaines<sup>49</sup>. Le professeur David Ames y participe. De prime abord, sa recherche s'est attachée à l'expression politique et formelle de la question urbaine. En ce qui concerne les années cinquante, Ames met l'accent sur la critique amorcée par Mumford à laquelle répond Herbert Gans, où les suburbs apparaissent comme des constructions monotones chez le premier, le second étant plus mesuré. Cependant, Ames considère que ces critiques ne contribuent qu'à maintenir ce qu'il présente comme « le mythe selon lequel les suburbs de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle seront uniques<sup>50</sup> ». À son avis, Sam Bass Warner donne une dimension historique à sa critique : *Streetcar Suburbs* est la première étude à analyser la construction de la banlieue comme un processus de longue durée. Warner ne travaille que sur la banlieue de Boston, cependant son point de départ précède les années cinquante : pour lui, la banlieue prend son essor après la démocratisation du transport individuel.

Dans *Suburban Alchemy. 1960 New Towns and the Transformation of the American Dream*, Nicholas Dagen Bloom opère une distinction entre l'édification de villes nouvelles impulsée par la politique de War on Poverty de la période présidentielle Kennedy / Johnson et ce qu'il appelle le « mouvement de réforme » issu des critiques contre l'urbanisme apparues dans les années précédentes<sup>51</sup>. Bloom cite parmi les premiers critiques des nouvelles formes urbaines : Lewis Sinclair, Lewis Mumford, Edward Yeomens, John Keats, Peter Blake, John Seeley, William H. Whyte, David Riesman et Betty Friedan. Les trois derniers, précise l'auteur, ne faisaient pas seulement le procès des formes urbaines, mais ils ont également dépassé l'urbanisme pour le critiquer. En même temps, Bloom reconnaît la présence des critiques qui ont, *a posteriori*, « proposé des corrections à la critique des suburbs », tels que Herbert Gans, Robert C. Wood, Bennett Berger et William M. Dobriner. Ainsi, il saisit deux étapes de la critique : la mise en question et la mise en perspective.



Plus récemment, l'urbanisme nord-américain a soulevé d'autres aspects du déploiement de la critique dans les années cinquante et soixante. Emily Talen, par exemple, concentre sa recherche sur le conflit qui semble entourer la destruction des centres-villes, en tant qu'espace du cosmopolitisme<sup>52</sup>. Elle situe l'émergence de cette question au début des années cinquante, et insiste sur le fait que les principaux protagonistes en sont Jacobs et Whyte et ses articles publiés à la fin des années cinquante dans *Fortune* ; Charles Wright Mills et les frères Goodman, malgré leurs positions divergentes auxquelles Talen ne s'attache pas.

Dans *Reforming Suburbia*, Ann Forsyth consacre un chapitre à la critique de la banlieue<sup>53</sup>. Elle en situe la genèse dans les textes de Mumford écrits pendant l'entre-deux-guerres. Elle pense cependant que cette critique a pris toute sa dimension après la seconde guerre mondiale, au moment du boom économique et social du pays. Elle identifie les protagonistes comme étant Riesman, Keats, Whyte, Gordon, Friedan, Blake, Eichler et Kaplan, Popenoe, Gans. Bien qu'elle reconnaisse que ces derniers ne traitent que des suburbs, elle présente leurs objets d'étude en s'interrogeant sur les différentes positions qu'ils ont adoptées envers l'*Urban Planning*. Néanmoins, elle ne tire aucune conclusion sur ce groupe ou sur l'échange des connaissances qui en aurait été le fruit.

Becky Nicolaïdes s'est, elle, davantage penchée sur la contribution des universitaires [*scholars*] aux controverses sur la ville des années soixante, et notamment sur leur mise en évidence de la relation entre l'espace urbain et la construction de la société<sup>54</sup>. Elle voit le début du mouvement dans ce qu'elle appelle l'école de sociologie urbaine de Chicago [The Chicago School of Urban Sociology], notamment dans les travaux de Park, Burgess et Wirth. Elle fait mention de quatre critiques de l'urbain, mais elle reconnaît qu'ils ne sont pas les seuls. À partir de Mumford, Whyte, Jacobs et Wirth, Nicolaïdes évoque une « critique urbaine » envahie par le pessimisme, qu'elle attribue aux modifications du caractère états-unien. L'historienne parle d'une « culture de la guerre » contre les suburbs, dont les deux belligérants étaient, d'un côté les entrepreneurs, les constructeurs et la télévision, et de l'autre les universitaires, les romanciers, les metteurs en scène et les intellectuels de l'urbain [*urban scholars*]<sup>55</sup>. En comparant les ouvrages des quatre auteurs, Nicolaïdes s'interroge sur divers aspects de cette critique. En quoi les différents discours peuvent-ils se rejoindre ? En quoi se distinguent-ils ? Sont-ils assez incontestés pour permettre une analyse contradictoire avec d'autres ouvrages ? Nicolaïdes pose ainsi une question précieuse pour l'approfondissement de la critique, qui jusqu'alors n'avait pas été envisagée en tant que mouvement ou en tant que réseau social.

Les questions que l'historienne se pose n'ont reçu que des réponses partielles. De même, nous ne voulons pas approfondir les discours de ces intellectuels mais explorer leur genèse, entrevoir les raisons pour lesquelles la critique a suscité autant d'ouvrages battant en brèche l'*Urban Planning*, des livres devenus des « classiques » de la théorie urbaine dans le monde entier dès leur

publication. Finalement, nous voudrions comprendre comment ces textes sont l'aboutissement d'échanges d'informations entre des acteurs appartenant à un réseau de sociabilité bien plus ample qu'on ne le pense.

Jusqu'à présent, les spécialistes de l'urbanisme états-unien se sont assez peu intéressés à l'implication des critiques dans la transformation de la ville, voire dans l'enseignement et la recherche urbaine. Le sujet est essentiel, d'abord parce qu'il remet en question la transformation de tout un paysage, de tout un territoire, de toute une société ; bref, de tout un pays. Ensuite, parce qu'il interroge non seulement les processus mais aussi l'origine et le devenir des transformations urbaines. Cette réflexion peut aussi, comme on l'a vu, influencer sur le cours prévisible des transformations urbaines pour en rendre visibles certains aspects. Enfin, la critique est surtout analytique ; elle nous permet d'adopter une perspective différente, encore peu explorée, sur l'histoire de l'urbanisme des États-Unis.

Notre thèse aura pour ambition de mettre l'accent sur les auteurs et leurs argumentations, leur collège scientifique, leurs échanges, la conception de leurs ouvrages. À la différence d'autres recherches, nous proposerons une lecture transversale des publications afin d'analyser en profondeur leurs thématiques partagées.

Les acteurs sur lesquels nous nous appuyons appartiennent à un réseau de personnalités qui veulent faire de la recherche urbaine le champ de réflexion de leur travail. Ils cherchent également la façon d'améliorer la ville et le territoire. La période et le moment culturel qu'ils vivaient peuvent expliquer pourquoi ils ont suivi une voie plus ou moins similaire pour aboutir au même objectif : la recherche en Urban Planning. Mais ce réseau n'est pas isolé. Pour la plupart, ils travaillent en équipe, et c'est la raison d'être de cette thèse. Car si les monographies ont été nombreuses, la constatation d'un travail collaboratif n'a jusqu'à présent pas fait l'objet d'une étude. Les données concernant leurs réseaux et à leurs relations collégiales sont assez minces.

## V. LE DÉVELOPPEMENT DE LA RECHERCHE

« Les choses multiformes ne deviennent pas une seule<sup>56</sup>. »

*“Like other periodizing notions, such as postmodernism, the sixties is a nebulous and elastic concept<sup>57</sup>.”*

Les années soixante ont été qualifiées de façon imprécise comme les années du « mouvement<sup>58</sup> ». Le terme ne décrit pas une décennie mais toute une époque bouleversée par les changements et les pressions sociales. L'heure est aussi à la remise en question. Loin de nous interroger sur la fin ou le début d'un mouvement critique de l'*Urban Planning*, nous voulons approcher l'époque du point de vue des acteurs. Cependant, les années soixante ne semblent pas avoir été définies que par

leur propre complexité<sup>59</sup>. D'après Todd Gitlin, la décennie n'a pas pris fin parce que les années soixante-dix sont arrivées, mais parce « qu'une société ne peut pas vivre plus de dix ans dans un esprit de révolte émotionnelle ». Ainsi la période d'étude baptisée « mouvement vers la nouvelle Amérique », « kaléidoscope de militantisme [*kaleidoscope of activism*] », semble produire par elle-même l'esprit de réforme<sup>60</sup>.

Mais nous avons vu qu'historiens et chercheurs ne nous fournissent qu'une collection d'individus dont les liens ne sont pas mis en relation. Ces années-là sont renseignées par la récurrence des patronymes, par une bibliographie spécifique d'ouvrages, sans qu'ils constituent un ensemble identifié en tant que tel. Notre motivation est donc de comprendre comment ses acteurs font groupe, d'envisager le monde de la critique, pour paraphraser Howard Becker, comme un monde social où « un univers de réponses réciproques [est] régularisé », « une arène dans laquelle existe une sorte d'organisation<sup>61</sup> ». Nous n'avons considéré la critique du champ des études urbaines comme une activité collégiale que lorsque les ouvrages évoquaient ces pratiques : dans notre corpus initial, d'autres noms apparaissent, d'autres recherches sont mentionnées, d'autres idées ont été mobilisées. Nos trois auteurs de départ ont également participé à des réunions et à des rencontres ; cet aspect nous a ainsi permis de consolider notre hypothèse de liens objectifs entre les acteurs du monde de la recherche urbaine. Si leurs rencontres ont sans doute été plus nombreuses, nous avons cependant privilégié quatre conférences. La première – la conférence annuelle de 1950 de l'American Institute of Planners – voit Catherine Bauer dénoncer l'absence de recherches urbaines. Ce moment, qui aurait marqué la genèse de la critique de l'Urban Planning, sera analysé plus loin. Deuxième temps : la conférence privée soutenue par la Fondation Ford en 1956 où cette dernière signe un accord de financement en recherche urbaine. Les troisième et quatrième conférences, qui se sont toutes deux tenues en 1957, ont été organisées par des institutions différentes. Pour l'une, il s'agissait d'une conférence sur la critique du City Design, orchestrée par l'université de Pennsylvanie et soutenue par la Fondation Rockefeller. L'autre portait sur la croissance de la ville, et a été lancée par *Fortune* et *Architectural Forum*, des publications du groupe Time Inc., et rassemblait de nombreux spécialistes du sujet. Les deux premières conférences marquent le commencement de la critique ; les deux dernières constituent une remise en question de l'appareil critique.

Les participants à ces conférences sont ceux que mentionnent les historiens. Leur présence démontre que leurs productions scientifiques ne sont pas indépendantes les unes des autres. N'oublions pas également que ce réseau en formation ne peut se résumer à quelques personnalités phares, mais qu'il est constitué également par nombre d'intervenants moins remarquables qui donnent eux aussi sa pertinence à ce maillage. Nous sommes évidemment loin de considérer la critique comme une discipline à part entière, mais le champ des études urbaines nous permet de dire que la critique en est partie prenante. La critique est une pratique d'écriture, avant tout,

mais aussi un travail d'équipe, et elle restitue ce qui mobilise un milieu professionnel qu'elle met également en question.

Notre recherche commencera par établir la liste des acteurs impliqués. Cette méthode nous permettra de considérer que ce groupe critique n'a pas une forme précise, ni fermée ni déterminée. Pour cela, nous avons repris le concept d'*Invisible College*, développé par Derek Price dans les années soixante<sup>62</sup>. Cette notion est réapparue pendant la seconde guerre mondiale, en écho à l'*Invisible College* du Londres du xv<sup>e</sup> siècle<sup>63</sup>. Son principe consiste en la création d'un milieu scientifique où les idées sont mises en commun. Il peut y avoir plusieurs membres, mais en aucun cas il ne s'agit d'une participation officielle : les relations au sein d'un *Invisible College* sont toujours spontanées. Il suffit que les acteurs travaillent sur le même sujet et qu'ils utilisent les mêmes milieux pour faire connaître leurs idées. Comme l'appellation le dit, l'*Invisible College* ne devient jamais visible, c'est-à-dire qu'il ne s'établit jamais en institution et certains des participants resteront toujours méconnus.

À un moment donné de notre travail, nous avons trouvé une relation entre l'*Invisible College* et un mouvement du style « nébuleuse réformatrice ». À une époque où les mouvements se créent et se croisent, un mouvement de critique urbaine pouvait se faire jour. Cette nébuleuse a créé un réseau d'échanges qui a, à la fois, conçu un domaine, interrogé une profession, mis en garde un gouvernement en questionnant les lois et les processus, et enfin ce groupe d'acteurs a tenté de changer le présent. Cette période de l'histoire urbaine des États-Unis se veut contestataire. Peut-être pourrait-on parler d'une nébuleuse sans volonté réformatrice, mais qui cherche à agir rapidement pour changer concrètement les faits, échappant ainsi à la contestation pure.

Cependant notre propos a été circonscrit : nous savions qu'il nous était impossible d'étudier la totalité de la période et de ses acteurs. Nous ne pouvions pas non plus nous appuyer sur un corpus qui dépassa notre temps d'enquête : sa lecture aurait exigé plus de temps que cette recherche ne pouvait se le permettre. Pour cette raison, l'hypothèse de la nébuleuse restera à approfondir par l'étude d'autres acteurs, appartenant à d'autres champs.

La période sur laquelle porte notre recherche couvre un laps de temps défini par des réformes et une crise économique. Ces réformes commencent dans les années trente avec les changements urbains issus du New Deal, et elle pourrait s'étendre jusqu'en 1974 et la crise du pétrole, moment où les fondations privées ne peuvent plus se permettre de soutenir la recherche urbaine en raison de leurs faibles revenus. Mais la période d'études qui nous concerne va dès 1950, lors de la conférence annuel de l'AIP où Catherine Bauer demande un compromis de la part des fondations privées afin de soutenir la recherche urbaine ; et elle va jusqu'en 1969, lors de l'apparition de la taxation des dépenses des fondations privées. Cet intervalle temporaire ne se caractérise pas

seulement par des débats, c'est toute une société qui réagit à l'ensemble des problèmes sociaux, à partir de disciplines tout à fait différentes.

Ce moment est également porté aux réformes. Les doutes quant à la légitimité des disciplines ou, plus encore, la nécessité d'alimenter les débats professionnels tisse des liens avec les actions réformatrices. La convergence d'idées permet aux auteurs d'entamer de nouvelles batailles. Le champ qui sera étudié dans cette thèse s'intéresse à des individus issus de différentes disciplines ; on y rencontre des journalistes, des urbanistes, des géographes, des économistes, mais aussi des politiciens, des hommes d'affaires, des entrepreneurs, des firmes. Cette diversité nous permettra de pouvoir « raconter l'histoire » depuis plusieurs angles de vue.

Des profils particuliers ont également émergé de notre analyse des réseaux parmi les acteurs qui ne cherchaient pas le moindre chef de file montrant la voie. Tout au contraire, le réseau fonctionnait en agrégeant les personnalités, dont certaines plus visibles que d'autres. Les typologies ont dessiné des personnages divers : notables, outsiders, universitaires, journalistes, médiateurs. On a pu ainsi retracer leurs rôles dans les différents réseaux, et mesurer leur rôle et leur capacité à se mettre en liaison avec des sources multiples.

## V.I. L'ÉTUDE D'UN CORPUS

L'étude des réseaux suppose un travail préalable de mise en équivalence de ressources hétérogènes. Pour pouvoir les rendre comparables et les mettre en résonance, il fallait choisir les sources ayant plus au moins la même valeur.

Hormis nos trois protagonistes initiaux, nous avons travaillé à partir d'un corpus composite partageant une base commune : le champ des études urbaines. Ensuite, nous nous sommes attaché à l'argumentation et aux textes. Pour se faire, nous avons emprunté le concept de « monde de l'art » pour décrire la production des ouvrages lors de la phase d'écriture<sup>64</sup>. Le concept d'Howard S. Becker analyse l'œuvre (dans notre cas, ce sera l'œuvre écrite) sur le plan sociologique. Nous avons étudié également la réception par les planners des publications. S'intéresser à la manière dont les planners les considéraient nous a permis de comprendre leur lien avec les ouvrages, l'écho et le rôle de ces derniers au sein de l'American Institute of Planners. Nous avons également analysé la création d'un nouveau lexique : si la terminologie n'est pas toujours inédite, un sens nouveau peut lui être donné. Mais peu de nouveaux vocables font leur apparition, et tel que nous le verrons plus loin, il semble que les disciplines en pleine évolution continuent à faire usage des mêmes termes<sup>65</sup>.

La mise en commun des informations étant le fait d'individus, il fallait considérer ces derniers comme appartenant à un même « monde vécu », historique, qu'on devait comprendre de leur point de vue.

L'analyse des textes en tant que concrétisation d'un discours a été abordée sous l'égide de la théorie littéraire. Pour ce faire, le travail de Gérard Genette dans *Seuils*<sup>66</sup>, où il propose d'étudier les productions littéraires selon un ordre très cohérent et pratique qui analyse le format du texte nous a été d'un grand secours. À ce moment de la thèse, nous avons privilégié, à la manière de Bruno Latour, la description plutôt que l'exégèse. À l'explication textuelle, a succédé l'analyse des liens, « plus apte à suivre la fluidité et le mouvement des liens et des connexions qui se créent entre les acteurs<sup>67</sup> ». Cette partie – l'analyse de thèmes communs – a été guidée par un regard transversal cherchant à décrypter l'origine théorique des discours. Ce choix nous a donné un accès à l'œuvre par la « porte dérobée de la science en train de se faire<sup>68</sup> ». Nous avons donc dû comprendre ce qui était en jeu lorsqu'un énoncé est émis et qu'il rencontre des échos ou pas. Depuis ce degré élémentaire, nous avons abordé des situations plus complexes.

Après l'analyse des publications, nous avons dû remonter l'échelle des formes écrites, pour retrouver le plan des échanges intellectuels. C'est par le biais de cette démarche que nous avons vu émerger les productions d'un réseau d'acteurs en interaction constante, qui partageaient des thématiques rejoignant celles de Lynch, Jacobs et Mumford et un même réseau de sociabilité. Nous avons discerné des alliances clés pour le processus d'écriture des ouvrages ; peu explorées, celles-ci nous ont confirmé la validité d'une démarche transversale.

L'échange d'informations a constitué l'une des caractéristiques du réseau que nous étudions. Les citations sont capitales pour éclairer les relations scientifiques. Leur analyse a été au centre des questions conduisant notre étude. La nécessité des citations, la manière de le faire et les circonstances, telles étaient les questions à résoudre. En fin de thèse, nous avons reconstruit une biographie chorale, dans les termes exprimés par Sabina Loriga<sup>69</sup>, proche d'une prosopographie chronologique. Cela ne marque certainement pas l'aboutissement de la recherche mais une exploration conclusive du problème.

Le choix méthodologique a été de privilégier la multiplicité des échelles. Les acteurs et les ouvrages échappent à l'échelle individuelle pour venir s'inscrire sur un plan plus ouvert : celui de la dimension collective et institutionnelle. Enquêter sur les acteurs et les groupes sociaux exigeait ces méthodologies d'approche.

Finalement, en ce qui concerne les textes, nous avons choisi de ne pas traduire les phrases de l'anglais au français, ni certains intitulés de professions qui n'ont pas de traduction directe en français. Nous avons fait le choix de laisser parler la langue originale de cette enquête, et d'éviter de nous y substituer. Des mots tels que *suburb* ou *slum* semblaient ne pas avoir de traduction précise en français, ce pourquoi nous les avons empruntés à l'anglais ; nous les expliquerons lorsque ce sera nécessaire. Tous les termes empruntés peuvent être consultés dans le glossaire des dernières pages de ce document.



Ainsi, ce travail est divisé en deux parties. La première introduit le terrain d'études, voire les ouvrages choisis pour l'analyse. La seconde étudie le réseau intellectuel et social établi par les citations relevées dans les ouvrages. Utilisant en parallèle les trois versants des méthodologies historiques – les aspects quantitatifs et qualitatifs et les archives –, cette thèse se propose de perfectionner notre enseignement de l'urbanisme par la production écrite de la discipline. La thèse nous a ainsi donné la possibilité de mettre en œuvre une bonne partie des techniques d'enquête, en plus du traitement des données et de la mise en place des dispositifs informatiques propres aux sciences sociales.

Pour finir, il nous faut souligner l'apport de la sociologie, avec laquelle nous nous sommes familiarisés tout au long de ce travail. Elle nous a aidé à redécouvrir l'urbanisme et les problématiques urbaines des années soixante à partir de l'étude des acteurs : des hommes et des femmes liés par leurs interactions sociales et intellectuelles qui ont construit un moment historique et l'ont enrichi de leurs débats. Cette thèse s'inscrit ainsi dans le cadre des recherches en sciences sociales, et elle a pour vocation d'expliquer les phénomènes liés à la dimension collective d'un groupe particulier d'acteurs.

À partir de l'étude d'un corpus, qui est notre terrain d'études, le sociologue aurait ausculté, enquêté, interrogé, interprété les sources. Nous avons laissé parler les sources, nous les avons placées en résonance, puis nous les avons interrogées, et nous en avons tiré des conclusions. Pour nous, c'était plutôt un voyage, tel que Bernard Lepetit l'a accompli dans *Les Villes de France* : une trajectoire par des sources à cerner et à transmettre.

## NOTES

- 1 Tout au long de cette recherche, nous ferons appel à des travaux réalisés sur les auteurs. La bibliographie fournit les sources de nos références.
- 2 Judd fait référence à l'aspect politique de l'urbanisme, il est évident que d'autres angles continuent à marquer la scène contemporaine de la recherche urbaine. Voir Judd, Dennis R. "Everything is Always Going to Hell: Urban Scholars as End-Times Prophets". *Urban Affairs Review*, 2005, n° 41, pp. 119-131.
- 3 Boureau, Alain. « La compétence inductive. Un modèle d'analyse des représentations rares ». Lepetit, Bernard (dir.). *Les Formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*. Paris : Albin Michel, 1995, pp. 23-38.
- 4 "The 1949 bill's preamble declared that the nation's general welfare and security required not only a remedy for the serious housing shortage and elimination of slums and blighted areas, but 'the realization as soon as feasible of the goal of a decent home and a suitable living environment for every American family'." **Statement by the President Upon Signing the Housing Act of 1949**, consulté le 20 novembre 2009, dans <http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=13246#ixzz1cjFRceSH>
- 5 Scott, Mel. *American City Planning since 1890*. Berkeley et L.A. : University of California Press, 1969, p. 471.
- 6 *Ibid.*, p. 467.
- 7 Goldfield, David (ed.). *Encyclopedia of American Urban History*. Thousand Oaks : Sage, 2007.
- 8 Scott, Mel. *American City Planning since 1890*, *op. cit.*, p. 474.
- 9 *Ibid.*, p. 467 et 474.
- 10 Levy, John M. *Contemporary Urban Planning*. New Jersey : Prentice Hall, 1988.
- 11 Ebner, Michael H. "Re-Reading Suburban America: Urban Population Deconcentration, 1810-1980". *American Quarterly*, 1985, vol. 37, n° 3, pp. 368-381.
- 12 Macdonald, Michael C. D. *America's Cities*. New York : Simon and Schuster, 1984, p. 360.
- 13 Scott, Mel. *American City Planning since 1890*, *op. cit.*, p. 555.
- 14 *Congressional Record*, March 25, 1968.
- 15 Clement, Bell, entrée pour "Johnson Administration: Urban Policy", dans Goldfield, David (ed.). *Encyclopedia of American Urban History*, *op. cit.*, pp. 397-400.
- 16 Shanahan, Eileen. "Housing Message Asks Aid to Poor and to Suburbs". *New York Times*, 1964, January 28.
- 17 Pritchett, Wendell E. "Which Urban Crisis? Regionalism, Race, and Urban Policy, 1960-1974". *Journal of Urban History*, 2008, n° 34, pp. 266-286.
- 18 Par exemple Pritchett, Wendell E., *ibid.*, et Marwick, Arthur. *The Sixties: cultural revolution in Britain, France, Italy and the United States*. Oxford : Oxford University Press, 1999.
- 19 Abbott l'explique ainsi : "Twenty years is about the length of time it takes a group of academics to storm the ramparts, take the citadel, and settle down to the fruits of victory. There is a common pattern. First come insightful theoretical treatises and quicky but creative empirical work [...] that catches the disciplinary eye and imagination." In Abbott, Andrew. *Chaos of disciplines*. Chicago : University of Chicago Press, 2001, p. 24.
- 20 Perloff, Harvey. *Education for Planning: City, State & Regional*. Baltimore : Published for Resources of the Future Inc., The John Hopkins Press, 1957.
- 21 Scott, Mel. *American City Planning since 1890*, *op. cit.*



- 22 “Historically, city planning has developed from the design disciplines – in large measure from architecture and landscape architecture. City planning research, however, has not derived from this tradition.” Meyerson, Martin. “Research and City Planning”. *Journal of the American Institute of Planners*, 1954, vol. 20, n° 4, pp. 201-205.
- 23 Scott, Mel. *American City Planning since 1890*, op. cit., p. 476.
- 24 Scott, Mel, *ibid.*, p. 477.
- 25 American Institute of Planners, *Suggestions for a Program of Research in the Urban Environment*, Cambridge, Mass. 1949, p. 24.
- 26 “[...] the suggested program of reasearch marked the beginning of a movement to enlist a largher number of intellectuals in the struggle for enlightenment on the complex economic and social issues raised by the urban ‘explosion’. Unfortunately, in the early 1950s there was no one in the Ford Foundation particularly interested in the kinds of urban problems with which the more thoughtfu planners and professors of city planning were concerned. Not until 1955 did the foundation establish an urban and regional program to assist universities and civic groups in research, in the training of personnel, and in public educational activities.” Scott, Mel. *American City Planning since 1890*, op. cit., p. 479.
- 27 Bauer, Catherine. “The Increasing Social Responsibility of the City Planner”. *Proceedings of a Joint Annual Meeting of the American Institute of Planners and the Canadian Institute of Professional Town Planners, Niagara Falls*. Ontario, March 3-5, 1950, pp. 11-12.
- 28 American Institute of Planners, *Suggestions for a Program of Research in the Urban Environment*, op. cit., p. 24
- 29 Boyce, Ronald R. “Myth versus Reality in Urban Planning”. *Land Economics*, 1963, vol. 39, n° 3, pp. 241-251.
- 30 Coquery, Michel. « Histoire urbaine des États-Unis : apports d’une approche historiographique ». Biget, Jean-Louis, et Hervé, Jean-Claude. *Panoramas Urbains. Situation de l’histoire des villes*. Fontenay/Saint-Cloud : éditions ENS, 1995, pp. 108-145.
- 31 Kaunitz, Rita D. “City Versus Suburbs”. *Journal of the American Institute of Planners*, 1959, vol. 25, n° 3, pp. 159-166.
- 32 “The examination of the urban revolution continues. The picture has been clarified in recent years to extend that criticism is now aimed at city as well as suburb”, Kaunitz, Rita D., *ibid.*, p. 159.
- 33 Wood, Robert. “The Governing of Suburbia”. Dobriner, W. *The Suburban Community*. New York : G. P. Putnam’s Sons, 1958.
- 34 Warner, Sam Bass. *The Urban Wilderness: A History of the American City*. New York : Harper and Row publishers, 1972.
- 35 Scott, Mel, *American City Planning since 1890*, op. cit., p. 477.
- 36 Scott, Mel, *ibid.*, p. 479.
- 37 Gans, Herbert. *People and Plans. Essays on Urban Problems and Solutions*. Chicago : Basic books, 1968.
- 38 Hall, Peter. *Cities of Tomorrow: an Intellectual History of Urban Planning and Design in the Twentieth Century*. Oxford : Basil Blackwell, 1988.
- 39 Monkkonen, Eric H. *America Becomes Urban: The Development of U.S. Cities and Towns 1780-1980*. Berkeley : University of California Press, 1988.
- 40 Jackson, Kenneth. *Crabgrass Frontier: The Suburbanization of the United States*. New York : Oxford University Press, 1985.
- 41 Jacoby, Russell. *The Last Intellectuals. American Culture in the Age of Academe*. New York : Basic Books, Inc., 1987.
- 42 Atlas, James. “The Changing World of New York Intellectuals”. *New York Times*, 1985, n° 25, August. Cité par Jacoby, *ibid.*, p. 238.
- 43 Jacoby, *ibid.*, p. 7.
- 44 “By the 1960s the universities virtually monopolized intellectual work, an intellectual life outside the campuses seemed quixotic. After the smoked lifted, many young intellectuals had never left the school; others discovered there was nowhere else to go. They became radical sociologists, Marxists historians, feminist theorists, but not quite public intellectuals.” Jacoby, *ibid.*, p. 8
- 45 Kadushin, Charles. *The American Intellectual Elite*. Boston : Little, Brown, 1974.
- 46 Jacoby, *The Last Intellectuals*, op. cit., p. 55.
- 47 “Megalopolis”. *Journal of Urban History*, 1993, vol. 19, n° 2.
- 48 Konvitz est à l’époque en train de quitter la Michigan State University pour rejoindre Paris en tant que directeur de l’Urban Affairs Division de l’OECD (Organization for Economic Co-operation and Development). Auteur de plusieurs livres sur la métropole qu’ele soit américaine ou européenne.
- 49 Ames, David L. “Understanding Suburbs as Historic Landscapes Through Preservation”. Harris, Richard, et Larkham, Peter J. *Changing Suburbs: Foundation, Form and Function*. London : E et F Spon, 1999, pp. 22-238.

- 50 Ames, David L., *ibid.*
- 51 Bloom, Nicholas Dagen. *Suburban Alchemy: 1960 New Towns and the Suburbanization of the American Dream*. Columbus : Ohio State University, 2001.
- 52 Talen, Emily. *New Urbanism and American Planning: The Conflict of Cultures*. New York : Routledge, 2005.
- 53 Forsyth, Ann. *Reforming Suburbia. The Planned Communities of Irvine, Columbia, and The Woodlands*. Los Angeles : University of California Press, 2005.
- 54 Nicolaïdes, Becky. "How Hell Moved from the City to the Suburbs. Urban Scholars and changing perceptions on Authentic Community". Kruse, Kevin M. et Sugrue, Thomas I. (eds.). *The New Suburban History, Chicago and London*. Chicago : The University of Chicago Press, 2006
- 55 Nicolaïdes, Becky, *ibid.*, pp. 80-98.
- 56 Adam, Jean-Michel. *Les Textes, Types et Prototypes. Récit, Description, Argumentation, Explication et Dialogue*. Paris : Nathan Université, 2001.
- 57 Stephens, Julie. *Anti-Disciplinary Protest. Sixties Radicalism and Postmodernism*. Cambridge : Cambridge University Press, 1998, p. 11.
- 58 Hunt, Andrew. "When Did the Sixties Happen? Searching for New Directions". *Journal of Social History*, 1999, vol. 33, n° 1, pp. 147-161.
- 59 Gitlin, Todd. *The Sixties : Years of Hope, Days of Rage*. New York : Bantam books, 1987.
- 60 Anderson, Terry H. *The Movement and the Sixties: Protest in American from Greensboro to Wounded Knee*. New York : Oxford University Press, 1995.
- 61 Strauss, Anselm. "Une perspective en termes de mondes sociaux". *La Trame de la négociation*. Paris : L'Harmattan, 1992, pp. 269-282.
- 62 De Solla Price, Derek J. *Little Science, Big Science*. New York : Columbia University Press, 1963.
- 63 De Solla Price, Derek J., *ibid.*, p. 84.
- 64 Becker, Howard S. *Art Worlds*. Berkeley : University of California Press, 1982.
- 65 Abbott, Andrew. *Chaos of disciplines, op. cit.*, p. 15.
- 66 Genette, Gérard. *Seuils*. Paris : éditions du Seuil, 1987.
- 67 Halpern, Catherine. "À propos de *Changer de Société, Refaire de la Sociologie*". Molénat, Xavier (coord.). *La Sociologie. Histoire, idées, courants*. Auxerre : Éditions Sciences Humaines, 2009, p. 224.
- 68 Latour, Bruno. *Science in action. How to Follow Scientist and Engineers through Society*. Cambridge : Harvard University Press, 1987.
- 69 Loriga, Sabina. « La biographie comme problème ». Revel, Jacques (dir.). *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*. Paris : Gallimard, Le Seuil, 1996 ; pp. 209-232.





# PREMIÈRE PARTIE

UN TERRAIN D'ÉTUDES LITTÉRAIRE

# CHAPITRE UN

LE CORPUS: UN TERRAIN D'ÉTUDES  
LITTÉRAIRE



## CHAPITRE UN

### 1. LE CORPUS : UN TERRAIN D'ÉTUDES LITTÉRAIRE

Les sources de notre analyse ne doivent rien aux enquêtes de terrain. Nous avons été les chercher dans les bibliothèques. Nos questionnements ont été déterminés par la lecture des ouvrages et pour y répondre, nous devons utiliser une méthode livresque : consulter les sources, lire les contenus, enquêter sur leur production. Notre terrain est donc théorique.

Cependant nous ne nous limiterons pas aux seuls ouvrages de Lynch, Jacobs et Mumford. Contemporains de *The Image of the City*, *Death and Life of Great American Cities*, *The City in History*, d'autres titres relevaient de la critique de l'Urban Planning aux États-Unis. Nous avons commencé notre enquête avec les premiers, ceux-ci préalablement choisis par nos professeurs d'architecture. A nous maintenant de sélectionner d'autres livres contemporains de ces derniers, ayant en commun la mise en cause de l'Urban Planning. Pour composer un terrain d'études, il semblait nécessaire avant tout de préciser ce que signifie la mise en question du sujet urbain.

En fait, l'expression de mise en cause de l'Urban Planning mérite ici une explication plus détaillée, car, pour les États-Uniens, ce dernier n'existe pas en tant que science ou discipline. En effet, c'est une dénomination fourre-tout. Aux États-Unis, le terme d'usage commun est le City Planning, qui est pour quelques-uns analogue à l'urbanisme français ou au Town Planning britannique<sup>1</sup>. L'expression City Planning fait référence aux formes et aux perceptions de la ville, et sert à caractériser les études qui lui sont associées. Le City Planning est conçu par les planners, mais ceux-ci ne constituent pas une profession commune : le planning est par excellence le domaine de la transdisciplinarité.

Lors de la création de la première institution qui regroupe les planners, ceux ne représentaient pas un métier unique. La fondation de l'American City Planning Institute (ACP), rebaptisé par la suite

American Institute of Planners (AIP) date de 1917. Ses membres avaient en commun la pratique du City Planning mais pas leur profession de base. La toute première liste de membres en compte cinquante-deux, formée de treize ingénieurs, six avocats, cinq architectes, quatre agents immobiliers, deux éditeurs, deux « housers » ou spécialistes en logement<sup>2</sup> et un groupe varié d'écrivains, d'experts en fiscalité, des professeurs et de fonctionnaires. Devant la pluralité des professions, les analystes de l'Institute reconnaissent sa richesse disciplinaire, en même temps qu'ils expriment leur inquiétude quant à la difficulté d'arriver à des consensus<sup>3</sup>.

Dans les années qui concernent notre analyse, deux institutions regroupent les planners. L'American Institute of Planners -aujourd'hui l'American Planning Association (APA)-, et l'American Institute of Certified Planners (AICP). La première est l'organisation qui les représente et qui les rassemble. Hormis les diplômés en City Planning quel que soit leur niveau académique, l'institution accueille aussi des professionnels reconnus. Dans les années cinquante, l'APA (ex-AIP) continue à rassembler tous ceux qui travaillent pour les villes sans être forcément des planners. La seconde institution, l'AICP, ne rassemble que les professionnels qui font du planning ou ceux qui ont obtenu une certification les habilitant à dessiner les villes<sup>4</sup>. Ceux qui appartiennent à l'APA doivent également adhérer à l'AICP ; l'inverse n'est pas assurée.

Pourtant ceux qui écrivent sur les problématiques urbaines ne font pas toujours partie des institutions regroupant les planners. C'est le cas des trois auteurs choisis pour débiter l'analyse. Kevin Lynch et Lewis Mumford participent activement à l'APA, contrairement à Jane Jacobs. Celle-ci, journaliste à *Architectural Forum*, est l'un des exemples de diversité professionnelle à l'époque. Notre champ d'études incorpore donc des acteurs qui ne sont pas forcément des planners.

Le City Planning est alors encore un domaine naissant de recherche, trop immature pour être déjà la cible des analyses critiques. La critique ou la mise en question des transformations urbaines semble, à l'époque, dépasser les limites d'une discipline. Il faut parler d'un méta-champ, autrement dit le champ des études urbaines. Ce méta-champ recouvre autant les pratiques que les disciplines qui ont à voir avec la ville, y compris l'Urban Design ou le City Planning. Nos livres portent ainsi autant sur les résultats du City Planning, voire sur la croissance de la ville à travers les suburbs, que sur l'abandon et la destruction du centre-ville. Ils abordent des sujets et des disciplines divers, et leur audience concerne un public beaucoup plus large que celui des étudiants en architecture ou en City Planning.

De nouveaux domaines font sans doute partie du méta-champ des études urbaines. L'époque voit apparaître un champ d'étude beaucoup plus large : l'Urban Desing, qui commence à s'inquiéter des transformations récentes de la ville<sup>5</sup>. La sociologie, également, se redéfinit par aux études urbaines, tout comme d'autres disciplines telles l'économie, la biologie ou plus encore la législation.



Si l'enseignement transdisciplinaire du City Planning commence à la fin des années vingt, avec la fondation en 1929 de l'école de City Planning de Harvard, les années cinquante et soixante montrent d'une présence plus active, voire plus critique, des autres disciplines.

Regardons en quoi nos trois ouvrages initiaux participent à la mise en question de l'Urban Planning. Tout d'abord, ils se proclament comme étant critiques. Ainsi, *Death and Live of Great American Cities* commence par une phrase cruciale contre le City Pet les planners : « ce livre est une attaque contre le City Planning et la reconstruction de la ville actuels » [This book is an attack on current city planning and rebuilding]<sup>6</sup>. Le verbe « attack », qu'on peut traduire directement par attaquer et qui, selon le dictionnaire, est synonyme de critiquer, marque le début de la bataille critique dont les principaux ennemis sont le planning, et les planners bien entendu, ainsi que la rénovation urbaine.

Le deuxième ouvrage - *The City in History*- s'annonce comme un recueil d'histoire des villes. Sans introduction, le livre de Mumford commence à expliquer leur origine, cependant, dans les chapitres consacrés à l'histoire contemporaine, il ne cesse de batter en brèche le développement urbain comme résultat d'un nouvel ordre économique. Les derniers chapitres du livre visent à dénoncer l'empire croissant du capitalisme dans l'expansion urbaine. Aux yeux de Mumford, le bouleversement économique fait basculer la ville dans une situation instable : la croissance urbaine échappe au contrôle de l'État, elle dépend clairement des acteurs privés, et le résultat est catastrophique.

Le troisième livre de notre choix, *The Image of the City*, ne met pas au premier abord en cause l'Urban Planning et il ne s'interroge pas non plus sur les raisons qui ont fait éclater les villes. Davantage héritier du mouvement City Beautiful, Lynch expose dans son premier chapitre une problématique très explicite: la construction de la ville est un art temporaire qui est d'abord le fondement de l'expérience de millions des gens et qui, ensuite, est créé par plusieurs personnes. L'établissement d'une cohérence visuelle en est donc impossible. Plus encore, aucune des villes états-uniennes ne serait « lisible ». L'ouvrage ausculte la qualité visuelle des villes états-uniennes à travers l'étude des images mentales que les citoyens ont de la ville [This book will consider the visual quality of the American city by studying the mental image of that city which is held by its citizens]<sup>7</sup>. Davantage méthodologie qu'essai, le texte de Lynch cherche à trouver une façon de construire enfin une ville lisible pour ses citoyens.

D'une façon comparable, ces trois livres transcendent tous leur intérêt initial : répertoire, mémoriser et analyser la ville. Ils montrent les déceptions ressenties quant aux établissements humains de leur époque : la ville, l'espace urbain et leurs transformations, doivent être analysés sans oublier les communautés qui les habitent et les politiques qui autorisent leur construction.

Bref, leurs critiques s'adressent à l'Urban Planning et à toutes ses implications, au méta-champ des études urbaines. De plus, cette critique est faite pour les professionnels, y compris les architectes ou les urbanistes, et les autres.

## 1.1. LA SÉLECTION DE LIVRES

Afin de compléter notre corpus, nous avons dû choisir des ouvrages relevant de la même problématique initiale. Nous les avons sélectionnés à partir des bibliographiques de l'époque, issues de différents secteurs de la production savante du méta-champ des études urbaines, qui cernent les interrogations théoriques. Les options se présentent ci-dessous :

- 1.) Les livres référencés par le gouvernement américain comme les plus notables sur les problèmes urbains, liste renseignée par l'U.S. Department of Housing and Urban Development, *Selected Readings on Urban Affairs, 1955-1965*;
- 2.) la bibliographie publiée entre 1960 et 1965 par le Joint Center for Urban Studies, un jeune institut créé en 1959 en partenariat avec l'université Harvard et le Massachusetts Institut of Technology;
- 3.) la bibliographie publiée entre 1958 et 1962 par Action (American Council to Improve our Neighborhoods), une organisation nationale sans but lucratif;
- 4.) l'inventaire des recherches financées entre 1955 et 1965 par la Rockefeller Foundation, au titre de la politique de financement de recherches urbaines;
- 5.) la liste des livres livrés entre 1950 et 1960 reconnus par l'American Institut of Planners comme les plus importants des deux décennies, liste publiée dans l'année 2000.

Les ouvrages ont été choisis en fonction des critères suivants:

- 1.) être recoupés, *a minima*, dans deux listes ;
- 2.) être contemporains de nos trois livres de base, soit *Death and Life* et *The City in History (1961)*, et *The Image of the City (1960)*. Cependant si nous nous limitons aux livres parus la même année, le résultat aurait été trop restreint. Nous avons donc adopté une marge de quatre années, soit de 1958 à 1962 ; autrement dit, l'intervalle présenté dans notre introduction comme le moment de transition entre deux périodes de la critique urbaine, celle des suburbs et celle de la rénovation urbaine ;
- 3.) les auteurs ne devaient pas être architectes de formation, ni théoriciens de l'architecture et de l'urbanisme, ils pouvaient être des praticiens du planning ou des professionnels d'autres disciplines, comme Jacobs, Mynch et Mumford ;
- 4.) par ailleurs, leur sujet d'études ne devait pas se limiter au City Planning. Étant donné que les trois livres initiaux s'appuient sur diverses disciplines, nous avons privilégié la transdisciplinarité.

A partir de là, nous avons choisi six ouvrages, à savoir:

1. Le livre produit par une revue de grande diffusion (Whyte, William Hollingsworth Jr (ed); Francis Bello, Seymour Freedgood, Daniel Seligman, et Jane Jacobs, *The Exploding Metropolis. New York*, Doubleday & Company, Inc., Garden City, 1958) ;
2. une vision politique du suburb américain (Wood, Robert Coldwell, *Suburbia. Its People and Their Politics*, Boston, The Riverside Press Cambridge, 1958) ;
3. l'étude d'une nouvelle communauté suburbaine (Berger, Bennet Maurice, *Working Class Suburb : A Study of Auto Workers in Suburbia*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1960) ;
4. l'ouvrage étudiant une communauté habitant le centre d'une grande ville américaine (Gans, Herbert, *The Urban Villagers. Group and Class in the Life of Italian-Americans*, New York, The Free Press of Glencoe, 1962) ;
5. un inventaire des problèmes de la métropole notamment en matière de logement (Meyerson, M.; Terrett, B. ; Wheaton, W.L.C., *Housing, People and Cities*, New York, McGraw-Hill, 1962) ;
6. les cinq conférences sur la rénovation de la politique de la métropole (Gulick, Luther Halsey, *The Metropolitan Problem and American Ideas*, New York, Alfred A. Knopf, 1962).

Par ailleurs, il manquait à cette liste une production signée par les planners, afin de regarder cette histoire depuis leur perspective. De fait, pour ceux qui ont réfléchi au rôle des intellectuels dans les cultures et les sociétés états-uniennes, ces derniers ne sont reconnus qu'à travers les revues qui leur permettent de faire circuler leurs idées<sup>8</sup>. Il nous fallait trouver le moyen officiel de communication des planners, afin de vérifier leur bonne réception. Deux options répondaient à ce critère : *Planning* le journal officiel de l'American Society of Planning Officials (ASPO), et le *Journal of American Institut of Planners*, la revue dépendante de l'American Institut of Planners (AIP).

L'ASPO fut fondée en 1934. Association indépendante mais liée à l'administration publique, elle avait pour objectif de regrouper les planners dits officiels et les fonctionnaires, ainsi que les professionnels libéraux<sup>9</sup>. Deux ans après sa création, l'ASPO comptait sept cents membres, pour la plupart en Californie. Elle organisait des concours et des compétitions réservées à ses membres, et *Planning*, leur moyen de communication, offrait un espace généreux pour les débats mais il publiait exclusivement une sélection des communications présentées lors de la conférence annuelle de l'ASPO.

L'AIP est né en 1917 sous l'appellation d'American City Planning Institute. Il la modifie en 1939, préférant se nommer l'American Institute of Planners. Le *Journal of the American Institute of Planners* (JAIP) prend le relais de deux journaux, publiés par l'institut depuis 1925, *City Planning* et *Planner's Journal*. Après la coupure de la seconde guerre mondiale, le journal a repris sa parution en 1944, sous le même nom, et continue dès le dixième volume. Sous la direction de Paul Opperman

et Perry Norton, le *Journal* parvient à devenir l'une des publications de planning les plus sérieuses et diversifiées de l'époque<sup>10</sup>. Les deux instituts, AIP et ASPO, fusionnent en 1978, pour créer l'American Planning Association (APA).

Les chiffres de circulation des deux journaux en 1975 mettent en évidence que le *JAIIP* était plus populaire que *Planning*, et était plus éclectique<sup>11</sup>. Le *JAIIP* a été largement critiqué pour avoir porté un regard plus théorique que pragmatique sur le planning et les solutions urbaines. Pourtant, ses contributeurs étaient, pour une bonne partie d'entre eux, des pratiquants du planning, voire des acteurs urbains qui ont participé à la rédaction des lois. On peut dire que la présence du *JAIIP* sur la scène de l'urbanisme états-unien a servi autant de plateforme théorique que pratique.

En tant que voix d'une communauté professionnelle, le *JAIIP* n'est pas un organe comme les autres, cependant il nous a servi de source sur la période de publication – de 1958 à 1962- de notre sélection d'ouvrages<sup>12</sup>.

Les titres des livres et les noms des auteurs laissent entrevoir la variété à laquelle nous ferons face. A l'instar d'un document scientifique, ces livres devront apporter des éléments tangibles à notre enquête. Une analyse comparée nous permettra de mieux comprendre leurs particularités.

## 1.2. UNE ANALYSE COMPARÉE DE NOTRE CORPUS

Comment aborder un terrain d'études littéraire ? Difficile d'utiliser une seule méthodologie lors de ce travail. Plusieurs modèles nous ont servi à analyser les aspects les plus apparents mais aussi les plus insaisissables du terrain. Tout d'abord, les méthodes d'analyse du corpus sont apparues comme le plan de travail de cette partie de la thèse. Nous avons cherché des méthodologies qui privilégiaient plutôt la fabrique du texte, ce qui le faisait exister, le réseau qui l'innervait. A ce propos, et en ce qui concerne l'étude des livres en tant qu'œuvres, notre analyse s'appuie sur les *Mondes de l'art* de Becker<sup>13</sup>. Quant au « paratexte » et au « péritexte » du livre, les théories de Gérard Genette ont assis notre analyse de l'ensemble du corpus<sup>14</sup>.

Les comparaisons nous permettent de présenter les livres sous les généralités suivantes : tel qu'on l'a vu dans la présentation des trois premiers ouvrages, le thème commun aux six autres livres, ainsi qu'au journal, est la ville états-unienne. Celle-ci apparaît comme un fait problématique. Du point de vue des différentes disciplines, la ville comme la métropole rencontrent des difficultés : la construction des villes et la migration des sociétés vers les suburbs, leur gouvernance, la reconstruction du centre ville sous l'impulsion des politiques de rénovation urbaine, et les actions des planners dans les villes. En effet, il s'agit d'un « problème » professionnel. Ces actions impliquent d'autres dommages, sociaux, de communication, environnementaux, etc.

Les auteurs examinent donc les problèmes de la ville de plusieurs points de vue. Whyte et son équipe de *Fortune* regardent la ville avec l'œil d'un journaliste : ils se disent partenaires de la reconstruction du centre-ville tout en affirmant y porter « beaucoup plus d'intérêt » que les « fonctionnaires » de la rénovation urbaine. Jacobs partage cette position. Meyerson et ses collègues cherchent à cerner, sur le plan de logement, les erreurs des politiques d'habitation. Gulick et Wood, chacun à leur manière, estiment que les problèmes urbains sont de la responsabilité du gouvernement, de l'absence de politiques métropolitaines. Gans et Berger, à partir de la méthode d'observation participante<sup>15</sup>, veulent démontrer que certaines communautés –voire toutes les communautés - ne se contentent d'occuper indifféremment un espace physique comme un simple lieu où se réaliser. Ils veulent répondre aux débats des années cinquante afin de montrer que la ville est un grand espace de mélanges. Enfin, le *JAIIP* s'adresse aux professionnels, et il s'évertue à leur proposer des thèmes de discussion, y compris ceux que nous venons d'évoquer.

Ce n'est pas tant la ville elle-même qui constitue le centre de ces récits que son analyse critique et ses problématiques. Dans cette conjoncture urbaine, les ouvrages qui complètent le corpus rejoignent les trois premiers sur la mise en question de plusieurs facteurs, et laissent entrevoir dès les premières pages leurs positions.

Ainsi, *The Exploding Metropolis*, le premier livre paru dans notre corpus second, publié en 1958, ne s'annonce pas comme une critique de l'Urban Planning. Cependant la première ligne est une phrase qui veut marquer la différence entre les auteurs et les lecteurs : « ce livre a été écrit par des gens qui aiment les villes » [“This is a book by people who like the cities”]<sup>16</sup>. Il s'agit déjà d'une position claire : s'il y a des gens qui aiment la ville cela veut dire qu'il y a d'autres qui ne l'aiment pas. Whyte continue en expliquant que la phrase semble bizarre dans une période d'urbanisation comme celle-là, car en principe tout le monde devrait aimer les villes. Sans arriver à des définitions précises dans l'introduction écrite par le même auteur, la métropole apparaît comme l'objet principal d'études, car c'est là que les problèmes de la ville sont les plus évidents. Cependant Whyte prévient les lecteurs qu'il ne parlera pas de villes telles que Los Angeles, qualifiée de « cents suburbs à la recherche d'une ville » [Los Angeles, which has sometimes been called 100 suburbs in search of a city...]<sup>17</sup>. Visé à visé de la métropole, son étude adopte plusieurs points de vue, mais ceux-ci semblent être nettement négatifs : Whyte parle de ruines, de l'absence de contrôle, des oppositions entre la ville et la métropole, d'aliénation, de pertes, etc. Bref, le vocabulaire qu'il utilise porte des interrogations sur ce que la ville est à présent.

D'autre part, Robert C. Wood dans *Suburbia, Its People and Their Politics*, présente son livre en le déclarant « une autre critique du caractère suburbain » [This is another book about the American suburb and another criticism of the suburban character]<sup>18</sup>. En effet, Wood bâtit son étude à partir de la production éditoriale antérieure pour remettre en question les formulations faites sur les



changements dans la population produits par la prolifération des suburbs. Le résultat est non seulement une critique d'un corpus particulier, il ne s'interroge que sur le caractère suburbain, mais également une mise en cause de la métropole du point de vue de son organisation politique.

Bennet M. Berger prend une voie similaire à celui de Wood. Cependant, son ouvrage n'étudie qu'un suburb qui vient d'être construit en Californie pour les salariés d'une usine automobile. L'introduction nous permet de connaître le terrain de l'étude. C'est dans le premier chapitre que Berger justifie sa position: pour lui, il existe un mythe de la suburbia. Berger dénonce les études sur les suburbs comme les mystifications d'une problématique qui a lié superficiellement une morphologie urbaine au caractère de la population. Il estime que les nouvelles constructions suburbaines sont devenues un phénomène de masse, et donc une problématique qui a outrepassé ses propres limites. Selon lui, faire une étude sur un nouveau suburb implique de regarder de plus près cette problématique. Ainsi l'ouvrage compare d'un côté son terrain d'études, et de l'autre les études antérieures sur les suburbs. De cette façon Berger établit une position critique contre ce qui a été écrit auparavant, et en faveur des constructions suburbaines.

La question du réaménagement du centre-ville a émergé au début des années soixante, et devient un enjeu majeur pour les planners de cette époque. Dans le livre de Herbert Gans, *The Urban Villagers*, les procédures de l'Urban Planning sont remises en question. Tout d'abord, la rénovation urbaine qui change le centre-ville et déplace les communautés qui y habitaient. Ensuite, les professionnels de l'urbanisme qui ont pouvoir de décision sur les communautés et peuvent les détruire. La critique réside dans le fait que Gans se déclare à la fois sociologue et planner, et c'est à partir de cette double profession qu'il veut évaluer les stratégies employées par les deux métiers dans les projets urbains, dans ce cas bien précis dans le West End à Boston. Gans suit la ligne de Jacobs et Mumford qui reconnaissent que le planner peut être pris comme sujet de critique.

Pour leur part, Martin Meyerson et ses collègues proposent un livre issu de plusieurs études. Commandé et coordonné par Action (American Council to Improve Our Neighborhoods), *Housing, People and Politics* est le huitième ouvrage d'une collection consacrée aux problèmes urbains. L'objectif général des huit livres, dont celui-ci est la conclusion, vise à améliorer les conditions d'habitabilité des villes états-uniennes. A ce sujet, explique Meyerson, «le livre est le point culminant d'une recherche de cinq ans sur les obstacles à l'amélioration du logement et de l'environnement urbain» [*HP&P is the culmination of a five-year investigation of impediments to the improvement of housing and the urban environment*]<sup>19</sup>. Ainsi, les huit volumes analysent les conditions de vie actuelles des communautés et leurs logements, et proposent des mesures variées pour améliorer l'effet des transformations urbaines. Dans ce sens là, Meyerson et ses collaborateurs admettent qu'il existe des problèmes urbains, et leur livre, résume l'éventail des

solutions en proposant des lois et des mesures gouvernementales pour « changer la situation ». Une réflexivité de la société et de son environnement est l'élément clé du livre d'Action.

« Parler du problème le plus important de sa génération », à savoir l'étalement métropolitain, est l'objectif du livre de Luther H. Gulick, *The Metropolitan Problem and American Ideas* [In this essay I shall discuss the major domestic problem of our génération : the current American metropolitan explosion]<sup>20</sup>. Le dernier de nos auteurs reconnaît que les problématiques urbaines existent, et qu'elles sont souvent des raisons autres que la gouvernance de la ville. Gulick insiste surtout sur la nécessité d'y faire face et de chercher des solutions politiques à la croissance de la ville. Sa critique est, comme celle de Meyerson, une prise de position dans laquelle la crise urbaine est reconnue et où, en même temps, les solutions antérieures sont réévaluées pour proposer ce que Gulick appelle les « remedies ». Sa solution qui tient en une phrase — penser un gouvernement métropolitain plutôt qu'une prolifération des villages suburbains — est une invitation lancée à ses compatriotes pour retrouver l'esprit collectif qui a caractérisé leur pays, un esprit qui se serait dissipé dans les développements urbains de l'après-guerre.

Dans le cas du *JAIIP* la période d'analyse choisie coïncide avec une époque de changement pour la revue. De 1957 à 1962, le *JAIIP* quitte son siège social de Washington et change d'éditeur. Le journal s'installe à l'université de Californie Berkeley où une grande partie des nouveaux et des anciens planners collaborent pour améliorer la qualité scientifique du titre. Ce dernier commence à être dirigé par Melvin Webber, architecte et urban planner, bien connu pour avoir été l'acteur principal de la création du département d'architecture et d'Urban Planning à UC Berkeley<sup>21</sup>. En étroite collaboration avec certains des acteurs clés de l'Urban Planning de l'époque, tels que Catherine Bauer et Martin Meyerson, Webber lance une série de réformes notamment quant à la sélection des articles et des thématiques à étudier. Sous sa direction, débute une époque de rigueur scientifique qui va le caractériser pour les années à venir.

Davantage que la mise en question de l'urban planning, c'est donc la présence des chercheurs et d'auteurs nouveaux qui marque cette période du *JAIIP*. Il semble que l'époque en question était la plus propice pour faire appel autant aux universitaires qu'aux pratiquants du planning pour mettre au point les articles. En effet, le journal cherchait à remettre en cause la pratique autant que la théorie, et les auteurs qui y participaient étaient reconnus dans les universités autant que dans le milieu professionnel de l'Urban Planning<sup>22</sup>.

Parce que la suite de la thèse le veut ainsi, il est nécessaire de faire une présentation plus au moins exhaustive des ouvrages. Nous voulons étudier nos livres à partir de deux questions : à qui s'adressent les auteurs ? A quelles questions veulent-ils répondre ? Pour répondre à ces questions et paraphrasant à Howard Becker, il nous faut connaître les mondes des livres.

### 1.3. LES AUTEURS ET LEURS TRAJECTOIRES. UNE BRÈVE DESCRIPTION DE LEURS PARCOURS

Evidemment, pour comprendre les œuvres, il faut prendre en compte que les trajectoires des auteurs ont une influence sur leurs contenus. Notre méthode d'analyse, empruntée aux *Mondes de l'art* de Becker, nous a aidé à nous poser des questions d'ordre sociologique sur les professions et les situations qui sous-tendent les livres. On y a adjoint l'analyse proposée par Genette, dans laquelle le paratexte et le péritexte sont étudiés.

Afin de donner une réponse à nos questions, nous devons connaître nos auteurs. Cette analyse s'est enchaînée en partant des individualités, nous sommes parvenus à dessiner des catégories des sujets qui les rapprochaient davantage. Ainsi, nous avons vu que les trajectoires personnelles présentaient des similitudes, et que décrire à grands traits la vie de ces personnes éclairait en partie notre recherche. Journalistes et chercheurs ou universitaires constituent deux catégories générales. Celles-ci ne se réduisent pas aux professions, elles ne décrivent que les formes d'exposition de leurs travaux. En effet, leurs trajectoires individuelles et collectives résultent de plusieurs bifurcations. Voyons-les en détail.

#### 1.3.1. COMMENCER PAR LES COLLECTIFS

Deux des neuf livres —*The Exploding Metropolis* et *Housing, People and Cities*— ont été signés par un collectif d'auteurs, mais on verra qu'être coauteurs est aussi une pratique régulière dans l'écriture des ouvrages choisis. Les deux groupes d'auteurs appartiennent à des communautés plus larges que les signataires. Le premier est encadré par les éditeurs de *Fortune* et le deuxième par Action (American Council to Improve Our Neighborhoods).



William Hollingsworth Whyte, Jr.  
Image prise de <http://www.realmagick.com/william-h-whyte/>

A la tête de l'édition de *The Exploding Metropolis*, on trouve William Hollingsworth Whyte, Jr, suivi par Francis Bello, Seymour Freedgood, Daniel Seligman, et Jane Jacobs. Dans la plupart des listes bibliographiques, le livre apparaît presque toujours référencé sous le nom de Whyte. Acteur renseigné dans plusieurs documents, Whyte est une figure incontournable du podium des auteurs des années cinquante<sup>23</sup>. Né en 1917 à West Chester, Pennsylvanie, Whyte est un journaliste professionnel, diplômé de Princeton en 1939. Après un long séjour de cinq ans à l'armée, il rentre à New York pour travailler chez Time Inc, en tant que collaborateur de *Fortune*. Très vite, il deviendra assistant d'édition. Pendant ses années à *Fortune*, il fait la connaissance de Laurence S. Rockefeller, membre de la troisième génération de cette famille.



Tous deux vont lancer des projets inédits mettant en relation l'espace urbain et suburbain et visant les lois de conservation de l'environnement. Un des premiers projets fut en effet l'étude pour l'Outdoor Recreation Resources Review Commission (ORRRC), créée en 1958 et soutenue par Rockefeller lui-même. Cette commission voulait faire un inventaire des espaces disponibles pour les loisirs des États-Uniens. Elle deviendra un bureau fédéral en 1962, sous la présidence de Kennedy<sup>24</sup>. En 1959, Whyte quitte cette entreprise pour s'engager dans la conception théorique de différents projets urbains. La même année, il publie pour la première fois un ouvrage technique sur les règles de conservation de l'espace urbain<sup>25</sup>. Ce livre devient un modèle pour les statuts de l'espace public en Californie. A partir de 1962, il obtiendra le soutien permanent de la Fondation Rockefeller pour la poursuite de ses enquêtes sur ce qu'il définit comme des problèmes urbains<sup>26</sup>. Professeur de journalisme à Princeton et d'éthique du business à Harvard, il est reconnu pour ses actions contre l'étalement urbain. En 1985, Whyte est élu membre d'honneur de l'American Institute of Certified Planners, en même temps que Lewis Mumford<sup>27</sup>.

Les compagnons de Whyte sont un peu moins connus<sup>28</sup>. Francis Cesare Bello, né en décembre 1917, obtient un diplôme en chimie à l'université Drew à Madison en New Jersey. Il travaille chez *Fortune* dès 1940 et y reste jusqu'à la fin des années cinquante. En 1960, il est le nouvel éditeur scientifique du *Scientific Journal*, où il écrit sur la physique et la biologie moléculaire.

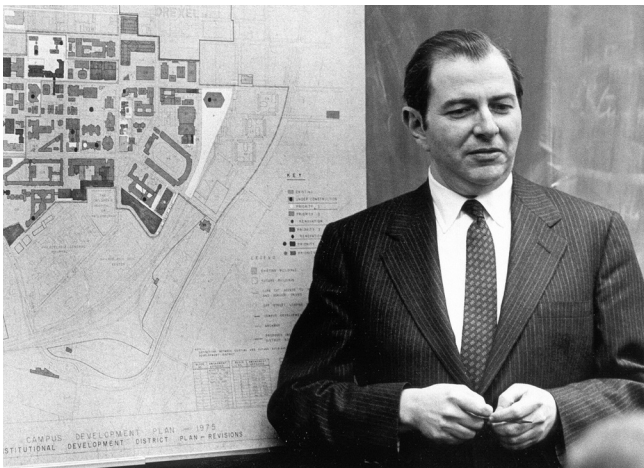
Seymour Freedgod, suit une formation en philosophie au College de Columbia, où il obtient sa licence (Bachelor in Arts) en 1936. Puis il suit des cours de philosophie à Londres, à Vienne et à New York. Après une courte carrière militaire, il rejoint l'équipe du *New York Sunday Times* en 1953, pour tenir la rubrique Review of the Week. Il travaillera ensuite à *Time* et finit sa carrière à *Fortune* en 1957.

Daniel Seligman, né en septembre 1924, est diplômé de l'université de New York en 1946. Il commence sa carrière dans des maisons d'édition telles que le *New Leader* et *l'American Mercury*. Dès 1950, il travaille comme associé d'édition à *Fortune*, où il occupe des postes de management pour Time, Inc.

Un auteur, qui n'est pas renseigné dans le sommaire, est Grady Clay, le real state éditeur du *Courier-Journal* de Louisville, largement reconnu dans le milieu de la critique urbaine de l'époque<sup>29</sup>. En ce qui concerne Jane Jacobs, nous nous intéresserons par la suite à sa biographie car elle est la seule à ne pas écrire dans *Fortune*, mais dans *l'Architectural Forum*, un autre magazine du groupe Time Inc., ce qui l'exclut d'une certaine manière du groupe de travail initial.

En revanche, le groupe d'acteurs, appartenant à l'American Council to Improve Our Neighbourhoods (Action) formé par Martin Meyerson, Barbara Terret et William L.C. Wheaton,

diffuse en réalité le résultat d'une recherche beaucoup plus large, dont Meyerson était le directeur scientifique. Créé trois mois et demi après la Housing Act de 1954 sous la présidence de Dwight D. Eisenhower (1953-1961), Action est une organisation publique sans but lucratif, consacrée exclusivement à la recherche en logement urbain [American Housing] et convoquant de nombreux acteurs. Elle est née du besoin de rassembler les dirigeants des entreprises réputées, ainsi que les églises et les associations civiques qui étaient concernées par les transformations urbaines et sociales. Le but principal était d'aider les communautés américaines à développer des programmes de logement notamment dans le cadre de l'éradication des quartiers résidentiels appauvris ou slums, de leur réhabilitation et de leur conservation<sup>30</sup>. La recherche dont *Housing, People and Cities* est le dernier ouvrage publié, a été lancée en 1954, et elle s'est perpétuée grâce au soutien économique de la Fondation Ford, par le biais d'une bourse octroyée en 1956. Cette bourse était alors la plus importante jamais donnée à un établissement de recherche, soit un montant de 250 000 dollars américains<sup>31</sup>. La recherche qui a mis six ans, a convoqué de nombreux spécialistes dans les sujets urbains, tels que Charles Haar, Edward C. Banfield, Louis Winnick, John Dyckman, Miles L. Colean et Burnham Kelly. Pour chaque recherche, il y avait un comité ad hoc de spécialistes dont Catherine Bauer, Grady Clay, Walter Gropius, Charles Abrams, William Levitt, William H. Whyte Jr., Robert Mitchell, Joseph Clark, et Charles Taft faisaient partie. Ces acteurs appartenaient indifféremment à la recherche et à la construction de la ville ; nous approfondirons plus tard l'histoire de certains d'entre eux.



Martin Meyerson, dans une salle de cours à l'université de Pennsylvanie. Image prise de Strong et Thomas, *The Book of the School : 100 years*. Philadelphia : University of Pennsylvania, 1990.

Pour leur part les auteurs de *HP&C* — Martin Meyerson, Barbara Terret et William L.C. Wheaton — ont des parcours plus au moins semblables. Né en 1922 à New York, Meyerson est le directeur de la série de publications commencée par Action en 1958 ; il deviendra par la suite le directeur de l'organisation. Son parcours en City Planning commence au Collège Columbia de New York, où il assiste aux séminaires de science et de littérature et suit également quelques cours d'architecture. Cependant, la dépression

économique et quelques amis au chômage le découragent de poursuivre les études d'architecture. Meyerson part alors pour Harvard, où il s'inscrit à l'école d'ingénierie, et s'intéresse très vite aux problématiques urbaines grâce aux cours donnés par Catherine Bauer. Plus tard il décroche son premier travail à Chicago à l'ASPO, en tant qu'assistant de recherche. En 1945, Meyerson s'inscrit à Harvard avec son épouse, dans le cursus du master en City Planning ; il en est le seul étudiant avec William Wurster, le mari de Catherine Bauer. Les deux compagnons terminent leur master en

1949. Avant de finir ses études, Meyerson avait déjà commencé sa carrière universitaire en 1948 en tant que professeur assistant en sciences sociales à l'université de Chicago. En 1952, il déménage à Philadelphie pour entrer au département de City and Regional Planning de l'université de Pennsylvanie. En 1957, il intègre l'université Harvard, où il dirige le Joint Center for Urban Studies. Ensuite, il remplace William Wurster au College of Environmental Design à Berkeley, en Californie. En 1972, il rentre à l'université de Pennsylvanie dont il devient le président<sup>32</sup>. Meyerson est ainsi le porte-parole d'Action, ainsi que du groupe d'auteurs du livre.

William L. C. Wheaton est connu plutôt comme professeur de City Planning à l'université de Pennsylvanie. Né en 1913, il a poursuivi ses études à Princeton et à Cambridge où il croise Catherine Bauer, alors engagée dans le Federal Housing Agency. Elle lui aurait conseillé de se diriger vers un doctorat en sciences politiques à Harvard, que Wheaton finit en 1941<sup>33</sup>. À Harvard il commence sa carrière universitaire sous l'égide de G. Holmes Perkins, avec lequel il a participé à la rédaction de la loi de logement de 1949. Perkins partant pour l'école de Fine Arts de Pennsylvanie, Wheaton, après avoir passé cinq ans au département de City Planning à Harvard, le suivra pour prendre la tête de l'Institute for Urban Studies (IUS) récemment fondé en 1953. Sous la direction de Wheaton, plusieurs projets se développent à l'IUS, parmi lesquels le réaménagement urbain de Baltimore, pour lequel il a fait appel à ses collègues Luther Gulick et Coleman Woodbury. Entre-temps, un nouvel institut — l'Institute of Urban and Regional Development — est en voie de création à Berkeley ; Wheaton en deviendra, en 1963, le premier directeur. Dès alors, Wheaton loge à San Francisco où, en 1968, il remplace Meyerson à la direction du CED, jusqu'en 1976. Il décède deux ans plus tard. Planner actif et réactif, Wheaton est membre de l'American Institute of Planners ainsi que de l'American Society of Planners Officials depuis les années cinquante<sup>34</sup>.

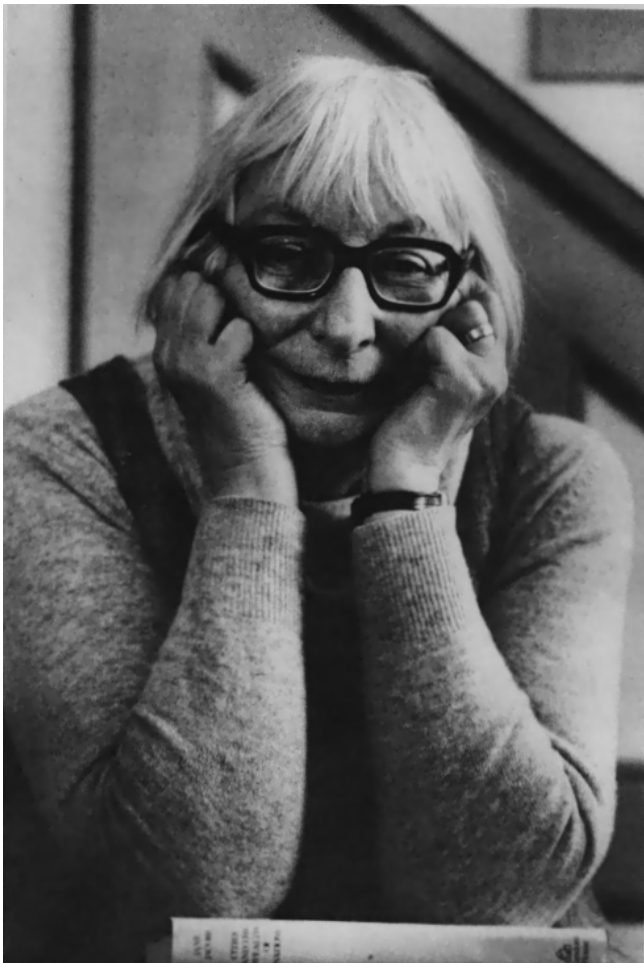
Nous n'avons trouvé que peu d'informations sur le parcours de Barbara Terret. À l'époque de la parution, elle partage la direction de recherche avec Meyerson à Action<sup>35</sup>, et elle a été la directrice du comité éditorial du *JAIIP* entre 1942 et 1943.

D'avantage journalistes que chercheurs, le groupe de *Fortune* participera très activement aux recherches urbaines entreprises par le groupe d'Action, et ils seront cités maintes fois dans chacune des publications. De fait, les autres auteurs, renseignés comme des journalistes et des chercheurs, relèvent de ces deux collectifs professionnels. Même si certains ne signent les ouvrages que sous leur seul nom, ils font partie des communautés de recherche ou leur recherche s'inscrit dans des contextes de groupe. Le livre de Gulick par exemple est présenté comme le travail collectif des chercheurs de l'Institute of Public Administration de New York en partenariat avec les universités de Californie, de Chicago, de Duke, de Harvard, du North Carolina, de North-Western et de Tulane. D'autres ouvrages, tels ceux de Jacobs et Lynch, rendent hommage aux

échanges qu'ils ont eus avec leurs commensaux : ainsi Jane Jacobs pour son époux Robert Jacobs ou Lynch à l'égard de son mentor György Kepes.

### 1.3.2. LES JOURNALISTES

Par journalistes, nous entendons ceux qui travaillent essentiellement dans la presse écrite, de façon à ce que celle-ci devienne un tremplin pour leurs idées. On les retrouve dans l'ours des journaux, des magazines mensuels, voire dans des revues alternatives. Ils n'en oublient pas pour autant leurs liens avec l'université. À la différence des chercheurs ou des universitaires, leur langage est moins recherché. Ils expriment leurs idées de façon à toucher un public plus large.



Jane Jacobs. Image prise de <http://www.marxists.org/glossary/people/j/a.htm>

Jane Jacobs est la première à entrer dans cette catégorie. Coauteur de *The Exploding Metropolis* et auteur de *Death and Life of Great American Cities*, elle est née en 1916 dans une petite ville de Pennsylvanie du nom Scranton. Dès son jeune âge, elle habite à New York où elle suit quelques séminaires à l'Extension School de l'université Columbia. Dans les années quarante, elle commence sa carrière de journaliste pour le magazine *Amerika*, connu à l'époque par être la voix des idéaux dits socialistes. En 1952, Jacobs est engagée à *l'Architectural Forum*, une des revues publiées par Time Inc. Elle y restera jusqu'à ce qu'elle reçoive une bourse de la Fondation Rockefeller qui lui permet d'écrire son livre. Après sa publication, Jacobs s'engage dans plusieurs projets sur les droits civiques et les habitants de la ville. Une de ses principales réussites est d'avoir défendu le quartier résidentiel du West

Village à New York et de l'avoir sauvé de la destruction. Elle y a développé également un projet avec la participation de la communauté, connu sous le nom de West Village Houses (1962-1974)<sup>36</sup>.

Lewis Mumford est le deuxième auteur qu'on peut classer comme journaliste. C'est la première catégorie dans laquelle le rangent ses biographes, car ses premières interventions publiques l'ont été dans la presse écrite<sup>37</sup>. Né en 1895 à Flushing, New York, fils unique d'une



mère célibataire, le petit Mumford passe ses jours et ses nuits à New York, où il se promène avec son grand-père et est en même temps le témoin des changements de la ville et du monde. Etudiant, Mumford suit quelques séminaires en biologie, ce qui lui permet de faire connaissance du biologiste anglais Patrick Geddes. Plus tard, Mumford obtient son Bachelor Degree à Columbia en études générales, mais il a déclaré que sa curiosité naturelle lui interdisait de se contenter d'un seul point de vue sur les choses et le monde. Très proche des universités de la côte Est, il parlait et écrivait pour des publics très variés, de *The New Yorker* à *The New Republic*, de *The Sociological Review* (à Londres) ou *Freeman* jusqu'aux journaux scientifiques tels que le *JAIP* ou l'*American Mercury*. Mumford publiera un grand nombre d'ouvrages dont



Lewis Mumford. Image prise de Miller. *Lewis Mumford, a Life*. New York: Weinfeld and Nicolson, 1989.

l'architecture et l'urbanisme ne sont pas les seuls sujets. Il a été baptisé comme « le dernier savant privé américain », en raison de sa distance vis-à-vis des universités et des centres de recherche, bien qu'il ait fréquenté quelques universités et bénéficié de nombreuses bourses et du soutien de fondations privées. Ainsi, en 1956, la Fondation Guggenheim lui octroie une bourse pour démarrer une recherche et poursuivre un voyage qui aboutiront à l'écriture de *The City in History*. Récemment, Mumford a été décrit comme un héros conservateur [conservative héro] qui a fait une critique constante de la société américaine<sup>38</sup>.

Ces deux journalistes —Jane Jacobs et Lewis Mumford— se différencient néanmoins. Jacobs n'appartient au monde universitaire que dans ses dernières années, tandis que Mumford est une référence au sein des universités. Pourtant, leur bonne intelligence, notoire dans les débats urbains de l'époque, a été au centre de diverses études<sup>39</sup>. Mumford aurait été conquis par Jacobs lors de la conférence sur l'Urban Design organisée par l'université de Pennsylvanie en 1957. Dès lors, Mumford aurait insisté pour la rencontrer, mais après la publication de *Death and Life*, leur relation se serait rapidement dégradée. Les déclarations de méfiance à l'égard de Jane Jacobs de Mumford ont été publiées dans *The New Yorker*<sup>40</sup>. Ces deux auteurs ont en commun d'avoir publié des enquêtes reconnues au plan international, et d'avoir reçu des nombreux témoignages de reconnaissance pour leurs publications.

### 1.3.3. LES CHERCHEURS ENGAGÉS: DES UNIVERSITAIRES ET DES NOTABLES EXPERTS

Avant de parler des acteurs les plus habituels, nous voudrions présenter les plus singuliers, ceux qui n'ont pas forcément le statut de chercheurs mais qui n'en sont pas moins remarquables et sont cités par un grand nombre de personnes qui mettent en valeur leur expérience. Nous prendrons par exemple le cas précis de Luther Halsey Gulick, qui appartient à une catégorie, que nous appellerons celle des notables.



Luther H. Gulick, dans une conférence sur les bénéfices d'un système intégré de transport métropolitain. Brookings Institution, 1956.

Né en 1892 au Japon, Gulick est considéré comme le spécialiste de l'administration publique américaine par ses collègues<sup>41</sup>. Après avoir obtenu un doctorat en Government à Columbia, il entre au New York Institute of Public Administration, où il va rester presque toute sa vie, en tant que consultant du gouvernement fédéral et local (de l'Etat de New York). En 1919 Gulick est nommé directeur de la Training School de l'Institute for Public Administration. En 1921, il devient le président du National Institute of Public Administration (NIPA). Entre 1936 et 1937, il fait partie du cabinet du président Roosevelt, où il est chargé du Committee on Administrative Management<sup>42</sup>. Il a été à la tête d'organisations telles que la Brookings Institution, l'International City Managers (Management) Association, la Public Administration Clearing House, l'American Society for Public Administration (NIPA), la National Academy of Public Administration et la National Planning Association. Son métier est plus celui de conférencier que celui d'écrivain car, selon lui, « l'intérêt doit toujours rester du côté de la

pratique plutôt que de celui de la publication » [more interested in getting ideas into practice than into print]<sup>43</sup>. La plupart de ses ouvrages sont d'ailleurs tirés de ses conférences.

Gulick représente les professionnels qui, n'étant pas à part entière liés aux universités, restent du côté des institutions et des praticiens.

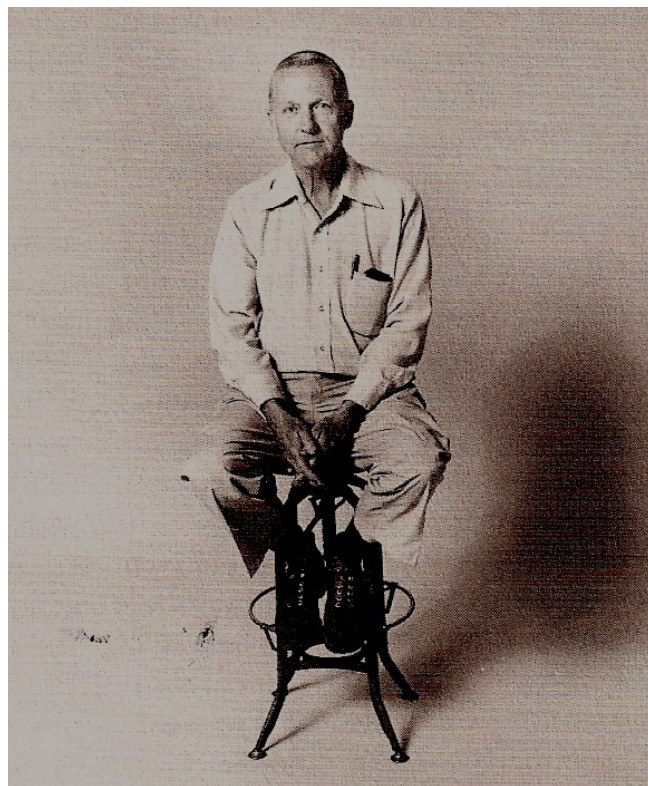
### 1.3.4. LES UNIVERSITAIRES

Les chercheurs universitaires sont plus nombreux dans notre corpus. Ils viennent de plusieurs États et ils appartiennent à la même génération. Ils sont les plus jeunes et leurs formations et compétences sont plus spécialisées, notamment en ce qui concerne le City Planning. Ils ont en commun d'avoir bénéficié du G.I. Bill, loi américaine de 1944 qui finançait la formation professionnelle et les

études universitaires pour les soldats démobilisés de la seconde guerre mondiale, ce qui les associe aux générations du housing boom.

#### 1.3.4.1. KEVIN LYNCH. CITY PLANNER AUTEUR ET CO-AUTEUR

Kevin Lynch est le plus âgé du groupe des universitaires. Contemporain de Whyte et de Jacobs, Lynch est né en 1918 à Chicago, au sein d'une famille d'origine irlandaise. Sa vie aurait été marquée dès l'école secondaire à la Francis W. Parker School, qui était alors un établissement innovant, héritier de la pédagogie de John Dewey, et dans lequel Lynch rencontra sa future femme. Après l'obtention de son diplôme en 1935, Lynch décida de poursuivre une formation en architecture. Il commence ses études à Yale, mais très vite il réagit à la formation de type beaux-arts de l'école, et décide d'aller travailler en tant que jeune apprenti à Taliesin, où Frank Lloyd Wright a son école-agence d'architecture. Dans la lettre qu'il envoie à Wright pour solliciter son admission, Lynch déclare son intérêt d'apprendre surtout le City planning, et demande à l'architecte si son établissement peut le former sur ce sujet. Lynch est accepté et passe un an et demi à l'agence, de 1937 à 1938, période qui coïncide avec le déménagement de Taliesin en Arizona. Ensuite, il essaie de poursuivre sa formation en ingénierie, qu'il abandonne très vite, ainsi qu'en biologie, pendant laquelle il rencontre son « mentor » le professeur Archie W. Bray. Plus tard, il travaille pour l'architecte Paul Schweicker à Chicago, avant de partir au front, en 1944. À son retour, Lynch bénéficie du G.I. Bill<sup>44</sup>, et commence ses études en City Planning au Massachusetts Institute of Technology (MIT), études qu'il achève en 1947. Après une courte expérience dans le Greensboro Planning Commission en Caroline du Nord, Lynch est invité à rejoindre le département de City Planning du MIT. Quelques années après, Lynch reçoit une bourse de la Fondation Ford pour séjourner un an en Italie, année après laquelle il rentre au MIT avec des idées renouvelées. Dès alors, Lynch développera sa théorie sur l'image de la ville, et restera professeur associé au MIT tout le reste de sa vie<sup>46</sup>. Lynch deviendra un des professeurs les plus reconnus du MIT.



Kevin Lynch. Foto prise de Donald KRUECKEBERG *The American Planner*. New York : Methuen, Inc., 1983.

Au début de son ouvrage, si Lynch présente bien György Kepes, son mentor et collègue au MIT, comme son coauteur, c'est son nom que l'on retiendra. Lynch restera beaucoup plus connu que György Kepes. Il commence sa recherche sur la perception mnémotechnique de la ville en



1955, grâce à une bourse de la Fondation Rockefeller. Sa première méthode d'enquête consistait en un entretien avec quarante sujets de diverses origines. Lynch leur demande de décrire la ville de leur enfance. La plupart des interviewés préféraient les suburbs à la ville. Pour eux, la ville n'est pas en soi un espace à vivre. Quelques-uns parlaient de leurs sentiments contre la ville en disant qu'elle était repoussante et sans grâce. Le dépouillement de l'enquête lui a permis de publier, cinq ans plus tard, *The Image of the City*, le texte qui fait partie de notre corpus et qui sera dès lors très largement lu.

#### 1.3.4.2. LA GÉNÉRATION NÉE DANS LES ANNÉES VINGT

Trois acteurs nés dans les années vingt partagent un parcours semblable en bien de points. Comme Lynch, Bennett Maurice Berger, Robert Coldwell Wood et Herbert Gans ont intégré l'armée pendant la seconde guerre mondiale et ont bénéficié à leur retour du G.I. Bill qui leur a permis de réintégrer l'université pour finir leurs études<sup>47</sup>. Tous trois ont également suivi une carrière de chercheurs, après avoir soutenu leurs doctorats. Ces universitaires se sont interrogés sur la mise en cause permanente des formes urbaines et des développements suburbains au début des années cinquante. La nécessité de débattre des telles propositions s'imposera, ainsi que l'obligation de regarder de plus près ce qui a constitué, pendant plus d'une décennie, la cible des chercheurs. En témoignent les renvois constants que ces derniers auteurs font à ceux des années cinquante, tels que Riesman, Whyte ou Keats. Leur posture comporte surtout une prise de position différente de celle de leurs prédécesseurs, en proposant une analyse positive des points critiqués négativement auparavant.



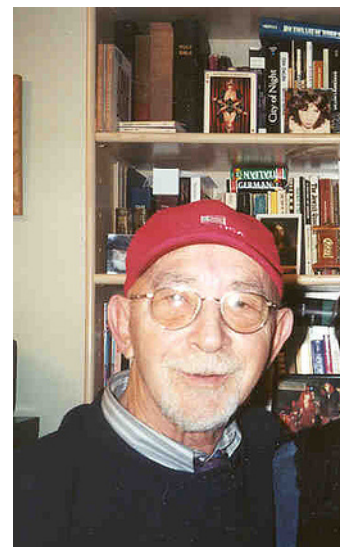
Robert C. Wood. Image prise de <http://www.hud.gov/news/focus.cfm?content=2005-04-05.cfm>

Le plus âgé de ces trois chercheurs, Robert Coldwell Wood<sup>48</sup>, est né en 1923 à St Louis, (Missouri). Il obtient une bourse pour suivre ses études universitaires à Princeton, études qu'il interrompt pour rejoindre l'armée pendant la seconde guerre mondiale. Il rentre aux États-Unis pour finir ses études à Harvard, où il obtient trois diplômes : deux masters en administration publique et économie politique et un doctorat en Government. Après son doctorat, il participera à la rénovation du corps professoral du MIT où, au moment de la rédaction du livre, il est professeur assistant en sciences politiques. En parallèle, sous le mandat Johnson, il est partie prenante de la Task Force on Housing and Urban Development. En 1965, Wood devient le sous-secrétaire du secrétariat de Housing and Urban Development,



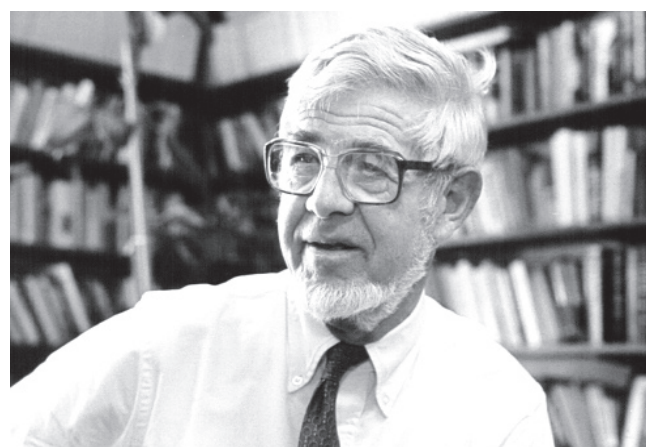
sous la direction de Robert C. Weaver. C'est alors qu'il arrive à la tête du Model Cities program, la politique du gouvernement Johnson de lutte contre la pauvreté et dont nous parlerons plus avant. En 1969, après quelques jours à la tête du HUD, Wood rentre au MIT où il va diriger le Joint Center for Urban Studies (JCUS). Au fil du temps, il occupera une position à mi-chemin entre la catégorie des notables, en participant au gouvernement Kennedy/Johnson, et celle des universitaires. À la fin de ses jours, il déclarait avoir été avant tout un urbaniste<sup>49</sup>.

Né en 1926 à Brooklyn, New York, Bennett Maurice Berger est l'enfant d'une famille d'origine juive habitant le quartier du Bronx<sup>50</sup>. Son père avait à peine terminé ses études élémentaires, et sa mère avait été une bachelière. En parlant de son parcours, il se présentait lui-même comme un « marginal outsider », en raison de l'éducation modeste qu'il avait reçue enfant, et du fait que sa famille ne lui avait rien apporté sur le plan culturel. A dix-huit ans, au moment de la seconde guerre mondiale, il doit intégrer l'armée. Il gèrera la bibliothèque de l'armée sur l'île de Guam dans le Pacifique. Après son retour à New York, Berger bénéficie comme d'autres « vétérans » du G.I. Bill. Il est admis au Hunter College, d'où il rejoindra très vite à UC Berkeley. En 1954, il y commence sa thèse doctorale au département de Sociologie, sous la direction de Reinhard Bendix et William Kornhauser ; projet soutenu en 1958 et d'où est issu le livre qui fait partie de notre corpus. Par la suite, Berger débute sa carrière universitaire à l'École de communications au sein de l'université de l'Illinois. En 1963, il rentre en Californie pour intégrer le département de Sociologie d'UC dans le campus de Davis. Plus tard, il partira pour l'université de San Diego, jusqu'à sa retraite en 1991.



Bennett Berger. Archive particulier (Flickr)

Herbert Gans est arrivé à Chicago avec sa famille d'origine juive, lorsqu'il était encore un enfant<sup>51</sup>. Né en 1927 à Cologne en Allemagne, en dehors de toute influence religieuse, et dans un cercle social restreint, le petit Gans était un enfant peu sportif qui trouvait son plaisir dans les livres. Dès son jeune âge, sa passion pour l'écriture le conduira à faire partie de tous les projets éditoriaux à l'école et au lycée, expériences qui influencent sa décision d'entrer à l'université de Chicago afin de poursuivre une éducation en arts libéraux. Un an après avoir commencé ses études universitaires, il est appelé sous les drapeaux, où il travaille comme dactylographe, puis en tant qu'éditeur du journal de la base



Herbert Gans. Image prise de <http://www.talkinnewyork.com/herbert-j-gans-nails-problem-more-and-more-workers-unwanted/>

militaire où il séjournait. En 1946, Gans rentre à Chicago où il continue ses études également grâce au G.I. Bill. En 1950, il interrompt temporairement sa formation avec un master en arts. Son parcours à Chicago avait été enrichi par la connaissance entre autres d'Everett Hughes, de Louis Wirth et de David Riesman. Ce dernier avait attiré son attention sur la culture populaire, notamment après l'écriture de *La foule solitaire*. C'est Riesman qui met en relation Gans et Meyerson, ce dernier étant au fondement de sa formation en City Planning. Plus tard Meyerson encourage Gans de faire ses études doctorales, qu'il poursuit dès 1953 à l'université de Penssylvanie (UP), où Meyerson était professeur. Après la soutenance de sa thèse doctorale, présentée en 1957 sous la direction de Walter Isard, Gans part pour un court séjour à Londres. A son retour, il s'installe à Boston pour mener son enquête sur le West End. A la fin des années cinquante, Gans est professeur assistante à l'UP. Plus tard, il devient professeur d'Urban Studies et Planning, d'abord à Columbia, puis au MIT, depuis lequel il participe au JCUS entre 1969 et 1971. Plus tard, il revient à Columbia où il travaille toujours.

En conclusion le corpus comprend des acteurs d'origines diverses et variées. Leurs parcours semblent être différents quand on s'en tient aux biographies individuelles, mais l'analyse prosopographique nous permettra sans doute d'en révéler leurs croisements. Pour l'instant, seul un acteur —le *Journal of the American Institute of Planners*— reste en dehors de toute catégorisation possible, mais il faut essayer de le décrire en termes de génération et de « biographie ». Bien que le ce dernier semble être un cas à part dans notre corpus, il est lié à une fondation et à un processus de consolidation auquel plusieurs personnes ont participé.

#### 1.3.4.3. LE JOURNAL OF THE AMERICAN INSTITUTE OF PLANNERS, UN CAS À PART ?

Le *Journal of the American Institute of Planners* (JAIP) est une publication officielle de l'AIP, l'institution qui rassemble non seulement les planners professionnels mais aussi tous ceux qui ont une relation directe ou indirecte avec le planning<sup>52</sup>. Il est la continuation de deux journaux, publiés par l'institut depuis 1925, *City Planning* et *Planner's Journal*. Le premier titre est le périodique officiel de l'American City Planning Institute et de la National Conference on City Planning. Il fut publié de 1925 à 1934 en dix volumes, et remplacé par le *Planners' Journal*, publié de 1935 à 1943, en neuf volumes. Cette publication s'est arrêtée un an et demi pendant la guerre. Dès 1944, le périodique a repris sa démarche sous le nom de *Journal of the American Institute of Planners*, qui a recommencé dès le dixième volume.

La reprise d'après-guerre a été marquée par la croissance du nombre de membres de l'institut, qui coïncide avec une augmentation des projets urbains partout dans le pays. Pour le *Journal*, c'est également une époque de prospérité, car autant les financements que l'abondance des articles étaient assurés par la présence de nombreux membres au sein de l'institut. La

Housing Act de 1949 a offert également un sujet d'étude à toute la communauté de planners, qui trouvait dans le *JAIIP* le moyen de faire entendre leurs réactions. En 1954 le journal change de format pour adopter celui du format du papier à lettres américain, et augmente ainsi sa pagination. En 1958, le titre change de siège car son éditeur réside à Berkeley, en Californie. Sous la direction éditoriale de Melvin Webber, le *JAIIP* modifie également son fonctionnement. Webber propose qu'un comité de lecture anonyme choisisse les articles, apportant plus de rigueur scientifique au journal. Donald Krueckeberg décrit ainsi les quatre ans du *JAIIP* sous la direction éditoriale de Webber :

*« Four special issues of the Journal were published under Webber ; each had special importance. The first was in May 1959 under the spécial editorship of Alan Voorbees on « Land Use and Traffic Models, » and revealed the work in modeling cities that emerged out of the major metropolitan transportation studies funded through the 1956 Federal-Aid Highway Act. Second, in 1960, Robert B. Mitchell edited a spécial issue on « Planning and Development in Philadelphia » and in 1961 another special issue focused on innovations in « Planning the City's Center, » edited by David Wallace. Almost as if not to be taken too seriously (a principle Henry Hubbard would have risen to endorse) an entire issue of nearly fifty pages of cartoons by Saul Steinberg, entitled « Steinberg on the City, » was produced with the editorial assistance of Jesse Reichek in 1961. This was the first of what later would become a regular practice of commissioning original art work, often from artists of national prominence, for the Journal.*

*There was much of theoretical and methodological import and sophistication as well Under Webber's hand. [...] The list goes on, and reads like a Who's Who of contemporary planning.»<sup>53</sup>*

En 1962, la direction éditoriale du *JAIIP* intègre le MIT sous la direction de Bernard J. Frieden. Plus tard, le titre passera temporairement aux mains de Paul et Linda Davidoff en Pennsylvanie. Chacun des éditeurs on fait du *Journal* un tableau d'exposition des problématiques de l'époque, ainsi qu'une revue des solutions ou des propositions en vue d'améliorer le développement urbain qui était en train de se réaliser. Le *JAIIP* a sans doute marqué autant l'enseignement que la pratique du Planning, en traçant la voie des questions à se poser et des réponses à formuler propres à une communauté à la fois professionnelle et scientifique.

Outre les membres du comité éditorial, les collaborateurs du journal sont très divers: architectes, ingénieurs, avocats, et même des caricaturistes, font partie de ce réseau. Le réseau du *Journal* ne dépend pas de l'institut, mais au contraire de la profession, qui cherche alors à tracer ses propres limites.

#### 1.4. LES LIVRES : UNE DESCRIPTION CONCRÈTE DE L'OBJET

Les questions que nous nous sommes posées sur les livres n'introduisent pas seulement leur contenu : elles s'intéressent aussi aux caractéristiques physiques des ouvrages, et engagent

notamment des questions sur leur édition. Nous analyserons dans cette partie les formats et les maisons d'édition des ouvrages.

#### 1.4.1. LES FORMATS DES LIVRES ET LES ÉDITEURS: DES DIFFÉRENCES DE FORMAT POUR DIFFÉRENTS PUBLICS

La taille des livres n'est pas un simple cadre pour un texte ou un auteur, mais en même temps et de façon très concrète, elle révèle le public auquel les livres s'adressent. En dehors du format relié, l'époque marque l'essor des petits gabarits qui remplissent les rayons des librairies. Le format de poche, connu comme *paperback*, serait né en 1931 en Allemagne, dans une toute nouvelle maison d'édition, Albatross<sup>54</sup>. Le jeune entrepreneur, Kurt Enoch, avait conçu un livre petit et coloré, facile à reconnaître dans les étagères. Très populaire en Angleterre depuis 1936 avec la fondation de Penguin Books et en l'Europe continentale, le format émigre rapidement aux États-Unis et rencontre le succès avec la collection *Pocket Books* [livre de poche], lancé par la maison d'édition Simon & Schuster. Dans un marché saturé par les formats reliés, les livres de poche deviennent très populaires à la fin des années quarante. Le format est souvent assimilé à la littérature de qualité médiocre mais économique à l'achat. C'est cependant ce qui permet une meilleure diffusion. Notre terrain d'études relève des deux formats, de la littérature scientifique et de la littérature populaire.

##### 1.4.1.1. LES GRANDES MAISONS D'ÉDITION. LES PRESSES INSTALLÉES DEPUIS LA FIN DU XIXÈME SIÈCLE

Qu'est-ce qui fait qu'une grande maison d'édition s'intéresse à un livre ? La qualité du contenu, certes, mais aussi la perspective d'un succès de librairie, celles des profits que peut rapporter le livre une fois sur le marché. Ainsi, quatre de nos ouvrages ont été publiés par les plus importantes maisons d'édition des États-Unis d'alors, garantissant ainsi la publicité de leurs auteurs et la diffusion de leurs ouvrages. *Housing, People & Cities* ne connaîtra pas la même réception que *The Exploding Metropolis* et *Death and Life of Great American Cities*.

La première édition de *The Exploding Metropolis* sera publiée en format relié par Doubleday and Company, une maison dont le fonds allait à la littérature de fiction depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et qui, avant la crise économique des années vingt, était devenue la plus grande maison d'édition aux États-Unis. Dans les années quarante et cinquante Doubleday connaît une période d'extension de ses intérêts et de ses choix avec ses maisons sœurs. Au début des années cinquante, Doubleday crée une nouvelle collection destinée en exclusivité aux livres de poche, sous la direction des éditeurs Nathan Glazer et Jason Epstein, associés également à la Random House<sup>55</sup>. Le choix d'un format économique montre bien que Doubleday cherchait à conquérir un public plus large, dans un moment qui coïncide avec la parution des premières publications catholiques. Localisée à Garden



City, l'une de plus belles banlieues proches de New York, Doubleday y a érigé un quartier de résidence entièrement réservé à ses cadres salariés, reliée à la ville par un train dont la construction a été également soutenue par l'entreprise.

Publié en 1961 par Random House, entreprise sœur de Doubleday, *Death and Life of Great American Cities* va rester l'une des publications la plus connues de cette maison d'édition. Publié en deux formats, relié et poche, le livre de Jane Jacobs n'appartient à aucune collection ni série particulières. D'après quelques chercheurs spécialistes de l'œuvre de Jacobs, le livre aurait été publié sous la pression de Jason Epstein, le rédacteur en chef de Random House. Epstein avait entendu parler de cet auteur par son amie Nathan Glazer, qui lui avait conseillé « d'investir dans cette dame en apparence très lucide »<sup>56</sup>. En effet, quelques mois après la publication de *The Exploding Metropolis*, la Fondation Rockefeller propose à Jacobs une bourse pour approfondir les idées en développement dans son ouvrage<sup>57</sup>. De plus, Epstein lui aurait proposé de la débaucher d'*Architectural Forum* afin de se concentrer sur l'écriture du livre. Avant et après la sortie de l'ouvrage, Random House investit énormément dans la publicité pour ce nouvel auteur<sup>58</sup>.

*Housing, People and Cities* fut édité, dans un format relié, et publié par MacGraw-Hill, une entreprise qui, en 1950, avait commencé son expansion en introduisant des titres éducatifs dans son catalogue. Après l'acquisition de plusieurs éditeurs, Mac-Graw Hill publie presque tous les ouvrages liés aux institutions de l'Etat. Avec l'acquisition de F.W. Dodge Corporation en 1961, MacGraw-Hill reste également l'acteur le plus important dans le secteur des publications relatives à l'architecture et à la construction. Après quelques discussions avec le directeur de la recherche, Martin Meyerson, MacGraw-hill obtient le droit d'imprimer les huit ouvrages qui composent la collection dont *H,P&C* est le dernier, sans payer de droits d'auteur, à moins que les ventes des livres dépassent les 2500 copies, mais il n'existe pas de registres des ventes<sup>59</sup>.

Le livre de Wood, *Suburbia* n'est rattaché à aucune collection ni série, et la couverture ne mentionne aucune filiation institutionnelle. La première édition a été publiée par Houghton Mifflin Company, The Riverside Press, Cambridge, l'une des plus anciennes maisons d'édition des États-Unis. Wood conservera ses droits d'auteur, ce qui lui permettra de le rééditer vingt-et-un ans après chez Arno Press<sup>60</sup>.

Les différentes maisons d'édition –Doubleday, Random House, McGraw Hill et The Riverside Press- participent toutes à la transformation et à la connaissance des problématiques autres que l'Urban Planning, telles que la religion, l'éducation entre autres. Les unes et les autres offrant des publications diverses, qu'elles soient populaires ou savantes, inscrites dans leur époque. Cette participation met en lumière comment la vulgarisation des livres est menée par ces maisons d'édition. Le parallèle ne semble

pas être possible entre les maisons d'édition et les presses universitaires, ces dernières n'étant pas obligées de créer du profit.

#### 1.4.1.2. LES PRESSES UNIVERSITAIRES : PLUS QUE DES LIVRES POUR LES ÉTUDIANTS

Berger et Lynch publient aux presses universitaires de leurs centres d'enseignement respectifs. Sorti le 15 juin 1960 en format de poche, *The Image of the City* a été publié par les presses universitaires du MIT, alors sous la direction éditoriale de John Wiley & Sons, maison spécialisée en sciences et technologie. Le livre a été réimprimé maintes sans changer de présentation, parfois en version reliée. Les droits d'auteur ayant été conservés par le MIT et le président du Conseil de Harvard College, les éditeurs ont imprimé des éditions successives, en moyenne un livre et demi par an jusqu'à nos jours, hors traductions.

*Working Class Suburbs* est une publication soutenue par l'institut de Relations industrielles de l'université de Californie. En format de poche américain —25 x 14 cm—, le livre a connu trois éditions lors de sa première parution en 1960. Les versions suivantes, en 1968, seront en format de poche, sauf une version tardive, édition anniversaire, en 1971 en format relié. Les trois versions comptent 143 pages, bibliographie et annexes comprises, plus 13 pages d'introduction signée par l'auteur lui-même. Les presses universitaires de l'université de Californie, à Berkeley et Los Angeles, fondées en 1893, sont devenues l'une des plus importantes maisons d'édition des États-Unis, et la seule des éditions universitaires installées sur la côte Ouest. Ils ne publient que des livres consacrés aux sciences humaines, sociales et naturelles. Puisqu'ils sont soutenus par une fondation de bénévoles qui préside le comité éditorial, ainsi que par les contributions philanthropiques d'individus autant que d'institutions, parmi lesquelles Ford, ils ne dépendent pas des ventes et donc de la diffusion de leurs publications<sup>61</sup>. Avec cet ouvrage, les presses universitaires de Californie proposaient une approche radicalement différente des études sur les suburbs. Les bibliographies de l'époque témoignent de l'absence de publications sur les banlieues autres que celles de la côte Est, ainsi que d'études spécifiques sur des communautés urbaines bâties par des entreprises pour leurs salariés. Ce compromis original entre Berger et les presses universitaires restera un cas isolé parmi la quantité des publications des années à venir.

Ces deux cas des presses universitaires interrogent, mais ils confirment en même temps une certaine distance avec les maisons d'édition. Les ouvrages de Lynch et de Jacobs sont de cas exceptionnels car ils ont été publiés et traduits plusieurs fois depuis leur parution. Avoir été publié par une grande maison d'édition ou des presses universitaires ne garantit pourtant le succès d'une publication. Seul le contenu des livres peut nous aider à éclairer ce constat.

### 1.4.1.3. LES PRESSES INDÉPENDANTES. UN NOUVEL OBSERVATOIRE DE LA CULTURE

Le livre de Gans, *The Urban Villagers*, a été pensé d'une façon classique par ses éditeurs. Publié par The Free Press of Glencoe en 1962 en format relié, la maison d'édition conserve les droits des rééditions ; elle sortira une édition en format de poche en 1965. Cette maison d'édition a été fondée par Jeremiah Kaplan et Charles Liebman, deux immigrants allemands qui, comme Gans, seraient arrivés aux États-Unis un peu avant la seconde guerre mondiale. Installés à Glencoe, une toute petite ville au nord de Chicago, Kaplan et Liebman inaugurent leur entreprise en 1947, exclusivement destinée aux publications en sociologie et en religions. Un an avant la publication du livre, Macmillan publishers rachète The Free Press of Glencoe qui deviendra l'un de ses départements. Une deuxième édition du livre sortira en 1982.

Le livre de Gulick, *The Metropolitan Problem*, ainsi que toute la collection à laquelle il appartient, a été publié par Albert A. Knopf, en 1962, mais les droits d'auteur ont été conservés par l'université de Virginia, où se sont passés les conférences. Il n'y a pas eu d'éditions postérieures. La maison éditoriale d'Albert Knopf était connue par avoir introduit la littérature étrangère aux États-Unis.

Ces deux derniers cas des éditeurs indépendantes ne nous permettent pas de bâtir de conclusions en ce qui concerne les maisons d'édition. La question de la notoriété des ouvrages ne saurait pas être en relation avec elles.

### 1.4.2. FORMATS ET LECTEURS : À QUI S'ADRESSENT LES LIVRES ?

Effectivement, la plupart des livres de notre corpus ont la même taille —format relié pour la première édition, aux dimensions de 21x15 cm. Whyte, Wood, Lynch, Mumford, Gans, Meyerson et Gulick sont les seuls à avoir profité de cette présentation plus onéreuse que celle réservée aux livres de Berger et Jacobs, qui auront des présentations semblables seulement pour leur deuxième éditions, voire celle de septembre 1961 pour le livre de Jacobs et celle de 1970 pour le livre de Berger. Seuls les titres signés Lynch et Whyte contiennent des images, des photos ou des croquis illustrant le texte. Dans le cas de Whyte, il s'agit d'images réalisées par des auteurs qui ne sont pas ceux des textes et peuvent être quasiment indépendantes du récit central. Dans le cas de Lynch, le texte renvoie aux illustrations ainsi qu'aux petits croquis qui apparaissent en marges des pages.

Presque tous les livres connaîtront une deuxième édition. La seule édition en format de poche de *The Exploding Metropolis* paraît en 1993, publiée par les presses universitaires de Californie, une préface signée par Sam Bass Warner, avec une courte biographie de chacun des auteurs la complétaient.

Pour sa part, le *JAIIP* conserve un format de lettre américaine (27 x 21 cm). Chaque numéro fait en moyenne soixante pages, soit 10 articles, chacun d'environ cinq à sept pages.

Cette analyse du format des livres ne doit cacher que leur contenu importe davantage que leur présentation. Le format relié indique que la maison d'édition parie commercialement sur la qualité du contenu. Le format de poche parie, lui, sur une meilleure diffusion.

### 1.4.3. LES LIVRES ET LEURS COLLECTIONS.

#### PARTAGER LES RECHERCHES AUTOUR DU MÊME OBJET

La collection rassemble des ouvrages des divers auteurs, sans avoir forcément un sujet commun. Les grandes maisons d'édition sont des familières de la conception de collections. Celles-ci sont un indicateur du développement des problématiques sur un même thème, ainsi qu'un témoignage des échos que rencontrent certains de ses auteurs. Bref, une collection est également un petit réseau ayant le même but.

Le premier ouvrage publié de notre corpus, *The Exploding Metropolis*, le premier titre d'une collection consacrée aux affaires contemporaines conçue par les éditeurs de *Fortune*, illustre la mise en place d'un réseau. Les titres de la collection — *USA. The Permanent Revolution* (publié par Prentice Hall, le livre reproduit le numéro de février 1951 de *Fortune*, dont l'éditeur était Russell Davenport); *The Executive Life* (publié également par Doubleday en 1956, signé par un collectif d'auteurs) et *America in the Sixties. The Economy and the Society* (une publication de Harper de 1960 qui clôt la collection) —révèlent l'engagement du magazine. De même que *The Exploding Metropolis*, tous les livres de la série ont repris des articles parus dans le magazine. Seul *The Economy and the Society* renvoie aux autres livres de la « collection ». *The Exploding Metropolis* est le seul à étudier les problématiques urbaines.

Les collections universitaires sont moins riches que celles de *Fortune*, pourtant elles montrent un ancrage dans des problématiques plus précises, dans ce cas la ville et la métropole. *The Image of the City*, avec le livre de Lloyd Rodwin *Housing and Economic Progress. A Study of the Housing Experiences of Boston's Middle-Income Families*, furent tous les deux les premières publications du Joint Center for Urban Studies (JCUS). Il s'agit d'une collection de livres beaucoup plus étoffée, qui sera soutenue par plusieurs organisations privées, entre autres la Fondation Ford. Ce réseau sera étudié par la suite.

On trouve également dans notre corpus des collections scientifiques. Leur approche permet d'échapper à une vision mono-professionnelle des problématiques urbaines, ce qui a pu être le cas des collections universitaires. A titre d'exemple, citons les ouvrages de Meyerson et de ses collègues, ainsi que celui de Gulick. *Housing, People and Cities*, qui fait partie de la série consacrée au logement et au développement communautaire dirigée par l'auteur, Martin Meyerson, membre d'Action, qui



referme une collection de huit livres —*Goverment and Housing in Metropolitan Areas, Rental Housing : Opportunities for Private Investment, Residential Rehabilitation : Private Profits and Public Purpose, Design and the Production of Houses, Federal Credit and Private Housing : the Mass Financing Dilemma, Housing Choices and Housing Constraints, Capital Requirements for Urban Development and Renewal* et *The Troubled Environment : Business Examines Social and Economic Barriers to Improving Our Cities*. Ils mettent en lumière l'ensemble de perspectives possibles pour réfléchir sur la ville et la métropole. Dans leur diversité, ces huit ouvrages tendent plutôt à mettre en regard un faisceau des propositions pour l'amélioration des logements urbains, et certains restent plus connus que *Housing, People and Cities*.

En 1955, l'intérêt du National Institute for Public Administration (NIPA) quant aux problèmes métropolitains se réveille. En tant que directeur de l'institut, Gulick est le leader de la recherche qui durera quatre ans. En 1959 et jusqu'en 1962, le NIPA organise également quelques conférences ayant pour sujet les problèmes métropolitains. C'est une façon de diffuser la recherche auprès du public. Ces conférences ont été financées par la fondation de la Famille d'Edgard Stern. En dehors de la conférence de Gulick, plusieurs autres seront publiées, notamment celle de Robert Connery et Richard Leach, publiée par les presses universitaires de Harvard<sup>62</sup>. La Conférence de Gulick a été présentée également à l'université de Michigan, du 6 au 10 mars, 1961. Les conférences ont été organisées et soutenues par les bourses William Wilson Cook de l'université. Ces bourses appartiennent à un programme établi par l'université suivant la volonté de M. Cook passionné par les institutions américaines, parmi lesquelles l'université de Michigan, son *alma mater*. Ayant fait fortune comme avocat, il a décidé de réinvestir son argent dans l'éducation. A partir du 10 août 1929, les fonds de William Cook sont destinés à perpétuité au « financement des conférences dédiées aux institutions américaines et à leur préservation »<sup>63</sup>. Les conférences sont consacrées à des thématiques parfaitement hétérogènes. Seule la conférence de Gulick et celle de l'année précédente —« *Planning for freedom : The Government of the American Economy* » par Eugene W. Rostow— sont en relation avec le planning. Le sujet des conférences était choisi par le doyen de la faculté de droit de l'époque.

Les ouvrages de Wood, Berger, Jacobs, Mumford et Gans ne sont rattachés à aucune collection. Parfois leurs couvertures font mention d'une filiation institutionnelle, comme chez Berger ou Gans, mais les livres restent hors collection. Dans certains cas, ils sont les pionniers des collections rassemblées postérieurement. Ainsi Berger a rédigé l'une des premières thèses doctorales à être publiée par les presses universitaires de Californie.

En résumé, les collections nous révèlent l'intérêt que les problématiques urbaines réveillent à l'époque : ceci confirme la construction d'un champ d'études urbaines plus large que le seul domaine des études liées à l'urbanisme ou l'architecture. Formuler d'emblée quel est leur lectorat et à quelles questions ils veulent répondre, est également une invitation à considérer leur contenu comme un terrain de recherche. C'est alors qu'on comprendra plus en finesse ce qui les rassemble.

## NOTES

<sup>1</sup> “City Planning is known by different names in other countries, such as “town planning” in the United Kingdom and “urbanisme” in France”. Dans Balsas, Carlos J.L., entrée pour “City Planning”, dans Goldfield, David (ed.). *Encyclopedia of American Urban History*. Sage: Thousand Oaks, 2007.

<sup>2</sup> “Houser: someone committed to raising quality of urban life through improving availability of and access to shelter for low-income families.” Dans Oberlander, Peter et Newbrun, Eva. *Houser. The Life and Work of Catherine Bauer*. Vancouver : University of British Columbia Press, 1999.

<sup>3</sup> Scott, Mel. *American City Planning since 1890*. Berkeley, L.A. : University of California Press, 1969, p. 163.

<sup>4</sup> Balsas, Carlos J.L., entrée pour “City Planning”, dans Goldfield, David (ed.), *Encyclopedia of American Urban History*, *op. cit.*

<sup>5</sup> A ce propos, voir la thèse en cours de Watkin, Thomas. *Quand la communauté se professionnalise : reconstruction de quartiers et entreprise sociale à Boston*. EHESS; et celle d’Orillard, Clément. *Kevin Lynch et l’Urban Design. Représenter la perception de la ville (1951-1964)*, Thèse: Université de Paris 8: 2010.

<sup>6</sup> Jacobs, Jane. *The Death and Life of Great American Cities*. New York : Vintage Books, 1961 (1992), p. 3.

<sup>7</sup> Lynch, Kevin. *The image of the city*. Cambridge (Mass) : MIT Press, 1960 (1997), p. 2.

<sup>8</sup> “[...] a reasonable working definition of an intellectual is that an intellectual is a person whom other intellectuals believe to be an intellectual.[...] If intellectuals are influential, by definition they must communicate with at least some decision-makers, possibly with the rest of society, and, to the extent that there is a community of intellectuals, with each other. Since journals allow for fairly rapid publication of interpretations or criticism of society and social issues, are preserved in writing, are noted by some decision makers and read by intellectuals, influential intellectuals should be found among writers of journals influential among intellectuals.” Kadushin, Charles; Hover, Julie et Tichy, Monique. “How and Where to Find Intellectual Elite in the United States”. *The Public Opinion Quarterly*, 1971, vol. 35, No. 1, pp. 1-18.

<sup>9</sup> Scott, Mel, *American City Planning since 1890*, *op. Cit.*, p. 331.

<sup>10</sup> Krueckeberg, Donald, « The story of the Planner’s Journal, 1915-1980 ». *Journal of the American Planning Association* 1980, vol. 46, no. 1, pp. 5-21.

<sup>11</sup> *Ulrich’s International Periodicals Directory*, 16th Edition 1975-76 (New York: R.R. Bowker, 1975), cité dans Krueckeberg, Donald, « The story of the Planner’s Journal, 1915-1980 » ... *op.cit.*

<sup>12</sup> Dans l’analyse de données, cette information sera traitée d’une façon particulière. Voir la deuxième partie de la thèse.

<sup>13</sup> Becker, Howard. *Art Worlds*. Berkeley : University of California Press, 1982.

<sup>14</sup> Genette, Gérard. *Seuils*. Paris : éditions du Seuil, 1987.

<sup>15</sup> Technique par laquelle le chercheur s’immerge dans une culture et tente d’intérioriser les valeurs et la logique de la société ou de la communauté à laquelle il s’intègre. Elle a été à l’origine d’*Asiles* (1961), l’un des ouvrages les plus célèbres d’E. Goffman.

<sup>16</sup> Whyte, William Hollingsworth Jr. (ed.). *The Exploding Metropolis*. New York : Doubleday & Company, 1958, p. 7.

<sup>17</sup> Whyte, *Ibid.*, p. 9.

<sup>18</sup> Wood, Robert Coldwell. *Suburbia. Its people and their politics*. Boston : The Riverside Press Cambridge, 1958 ; Introduction.

<sup>19</sup> Meyerson, Martin (ed.). *Housing, People and Cities*. New York : McGraw-Hill, 1962; Introduction.

- <sup>20</sup> Gulick, Luther Halsey. *The Metropolitan Problem and American Ideas*. New York : Alfred A. Knopf, 1962, p. 2.
- <sup>21</sup> Melvin Webber reste cependant un acteur peu connu de l'histoire de l'Urban Planning aux États-Unis. Les informations sur sa vie a été extraite des pages web suivantes: <http://www.universityofcalifornia.edu/senate/inmemoriam/melvinwebber.html>; <http://www.guardian.co.uk/news/2007/feb/01/guardianobituaries.usa>; [http://berkeley.edu/news/media/releases/2006/12/01\\_webber.shtml](http://berkeley.edu/news/media/releases/2006/12/01_webber.shtml)
- <sup>22</sup> Krueckeberg, Donald, « The story of the Planner's Journal, 1915-1980 » ... *op.cit.*
- <sup>23</sup> Deux ouvrages monographiques sur William Hollingsworth Whyte Jr. et ses idées ont paru ces derniers années: Platt, Rutherford H. (ed.). *The Human Metropolis : People and Nature in the 21st Century City*. Amherst ; University of Massachusetts, 2006 ; et LaFarge, A. (ed.). *The essential William H. Whyte*. New York : Fordham University Press, 2000. Ensuite, quelques articles sur sa vie décrivent son travail: Rome, Adam. "William Whyte, Open Space and Environmental Activism". *Geographical Review*, 1988, no. 88, pp. 259-274; et Glazer, Nathan. « The Man Who Loved Cities ». *Wilson Quarterly*, 1999, no. 23.
- <sup>24</sup> US Governmental Archives. *368.3 Records of the Outdoor Recreation Resources Review Commission*, 1958-62; et John F. Kennedy, *Remarks upon Signing the Outdoor Recreation Bill*, May 28, 1963. Recupéré le 24 juin 2011, <http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=9240#axzz1QBj1u4J>
- <sup>25</sup> Whyte, William Hollingsworth Jr. *Securing open space for urban America: Conservation easements*. Washington, DC: Urban Land Institute, 1959.
- <sup>26</sup> Winks, R.W. *Laurance S. Rockefeller: Catalyst for Conservation*. Washington, D.C.: Island Press, 1997.
- <sup>27</sup> Birch, Eugenie L. "Whyte on Whyte. a Walk in the city". In Platt, Rutherford H. (ed.). *The Human Metropolis : People and Nature in the 21st Century City*, *op. cit.*, pp. 25-31.
- <sup>28</sup> Les biographies de Bello, Freedgood et Seligman ont été empruntées à *The Exploding Metropolis*, troisième édition, University of California Press, Berkeley, 1993.
- <sup>29</sup> "Diplômé en journalisme de l'Université de Columbia en 1939, Clay, après la seconde guerre mondiale, tient la rubrique immobilière du *Louisville Courier* dont il fera l'une des premières rubriques de critique urbanistique dans un quotidien aux États-Unis, qu'il intitule "Townscape". [...] Dès le début des années soixante, il entame une carrière de chercheur occasionnel et de conférencier qui l'amène notamment à être un "Bellows" du Joint Center for Urban Studies dès 1960-61". Dans Orillard, Clément, *Kevin Lynch et l'Urban Design. Représenter la perception de la ville (1951-1964)*, *op. Cit.*, p. 225-236.
- <sup>30</sup> *Action Research Memorandum*, April 1955. "ACTION is a non political national organization whose primary purpose is to help the communities of America to develop sound programs for (1) the removal of slums and slum conditions, (2) the rehabilitation of blighted housing and neighborhoods, and (3) the conservation of basically sound housing and neighborhoods." Dans *Charles Abrams Collection* Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection No. 3086, Box 123.
- <sup>31</sup> Proposal send by ACTION to Frank Lindsay, président of the Ford Foundation, on August 16, 1955. Dans *Ford Foundation Archives*; Box 462.
- <sup>32</sup> La biographie de Martin Meyerson est empruntée aux archives de l'université de Pennsylvanie. Quelques reprises ont été publiés dans Strong, A.L. et Thomas, G.E. *The Book of the School : 100 years*. Philadelphia : The Graduate School of Fine Arts of the University of Pennsylvania, 1990, pp. 166-168.
- <sup>33</sup> Oberlander, Peter et Newbrun, Eva, *Houser. The Life and Work of Catherine Bauer*, *op. cit.*, p. 290.
- <sup>34</sup> Les références biographiques de Wheaton se trouvent dans Strong, A.L. et G.E. Thomas, *The Book of the School : 100 years*, *op. cit.* pp. 168-170.
- <sup>35</sup> *American Institute of Planners Collection*, Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection No. 4007, Box 31.
- <sup>36</sup> Sur la vie de Jane Jacobs, il existe une biographie peu exhaustive, publiée en 2006: Alexiou, A.S., *Jane Jacobs : Urban Visionary*. New Jersey : Piscataway, 2006. Plusieurs travaux portant sur son ouvrage *Death and Life* ont fourni quelques détails de sa vie. Bromley, H. *Conversation with Jane Jacobs*. Artvoice, recuperé le 30 novembre 2008 de <http://www.gse.buffalo.edu/fas/bromley/ccs/part5.htm>; Frieden, B. J., *City planning since Jane Jacobs*. In *The Profession of City Planning*. New Brunswick: Rutgers University Press, 2000; Flint, Anthony, *Wrestling with Moses*. New York: Random House, 2009; Gratz, R. B., *Authentic urbanism and the Jane Jacobs legacy in Urban Villages*. London: Spoon Press, 2003; Ouroussoff, N. "Outgrowing Jane Jacobs and her New York", in *The New York Times*, 2006, April 30, recuperé le 26 février 2008 de <http://www.nytimes.com>; Taylor, P. J. "Jane Jacobs (1916-2006): an appreciation" in *Environment and Planning A*, 2006, vol. 38, no. 11, pp. 1981-1992; Wendt, Mathias, "The Importance of Death and Life of Great American Cities (1961) by Jane Jacobs to the Profession of Urban Planning," dans *New Visions for Public Affairs*, 2009, School of Urban Affairs and Public Policy – University of Delaware, Newark, vol. 1, pp. 1-24.
- <sup>37</sup> Wojtowicz, Robert. *Sidewalk Critic: Lewis Mumford's Writings on New York*. New York: Princeton Architectural Press, 1998. Deux essais autobiographiques des premières années de la vie de Mumford ouvrent le livre: "Ta-Ra-Ra-Boom-De-Ay" et "A New York Adolescence: Tennis, Quadratic Equations, and Love", pp. 32-53. Ensuite, à part son autobiographie (Mumford, Lewis. *Sketches from Life: The Autobiography of Lewis Mumford*. New York: Dial Press, 1982 ) plusieurs monographies lui sont consacrées, entre autres: Miller, Donald L. *Lewis Mumford, a Life*. New York : Weinfeld and Nicolson, 1989 ; Hughes, Thomas P. and Agatha C. (eds.). *Lewis Mumford : Public Intellectual*. New York : Oxford University Press,

1990 ; Wojtowicz, Robert. *Lewis Mumford and American Modernism*. Cambridge: Cambridge University Press, 1998. Une chronologie de la vie de Mumford a été publié dans Novak, Frank G. Jr (ed.) *Lewis Mumford and Patrick Geddes. The Correspondence*. New York, London: Routledge, 1995.

<sup>38</sup> Jacoby, Russell. *The Last Intellectuals*. New York: Basic Books, 1987, p. 191

<sup>39</sup> Flint, Anthony. *Wrestling with Moses*, *op. cit.*

<sup>40</sup> L'article de Mumford contre le livre de Jacobs dans sa rubrique The Sky Line, "Mother Jacob's Home Remedies", *The New Yorker*, 1962, 1 décembre, pp. 148-179.

<sup>41</sup> Cité comme "the dean of the American public administration", dans Dixon, Brock. Review of "The Metropolitan Problem and American Ideas". *The Western Political Quarterly*, 1963, vol. 16, no. 1, pp. 236-237.

<sup>42</sup> Fitch, Lyle C. "Luther Gulick". *Public Administration Review*, 1990, vol. 50, no. 6, pp. 604-608.

<sup>43</sup> Fitch, Lyle C., *ibid.*

<sup>44</sup> *G.I. Bill Service Men's Readjustment Act 1944*. Signé par Roosevelt pour faire bénéficier des études supérieures ainsi que des crédits fonciers les combattants de la deuxième guerre, elle devient un moteur de l'économie.

<sup>45</sup> Sur Kevin Lynch plusieurs travaux ont été développés. Le plus important reste pour nous le chapitre qui sur Lynch apparaît dans *The American Planner*: Banerjee Tridib et Michael Southworth, "Kevin Lynch: his life and work". Krueckeberg, Donald A., *The American Planner, Biographies and Recollections*. New York: Methuen, 1983, pp. 439-468.

<sup>46</sup> *G.I. Bill Service Men's Readjustment Act 1944*.

<sup>47</sup> Les archives de Robert C. Wood sont partagées entre plusieurs institutions. Le HUD garde encore quelques documents sur le travail y réalisé par Wood entre 1966 et 1969. L'information a été reprise de la page web <http://archives.hud.gov>. La bibliothèque John F. Kennedy garde également quelques documents lors de la participation de Wood dans le gouvernement Kennedy/Johnson, sur le site web <http://www.jfklibrary.org/>; ainsi que dans la bibliothèque spécialisée sur le président Lyndon B. Johnson, dans le Miller Center de l'Université de Virginia, sur le site web <http://millercenter.org/president/lbjohnson/essays/cabinet/602>. Quelques données sur sa vie se trouvent dans les souvenirs pieux écrits après son décès par le Journal du MIT, sur <http://web.mit.edu/newsoffice/2005/obit-wood-0406.html>, et le Boston Globe (Driscoll, Edgar J., "Robert Wood, at 81; Led HUD, UMass, Boston Schools", *The Boston Globe*, April 4, 2005, p. 7)

<sup>48</sup> "I'm essentially an urbanist", dans Driscoll, Edgar J., "Robert Wood, at 81; Led HUD, UMass, Boston Schools", *op. Cit.*

<sup>49</sup> Les données biographiques de Berger se trouvent dans le livre édité par lui-même et son article biographique "Looking for the interstives", dans Berger, Bennet M. (ed.). *Authors of Their Own Lives*. Berkeley: University of California Press, 1990, pp. 152-164. Quelques repères biographiques ont été pris de la page web du Département de Sociologie d'UC de Berkeley, [http://sociology.berkeley.edu/alumni2/viewbio\\_querylist.php?ID=27](http://sociology.berkeley.edu/alumni2/viewbio_querylist.php?ID=27). Les archives de Berger sont à la bibliothèque d'UC Davis.

<sup>50</sup> Les données biographiques de Gans ont été prises de l'essai autobiographique "Relativism, Equality, and Popular Culture", dans Berger, Bennet M. (ed.) *Authors of Their Own Lives*. Berkeley: University of California Press, 1990, pp. 432- 449, et dans Topalov, Christian, " "Traditional Working-Class Neighborhoods": An inquiry into the Emergence of a Sociological Model in the 1950s and 1960s". *Osiris*, 2033, no. 18, pp. 212-233.

<sup>51</sup> Les données biographiques du JAIP ont été prises des archives de l'institut, *American Institute of Planners records, 1934-1978*, Collection No. 4007, Cornell University Library, Division of Rare and Manuscripts Collection. Une breve histoire du Journal a été écrit par Krueckeberg, Donald. « The story of the Planner's Journal, 1915-1980 ». *Journal of the American Planning Association*, 1980, *op. cit.*

<sup>52</sup> Voir Krueckeberg, Donald, « The story of the Planner's Journal, 1915-1980 », *op. cit.*

<sup>53</sup> Sur l'histoire du paperback voir <http://paperbarn.www1.50megs.com/Paperbacks/paperbackpub2.html>

<sup>54</sup> <http://www.randomhouse.com/doubleday/history/>; récupéré le 20 novembre, 2009.

<sup>55</sup> Alexiou, A.S., *Jane Jacobs : Urban Visionary*, *op. cit.*, p. 57

<sup>56</sup> Alexiou, A.S., *Ibid*, p. 63.

<sup>57</sup> Klemek, Christopher, "Jacobs and the Fall of the Urban Renewal Order in New York and Toronto. From Political Outsider To Power Broker in Two "Great American Cities". *Journal of Urban History* 2008, vol. 34, p. 315.

<sup>58</sup> *Foundation Ford*, Reel 0164, Grant files 55-226.

<sup>59</sup> Wood, R.C., *Suburbia. Its people and their politics*, *op. Cit.*

<sup>60</sup> Histoire et mission des Presses Universitaires de la Californie dans <http://www.ucpress.edu/press/index.php>. Récupéré le 25 février 2010.

<sup>61</sup> Connery, Robert H., et Leach, Richard H. *Federal Government and Metropolitan Areas*. Cambridge (Mass): Harvard University Press, 1960.

<sup>62</sup> University of Michigan, Law School Records, "The William W. Cook Lectures on American Institutions, 1941-1993", Box 76. Document envoyé à l'auteur par la Bentley Historical Library de l'Université de Michigan, le 2 novembre 2009.



# CHAPITRE DEUX

LES OUVRAGES.  
NATURE DES DISCOURS ET COMPLEXI-  
TÉ DES CONTENUS





## CHAPITRE DEUX

### 2. LES OUVRAGES. NATURE DES DISCOURS ET COMPLEXITÉ DES CONTENUS

Notre objectif avec cette partie est triple. Tout d'abord nous voudrions comprendre les discours des auteurs, leur nature et les principaux éléments de leurs propos et les « nouveautés » qu'ils présentent. Ensuite, nous voudrions observer la réception de l'ouvrage à l'époque, exclusivement dans le *JAIIP*, journal qui nous sert également à répertorier notre terrain d'études et qui sera aussi l'objet d'une analyse. Finalement, notre objectif est d'établir l'enjeu du livre, et l'intérêt qu'il présente pour le champ des études urbaines. Chaque ouvrage sera analysé indépendamment, ce qui permettra de découvrir leurs spécificités.

#### 2.1. LE CHAMP D'ÉTUDES URBAINES EXPLORÉ PAR LES MÉDIAS. THE EXPLODING METROPOLIS OU L'AUTOMNE 57 DE FORTUNE.

*The Exploding Metropolis* est un ouvrage difficile à cerner car le titre évoque la métropole, mais, dès les premières pages, William H. Whyte Jr. (*et alii*) affirme se borner exclusivement aux villes. Pourtant, l'ouvrage aborde le problème de l'étalement de la métropole [*urban sprawl*], selon les mots de l'éditeur. *The Exploding Metropolis* tente donc de décrire la problématique de la croissance urbaine.

Sans présenter de façon précise les contributeurs, le livre s'annonce né d'une initiative des « éditeurs de *Fortune* ». En fait, il serait le résultat d'une table ronde tenue entre l'*Architectural Forum* et *Fortune Magazine*, pendant laquelle a été présenté chacun des articles<sup>1</sup>. Pourtant la table ronde développe d'autres sujets, notamment ceux qui concernent le développement urbain des espaces ruraux. De toute façon, le contenu de l'ouvrage a été analysé comme une sorte de paradoxe : il est



publié par les « éditeurs de *Fortune* » alors que, pendant la décennie 1940, le magazine avait soutenu le développement privé de la métropole et l'étalement urbain que le livre critique comme l'une des meilleures façons de défendre le pays contre le socialisme<sup>2</sup>.

La publication s'organise en six chapitres, plus l'introduction ; cette dernière écrite par Whyte, l'éditeur en chef. Chaque chapitre répond à un article précédemment publié dans *Fortune* : les textes sont empruntés aux numéros de l'automne-hiver 1957 — septembre, octobre, novembre et décembre —, puis janvier et avril 1958, à l'exception de celui de Jacobs. Chaque partie est thématique, et se penche sur les principaux problèmes de la métropole, à savoir le logement, le transport, le gouvernement, la pauvreté, les minorités, l'étalement urbain et enfin, le centre-ville. Les sujets auraient été choisis par les auteurs eux-mêmes. Il s'agirait des personnes qui dès l'introduction du livre se décrivent à eux mêmes comme « des gens qui aiment les villes » [This is a book by people who like the cities]<sup>3</sup>. En effet, continue Whyte, on publie ce livre parce que les gens qui sont en train de renouveler les villes ne les aiment pas.

Le premier chapitre commence par une des premières questions de l'ouvrage : « Les villes [cities] sont-elles antiaméricaines ? »<sup>4</sup>. Le principe de cette partie écrite par Whyte, est d'identifier ce qui fait qu'une ville soit en effet « américaine », car elle a été remplacée par les suburbs. Pour répondre à cette question, *Fortune* et *Action*, cette dernière présidée par Martin Meyerson, ont mené une enquête commune dans les villes de New York, Chicago et Philadelphie, afin de répertorier les habitudes des citadins, ou mieux encore, du centre-ville. L'enquête a démontré qu'à première vue, le déclin du centre-ville est engendré par le déplacement massif des gens vers les territoires suburbains. En effet, cette enquête montre comment « les villes ont été envisagées de telle façon qu'ils mènent les gens à vivre dans les suburbs » [... the cities are freezing on a design for living ideally calculated to keep everybody in suburbia]<sup>5</sup>. Ils découvrent que les logements du centre ville sont destinés en grande partie à des propriétaires en dehors de la « moyenne américaine ». Trop chers pour la classe moyenne, trop bon marché pour la classe riche, les appartements rénovés du centre-ville n'ont pas vraiment pensé à leur marché. La ville est donc en train de dépenser beaucoup d'argent en logements destinés aux classes moyennes et hautes, sans connaître leurs désirs et leurs exigences.

Parfois accompagné d'illustrations réalisées par le département graphique de *Fortune*, l'article de Whyte est illustré par quelques idées architecturales. Entre autres, une proposition de Henry Whitney, de l'agence Tippetts-Abbett-McCarthy-Stratton, présentant des appartements autour de patios. L'article est également accompagné d'un essai visuel créé par l'artiste italien Orfeo Tamburi. Né en Italie en 1910, celui-ci venait d'exposer ses peintures au MOMA de New York en 1956. Les villes de Los Angeles, de San Francisco, de Chicago, de New York, sont dessinées par Tamburi dans un style proche de la province italienne. Tamburi montre également les similitudes des maisons du centre ville, déjà condamnés à la destruction, avec celles qui seront construites dans les suburbs.

Francis Bello est l'auteur de la deuxième partie du livre, dans laquelle se développent d'autres sujets périphériques à thème du centre-ville<sup>6</sup>. Il traite de la voiture privée et des problèmes associés au transport public, en utilisant des chiffres pour rappeler l'usage hors mesure de la voiture, qui contraste fortement avec l'usage des transports en commun. A l'instar de Whyte, Bello explore et décrit en même temps les solutions déjà mises en place par certains architectes afin d'améliorer les conditions du transport. D'abord il étudie l'exemple de Detroit où l'architecte Victor Gruen<sup>7</sup> a proposé un projet ressemblant à un centre commercial suburbain, dans lequel les rues du centre ville sont réservées aux piétons<sup>8</sup>. Cependant, New York reste pour Bello l'exemple le plus éloquent de ce qui se passe partout dans le pays : l'usage des transports en commun a diminué car la population de travailleurs ne provient pas des endroits densément peuplés et en même temps mal desservis par les transports en commun. Ces derniers restent pour la plupart du temps vides ou parfois au contraire trop bondés. La voiture est devenue ainsi le transport le plus bon marché.

Le gouvernement de la ville, en ce qui concerne les métropoles, est abordé dans le chapitre écrit par Seymour Freedgood<sup>9</sup>. La notion de « métropole » n'y est pas prise comme un élément nouveau. Le débat sur la nécessité de partager un gouvernement commun entre le centre-ville et les suburbs, s'est réduit à celui des différences politiques en apparence incontournables : le centre-ville resterait tendancieusement démocrate, tandis que les suburbs voteraient républicains. Pour ces raisons, aucun des deux espaces urbains ne veut dépendre de l'autre ni être absorbé dans ses limites. Freedgood critique alors les fonctionnaires du centre-ville. Le centre-ville serait une des organisations américaines qui compteraient le plus de professionnels capables d'aménager le territoire, pourtant son problème majeur resterait l'incapacité de son administration à l'imaginer au présent, à comprendre ses envies, ses plans, ses logements. Face à cette problématique, Freedgood explique précisément ce qui fait qu'une ville est plus active que les autres. En prenant l'exemple de Cincinnati, en Ohio, où les services publics tels que la police et les pompiers fonctionnent bien, et la rénovation urbaine est réussie, Freedgood illustre ce qui caractérise les bonnes administrations. Selon l'auteur, les villes les mieux administrées restent New York, Milwaukee, Philadelphia, San Francisco, Pittsburg, Baltimore et Detroit, qui partagent le fait de fonctionner de façon efficace sur plusieurs plans : l'énergie, le trafic, la santé publique, le contrôle de la pollution de l'air, les loisirs, le bruit, l'absence de bureaucratie, entre autres. Demeure cependant encore un seul souci majeur : la capacité de la ville à aménager son territoire reste faible, et il semble impossible de prévoir son développement.

La problématique des quartiers résidentiels fragiles rejoint généralement celle des minorités raciales. Daniel Seligman signe le quatrième chapitre consacré à ce sujet<sup>10</sup>. Il aborde le problème à partir de la population afro-américaine qui s'installe dans les grandes villes comme Chicago. Seligman considère que l'origine rurale des Afro-Américains est la raison essentielle qui empêche cette population de s'intégrer. Il essaie de démontrer son postulat en faisant une comparaison entre les Afro-Américains et les communautés frontalières de l'Europe de l'est, sans préciser laquelle. Il étudie également la

critique du logement social, en particulier les attaques de la période Eisenhower qui considéraient le développement du logement social comme une mesure populiste. La responsabilité du problème des taudis est attribuée à l'absence de politiques du logement. Par ce biais, les populations précaires sont assimilées tendancieusement à celles qui ne peuvent pas acheter un logement dans les suburbs. Également accompagné par l'enquête d'Action, les données de Selligman aboutissent à la conclusion que la rénovation urbaine des centres-villes n'est pas la solution puisqu'elle n'offre des logements qu'à une seule classe sociale.

William Whyte a également rédigé le chapitre cinq sous un titre qu'a retenu la postérité pour décrire la région métropolitaine : *urban sprawl*<sup>11</sup>. Défini comme le résultat d'« une mauvaise esthétique et une mauvaise économie », l'expression rend compte de l'absence de limites des villes, voire de la disparition de celles-ci entre l'urbain et le rural. Le problème qui se pose selon Whyte, c'est l'absence d'un modèle de croissance. Le modèle actuel semble être guidé uniquement par la législation, dont la Federal Highway Act de 1956. Celle-ci privilégie la dispersion des équipements ainsi que des fonctions de la ville. Contrariés par ce genre de développements, *Fortune* et *Architectural Forum* ont convoqué une conférence à ce propos. Les conclusions de la conférence et du chapitre visent à proposer la protection des surfaces rurales proches des suburbs en développement.

En dehors des thématiques métropolitaines, le sixième et dernier chapitre, celui de Jane Jacobs, s'intéresse à l'espace des centres-villes. « Le centre-ville est pour les gens » étudie la façon dont les habitants de la ville participent aux espaces urbains<sup>12</sup>. L'auteur commence par une dénonciation du but des projets de rénovation urbaine : vider le centre-ville de sa population. Pour Jacobs, le problème réside avant tout dans la taille des nouveaux espaces tellement grands que les gens « ne s'y croisent plus ». Cette problématique rejoint les méthodes employées par les architectes et les urban planners : ils travaillent à vol d'oiseau, à une échelle qui ne leur permet pas de percevoir la réalité urbaine. Pour contrecarrer cette façon de travailler, Jacobs propose de s'intéresser à la manière dont les gens participent à la ville. Elle accompagne son propos d'images d'espaces publics. Dessinées par Gordon Cullen et décrites par Ian Nairn, deux paysagistes anglaises, ces ébauches sans passants, auront été faites expressément pour *Fortune* afin de « regarder » la réalité des villes américaines<sup>13</sup>.

Pour cette analyse, Jacobs fait appel à une recherche qui n'a pas été encore publiée : celle de Kevin Lynch et György Kepes<sup>14</sup>. Ce travail lui permet d'expliquer l'importance de la perception chez les piétons ; Jacobs remarque notamment le fait que la rue et les points qui attirent l'attention des gens sont des espaces de référence pour designer l'espace public. A la différence de Whyte, Jacobs estime que le projet de Victor Gruen, Forth Worth, est une réussite, au contraire du Lincoln Center à New York. Pour elle, la préoccupation urbaine majeure est à chercher du côté de la rénovation. À son avis, « *designer* une ville de rêves est simple, reconstruire une ville et beaucoup plus difficile » [Designing a dream city is easy ; rebuilding a living one takes imagination]<sup>15</sup>.

On trouve également dans le cahier central un texte encadré — « Qu'est-ce qui fait d'une place bien une bonne place ? » — écrit par Grady Clay, le journaliste du *Courier-journal* de Louisville<sup>16</sup>. Clay partage l'avis de Jacobs, selon laquelle la clef du succès d'un lieu est l'activité publique. Il analyse certains espaces urbains pour conclure que ni la symétrie ni la rue, ni l'échelle ne peuvent enrichir l'activité d'un endroit quelconque.

Ainsi, *The Exploding Metropolis* ne se termine pas par une conclusion collective. Les « gens qui aiment la ville » n'explicitent pas ce qui les fait rejeter la métropole.

### 2.1.1. THE EXPLODING METROPOLIS : UNE CRITIQUE ADRESSÉE AUX ACTEURS URBAINS

*The Exploding Metropolis* met, dès le départ, en garde les professionnels de l'urbanisme, et les provoque en énonçant qu'ils n'aimeraient pas le centre-ville ou la ville traditionnelle mais l'étalement urbain. Whyte dénonce quatre acteurs clés du développement urbain qu'il faudrait proscrire. 1.) Il fait constamment référence aux city planners comme étant les responsables de l'étalement urbain, non seulement parce qu'ils projettent les suburbs, mais aussi parce qu'ils aiment y habiter. 2.) Puis, il accuse l'aveuglement du gouvernement fédéral sur le développement des territoires. Le pays investirait « trois fois plus » dans la construction d'autoroutes que dans la construction de logements. 3.) Même mise en cause du gouvernement local, qui en favorisant le développement rural plutôt qu'urbain, justifie la construction des autoroutes. 4.) Enfin, la Federal Housing Administration (FHA) qui, de toute évidence, préfère accorder des crédits aux propriétaires suburbains.

Introduction essentielle de l'ouvrage, le terme *sprawl* (étalement) semble un apport de taille au vocabulaire de la critique de la fin des années cinquante. L'usage du mot étalement a été connoté négativement<sup>17</sup> et Whyte ne laisse pas ouverte d'autres interprétations. Pourtant, il semble moins à l'aise en parlant de l'étalement de la région métropolitaine, qu'un invoquant la mauvaise architecture, notamment en ce qui concerne le centre-ville. Un exemple : le projet de Vernon de Mars pour Berkeley. Whyte qualifie l'architecte californien d'« apôtre de l'absence de composition et du chaos planifié »<sup>18</sup>. D'autres architectes, tels Mies van der Rohe ou Oscar Stonorov, ont plus de crédit à ses yeux : ces architectes ont réfléchi sur les différentes échelles possibles dans la rénovation du centre-ville.

L'ouvrage semble, en effet, plus attentif au centre-ville, à son architecture et sa rénovation, qu'à la métropole. Mais c'est à partir de cette attention à la ville dont les auteurs se déclarent partisans, que la métropole et ses développements suburbains seront mis en question.

### 2.1.2. THE EXPLODING METROPOLIS CHEZ LES PLANNERS. UN CLASSIQUE DE LA « RÉVOLUTION URBAINE »

La rubrique des comptes rendus du *JAIIP*, dont certains deviennent parfois de véritables articles,

constitue incontestablement une tribune intellectuelle. C'est dans ces pages que *The Exploding Metropolis* va être mis en relation avec d'autres articles déjà connus dans les études urbaines comme « The Suburban Dislocation » de David Riesman. *The Exploding Metropolis* est ainsi qualifié comme l'un des ouvrages qui poursuivent « l'évaluation de la révolution urbaine »<sup>19</sup>. Le compte-rendu signé Rita D. Kaunitz inclut le livre de Whyte parmi les deux livraisons les plus remarquables quant à l'exploration des transformations urbaines publiées dans les années cinquante. Le livre de Whyte y est comparé à celui de William Dobriner, *The Suburban community*. S'appuyant sur ces deux publications, Kaunitz trace une bibliographie sur l'urban planning, qui comprend aussi bien des livres que des articles. Pour elle, la différence entre les deux ouvrages reste du côté des images et de la présentation des livres. Si, pour Dobriner, il s'agit de collecter des articles déjà parus dans d'autres publications, le livre des éditeurs de *Fortune* serait plus attractif pour les professionnels, et plus efficace en termes de données.

Sans se questionner sur les appartenances des auteurs, Kaunitz donne de l'importance à la pertinence du sujet : « Il semble exister une différence entre ville et suburbs qui continue à être le centre des études dans les textes sur la métropole d'aujourd'hui », et *The Exploding Metropolis* lui est consacré<sup>20</sup>. Ainsi, cet ouvrage serait une référence incontournable de la littérature urbaine pour la fin des années cinquante.

## 2.2. SUBURBIA : ITS PEOPLE AND THEIR POLITICS LE GOUVERNEMENT MÉTROPOLITAIN ET LE MYTHE DES SUBURBS

Robert C. Wood a décidé d'appeler son deuxième ouvrage publié à la fin des années cinquante, *Suburbia*. Inquiet des critiques négatives envers les suburbs, Wood entreprend une nouvelle critique, cette fois-ci d'un point de vue politique. C'est lui qui nous rappelle qu'il ne s'agit pas seulement d'un « autre » livre sur les suburbs, mais d'un ouvrage sur la politique qui influe sur les habitants. Pour cela, il complète son titre par : *Its People and Their Politics*.

A la différence de *The Exploding Metropolis*, le livre de Wood est dédié aux habitants du suburb étudié : Lincoln à Boston. Cette référence apparaît dans la préface. L'auteur y reconnaît que les résultats de son enquête ne sont pas favorables à Lincoln, pourtant il aime bien y vivre. Cependant, Lincoln, comme espace d'habitation, n'est pas traité dans le contenu du livre.

L'ouvrage s'annonce clairement comme une critique : il s'agit, dit Wood, d'un autre livre sur les suburbs, ainsi que d'une autre critique sur le caractère suburbain [“This is another book about the American suburb and another criticism of the suburban character”]<sup>21</sup>. La publication se développe en trois parties. La première sert d'avant-propos au contenu, la deuxième explique les raisons pour



lesquelles le type de gouvernement des suburbs n'est pas le plus adapté à leurs nécessités ; finalement, dans la troisième partie, Wood définit son idée de gouvernement métropolitain.

En commençant par distinguer deux éléments: suburb (l'espace) et suburbanities (la population), Wood décrit les suburbs. Il s'appuie sur quatre chercheurs du moment: David Riesman, John Seeley, John Keats et William H. Whyte Jr. Pour Wood, ces chercheurs ont vu le suburb comme le miroir de la classe moyenne états-unienne. Cependant, il précise que cette façon d'interpréter le suburb porte en elle-même une contradiction : le suburb représente la modernité américaine, pourtant sa façon de se gouverner est anachronique. Les suburbs composent un large territoire et partagent en général les délimitations de la région, mais ils restent indépendants les uns des autres, ayant donc leur propre gouvernement, leur propre école, leur propre église ; bref, plutôt qu'un ensemble d'habitations, chaque suburb fonctionne comme un petit village. Ce regard sur les suburbs aurait été introduit par *L'Homme de l'Organisation*, le livre de Whyte<sup>22</sup>. D'après Wood, les questions posées par Whyte réveillèrent en lui l'intérêt pour les suburbs. C'est cette image de village telle qu'elle est présentée dans l'ouvrage de Whyte qui permet à Wood de proposer, *a contrario*, la création d'une entité métropolitaine, voire régionale. Il nous explique donc sa proposition : un gouvernement métropolitain a pour objectif de créer une conscience de communauté beaucoup plus large que celle des communautés isolées et en apparence autonomes.

Wood doit donc parvenir aux principes de la Cité Jardin pour expliquer l'idée de gouvernement à l'échelle métropolitaine. Il fait appel à Patrick Geddes et Ebenezer Howard pour décrire un modèle de gouvernement de la ville toujours recevable pour les suburbs du XX<sup>e</sup> siècle. Ces modèles auront la ville comme centre des communautés annexées autour d'elle. Cette pensée a été exposée également par Lewis Mumford et H.G. Wells. Wood veut reconnaître les suburbs comme une grande communauté métropolitaine, mais il confirme également que la réforme gouvernementale, réclamée par Mumford entre autres, n'est pas facile à réaliser.

Dans la deuxième partie du livre, Wood décrit les caractéristiques du suburb états-unien et explique pourquoi il faut repenser celui-ci : tout d'abord, l'apparent changement d'appartenance politique des banlieusards, ensuite l'infrastructure des suburbs. La plupart des chercheurs ayant constaté un volte-face d'allégeance politique chez les habitants des suburbs —les démocrates sont devenus républicains une fois installés en banlieue—, Wood explore deux théories : celle de la conversion et celle de la transplantation. La conversion désigne en effet une permutation d'affiliation politique lorsqu'il y a un déplacement vers les suburbs. Pour expliquer ce phénomène, il se fonde sur les enquêtes de William H. Whyte Jr et Edward Banfield. La théorie de la transplantation veut démontrer que le processus de substitution de la filiation politique est plus complexe que la raison d'un simple changement d'adresse: le changement ne se fait pas automatiquement. C'est aussi dû à l'entrée dans un nouveau mode de vie et peut-être aussi à celle d'envies économiques qui fait basculer le choix politique. Dans

cette partie, Wood s'inspire, entre autres, des travaux de Samuel Lubell et Louis Harris. Wood conclut que les suburbs généralement désertent leur responsabilité politique par rapport à la grande entité qui les rassemble : la ville.

En ce qui concerne l'infrastructure des suburbs, cette partie pose également quelques questions sur leur gouvernement. Chaque suburb fonctionnant de façon indépendante, il consomme plus et produit plus de déchets qu'une région métropolitaine sous un seul gouvernement unique. Pour Wood, il est question de joindre les efforts pour être encore plus efficaces.

La troisième partie du livre est entièrement consacrée à la description de sa proposition de gouvernement métropolitain. Wood y expose également comment les suburbs sont la représentation parfaite de la pensée économique états-unienne : ils sont le résultat du règne de l'individualisme. C'est pour cela que les planners sont absolument nécessaires. S'ils s'appropriaient les idées d'Howard et de Geddes, cela donnerait des cités-jardins bien ordonnées, et la terre serait distribuée avec précision ainsi que les ressources naturelles. A ce propos, Wood évoque les mots de David Riesman : « les planners et les prophètes sont les observateurs » qui peuvent faire de la région métropolitaine « une magnifique œuvre d'art », comme une civilisation produite par « ceux qui ont été bénis par le don de l'observation »<sup>23</sup>.

### **2.2.1. LA MÉTROPOLE COMME ÉCHELLE DU GOUVERNEMENT. LE DÉFI DE WOOD ET SON OUVRAGE**

Wood conclut son ouvrage en faisant un appel aux planners. Seule une petite partie de la population, précise-t-il, a proposé des changements dans les suburbs. Il s'agit, selon lui, de quelques agitateurs inoffensifs — des écrivains, des planners, des professeurs et quelques directeurs d'entreprise, entre autres<sup>24</sup>. Le débat sur le besoin d'un gouvernement métropolitain ne fait pas partie, selon Wood, des principaux débats de l'époque. Pour cette raison il veut introduire cette thématique, car nier l'idée de la métropole est une façon de contrer un modèle cosmopolite soutenu par un gouvernement libre. Pour conclure, Wood insiste sur la contradiction des principes présidant au développement suburbain: l'explosion des suburbs est une ironie car elle est contraire du développement et du changement du pays.

La description du contenu nous apprend à connaître les adversaires et les soutiens de Wood. Il s'appuie sur les spécialistes reconnus des suburbs, il leur emprunte leurs idées tout en s'en faisant des alliés. Il procède de la même manière avec les planners. Wood reconnaît que ces derniers sont très importants pour bien définir la métropole. En fait, nous pourrions dire que, selon Wood, le problème de l'urban planning réside dans le gouvernement, dans sa négligence. Son adversaire principal est alors l'« establishment » qui ne prend pas les planners de son côté. Au contraire que *The Exploding Metropolis, Suburbia* fait confiance aux planners, et ne les regarde pas comme des lecteurs, mais comme des acteurs et des artifices de ses idées.



La métropole est l'un des principaux intérêts de Wood. Il ne s'agit pas d'un nouveau mot, mais d'une nouvelle façon de la comprendre. L'originalité de ses propositions semble être l'idée d'établir un gouvernement métropolitain ; pourtant plusieurs chercheurs l'avaient déjà proposé avant lui.

### 2.2.2. SUBURBIA : UN LIVRE PEU CONNU PAR LES PLANNERS.

Le livre n'a apparemment pas rencontré une large diffusion. Parmi les ouvrages de Wood, c'est le seul à avoir une édition postérieure. Il n'est jamais mentionné dans le *JAIIP*, mais d'autres recensions peuvent indiquer comment il a été accueilli au fil du temps. Au départ, il semble que seuls les amis de Wood aient aidé à faire connaître l'ouvrage. En 1960, Scott Greer, ancien collègue de Wood, écrit un compte rendu très positif<sup>25</sup> : « Le livre de Wood révèle l'importance potentielle des suburbs pour les sciences sociales ainsi que l'absence d'information théorique sur ce sujet ». Greer considère la recherche de Wood comme innovante sur l'aspect politique des suburbs. Il qualifie également les sources de Wood en sociologie comme fort complexes, ce qui rend ses propositions difficiles à mettre en pratique.

On peut penser que *Suburbia* n'aurait pas été bien appréhendé. Pourtant le choix du vocabulaire et ses idées sont très clairs et il utilise un langage très simple.

## 2.3. LE CLASSIQUE DE LA PERCEPTION URBAINE : THE IMAGE OF THE CITY

La première publication du JCUS, signé par l'un des plus jeunes chercheurs du centre, commence par une préface très courte : Lynch y présente son ouvrage comme une méthode pour mieux disposer les formes urbaines, mais également comme une occasion de présenter quelques principes de city design.

Le choix du sujet du livre a une longue histoire. Attiré, dès son jeune âge, par les transformations urbaines plutôt que par l'architecture<sup>26</sup>, Lynch entame sa recherche dès le début des années cinquante, après une courte expérience dans le Greensboro Planning Commission en Caroline du Nord. Ensuite, il intègre la School of Architecture and City Planning au MIT et s'associe à la recherche « The Perceptual Form of the City », une étude centrée sur la région métropolitaine de Boston qui donnera lieu à plusieurs articles scientifiques, ainsi que le livre que nous traitons.

Sans faire d'introduction préalable, Lynch présente ses idées en cinq grands chapitres déroulant la problématique, l'analyse des éléments de la ville, trois études de cas, l'application de la méthode, et finalement une conclusion. La problématique est la partie la plus importante car Lynch s'interroge sur « l'image de l'environnement ». Son point de départ est la « lisibilité » [legibility] de la ville. Selon lui, un environnement plus déchiffrable est plus propice à la croissance individuelle, à la sensation de sécurité et à l'intensité de l'expérience humaine ; des questions toutes largement discutées à l'époque.

La fin du chapitre et pour faciliter la lisibilité du paysage, Lynch propose un système d'éléments pour lire l'image de la ville.

Le deuxième chapitre passe au travail de terrain et explore les trois villes de l'enquête : Boston, Los Angeles et Jersey City. A chaque fois, il essaie de trouver les éléments qu'il avait à peine esquissés à la fin du premier chapitre. Chaque ville est complètement différente l'une de l'autre, pourtant il les explore avec deux outils : en premier lieu la marche à pied pour identifier leurs « éléments » et, ensuite, les entretiens sur, en moyenne, un échantillon d'une trentaine d'habitants par ville. Ces méthodes, prévient Lynch, sont expliquées dans les appendices du livre. Lynch découvre des similitudes entre ces trois villes qui seront expliquées dans le troisième chapitre.

C'est ainsi que, dans le chapitre suivant, Lynch expose les cinq « éléments » qui, selon lui, forment le paysage urbain : *paths, edges, districts, nodes* et *landmarks*. Tous ces éléments l'aident à différencier une ville d'une autre, mais Lynch accepte qu'il s'agisse d'éléments tangibles, et donc dépendant d'autres « éléments » comme le sens social ou l'histoire de la ville. Ils varient également selon l'échelle de celui qui les regarde : piéton, conducteur. Ce chapitre très descriptif propose, parfois, des comparaisons entre les villes étudiées, et se conclut sur la nécessité pour la ville d'avoir une image facile à déchiffrer.

Le quatrième chapitre est une application de la méthode. Plutôt que d'exposer les éléments, Lynch explique comment on les trouve dans les villes. En faisant des allers-retours entre des villes italiennes, comme Florence, et les villes états-uniennes étudiées, il met en évidence le processus de la méthode, et insiste sur le fait qu'un city designer doit construire une ville où les éléments nécessaires pour repérer le paysage urbain sont présents<sup>27</sup>. Lynch est très conscient de la taille des villes, pourtant il essaie également d'appliquer sa méthode à l'échelle de la métropole. L'auteur comprend que la problématique de l'époque est très fortement liée au développement de la métropole, en conséquence sa stratégie consiste à proposer un jeu d'échelles. Celui-ci se construit à partir des différentes tailles de quartiers de résidence [*districts*]. Un quartier géant contient trois sous-quartiers de taille moyenne ; ceux-ci, à leur tour, se subdivisent en plusieurs sous-sous-quartiers ; ou bien, un nodus géant contient trois sous-nodus moyens contenant plusieurs sous-sous-nodus<sup>28</sup>. Ainsi les possibilités sont nombreuses. Ce qui compte en tout cas pour Lynch, c'est d'enrichir l'expérience de l'observateur, au-delà de l'échelle de la ville, sans trop s'interroger sur les résultats que la méthode peut donner à l'échelle métropolitaine.

Dans le cinquième et dernier chapitre, Lynch conclut que l'homme a besoin d'un environnement non seulement organisé mais poétique et symbolique en même temps<sup>29</sup>. En seulement deux pages, il nous laisse entrevoir les intentions de son livre : éduquer les gens pour vivre dans des espaces plus harmonieux.

Les appendices du livre, organisés en trois parties, occupent les trente pages suivantes, c'est-à-dire un tiers du livre. Lynch y explique la méthodologie de la recherche. L'appendice « A » explicite le sens de l'orientation et la nécessité de se localiser dans le territoire. Après une description des façons de faire dans des cultures diverses, Lynch se fait critique de ce qu'il appelle « l'époque moderne », qui semble ne plus avoir besoin de repères. Ensuite, l'appendice « B », qui vise à atteindre l'exhaustivité, explique la mise en marche de la méthode. Les procédures de collecte de l'information, la sélection des échantillons, la reproduction de l'information sur les cartes, entre autres, y sont développées de telle façon que l'appendice devient une sorte de « mode d'emploi » du livre. Pour finir, l'appendice « C » détaille deux exemples plus précis d'application de la méthode, en tant qu'analyse plus concrète des éléments urbains constituant un lieu. Là, Lynch étudie deux quartiers de Boston : un quartier résidentiel « facilement repérable » — Beacon Hill—, et le « node » moins lisible de Scollay Square. Le chercheur y découvre que les quartiers de Beacon Hills et le West End ont un lien de visibilité : le sommet de la colline de Beacon Hill n'est repérable que depuis le West End. Pourtant les deux quartiers sont socialement différents et personne ne passe de l'un à l'autre, même si seule une rue les sépare. D'autre part, il estime que le node de Scollay n'est pas vraiment un node dans le sens de la perception mais parce qu'il est ainsi conçu par ses usagers. Ces découvertes à la ville de Boston nous font penser au livre de Herbert Gans, dont on parlera plus tard<sup>30</sup>.

Le livre se termine par une longue bibliographie qui inclut très peu de références contemporaines qui ne sont pas empruntées, la plupart du temps, aux thèmes urbains. Il s'agit sans doute de la bibliographie qui a servi, non seulement à l'ouvrage, mais aussi à la recherche. Mais l'ouvrage ne se clôt pas là. L'auteur utilise tout au long du livre quelques photographies, croquis et cartes pour expliquer ses idées. Prises en Italie ou à Los Angeles, les photographies lui servent à analyser des résultats et des concepts. Les croquis, faits pour la plupart à la main, lui servent à approfondir les concepts et les exemples. Enfin, il utilise les cartes pour exposer l'information collectée à partir des entretiens, et également pour faire émerger quelques idées de la recherche.

Bref, le livre ne semble pas être très différent des ouvrages de l'époque. Pourtant, il arrive à marquer un point dans le champ des études urbaines et à être, ainsi, un succès de librairies.

### 2.3.1. RENDRE LA VILLE « LISIBLE »

L'originalité de *The Image of the City* tient à son point de départ, ce que Lynch appelle la « lisibilité » [legibility] de la ville. L'auteur présente, pour la première fois, un concept que, selon lui, il faut constater : tous les animaux, y compris l'homme, ont besoin d'identifier et de structurer leur environnement, en somme de le lire. Mais l'environnement urbain des années soixante est construit avant tout par les développeurs et les planners. Pourtant Lynch introduit des sujets inconnus en ce domaine : la lisibilité ne fait pas partie des discussions de l'époque. Afin de démontrer ses présupposés, Lynch fait appel à une bibliographie très diverse : celle-ci inclut des ouvrages de psychologie, sur la perception, la reconnaissance du territoire et la mémoire.

Dès la fin du premier chapitre, afin de faciliter l'appréhension de la lisibilité du paysage, Lynch propose un système d'éléments, outils de lecture de la ville. Un mode d'emploi y est adjoint, et l'auteur explicite le nouveau lexique proposé. Tout un vocabulaire est ainsi mis en place par son ouvrage. Les mots peuvent ne pas être nouveaux, mais il les utilise autrement pour reconnaître la ville à sa manière. Les cinq éléments qui, pour lui, forment le paysage urbain sont : *paths, edges, districts, nodes et landmarks*. Lynch les décrit d'après les lieux où il les rencontre dans la ville. C'est à partir de ces éléments que les city designers pourront réfléchir lorsqu'ils sont en train de réaménager la ville.

Dans les appendices nous trouvons également des concepts nouveaux. Dans l'appendice « A », le sens de l'orientation et la nécessité de se localiser sur le territoire est l'un des concepts le plus développé tout au long de cette partie. Selon l'auteur, il s'agirait d'un rappel pour une époque moderne qui paraît ne plus avoir besoin de ces repères.

Le livre de Lynch remettrait ainsi sur le devant de la scène de l'urbanisme le débat sur la forme des villes. Contrairement aux ouvrages de Whyte et Wood, *The Image of the City* semble destiné autant aux universitaires qu'aux professionnels du planning : des praticiens qui peuvent en faire usage. Pourtant les planners ne feront pas le meilleur accueil aux ambitions de l'ouvrage.

### 2.3.2. SECOUER LE MILIEU DES PLANNERS : LA RÉCEPTION DE THE IMAGE OF THE CITY

*The Image of the City* est rapidement recensé dans le *JAIIP*. En dehors de ce journal, l'ouvrage connaît, dès sa sortie, plusieurs comptes rendus, plutôt positifs, qui ont suivi les rééditions successives.

Si l'on considère que le débat sur la forme de la ville aurait été dépassé depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, *The Image of the City* aurait remis, lui, à l'ordre du jour la problématique des formes urbaines et aurait enjoint aux planners de mettre un terme à une trentaine d'années d'oubli pour s'y intéresser de nouveau<sup>31</sup>.

Le compte rendu de David Crane, collaborateur assidu du *JAIIP* et professeur à l'école de Fine Arts à l'université de Pennsylvanie, incite l'auteur et le rapporteur à correspondre<sup>32</sup>. Tous deux discutent de la concrétisation du projet à l'échelle envisagé par Lynch. *The Image of the City* proposant des analyses ponctuelles, Crane trouve la méthode trop compliquée pour analyser la ville entière ; de plus, il considère qu'une analyse aussi vaste pourrait être inutile, surtout en la rapportant à la nouvelle échelle métropolitaine. Aux yeux de Crane, aucun projet urbain ne sera jamais suffisamment ample pour pouvoir tester la méthode. La réponse de Lynch s'oppose à Crane sur deux points : la critique de sa méthode d'une part, le rôle joué par l'analyse dans le processus

du design de l'autre. D'abord, Lynch explique que sa méthode d'entretien est très utile et qu'elle a été déjà testée pour d'autres travaux. Ensuite, il soutient sa théorie selon laquelle l'analyse de toute une zone ou une région, au-delà de sa complexité, est nécessaire pour comprendre vraiment les besoins de la ville, même lorsqu'il s'agit d'un petit projet urbain. Selon lui, il n'y pas eu encore de projets urbains assez vastes pour que la méthode fasse faillite. Si un tel projet se présente, c'est alors, dit Lynch, que « David Crane aura raison, et moi, j'aurai eu tort. J'espère que ce moment arrivera tout de suite »<sup>33</sup>.

Un deuxième compte rendu, signé par Catherine Bauer dans le *JAIIP* place *The Image of the City* dans la filiation d'« une renaissance de l'esthétique urbaine<sup>34</sup> ». Pourtant, le livre de Lynch présente une nouvelle approche d'une problématique également nouvelle : la croissance de la métropole et l'absence d'instruments pour la construire. À cet effet, « Lynch construit une approche issue des outils des sciences sociales, de la technologie et du design ». Quant au contenu du livre, Bauer considère les trois exemples présentés par Lynch comme plutôt réduits par rapport à la capacité de la méthode. Ils sont tellement éloignés les uns des autres, dit-elle, que la méthode peut courir le risque de se perdre dans les différentes explications. En effet, elle reconnaît l'apport théorique de livre de Lynch et elle pense que l'initiative de l'ouvrage vise plutôt le public des étudiants en architecture, apprenant à analyser la ville, que celui des professionnels de l'urbanisme, qui ont déjà établi une méthode et une pratique.

Ces deux comptes rendus ne disent rien sur la réception de *The Image of the City*, pourtant les deux remarquent ce qui en fait l'essence : un ouvrage plus facile à accueillir par les écoles d'architecture et d'urbanisme que par les professionnels et une méthode testée à une unique échelle. Plusieurs articles dans d'autres journaux scientifiques analysent ce livre inédit d'une autre façon. Anselm Strauss, professeur inscrit à l'époque à l'école de Médecine de l'UC, considère l'ouvrage avec l'œil d'un sociologue, et il met en avant cette idée que les citoyens sont capables de reconnaître leur environnement. En dépit de la taille de la population de l'étude et de leur appartenance à une classe sociale moyenne, l'ouvrage parvient à mettre au jour les éléments de la ville d'après sa composition sociale<sup>35</sup>. Ainsi, aux yeux de Strauss, la méthode de Lynch indique la voie à suivre par les futures recherches en sociologie urbaine.

Le compte rendu de Warren Dunham, de la Wayne State University et de la Clinique Lafayette à Detroit, met encore plus en évidence les qualités théoriques de l'ouvrage. Pour lui, *The Image of the City* serait le « symbole de changement actuel dans la pensée des planners »<sup>36</sup>. Dunham envisageait que l'ouvrage fût capable de transformer les planners en psychologues de la société, contrant la domination contemporaine des architectes et des ingénieurs qui n'étaient guidés que par la beauté, l'ordre et l'efficacité. Il reconnaît que l'information la plus importante est à chercher dans les appendices, là où la méthode est détaillée en termes pratiques. Selon Dunham, c'est avec cette méthode que le city

planning peut acquérir toute sa valeur, et que les communautés peuvent l'utiliser.

On comprend facilement le succès futur de l'ouvrage de Lynch, notamment chez les étudiants. Plusieurs rééditions ainsi que des traductions successives dans une dizaine de langues en témoignent. Il ne semble pas pour autant si différent des autres livres analysés, en dehors de sa capacité à expliquer les problématiques et à les compléter par des méthodes.

## 2.4. WORKING CLASS SUBURBS OU LA MISE EN CAUSE DU MYTHE DE LA BANLIEUE ÉTATS- UNIENNE.

Dans l'espace temporel où notre corpus est paru, la méfiance envers les suburbs était établie de longue date. Des nombreuses études autour du sujet ont vu le jour tout au début des années cinquante. Pour cela, la génération des chercheurs née dans les années vingt préfère défier telles recherches, et introduire un nouveau regard sur les suburbs. C'est ainsi qu'avec *Working Class Suburbs, A Study of Auto Workers in Suburbia*, Berger a voulu alerter sur deux problématiques : le fait qu'une classe ouvrière puisse habiter un suburb, et l'étude que cela mérite. Il a donc pris la banlieue ouvrière de San Jose, en Californie, construite par la Ford Motor Company, comme exemple.

Nous avons déjà vu dans l'analyse de *The Exploding Metropolis* l'introduction du terrain de recherche sur les classes sociales associées aux minorités raciales habitant le centre-ville, mais jusqu'à la publication de *Working Class Suburbs*, la thématique semble nouvelle et innovante par rapport à la relation entre les suburbs et les classes ouvrières. Ainsi Berger présente ce qu'il appelle « Le mythe de la banlieue » [The Myth of Suburbia] comme une situation liée exclusivement aux classes moyennes et aux travailleurs en col blanc. Le mythe aurait été récemment développé aux États-Unis, et il décrirait non seulement une tendance croissante à partir vivre dans les suburbs, mais aussi les changements psychologiques qui accompagnent un tel déplacement. Pour définir la population cible de son étude, Berger présente dans la préface toute une série des tableaux, des pourcentages et des statistiques qui laissent entrevoir un groupe social singulier.

Organisée en sept chapitres auxquels s'ajoutent les annexes, la problématique du livre a été élaborée à partir d'une quantité importante d'études sur les suburbs. Le premier chapitre de l'ouvrage présente en effet le mythe de la banlieue. Celui-ci s'explique par l'usage du mot suburb pour désigner une façon de vivre, en apparence très facile à visualiser : des pavillons identiques et alignés, non loin d'un centre commercial et d'une école primaire. Leurs propriétaires ont une caractéristique commune: ils sont mobiles. Tout d'abord, ils se déplacent tous les jours pendant des heures; ensuite, ils peuvent changer de travail et faire la preuve de la possibilité de l'ascension



sociale, car la plupart d'entre eux ont les qualifications pour le faire. Ils votent tous pour le parti républicain et ils vont à l'église régulièrement. Pourtant, Berger entend démontrer que la banlieue ne peut pas être aussi homogène que le veut le mythe. L'exposé de cette partie semble délibérément dirigé vers ceux que l'auteur appelle « les chercheurs des suburbs ». Berger différencie bien deux groupes de chercheurs : ceux qui sont pour et ceux qui sont contre les suburbs ; disculpant ainsi ses confrères (les chercheurs scientifiques), et accusant tous les autres (les écrivains populaires [popular writers]). Parmi les premiers, on trouve David Riesman, qui aurait contribué à une lecture précoce du livre ; parmi les seconds, on compte Lewis Mumford et William H. Whyte Jr.

Dès le deuxième chapitre, Berger tente de dégager point par point ce qui caractérise les suburbs de la classe moyenne. Il prend chacune des particularités qui définissent en principe le mythe et les développe une par une. La mobilité, l'appartenance politique, la religion, les loisirs et la volonté d'ascension sociale constituent ainsi les thématiques de chacun des chapitres suivants.

La mobilité est au centre du deuxième chapitre, et devient ainsi la première caractéristique à étudier car il s'agit de celle que partagent tous les suburbains : elle révèle leur nature changeante [transit nature]. Un suburbain est par nature quelqu'un qui peut être mobile professionnellement, car il veut progresser dans l'entreprise et ainsi améliorer sa vie et son statut social pour atteindre ce qui sera appelé la « prospérité » [prosperity]. La mobilité, qui comporterait par conséquence l'ambition de changer de classe sociale, ne serait pas présente dans le suburb de l'entreprise Ford à San Jose. D'abord parce que tous les travailleurs ont été déplacés par l'entreprise et non de leur propre initiative, ensuite parce qu'ils ne se posent pas la question de l'ascension sociale. Ni mobilité donc ni changement de classe dans le suburb ouvrier, juste la découverte du « confort domestique ». Berger ne met pas en cause l'embourgeoisement de la classe ouvrière, pourtant il reconnaît que le suburb est directement associé à un confort auquel les populations ouvrières n'avaient pas accès auparavant.

La question des appartenances politiques est le sujet du troisième chapitre. Comme Wood, Berger analyse le changement d'affiliation politique des habitants en prenant en compte quelques chercheurs spécialistes des suburbs, tels que William H. Whyte Jr et Samuel Lubell entre autres. Dans la classe moyenne, les démocrates deviendraient républicains une fois qu'ils habitent dans leurs nouveaux logements. Si ce phénomène existe, dit Berger, il ne peut pas être lié à la mobilité ou à l'espace d'habitation. Son hypothèse est que les gens arrivent dans les suburbs avec leur propre culture. Les résultats de l'élection présidentielle de 1960 le démontrent. Cette année-là, les démocrates reprennent le pouvoir après huit ans de gouvernement républicain. Tout au contraire, les élections du début des années cinquante ont marqué une décennie majoritairement républicaine, à un moment où le boom des suburbs n'avaient pas encore eu lieu<sup>37</sup>.



Selon Berger, les hommes, qu'ils soient issus de la classe moyenne ou de la classe ouvrière, ne changent pas leurs habitudes d'un jour à l'autre, tendance qui se confirme quand on étudie le phénomène de la pratique religieuse. D'après le mythe, l'installation en suburb s'accompagne d'une tendance à devenir plus croyant, pourtant Berger arrive à démontrer que le réveil de la religiosité n'est pas avéré, car la foi est une vieille habitude des États-Uniens. Ainsi, l'image de la banlieue semble être utilisée par les chercheurs des suburbs pour justifier des changements antérieurs déjà constatés : du point de vue de la religion, le suburb chez Berger est loin d'être une forme urbaine « moderne ». Le suburb semble en fait avoir tendance à perpétuer les habitudes du passé<sup>38</sup>.

Ensuite, les cinquième et sixième chapitres abordent respectivement l'usage du temps libre et la conscience d'appartenir à une classe sociale. Les travailleurs habitant les suburbs ont été qualifiés de « chercheurs de statut » [status seekers], ce pourquoi Berger veut démontrer que le loisir n'est pas une question de classe sociale. Tout d'abord, la classe ouvrière peut avoir les mêmes habitudes de loisir que la classe moyenne, bien qu'il y ait des comportements différents, par exemple le fait de saisir l'opportunité des rencontres dans la rue. C'est à partir de ces différences que les habitants du suburb ouvrier étudié prennent conscience de leur classe sociale. Ils se disent eux-mêmes travailleurs, ouvriers, et s'il y a des améliorations en matière d'habitation ou de salaire, il n'y a cependant pas d'ascension sociale consciente.

À la fin du livre, Berger cherche une explication sur les classes sociales et leur relation aux espaces d'habitation, ce qui l'amène à conclure sur une mise en cause du mythe de la banlieue. Dans le septième chapitre, Berger n'a pas peur de la controverse. Il met en avant sa propre situation d'outsider : les chercheurs des suburbs passent pour des critiques de la banlieue qui, selon Berger, « sont ceux qui sont mécontents de la prospérité des autres »<sup>39</sup>. Ces critiques font des généralités sur la classe moyenne, parce que les États-Uniens dans leur masse semblent vouloir faire partie de la classe moyenne, alors que leur désir est en fait « de progresser » tout en gardant leurs caractéristiques propres.

À l'instar *The Image of the City* de Lynch, à la fin de son ouvrage, Berger apporte les preuves de ses affirmations. Annexes et bibliographie occupent le tiers du contenu. On y constate que la définition de son terrain n'apparaît pas dans le corps du livre mais dans les annexes ; deux parties où Berger met en garde ses lecteurs sur la taille et la clarté discutables de ses données. La première annexe présente les données obtenues et classées, tandis que la deuxième présente un questionnaire en 110 points.

La bibliographie occupe cinq pages ; la plupart des livres cités ont été publiés entre 1950 et 1959. Quelques exceptions — quatre — peuvent être considérées comme le contexte historique de l'enquête, en particulier l'ouvrage de Harlan Douglas, *The Suburban Trend*. Cité également par les

contemporains de Berger, le livre de Douglas, publié en 1925, est une recherche célèbre sur les suburbs des années vingt. Douglas est le premier à avoir tenté de faire une classification des banlieues états-uniennes, bien qu'à la fin de son livre il ait reconnu ne pas avoir atteint son objectif.

Cette bibliographie se divise en parties égales entre les ouvrages spécialisés et les périodiques. Dans cette deuxième catégorie, la quantité des magazines populaires cités atteint celle des journaux scientifiques. A ce stade, on comprend que le point de départ est l'analyse d'un « mythe populaire » que les chercheurs des suburbs ont aidé à mettre en évidence. Berger cite par exemple des articles parus dans des revues telles que *Social Problems*, un journal avant-gardiste édité par le département de Sociologie de l'université de Chicago, et des articles publiés dans *Harper's Bazaar*, le magazine féminin le plus populaire de l'époque. Berger démontre ainsi que le mythe de la banlieue n'existe pas seulement dans le bavardage [gossip] des magazines populaires, mais aussi dans les études publiées dans les journaux scientifiques. Il déclare également que ce qu'il appelle « les magazines de Luce », soit tous les magazines produits par Time Inc. Co. (*Fortune*, *Life*, *Time*, *Architectural Forum*), sont ceux qui émettent le plus des jugements négatifs sur les suburbs. L'installation en banlieue est généralement synonyme de changement de classe sociale et de statut économique ; or, les magazines de Luce incarnent la critique contre ce qui a été considéré comme de « l'arrivisme social ». Amplement lus par les classes moyennes, ces magazines présentent différentes versions de la banlieue et de ce qui la caractérise tout en se déclarant ouvertement en faveur de la ville traditionnelle.

L'usage scientifique des magazines populaires ainsi que les résultats de l'enquête font débat à l'époque de la sortie du livre. Les recensions confirment les interrogations que suscite le corpus du livre. Pour certains, les sources dites « populaires » démontrent l'intérêt de l'usage d'un corpus encore peu exploré dans le monde de la recherche en sociologie<sup>40</sup> ; pour d'autres, l'hypothèse de Berger, celle qui signale William Whyte avec son étude sur Park Forest comme l'un des créateurs du mythe de la banlieue, serait trop faible pour engendrer toute une étude. Cet avis est partagé par plusieurs chercheurs, qui qualifient Whyte de « journaliste » et non pas de scientifique<sup>41</sup>.

Berger défend avec force son choix d'un corpus où la presse populaire a le même poids que la presse savante<sup>42</sup>. Il argumente sa position du point de vue de la recherche, et il reconnaît que les critiques négatives contre son livre sont peut-être la conséquence de sa réputation en tant que chercheur. Comme il se déclare « contre les mythes », il donne l'impression de contrecarrer les personnalités les plus puissantes des États-Unis.

### 2.4.1. MYTHE ET PRESSE POPULAIRE

#### UNE PROPOSITION POUR LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Plusieurs innovations peuvent être reconnus au travail de Berger. Tout d'abord, il est l'un des premiers à vouloir définir ce qu'il appelle « le mythe des suburbs ». Les suburbs, alors au cœur des recherches des plusieurs chercheurs, étaient en même temps le centre des controverses ; ce qui incite Berger à parler de l'établissement d'un mythe. Le mythe s'explique à partir de l'usage d'un mot pour désigner une façon de vivre, pourtant il conclut qu'il est fort difficile de le trouver partout à l'échelle du pays. Si les maisons identiques en ligne, non loin d'un centre commercial moderne et d'une école primaire, relèvent des caractéristiques physiques communes, tous les habitants des suburbs ne sont pas semblables. Berger arrive à démontrer que le fait d'habiter en suburb est parti d'une renaissance économique sans que cela ait des effets nocifs sur les populations, notamment les populations ouvrières.

En ce qui concerne le mythe, à la fin de son ouvrage, Berger mène une offensive contre ceux qu'il appelle les « critiques » des suburbs. Ces gens sont, d'après lui, les habituels professionnels insatisfaits « qui rappellent aux gens que ce qui les entoure n'est qu'une illusion : la pathétique victoire du capitalisme »<sup>43</sup>. Les habitants des suburbs apparaissent comme les « ennemis » des chercheurs, s'ils sont considérés selon les stéréotypes de la classe moyenne supérieure, c'est-à-dire républicaine, protestante, etc., pour laquelle semblent avoir été élevées toutes les constructions qui peuvent porter le nom de « suburb ». Selon Berger, ce regard négatif est propre aux sciences sociales. Au contraire, les sciences économiques ont évalué positivement les suburbs car ils seront à l'origine d'une croissance généralisée du pays. Cela démontre, d'après Berger, que la critique est le fruit d'une pensée de gauche [left-wing point of view], inquiète des changements dans la culture des masses ainsi que de l'apparente disparition d'une conscience ouvrière. Pourtant, selon Berger, la banlieue est la preuve que les États-Uniens vivent aujourd'hui « mieux que jamais ».

L'utilisation des périodiques populaires avec la même considération que celle portée aux journaux scientifiques présente aussi un enjeu pour l'auteur et pour la recherche. La lecture des sources populaires a amené Berger à penser qu'il existait un mythe associé aux formes suburbaines, mythe selon lequel l'aliénation de la classe moyenne serait dangereuse pour la société. La déconstruction du mythe lui a permis de s'inscrire en tant que chercheur parmi ceux qui ont inauguré une nouvelle conscience de l'esthétique étatsunienne. Celle-ci se verra théorisée quelques années plus tard du point de vue architectural dans les livres de Reyner Banham et Robert Venturi, selon lesquels les productions urbaines des années soixante sont les produits d'une nouvelle culture états-unienne<sup>44</sup>.

### 2.4.2. UN OUVRAGE JUGÉ « LIMITÉ » PAR LES PLANNERS

L'absence de réaction de la presse à l'ouvrage de Berger nous montre, en dépit du soutien financier d'une entreprise aussi populaire que Ford, à quel point ce type d'intellectuels ne tolérait

les débats que s'ils se tenaient à l'intérieur des institutions. Nous ignorons l'avis de Ford sur cet ouvrage, bien que celui-ci sera sans cesse reprise dans les bibliographies des livres historiques de la compagnie<sup>45</sup>. S'agissant d'une publication issue d'une thèse de doctorat, elle est rangée dans les étagères des librairies spécialisées. Avec le temps, le livre a été reconnu comme une « étude classique de la banlieue et du mythe de la banlieue »<sup>46</sup>. Une réédition est livrée en 1968 et la version anniversaire en format relié paraît en 1970, mais jamais aucune traduction n'en a été faite.

En général, le livre de Berger a fait l'objet de très peu de commentaires, bien qu'élogieux de la part des planners. Catherine Bauer a voulu en faire la recension pour le *JAI*<sup>47</sup>. « Excellent mais limité », pour Bauer, l'objectif du livre est de déconstruire le mythe des suburbs et de régler la question de ce désir apparent d'ascension des classes sociales qu'y habitent. Bauer nous rappelle également que Berger n'étudie pas la présence des Afro-Américains parmi les habitants du suburb de référence. Pourtant, Berger place les tableaux chiffrés de cette population dans les appendices, mais ils ne sont pas l'objet de commentaires additionnels.

*Working Class Suburbs* rencontre plus d'intérêt chez les sociologues, qui voient à leur tour les planners comme les acteurs les plus concernés par l'ouvrage. Herbert Gans écrit un compte rendu très favorable quelques mois après la sortie du livre<sup>48</sup>. En le qualifiant de « livre important », Gans invite les critiques et les planners à le lire, pour qu'ils puissent « laisser de côté les envies de changer les habitudes de la population de la ville »<sup>49</sup>. En effet, Gans et Berger partagent l'envie de démontrer que les études sur les suburbs ont tendancieusement associé ces constructions avec la recherche d'une façon de vivre très « classe moyenne ». Gans se félicite du fait qu'en 105 pages seulement, Berger ait pu démontrer « l'inexactitude du stéréotype 'suburb' avec une grande quantité d'évidence empirique »<sup>50</sup>. « Le livre est court, les points majeurs ont été bien démontrés par des données obtenues à partir d'entretiens ; les interprétations de l'auteur sont claires et raisonnables ; et le volume est bien écrit ». Bref, cet ouvrage questionne également les stéréotypes des sociologues.

## 2.5. DEATH AND LIFE OF GREAT AMERICAN CITIES CLASSIQUE À PEINE PUBLIÉ

Déposé au Random House en janvier 1961, le manuscrit de Jane Jacobs est un gros paquet de presque 300 pages, écrit à la première personne, mené à son terme après trois ans d'écriture. Le livre est prêt vers octobre de la même année ; c'est l'un des livres qui a été le sujet des nombreuses recensions dans les journaux et magazines populaires, d'où peut-être son succès<sup>51</sup>.

La première page du livre déroule une longue liste de remerciements, qui inclut les soutiens à la recherche, et que nous étudierons dans les chapitres suivants de cette thèse. Un paragraphe qui excuse l'absence d'illustrations suit les remerciements : les images, dit Jacobs, « existent dans la ville, il faut

juste aller la regarder de plus près ». Ensuite le lecteur est attiré par une longue épigraphe empruntée à Oliver Wendell Holmes, un juriste écrivain considéré comme l'un des intellectuels états-uniens les plus influents du XX<sup>e</sup> siècle<sup>52</sup>. Le texte, qui n'est pas référencé, fait appel aux valeurs de la vie et du travail « intense », car le travail « intense » peut procurer une vie « riche ».

L'introduction de *Death and Life of Great American Cities* débute par une phrase critique : « Ce livre est une attaque contre l'actuel city planning et la reconstruction » ; une offensive, précise Jacobs, contre les procédures urbaines « modernes ». En effet, le contexte du livre dévoile quelques indices incontournables chez Jacobs. Son quartier de résidence où elle habite depuis son arrivée à New York est en train d'être transformé par le programme de rénovation urbaine dirigé par Robert Moses, le directeur du New York City Parks Department depuis les années trente. Le livre inaugure ainsi un autre chapitre de l'histoire urbaine avec la question sur la préservation historique [historic preservation].

Dans les quarante pages qui font l'introduction du livre, on comprend les raisons de l'enquête, ainsi que sa méthode. Cette dernière consiste à décrire ce qui constitue la ville, ce qui la compose et, par là, les caractéristiques d'un quartier résidentiel « bien équilibré ». Les mobiles qui conduisent Jacobs à explorer les villes telles qu'elles sont, sont nés du besoin de faire connaître sa propre ville, là où elle habite. Ce point de départ va, selon Jacobs, dans le sens contraire de celui « des urbanistes orthodoxes » qui, à son avis, font partie « de la culture du pays » et qui regardent les villes d'après une position de haut. Ces urbanistes sont Ebenezer Howard, Lewis Mumford, Patrick Geddes, Catherine Bauer, Clarence Stein, Henry Wright, Raymond Unwin et Le Corbusier. On voit ici l'intronisation d'adversaires dont Jacobs parlera d'une façon plutôt négative, sans pour autant mettre en question les idées présentées dans leurs textes.

L'ouvrage s'organise en quatre grandes parties, chacune avec de nombreux chapitres. Aucun des chapitres n'est illustré, et Jacobs analyse un petit échantillon de quartiers de résidence, notamment dans les villes de Boston et New York. La première partie du livre introduit les questions et raisonnements de Jacobs en ce qui concerne la pratique, l'usage de la ville. Pour rendre son objectif plus clair, elle utilise une méthode descriptive qui commence par l'échelle la plus petite, qui serait celle des trottoirs, pour ensuite continuer par les parcs et finir par les quartiers de résidence. L'usage proposé par Jacobs de ces endroits de la ville correspond à une description qualitative qui inclut le témoignage des acteurs de la rue. Alors, son terrain se limite encore à deux quartiers typiques : Le North End à Boston et Greenwich Village à New York. La conclusion de cette partie est plutôt sobre: d'après Jacobs, ce qui caractérise une ville ne peut pas être appliqué comme une formule sur d'autres territoires. Pourtant le terrain de son analyse lui permet, selon elle, de reconnaître la façon de vivre d'une ville.

La deuxième partie du livre précise les conditions « nécessaires » pour qu'une ville soit « diverse ». Jacobs met l'accent sur ce mot « diversité » [diversity], pour marquer la différence présente dans les

villes par rapport à la monotonie que propose la rénovation urbaine ou les suburbs. La diversité serait ainsi exprimée de plusieurs façons : la diversité d'usage et des fonctions dans la ville, la diversité d'échelles et de hauteur des bâtiments, la diversité du temps dans la construction de la ville, la diversité des classes sociales et d'âges, la diversité des densités d'occupation. Les diversités qui, aux yeux de Jacobs, deviennent des besoins. Elle s'insurge ainsi contre les planners dont les pratiques seraient préjudiciables à la ville. Cette façon de penser a produit un mythe qui, aux yeux de Jacobs, provoque forcément le déclin des villes.

La troisième partie de *Death and Life of Great American Cities* présente les forces de déclin et de renouvellement de la ville. À ce sujet, Jacobs évoque la problématique de la ville face à la destruction des communautés. La parution, en principe spontanée, des zones appauvries dans certains endroits de la ville, et par conséquent la transformation de quartiers de résidence en taudis, et la création incontrôlable de zones rouillées [blight zones], difficiles à contrôler, aurait par réponse la rénovation urbaine. Puisque l'argent des fonds publics est destiné presque en exclusivité à l'éradication des tels taudis, Jacobs met en question l'utilisation de ces fonds et s'interroge en même temps le rôle des politiciens. Cette partie du livre s'avère la plus variée car Jacobs travaille sur des fronts et des arguments différents. D'autres auteurs apparaissent auxquels Jacobs fait référence. Tout d'abord, elle se penche sur l'étude de Kevin Lynch, qui aurait identifié la capacité des habitants à reconnaître les contours de leurs propres quartiers, ainsi que les éléments qui servent à unir ou à éloigner les quartiers les uns des autres. D'autre part, Jacobs cite l'étude de Herbert Gans sur la communauté d'Italiens qui habitent le West End à Boston, et lui permet d'expliquer cette notion de taudis selon laquelle il s'agirait d'un « unsluming slum », ou taudis faussement identifié comme tel, proposition qui vise à critiquer les politiques urbaines<sup>53</sup>. Cette interprétation de Jacobs sera plus tard durement critiquée par Herbert Gans lui-même<sup>54</sup>.

La dernière partie du livre permet à Jacobs de fournir « différentes tactiques » vis-à-vis des problématiques présentées, validées également par les planners. Pourtant, dit Jacobs, les solutions de ceux derniers ne seraient pas des véritables stratégies d'action. Pour cela, ce moment de l'ouvrage propose à ces professionnels quatre points d'action concrètes sur la ville : les crédits au logement, le trafic, la conception visuelle de la ville et les méthodes d'analyse. Bien que ces actions soient connues des planners, ils n'arriveraient pas à les mettre en place lors de la construction de leurs projets. Mais les solutions de Jacobs vont au-delà des pratiques architecturales et urbaines : elle conseille « l'enrichissement » des situations urbaines en cours. À ce propos, Jacobs évoque à nouveau les méthodes exposées par Lynch, qui permettraient d'identifier les limites de la ville et du quartier, et par ce biais de réorganiser l'espace. Cependant, à *contrario* de Lynch, elle estime que la ville ne peut pas être une « œuvre d'art ». Cette conception serait une des envies des planners pour faciliter le changement, position opposée à celle de l'auteur.



La ville, conclut Jacobs, a été créée par les êtres qui l'aiment, autrement dit les citoyens. Loin de proposer des solutions précises, la conclusion de Jacobs n'est pas très différente des raisons qui l'ont amené à écrire le livre : les réponses aux grandes problématiques de la ville ne sont pas à chercher dans les développements suburbains, mais dans les villes telles qu'elles sont.

### 2.5.1. UN RÉCIT FLOTTANT

L'intention de *Death and Life of Great American Cities* semble être de décrire un lexique qui, dans les mains des spécialistes, est devenu complexe ; pourtant ces mots aident à aborder les problématiques urbaines les plus communes. Comme résultat, tous les termes que Jacobs utilise ne sont pas partagés. Ainsi « blight », « slum », « gray areas » entre autres, sont à la fois les plus controversés et les plus utilisés de son vocabulaire.

Blight et slum sont les deux mots les plus employés par Jacobs, bien qu'elle ne soit pas la première à les utiliser. Sans arriver à une définition exacte de ces termes, certains de ses adversaires ont mis en évidence leur mauvaise utilisation. De prime abord, on constate que la traduction du lexique en elle-même semble poser problème. Si, dans la version originale, le mot « blight » est l'un des plus utilisés, les traductions ne lui appliquent pas toujours le même sens. Blight pourrait être traduit par « pourrissement », « bâtisses lépreuses », « effet néfaste », « fléau », « décrépitude ». Remarquons que dans le texte de Jacobs, où elle en use souvent, le mot ne semble pas non plus avoir un sens unique.

L'usage délibérément flottant des termes dénote une certaine méconnaissance de ceux-ci. Le mot slum est le centre d'un chapitre dans la troisième partie du livre. En dehors de la conceptualisation qu'elle en fait, Jacobs reprend le sens que Herbert Gans définit dans un article publié dans *JAIIP*, selon lequel « un slum est un espace où les conditions sociales pourraient engendrer des problèmes et des pathologies »<sup>55</sup>. Elle compare le quartier résidentiel où elle habite, qui, vient d'être déclaré comme « slum », au West End que Gans décrit dans l'article cité. Jacobs conclut que leur modèle réciproque n'est pas des slums, et qu'ils sont la cible d'un processus de rénovation ou unslumming, ce qui pourrait affecter gravement ces cibles. La définition de slum n'est pas affinée, le mot reste vague. Mais la problématique de sa définition semble se poser autant du côté du récit de Jacobs que du côté de la municipalité de New York, ce que l'auteur démontrera quelques années plus tard dans les manifestations contra la construction du Lower Manhattan Expressway<sup>56</sup>.

Lorsque Jacobs parle de gray areas, le phénomène se répète. La traduction du livre en français nous aide à comprendre l'usage de l'expression ajusté selon le sens de la phrase. Ainsi, on peut le traduire par : « un district particulièrement sinistre », « zones de marges », « zones résidentielles défavorisées », « franges urbaines non planifiées », « zone urbaine déshéritée ». Jacobs évoque ces zones tirée par l'exemple de Hyde Park, aux alentours immédiats de l'université de Chicago. Il s'agit d'un gray area



en disgrâce depuis trente ans, dont les raisons de la décadence restent méconnues<sup>57</sup>. Les gray areas auront été définies pour la première fois par Raymond Vernon dans une recherche soutenue par la Fondation Ford, et publiée sous le titre d'*Anatomy of a Metropolis*<sup>58</sup>. Plus tard, le même concept sera repris par la Fondation Ford pour son program Gray Areas, dont le premier cas fut la ville d'Oakland, en Californie<sup>59</sup>. Auparavant considérée comme une ville progressiste<sup>60</sup>, elle commence à se dégrader avec la migration de la population blanche vers la banlieue et l'arrivée simultanée des minorités afro-américaines, et avec elles celle du chômage, de la violence et de la disparition de l'industrie. Un gray area serait donc le résultat du déplacement des populations vers les suburbs. Jacobs ainsi voit les gray areas comme l'ensemble des territoires du centre-ville voués à la rénovation urbaine.

D'autres termes plus courants peuvent aussi poser problème à la lecture de *Death and Life of Great American Cities*. Le mot planner, par exemple, semble être également ambigu, car Jacobs ne fait pas de différence entre un « réformateur urbain » comme Robert Moses et les pratiquants du planning dans la ville, voire les planners formés dans les écoles de city planning. En fait, Jacobs utilise la figure de Moses pour comparer les city planners de l'époque. Cette figure représenterait une façon de penser à « l'ancienne », pour laquelle il fallait —paradoxalement— moderniser la ville à l'image de la Ville Radieuse de Le Corbusier. En suivant la même ligne, Jacobs qualifie le city planning de pseudoscience, le city design en étant le résultat. Aucun des deux n'a vraiment été testé dans ce qu'elle appelle le « monde réel »<sup>61</sup>.

Jacobs fait preuve de son expérience personnelle comme l'exprime son texte où elle utilise très couramment le « Je » ou le « Moi ». Selon certains spécialistes des années soixante, l'usage du « Je » dans la narration est alors une pratique courante, mais pourtant unique dans notre terrain d'études<sup>62</sup>.

### **2.5.2. LA RÉCEPTION DE DEATH AND LIFE OF GREAT AMERICAN CITIES. LES PORTES DU SUCCÈS.**

L'avenir de *Death and Life* ne semblait pas en principe être très prometteur. Pourtant l'ouvrage de Jane Jacobs a été très bien accueilli dès le début. La parution dans la catégorie des études urbaines offre un regard renouvelé sur les problématiques urbaines par rapport à ses confrères, quant à eux déjà très renommés. Chadbourne Gilpatric, le directeur associé de la Division of Humanities à la Fondation Rockefeller, voit en Jacobs l'une des « autres Lewis Mumford » que la fondation cherchait à soutenir<sup>63</sup>.

Dès sa présentation en 1956 à la Conférence sur l'Urban Design organisée par le Graduate School of Design (GSD) de Harvard, Jacobs devient une figure des réseaux des études urbaines. Son style accessible lui aurait permis de se faire entendre des cercles les plus populaires autant des plus savants. C'est cette qualité qui fait que le livre de Jacobs, très attendu avant même sa sortie, a été apprécié.

*Death and Life* est fameux pour avoir été en butte à toutes sortes de protestations à l'égard des idées exposées. Les professionnels du planning n'hésitent pas à mettre en cause non seulement la méthode utilisée par Jacobs, mais également ses conclusions. C'est le cas de Holmes Perkins et d'Edmund Bacon qui évaluent le livre en fonction de sa réception par le monde professionnel. Tous les deux avaient fait la connaissance de Jacobs dans les années précédentes à la publication du livre, mais eux aussi faisaient partie des planners auxquels Jacobs s'adressait sans ménagement<sup>64</sup>.

En effet, dès le lendemain de sa publication, le livre suscite toutes sortes de récriminations. Pourtant l'année de sa parution, il se voit décerner le prix Sidney Hillman, une récompense qu'ont obtenue les plus grands journalistes<sup>65</sup>. Ce « classique instantané »<sup>66</sup>, la presse notamment l'encense. Journaux et magazines en parlent presque toujours en termes élogieux<sup>67</sup>, contrairement aux planners. Deux recensions, par exemple, parues dans le même numéro d'octobre du *JAIIP*, ironisent sur le contenu du livre et le style de l'auteur et témoignent d'un rejet certain<sup>68</sup>. L'une des deux, celle de Morton Hoppenfeld, analyse *Death and Life* depuis les conceptions de la discipline. Il a donc des raisons pour exprimer sa méfiance envers les arguments de Jacobs. D'abord, il trouve l'auteur plus « sophistiqué » que son ouvrage. Il concède que le livre a été commenté dans tout le pays avant et après sa sortie. Il juge donc qu'il n'est pas nécessaire d'en faire un nouveau compte rendu ni de réitérer une défense argumentée des planners. Cependant, ce qui rend malheureux Hoppenfeld, c'est que Jacobs inclut dans le terme « planners » toutes les agences étatiques, des personnes comme Robert « Bob » Moses, même s'ils n'ont pas un diplôme de planner. Bref, il se méfie des mélanges des professions. Selon lui le livre soulève donc une problématique d'importance : les planners, non plus, ne font pas les villes. En fait, il explique qu'il s'agit d'une profession nouvelle, et que les villes existaient déjà avant la création de cette profession. Donc, dans un pays où le laisser-faire règne partout, les villes restent le produit d'une politique. Hoppenfeld critique la position de Jacobs car elle n'analyse que son « Greenwich Village » et propose une réponse unique aux problèmes de la ville ; ainsi, elle tombe dans le même travers que celui qu'elle critique chez les planners. Ce « regard unique » rend plus difficile le fait d'écrire vraiment sur une ville. En effet, ce point de vue exclusif d'analyse des villes sera constamment reproché par les critiques de *Death and Life*<sup>69</sup>. Pour ces derniers, Jacobs aurait fabriqué une « recette » pour faire en sorte que les gens puissent bien vivre dans leurs communautés ; et, à l'instar des planners, elle finirait par penser qu'une façon de vivre « correcte » passe par la planification de l'environnement [environmental planning].

Pour sa part, Melamed est plus bienveillant avec sa recension. Il explique que, malgré la phrase de départ, le livre n'est pas vraiment adressé à tous les planners, mais à ceux ou celui qui, en travaillant à la façon d'Hausmann — Robert Moses —, veut changer le visage de New York. Jacobs aime sa ville et son petit quartier, et pour Melamed cela justifie n'importe quel moyen

pour les protéger. Son argument est une défense de sa ville, ce qui est par nature entièrement opposé aux procédures des planners. Il pense que le livre est également un premier pas pour comprendre la démocratie de la ville : seul le temps permettra de regarder avec du recul les effets de la reconstruction urbaine.

*Death and Life* a été largement distribué, il a donc éveillé des remarques dans d'autres secteurs. Un exemple est D. H. Crompton de la revue anglaise *Town Planning Review*, pour qui le livre de Jacobs pose des questions importantes et nécessaires, d'une façon brève et claire<sup>70</sup>. Cependant, pour Crompton la théorie semble ne pas exister chez Jacobs, puisque sa façon de décrire les faits est « capricieuse ». A ce propos, il prend quelques phrases du livre et ajoute que très peu de planners anglais pourront accepter cette façon de raisonner. A l'instar de Hoppenfeld, Crompton pense que le livre est perturbant non pas par les énoncés, mais parce qu'il ne propose qu'un seul point de vue.

Si l'on étudie le livre dans le temps, on se rend compte qu'il a soulevé des critiques pendant presque cinquante ans. Cependant la plupart des gens ignorent que malgré la critique ébauchée dans son livre, Jacobs a participé plus tard au dessin du projet de West Village Houses à New York<sup>71</sup>. Jacobs n'aurait jamais pu imaginer l'accueil que *Death and Life* a eu dans le temps. Dans la préface qu'elle écrit pour l'édition de 1992, elle reconnaît que son seul intérêt à l'époque était de parler avec les gens de la rue, les piétons, de connaître leurs avis sur la ville et le quartier où ils habitaient tous ensemble<sup>72</sup>.

## 2.6. EN FINIR AVEC LE PRÉSENT. THE CITY IN HISTORY OU LES DERNIERS CHAPITRES D'UNE DÉBÂCLE

Livre historique pour une époque en pleine destruction du passé, *The City in History* lance plusieurs défis. L'ouvrage comporte près de six cent pages, hors images, avec une longue bibliographie. Pour l'analyser, nous avons pris comme objet d'étude les cinq derniers chapitres du livre, car ils sont contemporains de notre enquête. Il s'agit de « Commercial Expansion and Urban Dissolution » (ch. 14), « Paleotechnic Paradise : Coketown » (ch. 15), « Suburbia —and Beyond » (ch. 16), « The Myth of Megalopolis » (ch. 17), et « Retrospect and Prospect » (ch. 18). Cette partie du livre — graphiquement mis à part par une sélection d'images de la période en question—, débute par une explication des formes urbaines qui, selon Mumford, ont servi de modèle pour le développement des métropoles contemporaines. Le livre serait ainsi l'articulation entre une recherche et une pensée politique.

Le premier chapitre que nous avons étudié — le seizième— permet à Mumford de faire la transition entre le passé des villes, depuis l'antiquité, et ce qu'il appelle « les catastrophes urbaines de l'époque contemporaine<sup>73</sup> ». Dans ce sens, Mumford pense comme Lynch que la ville était une œuvre d'art aux constructions successives et qui manque sérieusement de beauté dans sa strate contemporaine.

L'ouvrage suit la chronologie, toutefois Mumford ne mentionne pas de dates précises. Ainsi le début de cette partie, qui trace l'histoire de ce qu'il appelle « la ville moderne », est situé à l'époque baroque, période à laquelle la ville est le résultat des « nouvelles forces économiques » réunies sous le mot « capitalisme<sup>74</sup> ». Les bâtiments de la ville changent alors : la bourse, la banque nationale et les lieux d'échanges deviennent aussi importants que la cathédrale. La ville s'agrandit de deux façons : d'abord, à travers les démolitions dans le centre-ville, procédure qui permet de renouveler les édifices afin qu'ils soient aptes à assumer la nouvelle économie ; ensuite, par la construction de quartiers résidentiels dans les suburbs permettant aux habitants d'échapper à la densité de la ville. Dès lors, la forme de la ville privilégierait les espaces privés.

Mumford explore donc les problématiques de l'expansion de la ville. L'extension de la grille urbaine spéculative et la construction d'un système public du transport furent les deux outils d'agrandissement de la ville capitaliste du XIX<sup>e</sup> siècle. L'aspect répétitif et uniforme de la ville y était fortement apprécié.

En prenant comme corpus la ville de Coketown, imaginée en 1854 par Charles Dickens dans son roman *Les Temps difficiles* [*Hard Times*], Mumford analyse des villes complètement vouées au travail, où les mines et leurs horaires étaient pénibles et où la population ne faisait que travailler. Une ville qui commence à être envahie par des moyens de communication tels que le chemin de fer ou le service postal. Pour Mumford, les éléments caractéristiques de la nouvelle ville industrialisée sont circonscrits par ses taudis, son industrie et le chemin de fer. À l'industrialisation succédera la ville hygiéniste, ou l'utopie de la ville saine; ce que Mumford nomme « régime paléotechnique » [paleotechnique regime]. Ce terme, utilisé par Mumford dans *The Culture of Cities* (1939), recouvre l'absence des différences entre ville et campagne.

Mumford considère ainsi les suburbs comme un phénomène beaucoup plus ancien que ce qu'en pensent ses contemporains. Si la justification de la construction des suburbs se trouve dans le retour à la nature et à la liberté que cela implique, pour Mumford, ils entrent en contradiction avec l'usage libre de l'espace suburbain et l'espace des villes historiques occidentales. Selon Mumford, et en écho avec Robert Wood, le suburb copie les villages du passé colonial et leur forme d'organisation<sup>75</sup>. À l'âge de la voiture, le charme des suburbs a disparu, car ils ne font plus de place aux piétons. « La nouvelle forme suburbaine a créé un modèle anti urbain<sup>76</sup> ». Mumford prend pour cible les transports urbains, qui ne sont pas accordés aux idéaux d'un type urbain comme ceux qu'expriment les suburbs. Les suburbs n'offrent pas d'espaces de rencontre et d'espaces pour la vie politique de la ville. Cette forme urbaine favorise la dispersion de la foule et le silence. Les suburbs deviennent ainsi, tel que David Riesman l'a écrit, le séjour de la « foule solitaire ».

Cette conclusion permet à Mumford d'expliquer le modèle de cité-jardin exprimé par ses concepteurs. En introduisant les idées d'Ebenezer Howard et de Patrick Geddes, Mumford arrive à la conclusion que les suburbs ne sont pas l'exemple parfait de la cité-jardin, mais qu'au contraire, ils répondent à un modèle de ville dispersée et reliée par un seul moyen de transport : la voiture privée. Selon Mumford, l'importance du concept de la cité-jardin de Howard a été d'envisager une forme d'association des nouvelles villes, connue comme la « ville sociale » [Social City<sup>77</sup>]. Pour Mumford, Howard est un visionnaire qui a réussi à regarder la ville comme un ordre social capable de s'autoréguler, à l'opposé, dit l'auteur, d'une métropole qui se construit exclusivement sur l'économie et l'argent. Les médias et tous les moyens de communication seront des extensions de la métropole, qui incitent la foule à ne plus réfléchir : la réalité devient une fiction où le spectacle doit continuer.

Au bilan, le monde métropolitain concentre pour Mumford la plupart des pouvoirs politiques, économiques et technologiques, alors qu'auparavant c'était le pouvoir religieux et de l'éducation, qui régnaient dans les villes et les villages. Ainsi, dans le chapitre dix-huit, Mumford, considérant l'évolution historique de la ville, lui imagine un avenir plus optimiste qu'il analyse dans les chapitres précédents. Il estime qu'il est temps de poser à nouveau le regard sur la terre et de regarder comment s'y développe une croissance organique. Il termine en parlant et en proposant une ville et, à une plus grande échelle, un monde, guidés par l'éducation et non par l'économie. La ville, vue par Mumford, a une mission spécifique : donner à l'homme conscience de son inscription dans le cosmos et dans l'histoire.

### 2.6.1. DÉCRIRE L'UTOPIE. LA VILLE RÊVÉE DE MUMFORD

Se présentant comme un compendium des villes du globe, *The City in History* est pourtant, en dépit de cette ambition, le résultat d'un unique voyage d'études à travers l'Europe. La thèse centrale de Mumford consiste à montrer la place qu'occupe le pouvoir au cœur de la construction urbaine ; au cœur, donc de la vie des hommes<sup>78</sup>. La présentation historique des villes corrobore l'idée de montrer la ville en train de se construire non pas comme la continuité de son évolution, mais comme un écart de sa propre histoire.

L'intention de l'ouvrage était de saisir l'histoire des villes à la fois comme le cadre du développement passé mais aussi comme le socle de son avenir. Identifier les problèmes des temps anciens permettait ainsi de définir les solutions de la croissance future<sup>79</sup>. Tous les livres antérieurs à *The City in History*, soit *The Culture of Cities* et *Technics and Civilization*, avaient cet objectif en tête. En effet, depuis 1930 en pleine rédaction de « Form and Personality », Mumford avait constaté qu'il manquait un véritable livre d'histoire urbaine<sup>80</sup>. C'est dans cette perspective de constitution historique de la ville que l'ouvrage réussit à mettre en œuvre une théorie de urbanisme.



*The Culture of Cities*, qui paraît avant *The City in History*, débute par l'exploration de la ville médiévale pour conclure sur la mégalopole. À son tour, le second s'achève par une ample analyse des suburbs. Cependant l'optimisme présent dans le premier ouvrage semble s'être effacé dans le deuxième. Dans celui que nous étudions ici, l'avenir paraît regorgé de dangers : périls nucléaires et carambolages, pollution, trafic, embouteillages dominant et la vision de la mégalopole est aveuglée par les calamités qu'elle porte.

Le livre n'est comparable à nul autre de cette période. Reprenant diverses idées de ses précédents ouvrages, Mumford arrive à composer un compendium de la ville dans une perspective assez critique : plutôt qu'analyser les caractéristiques formelles et les transformations de la ville contemporaine, il la décrit comme le lieu de l'institutionnalisation du pouvoir capitaliste. La métropole accentue le poids du pouvoir économique et éloigne d'autant la quête des valeurs humaines. Il considère la période qui concerne notre étude comme une catastrophe sociale et urbaine, une massification complète dans le sens qu'exprime David Riesman dans *La Foule solitaire*. Mumford se fait ainsi l'héritier des penseurs des années cinquante et, à différence de Berger ou Wood, il se fait le porte-parole du pessimisme de ces années-là.

Cinq ans ont passé entre la dernière publication de Mumford (*The Transformation of Man*, 1956) et *The City in History*. Ses idées sont plutôt bien reçues dans les cercles universitaires et du public général et elles arrivent à pénétrer les cercles des planners<sup>81</sup>.

### 2.6.2. THE CITY IN HISTORY OU L'HISTOIRE D'UN OUVRAGE DÉJÀ FULGURANT

Dès la sortie de *The City in History*, les presses savantes et populaires lui consacrent de nombreuses pages. Un an après, le livre est récompensé du National Book Award comme le meilleur ouvrage de l'année 1961 dans la catégorie essais ; une compétition dans laquelle Mumford se bat, entre autres, contre Jane Jacobs et son *Death and Life* et John Burchard et *The Architecture of America*<sup>82</sup>.

Considérant Mumford comme un auteur d'envergure, les planners rendent hommage à son ouvrage en lui consacrant une recension de plus de deux pages. Christopher Tunnard, professeur de City Planning à Yale, écrit un compte rendu très détaillé pour le *JAIIP*<sup>83</sup>. Il y rappelle l'histoire des études de city planning jusqu'au livre de Mumford : « un très bon développement de *The Culture of Cities* (1938), qui a influencé la pensée d'une génération » [a greatly expanded version of *The Culture of Cities*, published in 1938 which influenced the thinking of a generation]. D'après Tunnard, deux types de recherches historiques s'additionnent dans le livre de Mumford : l'histoire de certaines cultures urbaines et celle de quelques-unes des formes urbaines. Cependant, il constate que Mumford a négligé des villes importantes comme celles de l'Amérique latine ou les



villes musulmanes. Tunnard distingue trois parties dans le livre — la troisième est celle que nous avons choisie—, qui sont entièrement consacrées aux développements suburbains. Pour Tunnard, cela permet de comprendre les solutions proposées face à « la décadence mégalopolitaine ». Le critique remarque que les « héros » de Mumford continuent à être Geddes, Howard, Wright et Stein, mais il voit aussi l'arrivée d'un nouveau héros dans ce panthéon : les city-planning commissions. Mumford attribue ainsi plus de poids à la politique de la ville qu'aux planners ou aux architectes. Même Le Corbusier apparaît sous un angle inattendu : Mumford considère que la conception de Chandigarh marque le premier apport de l'architecte dans le domaine de l'urbanisme.

L'auteur de *Man-made America* considère le livre de Mumford comme une sorte de révolution, un tout nouveau départ pour la recherche en histoire urbaine, indispensable pour réaliser un projet urbain ou architectural. Tunnard, en tant que professeur, partage l'avis de Lynch sur la nécessité de l'analyse avant la conception d'un projet urbain. Mais l'analyse de l'histoire n'est pas à l'ordre du jour : certains endroits de la ville sont en train de disparaître. *The City in History* ouvre, lui, la perspective de l'histoire comme outil pour comprendre les réalisations urbaines et pour réfléchir à la préservation de la ville afin de prévenir lesdites « catastrophes » métropolitaines.

D'autre part, Robert Moses lui aussi, prend le temps dans *Atlantic Monthly* un compte rendu très négatif du livre de Mumford<sup>84</sup>. Il y compare l'auteur au prophète Jeremiah, qui aurait prédit la catastrophe des temps présents et aurait « empoisonné les jeunes générations ».

En dehors des échos dans la presse des planners états-uniens, le livre de Mumford est, comme celui de Jacobs, mentionné dans le journal anglais *The Town Planning Review*<sup>85</sup>. Mais, au contraire du livre de Jacobs, celui de Mumford est très bien accueilli. Selon John Friedmann, *The City in History* est, dans l'ensemble de la pensée sociale américaine, l'une des grandes réussites. Avec quantité d'adjectifs flatteurs, Friedmann défend l'opinion selon laquelle l'ouvrage échappe aux standards classiques de la critique académique. En même temps, il y trouve des similitudes littéraires et théoriques avec le travail de David Riesman, à savoir la façon d'expliquer la structure sociale et commerciale de la ville à partir des centres financiers, de l'opinion publique, de la propagande, de la mode et du commerce. Pour Friedmann, le livre de Mumford démontre à quel point il est nécessaire d'équilibrer les intérêts publics et privés car, leur disproportion pourrait créer un effet de masse, voire une « foule solitaire ». Friedman attire l'attention sur le fait que Mumford considère que l'équilibre de la ville est directement lié à celui du pays, comme si les villes étaient le pays à plus petite échelle.

Remarquons que *The City in History* est le seul ouvrage du corpus à sortir du cercle des lecteurs. Une série documentaire canadienne en a été tirée<sup>86</sup>, et toutes sortes de recensions n'ont cessé d'être écrites. L'ouvrage a fait passer Mumford du statut de « critique » urbain à celui d'historien.

## 2.7. PLANNING ET SOCIOLOGIE. DEUX PERSPECTIVES DU PROBLÈME DANS *THE URBAN VILLAGERS*

Dans son premier livre publié, Herbert Gans se présente lui-même à la fois comme un sociologue et comme un city planner : c'est le seul auteur du corpus à déclarer sa double profession. Une courte présentation des conditions ainsi que des réussites de la recherche est signée par son directeur, le psychiatre Erich Lindeman. Ensuite, dans la préface, Gans présente d'une façon sommaire les modalités de sa recherche : une expérience d'observation participante au sein d'une communauté condamnée à la disparition. Gans rappelle en premier lieu sa question initiale : il voulait tester la validité de l'approche des planners et des professions associées qui allaient traiter la population d'étude selon des critères d'appartenance à la classe moyenne. Ensuite, Gans parle du terrain de l'enquête, et décrit la population étudiée, soit les habitants du West End à Boston : un quartier d'immigrants en pleine disparition en raison des politiques de rénovation urbaine.

Le contenu de *The Urban Villagers* s'organise en trois parties, la quatrième sert d'épilogue. La première partie présente le terrain de l'enquête et la population étudiée. Sous l'angle d'une vision dite « écologique », Gans laisse entrevoir sa formation au Département de Sociologie de l'université de Chicago. Il présente la population témoin comme un groupe qui doit conformer sa vie « non urbaine » à un milieu urbain. Gans décrit les caractéristiques du quartier et de sa population, dans le but de donner une interprétation objective de son terrain. Dans le deuxième chapitre, le terrain est présenté d'un point de vue historique et culturel. Gans y présente la population composée majoritairement d'italiens de deuxième génération, qui fait pour la plupart également partie de la classe ouvrière. La construction de son argument lui donne l'opportunité d'entrer dans le cœur du sujet et d'introduire dans le texte le concept de groupe de pairs [peer group]. Au sein de cette communauté, les relations se tracent prioritairement entre les groupes de pairs, y compris les amis les plus proches. Un constat qui sera développé tout au long de la deuxième partie.

En effet le livre approfondit le concept de groupe de pairs dans la deuxième partie. Gans commence à décrire le groupe de pairs comme des poupées russes, de la plus petite unité — la famille — jusqu'à la plus grande, qu'il appelle « le monde extérieur » [outside world]. Il aborde successivement les différentes échelles afin de comprendre les rapports qui renvoient les unes aux autres. L'auteur centre ensuite sa description sur l'étude de l'individu dans le groupe et sur celle de la relation entre les pairs, sur la reconnaissance et la construction de l'image de l'individu dans le groupe. À cette fin, il explore la communauté, la participation et la direction du groupe, l'église, les associations et les commerces. Enfin, Gans ouvre sur ce qu'il appelle « le monde extérieur ». Ce « monde » inclut le travail, l'éducation et la santé des West Enders. Dans le monde extérieur, les groupes de pairs sont confrontés aux autres, parmi lesquels Gans compte ceux qu'il appelle les « caretakers » (les travailleurs sociaux, les conseillers financiers, les city planners, entre autres) et les

politiciens. Cette partie du livre finit par une évaluation de la relation entre le groupe de pairs du West End et le monde extérieur : d'une part, leur acceptation et leur insertion dans ce monde ; d'autre part, leur résistance face aux changements. Aussi, conclut l'auteur, les nouvelles générations des West Enders seront prêtes à affronter à ce monde qui semble ne pas être le leur. Leur vie de quartier sera bientôt effacée par un projet de rénovation urbaine, signant probablement la fin de leur groupe.

La troisième partie de *The Urban Villagers* explore la relation entre la population du West End et la société américaine. Des pages qui considèrent les différences entre la population étudiée et d'autres groupes sociaux et raciaux. Après quelques analyses, Gans rapproche le groupe du West End des classes laborieuses [working class] ; hypothèse qu'il privilégie par rapport à celle de la relation ethnique. En conséquence, le problème réside dans les tentatives de faire correspondre le quartier (l'analyse du quartier et le projet du futur quartier rénové) à l'opinion dominante de la classe moyenne, dont les planners seront issus.

Dominé par cette analyse, le douzième chapitre conclut l'étude. L'ouvrage ne vise pas seulement à présenter un groupe humain habitant un quartier en rénovation, mais aussi à discerner l'influence qu'exerce la classe moyenne par le biais des services fournis par les city planners et les caretakers, emprise que le livre essaierait de mettre en question afin de la corriger. Gans propose alors aux city planners de travailler en équipe afin d'aboutir à des solutions plus efficaces.

L'épilogue de l'œuvre dévoile la réalité du West End : il s'agit d'un quartier en train de se renouveler où tout ce qui existait jusqu'alors a presque entièrement disparu. Là où habitaient plus de vingt mille personnes, ne demeurent plus que l'hôpital, l'église catholique et les nouveaux immeubles pour les classes moyennes. Gans propose donc des procédures différentes de celles de la rénovation urbaine ou de la réhabilitation. Il juge que le West End n'avait pas besoin d'être rénové. C'est également l'occasion d'explorer l'usage des concepts. Le terme « slum » ne fait pas forcément référence aux conditions matérielles ou sociales, puisque celles-ci ne se recouvrent pas dans les slums. Ainsi, chaque slum aurait besoin d'une étude indépendante<sup>87</sup>. En conclusion, Gans attire l'attention des lecteurs sur le fait qu'il existe d'autres communautés plus sensibles aux problèmes urbains et plus exposées que le West End. Les planners doivent donc vraiment comprendre la communauté sur laquelle ils vont travailler.

Comme dans les ouvrages de Lynch ou de Berger, les appendices explicitent les méthodes de l'étude. Comme il s'agit d'une étude d'observation participante, Gans reconnaît l'influence de sa formation en sociologie avec ses maîtres Everett C. Hughes et Louis Wirth, à l'université de Chicago. Sa méthode d'observation participante a consisté à vivre huit mois dans le West End, où il a relevé plusieurs problématiques, notamment celle du choix de la méthode et de sa mise en place sur le terrain<sup>88</sup>. À la fin de cette partie, Gans conclut qu'il ne présente pas étude scientifique, son échantillon

de départ étant trop restreint : seul un groupe de vingt personnes, pour la plupart des hommes, sur une population de presque trois mille personnes, ont été en contact direct avec lui. L'étude peut donc être considérée comme bâtie sur des interprétations réalisées à partir d'un petit échantillon.

Dans sa conclusion, l'ouvrage rappelle que son sujet n'est pas de connaître une population en train de disparaître, mais de regarder de plus près le rôle des city planners et des programmes de rénovation urbaine face aux populations ciblées.

### 2.7.1. LES CITY PLANNERS SOUS L'ŒIL DU SOCIOLOGUE

Une longue liste de « recommandations pour la rénovation urbaine » [some recommendations for urban renewal] apparaît dans les dernières pages du livre. L'enjeu du livre concerne moins l'étude sociologique que les critiques adressées aux city planners. Une position rendue possible grâce à la double profession de Gans. Son analyse, d'ailleurs, n'est pas novatrice sur le plan de la sociologie. C'est un travail d'observation participante qui lui permet de décrire et d'analyser tout ce qui se passe dans le West End. Certains concepts empruntés à des chercheurs reconnus permettent à Gans de relier son livre à la problématique en vogue : les suburbs et l'aliénation de la population états-unienne. Ainsi, l'auteur trace constamment des parallèles entre les habitants du West End et les habitants des suburbs. Ces parallèles lui servent à démentir les analyses critiques dont les habitants des suburbs ont été la cible, en même temps qu'ils le font s'interroger sur la façon dont la population du centre-ville a été pauvrement étudiée.

Gans se sert de termes spécifiques pour décrire certaines situations. Mais, à chaque fois, il explique leur usage. Par exemple, il utilise le mot communauté [community] simplement pour décrire le groupe de population, différemment donc, dit-il, des concepts des sociologues pour qui une communauté est avant tout un terme qui fait référence à un groupe social qui occupe un territoire délimité. De même pour le mot taudis [slum], qui n'équivaut pas à « quartier de résidence ouvrière » [low-rent ditrict], et qui, dans les circonstances de la rénovation urbaine, serait un terme résultant d'une évaluation et non d'une analyse. Le mot slum ferait référence autant aux conditions matérielles que sociales du lieu, mais, dans le cas étudiée, il ferait référence seulement aux conditions concrètes du West End. À partir de son expérience, Gans propose que l'usage du mot soit plus ouvert afin de ne plus juger les quartiers de résidence selon des critères qui ne sont pas forcément applicables.

Le livre met en perspective les problématiques urbaines à partir du point de vue des professions. Il met en question les procédures des planners dans le cadre des problématiques propres à leur démarche.

### 2.7.2. THE URBAN VILLAGERS LA SOCIOLOGIE AU SERVICE DES PLANNERS

Les planners prêtèrent à peine attention à *The Urban Villagers*. Peter Willmott, professeur anglais associé à l'Institute of Community Studies à Londres, signe, un an après la parution, la recension parue dans le *JAIP*<sup>89</sup>. L'article reconnaît l'importance du livre écrit par un auteur à double casquette et, par là, destiné à la fois aux sociologues et aux city planners. Le commentateur reconnaît d'emblée que l'étude de Gans est une réussite dans sa dénonciation de la croyance selon laquelle tous les Américains appartiendraient tous à la classe moyenne. Willmott attire l'attention sur l'habileté de Gans à faire comprendre aux lecteurs les préjugés avec lesquels les professionnels de la rénovation considèrent les quartiers où ils doivent ouvrir et auxquels les habitants seront confrontés. Il remarque également l'épilogue dans lequel Gans essaie d'établir des nouvelles stratégies afin d'arriver à un développement urbain plus réussi. Willmott sait que seul un séjour tel que celui de Gans dans le West End pouvait donner un livre assez « lucide » ; il estime que le livre peut aider les city planners « à prendre conscience de ce qu'ils font ».

D'autres recensions paraissent, rédigés notamment par des professionnels des sciences sociales. *The urban villagers* est « une magnifique réussite à la fois ethnographique, analytique et d'orientation politique », écrit Howard Becker, un collègue de Gans. Il estime que la thèse du groupe de pairs et les conseils donnés aux planners constituent les apports les plus importants du livre<sup>90</sup>. « Le livre est une valeureuse correction portée aux jugements superficiels et rapides sur les taudis », est la conclusion du professeur britannique Richard K. Brown<sup>91</sup>. La méthode de Gans lui semble « particulière » et « stimulante », parce qu'elle est un état des lieux plus qu'une étude scientifique. Brown ne conseille pas la lecture du livre à ceux qui « aiment les données quantitatives » car ce n'est pas ce que Gans développe.

Quelquefois considéré comme une étude nostalgique d'un quartier de résidence en voie de disparition, *The Urban Villagers* a suscité toutes sortes de commentaires<sup>92</sup>. Pourtant le message du livre semble plutôt explicite: la rénovation urbaine peut être une erreur lorsqu'elle intervient dans une communauté qui n'en a pas besoin. Pourtant le West End a été en transformation longtemps avant l'analyse de Gans, ce qui fait de son étude une intervention peut-être tardive.

L'ouvrage de Gans est avec celui de Jacobs le seul à être reconnu comme un « message » destiné aux city planners. Critique ou pas de l'Urban Planning, *The Urban Villagers* semble laisser indifférent ses destinataires les plus directs.

## 2.8. HOUSING, PEOPLE AND CITIES. QUAND ACTION S'EMPREND DU LOGEMENT.

Housing, People and Cities (*HC&P*) du collectif Action s'ouvre sur croquis d'une ville quelconque dessiné par Saul Steinberg en 1952. Le dessin caricature la réalité de la ville avec ses périls : au centre du croquis, une grande avenue embouteillée domine la scène. A gauche, une représentation sarcastique des suburbs : des petits carrés répétés en groupes définis et sans ordre. A droite, la même idée de répétition cette fois-ci avec les barres des logements : une parodie de la rénovation urbaine. L'absence de nature et d'habitants complète le message du dessin : une ville destinée aux logements est en réalité une ville de logements éparpillés et de voitures concentrées. Les dessins de Steinberg étaient très connus à l'époque. Diplômé en architecture à l'Ecole Polytechnique de Milan en 1940, il publie ses caricatures dans les journaux états-uniens. Ses premiers dessins paraissent dans *Life* et *Harper's Bazaar* ; plus tard il dessinera les couvertures du *New Yorker*<sup>93</sup>.

Le croquis est une abstraction de la problématique étudiée dans le livre. Présenté par le directeur de la collection et coordonnateur de l'ouvrage, Martin Meyerson, le contenu est la somme de sept livres déjà publiés dans la collection, tous consacrés au « problème le plus important de la métropole » : le logement. Meyerson rappelle que le contenu de chaque ouvrage a été évalué et arbitré par un comité *ad hoc*, composé d'entrepreneurs et de spécialistes du sujet traité. Ce comité a également apporté quelques suggestions afin de convaincre les politiques de mettre en pratique les recommandations contenues dans l'ouvrage. Ceci fait du livre un manuel pratique davantage que théorique. A cet égard, la parution du livre a été précédée par le vote d'une nouvelle loi sur le logement [Housing Act of 1961], ce qui a obligé les auteurs à compléter au dernier moment leur texte. Une façon de prendre en compte la réalité. *HC&P* est peut-être le plus pratique des livres de notre corpus.

En ce qui concerne la thèse centrale du livre — le logement aux Etats-Unis—, les auteurs cherchent à proposer une série de nouvelles stratégies visant à affecter les méthodes de financement et les modèles de consommation. Selon Meyerson, le problème du logement relève de l'économie et des décisions prises par les politiciens. Dans cette mesure, il est nécessaire de rechercher de nouvelles politiques qui puissent aider plus directement le consommateur de logement. La question initiale est donc : que peuvent faire les différents acteurs du marché du logement pour améliorer la qualité de l'habitation?

Pour pouvoir y répondre, le livre s'organise en six parties, dont la première pose le problème du logement et les cinq derniers décrivent et présentent les défis auxquels se confrontent les différents acteurs du marché du logement, à savoir : le consommateur, le producteur, l'investisseur, le gouvernement fédéral et la communauté.



La première partie veut introduire la situation du logement dans la métropole états-unienne. Les auteurs présentent donc le logement comme un des secteurs les plus importants pour l'économie du pays. En 1961, un an avant la publication du livre, le marché du logement est divisé en deux secteurs : d'un côté, la construction de logements nouveaux centrée presque exclusivement sur les suburbs de la classe moyenne blanche et, de l'autre, la rénovation urbaine qui incite à construire des logements destinés aux populations ouvrières ou aux minorités raciales. Les auteurs considèrent qu'il existe un déséquilibre entre la production et la demande. La demande en logement des classes les plus pauvres ne trouve pas de réponse, ce qui pousse les constructeurs privés à spéculer. Devant cette situation, Meyerson et ses collègues proposent un programme de logement en se guidant par ce qu'ils appellent les « filtrations » : le principe consiste à construire beaucoup plus pour faire baisser les prix des logements anciens. Si la production était plus abondante, des options plus avantageuses se présenteraient à ceux qui, pour l'heure, sont exclus du marché du logement. Pour cela, des nouvelles stratégies qui tiennent compte, entre autres, d'une analyse de l'offre et la demande, des salaires des consommateurs, de leur origine ethnique, de la localisation des logements, des prêts immobiliers, sont à mettre en place.

Les consommateurs sont au centre de la deuxième partie du livre. Les auteurs étudient les différents consommateurs en fonction de leurs revenus. Le marché se divise donc entre ceux qui vivent dans des pavillons et ceux qui n'ayant pas d'autre option, vivent dans des logements sociaux ou restent dans la précarité. A ce sujet, Action a participé, avec *Fortune*, à une enquête de laquelle est ressortie une partie de l'information publiée dans *The Exploding Metropolis*. Cette enquête démontre ce qui était une évidence : la plupart des États-Uniens préfèrent habiter dans les suburbs qu'en centre-ville. Pourtant l'enquête aide à constater par la suite qu'il y a eu une montée « spectaculaire » de l'accès à la propriété dans toutes les couches de la population entre 1940 et 1960 ; autrement dit, les classes moyennes ne sont pas les seules à acheter des maisons. Cependant, demeurent quelques exceptions : les minorités ethniques (pour la plupart des Afro-Américains), les personnes âgées et les couples. Pour ces populations, les nouvelles constructions sont rarement accessibles et les crédits rares. Les agences immobilières n'offrent pas d'alternative puisque les minorités n'existent pas pour le marché du logement. Meyerson et ses collègues insistent sur le fait qu'une plus large offre en logements pourrait réduire les tensions raciales et sociales qui existent depuis très longtemps dans le pays.

La troisième partie du livre est consacrée aux producteurs de logements. Le producteur fait face à trois grandes questions. D'abord celle de la standardisation de la construction, qui permet d'économiser le processus de production du logement ; ensuite, celle de l'acquisition des terrains ; et pour finir, celle de l'offre en équipements publics (les parcs et les jardins entre autres). Dans ce chapitre, Meyerson et ses collègues montrent que les producteurs de logements font rarement appel à un architecte. En effet, la profession n'est pas présente dans le secteur : « La plupart des petits constructeurs utilisent

leurs propres dessins ou bien copient ou modifient les dessins qui paraissent dans les journaux ou les magazines populaires<sup>94</sup> ». Seuls les grands constructeurs emploient des architectes qualifiés, ce qui leur permet en même temps de profiter des innovations. Les auteurs dénoncent les différences entre grands et petits constructeurs et, par conséquent, les inégalités du marché : le producteur le plus riche concentre dans ses mains tout le pouvoir.

L'investisseur est au centre de la quatrième partie de *Housing, People and Cities*. Doublement décrit comme celui qui investit dans la construction et celui qui achète une maison, l'investisseur assure les sources de financement. En effet, lors des mesures de la période Roosevelt et la création du Federal National Mortgage Association (FNMA) connue comme Fannie Mae, la plupart des logements sont financés par des crédits à long terme. Pour cela il semblerait nécessaire d'inventer des nouvelles formules et permettre à plusieurs institutions financières de procurer de nouveaux crédits à l'investisseur. Les auteurs préconisent la création de nouvelles institutions, publiques et privées, afin d'améliorer les conditions de rénovation et d'amélioration des logements.

La problématique de l'investisseur amène les auteurs à étudier le rôle joué par le gouvernement fédéral dans le financement du logement. Ainsi, dans la cinquième partie du livre, les auteurs parcourent les politiques du logement en commençant par ce qu'ils appellent les « faibles politiques » menées depuis la crise de la fin des années vingt, jusqu'au Housing Act de 1954. Pour les auteurs, il est nécessaire de regarder de plus près les politiques du gouvernement afin de les différencier. Selon eux, le gouvernement fédéral doit mettre en place de nouveaux programmes de logements, proposer de nouvelles solutions, différentes de celles qui ont été développées après la crise des années trente. Meyerson dit à ce propos : « A review is in order ». Si la participation du gouvernement est timide, celle de l'entreprise privée est presque absente. Seul le gouvernement fédéral est à même d'apporter des réponses à de telles problématiques.

La communauté constitue le sujet principal de la sixième partie du livre. La thématique est essentielle car les États-Uniens s'organisent en communautés, surtout les plus démunis, améliorant ainsi leurs conditions de vie. *The Urban Villagers* de Gans l'avait déjà constaté. Dans ce contexte, les immigrants qui restent en communautés très fermées sont les plus touchés par rapport au logement car ils finissent par se loger dans de très mauvaises conditions. Ce chapitre propose ainsi de laisser les communautés intactes afin d'améliorer leurs conditions. Pour ce faire, les acteurs à mettre en place sont ceux que nous avons mentionnés plus haut, soit les consommateurs, les investisseurs, le gouvernement, les dirigeants politiques. Pourtant cette proposition, qui pourrait être cruciale pour les villes des années soixante, n'est pas contextualisée, et fait douter de sa formulation.

Le livre se termine par une « note législative ». En effet, une nouvelle loi —la loi sur le logement de 1961 due au gouvernement Kennedy— a été décrétée avant la parution. Meyerson extrait donc

quelques passages de la loi et les met en relation avec les propositions du livre. Il en conclut que la loi n'apporte toujours pas de réponse à ceux qui en ont le plus besoin.

Enfin, la bibliographie, sous le titre « sources » reste succincte par rapport à la taille de l'ouvrage. Meyerson explique qu'elle a été empruntée aux autres livres de la série. L'index, les tables et les cartes sont également listés à la fin du livre.

Sur le plan de sa réception, il semble que *Housing, People and Cities* a vraiment changé le destin du logement états-unien. Diffusé autant aux Etats-Unis qu'en Angleterre, le livre est reconnu comme une très large étude, la seule de notre corpus, qui serait passée de la théorie à la pratique.

### 2.8.1. HOUSING, PEOPLE AND CITIES. DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE

Le livre de Meyerson et de ses collègues d'Action porte un regard neuf sur le problème du logement aux États-Unis. Il serait l'un des premiers à définir un marché où de multiples acteurs jouent en même temps. Mais il définit aussi pour la première fois la science du logement, une connaissance que les auteurs décrivent à partir des problématiques les plus intolérables, tout en proposant des mesures pour y remédier. *Housing, People and Cities* s'adresse donc aux producteurs du marché et aux institutions de l'Etat qui peuvent mettre en œuvre de telles mesures. Par la suite, les auteurs s'intéressent à l'une des grandes problématiques urbaines des années soixante aux États-Unis : les minorités et leur droit au logement. Avoir étudié le problème du logement en relation avec les classes sociales et les minorités raciales est le grand apport du livre.

En ce qui concerne le rôle des acteurs clés dans la ville, le collectif Action parvient à des conclusions similaires à celles de Gans, Lynch et Jacobs. Action en appelle aux architectes. Ces professionnels ont du mal à être partie prenante de l'une des entreprises les mieux rémunérées du pays —la construction—. Leur absence explique sans doute le manque de créativité dans la conception de logements. Pour Meyerson et ses collègues, cela se traduit autant par cette monotonie des nouveaux logements tellement critiquée que par le défaut d'innovations. Pour les professionnels, le logement serait une science qui n'aurait pas de leaders.

Meyerson signale ensuite un nouveau responsable du chaos urbain : le gouvernement. Ce dernier n'a pas modifié la loi, il n'a donc pas favorisé l'usage de nouveaux matériaux et de nouvelles procédures de construction mais il a continué à privilégier les entreprises privées sur un marché peu concurrentiel. Les auteurs encouragent donc l'expérimentation à tous niveaux: en mettant en place de nouvelles procédures dans les mains du secteur privé et du gouvernement fédéral ; en expérimentant la parcellisation devant le manque croissante de terrains à bâtir. Meyerson propose ainsi aux principaux acteurs du développement de mieux diviser les terrains agricoles pour contrer l'étalement urbain.

Bref, le contenu du livre ne laisse pas d'être innovateur, mais on ne connaît pas suffisamment la réception de l'ouvrage pour savoir s'il a convaincu le public auquel il s'adressait.

### 2.8.2. LE DESTIN D'UN LIVRE CRITIQUE

Les planners états-uniens n'ont pas fait de recension de *Housing, People and Cities*, bien que ses auteurs jouassent un rôle au sein de l'AIP et de sa revue. Dès la fin des années cinquante, Meyerson et Wheaton font partie du comité d'édition du *JAIIP*, mais les recensions ne dépendaient pas d'eux mais des propositions qu'on leur présentait.

Les planners anglais lui accordent un peu plus d'attention. La *Town Planning Review* y trouve des éléments de comparaison entre les problèmes urbains aux États-Unis et en Angleterre<sup>95</sup>. Le livre est présenté comme une initiative d'Action, et à ce propos le critique remarque les objectifs du collectif : « un groupe de leaders qui travaillent pour le développement urbain ».

Après avoir présenté la Fondation Ford comme l'un des soutiens auteurs de l'enquête, Denis Chapman énonce les intentions du livre : celui-ci « reconnaît à part entière la situation du logement et propose de vraies solutions ». Cela permet de constater que certains groupes sociaux —les Afro-Américains et les pauvres— ne sont pas pris en compte. Pour Chapman, *Housing, People and Cities* « est un travail qui peut stimuler les intellectuels britanniques ». Les auteurs du livre sont liés à deux universités : Harvard et Pennsylvanie. À l'époque, la plupart des productions intellectuelles étaient attribuables à ces deux universités, même si les chercheurs travaillaient également pour des institutions publiques.

Les critiques des *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, qui étaient parmi les possibles destinataires de l'œuvre —le cercle des politiciens et des économistes—, trouvent le livre « exceptionnellement bien présenté<sup>96</sup> » et, à leur tour, les économistes le considèrent comme « une guide pour la formulation des politiques<sup>97</sup> ». Le contenu du livre paraissait avoir pour objectif de changer les lois édictées au moment de sa publication. Cet ouvrage a eu une seule édition, pourtant la problématique de logement aux États-Unis reste toujours à la Une de l'actualité.

## 2.9. THE METROPOLITAN PROBLEM AND AMERICAN IDEAS. LA VISION DE L'ADMINISTRATION

Entre le 6 et le 10 mars 1961, Luther Halsey Gulick participe à la série de conférences annuelles de l'université de Virginie. Cette fois, le sujet à développer est résultat d'une enquête élaborée pendant cinq ans avec le financement de la bourse Stern<sup>98</sup> et la collaboration des professionnels de l'Institute of Public Administration à New York, en partenariat avec les universités de Californie, de Chicago, de Duke, de Harvard, de North Carolina, de North-Western et de Tulane. Les conférences seront

publiées un an après sous le titre *The Metropolitan Problems and American Ideas*, titre original, sinon explicatif d'une problématique largement discutée.

Sans aucune introduction, le livre de Gulick entre dans le vif du sujet. Il rassemble ses centres d'intérêt en quatre grands chapitres, chacun tiré d'une conférence. Dans le premier chapitre, « L'importance du problème métropolitain », Gulick souligne l'intérêt de débattre du plus grand problème national : l'étalement urbain [the current American metropolitan explosion<sup>99</sup>]. L'auteur commence par présenter la problématique à l'échelle internationale, auquel il trouve des solutions superficielles : les grandes surfaces métropolitaines n'auraient pas réalisé que le souci n'est pas la distribution de l'eau et de l'énergie, ou la réduction du trafic. La difficulté réside dans la pratique politique à l'échelle locale, à l'échelle de la communauté : puisqu'il ne s'agit plus des villes mais des régions éclatées, il faut réagir avec un gouvernement à l'échelle de la métropole. L'auteur se place du côté de Wood et Mumford, et considère la métropole américaine comme une extension de la surface urbaine. Face aux questions soulevées par la métropole, Gulick propose de passer très vite à l'action, car les États-Uniens possèdent beaucoup d'acier, de béton, d'architectes et d'ingénieurs. Bref, ils regorgent de matière première pour bien construire les villes. Pourtant, s'interroge immédiatement Gulick, pourquoi ne le font-ils pas ?

Il ébauche une réponse à la fin du chapitre en dénonçant les deux responsables de l'étalement métropolitain : la mécanique du marché et l'action locale et municipale. Il trouve que les pratiques des développeurs privées sont très mal fondées, car elles ne s'occupent pas des rues ou des trottoirs, et ne résolvent pas non plus les embarras des transports en commun, « à l'exception des ascenseurs » ajoute, sarcastiquement, Gulick. En réalité, les développeurs privées ne se considèrent pas comme responsables de l'infrastructure nécessaire au développement urbain. En conclusion, le mécanisme du marché est impuissant vis-à-vis de la ville. C'est ainsi que, selon Gulick, l'obstacle le plus important est l'absence de pouvoir du gouvernement local, car les problèmes dépassent les limites de « son » territoire. A la différence de Meyerson, Gulick ne fait pas confiance aux lois ; mais, comme Meyerson et ses collègues d'Action qui proposaient une science du logement, Gulick propose plutôt la création d'une nouvelle science du gouvernement ; une science qui puisse faire face aux demandes de la métropole. On voit également que Gulick va plus loin que Mumford. Il n'accuse pas le système capitaliste tout entier, mais la mécanique du marché privé qui n'investit pas en faveur de l'ensemble de la société.

Ce que Gulick appelle « les idées américaines » est abordé à partir du deuxième chapitre. En partant de l'habitude des États-Uniens de bien distinguer entre l'Etat et les business, Gulick analyse la structure politique du pays sur le plan de l'aménagement du territoire : il parle alors de « niveaux ». Le premier niveau est le gouvernement fédéral, le deuxième, le gouvernement des États (départements) et le troisième, le gouvernement local (communes). Il suggère de rassembler toutes les autorités locales

afin de créer un gouvernement métropolitain qui puisse faire face aux défis du développement de la région, voire un gouvernement intermédiaire entre les états et les localités.

Mais ce que Gulick envisage ne semble pas s'accorder à la façon états-unienne de gouverner le territoire. Gulick en est consciente et, pour cela, dans la troisième partie, il présente un modèle de gouvernance, qu'il appelle « système monolithique ». Il s'agit de centraliser les décisions pour améliorer les conditions urbaines dans les régions métropolitaines, ou même de rassembler les gouvernements des localités pour arriver à un gouvernement métropolitain. Il s'explique en prenant à titre d'exemple la Région de New York : ses 1400 localités pourrait devenir une seule afin de mieux gérer les ressources. Cependant, reste à obtenir le consensus de la population. Les gens qui habitent dans la métropole semblent attachés au gouvernement local sans se préoccuper des décisions prises par les gouvernements voisins. Gulick décrit ces gens comme « l'homme de l'organisation », le terme utilisé dix ans avant par William Whyte pour décrire les personnes qui habitent les suburbs et qui font partie de « l'establishment ». Comme tous nos auteurs, Gulick fait appel à un chercheur du début des années cinquante en faisant référence aux idées de cette époque.

Gulick lance en outre un appel à l'action dans le dernier chapitre du livre. Il défend sa proposition de gouvernement métropolitain en expliquant que la plupart des revenus du pays ne proviennent pas des petites localités mais des régions métropolitaines ; donc l'union fera la force. Bien que Gulick comprenne qu'un gouvernement métropolitain soit difficile à adopter, car il est regardé comme un asservissement de la liberté individuelle acquise avec le logement pavillonnaire, il demande une coordination au plus près de la Maison-Blanche, afin de faire comprendre que la métropole est une échelle d'action et non pas d'allégeance. Un peu plus d'action fédérale est nécessaire, insiste Gulick, pour sauvegarder les ressources naturelles des métropoles. En conclusion, il propose de prendre en considération l'héritage politique de l'Amérique, c'est-à-dire de « penser aux gens ». Pour finir, il lance un appel : « C'est maintenant qu'il faut agir » (1962).

### 2.9.1 LES VÉRITABLES PROPOSITIONS DE GULICK

Sans doute la proposition de Gulick est en soi un enjeu politique et gouvernemental. Au contraire des propositions similaires chez Wood ou Mumford, le gouvernement métropolitain chez Gulick est le résultat d'une recherche de quatre ans, en partenariat avec quelques universités et une institution administrative.

Sans trop insister sur le caractère historique du gouvernement métropolitain, Gulick ne fait jamais référence aux pères de la Cité-Jardin, mais plutôt à la proposition faite par Jean Gottman d'une ville linéaire de Washington jusqu'à Boston, décrite dans *Mégalopolis*<sup>100</sup>. Cependant, pour Gulick, une échelle aussi vaste que celle proposée par Gottman n'est pas non plus une bonne



solution.

La critique adressée par Gulick aux entreprises privées et à leur manque d'engagement envers la société met en évidence une ligne de pensée proche de celle de Mumford et de Meyerson. Dans les deux cas, le producteur de la ville est le marché privé, pourtant celui-ci ne mène aucune recherche et ne cherche aucune amélioration.

Quant à la réception de l'ouvrage, si Gulick est apprécié comme chercheur, *The Metropolitan Problem and American Ideas* n'a pas connu une diffusion très large ; il n'y aura qu'une seule édition. Les recensions reconnaissent pourtant l'expertise de Gulick dans le domaine de l'administration américaine. Brock Dixon considère que la section « American idéals » est la « plus stimulante<sup>101</sup> ». Il le remercie également pour sa conscience aiguë des problèmes de la métropole, et qualifie la proposition de gouvernement métropolitain de « révolutionnaire ».

Un livre mal compris à l'époque de sa parution : l'ouvrage de Gulick reste le brouillon d'une recherche qui, sans aucun doute, aurait pu améliorer les problèmes de la métropole.

## 2.10 PUBLIER CHEZ LES PLANNERS. LE JOURNAL OF THE AMERICAN INSTITUTE OF PLANNERS (JAIP) 1958-1962

Les dernières années de la décennie cinquante marquent un véritable virage pour le *JAIP*. En juin 1958, lors de l'arrivée de Melvin Webber, de l'université de Californie à Berkeley, comme éditeur, le *JAIP* change notamment le processus d'acceptation des articles ; en outre, certaines rubriques sont lancées, plus critiques ou plus positives à l'égard de la discipline des planners.

Le journal est le moyen de communication et d'échanges pour les professionnels du planning. Il lance constamment des nouvelles rubriques pour permettre cet échange. Ceux qui publient ne sont pas inscrits forcément à l'AIP ; dans le même temps, on observe une multiplication des professionnels qui viennent de secteurs extérieurs à l'Urban Planning.

Les numéros ne sont pas thématiques, cependant on tente de rassembler les sujets des articles. De même, certaines catégories d'information sont présentes dans chaque numéro. Le journal commence par un éditorial qu'on retrouvera constamment à partir de 1962. Ensuite, le contenu général, parfois thématique, se développe en quatre ou cinq articles. À la fin, on trouve les petites notes d'information pour les planners, les recensions et les miscellanées.

Le changement d'éditeur n'est visible que dans la modification de l'ours du journal, au troisième numéro de 1958. Mais la présence de Melvin Webber n'est pas mise en avant. Deux ans après son arrivée comme éditeur, Webber explique, dans l'éditorial du premier numéro de 1961, le propos

du journal : « améliorer la pratique par l'amélioration de la théorie du planning » [the Journal is particularly devoted to improve practice by improving theory<sup>102</sup>]. Cette parution exprime le souci des nouveaux responsables du *JAIIP* pour la profession et les professionnels qui leur sont associés<sup>103</sup>. Puisque Webber insiste sur le fait que le *JAIIP* doit proposer des outils théoriques à la pratique du planning, ce numéro « offre une aide aux planners engagés dans cette nouvelle entreprise » renouveler le centre-ville<sup>104</sup>.

En 1962, un éditorial annonce l'arrivée du nouvel éditeur, Bernard J. Frieden, dans le comité d'édition. Le premier numéro de cette nouvelle période est consacré à l'urbanisme européen. Les rédacteurs invités sont pour la plupart des étrangers et leurs sujets sont en relation avec les villes européennes, bien évidemment les plus proches de l'esprit anglo-saxon, c'est-à-dire l'Angleterre et les villes nordiques. Il y a également l'article de Derek de Jonge, un professeur qui essaie d'appliquer sur une des villes des Pays Bas la méthode présentée par Lynch dans *The Image of the City*.

Dans le contenu général des quatre années de publication sous le contrôle de Webber et Berkeley, on peut constater des préoccupations répétitives telles la définition de la profession de planner et de leur rôle dans la construction des villes. Il est important de noter deux exemples. Le premier, un article à la fin du numéro 2 de 1959, « Défis et réponses », signé par Charles Blessing, alors président de l'AIP, est une lettre ouverte à tous les planners. Cette dernière s'interroge sur le rôle que ceux-ci jouent dans la construction de la ville. L'AIP formera des groupes de travail sur trois sujets : 1) l'étude des surfaces disponibles dans les métropoles ; 2) les difficultés financières de la métropole pour poursuivre les « city plan » ou plans de la ville et 3) le problème de l'Urban Design<sup>105</sup>.

Le deuxième exemple est à prendre dans le deuxième numéro de l'année 1961, où John Dyckman, professeur de géographie et d'ingénierie environnementale, écrit sa propre rubrique, « Interprétations » [interpretations]. A ce moment-là (1961-1963) Dyckman travaille comme directeur du département de Développement économique à l'échelle urbaine et régionale de la compagnie Arthur D. Little à San Francisco et fait confiance aux planners. Le premier article porte sur le rôle des planners, pour lequel Dyckman fait appel à ce qu'il appelle l'approche analytique de la ville, influencée par Robert Park et Louis Wirth. L'approche de Wirth est qualifiée de « romantique » [romanticism], en comprenant par ce mot un fort attachement nostalgique à la ville comme sujet d'études. Les idées de Wirth restent d'actualité, précise Dyckman, à preuve, l'étude de Gans sur les Boston's West End Villagers<sup>106</sup>.

Le *JAIIP* est aussi un lieu de débats. Des rencontres, par articles interposés, se réalisent dans les droits de réponse. Par exemple, les trois articles du numéro 4 (1958), entre Briton Harris et Ralph Pfouts, sur le commerce entre les villes. Harris travaille à l'Institute of Urban Studies en Pennsylvanie et Pfouts au Centre of Urban Studies de l'université de Caroline du Nord. Le troisième participant est Charles M. Thiebout du département d'Economie à l'université de Californie, à Los Angeles<sup>107</sup>.

Cet exemple dénote le rôle du JAIP comme plateforme d'échanges, et moyen de rassemblement des planners de tout le pays<sup>108</sup>.

Les numéros thématiques ne sont pas la norme. En 1960, un numéro spécial est consacré aux transformations urbaines de Philadelphie. À partir de plusieurs points d'exposition, on décrit les transformations urbaines ainsi que de la participation des citoyens. Ce numéro est exceptionnel et montre l'intérêt sur la rénovation urbaine dans la période qui nous occupe.

De la même manière, mais si c'est rare, illustrations et textes se répondent. Le *JAIP* est à mi-chemin entre la pratique de l'Urban Planning et les arts, plus proche des professions périphériques à l'urbanisme. Cette association permet de tracer un lien entre la ville théorique et la ville revêue, ou bien entre la sociologie et l'image, ce que Howard Becker a appelé la « sociologie visuelle<sup>109</sup> ». Il est intéressant de citer deux exemples. Dans le premier numéro de 1959, Melville Branch dessine à la fin de chaque article un modèle de ville différent. Il est le premier à avoir reçu un doctorat en Regional Planning de l'université Harvard. Il s'est intéressé de près à la photographie et aux différentes façons de représenter la ville<sup>110</sup>. Pourtant, dans ce cas ces sont des dessins à la main, qui apparaissent à la fin de l'article de Gans, la Ville-Etat d'Aristotle ; à la fin de l'article de Meier, la Ville Ancienne de Madura en Inde ; enfin, à la fin de l'article de Thabit, la ville idéale de Vitruve.

Suivant la même ligne, le numéro trois de cette année 1961 marque également une présentation différente. A la fin de la livraison, avec la collaboration de Jesse Reichel, lui-même professeur de design en architecture et en city planning à UC Berkeley, le *JAIP* présente quarante-huit pages entièrement consacrées aux dessins « critiques » de Saul Steinberg. Il s'agit d'un essai graphique et, selon le *JAIP*, « très peu des personnes ont parlé sur la scène contemporaine d'une façon aussi lucide que Saul Steinberg<sup>111</sup> ». Le commentateur compare le travail du caricaturiste, ou au moins sa capacité à toucher les foules, avec le travail, entre autres, de Thorstein Veblen, de David Riesman et de H.L. Mencken : « Ils ont été les biographes de nos faillites et de nos espoirs »<sup>112</sup>. Parmi les dessins, il y a celui choisi par Meyerson et ses collègues dans la publication d'Action<sup>113</sup>. Mais les autres sont également frappants. Il s'agit d'une collection éparpillée dans les journaux, rassemblée cette fois-ci pour le *JAIP*. C'est alors que la collection devient un essai auquel Steinberg n'avait peut-être pas imaginé. Il s'agit d'une critique visuelle qui n'a pas besoin de mots, évidence de l'ouverture d'esprit des éditeurs du *JAIP*, ainsi que de leur besoin de manifester sous toutes les formes leurs préoccupations urbaines.

En ce qui concerne la troisième partie du *JAIP*, on trouve les miscellanées dans lesquelles certaines rubriques apparaissent et disparaissent. Entre autres, deux rubriques nouvelles pour entretenir une relation avec les lecteurs: « Correspondance » et « From Planner's Notebooks ». Dans Correspondance, il s'agit de publier les lettres des lecteurs régissant aux articles publiés par le journal. From Planner's Notebooks, ouverte à partir du troisième numéro de 1959, est une rubrique intermittente, qui sert

de tribune aux planners. Parmi les sujets, on trouve l'exposition des rapprochements intellectuels, d'approches analytiques, ou de propositions de futures lignes de recherche ; le tout à partir de leur expérience professionnelle.

La rubrique Correspondance sert également au débat d'idées. Dans le numéro 1 de 1961, on trouve une correspondance courte entre R. I. Wolfe, un fonctionnaire au service de Highways à Toronto, et Lewis Mumford<sup>114</sup>. La correspondance aurait commencé auparavant, dans les articles de Mumford publiés dans *The New Yorker*. Mumford y critique les constructions des suburbs, les autoroutes, voire les mesures de l'urban planning. Pour sa part, Wolfe se dit sympathisant des idées de Mumford depuis ses premiers articles dans l'hebdomadaire, mais un déclic l'aurait fait changer d'avis : d'abord, il considère qu'il est un peu tard pour les villes ; ensuite, il pense que la population en général aime ce que les fonctionnaires construisent. Mumford réagit très vite : le problème, ce n'est pas les constructions en elles-mêmes mais l'intégralité du projet urbain en voie de réalisation. Puisque les autoroutes créent des désirs, les gens veulent avoir une maison et une voiture hors des centres-ville. Le regard utopique de Mumford n'est pas absent de sa réponse, mais la position pragmatique de son contradicteur ne lui permet pas d'entrevoir « l'utopie mumfordienne ».

Une incursion, plus intéressante encore, est celle des thèses et mémoires en planning soutenus dans les formations de master et doctorat [post-graduate studies] dans les universités américaines. Cette rubrique est inaugurée dans le premier numéro de l'année 1960. Les dernières pages incluent donc des résumés de thèses en « urbanisme ». Parmi les étudiants thésards en City Planning, Donald Appleyard, le compagnon de Kevin Lynch dans l'ouvrage sur la route<sup>115</sup>. Quelques étudiants avaient déjà publié dans le *JAIIP*, comme Walter Hansen ; ou publieront plus tard, comme Sherman Griselle. Ce sont les nouveaux professionnels pour lesquels le *JAIIP* sera une plateforme de connaissance : un réseau que ne cessera d'être actif.

La rubrique des comptes rendus est toujours présente dans le journal. Cependant, en 1959, elle se voit dotée d'une page supplémentaire : celle des publications reçues. À la fin des années cinquante, L'AIP et le *JAIIP* reçoivent des nombreuses publications envoyées par les auteurs afin de se faire connaître. Le Journal invite tous ceux qui veulent rédiger des comptes rendus à envoyer leurs textes. Le succès de cette proposition est tel que, dans le numéro 3 de 1961, le *JAIIP* crée une autre rubrique, à la fin du numéro, pour publier de très courts comptes rendus. Cette rubrique devient une incontestable tribune intellectuelle dont certains textes deviennent parfois de véritables articles. Par exemple, en 1962, on lit pour la première fois un compte rendu d'un film sur la ville. Produit par la compagnie d'aluminium Reynolds et par l'American Institute of Architects, *Form, Design and The City* décrit les transformations urbaines à Philadelphie, dirigées par Edmund Bacon. Le film est durement recensé par Denise Scott Brown.

Le *JAIIP* forme ainsi un espace propice aux usagers du champ des études urbaines. Ni disciplinaire, ni thématique, le *JAIIP* ouvre les portes à tous les sujets d'intérêts urbains, et se sert des moyens qui sont propres aux professions voisines.

## 2.11. SIMILITUDES DES OUVRAGES DE NOTRE CORPUS

Il est vrai que tous les livres de notre corpus prennent la ville et ses transformations comme objet principal de recherche. Tout d'abord, la critique dirigée vers l'Urban Planning n'est pas exclusivement contre les formes urbaines. Elle s'intéresse plutôt aux comportements, aux changements sociaux, aux changements politiques, économiques et culturels que la métropole est en train d'engendrer. C'est donc la métropole, avec ses problèmes et ses défis, qui produira autant d'ouvrages. On ne pourrait pas nier que la critique s'accompagne d'une création croissante de programmes académiques. Ces programmes visent à mieux comprendre ce qu'est la métropole et à éduquer des professionnels à même de faire face à de telles demandes. Toutefois, certains d'entre eux ne sortiront jamais du monde universitaire. En analysant les titres et le contenu du *JAIIP*, on constate que le débat des études urbaines se joue plus sur le terrain académique que dans la pratique de l'urbanisme.

Certains points sont communs à nos ouvrages. Sur la façon d'exposer les idées, tous les ouvrages utilisent des exemples concrets afin de faire comprendre aux lecteurs ce qui est mis en cause. Cette pratique par l'exemple nous permet d'associer aisément les livres à la ville, à ses démarches, à ses problématiques ; bref, de concrétiser l'objet des ouvrages. Ensuite, malgré les multiples échanges qui ont eu lieu à cette époque, les modèles étrangers n'apparaissent pas comme pertinents, même si certaines villes européennes sont en reconstruction. Le modèle de l'Europe contemporaine se retrouve dans les discours des chercheurs plus âgés, mais il est considéré comme un modèle à dépasser et à surpasser, notamment en ce qui concerne la destruction des centres-villes. Les archétypes internationaux ne sont que des nuages qui passent et qui ne restent pas dans les débats. Le centre des débats est sans doute les États-Unis, et un seul modèle fait l'objet d'une comparaison, celui de Crestwood Heights au Canada. Les exemples étrangers ne forment donc pas une catégorie dans les discours de nos auteurs ni de notre période.

Tel qu'on l'a vu dans l'introduction, les limites de la profession de planners ne sont pas claires. Une occupation particulière comme le planning urbain semble être confiée à d'autres acteurs qui n'ont pas la formation ni les outils nécessaires. Presque tout notre corpus met en question le travail de planners en même temps qu'ils interrogent leurs procédures.

Lynch est celui qui fait la transition entre les deux axes de recherche. Il s'intéressera à la fois des suburbs et du centre-ville sans privilégier l'un plus que l'autre. C'est lui qui nous incite à concevoir l'Urban Planning comme un sujet global. C'est lui également qui, comme city planner de formation,

nous montre le bénéfice de l'usage des techniques et des méthodes de sociologues pour faire de la recherche en urbanisme. En effet, trois de nos ouvrages partagent un format où les appendices servent à exposer les méthodes utilisées dans l'enquête. Ainsi, les processus d'obtention des données sont décodés et permettent même d'interroger l'objectif du titre.

Tous les ouvrages proposent des actions à court terme dans la ville ou dans la métropole. Ces propositions visent à des transformations concrètes ou des modifications des procédures d'analyse, ou bien à bloquer des situations présentes dangereuses pour la ville. L'ensemble des titres n'est pas prospectif sur le long terme, sauf celui de Mumford, qui préfère à la définition de propositions concrètes l'élaboration d'un idéal des processus d'exécution.

Si nous avons passé en revue ce qui rassemble les ouvrages, nous ne savons pas encore quels sont ceux qui en ont favorisé la circulation, ou même qui en sont les initiateurs. Certains débats —la métropole, les minorités, l'homme de l'organisation entre autres— posent la question de ces thématiques qui traversent les ouvrages. Regardons-les en détail.



## NOTES

- <sup>1</sup> Platt , Rutherford H. (ed.). *The Human Metropolis : People and Nature in the 21st Century City*. Amherst: University of Massachusetts, 2006.
- <sup>2</sup> Rome, A. *The Bulldozer in the Countryside: Suburban sprawl and the rise of American Environmentalism*. New York: Cambridge University Press, 2001, p. 35 et suiv.
- <sup>3</sup> Whyte, William Hollingsworth Jr. (ed.). *The Exploding Metropolis*. New York: Doubleday & Company, 1958, p. 7.
- <sup>4</sup> Whyte, “Are Cities Un-American?”, in Whyte, *ibid*, p. 23-37.
- <sup>5</sup> Whyte, *ibid* p. 25.
- <sup>6</sup> Bello, F, “The City and the Car”, in Whyte, *ibid*, p. 56-57.
- <sup>7</sup> Gruen est un réfugié autrichien, célèbre pour être l’un des premiers et l’un des plus connus des architectes de centres commerciaux, ou *shopping malls*. Cependant, plus tard, il dénoncera l’usage excessif de la voiture. A ce propos, voir Gruen, Victor. *Centers for the Urban Environment*. New York : Van Nostrand Reinhold, 1973.
- <sup>8</sup> Bello, F, in Whyte, *The Exploding Metropolis, op.cit.*, p. 66.
- <sup>9</sup> Freedgood, S., “New Strength in City Hall”, in Whyte, *ibid*, p. 81-109.
- <sup>10</sup> Seligman, D., “The Enduring Slums”, in Whyte, *ibid*, pp. 111-132.
- <sup>11</sup> Whyte, W., “Urban Sprawl”, in Whyte, *ibid*, pp. 133-156
- <sup>12</sup> Jacobs, J., “Downtown is for People”, in Whyte, *ibid*, 157-184.
- <sup>13</sup> Sur la relation entre Cullen, Nairn et Jacobs voir : Orillard, Clement, « Tracing urban design’s ‘Townscape’ origins : some relationships between a British editorial Policy and an American academic field in the 1950s ». *Urban History*, 2009, vol. 36, no. 2, pp. 284-302.
- <sup>14</sup> La recherche citée commence en 1955 et sera publié en 1960 sous le titre *The Image of the City*.
- <sup>15</sup> Whyte. *The Exploding Metropolis, op.cit.*, , p. 184.
- <sup>16</sup> Clay, Grady, “What Makes a Good Square Good?”, in Whyte, *ibid*, pp. 166-172.
- <sup>17</sup> Bruegmann, Robert. *Sprawl, a Compact History*. Chicago and London: The University of Chicago Press, 2005.
- <sup>18</sup> Whyte. *The Exploding Metropolis, op.cit.*, p.45.
- <sup>19</sup> “The examination of the urban revolution continues. The picture has been clarified in recent years to the extent that criticism is now ahead at city as well as suburb.” In Book Reviews, *JAIP*, 1959, no. 3, pp. 159.
- <sup>20</sup> *Ibid*, pp. 161.
- <sup>21</sup> Wood, Robert Coldwell. *Suburbia. Its people and their politics*. Boston: The Riverside Press Cambridge, 1958, Préface.
- <sup>22</sup> Whyte, William Hollingsworth Jr. *The Organization Man*. New York : Simon and Schuster, 1956.
- <sup>23</sup> Wood, R.C. *Suburbia. Its people and their politics, op. Cit.*, p. 291.
- <sup>24</sup> “So the banner for reform is for the most part carried by a thin rank of largely ineffective agitators –editorial writers in the metropolitan dailies, planners, professors, a few executives who are genuinely appalled at horror stories of administrative inefficiency and financial irrationality, the “public spirited” presidents of voluntary civic associations, a scattering of businessmen whose interests in landholdings and retail investments are seriously affected, perhaps the mayor of the central city, possibly the governor.” Wood, *Suburbia. Its people and their politics, op. cit.*, p. 300.
- <sup>25</sup> Greer, Scott. “Review of Suburbia: Its People and Their Politics”. *American Sociological Review*, 1960, vol. 25, no. 3, pp.

429-430.

<sup>26</sup> Banerjee Tridib et Michael Southworth. "Kevin Lynch: his life and work", Krueckeberg, Donald A. *The American Planner, Biographies and Recollections*. New York: Methuen, 1983, pp. 439-468.

<sup>27</sup> "The designer must [...] create a city which is as richly provided with paths, edges, landmarks, nodes, and districts as possible, a city which makes use of not just one or two form qualities, but of all of them." Lynch, Kevin. *The image of the city*. Cambridge (Mass) : MIT Press, 1960 (1997), p. 110.

<sup>28</sup> Lynch, *ibid*, p 112.

<sup>29</sup> Lynch, *ibid*, p 119.

<sup>30</sup> Voir chapitre deux, *infra*, p. 102

<sup>31</sup> Crane, David. "Reviewed work: The Image of the City". *JAIIP*, 1961, no. 2, , pp. 152-155.

<sup>31</sup> Crane, David, *ibidem*.

<sup>33</sup> Lynch, Kevin. "Review Comment". *JAIIP*, 1961, no. 3, p. 239.

<sup>34</sup> Bauer Wurster, Catherine. "Reviewed work: The Image of the City by Kevin Lynch". *Annals of the American Academy of Political and Social Sciences*, 1961, vol. 336, pp. 207-208.

<sup>35</sup> Strauss, Anselm, "Reviewed work: The Image of the City by Kevin Lynch". *The American Journal of Sociology*, 1961, vol. 66, no. 4, pp. 426-427.

<sup>36</sup> Dunham, H. Warren. "Reviewed work: The Image of the City by Kevin Lynch". *Social Problems*, 1960-1961, vol. 8, no. 3, pp. 280-281.

<sup>37</sup> L'élection présidentielle de 1960 opposait le candidat démocrate John F. Kennedy et son homologue républicain Richard Nixon, vice-président du républicain au pouvoir, Dwight Eisenhower. En 1960 le vote est de 49.7% contre 49.6% à faveur de Kennedy. Au contraire, les élections de 1952 sont clairement républicaines, avec une différence de scrutins de 55.2% contre 44.3% à faveur d'Eisenhower.

<sup>38</sup> Robert C. Wood et Lewis Mumford, entre autres, pensent également que l'organisation politique des banlieues pavillonnaires des années cinquante est un miroir de l'époque coloniale nord-américaine. A ce propos voir Gonzalez, M. 2010. "Suburbia against socialism. United States Proposals for the Metropolis of the 20th Century". *Urban Transformation. Controversies, Constrasts and Challenges. Conference proceedings*. 14th IPHS Conference, Istanbul, 2010, Vol. 2, pp. 589-597.

<sup>39</sup> "The critic appears as the eternal croquet, the professional malcontent telling the prosperous that their prosperity, the visible symbols of which surround them, is an illusion: the economic victory of capitalism is culturally pyrrhic." Berger, Bennet. *Working Class Suburb : A Study of Auto Workers in Suburbia*. Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 1960, p. 103.

<sup>40</sup> Reissman, L. . "Working Class Suburb: A Study of Auto Workers in Suburbia, by Bennett M. Berger". *The American Journal of Sociology*, 1961, vol. 66, no. 5, p. 536-537.

<sup>41</sup> Liell, John T. "Reviewed work: Working Class Suburbs: A Study of Auto Workers in Suburbia by Bennett M. Berger", *Social Problems*, 1962, vol. 9, no. 3, p. 293.

<sup>42</sup> Berger, B. "Comments on the Liell Review of 'Working-Class Suburbs'". *Social Problems*, 1962, vol. 9, no. 4, pp. 389-390.

<sup>43</sup> Fromm, E. *The Sane Society*. cité par Berger. *Working Class Suburb : A Study of Auto Workers in Suburbia, op. cit.*, p. 103.

<sup>44</sup> Banham, Reyner. *Los Angeles The Architecture Of Four Ecologies*. Londres: Harper and Row, 1971; Venturi, Robert et Denise Scott Brown. *Learning from Las Vegas*. Cambridge (Mass): MIT Press, 1972.

<sup>45</sup> Banham, R. et P. Newman. *The Ford Century: Ford Motor Company and the Innovations the Shaped the World*. New York: Artisan Books, 2002; Brinkley, D. *Wheels for the World: Henry Ford, His Company, and a Century of Progress, 1903-2003*. New York : Viking, 2003.

<sup>46</sup> Rainwater, L. "Introduction to Beger's 'Juvenilization and American Youth'". *Social Problems and Public Policy: Deviance and Liberty*. Chicago: Albert A. Knopf, 2003, p. 252-262.

<sup>47</sup> Bauer, Catherine. "Review on The Working Class Suburbs". *Journal of the American Institute of Planners*, 1962, vol. 1, pp. 46-47.

<sup>48</sup> Gans, Herbert. "Review of Working Class Suburb: A Study of Auto Workers in Suburbia by Bennett M. Berger". *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 1961, vol. 334, Latin America's Nationalistic Revolutions, pp. 189-190.

<sup>49</sup> "The critics who feel that suburbia has seduced Americans into spineless passivity should read this book, as should the planners who believe that their vision of society can be achieved by doing away with the suburb or by rebuilding downtown." Gans, Herbert. "Review of Working Class Suburb: A Study of Auto Workers in Suburbia by Bennett M. Berger", *ibid*.

- <sup>50</sup> “It takes the author just 105 pages to document the inaccuracy of this stereotype with a battery of empirical evidence.” Gans, Herbert. “Review of Working Class Suburb: A Study of Auto Workers in Suburbia by Bennett M. Berger”, *ibid.*
- <sup>51</sup> Lang, Glenna et Wunsch, Marjory. *Genius of Common Sense. Jane Jacobs and the Story of The Death and Life of Great American Cities*. Boston: David R. Godine Publisher, 2009, pp. 85-90.
- <sup>52</sup> Voir l'entrée Oliver Wendell Holmes Jr dans Hollinger, David A. et Charles Capper, *The American Intellectual Tradition. A Sourcebook, 1865 to the Present*. New York: Oxford University Press, 1989, vol. 2.
- <sup>53</sup> Jacobs, Jane. *The Death and Life of Great American Cities*. New York : Vintage Books, 1961 (1992), p. 272 et suiv.
- <sup>54</sup> Gans, Herbert. *People and Plans*. New York: Basic Books, 1968, p. 31.
- <sup>55</sup> [...] “because of the nature of its social environment can be proved to create problems and pathologies.” Cité par Jacobs, *The Death and Life of Great American Cities, op. Cit.*, p. 272.
- <sup>56</sup> Flint, Anthony. *Wrestling with Moses*. New York: Random House, 2009.
- <sup>57</sup> “The “cause” of Hyde Park-Kenwood’s decline has been brilliantly identified; by the planning heris of the bloodletting doctors, as the presence of “blight””. Jacobs, *The Death and Life of Great American Cities, op. Cit.*, p. 44.
- <sup>58</sup> Hoover, Edgard M. et Vernon, Raymond. *Anatomy of a Metropolis ; the Changing Distribution of People and Jobs Within the New York Metropolitan Region*. Cambridge (Mass) : Harvard University Press, 1959.
- <sup>59</sup> La première ville qui a fait partie du programme “Gray Areas” a été Oakland en Californie. Elle était décrite comme “[...] a city with severe social problems. An examination of the 1960 census data revealed that there was a rapid increase in the percentage of non-white residents, a movement of Caucasians out of Oakland, and an unemployment rate more than twice the nacional rate.” Dans Department of Human Resources. *Oakland’s partnership for change*. Oakland (CAL): Department of Human Resources, 1966.
- <sup>60</sup> Hinkel, Edgar J et McGann, William E.(ed.). *Oakland 1852-1938*, published by the Oakland Public Library as a report of Official Project No. 465-03-3-337 conducted under the auspices of the WPA, Oakland, California, 1939. Cité dans Department of Human Resources. *Oakland’s partnership for change, op. Cit.* Fondation Ford Archives, Gray areas program. Reel 2633 No. 60-22.
- <sup>61</sup> Jacobs. *The Death and Life of Great American Cities, op. Cit.*, p. 13.
- <sup>62</sup> «In the critical and existential climate left to us by the sixties it was inevitable that when the cultural history of the period came to be written, it couldn’t be done in a wholly impersonal way. The sixties forced people to declare themselves, and the rifts and polarizations that ensued have only now begun to be bridged. The sixties encouraged us not simply to take sides but to find out who we really were or had the capacity to become. There was a surge of autobiography during the decade, and it’s been swelled since by those activist types who were too busy to write then, but found much to write about » dans Dickstein, Morris. *Gates of Eden. American Culture in the Sixties*. New York: Basic Books, 1977.
- <sup>63</sup> Orillard. Kevin Lynch et l’Urban Design. Représenter la perception de la ville (1951-1964), *op. Cit.*, p. 56
- <sup>64</sup> Flint, Anthony. *Wrestling with Moses, op. Cit.*, p. 125-126.
- <sup>65</sup> La liste des lauréats a été publié sur: <http://www.hillmanfoundation.org/2009-hillman-prize-book-journalism?order=title&sort=asc>
- <sup>66</sup> Gans, Herbert. “The Dream of Human Cities”. *New Republic*, 1969, June , p. 28.
- <sup>67</sup> Rodwin, L. “The most refreshing, provocative, stimulating, and exciting study of this greatest of our problems of living...”, in “Neighborhoods are needed”. *New York Times*, 1961, November 5. Cité par Wendt, Mathias. “The Importance of Death and Life of Great American Cities (1961) by Jane Jacobs to the Profession of Urban Planning”. *New Visions for Public Affairs*, 2009, School of Urban Affairs and Public Policy – University of Delaware, Newark, vol. 1.
- <sup>68</sup> Morton Hoppenfeld, de la *National Capital Planning Commission* et A. Melamed du *Fels Institute of Local and State Government, University of Pennsylvania* ont fait chacun un compte rendu dans *JAIIP* , 1962, no. 2, , pp. 132-140.
- <sup>69</sup> Gans, Herbert. *People and Plans. Essays on Urban Problems and Solutions*. Chicago : Basic books, 1968, p. 2.
- <sup>70</sup> Crompton, D.H. “Review”, *The Town Planning Review*, 1962, vol. 33, no. 2 , pp. 161-162.
- <sup>71</sup> Klemek, Christopher. “From Political Outsider To Power Broker in Two “Great American Cities”: Jane Jacobs and the Fall of the Urban Renewal Order in New York and Toronto”. *Journal of Urban History* 2008, vol. 34; p. 309-332.
- <sup>72</sup> Jacobs, Jane. “The Death and Life of Great American Cities.□ Foreword to the Modem Library Edition”, 1992. Recupéré le 20 janvier 2010 dans <http://www.walksf.org/essays/janejacobs.html>
- <sup>73</sup> Mumford, Lewis. *The city in History*. New York : Harcourt, Brace, Jovanovich, 1961, p. 410.
- <sup>74</sup> *Ibidem.*
- <sup>75</sup> Mumford, L., *ibid*, p. 499.
- <sup>76</sup> Mumford, L., *ibid*, p. 506.
- <sup>77</sup> Mumford, L., *ibid*, p. 520.

- <sup>78</sup> Wojtowicz, Robert. *Lewis Mumford and American Modernism. Eutopian Theories for Architecture and Urban Planning*. Cambridge (Mass): Cambridge University Press, 1998, p. 113-160.
- <sup>79</sup> Wojtowicz, R., *Ibid*, p. 136.
- <sup>80</sup> Dans Mumford, "Form and Personality", TS, c. 1930, Mumford papers, folder 6595. Cité dans Wojtowicz, R. *Ibidem*.
- <sup>81</sup> A ce propos il faut voir la réaction de l'entreprise des frères Levitt des critiques faites par Mumford contre Levittown, dans Halberstam, David. *Les fifties. La révolution américaine des années 50*. Paris : éditions du Seuil, 1995, p. 127.
- <sup>82</sup> <http://www.nationalbook.org/nba1962.html>
- <sup>83</sup> Tunnard, Christopher. "The City and its interpreters". *Journal of the American Institute of Planners*, 1961, no. 4, pp. 346-350.
- <sup>84</sup> Moses, Robert. "Are Cities Dead?". *Atlantic Monthly*, 1962, January, p. 55.
- <sup>85</sup> Friedmann, John. "The City in History Review". *The Town Planning Review*, 1962, vol. 33, no. 1, pp. 73-78.
- <sup>86</sup> *Lewis Mumford on the City*, produced and written by Ian MacNeil for the National Film Board of Canada and base on *The City in History*, 1963.
- <sup>87</sup> Gans, Herbert. *The Urban Villagers*. New York : The Free Press of Glencoe, 1962, p. 311.
- <sup>88</sup> Gans, H. *Ibid*, p. 340.
- <sup>89</sup> Willmott, Peter. Review book "The Urban Villagers. Group and class in the life of Italian-americans". *Journal of the American Institute of Planners*, 1963, vol. 29, no. 3, , p. 228.
- <sup>90</sup> Becker, Howard S. "Review on The Urban Villagers: Group and Class in the Life of Italian-Americans by Herbert J. Gans; Erich Lindeman". *The Sociological Quarterly*, 1964, vol. 5, no. 1, pp. 94-95.
- <sup>91</sup> Brown, Richard K. "Review on The Urban Villagers: Group and Class in the Life of Italian-Americans by Herbert J. Gans". *The British Journal of Sociology*, 1965, vol. 16, no. 3, pp. 267-268.
- <sup>92</sup> Rossi, Peter H. "Reviewed work: *The Urban Villagers*. By Herbert J. Gans". *The American Journal of Sociology*, 1964, vol. 70, no. 3, pp. 381-382.
- <sup>93</sup> Recupéré le 20 novembre 2009 dans la page web de la Fondation Saul Steinberg, [http://www.saulsteinbergfoundation.org/life\\_work.html](http://www.saulsteinbergfoundation.org/life_work.html)
- <sup>94</sup> Meyerson, Martin (ed.). *Housing, People and Cities*. New York: McGraw-Hill, 1962, p. 110.
- <sup>95</sup> Chapman, Denis. "Review". *The Town Planning Review*, 1963, vol. 34, no. 1, pp. 73-75.
- <sup>96</sup> Miller, J. Marshall. "Reviewed work: Housing, People and Cities by Martin Meyerson; Barbara Terrett; William L.C. Wheaton". *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 1963, vol. 347, Combating Organized Crime, p. 173.
- <sup>97</sup> Moore Fisher, Robert. "Reviewed work: Housing, People and Cities by Martin Meyerson, Barbara Terrett, William L.C. Wheaton". *The Journal of Finance*, 1962, vol. 17, no. 4, pp. 703-704.
- <sup>98</sup> Edgar Bloom Stern est largement connu comme un philanthrope très riche, marié à l'héritier des magasins Sears Roebuck. Les archives de la Famille Stern sont à la Will W. Alexander Library de l'université de Dillard à la Nouvelle Orléans.
- <sup>99</sup> Gulick, Luther Halsey. *The Metropolitan Problem and American Ideas*. New York : Alfred A. Knopf, 1962, p. 2.
- <sup>100</sup> Gottman, Jean. *Megalopolis, the Urbanized Northeastern Seaboard of the United States*. New York : Twentieth Century Fund, 1961.
- <sup>101</sup> Dixon, Brock. "Reviewed work: The Metropolitan Problem and American Ideas by Luther Halsey Gulick". *The Western Political Quarterly*, 1963, vol. 16, no. 1, pp. 236-237.
- <sup>102</sup> Webber, M.M., *Journal of the American Institute of Planners*, 1961, no.1.
- <sup>103</sup> Webber, M.M., *ibidem*.
- <sup>104</sup> Webber, M.M. "Planning the City's Center". *Journal of the American Institute of Planners*, 1961, no.1.
- <sup>105</sup> Blessing, Charles A. "Challenge and Response". *Journal of the American Institute of Planners*, 1959, vol. 25, no. 2, sp.
- <sup>106</sup> Dyckman, John. « What makes planners plan ? ». *Journal of the American Institute of Planners*, 1961, no. 2, pp.164-167.
- <sup>107</sup> Harris, Briton. "Communications: Comment on Pfouts's Test of the Base Theory"; Pfouts, Ralph W. "Reply to Harris on Testing the Base Theory"; et Tiebout, Charles M. "Harris versus Pfouts: A third Party Note". *Journal of the American Institute of Planners*, 1958, No. 4.
- <sup>108</sup> Peut-être vaut-il la peine de rappeler que la surface des États-Unis est deux fois celle de l'Europe des vingt-cinq.
- <sup>109</sup> À ce propos, Howard Becker écrit: "Representations of society get made and used in social organization and we understand them best when we put them into that context." In Becker, Howard. *Telling About Society*. Chicago and London: The University of Chicago Press, 2007, p. 186.

- <sup>110</sup> Rourke Mary. “Urban planning pioneer was ‘a giant in the field’”. *Los Angeles Times*, 2008, February 18. Recupéré le 27 janvier 2010.
- <sup>111</sup> “Preface”, *Journal of the American Institute of Planners*, 1961, no. 3, pp. 246-293.
- <sup>112</sup> *Ibidem*.
- <sup>113</sup> Meyerson, Martin (ed.). *Housing, People and Cities, Op. Cit.*
- <sup>114</sup> Wolfe, R.I. et Mumford, Lewis. “Pages from Planner’s Notebooks: On Freedom; Freeways and Flexibility: The Private Correspondence of Messrs Wolfe and Mumford”. *Journal of the American Institute of Planners*, 1961, vol. 27, no. 1, pp. 74-77.
- <sup>115</sup> Appleyard, Donald et Lynch, Kevin. *The View From the Road*. Cambridge (Mass) : MIT Press, 1963.







# CHAPITRE TROIS

DES IDÉES QUI FONT RÉSEAU ET DES  
RÉSEAUX QUI LIENT LES IDÉES



## CHAPITRE TROIS

### 3. DES IDÉES QUI FONT RÉSEAU ET DES RÉSEAUX QUI LIENT LES IDÉES

Saisir l'analyse d'un corpus permet en même temps de comprendre les sujets communs. Mais une analyse transversale des livres est nécessaire. La partie qui suit rapproche ainsi les ouvrages entre eux, et se donne pour objectif d'amener à la compréhension de la mise en question de l'Urban Planning dans toutes ses versions.

Nos ouvrages partagent une filiation apparente qui n'est pas limitée au champ des études urbaines. Il faut préciser que les livres abordent toutes les problématiques urbaines, c'est-à-dire que tous prennent la ville et ses transformations comme objet principal de leur recherche. Cependant, ce que l'on a appelé la critique de l'Urban Planning, ne porte pas uniquement sur les formes urbaines ou architecturales. Elle s'intéresse également aux comportements des individus, aux changements sociaux, aux choix politiques, économiques et culturels que la métropole est en train de créer. C'est la métropole en transformation, avec ses problèmes et ses défis, qui alimente la production d'autant d'ouvrages.

La prolifération des livres critiques et des études sur la ville est une nouveauté de la période qui suit la deuxième guerre mondiale. Les Etats-Unis sont devenus un pays urbanisé à la veille de la guerre. C'est donc le moment d'affronter à la réalité de la métropole, et pour certains, cela veut dire écrire. Ainsi, les années cinquante et soixante marquent un record de publications sur la ville, en raison du changement urbain que connaît le pays<sup>1</sup>.

Les historiens de l'époque constatent un phénomène nouveau. Après des années considérées comme muettes sur la société étatsunienne, l'heure d'une remise en question paraît avoir sonné au dé-

but des années cinquante<sup>2</sup>. Elle est d'abord l'œuvre d'intellectuels en apparence isolés. A leur yeux, la métropole n'est plus le résultat des idées dogmatiques de la ville des années trente, mais plutôt l'image d'un nouveau pays. Un pays que personne n'avait envisagé vraiment tel qu'il apparaît à l'époque. Les Etats-Unis des années cinquante et soixante semblent en voie d'urbanisation accélérée, et des réactions à ce sujet se font entendre.

Les manifestations sont variées, telles que nous l'avons vu à travers les différents livres de notre corpus. Mais ces livres ne sont pas à l'origine de ces mouvements. Nos auteurs appartiennent au contraire à une génération différente qui veut réagir aux idées de celle qui la précède. Nous le verrons plus en détail dans les paragraphes qui viennent.

Ce chapitre a pour objectif d'établir les contenus communs dans notre corpus, d'identifier leurs sujets conjoints et leurs positions partagées. Cela nous donnera une vue d'ensemble de la problématique de l'Urban Planning. Nous avons défini ces ouvrages comme relevant du champ des études urbaines, mais ce champ est trop large pour que tous les ouvrages puissent y être mis en relation. Cependant, on y repère des sujets en commun ; dans la plupart des ouvrages, ce sont des reprises d'énoncés de livres datant du début des années cinquante. Ces ouvrages ne sont donc pas les premiers à s'intéresser à ce champ critique, ils ne l'ont pas construit, ils le continuent et parfois le refusent. Puisqu'il s'agit d'une continuité, nous allons nous retrouver face à deux cas d'emprunts à des énoncés antérieurs. Dans le premier cas, ils sont reformulés sous une autre forme. Dans le deuxième cas, ils ne sont pas repris mais évalués et transformés pour donner naissance à de nouvelles idées contraires à l'énoncé d'origine.

Dans certains cas, nous devons comprendre comment les auteurs légitiment leurs idées en partant d'autres conceptions, ou en se comparant à elles. En reprenant une idée, en l'expliquant, l'appropriation devient légitime.

L'analyse des divers emprunts nous permettra de comprendre ce que partagent ou non les ouvrages. Dans ce processus, certains auteurs restent sceptiques par rapport aux propositions antérieures, d'autres veulent les perpétuer, d'autres encore veulent les prolonger mais à revers. La façon dont sont ressaisies les idées peut varier d'un auteur à l'autre. Mais nous nous intéresserons non à leur modulation mais à ce qu'elles sont.

Pour établir une sociologie des savants et de leur filiation, nous nous appuierons sur la méthode développée par Bruno Latour pour construire une sociologie des sciences. Cette méthode a été utilisée pour déterminer l'origine de leurs enquêtes. Nous avons relevé les premières occurrences mises en relief par nos chercheurs, puis nous les avons confrontés aux réactions qu'elles ont suscitées, quelle qu'en soit la teneur. Nous avons ainsi mieux compris la sociologie de ces savoirs<sup>3</sup>.

Le travail de transversalité nécessite de déterminer les situations dans lesquelles sont émis les énoncés. Deux types d'énoncés sont à considérer, ceux qui sont instantanés et ceux qui s'inscrivent dans la longue durée. Le premier genre d'énoncés consiste en une réaction immédiate à ce que quelqu'un a dit ; on y fera référence dans un très court délai. Le deuxième genre est constitué des citations déjà anciennes, antérieures à la parution de l'ouvrage qui s'y réfère. Dans ce cas, nous avons consulté les livres cités par nos auteurs pour nous pencher sur la formulation de ces énoncés. On remarquera que certains énoncés scientifiques se sont transformés par la suite en fictions ou en mythes<sup>4</sup>. Contester la référence ou, au contraire, y adhérer établit celle-ci comme le début reconnu de la réflexion.

Dans le même sens, nous avons étudié la « transtextualité », c'est-à-dire comme l'écrit Genette, « Tout ce qui met un texte en relation, manifeste ou secrète, avec un autre texte<sup>5</sup> ». Il nous faut donc introduire les ouvrages qui précèdent ceux de notre corpus et qui ont nourri leur questionnement. Deux ouvrages, entre autres, sont couramment cités : *La Foule solitaire*<sup>6</sup> et *L'Homme de l'organisation*<sup>7</sup>. Quels emprunts en ont été faits et quelles en sont les variations ? La critique de l'Urban Planning débute par la critique du caractère des États-Uniens qui rassemble plusieurs problématiques, entre autres celle l'urbanisme pavillonnaire. Cette forme urbaine qui s'accompagne également de la rénovation du centre-ville, produit des bouleversements sociaux.

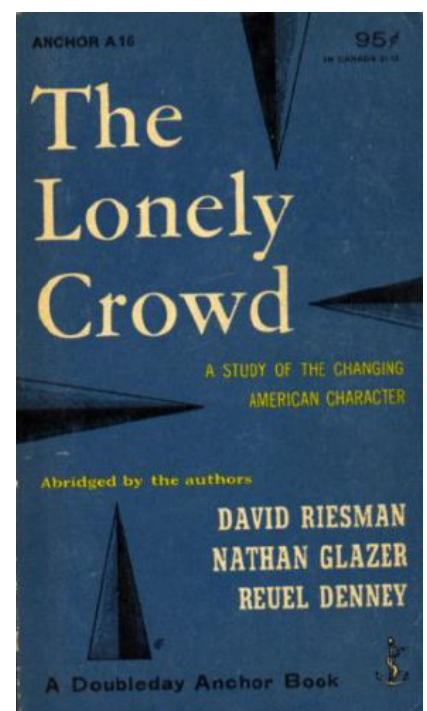
### 3.1. LES OUVRAGES PRÉCÉDENTS

David Riesman et Nathan Glazer, dans *La Foule Solitaire*, s'interrogent sur les comportements de l'homme moderne et sur sa relation avec les espaces qu'il habite. *La Foule solitaire* considère que le capitalisme, l'industrialisation et notamment l'urbanisation (cette dernière étant une tendance mondiale), sont à l'origine de la formation d'un nouveau caractère dans la société américaine.

"[...] I am also inclined to put more weight in capitalism, industrialism, and urbanization –these being international tendencies- than on any character-forming peculiarities of the American scene."

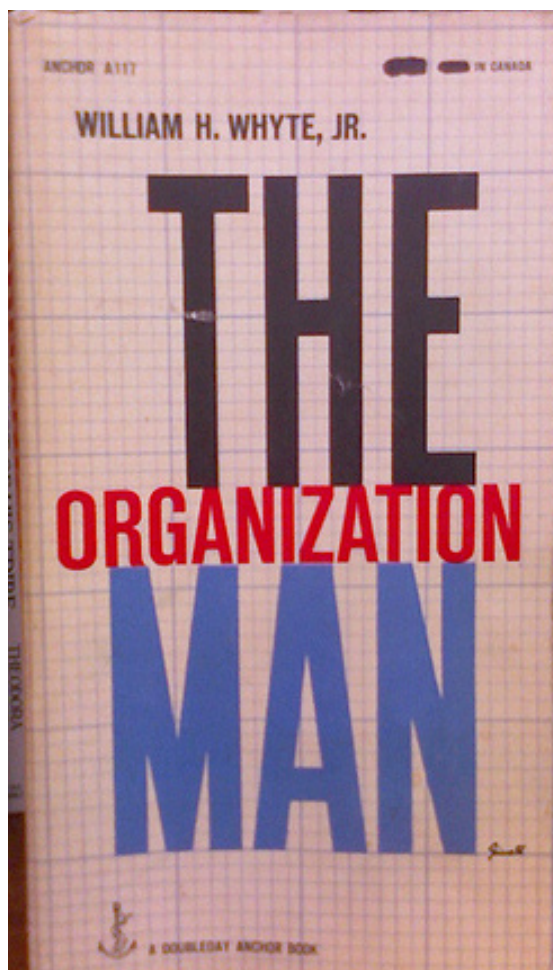
(Riesman, *The Lonely Crowd*, p. 35)

C'est ainsi que commence l'une des critiques les plus fortes des suburbs comme les nouveaux espaces d'un homme moderne résultat d'un système économique. L'ouvrage marque, certes, une époque mais aussi une génération de militants opposés aux développements suburbains, ainsi que la littérature qui réagit aux idées qu'il expose. De longues années de parution, dans la préface de l'édition de poche [paperback] de



*The Lonely Crowd*, première édition 1950. 2 500 000 exemplaires.

Yale, publiée en 1968, Riesman reconnaît la mobilité de ses idées, ainsi que son imprécision lorsqu'il parle alors d'un caractère national et non d'une classe sociale ; la classe moyennes était en train de se transformer dans une période particulière de sa propre histoire<sup>8</sup>.



*The Organization Man*, première édition 1956.  
3 000 000 d'exemplaires.

Les catastrophes urbaines des années cinquante trouvent leur explication dans *L'Homme de l'organisation*. William Whyte décrit les suburbs comme des: « ... cités tassées sur elles-mêmes, dortoirs de l'homme de l'organisation. Ce ne sont peut-être pas des communautés américaines typiques, mais elles nous offrent un tel échantillonnage de ces jeunes hommes qui appartiennent aux organisations que nous pouvons y observer avec plus de relief qu'ailleurs le genre d'univers que se souhaite à lui-même cet homme nouveau et qu'il arrivera peut-être à créer. Et là je m'attacherai à montrer les conséquences incroyables du nomadisme professionnel de ces hommes, à montrer comment leur vie religieuse, leurs préoccupations politiques, leurs relations avec leurs voisins reflètent leur quête de nouvelles attaches avec ce qui les entoure. Et pour finir, la morale de tout ceci dans la façon dont ils expliquent l'histoire à leurs enfants –la nouvelle génération des hommes des organisations».

“This is the new suburbia, the packaged villages that have become the dormitory of the new generation of organization men.

They are not typical American communities, but because they provide such a cross section of young organization people we can see in bolder relief than elsewhere the kind of world organization man wants and may in time bring about. Here I will go into the tremendous effect transiency has had in the organization people and how their religious life, their politics and the way they take to their neighbors reveal the new kind of rootedness they are looking for. And, finally, the moral of it all as they explain it to their children –the next generation of organization people.” Whyte, *The Organization Man*, p. 10 (Traduction d'Yves Rivière, Plon, 1959, p. 11)

Ces deux citations ne sont qu'une démonstration de ce qui provoque la critique de la construction de la ville, et plus encore de la métropole, et par ce biais de l'Urban Planning. Mais comment définir cette mise en question ? Comment nos auteurs s'emparent-ils de ces énoncés et les transforment-ils ?

### 3.1.1. METTRE EN QUESTION LES ÉNONCÉS PRÉCÉDENTS

Dans l'introduction et le chapitre précédent, nous avons montré ce qui, dans chacun des ouvra-



ges de notre corpus, constituait une critique de l'Urban Planning. En effet, tous les ouvrages font usage de mots critiques qui discréditent certaines situations en relation avec les problématiques urbaines. Mais ce sont les historiens de la période des années cinquante aux États-Unis qui ont remarqué le changement du pays à travers plusieurs faits ; ils ont, entre autres, mis en évidence la façon dont les intellectuels et les universitaires ont émis des jugements négatifs, pour la plupart, sur les développements urbains de la période.

L'un des faits les plus importants, c'est l'urbanisme de masse, résultat de l'essor économique du pays. « Tout le monde rêvait alors d'une vie meilleure, et rien ne la symbolisait mieux que le fait d'avoir une maison à soi. Grâce à la voiture pour tous et aux vastes espaces disponibles autour des grandes villes américaines, ce rêve pouvait facilement devenir réalité, sous la forme de la banlieue résidentielle. L'espoir de posséder une maison, fantasme célébré et chanté à satiété par les films de Hollywood, s'ancra au centre du rêve américain : il était synonyme de réussite, de satisfaction ; de papas confiants, de mamans pimpantes, d'enfants débordant de santé et fréquentant de bonnes écoles »<sup>9</sup>. L'urbanisme de masse est avant tout une technique de construction massive, à la planification excessive et aux contrôles de fabrication inédits. La société américaine était face aux effets de l'amélioration du niveau de vie, d'une part, et de la technologie de la production de masse, de l'autre.

Tout cela a engendré l'urbanisme des années cinquante qui a non seulement changé le paysage urbain mais aussi la société états-unienne. Ce changement dans le caractère de la population lié fortement aux nouvelles constructions est étudié depuis longtemps par plusieurs chercheurs<sup>10</sup> mais, au début des années cinquante, il semble que ces derniers ne prennent pour cible que le développement urbain destiné aux masses. L'urbanisme, comme procédure de la période, est en butte de l'ensemble des remarques qui l'assimilent à une sorte de ruse, d'artifice et donc chacun a une opinion. Les récents développements urbains sont mis sur la sellette. Pour quelques chercheurs de l'époque, cette attitude signe le début du mythe des suburbs, que nous expliquerons dans les pages suivantes.

Par critique, nous entendons donc le fait que certains ouvrages s'inscrivent dans la filiation des postulats des livres des années cinquante et les poursuivent à l'aide de démonstrations. La plupart des ouvrages de notre corpus s'interrogent sur le contenu des livres antérieurs qui, en condamnant les procédures urbaines des années cinquante, condamnent en même temps la société et l'espace qu'elle habite. La critique ainsi devient un échange entre générations qui multiplie les cibles. Les tenants de l'Urban Planning l'étudient de deux façons : théorique ou pragmatique. Notre corpus comporte les deux positions : des ouvrages théoriques, sans exemples ou études de cas précis ; c'est le cas de Mumford, Wood, Meyerson et Gulick. Quant aux chercheurs pragmatiques, ils s'engagent dans l'étude de terrains, de communautés ou villes identifiées, et découvrent que les propos de leurs prédécesseurs sont loin d'être avérés. C'est le

cas de Berger, Gans, Jacobs et Lynch. Mais quelle que soit leur position, on retrouve des sujets transversaux. Voyons lesquels et comment chacun de nos auteurs s'en empare.

### 3.2. LE MYTHE DES SUBURBS : RÉALITÉ ET FICTION DE LA CRITIQUE

Ce qui, auparavant, a été nommé « le mythe des suburbs » [The Suburban Mythe<sup>11</sup>] a été vulgarisé pendant les années cinquante par plusieurs livres, soit de littérature de fiction, soit dans les essais résultants de recherches. Nos auteurs citent au premier rang les livres de William H. Whyte *L'Homme de l'organisation* et de David Riesman, *La Foule solitaire*. Le mythe développe l'idée d'un nouveau caractère états-unien, issu de l'urbanisme de masses. Pourtant Robert Wood, entre autres, fait remonter l'origine de la mise en question du nouveau caractère américain des habitants des suburbs au travail des sociologues de l'université de Chicago des années vingt, tels que Robert Park, Louis Wirth et Robert D. McKenzie par exemple. Selon Wood, l'idée des suburbs chez ces trois auteurs consiste à dire que ce mode de construction a fait perdre à la ville ce qu'elle apportait autrefois. Les suburbs entraînent la disparition de la ville et, par là, celle du citoyen.

“It is on the basis of this sort of analysis, of the findings of Park, Wirth, McKenzie, Queen, and Carpenter, that the interpretation of the suburbanite as a representative of a new mass culture is built. And it is from these conclusions that Riesman, Whyte, and other observers of the contemporary scene have developed the theses of the other-directed character and the organization man. For it the suburb has lost the qualities of its ancient predecessor, it follows that its inhabitants must find it difficult to distinguish themselves from other Americans.” (Wood, *Suburbia*, p. 94-95. Le livre de Park, Burgess, McKenzie et Wirth auquel Wood fait référence est *The City*, publié en 1925)

En effet, le mythe en lui-même a suffisamment de caractéristiques très concrètes pour être établi. Deux auteurs sont particulièrement explicites sur ce qu'est le mythe des suburbs à l'époque. Robert C. Wood et Bennet M. Berger l'analysent en partant de l'idée que les comportements sociaux des citoyens changent lorsque se développe l'urbanisme de masse. Selon Wood, la définition la plus en vogue de suburbia est celle qui la décrit comme un miroir reflétant le caractère, le comportement et la culture de la classe moyenne américaine<sup>12</sup>. De plus, il ajoute que lorsqu'on regarde les suburbs, on se regarde soi-même. Puisque le déplacement des populations vers les surfaces suburbaines est massif, on peut dire que la vie dans les suburbs est la typification de « notre façon de vivre contemporaine ». Le développement suburbain a été mythifié en se transformant en forme de vie, puis en manière d'être, devenant ainsi une spécificité du nouveau caractère américain.

Berger s'annonce plus frondeur à l'égard de ses collègues et de ses devanciers. Au début de son ouvrage, il qualifie ces derniers de « chercheurs des suburbs », puis, quelques pages après, de « criti-

ques », citant Mumford, Whyte, Keats ou Riesman. Pour Berger, le cœur de l'analyse de son terrain d'enquête et du mythe en lui-même consiste à penser le développement suburbain comme une « nouvelle forme de vie ». *The Myth of Suburbia* commence par une présentation du mythe banlieusard. Il désigne donc en employant le mot suburb une façon de vivre constituée d'éléments répétitifs : des pavillons identiques et alignés, proches d'un centre commercial et d'une école primaire ; des propriétaires mobiles au sens professionnel et spatial, qui appartiennent au parti républicain et pratiquent une religion. Mais Berger démontre, ainsi que nous l'avons analysé plus haut, que, malgré les différences entre les espaces urbains du centre-ville et ceux des suburbs, les populations ne changent pas de caractère.

Pour Wood et Berger, le mythe a essayé de définir une façon de vivre qui affecte la société, mais chacun de leurs ouvrages propose une réévaluation de cette définition qui reste, cependant, encore trop vague à l'époque.

D'autres auteurs ont considéré le développement de la métropole comme une procédure en vogue qui change le paysage de la ville, ainsi que sa population, et qui, par ce biais, contribue à nourrir le mythe puisque le changement est également mis en relation avec une nouvelle façon de vivre américaine. C'est le cas de Whyte pour qui il y a une « tendance en vogue » à vouloir vivre en région métropolitaine, menant ainsi à la rénovation urbaine du centre-ville. En même temps, il met en cause aussi bien le développement de la région métropolitaine que celui du centre-ville<sup>13</sup>. Il estime cependant que la problématique centrale porte sur la différence entre centres-villes et métropoles. La croissance de l'une n'entraîne pas celle de l'autre, bien au contraire, la croissance de l'une affaiblit l'autre. Il remarque alors la présence d'une idée préconçue : « Dans ce temps d'urbanisation, il semble y avoir une aliénation croissante entre ce qui est la ville et ce que la plupart des gens visualisent comme le mode de vie américain ».

L'idée du mythe traverse les dix ouvrages de notre corpus. Mumford décrit l'urbanisme de masse d'une façon ironique, assez proche de celle de ses collègues mentionnés ci-dessus. Selon lui, le déplacement en masse vers les suburbs a créé une « nouvelle communauté », caricature à la fois de la ville historique et de l'archétype de la ville pavillonnaire : « une multitude de maisons identiques, sans identité, alignées et équidistantes les unes des autres, habitées par des personnes appartenant à la même classe sociale, avec les mêmes revenus, le même âge [...] Ainsi, le dernier effet du suburb est une uniformisation à laquelle il est impossible d'échapper ». Mumford confirme ainsi la filiation avec les positions des années cinquante, et ne met pas en question les jugements par rapport aux faits : la tendance à vivre dans les suburbs est le dernier pas sur le chemin vers l'aliénation.

Chez les quatre auteurs analysés, Whyte, Wood, Berger et Mumford, deux problématiques semblent être associées à celle du développement suburbain : la métropole —ou l'étalement urbain— et

le centre-ville —ou la rénovation urbaine. En ce qui concerne la première, c'est Gulick qui étudie ce qu'il appelle « la plus grande problématique domestique de notre temps ». En effet, comme les autres auteurs déjà mentionnés, il accuse l'urbanisme des années cinquante d'être la source primaire de la débâcle du pays. Selon Gulick, la croissance métropolitaine s'est accompagnée de la montée d'autres problématiques : « taudis, congestion, bâtiments abandonnés, violence, vols, écoles surpeuplées, éducation de mauvaise qualité, absence de transports de qualité, pollution de l'eau et de l'air, embouteillages et accidents, chômage disproportionné, absence des responsabilités individuelles, ségrégation raciale et physique, hideux développements, consommation de masse, destruction de la nature, détérioration des ressources culturelles. » Il semble que le livre de Gulick s'inscrit déjà dans les problématiques des années soixante, qui cessent de condamner les suburbs, pour faire des évaluations et des propositions plus en accord avec d'autres problématiques urbaines.

Par rapport à la problématique du centre-ville, Gans et Jacobs sont ceux qui développent ce sujet. Face à la séparation impossible de cette problématique des suburbs, Gans fait une comparaison entre la communauté étudiée et celles des suburbs, en apportant une conclusion décisive : il n'y aurait pas de différences entre les deux [«For most West Enders, then, life in the area resembled that found in the village or small town, and even in the suburb.» (Gans, *The Urban Villagers*, p. 15). Puisque le départ massif vers les suburbs a été vu comme une façon d'échapper aux habitudes des communautés du centre-ville, Gans explique dans son introduction que c'est le contraire qui se passe, c'est-à-dire que les populations des suburbs conservent leurs habitudes communautaires, entre autres la reconnaissance des membres de la communauté et les relations sociales et politiques. Il reconnaît qu'actuellement les chercheurs ont tendance à poser un regard romantique sur les communautés du centre-ville, considérant que les espaces et les relations qu'y se nouent ont « disparu ». Pourtant, Gans estime que la communauté de son étude n'était pas « exemplaire » et qu'elle ne protégeait pas ce qui la différenciait de « l'homogénéité de la culture américaine résultat de la construction en masse » [«Although it is fashionable these days to romanticize the slum, this has not been my purpose here. The West End was not a charming neighborhood of «noble peasants» living in an exotic fashion, resisting the mass-produced homogeneity of American culture and overflowing with a cohesive sense of community.» (Gans, *TUV*, p. 16)] En conclusion, il juge que la destruction du centre-ville n'est pas liée à la construction des suburbs. Il estime, au contraire, que les communautés du centre-ville ont des caractéristiques semblables à celles des suburbs, ce qui transforme la définition des suburbs et le mythe.

Jane Jacobs, pour sa part, établit sa critique contre la rénovation urbaine à travers l'étude du centre-ville mais, dans ce cas bien précis, elle ne trouve pas de coïncidences entre les deux formes urbaines. Tout au contraire, elle les estime comme radicalement opposées. Pour elle, seule la ville peut s'expliquer par elle-même. Les villages et les suburbs essaient de copier les habitudes de la ville, mais ces formes urbaines ne peuvent y parvenir car elles manquent de densité et que la vie urbaine

en est absente. À ce propos, elle considère l'idée de la Cité-Jardin comme à l'origine de la disparition de la ville. Les suburbs sont issus d'une idée contraire à la ville, et ne sont donc que sa négation. Nous verrons plus tard comment cette idée s'enchaîne avec celle de la critique de la Cité-Jardin.

La problématique face au mythe dans *Housing People and Cities* est fort différente. Meyerson et ses collègues donnent une autre image des suburbs. Ils les envisagent sur le plan du logement, ce dernier étant celui qui fait la ville et qui caractérise le plus les suburbs. Le problème du logement est sans doute visible à l'époque car « les États-Uniens ont à chaque fois plus d'espace à vivre par personne, et leurs maisons sont beaucoup mieux équipées que celles des gens d'autres pays. Cependant, il y a davantage d'inégalités sur le marché qui, avec d'autres objectifs publics favorisant le développement urbain, font du logement collectif un produit peu satisfaisant. »

“The people of the United States have more housing space per person and better equipped housing than do the people of other countries. But imbalances in the market combine with contradictory public goals for urban development to make the housing of many people a less satisfying product that it can be. This book explores principal problems and potentialities of housing as they affect people and cities.” (Meyerson, Terret et Wheaton, *Housing, People and Cities*, p. 3)

Sa critique s'oppose ainsi, dans le domaine de l'Urban Planning, aux mécanismes du marché. Meyerson ajoute : « Tant que les villes continueront à attirer l'attention des gens, les métropoles continueront leur croissance et la vie sera plus attirante dans les grandes agglomérations urbaines que dans les petits villages ou les fermes. »

“Cities continue to stir excitement and ambition and to exert their magnetism. Metropolitan areas are growing in numbers and in size; more and more people are finding that the kinds of work they can get, and the kinds of lives they can lead, in or closet o the cities, are far more attractive to them than life in the small towns and on the farms.” (Meyerson, Terret et Wheaton, *HPAC*, p. 3)

En ce sens, il prend ses distances vis-à-vis de l'explication adoptée par la plupart de nos acteurs quant à la relation entre les banlieues et les communautés. Le mythe existe, il est en train de construire des métropoles, mais ne correspond plus à l'image courante de celle de petits villages. En fait, dit Meyerson, le but du livre est de mettre en évidence que le marché du logement peut offrir beaucoup plus que ce qu'il offre actuellement. Il se détache de l'analyse des suburbs pour regarder ce qui a entraîné leur construction : la demande de logements.

Un des auteurs semble marginalisé sur le plan de la critique du développement urbain des masses. Lynch s'intéresse davantage à l'organisation de l'espace, un espace par essence désorganisé et sans lisibilité. Il estime que le développement urbain constitue une problématique nouvelle des villes états-uniennes. Cela justifie que son étude prenne pour terrain d'études des villes aussi diverses que Boston ou Los Angeles. Son hypothèse initiale est l'absence de cohérence visuelle de la ville, conséquence d'une construction non planifiée. Sur ce plan, les suburbs occupent une place importante. Pour ce faire, Lynch prend Los Angeles comme terrain d'étude, afin de démontrer deux de ses postulats : tout d'abord qu'il n'analyse pas exclusivement les centres urbains ; ensuite qu'il veut montrer comment les suburbs autant que le centre-ville sont tous deux des formes urbaines à remodeler. Même s'il ne porte

pas de jugements en faveur ou contre les suburbs, il prend parti contre « la ville américaine en l'état actuel » car cette ville sans limites ne respecte pas son propre territoire.

Dans le *JAIIP*, on voit évoluer toutes ces problématiques. Plusieurs articles se penchent sur les problématiques du centre-ville et de la rénovation urbaine, et ils sont publiés à côté d'articles sur les problématiques métropolitaines. Bien qu'on ne puisse tirer une conclusion univoque de ses parutions, leur place dans le *JAIIP* montre l'état de la discussion. Ainsi, certains planners sont radicalement pragmatiques et ne mettent jamais en doute les procédures urbaines de l'époque, tandis que d'autres mettent en question non seulement les procédures, mais aussi la place que les planners, en tant que professionnels, y jouent.

Le mythe des suburbs est donc une idée préconçue qui n'est pas seulement liée à une transformation urbaine, mais à l'arrivée d'un nouvel ordre qui semble bouleverser le passé. Pourtant, les suburbs sembleraient être en détriment de la modernisation du pays, tel qu'on le verra dans les paragraphes suivants.

### **3.2.1. LE MYTHE ET SES PROBLÉMATIQUES: LA POLITIQUE, LA RELIGION ET LA MONTÉE D'UNE NOUVELLE CLASSE SOCIALE**

Le mythe des suburbs développe une série de changements qui concernent, à côté du nouveau caractère des États-Uniens, la politique, la religion et la façon de se socialiser.

#### **3.2.1.1. POLITIQUE : ENTRE LES MÉDIAS, LA CULTURE, LA SOCIÉTÉ ET LES FORMES URBAINES**

Pendant la décennie des années cinquante, la politique devient en tant que telle un objet de consommation, selon les mots de Riesman. A l'époque, Eisenhower était l'image du « glamour » que le peuple américain cherchait depuis longtemps, et les médias jouaient un rôle fondamental dans cette image. Les gens se laissaient séduire par les mots des médias, et les universitaires commençaient à participer au même débat. Le mythe des suburbs est alors « vox populi », mais très rapidement, il devient une question philosophique plutôt qu'une question sociale.

Par rapport à la politique, le mythe établit que les banlieusards votent principalement républicain. Mais ce constat n'est pas celui des créateurs du mythe. Riesman pense que les citoyens en général votent en fonction de l'émotion que provoque le candidat, ainsi Eisenhower est perçu comme très sympathique par les foules, engendrant une sorte d'hypnose collective. Pourtant Riesman ne veut pas adhérer à cette idée que les banlieusards sont devenus républicains. Les développements des banlieues coïncident avec des élections présidentielles où la radio est en plein développement. Ce moyen de diffusion prend son ampleur avec l'élection présidentielle de 1952, bien que la campagne n'ait donné



lieu à aucun débat idéologique. Eisenhower a largement gagné face à son adversaire. Le slogan de sa candidature était « J'aime Ike » [« *I like Ike* »]. La campagne présidentielle de 1960 montre l'emprise hypnotique exercée par les nouveaux médias. Pourtant cette fois-ci le candidat élu appartenait au parti démocrate. Kennedy gagne les élections, apparemment aidé par son charme télévisuel. « L'homme de l'organisation » a accueilli sous son toit les nouvelles technologies de communication, telles que la radio et la télévision ; le magnétisme engendré par Eisenhower et Kennedy en a été le résultat.

Whyte présente le thème de l'appartenance politique dans *L'Homme de l'organisation* et appuie sa démonstration par les statistiques de vote. Il estime que les suburbs sont devenus républicains ce qui explique la victoire d'Eisenhower : « Les chiffres montrent que les gens démocrates dans les grandes villes deviennent, lorsqu'ils sont dans la banlieue nouvelle, républicains, et encore plus conservateurs que ceux dont ils adoptent presque inconsciemment les manières. Commentant les résultats des élections de 1952 à Park Forest, le *Chicago Tribune* [...] considérera que l'existence de la vaste majorité républicaine est due à l'influence salutaire de l'air de la campagne sur les anciens démocrates. » Ces analyses n'auront plus cours lors de l'élection présidentielle de 1960.

“[...] Pondering the 1952 Park Forest vote, the *Chicago Tribune*, with vengeful pleasure, attribute the large Republican majority to the beneficial influence of fresh country air, on erstwhile Democrats. Whatever the cause, it is true that something does seem to happen to flux Democrats; the size of the Republican vote remains fairly constant from suburb to suburb. (The vote for Eisenhower in 1952: 66 per cent in Levittown, Long Island; 69.4 per cent in Park Forest.)” (Whyte, *TOM*, p. 300 Traduit par Yves Rivière, p.407)

Wood reprend les idées de Whyte pour étudier la politique dans la banlieue. Dans le cinquième chapitre de son livre, Wood explique les théories du changement politique des banlieusards. La plupart des chercheurs s'accordaient sur le fait qu'habiter les suburbs faisait modifier l'appartenance politique. Wood explore deux théories : celle de la conversion et celle de la transplantation. La conversion explique le changement d'appartenance politique par rapport au déplacement vers les suburbs. Pour expliquer ce phénomène, il part des enquêtes de Whyte et Banfield. La théorie de la transplantation veut démontrer que le processus de changement de filiation politique est plus complexe et qu'il ne peut s'expliquer par un simple déménagement. Selon la théorie de la transplantation, la filiation politique ne change pas automatiquement. Il s'agit d'une amélioration du mode de vie et possiblement d'envies économiques et donc d'appartenance politique. Dans cette partie, Wood base ses idées sur les travaux de Samuel Lubell et de Louis Harris entre autres. Il conclut que les habitants des suburbs en général ne tiennent pas compte de leur responsabilité politique et qu'aucun des suburbs ne suit les statistiques présentées par la presse populaire<sup>14</sup>.

Berger reprend, comme Wood, le débat commencé par Whyte sur la filiation politique des suburbs. Il cite textuellement les rapports des magazines populaires, où il apparaît que les responsabi-

lités acquises par les nouveaux banlieusards les font changer de filiation politique, et selon lesquels les démocrates deviennent républicains. Berger reprend l'énoncé de Whyte « sans importer les raisons, il est vrai qu'il arrive quelque chose aux démocrates lorsqu'ils habitent les suburbs. Malgré la constante arrivée des démocrates en suburbs, le poids du vote républicain devient plus important de suburb en suburb » [«Whatever the cause, it is true that something does seem to happen to Democrats when they get to suburbia. Despite the constant influx of Democrats the size of the Republican vote remains fairly constant from suburb to suburb.» (Whyte, *The Organization Man*, p.331-332)]. Pour Berger, cette affirmation n'a pas de sens, car la tendance à devenir républicain n'est pas uniforme dans tous les suburbs. Berger explique ses postulats avec des exemples précis : le suburb de Levittown proche de New York est devenu largement républicain, mais celui de Levittown en Pennsylvanie a voté en 1955 majoritairement en faveur du candidat démocrate. Les résultats de sa recherche indiquent que les banlieusards deviennent plus conscients de la politique, mais en aucun cas, qu'ils deviennent plus républicains ou plus démocrates qu'auparavant.

Au contraire des auteurs que nous venons de mentionner, dans *The City In History*, Mumford considère inutile de débattre de l'appartenance politique de la population car la politique n'existe plus dans les suburbs. Cela dit, chez Mumford la politique reste plus proche du romantisme classique de l'agora : « Dans la mesure où il n'y a pas d'espaces pour la réunion des personnes, pour la concentration ou pour l'action en commun, les suburbs permettent le conformisme et non la rébellion ou l'attaque. Les suburbs sont devenus le logement préféré d'un nouveau genre d'absolutisme : invisible mais tout puissant » [«Suburbia offers poor facilities for meeting, conversation, collective debate, and common action -it favors silent conformity, not rebellion or counter-attack. So suburbia has become the favored home of a new kind of absolutism: invisible but all-powerful.» (Mumford, *The City in History*, p. 513)]. Il assimile les nouveaux médias aux anciennes fortifications de la ville. Ces médias permettent la dispersion de la population sur le territoire mais gardent les citoyens sous contrôle. On constate dans le discours de Mumford qu'il voit les massifications ainsi que l'ensemble des développements urbains comme une dramatique aberration.

Dans le temps où s'établit un gouvernement métropolitain, les banlieusards ne participeraient plus à la construction de leur pays ; c'est la principale critique de Gulick en ce qui concerne la politique [«Apparently the organization man is less active politically in his class-conscious suburb than we had been led to expect, and is even less involved in city politics, civic activities, and community leadership generally.» (Gulick, *The Metropolitan Problems and American Ideals*, p. 103)]. On trouve la même expression chez Mumford, mais elle est différente de ce qu'affirment à leur tour Wood, Berger et Gans. Au contraire de Mumford, Gulick relie le renoncement constaté des banlieusards à la politique non pas à l'absence d'espaces métropolitains, mais à celle d'intérêts communs, comme un gouvernement métropolitain, dans ce cas bien précis.

La participation des habitants du centre-ville à la politique semble être tout à fait différente. Gans montre comment les habitants du West-End, *a contrario* des habitants des suburbs, ne font pas confiance aux politiques. En fait, leur avenir en tant que communauté dépend largement des représentants du West-End, et ceux-ci ne sont pas nombreux car, dans ce quartier, les partis politiques ne semblent pas exister [«West Enders feel that politics is intrinsically and inevitably corrupt, and that few politicians can resist temptations. Consequently, they must be watched so that the constituents come out ahead in the exchange for votes and favors.» (Gans, *TUV*, p. 177)]. Les politiciens, en partie issus de ce milieu précaire, veulent représenter leurs proches à l'échelle municipale. Ainsi la politique n'est pas entre les mains des collectivités, voire des partis politiques, mais plutôt des individus. Les élus locaux représentent les West-Enders dans le monde extérieur [outside world]. Au contraire du mythe des suburbs, Gans démontre que la politique est d'une certaine façon extérieure, elle aussi, à la communauté.

En tout cas, les choix politiques des suburbs pourraient être le résultat des politiques républicaines. Meyerson, fonctionnaire de l'administration Eisenhower, décrit le rôle joué par le gouvernement républicain dans la politique du logement. Ainsi, il précise que la loi sur le logement de 1954 comme la seule à avoir été acceptée par un gouvernement républicain. Cette loi amplifierait les actions des lois précédentes, et favoriserait la mise en place de nouvelles lois, notamment en termes de rénovation et conservation urbaines. Bien qu'on puisse penser, dit Meyerson, que les gouvernements républicains ne prennent pas de mesures généreuses, la présidence d'Eisenhower a donné aux États-Unis la « presque conversion publique de l'Association Fédérale de Crédit (Federal National Mortgage Association -Fanny May-) ». Ces mesures déjà annoncées seront largement critiquées par la suite par Meyerson, à cause du traitement de faveur réservé à la classe moyenne dans l'obtention du crédit immobilier, aux dépens des classes ouvrières.

La lien entre le mythe des suburbs et la politique ouvre ainsi sur des situations différentes de celles qu'ont instauré les livres des années cinquante. Une nouvelle génération réclame la mise en perspective des études sur les suburbs et les livres leur servent de porte-voix.

### 3.2.1.2. LA RELIGION COMME SUJET DU MYTHE

Les études préliminaires sur les suburbs considèrent la religion comme un élément important de l'analyse de ces nouvelles communautés urbaines, dans lesquelles l'église devient le centre social où se mêlent et se croisent les habitants. Ainsi, le statut des églises est au centre des études sur les suburbs, car, apparemment les banlieusards deviennent plus religieux. Ainsi Whyte se demande si les églises sont devenues des centres sociaux.

“As in the protestant community, there is some soul-searching among Jews about the new synagogues and community centers of suburbia, and somewhat the same question is asked of them as of the United Protestant Church. Are they religious institutions –or social ones?” (Whyte, *TOM*, p. 376)

Mais plus que la conjecture des églises-centres sociaux, Riesman pose l'hypothèse que le caractère appelé « other-directed » renvoie à des gens à tendance moraliste, et qui, par la suite vont essayer d'être des moralisateurs d'une certaine façon. La religion semble supplanter les croyances des gens ou même la façon dont ils se rencontrent. Il pense que ce sont les médias, le vecteur qui pousse les populations dans la religion : les médias portent les moralisateurs au sommet de l'information.

“Many important questions remain. Why do so many peer-groups in which the other-directed move continue to but politics on their bill off are, and why is it that fashion does not, as it has with many intellectuals, substitute something else, for instance, religion? What should surprise is in America is not the number of indifferent but why their number is not greater still and why people hung on as moralizers and seek to inform themselves as inside-dopesters. I suggest as a partial explanation that the mass media of Communications play a complex part in the training and sustaining of people (of appropriate character) in both these latter styles. The media are at the same time continuous bringers of information and tutors in tolerant for would-be inside-dopesters, and tutors and provocateurs in indignation for would-be moralizers.” (Riesman, *TLC*, p. 217)

Nous pouvons considérer la problématique de la religion à travers le livre *Crestwood Heights* de John Seeley, référence la plus citée par nos auteurs. Ce livre présente un suburb canadien très original par rapport aux suburbs états-uniens. Dans le suburb présenté en *Crestwood Heights*, l'école détrône la religion ou les institutions religieuses. Bien que la majorité de la communauté soit ouvertement juive, d'autres religions y sont présentes. Cette mixité religieuse permet à l'école d'être l'institution la plus importante de la communauté. C'est le côté laïque et plus ouvert de cette banlieue canadienne qui attire l'attention de la plupart de nos auteurs, car, à Crestwood Hills, la famille joue un rôle primordial dans le développement des enfants. Le caractère moralisant est ainsi donné aux enfants par la famille et l'école.

“Crestwood Heights is a community with a constantly growing Jewish population, although Gentiles still retain an uneasy majority. It is perhaps symbolic of its mixed ethnic character that there are no large churches or synagogues within its boundaries. It is, rather, the school which dominates the community as an institution: officially neutral as to religion and politics, and dedicated to the maturity values which now regulate its progressive education as well as the democratic functioning of the family. It is against the background of this shift in population and this developing competing ideology that the religious activities of the family must be considered.” (Seeley, *Crestwood Heights*, p. 212)

Dans *The Exploding Metropolis*, Whyte va dénoncer le départ des communautés religieuses vers les suburbs, de la même façon qu'il l'avait déjà dénoncé dans *L'homme de l'organisation* : « La majorité protestante d'alors a été dispersée, et entre les catholiques et les juifs qui appartenaient à la classe moyenne de la ville, les plus jeunes se hâtent de partir » [«The once dominant white portestant majority has long since dispersed and among the Catholics and the Jews who have been the heart of the city's middle class, the younger people are leaving as fast as they are able.» (Whyte, *The Exploding Metropolis*, p. 8-9)]. Les populations urbaines déjà établies en communautés religieuses, partant en banlieue ne quittent pas leurs confrères. Cette analyse est paradoxale. Il est vrai que Whyte s'appuie sur les chiffres relatifs à la classe sociale et à la religion pour

démontrer les relations entre les espaces et les phénomènes urbains. Mais cette relation est toujours en balance : certaines couches de la population, représentantes d'une religion particulière, préfèrent habiter dans une maison plutôt que dans un appartement en centre-ville. Les statistiques le mettent en évidence.

“Proportionately more low-rise people (47 per cent) had been suburbanites than high-rise (39 per cent), and most of them (73 per cent) has previously lived in a house or a low-rise apartment building. Most of the high-rise people (67 per cent) had previously lived in another high-rise apartment building. [...] Of the high-rise dwellers, 42 per cent were Jews, 40 per cent Protestants, 12 per cent Catholics. In the houses, 58 per cent were Protestants, 23 per cent Catholics, 13 per cent Jews.” (Whyte, *TEM*, p. 37)

Berger, pour sa part, insiste sur le fait que la mauvaise interprétation du phénomène des suburbs tient à l'idée qu'il existe une relation entre cette nouvelle forme urbaine et la croissance de la religion. Cependant, dit Berger, « notre suburb d'étude n'est pas col-blanc, et les données indiquent que les pratiques religieuses n'ont pas pu être chiffrées. La part d'habitants de ce suburb qui assistent à la messe est en dessous de la moyenne nationale rapportée par Gallup, en mars 1954 ».

“Nevertheless, the new suburb under analysis here is not a White-collar suburb, and our data indicate that there has been no marked increase in religious participation for the sample considered as a whole. [...] figures as a whole suggest that these suburbanites attend church less often than the national averages as reported in the Gallup poll of March 26, 1954.” (Berger, *WCS*, p. 45)

Berger attendait des résultats complètement différents de ceux qu'il a obtenu, car les « chercheurs des suburbs » annonçaient des résultats inverses. En fait, même les chiffres concernant la population la plus proche de la classe moyenne dans son échantillon, âgée de 25 à 30 ans et plus mobile, semblent ne pas montrer les mêmes mouvements et la même filiation religieuse que pour les habitants de la banlieue de San José. Bref, Berger utilise les chiffres pour mettre en évidence la tendance à faire des suburbs une réalité en dehors de la réalité elle-même.

On peut comprendre qu'en centre-ville, l'église joue également un rôle important. Gans parle de l'église, dans ce cas-là l'église catholique, comme de l'une des institutions les plus importantes pour les West-Enders. Même l'école est moins importante que l'église, car l'éducation est largement religieuse. Dans cette communauté, l'église fonctionne comme un pont entre les habitants du quartier et le monde extérieur. Dans cette perspective, le prêtre est le conseiller de la famille, mais aussi celui qui punit les enfants lorsqu'ils commettent des actes de violence. Il est l'autorité morale et familiale. Cette description est proche de celle de Whyte, pour qui l'église dans les suburbs devient un centre de socialisation et donc de moralisme. Gans démontre ainsi que la religion est également présente dans le centre-ville, et qu'il ne s'agit pas d'une question d'espace mais plutôt de cohésion sociale, dans le même sens que Berger. La religion aide à comprendre mais aussi à cerner une communauté.



Sans trop dénoncer la présence de l'église dans les banlieues, Wood reconnaît qu'elle est l'une des institutions qui permet l'unité du village idéal. En fait, déclare Wood, « plusieurs des nouvelles communautés ont les caractéristiques des petits villages dans leurs plus extrêmes conditions. Il y a d'autres communautés qui représentent différents types d'activités économiques ainsi que des groupes ethniques et donc ils sont loin de l'idéal villageois. Mais tous les deux possèdent les ingrédients de base pour recréer une sorte de conscience communautaire : les institutions et l'identité. La grande différence entre les anciens villages américains et les nouveaux ne tient pas à leur taille ou à la capacité politique de leurs habitants ou leur homogénéité. La différence réside dans le choix : les colons habitaient dans les petits villages parce qu'ils n'avaient pas de choix, tandis que les banlieusards recréent les villages parce qu'ils le veulent, et ils pensent que c'est bien ».

“Many of these new neighborhoods possess the characteristics of the old small town in extreme degree; others represent quite different types of economic activity and ethnic groupings and undoubtedly are far removed from the ideal. But all have those basic ingredients which foster some type of community consciousness, institutions, and identity. The great difference between the old American small towns and the new is not to be found in size, in the political capacities of its inhabitants, or in their homogeneity. The difference lies in human volition; the colonials lived in small towns because there was no alternative; the suburbanite re-creates them because he wants to, and thinks that they are good.” Wood, *Suburbia*, p. 125.

La relation entre le mythe des suburbs et la religion s'enracine ainsi dans l'histoire coloniale américaine, et elle montre les suburbs non pas comme une nouvelle forme urbaine, mais plutôt comme la répétition d'organisations urbaines passées. La religion reste un sujet de discussion sur le plan de la critique non seulement des développements urbains mais aussi de la modernité.

### **3.2.1.3. LES SUBURBS COMME ESPACES RÉSERVÉS À LA CLASSE MOYENNE**

Dans le cas des suburbs états-uniens, la question de la classe sociale trouve ses fondements dans les espaces d'habitation des grandes villes. Riesman a mis sur le devant de la scène la relation entre l'Amérique urbaine et la classe moyenne. Pour lui, l'other-directed est une caractéristique de la classe moyenne aisée qui habite principalement dans les grandes villes, et qui n'a pas de passé « moyenâgeux ».

“The type of character I shall describe as other-directed seems to be emerging in very recent years in the upper middle class of our larger cities: more prominently in New York than in Boston, in Los Angeles than in Spokane, in Cincinnati than in Chilicothe.[...] Tentatively, I am inclined to think that the other-directed type does find itself most at home in America, due to certain unique elements in American society, such as its recruitment from Europe and its lack of any feudal past.” Riesman, *TLC*, p. 35

Whyte est celui qui reconnaît plus clairement l'origine des nouvelles classes. Selon lui, grâce à l'offre éducative et à l'accès à la culture, « en même temps que se gonflait la classe moyenne, dans



les couches supérieures s'effondraient les privilèges dus à la seule naissance. La démocratisation de l'enseignement, l'accessibilité croissante de la culture ont si bien fait disparaître les particularismes sociaux et régionaux qu'un nombre très grand d'Américains se retrouvent maintenant à égalité dans le cadre de ce qu'on pourrait appeler une société nationale».

“As the middle class has expanded, the hereditary advantages of the upper strata have declined drastically. The spread of American education, the growing accessibility to culture, have so ironed out regional and social differences that a vastly greater number of Americans can now compete on even terms in what might be called a national society. (Whyte, *TOM*, p. 278 Traduit par Yves Rivière, p. 376)

L'apparition des professions telles que l'ingénierie ou l'éducation ont fait disparaître le rôle des relations familiales, remplacées par les relations sociales et professionnelles. Ainsi les nouvelles communautés sont habitées par les gens appartenant au même groupe social et professionnel. La relation entre la classe et les espaces urbains semble alors se structurer : la grande ville concentre les gens les plus riches et les plus influents, en même temps que les plus pauvres ; les suburbs pour leur part concentrent la plus grande quantité de salariés. Malgré cette division sociale, les habitants des suburbs sentiraient que leur participation à la communauté, en dépit du niveau de leurs revenus, est reconnue [«The suburban activist can feel that his own contribution matters, as he would like feel in the big city only when he is very rich, very active or very influential.» (Riesman, «The Suburban Dislocation», p. 133)]

Dans *L'Homme de l'organisation* la classe s'unifie, se standardise. Le fait que l'amitié en banlieue déborde le réseau personnel, précise Whyte, s'explique par l'homogénéité des valeurs nord-américaines. Mais, insiste-t-il, on pourrait l'expliquer par la tolérance, qui doit être admise afin de comprendre la difficulté des questions banlieusardes.

“However one may view this responsiveness to the group, it is important to acknowledge its moral basis. That friendship in the new suburbia transcends personal characteristics so much is due in part to the increasing homogeneity of American middle-class values. But it is also due to a very active kind of tolerance, and unless this is recognized one cannot appreciate the true difficulty of the suburbanites' dilemmas.” (Whyte, *TOM*, p. 353)

Pour Mumford, *a contrario*, la standardisation des classes est une valeur propre à la métropole. Elle existe par besoin d'imiter et de reproduire à une plus large échelle les avantages des classes bourgeoises. Ce phénomène forme le fondement de l'expansion économique, si critiquée dans *The City in History*.

“The concentration of the Rich is a typical metropolitan phenomenon [...] gives rise to the special luxury industries of the metropolis: dress, food, adornment, cosmetics. Because of the universal nature of metropolitan standards, the exotic fashions of the rich are presently copied and reproduced on a mass scale for the benefit of the entire populace: that indeed is a necessary pillar of an expanding economy” (Mumford, *TCIH*, p. 538)

La concentration de richesse nécessaire à la création de la forme urbaine pavillonnaire est également exposée par Whyte dans *L'Homme de l'organisation*. Mumford étudie plus profondément cette relation en la formulant de façon plus dramatisée et théorique : « La concentration de la richesse est aussi un phénomène typiquement métropolitain, il permet le développement des entreprises dédiées au luxe et à la vanité (...) Parce que les comportements typiques de la métropole sont devenus universels, la mode exotique des riches est devenue à présent une copie et une reproduction qui se veut bénéfique pour toute la population : c'est la base de l'économie actuelle ». Appartenir à une classe renvoie à l'aliénation selon Mumford : « La métropole et son organisation ont été pensées pour tuer la spontanéité et l'indépendance des décisions » [«The whole organization of the metropolitan community is designed to kill spontaneity and self-direction.» (Mumford, *TCIH*, p. 546)]. Un des effets en est l'absence de création et de richesse culturelle de la société. Mumford s'interroge ainsi sur la production artistique de son époque et conclut que dans un pays peuplé par une classe moyenne pour laquelle les automobiles, les autoroutes et les appareils domestiques sont essentiels, l'art et les représentations artistiques n'ont plus de place dans la métropole.

Le lien entre les classes moyennes et les suburbs rejoint les postulats de Riesman pour qui le désir d'échapper à la ville pour gagner la campagne rappelle celui des classes bourgeoises à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il ironise, au passage, sur cette recherche « de vert » en mettant en évidence la stratégie des développeurs qui affublent leurs suburbs d'appellations champêtres (Park Forest, par exemple)<sup>15</sup>.

Gulick s'avance encore plus en montrant du doigt l'absence d'intérêt de la classe moyenne pour la création d'un gouvernement métropolitain. Même l'idée d'un gouvernement à l'échelle de la région leur semble mettre en péril leurs acquis. La classe moyenne, une fois installée en banlieue, considère sa propriété comme un nouveau capital, dont ils ne veulent pas être privés.

“We ignored the fact that most of the middle-income families who have swamped the suburbs in recent years have deliberately sought to get away from the big crowded city and to achieve “status” for themselves and their families. They have reasons for thinking such “status” would be jeopardized by annexation to the big city.” (Gulick, *MPAAI*, p. 138-139).

Lynch également a pris comme objet d'analyse les quartiers de la classe moyenne à Boston et à New Jersey, quartiers forts différents de ceux des classes ouvrières. Cette position sera remarquée dans les recensions<sup>16</sup>. Riesman incarne la tendance inverse. Dans son introduction du livre d'Eli Chinoy<sup>17</sup>, il pose la question « qu'est-ce qui passerait si l'ouvrier possédait une petite maison à lui? ». Une question qui amorce l'enquête de Berger. Dans son premier chapitre, il cite exactement les mêmes références que celles qu'utilise David Riesman dans son article « The Suburban Dislocation<sup>18</sup> ». Berger s'approprie les sujets traités par Riesman dans son ar-

ticle pour les expliquer et les approfondir un par un dans *Working Class Suburbs*. Il se garde donc de généraliser.

Gans étudie également les classes ouvrières. Pour lui, elles se forment au-delà de la structure de l'économie et de la société d'un pays. Il analyse les communautés habitant le centre-ville, avec les mêmes catégories que pour la banlieue – la classe, la religion, l'arrivisme [status seekers] –. Le mythe est alors arrivé à un point où il faut démontrer que toutes les couches de la population présentent presque les mêmes caractéristiques que la classe moyenne banlieusarde. Pour Gans, la plupart des West Enders n'appartiennent pas à la classe moyenne, même s'ils ont quelques agréments propres à cette classe. Ils ont encore des rattachements familiaux, entre autre caractéristique propre à la classe ouvrière.

La ville étant la somme de ses habitants, il importe de s'y intéresser. Certains contesteront cette idée de citoyen type. Cette catégorie pose les premières questions sur la forme de la ville, car il y a deux options : pour Whyte, l'homme actuel est le résultat des formes urbaines et de l'organisation mécanique de la vie ; pour Riesman, l'homme actuel est le résultat des forces de la profession et de l'économie et, pour cet homme, les urbanistes ont dessiné une ville banlieusarde et monotone.

#### 3.2.1.4 .L'HOMME DE L'ORGANISATION

Les livres précurseurs du mouvement critique semblent s'être penchés d'abord sur le glissement de caractère des États-Uniens. Dans *La Foule solitaire*, David Riesman et Nathan Glazer s'interrogent sur les comportements de l'homme moderne et sa relation avec les espaces qu'il habite : « [...] sur un type de caractère social, celui qui a dominé l'Amérique dès le XIX<sup>e</sup> siècle et qui a été remplacé graduellement par un caractère social tout à fait différent. Dans notre livre, nous nous interrogeons sur la manière dont cela s'est passé et quelles en sont les conséquences directes sur la vie. » *La Foule solitaire* considère le capitalisme, l'industrialisation et l'urbanisation (cette dernière étant une tendance mondiale) comme les causes de la formation d'un nouveau caractère dans la société américaine. La métropole donne ainsi naissance à un nouveau type de citoyen, celui que présente David Riesman comme « l'homme qui prend une autre direction ».

William Hollingsworth Whyte Jr, l'auteur de *L'homme de l'organisation*, n'a jamais mis sur le devant de la scène le fait d'avoir voulu créer un mythe en relation à un homme type. Pourtant, il a associé les suburbs à cet homme de l'organisation : les suburbs « sont des communautés faites à l'image de l'homme de l'organisation ». D'autres acteurs se sont inspirés de plusieurs de ses postulats en les détournant selon leurs points de vue. Whyte serait l'un des premiers à lancer cette idée d'un homme type et, par ce biais, à engendrer une atmosphère d'insatisfaction contre les développements urbains des années cinquante. Par la suite, il ne parlera plus des suburbs mais se concentrera sur l'étude du centre-ville et de la récupération de l'espace ouvert en tant que bien public. La bibliographie postérieure à *The Exploding Métropolis* montre un auteur complètement engagé dans les problématiques de la ville.

*L'Homme de l'organisation* fournit des explications aux catastrophes urbaines : « Ces cités tassées sur elles-mêmes, dortoirs de l'homme de l'organisation. Ce ne sont peut-être pas des communautés américaines typiques, mais elles nous offrent un tel échantillonnage de ces jeunes hommes qui appartiennent aux organisations que nous pouvons y observer, avec plus de relief qu'ailleurs, le genre d'univers que se souhaite à lui-même cet homme nouveau et qu'il arrivera peut-être à créer. Et là je m'attacherai à montrer les conséquences incroyables du nomadisme professionnel de ces hommes, à montrer comment leur vie religieuse, leurs préoccupations politiques, leurs relations avec leurs voisins reflètent leur quête de nouvelles attaches avec ce qui les entoure. » En effet, pour Whyte, il s'agit d'une société et de tout ce qui l'entoure et qui se met en relation avec un nouvel homme.

L'homme de l'organisation constitue donc une typologie humaine, mais elle n'est pas facile à décrire : « Ils ne sont pas des ouvriers ni des directeurs des entreprises. Ces personnes ne travaillent que pour l'organisation. (...) Ils appartiennent à la classe moyenne et ils abandonnent leurs maisons aussi bien spirituellement que physiquement, pour appartenir à la vie de l'organisation. Ils sont la tête et l'âme de nos grandes institutions. (...) Ils sont en train de construire une idéologie qui permettra de faire confiance à l'organisation ».

“They are not the workers, nor are they the White collar people in the unusual, clerk sense of the Word. These people only work for the organization. [...] They are the ones to our middle class who have left the home, spiritually as well as physically, to take the vows of organization life, and it is they who are the mind and soul of our great self-perpetuating institutions. [...] They are building an ideology that will vouchsafe this trust (in the system).” (Whyte, *TOM*, p. 3-4)

Afin d'exprimer la relation de l'homme de l'organisation avec la société qui le regarde, Whyte reprend les mots de Reinhard Bendix, pour qui « dans la nouvelle idéologie du management, les leaders ne sont pas ceux les plus idéalisés –en fait les plus critiqués sont leurs lieutenants » [“As sociologist Reinhard Bendix has observed, in the new managerial ideology, it is not the leaders of industry that are idealized –if anything, they are scolded- but the lieutenants.”](Whyte, *TOM*, p. 44)].

Mais si l'homme de l'organisation est en relation directe avec « the other directed man » de *La foule solitaire*, ce dernier ne se réfère pas au premier. C'est un troisième livre, *Suburbia* de Wood que les rattache : Le nouveau caractère américain ne doit pas être limité aux banlieues de Crestwood Heights ou de Park Forest. «The other directed man doit être, selon Riesman, l'homme de la métropole où qu'il soit. (...) La domination métropolitaine ne se rencontre pas dans l'adhésion de la banlieue à la sphère de la ville, elle se réalise à travers l'invasion psychologique de chaque citoyen métropolitain, et elle installe les mêmes habitudes urbaines et les mêmes valeurs partout ».

“The other-directed man may be, as Riesman suggests, the metropolitan man wherever he is found within the area. [...] Metropolitan dominance may be achieved not by absorbing every suburb into the city's sphere but by psychologically invading the mind of every metropolitan citizen and instilling the same urban habits and values one by one.” (Wood, *Suburbia*, p. 128)

Dans les textes de Wood on voit que les énoncés de Whyte et Riesman ont été rassemblés sous l'idée d'un homme type. Par ailleurs, Wood met en scène les médias. Il estime que les moyens de communication endoctrinent la société. Ainsi pour lui « Riesman, Whyte et d'autres observateurs de la scène contemporaine ont développé les thèses de l'homme de l'organisation. Les suburbs ont perdu les qualités des formes urbaines qui les ont précédées, pourtant leurs habitants ne se considèrent pas comme si différents des autres Américains. (L'homme de l'organisation) s'insère dans une culture métropolitaine diffuse, dédiée et dirigée par les moyens de communication de masse, le marché de masse, et le culte de l'homme de l'organisation qui est le plus proche exemple de ce que l'on peut avoir comme valeurs communes ».

“[...] Riesman, Whyte, and other observers of the contemporary scene have developed the theses of the other-directed character and the organization man. For if the suburb has lost the qualities of its ancient predecessor, it follows that its inhabitants must find it difficult to distinguish themselves from other Americans.” The organization man “find a vague thus of metropolitan culture, defined and directed by mass media, the mass market, and the cult of the organization man to be the closest approximation we now have to a sense of common values.” (Wood, *Suburbia*, p. 95)

D'après Wood, Whyte est le premier, à trouver des incohérences entre les suburbs en tant que forme urbaine et la métropole moderne, car les habitants des suburbs continuent à avoir des habitudes plutôt villageoises. Ces habitudes sont pour Whyte le résultat de la prolifération des suburbs, tandis que, pour Wood, cette attitude a toujours été présente chez les Américains. En conclusion, Whyte considère le comportement villageois comme une nouveauté, voire une modernité à éviter. Wood pense au contraire qu'il s'agit d'un comportement du passé, une habitude anachronique et que pour moderniser la ville, il faut oublier les habitudes du passé [«Whyte's description of the duality in the modern suburbanite's character, the tensions between individual and community, may be suspect when presented only as a picture of modern culture. Perhaps it always existed, in considerable degree, in small towns everywhere.»(Wood, *Suburbia*, p. 132)]. Ici est manifeste l'abîme générationnel qu'on pensait être du côté de la jeune génération contre les anciens, car ces derniers critiquent les nouvelles formes urbaines, tandis que leurs cadets cherchent à les comprendre. Mais, comme nous l'avons vu, six années seulement séparent Wood et Whyte. Pourtant, Wood ne contredit pas les postulats de Whyte sur la typologie de l'habitant. L'homme de l'organisation de Wood rejoint la description de Whyte mais ce dernier le juge anachronique. L'homme de l'organisation est conformiste, il conserve les mêmes comportements dans l'espace et dans le temps, les mêmes relations familiales, les mêmes activités sociales et assiste aux mêmes réunions politiques. Il est celui qui adhère au groupe, et qu'on retrouve partout.

“[...] the suburb is the home of the modern man, the big organization on his doorstep. Suburban culture and the pattern of suburban life are designed to intensify the pressures on the individual. They encourage conformity, and subtly rearrange the use of space and time, the relations of the family, the activities of social and political organizations for the higher purpose of “the group.” Each characteristic and institution of suburban life bears witness to the fact that David Riesman's lonely crowd is everywhere.” (Wood, *Suburbia*, p.5)



Berger décèle un malentendu sur cette typologie de l'homme de l'organisation. Si, d'après Whyte, celui-ci habite exclusivement les suburbs, il n'y a pas d'explication théorique au fait que les banlieusards constituent une population assez homogène. Peut-être que l'homme de l'organisation typique est un banlieusard mais il est peu probable aux yeux de Berger que le suburb soit habité par l'homme de l'organisation et sa famille. Ou, plus encore, qu'elle soit dominée par une façon de vivre « organisée ». Pour lui, aucun suburb ne ressemble aux autres, car ils ont tous des valeurs différentes, des origines différentes. L'homme de l'organisation comme les suburbs sont des mythes. À l'image de Wood, Berger prend ses distances face aux énoncés de Whyte. Une nouvelle fois, Whyte est lu sans complaisance, car le combat est idéologique.

“[...] If suburbs were populated largely by organization men and their families, then we could understand more readily the style of life that is said to go on. Or, lacking this, if organization men, as Whyte puts it, give the prevailing tone to life in the suburbs, then we could more readily understand the prevalence of his model in the literature. But there is no ready hypothesis to explain why the occupations of suburbanites should be so homogeneous. It may be true that the typical organization man is a suburbanite. But it is one thing to assert this and quite another thing to assert that the typical tract suburb is populated by organization men and their families and/or dominated by an “organization” way of life.” (Berger, *WCS*, p. 9-10)

L'homme de l'organisation deviendra une expression pour désigner également les habitants de la métropole et la façon dont la celle-ci s'organise. Pourtant cette expression ne fait pas référence à une forme urbaine, car aucun de nos acteurs n'en parle. Elle fait référence au désordre apparent des suburbs qui ne s'organisent pas selon un plan orthogonal, mais en recréant une forme urbaine évoquant la vie champêtre, avec de grandes surfaces de loisirs proches des maisons. Mumford perçoit cette description dans la métropole, qui devient plus clairement l'organisation en elle-même. Comme Wood, Mumford met en relation Whyte et Riesman : plus que l'homme de l'organisation, c'est un groupe d'individus qui constitue une ville. De là, il en vient à s'interroger sur ce qu'est une communauté métropolitaine. Il la dépeint comme « un espace qui tue les comportements spontanés et la liberté individuelle », dans laquelle la vie devient « encapsulée », car les individus passent leur temps dans leurs voitures ou devant leur appareil de télévision. Cette technification toute-puissante mettrait en danger la vie elle-même : La vie serait désormais soumise par les médias télévisés ; bannissant la liberté de l'esprit humain. Si l'on accepte cette façon de vivre, c'est d'accepter pour Mumford une manière de vivre également « encapsulée » dans l'espace extérieur, avec des choix très limités. Alors, dit Mumford, on arrive au concept de « foule solitaire »<sup>19</sup>.

Jacobs s'oppose totalement à cette idée d'« homme de l'organisation ». Elle oppose l'homme de la grande ville à celui de l'organisation. Ce dernier serait en lien direct avec la standardisation des maisons. La ville est l'espace d'un homme différent, un homme qui « ne fait pas partie des statistiques ». Jacobs avoue que les relations que tissent les hommes entre eux sont plutôt spontanées, et en aucun cas interchangeables. Les relations autant que les hommes sont authentiques, et travailler avec



les statistiques, voire avec les généralisations, est une pratique qui les fait apparaître comme des « êtres humains détruits ».

“The people who form hop-skip links, like the people who form the smaller links in streets and special-interest organizations, are not at all the statistics that are presumed to represent people in planning and housing schemes. Statistical people are a fiction for many reasons, one of which is that they are treated as if infinitely interchangeable. Real people are unique, they invest years of their lives in significant relationships with other unique people, and are not interchangeable in the least. Severed from their relationships, they are destroyed as effective social beings –sometimes for a little while, sometimes forever. (There are people who seemingly can behave like interchangeable statistics and take up in a different place exactly where they left off, but they must belong to one of our fairly homogeneous and ingrown nomad societies, like Beatniks, or Regular Army officers and their families, or the peripatetic junior executive of suburbia, described by William H. Whyte, Jr. in *The Organization Man*)”. (Jacobs, *DALOGAC*, p. 136)

Les auteurs des années soixante sont moins hostiles à l'idée d'un homme de l'organisation. Ils considèrent que cette idée définit une problématique sociale associée à la métropole, et qu'on ne peut l'évacuer si l'on s'intéresse aux changements économiques. Herbert Gans considère l'homme de l'organisation comme un concept pas si éloigné de celui de l'« object-oriented », comportement facile à identifier dans les communautés du centre-ville. En effet, il s'agirait d'un comportement typique des classes moyennes dans lesquelles le West-End qu'il étudie ne s'inscrit pas. L'hypothèse de Gans est que l'« object-oriented » n'est qu'une étape pour conquérir un statut social, et très peu d'individus continuent à être « object-oriented » toute leur vie. Il définit ceux qui veulent appartenir ou qui appartiennent déjà à la classe moyenne comme, par nature, « object-goals », mais, après avoir changé de lieu d'habitation, leurs objectifs cesseraient d'être individualistes. Pour certains habitants du West-End, il est plus important d'être reconnu par son groupe que de consacrer sa vie à son ascension sociale. Gans conclut que la décision de rester un « homme de l'organisation » n'est pas une décision personnelle mais impulsé par le poids de leur environnement, de leur cercle familial et amical.

Gans peut nous aider à comprendre la position des autres auteurs. Puisque l'homme de l'organisation aide à nourrir le concept des suburbs, du fait qu'il appartient au management des grandes entreprises. Par là, il semble être éloigné des arènes politiques, ce qui le définit comme le représentant de la classe moyenne. L'homme de l'organisation ne participe plus à la construction de son pays, principale critique de Gulick de cette typologie humaine inventée par Whyte<sup>20</sup>. Parce qu'il appartient aux grandes entreprises, les intérêts de l'homme de l'organisation sont tournés vers son foyer. Même si le concept d'homme de l'organisation s'est transformé en mythe, il permet cependant de décrire la typologie des cols blancs qui sont présents dans l'ensemble de la société de l'après guerre.

“I have suggested that one of the steps in becoming middle class is the development of object-goals. [...] most middle-class people are not noticeably more object-oriented than working-class ones. The striving for object-goals, therefore, seems to be a temporary phase that is associated with the individual type of mobility. If and when the sought object is achieved, many people “settle down” and become more person-oriented again, only this time with a new group of

friends who share their characteristics and interests. Examples of this settling-down process may be found among the ambitious young corporate executives who later become "organization men," [...] The pleasures of group life then become more important than the socially isolating pursuit of object-goals. [...] Most middle-class people –whether they have come from the working class or not- are quite person-oriented. [...] This kind of middle-class person-orientation is perhaps similar to that which David Riesman and his associates have described as "other-direction," and which they have contrasted to a striving for object-goals that they call "inner-direction." If my hypothesis is correct, however – that object-orientation is only a temporary phase for most people- the historical shift from inner to other-direction which they describe could be interpreted differently. [...] Object-orientation is thus a minority pattern in any era, past or present. " (Gans, *TUV*, p. 258-260)

Meyerson dans *Housing, People and Cities*, assimile l'homme de l'organisation au consommateur [consumer], appelé par Whyte « le consommateur discret ». C'est, en effet, parce que la classe moyenne préfère être propriétaire, que les banlieues ont grandi. Meyerson considère qu'« être propriétaire est plutôt une décision rationnelle et utilitaire. Elle est relative à la taille de la famille, au besoin d'un espace de jeux pour les enfants et de relations de voisinage, au changement de travail et à l'augmentation du salaire et au désir d'afficher son succès personnel. La propriété semble donner à cette population le prestige et le statut social dont ils étaient auparavant exclus. Les individus pensent qu'aux yeux de leur communauté, ils deviennent plus stables lorsqu'ils sont propriétaires ». Dans son livre, Meyerson remarque que la plupart des études ont pris pour modèle unique la famille nucléaire, parents et enfants. C'est ainsi que le marché n'a pas proposé d'autres options aux populations qui ne peuvent être définies ainsi.

L'homme de l'organisation devient l'observateur de Lynch. Au contraire de l'homme type, il serait un « homme éduqué » afin d'être plus conscient du monde qui l'entoure. Lorsqu'il explique comment entraîner « l'observateur », il insiste pour placer des éléments de répétition dans la ville afin d'aider à la localisation. Il utilise l'exemple d'un enfant entraîné par sa mère à avoir une « orientation directionnelle automatique ». Bien que Lynch n'emploie pas le même vocabulaire que les autres auteurs, il travaille sur la même problématique. « Un observateur entraîné, dit Lynch, est quelqu'un qui ne pourra jamais réagir a contrario de son monde visuel. [...] Le développement de l'art de l'Urban Design nécessite la création d'une audience critique et attentive. Si l'art et l'audience vont main dans la main, les villes pourront devenir une source de jouissance pour des milliards d'habitants. ». Cette audience critique et attentive n'est pas celle de l'homme de l'organisation, tout au contraire, il s'agit de ceux qui interagissent avec leur environnement.

Au delà des idées relatives au mythe, la genèse des suburbs fait son apparition dans la production théorique. Apparaissent également des acteurs clés pour comprendre l'évolution de ces formes urbaines, les créateurs de la Cité-Jardin.

### 3.3 LA CITÉ-JARDIN ET LES SUBURBS : MODÈLE URBAIN PAR COMPARAISON OU PAR OMISSION

Les suburbs seront une matérialisation des cités-jardins idéalisées comme la forme urbaine du rêve américain, inspirées d'une idée utopique. John Seeley les mettra sur le devant de la scène car il considère que la maîtrise de l'espace sécurise les habitants davantage dans les suburbs que dans le centre-ville. Les banlieusards achètent « intimité et soleil, grandes maisons avec jardins ; avec les voitures, ils sont libres de circuler, mais aussi par avion, par bateau, par train ; ils ont l'impression de conquérir le temps et l'espace. C'est dans cette mesure que le rêve américain a été construit. C'est un rêve d'un ciel concret ici et maintenant [...] Ce rêve n'est pas seulement nord-américain, bien sûr ; il est peut-être aussi vieux que le monde lui-même. »

“Finally, in their orientation towards space, Crestwooders again experience a sense of mastery and fluidity. They are in a position to buy privacy and sunlight, in spacious homes and gardens; and by their possession of cars, in their freedom to travel, by plane, boat, train or automobile, they have sense of conquering both time and space.

Intertwined with these orientations is a deep allegiance to the great North American dream, a dream of a material heaven in the here and now, to be entered by the successful effect. The dream is, of course, not confined to North America alone; it is perhaps as old as the world itself.” (Seeley, *CH*, p. 6)

Cette référence à une quête d'une vie au vert, naturelle, relie les suburbs aux cités-jardins anglaises, pas seulement parce que leur appellation évoque la campagne, mais surtout par la forme urbaine qu'elles représentent. La cité-jardin apparaît non seulement comme un modèle urbain mais aussi comme un modèle de société. Pour nos auteurs, l'image des cités-jardins anglaises pose problème : soit elles représentent une image idyllique qu'il faut réaliser ; soit elles sont considérées comme un mauvais exemple, qui va à l'encontre de la ville en tant que forme d'organisation sociale déjà établie.

Whyte remarque l'influence que les cités-jardins ont eue sur les architectes américains. Il cite les cités-jardins construites à la fin des années vingt, telle que la communauté de Radburn (architectes : Clarence Stein et Henry Wright) dans la ville de Fair Lane (New Jersey). Bien que Whyte trouve cet exemple « magnifique », il nous rappelle que l'idée de la cité-jardin s'est transformée tout au long de son histoire. C'est le cas de la cité-jardin proposée par Le Corbusier, qui a posé les caractéristiques d'une ville campagnarde en centre-ville, avec les mécanismes de densité et d'isolement propres à la cité-jardin. Dans ce sens, l'esprit de la cité-jardin devient une façon pour les architectes de se faire connaître en tant que dessinateurs, car la transplantation de la cité-jardin en centre-ville a pour résultat de grands bâtiments aux formes diverses. Selon Whyte, c'est le début de l'architecture du spectacle.

Pour Wood, l'idée des cités-jardins a été mieux agencée par Geddes qui, afin de réguler la croissance de la ville et de permettre une « Newtopia » plutôt qu'une mégalopole, a proposé une cité-jardin décentrée. « Ainsi, la cité-jardin a été conçue comme une idée à travailler et à planifier pour le siècle à venir. » [Thus the garden city was conceived, and ideal to be worked and planned for in the century ahead, a Newtopia as an alternative to Megalopolis.] (Wood, *Suburbia*, p. 45)]. Les idées de cité-jardin imaginées par Howard et par Geddes évoquent pour Wood la disparition des petites communautés en faveur d'une grande région métropolitaine, ce qui justifie selon lui la mise en place d'un gouvernement métropolitain.

Pour Mumford, les Cités-Jardins d'Howard ne présentent qu'un seul intérêt : contrer le développement privé de la ville. Selon lui, Henry George – le créateur de la taxe foncière aux États-Unis –, et Ebenezer Howard – et sa garden-city dont la propriété de la terre est gérée par la communauté, annoncent un tournant dans la conception de la municipalité sur le plan économique et gouvernemental.

“Thus the city, from the beginning of the nineteenth Century on, was treated not as a public institution, but a private commercial venture to be carved up in any fashion that might increase the turnover and further the rise in land values. The analysis of this condition by Henry George, and its bold rectification by Ebenezer Howard in his proposal for the new Garden City, which would corporately hold all its land, marks a turning point in the conception of both municipal economics and municipal government.” (Mumford, *TCIH*, p. 426)

Il utilise donc Howard pour expliquer que les caractéristiques de la cité-jardin sont contraires aux développements suburbains tels qu'ils existent. Contrairement à d'autres auteurs, Mumford connaît en profondeur les idées d'Howard. Plus loin dans le livre, Mumford insiste : « Le XIX<sup>e</sup> siècle est devenu le siècle du socialisme municipal. Chaque individu améliorerait sa qualité de vie en plus de la qualité de vie des autres : les sources d'eau, de l'énergie, etc., ainsi que le traitement de déchets. La seule chose qui manquait était la propriété commune de la terre, pour l'extension de la ville, pour la protection de la ville, pour la colonisation de la ville. C'est le pas en avant qu'a impulsé Ebenezer Howard».

“[...] The nineteenth Century became [...] the Century of municipal socialism. Each individual improvement within the building demanded its collectively owned and operated utility: water mains, water reservoirs, and aqueducts, dumping stations: sewage mains, sewage reduction plants, sewage farms. Only the public ownership of land for town extension, town protection, or town colonization was lacking. That step forward was one of the significant contributions of Ebenezer Howard's garden city.” (Mumford, *TCIH*, p. 476)

Mumford comprend la cité-jardin d'Howard comme une théorie dans laquelle le bien commun est en priorité. L'idée même permet « beaucoup de possibilités offertes à une nouvelle civilisation fondée sur le service de la communauté. » La croissance de la ville serait ainsi plus harmonieuse, mais selon Mumford, « Howard n'aimait pas les suburbs, en fait il n'y pensait pas. Pour Howard, la fin de la congestion des villes était dans la décentralisation de leurs fonctions. Il n'aimait pas la relation temporelle entre la banlieue et la ville, et il proposait plutôt une relation plus stable, à l'instar d'un mariage». (Mumford, *TCIH*, p. 515) Mumford défend l'idée de cité-jardin d'Howard parce qu'il est

convaincu que la ville organique est à même de réguler sa propre croissance. Il considère que le modèle de Howard est le plus réussi de tous, comparé à celui de Le Corbusier ou à la ville linéaire de Soria et Mata.

Le problème de la ville est en effet, pour Jacobs, la présence des idées « modernes » et donc l'influence des théoriciens tenant de la Cité-jardin. Le déclin de la ville aurait commencé avec Ebenezer Howard, qui a imaginé des villes à la campagne simplement parce que, selon Jacobs, il n'aimait pas la ville. Même chose pour Patrick Geddes, qui a proposé le développement de larges régions métropolitaines. Jacobs pense comme Whyte que Howard a eu une grande influence sur les architectes et les urbanistes américains, mais qu'il s'agit dans ce cas précis d'une influence négative, en particulier sur le groupe nommé les « decentrists », formé par L. Mumford, C. Stein, H. Wright, et C. Bauer, pour lesquels la ville telle qu'elle était ne susciterait pas de curiosité mais des critiques. A ce groupe Jacobs ajoute l'influence de Le Corbusier, qui a développé l'idée des cités-jardins verticales. En conclusion, toutes les propositions qui visent à transformer la ville, y compris l'exposition de Columbia à Chicago [Columbian World's Fair, 1893] s'opposent à cette forme urbaine : elles ne voient pas les bénéfices de la vie urbaine, mais essayent de la contester pour favoriser d'autres espaces plus grands. Selon Jacobs, le principe des cités-jardins propose une solution à la densité des villes, et met en question la densité elle-même. Un questionnement qui aurait été repris aussi par Mumford et Catherine Bauer, pour lesquels la ville serait couverte de « taudis », parce que les quartiers de résidence urbaine étaient plus denses qu'en banlieue.

Le rêve américain est perceptible non seulement dans les formes urbaines, mais aussi dans la façon dont ces formes urbaines s'arrangent. Pour Riesman, la construction des suburbs est recevable à partir du moment où il s'agit « d'une construction pour le loisir et la vie en communauté, mais pas pour le travail. » Cependant, l'homme américain est travailleur par excellence. Le rêve du travail à domicile avait été exposé également par Mumford, qui envisage ce système développé au point qu'il ne soit plus nécessaire d'aller travailler en ville. Ainsi, la vie à la campagne devient un rêve plutôt primitif.

La Cité-jardin est une idée fortement liée à une pensée plus publique sur la ville. Si les suburbs sont par essence privés, l'idée de Cité-jardin, qui aspirait à la propriété commune du territoire, a été rapidement amalgamée à une tendance « socialiste ». Cette corrélation entre une forme urbaine et une forme de gouvernement s'oppose aux Etats-Unis des années cinquante et soixante. Pourtant ni les architectes, ni les développeurs, ni même la population, ne cherchaient dans les suburbs un gouvernement du type Cité-jardin, c'est-à-dire plutôt communal. Bien au contraire, le débat sur les villes devient le débat sur la métropole, et celui-ci réfléchit aux idées politiques associées à cette échelle de gouvernement en relation directe avec la propriété privée.

### 3.4. LA MÉTROPOLE : UNE NOUVELLE ÉCHELLE DE GOUVERNEMENT

En utilisant davantage le terme « métropole » que « ville », le langage technique des ouvrages met en évidence l'emploi de nouveaux termes associés aux nouvelles échelles urbaines. Les années cinquante sont en effet marquées par l'usage de l'expression « étalement urbain » [urban sprawl]. Le mot aurait été employé pour la première fois par Earl Draper, un salarié de la Tennessee Valley Authority. Il l'aurait utilisé pour parler de l'absence de régulation de la croissance des villes nord-américaines<sup>21</sup>. Ce mot fait désigner à des surfaces urbaines sans délimitation et il est repris par John Seeley et ses collègues dans le livre *Crestwood Heights*<sup>22</sup>. Dans cet ouvrage, Seeley énonce comment l'échelle locale a une relation symbolique avec « l'étalement », terme qui englobe pour lui la totalité de la surface métropolitaine.

Nos auteurs considèrent la taille de la ville selon deux points de vue : certains pensent qu'il y a des villes et des métropoles, deux échelles différentes sans relation ; et d'autres que la métropole constitue une nouvelle échelle de la ville, voire le résultat de sa croissance.

Si la notion d'étalement urbain conduit à la définition de la métropole ou de la surface métropolitaine, au début des années cinquante elle ne fait pas encore vraiment référence à des formes de gouvernement. Cependant la métropole ne sera un sujet de débat que jusqu'à la fin des années cinquante, lorsque Whyte et ses collègues introduisent la discussion sur l'étalement des surfaces urbaines, voire la croissance de la métropole<sup>23</sup>. Whyte pose une opposition entre l'urbanisation d'une ville et celle de la banlieue, cette dernière est appelée plutôt « suburbanisation » et l'étalement en étant le résultat direct : « Ce qui est en train de se faire est une suburbanisation et dans ce mouvement centrifuge la ville a perdu beaucoup de sa force traditionnelle en tant qu'élément d'unification de la région (...) Il est très clair que la norme des aspirations américaines est aujourd'hui dans les suburbs ». La ville, pour Whyte, serait sans relation avec la métropole, pourtant il ne cherche pas à définir la région métropolitaine sinon pour en dénoncer la croissance. Davantage étalement que métropole, ce dernier mot étant dans le titre du livre, n'est pas très exploré par Whyte dans le contenu. La métropole est donc évoquée par rapport à la nouvelle taille de la ville à laquelle il se déclare opposé.

Jacobs, co-auteur du livre de Whyte, suit les mêmes propositions. Lorsque le livre de Jacobs paraît, la discussion sur un gouvernement métropolitain serait déjà bien installée, discussion sur laquelle elle n'arrive pas à donner une claire définition de la métropole, car cela n'est pas au centre de ses intérêts. La métropole chez Jacobs serait une échelle tout à fait contraire à celle de la ville, cette dernière étant plus respectueuse de l'environnement. En fait pour Jacobs il y a encore un problème du côté de la compréhension du fonctionnement d'un gouvernement métropolitain, et c'est



que sa taille est ingouvernable. Avec ces affirmations, Jacobs s'oppose complètement à la métropole et met en évidence qu'à ses yeux les problèmes urbains ne font pas partie des questions liées à la façon de gouverner.

“Many problems, particularly planning problems, are common to these governmentally separate settlements of a metropolitan area. This –not the big city– is the unit that means most with respect to overcoming water pollution, or major transportation problems, or major land waste and misuse, or conservation of water tables, wild land, big recreation sites and other resources.

Because these real and important problems exist, and because we have, administratively, no very good ways of getting at them, a concept called “Metropolitan Government” has been developed. Under Metropolitan Government, politically separate localities would continue to have a political identity and autonomy in purely local concerns, but they would be federated into a super-area government which would have extensive planning powers and administrative organs for carrying the plans into action. [...] Metropolitan Government is a popular idea not only with many planners; it seems to have appealed to numerous big businessmen, who explain in many a speech that this is the rational way to handle the “business of government” [...] Today we are not competent to do so (deal with a metropolitan government). We have no practice or wisdom in handling big metropolitan administration or planning, except in the form of constantly more inadequate adaptations of little-city government.” (Jacobs, *DIALOGAC*, p. 425-427)

D'autre part, pour les adeptes de l'idée de métropole, la proposition d'un gouvernement unique serait au centre de leurs recherches. Pièce centrale du récit de Wood, la métropole est le résultat d'une vie urbaine transformée, conséquence de la croissance des villes compactes et congestionnées. La métropole ainsi formée serait « la somme de plusieurs forces ». Mais, au contraire des éditeurs de *Fortune*, Wood reconnaît la métropole comme un autre état de la ville, voire sa continuation ou mieux encore sa transformation. Son livre donc apparaît comme une « autre critique des suburbs », mais cette fois, Wood les décrit comme un allongement de la ville, et par ce biais, il voit dans sa croissance une nouvelle forme urbaine qui aurait besoin d'une nouvelle forme de gouvernement. C'est ainsi que la proposition d'un gouvernement métropolitain apparaît nécessaire selon Wood pour faciliter la croissance et le développement de la région. Le gouvernement métropolitain serait une nouvelle dimension politique : une forme de gouvernement à mi-chemin entre celui de l'Etat (au niveau du département en France) et le celui des suburbs ; une échelle politique qui permettrait, entre autres, aux suburbs américains de sortir de l'anachronisme des petits villages, de hiérarchiser leurs besoins, et de garantir leur réaménagement et leur développement.

Mumford prend en compte la thèse de Wood pour en appeler aussi au besoin d'un gouvernement à l'échelle de la métropole par comparaison avec l'échelle des communautés. « Dans plusieurs communautés banlieusardes, l'absence de structures gouvernementales a permis la création d'organisations de voisins. C'est ainsi que Robert Wood (...) a signalé avec justesse que la banlieue reprend, d'une certaine façon, les anciennes idées de participation démocratisée et d'initiative locale ».

<sup>93</sup> “In many suburban communities, the very absence of any structure of local government promoted neighborly organization; so that Robert Wood, in his curiously ambivalent and self-contradictory *Surrey of Suburbia* in the United

States, pointed out correctly the suburb restored, in some ways, the earlier ideas of democratic participation and local initiative.” (Mumford, *TCIH*, p. 499-500)

A partir de cette référence, Mumford déroule un court parcours historique en évoquant les exemples où la vie en communauté n'est pas en danger. Il conclut que la vie dans les suburbs est « encore pire » que la vie en ville, car dans les suburbs la vie se réduit à des relations plus étroites, où l'égoïsme prévaut. Davantage liés aux pairs professionnels ou sociaux, les suburbains construisent leurs cercles sociaux autour de la famille et des voisins, ce qui empêcherait que s'enracine l'idée d'un gouvernement métropolitain où l'échelle de communauté pourrait disparaître. A propos de la vie en communauté, Gans démontre dans *The Urban Villagers* que la vie des communautés du centre-ville, ici le cas précis du West End bostonian, n'est pas très différente de celle des suburbs, en ce qui concerne les relations sociales.

Mumford parle davantage de « megalopolis » que de métropole. Il partage l'avis de Wood selon lequel la ville telle qu'on la connaissait avant n'existerait plus, en raison des nouvelles circonstances économiques ; aucune entreprise ne peut exister hors de la grande échelle mégapolitaine. Il invite donc à examiner de plus près les forces économiques qui ont produit la métropole. Nous l'avons vu dans l'analyse partielle du livre : la thèse centrale des chapitres repris est le développement de la ville selon un modèle économique unique et problématique pour l'homme, le capitalisme<sup>24</sup>.

“[...] The persistence of these overgrown containers would indicate that they are concrete manifestations of the dominant forces in our present civilization; and the fact that the same signs of overgrowth and overconcentration exist in 'communist' Soviet Russia as in 'capitalist' United States shows that these forces are universal ones, operating almost without respect to the prevailing ideologies or ideal goals.” (Mumford, *TCIH*, p. 526)

Mumford indique, en accord avec la peur qui s'était installée partout dans le pays envers l'Union soviétique, que rien ne différencie les villes nord-américaines des villes soviétiques, car l'échelle métropolitaine tend à outrepasser les modèles économiques. Il regarde, lui aussi, la métropole à l'échelle mondiale, se différenciant des autres acteurs qui la saisissent à l'échelle locale.

Meyerson pour sa part suit les recommandations proposées par Banfield et Grodzins, qui rejoignent également les intentions de Mumford et de Wood : ils envisagent, eux aussi, la création d'un gouvernement métropolitain. Ils insistent sur le fait que « la présence d'un trop grand nombre de gouvernements indépendants sur une surface métropolitaine est synonyme de duplication ». La proposition d'une région métropolitaine trouve ses obstacles dans le mythe des suburbs : puisque le centre-ville est plutôt démocrate, catholique et noir, la banlieue (qui serait républicaine, protestante et blanche) ne veut pas être dans les rets de la ville. Malgré la difficulté

que représente la création d'une région métropolitaine, Meyerson propose qu'on puisse penser, dans les conditions actuelles, que l'annexion des tous les petits suburbs soit plus que probable.

Gulick, pour sa part fait référence aux «études récentes» qui ont eu l'intention de faire une grande ville métropolitaine de Boston à Washington, une immense ville linéaire dirigée par un gouvernement centralisé. A l'époque le livre de Jean Gottman, *Megalopolis*, était déjà très connu, bien que Gulick n'en fasse mention ni dans l'index ni dans une note en bas de page. En fait, Gulick pense que la prolifération des suburbs va entraîner la création imminente d'une nouvelle morphologie urbaine appelée métropole, mais dans le sens ancien du terme. Pour cela, il renonce d'une certaine façon à accepter la séparation des villes et des suburbs, et voit l'échelle de la métropole comme une évolution de la ville ancienne qui mérite une évolution dans son gouvernement.

“As I have pointed out above, we now have in the United States, and throughout the world, a radically new pattern of human settlement, a new spatial arrangement of urban life. We call this “the metropolis,” though we ought to use a term less related to the big cities of the past. We are even tempted to call a loosely structured, intermeshed, urbanized, and industrialized region, stretching from Boston to Washington, “a five-hundred-mile linear city” and then to jump to the ludicrous conclusion that it should therefore have a single “city government”. Such a non sequiturs take us nowhere. Obviously, we need to start all over again in our thinking.” (Gulick, *TMPAAI*, p. 127)

Après avoir réagi contre les livres de Whyte, Wood, Mumford, et les lois proposées par les sénateurs Taft et Rockefeller<sup>25</sup>, Gulick insiste pour que soit établi un gouvernement métropolitain, plus que jamais fondé « à l'image des traditions américaines, [...] un gouvernement proche des gens ». Il insiste sur le fait qu'une métropole gouvernée par des instances locales est un processus américain, qui n'a rien à voir avec la propriété, ou encore avec l'Etat fédéral. Il faut savoir qu'à l'époque, aujourd'hui même encore, les propriétés communes, les classes sociales et les diverses origines ethniques réunies sous un seul gouvernement sont victimes de préjugé.

La place de la métropole en termes de nouvelle échelle politique est étudiée largement dans le *JAIIP*. Aucun numéro thématique n'est consacré au sujet, mais certains articles posent la métropole en tant que nouvelle « frontière », ainsi que lieu de nouvelles formes propres à socialiser et à engendrer de nouveaux échanges culturels.

En dehors de l'idée de la métropole comme nouvelle division politique, existe une dernière position qui vise à comprendre sa taille et le besoin de réaménager son territoire. Lynch, en effet, fait appel à la région métropolitaine comme une nouvelle unité environnementale, et demande à ce qu'elle soit reconnue par tous ses habitants. Mais, dans son cas, la prise de conscience de la région ne passe pas par un gouvernement, mais par les habitants en tant qu'utilisateurs de l'espace. C'est parce que la région métropolitaine ne permet pas à sa population de s'y reconnaître que Lynch intervient. Ainsi, il souhaite la construction de ce qu'il appelle « l'image de la

métropole », en faisant le lien entre la métropole et son architecture. A ce propos, après avoir réalisé une « lecture » de la métropole, Lynch conclut qu'il faut créer une image de la métropole. Et son ouvrage y est consacré.

“Although most of the work was confined to the identity and structure of single elements, and their patterning in small complexes, it was directed toward a future synthesis of city form considered as a whole pattern. A clear and comprehensive image of the entire metropolitan region is a fundamental requirement for the future. If it can be developed, it will raise the experience of a city to a new level, a level commensurate with the contemporary functional unit. Image organization at this scale involves wholly new design problems.” (Lynch, *TOTC*, p. 118-119)

La problématique du gouvernement métropolitain, autant que la reconnaissance de la métropole, pose question à ses habitants. Pour certains, la question est assez récente, elle est évoquée dans les premiers livres des années cinquante qui condamnaient l'urbanisme des suburbs. Deux modèles de sujet semblaient paraître sur la scène urbaine : un sujet aliéné et appartenant à la classe moyenne majoritairement composée par des salariés, c'est l'homme de l'organisation déjà analysé dans la partie du mythe de la banlieue ; et un autre, plus libre, capable même de proposer des solutions aux problématiques urbaines, les planners.

### 3.5. LES PLANNERS : ENTRE L'ART ET LA RÉALITÉ

Pour continuer de tirer le fil, le premier à lancer des avertissements contre les planners sera David Riesman. Tel que nous l'avons vu, dans son livre *La Foule solitaire*, il définit le caractère des Américains selon deux types, les inner characters et les outer characters. Les urbanistes appartiennent au deuxième type, ceux qui font leurs vies par eux-mêmes et qui veulent être des leaders dans la société : « L'homme other-directed est chargé des avantages politiques définis par le moralisateur –par exemple dans le champ du city planning et des relations entre les ouvriers et les managers » [“The other-directed man has carried what are essentially political skills into many areas outside of formal political science as defined by the moralizer –for example, into the field of city planning and labor-management relations” (Riesman, *TLC*, p. 215)]. Dans cette division faite par Riesman, l'architecte et l'urbaniste [city planner] jouent un nouveau rôle dans la société : « Ils peuvent conseiller leurs clients pour améliorer leurs vies. Ils sont les professionnels d'une nouvelle vie et ils peuvent être à la tête d'un changement de vie ». Bref, pour Riesman les city planners sont les professionnels les plus importants de l'époque, ils sont devenus « les gardiens de nos traditions libérales et progressistes, au-delà des politiques de l'Etat et de la nation. Dans leurs travaux, on peut trouver l'expression d'une vision de la vie sous une forme concrète. C'est une vision de la ville pleine de vie et de loisir ainsi que de travail ».

“Advocating counseling’ may seem like a rather clinical term with which to describe the activities undertaken by a number of relatively rapidly growing professions in the United States [...] This function is perhaps even more evident in the work of the domestic architect for the upper middle-class client. True, like the decorator, he still counsels his clients in providing the correct public façade. But a generation ago he would not have dreamed of counseling his clients about the functional interior relationships in the dwelling in terms of anything more than “gracious living.” Today, however, the architect, by interior and

exterior planning, can lead as well as follow the play patterns of his clients. Through him and his views there filters a variety of tastes, inclinations, social schemes (as in easily rearranged living rooms), leisure-time ecologies that scarcely existed a generation ago. The architect—and, beyond him, the city planner—brings together play opportunities that might otherwise remain subdivided among a score of specialists.” (Riesman, *TLC*, p. 341-342)

Plus tard, dans son article « The Suburban Dislocation », Riesman dira que le pays a besoin de s'appuyer sans compter (dans le processus social qu'il est en train de vivre) sur les poètes, les peintres, les urbanistes [planners] et les prophètes. « Avec les poètes dans ces dernières années, les choses se sont plutôt bien passées. Avec les peintres, pas mal non plus. Mais les prophètes et les planners? » “The country can “use” poets, painter, planners, and prophets in virtually unlimited amounts. With poets in recent years the country has not done too badly; with painters [...] not too badly, either. But planners and prophets?” (Riesman, *TSD*, p. 146) . Ainsi finit son article, par un appel aux planners. Il déclare ne pas être opposé aux architectes dits modernes ou issus du Bauhaus, entre autres, qui ont fait de la ville industrielle un bel exemple ; pourtant son appel s'adresse à d'autres types de créateurs ; des gens, dit Riesman, qui renouvellent leurs idées, car la ville change tout le temps. Bref, Riesman laisse aux planners la responsabilité de la ville.

Dans *L'Homme de l'organisation*, Whyte s'interroge lui aussi sur la participation des urbanistes dans la ville. Loin de les considérer comme des artistes, il met en question leur position face à la construction croissante des banlieues, et à l'adoption des critères sociaux dans le processus de construction de la ville. « Les urbanistes peuvent arguer que s'ils trouvent ce qui fait une communauté plus heureuse, ils auront suivi cette voie avec l'envie de mettre fin à la solitude de la vie moderne. Mais les urbanistes ne prennent pas tous le même chemin. Dans les réunions d'urbanistes, j'ai parlé de la banlieue, parce qu'il me semble que les discussions les plus importantes sont à ce propos. Les urbanistes engagés dans le redéveloppement urbain sont particulièrement concernés. Puisque les nouveaux projets urbains semblent détruire les liens entre familles et communautés, ils voient dans la cohésion des banlieusards un espoir. J'espère qu'ils vont se calmer. Je ne veux pas maudire les urbanistes pour s'être intéressés à la sociologie, même si dans le milieu il n'y a pas suffisamment d'intérêt. Mais un peu de sociologie peut devenir une arme dangereuse (...). C'est vrai que mieux on connaît les effets sociaux de l'urbanisme, mieux on travaille ». Whyte considère que ces professions freinent le consensus, et surtout, il met en doute la profession.

“All other things being equal—and it is amazing how much all other things are equal in suburbia—it would appear that certain kinds of physical layouts can virtually produce the “happy” group. To some the moral would seem simplicity itself. Planners can argue that if they can find what it is that creates cohesiveness it would follow that by deliberately building these features into the new housing they could at once eliminate the loneliness of modern life.

Not all planners go along with this line of thought, but some are enthusiastic. At several meetings of planners I have talked to about suburbia. I have noticed that the most persistent discussion is on this point. Planners involved with urban redevelopment are particularly interested. Concerned as they are with the way housing projects break up old family and neighborhood ties, they see in the tight-knit group of suburbia a development of great promise.



I hope they pause. I would not want to malign planners for becoming interested in sociology—it is a common complaint in the field, indeed, that most planners aren't interested enough. But a little sociology can be a dangerous weapon; for it seems so objective that it is easy to forget the questions of value involved. Certainly, the more we know about the social effects of planning, the more effectively we can plan. But on such developments as the integrated group it is necessary to ask not only how it can be planned but if." (Whyte, *TOM*, p. 348-49)

Ces deux positions opposées se trouvent dans notre corpus. Certains auteurs considèrent que les planners ne sont pas nécessaires, tandis que d'autres pensent que les planners sont plus que nécessaires mais qu'ils ne sont suffisamment convoqués. Dans le premier cas, autant la profession que la pratique professionnelle sont remises en question et réclament un jugement. Pour ceux qui attendent des planners beaucoup plus, voire qui les veulent prophètes, ce n'est pas la profession qui est remise en question mais leur pratique professionnelle ou leur absence des décisions pratiques.

Wood reprend l'appel aux prophètes et aux urbanistes lancé par Riesman, mais il récupère le travail des théoriciens de la Cité-jardin pour alimenter son appel : « Nous pouvons regarder une nouvelle fois les propositions de Geddes et de Howard, leurs communautés vertes et équilibrées, leurs constellations de villages bien ordonnés autour de la ville, de façon à créer un accomplissement culturel et civique. Dans ce schéma, toutes les parties occupent leur place et ont leur proportion. Une fortification d'étoiles dans laquelle l'espace et la forme se mélangent dans un endroit précis pour l'homme ; l'usage de la terre devient rationnel, l'industrie et le commerce sont placés avec précision ; les valeurs de la vie sont très appréciées. Si, selon les mots de David Riesman, « les prophètes et les urbanistes sont écoutés », la surface métropolitaine pourrait réapparaître comme une splendide œuvre d'art, une civilisation produite par ceux qui sont bénis par la vision ».

"We can examine again, for example, the proposals of Geddes and Howard, their ideal greenbelts and "balanced communities," their orderly constellations of small towns geometrically placed around the outskirts of a metropolis than itself would be devoted to cultural and civic achievement. Within this scheme, every part has its purpose; a glittering mosaic springs forth; space and form are blended into an appropriate setting for man; land use is rationalized; industry and commerce are located with precision; "life values" are carefully cultivated. If, in David Riesman's words, "Planners and prophets are heeded," the metropolitan area might reappear as a splendid work of art, a civilization produced by those blessed with vision." (Wood, *Suburbia*, p. 291)

Wood fait appel à un genre d'artistes qui a disparu de la scène, celui des architectes modernes en général, voire ceux qui se disent visionnaires, car ils essayèrent de changer le monde. Soit, comme le dit plus tard Meyerson, de tels personnages n'existent pas aux États-Unis —car la formation en architecture n'inclut pas une formation en logement ni en urbanisme ; soit les architectes modernes, exceptionnellement reconnus comme les maîtres des années d'entre deux-guerres, cessent de travailler en laissant aux grandes entreprises la tâche de l'architecture du logement. Bref, l'urbaniste des années soixante et les professionnels associés continuent à être une grande interrogation.



Mumford, pour sa part, n'en appelle pas non plus aux city planners ou aux urban planners, mais aux architectes. Pour ce faire, il prend pour modèle l'architecte moderne : le seul architecte à être plus efficace s'il est seul. Descartes a affirmé qu'il était préférable qu'un bâtiment soit construit par un seul architecte, et Mumford ajoute qu'il est encore plus profitable qu'une ville soit construite, elle aussi, par un seul architecte. Mumford ne fait aucune référence directe aux urban planners de son époque ; il préfère les actions des urban planners du passé. La perspective historique l'aide à montrer quels actes du passé pourrait éclairer le présent. Pour lui, un bon planner doit être comme un jardinier ou un biologiste : « Il sélectionne les grains, pour les planter dans le sol qu'il a choisi, avec une correcte exposition solaire, humidifié et tonifié, en lui apportant les engrais que le sol ne peut pas lui donner ; bref en coopération avec la nature en même temps qu'en cherchant à améliorer la consommation sauvage, sans chercher la perfection dans le sens machiniste du terme ». Mumford appelle de ses vœux un type nouveau de professionnel encore à définir.

Selon Riesman, lors de la progression de la révolution industrielle et l'apparition des classes moyennes, le goût des élites ainsi que le goût traditionnel ont changé. À ce propos, les interrogations de Lynch peuvent répondre aux nouveaux besoins de la ville : il s'interroge sur la profession et les changements apportés par l'urbanisme des suburbs et des autoroutes. Il ne cherche pas la socialisation de la profession, voire l'engagement des professionnels dans les problématiques du présent, mais plutôt une sensibilisation à l'espace tel qu'il est perçu. « En tant que manipulateurs de l'espace physique, les city planners s'intéressent plutôt à ce qui produit l'image urbaine. Les environnements urbains facilitent le processus de fabrication de l'image. N'importe quelle forme peut devenir une image puissante pour l'observateur. En principe, la précision de l'image est plus forte lorsque les observateurs appartiennent au même groupe social ou sont plus homogènes en termes d'âge, de genre, de culture, de profession, de personnalité ou de familiarité avec son environnement. Chaque individu crée ou porte sa propre image, mais il y a dans la plupart des cas un consensus sur les représentations chez les individus d'un même groupe. Ces représentations, qui font consensus dans la plupart des groupes, intéressent en priorité les city planners ; car ils veulent construire un environnement qui puisse être utilisé par plusieurs personnes. » Lynch pense que le travail de l'urbaniste exige plus de précision. Si les urbanistes le veulent bien, les suburbs seront plus productifs qu'ils ne le pensent.

“As manipulators of the physical environment, city planners are primarily interested in the external agent in the interaction which produces the environmental image. Different environments resist or facilitate the process of image-making. Any given form, a fine vase or a lump of clay, will have a high or low probability of evoking a strong image among various observers. Presumably this probability can be stated with greater and greater precision as the observers are grouped in more and more homogeneous classes of age, sex, culture, occupation, temperament, or familiarity. Each individual creates and bears his own image, but there seems to be substantial agreement among members of the same group. It is these group images, exhibiting consensus among significant numbers, that interest city planners who aspire to model an environment that will be used by many people.” Lynch, *TIOTC*, p. 7

Cette recherche de bonheur visuel de la ville ne fait pas seulement appel aux city planners. On la trouve également dans le travail de Gulick tout au long de son récit. Il ne mentionne jamais les city planners, ni les urban planners, mais il reconnaît les avantages et les inconvénients du planning. Il recommande plus de présence sur le terrain de ceux qui travaillent sur la ville, car les habitants « ont besoin de la regarder la ville et de s'en sentir proches, de comprendre sa structure visuelle, sa représentation à travers ses perspectives, ses places et ses monuments. C'est grâce à cela que les hommes peuvent penser à l'ancien temps et se souvenir des conquêtes des hommes du passé. C'est alors qu'on a besoin d'artistes pour faire et penser la ville. ». Mais Gulick en appelle également aux architectes pour corriger le chaos métropolitain, et s'interroge sur les raisons pour lesquelles les villes états-uniennes ne sont pas vraiment plus belles ou plus conviviales. « Avons-nous peu de travail ? Est-ce que notre fer, notre ciment et notre aluminium ne sont pas suffisants ? Nous n'avons pas assez d'architectes et d'ingénieurs ? Pas du tout ! Ils sont là pour travailler, ils attendent le moment pour faire leur travail. Il nous manque un peu d'organisation. »

“Why don't we get on with the job of making our great cities efficient and livable and noble? Are we short of labor? Are we short of steel, cement, aluminum, glass? Are we short of architects and engineers? Not for a minute. They are all waiting to be utilized, waiting to make their contribution. What we are short of is organized management, the right governmental setup, practical dreams, and the drive to go ahead together. And yet, these are precisely the qualities that made America great!” (Gulick, *APAMI*, P. 9)

A contrario, Jacobs pense que les urbanistes ne savent pas trop comment fonctionnent les choses, et laissent toujours de côté la réalité malgré leur implication dans le travail de la ville. « Plus spécifiquement, dans le cas de la rénovation urbaine, c'est clair qu'un bon nombre de personnes s'intéressent au réaménagement et à la reconstruction. Malgré la corruption, les bonnes intentions sont en général exemplaires. Les urbanistes, les architectes de la ville, et tous ceux que travaillent avec eux, semblent ne pas s'intéresser à la façon dont les choses se déroulent. Ils sont, au contraire, très attirés par ce que les pères de l'urbanisme orthodoxe ont dit sur la manière dont les villes doivent être, et sur ce qui est bien pour les populations et pour les hommes d'affaires. Ils prennent cette information avec tellement de dévotion qu'une fois que la réalité entre dans le projet, elle menace de pervertir leurs connaissances ; ils doivent donc mettre la réalité de côté. » Jacobs avait déjà condamné les planners dans *The Exploding Metropolis*, pour leurs choix esthétiques, qu'elle estime ne pas correspondre aux besoins de la ville. « Dépendants des cartes et de l'abstraction de la réalité, les urbanistes en général croient qu'ils peuvent créer des promenades rien qu'en traçant un chemin là où ils le décident. Mais une promenade nécessite des piétons. » Elle disqualifie les architectes et préfère d'autres pratiques telles que le Townscape. Grâce à deux personnalités se définissant comme des architectes du Townscape – Gordon Cullen et Ian Nairn –, Jacobs découvre une autre ville à l'échelle du

piéton, une échelle tout à fait différente de celle des professionnels. Son objectif est de parler d'une ville qui n'est plus une abstraction.

Jacobs critique aussi le rôle des planners, car ils méconnaissent les communautés pour lesquelles ils travaillent. Pour illustrer sa désapprobation, elle emploie des exemples concrets : elle fait des enquêtes de terrain qui lui permettent de donner un avis singulier à propos des planners et des projets, et d'utiliser ainsi la voix des habitants pour faire admettre que les nouveaux endroits bâtis ne sont pas forcément les mieux adaptés aux populations ciblées. « Personne ne s'intéresse à ce que nous voulons lors de la construction de cet endroit (North End à Boston). Ils ont détruit nos maisons et nous ont déplacés ainsi que nos amis. Nous n'avons pas d'espace ici pour boire un café ou lire le journal ou, mieux encore, pour emprunter cinquante centimes. Personne ne sait vraiment quels sont nos besoins. Mais le grand homme vient, il fait un tour, regarde l'herbe et dit : 'N'est-ce pas magnifique ? Maintenant les pauvres ont tout ce qu'ils veulent !'. »

“Nobody cared what we wanted when they built this place. They threw our houses down and pushed us here and pushed our friends somewhere else. We don't have a place around here to get a cup of coffee or a newspaper even, or borrow fifty cents. Nobody care what we need. Butt he big men some and look at that grass and say, Isn't it wonderful! Now the poor have everything!” (Jacobs, *DALOGAC*, p. 15)

Par ce témoignage, Jacobs met l'action des planners sur le même plan que Gans : des professionnels qui proviennent de l'extérieur du terrain et qui regardent la population avec les représentations de la classe moyenne à laquelle ils appartiennent; de plus, ce qui les intéresse, ce n'est pas le bien-être de la population, mais leurs propres productions.

Gans, lui, est interpellé par la curiosité éveillée par les city planners. Bien que les planners rendent service aux habitants du West End et aux habitants des communautés en relocalisation en général, « les valeurs de ces professionnels appartiennent à la classe moyenne supérieure ». Par ailleurs, dit Gans, « ces professionnels travaillent avec une version différente des classes sociales, car ils ne reconnaissent qu'une seule classe ouvrière. En conséquence, ils attribuent les pathologies des classes ouvrières aux classes les plus appauvries. En plus, ils pensent que la classe ouvrière veut devenir classe moyenne. Ainsi les planners pensent qu'en introduisant un logement plus confortable, les problèmes des classes ouvrières peuvent être réglés. Cependant, la classe ouvrière ne va pas changer simplement parce qu'elle obtient les avantages des classes moyennes. Pour Gans, le travail des planners doit s'effectuer sur une échelle plus large que celle d'une communauté. Puisqu'il faut permettre la redistribution de richesses, des revenus, il faut éliminer les différences ethniques, sociales. Les planners doivent de plus aider les classes ouvrières à parvenir à s'intégrer une autre classe, tout en évitant les douleurs que ce changement peut procurer. Dans cette perspective, Gans veut que la relation entre les planners et leurs clients soit plus respectueuse qu'avant<sup>26</sup>.

“As already noted, planners and caretakers provide services base on middle-class values, although it would be more

correct to say that, often, the values are those of the professional upper-middle class. In addition, these professions work with a distorted picture of the class structure, for they generally distinguish only between a middle and a lower class. Also they recognize only one lower class, including within it both the working and the lower class I have described. Consequently, they attribute the pathology that exists in the lower class to the working class as well. More important, they assume that this combined lower class is basically a frustrated version of the middle class, and that it exists only because lower-class clients cannot gain access to the opportunities and services available to the middle class. [...] Consequently, planners and caretakers would need to call for large-scale social and economic change: the redistribution of income, the imparting of new occupational skills, the provision of other opportunities to increase the level of living of the people now lacking upper-middle-class advantages, and the elimination of racial, ethnic, and class discrimination in the institutions that support the upper-middle-class culture. They would also have to develop ways of helping people move out of old subcultures into the new one and find methods to reduce this straits that accompany this change.” (Gans, *TUV*, p. 269-271)

*Housing, People and Cities* apporte une conclusion à la question du rôle des planners étudié dans notre corpus. Il estime que les architectes, les paysagistes, les ingénieurs, les avocats, les conseillers en logement ou les vendeurs de logement, jouent un rôle important dans la construction des habitations. Il dénonce la participation des grandes entreprises du bâtiment dans le développement du logement : « De par leur statut professionnel, les architectes ne font pas de business avec leur profession. En fait, ils ne sont pas consultés lors de la construction de logements. Les petits promoteurs utilisent des dessins maison élaborés à partir de leur expérience personnelle ou bien ils reproduisent, modifient parfois, les plans, les croquis publiés dans les magazines ou dans les journaux dominicaux. Cependant, les grandes entreprises du bâtiment travaillent de plus en plus avec les architectes [...] Ainsi la pratique architecturale et la pratique commerciale sont de plus en plus proches. »

“Because of their professional status architects rarely initiate their Business; in fact they are not consulted for most housing. The smaller producers tend to use plans developed from their own experience or to copy and modify stock plans appearing in trade journals, popular magazines, and the like. Merchant builders, however, are turning more and more to professional architects; some of the large-scale builders have full-time architectural staffs of their own, as do the prefabricators of Packaged houses. A few architects have developed large practices on a royalty basis with large builders. The consequence of these practices is a wide gap between the architectural quality of the best built larger developments and the product of the smaller speculators.” (Meyerson, *HPAC*, p. 110)

Le défi des entreprises de construction consiste, selon Meyerson, à introduire bon goût sur le marché du logement. La profession est donc face à un challenge : il faudrait trouver des architectes et des designers qui « puissent comprendre parfaitement les nécessités contemporaines de l'habitat. » Meyerson recommande une relation plus étroite entre les grandes entreprises du marché du logement et les architectes ou les planners, dans le sens où ces entreprises qui connaissent leur marché peuvent pousser les professionnels à aider à répondre aux conjonctures auxquelles fait face le métier.

Le grand débat professionnel est plus facile à trouver dans les pages du *JAIIP*, qui publie de nombreux articles sur les enjeux auxquels la profession est confrontée. Avec Melvin Webber, éditeur en chef du journal, le débat sur les définitions de la profession gagne sa place. Le nouvel objectif de Webber étant d'améliorer la pratique du planning par l'approfondissement théorique, il propose de transformer de numéros en guides pour la profession. Les éditeurs cherchent notamment à clarifier les questions liées à la régulation de la profession, surtout celles relatives à « l'enregistrement des planners professionnels ». Exemplaire, l'État de New Jersey qui verrait une pléthore des planners sans aucune formation préalable<sup>27</sup>.

D'autres problématiques servent également à mettre en question la profession. En témoigne la lettre ouverte écrite par Charles Blessing, alors président de l'AIP, qui s'interroge sur le rôle que jouent les professionnels du planning dans la construction de la ville<sup>28</sup>. A ce propos, le journal ouvre une rubrique épisodique destinée à recevoir les communications des professionnels associés à l'Institut ou non. « From Planner's Notebooks » se transforme ainsi en tribune ouverte aux planners où ils peuvent débattre de sujets divers, où l'on trouve des rapports d'idées, des approches analytiques ou même des propositions de futures lignes de recherche, le tout fondé à partir de leur expérience professionnelle.

S'interroger sur l'avenir de la profession de planner est un sujet dont se sont emparés tous les auteurs. Une question essentielle à laquelle des réponses concrètes n'apparaîtront pas avant une décennie.

\*\*\*\*\*

Le mythe des suburbs se nourrit de la surprise que la nouveauté suscite. Cependant, nous avons choisi des ouvrages ne se limitent pas à cette analyse, dans certains cas, et qui considèrent la société de l'époque et les formes urbaines qui la représentent de façon moins idéalisée.

Le champ des études urbaines des années cinquante et soixante est ouvert aux débats. Il n'y a pas de consensus sur les effets de l'urbanisme de masse sur la population, ni sur la société qui en découle. Certaines enquêtes semblent plus pragmatiques que d'autres dans la mesure où elles étudient des cas spécifiques. Cela dit, les ouvrages qui ont mis en évidence les questionnements auxquels essayent de répondre les auteurs de notre corpus, tels que Whyte et son *Homme de l'organisation*, résultaient également des conclusions d'études de terrain (par exemple celle qui s'est intéressée au suburb de Park Forest), et qui néanmoins mettaient en question l'étalement urbain de l'époque à partir d'un seul modèle, celui du « booming class suburb ».

Le besoin de scruter les postulats contre l'urbanisme de masse et ses effets sur la société est aussi une tendance de l'époque. Seule la ville manifeste le progrès et la réussite sociale et économique

à l'échelle du pays. Ce qui explique que la question de la ville et de la région métropolitaine devienne l'un des sujets majeurs de la critique.

Les livres mettent en évidence que les suburbs semblent n'être pas partie prenante du progrès du pays dans la mesure où ils continuent à reproduire des habitudes du passé. Certains auteurs s'intéressent aussi à la croissance d'un système économique qui laisse peu de place aux réalisations personnelles, à la progression des qualités intellectuelles et culturelles. Ceux qui étudient le centre-ville n'en attendent pas grand-chose. Quasiment toute la littérature n'est pas optimisme quant à l'avenir. Qu'ils soient critiqués ou non, l'urbanisme de masse et la rénovation du centre-ville restent au centre des débats.

Notre analyse transversale a mis en évidence le processus de mobilisation de références qui conduisent à la construction des ouvrages. Cependant, on peut remarquer que si la thématique de l'Urban Planning est bâtie par un groupe d'acteurs, il reste que d'autres auteurs cités ont défendu d'autres propositions. Ainsi, l'analyse transversale du corpus ne recouvre pas toute la constellation des acteurs de la discipline, elle sera peut-être à la découvrir dans l'analyse de sources ou de citations communes.



## NOTES

- <sup>1</sup> Coser, Lewis A. *Men of Ideas, A sociologist's view*. New York : The Free Press, 1965.
- <sup>2</sup> Halberstam, David. *Les fifties. La révolution américaine des années 50*. Paris : éditions du Seuil, 1995. Voir l'introduction de la thèse.
- <sup>3</sup> Latour, Bruno. *Science in action. How to Follow scientists and Engineers though Society*. Cambridge : Harvard University Press, 1987, p. 49.
- <sup>4</sup> *Ibid*, p. 68.
- <sup>5</sup> Genette, Gérard. *Palimpsestes, la littérature au second degré*. Paris: Seuil, 1982, p. 7
- <sup>6</sup> Riesman, David; Glazer, Nathan et Denney, Reuel. *The Lonely Crowd : a Study of the Changing American Character*. New Haven: Yale University Press, 1950.
- <sup>7</sup> Whyte, William Hollingsworth Jr. *The Organization Man*. New York: Simon and Schuster, 1956.
- <sup>8</sup> Riesman, David. "Becoming an Academic Man". Berger, B.M. (ed.). *Authors of their own lives*. Berkeley : University of California Press, 1990, pp. 22-74.
- <sup>9</sup> Halberstam, David. *Les fifties. La révolution américaine des années 50, op cit*, p. 123.
- <sup>10</sup> Lipset, S.M. et Lowenthal, Leo. *The Sociology of Culture and the Analysis of Social Character: The Work of David Riesman Reviewed*. Glencoe (Illinois): The Free Press, 1961.
- <sup>11</sup> Quelques livres récemment publiés font appel au mythe développé pendant les années cinquante: Donaldson, Scott. *The Suburban Myth*. New York: Columbia University Press, 1996; Beuka, Robert A *SuburbiaNation: Reading Suburban Landscape in Twentieth-Century American Fiction and Film*. New York: Palgrave Macmillan, 2004.
- <sup>12</sup> Wood, Robert Coldwell. *Suburbia. Its people and their politics*. Boston : The Riverside Press Cambridge, 1958, p. 4.
- <sup>13</sup> Whyte, William Hollingsworth Jr. (ed.). *The Exploding Metropolis*. New York : Doubleday & Company, 1958, p. 7.
- <sup>14</sup> Wood, R. *Suburbia. Its people and their politics, op. cit.*, p. 194 et suiv.
- <sup>15</sup> *Ibid*, pp. 138-139
- <sup>16</sup> Voir chapitre deux, p. 77 et suiv.
- <sup>17</sup> Chinoy, Ely. *Automobile Workers and the American Dream*. Boston: Beacon Press, 1965 (1955).
- <sup>18</sup> Riesman, David. "The Suburban Dislocation". *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 1957, vol. 314, pp. 123-146.
- <sup>19</sup> Mumford, Lewis. *The city in History*. New York : Harcourt, Brace, Jovanovich, 1961, p. 512
- <sup>20</sup> Gulick, Luther Halsey. *The Metropolitan Problem and American Ideas*. New York : Alfred A. Knopf, 1962, p. 102-103
- <sup>21</sup> Bernhardt, Jan. *Urban Sprawl. Origins and environmental consequences*. Master thesis, Blekinge, Tekniska Hogskola, 2007. Recupéré le 20 janvier 2010, <http://www.bth.se/fou/cuppsats.nsf/8a05fd15257c7e58c1256608004f0536/9f09732d8075f22fc125731400746c75!OpenDocument>
- <sup>22</sup> Seeley, John R. et Alt. *Crestwood Heights : a Study of the Culture of Suburban Life*. New York: John Wiley, 1956.
- <sup>23</sup> Whyte, *The Exploding Metropolis, op. cit.*, p. 9
- <sup>24</sup> Voir supra, chapitre 1, pp. 24-25.
- <sup>25</sup> Taft et Rockefeller soumettent au Congrès des Etats-Unis une proposition de loi qui envisage la création des régions métropolitaines au niveau politique. Voir Gonzalez, Margarita, "Suburbia Against Socialism. United States Proposals for the Metropolis of the Twentieth Century", in *Urban Transformations: Controversies, Contrasts and Challenges. Conference*

*proceedings*. 14th IPHS Conference, Istanbul, 2010, Vol. 2, pp. 589-597.

<sup>26</sup> Gans, Herbert. *The Urban Villagers*. New York : The Free Press of Glencoe, 1962, p. 274 et suiv.

<sup>27</sup> "A Proposed Registration Bill for the Professional Planners Practicing in the State of New Jersey". *Journal of the American Institute of Planners*, 1958, vol. 24, no. 1, p. 33.

<sup>28</sup> Blessing, Charles A. "Challenge and Response". *Journal of the American Institute of Planners*, 1959, vol. 25, no. 2, sp.



# DEUXIÈME PARTIE

LE MONDE SOCIAL DU CORPUS

# CHAPITRE QUATRE

ANALYSE DES DONNÉES RELATION-  
NELLES



## CHAPITRE QUATRE

### 4. ANALYSE DES DONNÉES RELATIONNELLES

Après avoir étudié les ouvrages tantôt dans leurs particularités, tantôt dans les caractéristiques communes dans la première partie de la thèse, dans cette deuxième partie nous étudierons les sources des livres, leur univers relationnel et savant. Sachant que la transversalité des contenus ne se limite pas aux dix textes de notre corpus initial, il leur a donc fallu construire des réseaux pour échanger leurs idées, pour donner une légitimité à leurs productions et enfin pour les diffuser. Chaque ouvrage construit son réseau propre, chaque auteur se réfère à des auteurs différents. Nous avons donc pour ambition de redessiner le réseau de collaborations scientifiques et relationnelles établi par et entre nos auteurs. Définir ces réseaux va permettre de comprendre la reformulation de leurs conceptions.

Nos analyses précédentes nous ont permis d'identifier les caractéristiques particulières des ouvrages ainsi que leurs contenus partagés. Dans ce dernier cas, les livres n'ont pas seulement en commun certaines idées mais ils partagent un corpus de références à d'autres auteurs, ainsi que nous l'avons vu dans l'analyse transversale. Ces citations communes montrent qu'il existe de proche en proche une sorte de collège invisible, un mouvement, une simple collaboration scientifique ou bien une relation de sociabilité. Nous nous sommes attachés à établir la relation intellectuelle qui les lie pour saisir ainsi les germes de la critique, voire les groupes d'acteurs qui ont fait prospérer la critique de l'Urban Planning. Des publications conjointes, des citations, des participations à des conférences, des notations de documents apparaîtront dans cette partie de notre recherche, sachant que, selon les cas, elles n'impulsent pas toutes la même dynamique.

Fondamentalement hétérogène, notre corpus nous permettra d'identifier divers types de collaboration scientifique, créant différents types de liens au sein d'un réseau. En dépit de cette hétérogénéité, nous ne voulons pas hiérarchiser les textes, mais nous saisir des ouvrages sans jugement de valeur a priori. Il faut cependant formaliser leurs spécificités.



Tout d'abord, certains ouvrages résultent d'une collaboration scientifique : 1) *The Exploding Metropolis* est écrit par des signataires d'articles publiés dans les pages *Fortune* et 2) *Housing, People and Cities*, qui conclut plusieurs recherches, et est aussi publié par une institution du gouvernement fédéral : Action. Dans les deux cas, bien que les introductions aient été signées par les directeurs des éditions, les auteurs apparaissent dans la même hiérarchie : William H. Whyte pour le premier, Martin Meyerson pour le deuxième. En réalité, d'autres livres de notre sélection résultent également d'un travail collectif : Jacobs et Lynch disent avoir été aidés par un autre auteur – Jacobs a fait appel à son mari, l'architecte Robert Jacobs, tandis que Lynch a collaboré avec son collègue, l'artiste György Kepes. Nous considérerons donc ces ouvrages comme un travail d'équipe. L'ouvrage de Lynch est également encadré par le Joint Center for Urban Studies de l'université Harvard et le Massachusetts Institute of Technology (JCUS), soutenu par la Fondation Rockefeller comme celui de Jacobs. Gulick fait également mention d'une équipe de travail dépendante de plusieurs universités et de l'Institute of Public Administration à New York.

D'autres ouvrages sont parrainés par des instituts de recherche, comme l'Institut de recherches industrielles de l'université de Berkeley pour Berger ou, pour Gans, le National Institute of Mental Health de Massachusetts. Seuls Mumford et Wood déclarent avoir travaillé en toute indépendance. Ils n'hésitent cependant pas à faire référence à des collègues ou à des contemporains de leurs recherches. Les références font les réseaux, et les réseaux font le mouvement. Nous aborderons les réseaux communs comme un groupe d'individus qui constituent un collège et qui font émerger la critique de l'Urban Planning pour la placer au premier plan des débats nationaux.

#### 4.1. LE RELEVÉ DE L'INFORMATION ÉBAUCHE D'UNE MÉTHODOLOGIE

La lecture transversale d'un corpus de neuf ouvrages et d'une revue spécialisée est insuffisante pour retracer les centres d'intérêt d'un présumé collègue. En dehors des sources exposées dans le deuxième chapitre, il nous faut mettre au jour celles qu'utilisent les auteurs pour leurs recherches et comprendre comment ils mobilisent les idées des autres pour nourrir les leurs. En principe, nous cherchons à détailler le réseau qui associe ces références : « Les références [...] forment des réseaux et ces réseaux lient des hommes<sup>1</sup> ». Dans notre cas, les références sont à repérer dans trois parties du livre : l'index et les notes de bas de page, la bibliographie et les remerciements.

La première partie de l'analyse, l'index et les notes de bas de page, introduisent directement les auteurs cités. La principale raison pour inclure quelqu'un dans un index est d'avoir reconnu

la pertinence de ses idées ou de ses positions. L'auteur qui emprunte une idée peut être en accord ou en désaccord avec son emprunt. Lorsqu'un auteur apparaît dans l'index et dans les notes de bas de page, il est susceptible de faire partie de la bibliographie, mais il est également évoqué dans le texte et donc il fait partie du discours du livre.

La deuxième partie s'intéresse à la bibliographie qui va nous donner des pistes non seulement sur le sujet du livre mais aussi sur ceux qui ont été mobilisés pour l'écrire. Dans certains cas du corpus, la bibliographie est trop abondante pour laisser entrevoir une relation immédiate entre les livres qui en font partie et l'objet de la recherche. Dans d'autres cas, elle est inexistante. En plus des ouvrages de la bibliographie, nous voudrions en savoir plus sur leurs auteurs, voire leurs parcours, afin d'approcher les sources humaines de l'analyse.

La troisième et dernière partie de l'analyse comprend les remerciements. Certains livres y consacrent une page ou deux. Ils répertorient les personnes qui, d'une façon ou d'une autre, y compris par leur soutien économique, ont participé à la production du livre. Les remerciements forment la plus composite des trois parties, car ceux qui y apparaissent ne sont pas forcément en lien direct avec le discours scientifique. Ils accèdent d'autres relations nécessaires à l'écriture d'un livre : ceux qui ont aidé l'auteur à transcrire le manuscrit, la famille ou les collègues de travail. Dans les remerciements, les personnes paraissent plus proches des auteurs, témoignant de liens plus amicaux, voire plus intimes, que dans l'index.

En ce qui concerne les trois parties de l'analyse, quand elles n'en sont pas absentes, elles divergent dans les dix ouvrages de notre corpus. La plupart contiennent un index : Whyte, Wood, Lynch, Jacobs, Mumford, Gans, Meyerson et Gulick ; mais ni Berger ni le *JAIIP* n'en ont. Les notes en bas de page sont de mises dans cinq ouvrages et de façon variée. Dans *The Exploding Metropolis*, *Working Class Suburbs*, *The Urban Villagers* et *The Metropolitan Problem*, les notes de bas de page apparaissent précisément en bas de chaque page concernée. Wood reporte à la fin *Suburbia* l'ensemble de ses notes de bas de page, avec quelques commentaires additionnels sur les ouvrages cités et leurs auteurs. Dans cet index, la plupart de livres cités ont été publiés dans les années cinquante. Mais en raison de l'introduction historique sur les suburbs, Wood fait aussi référence à un certain nombre d'ouvrages de différentes époques.

La présence ou non de bibliographies dépend de facteurs variés. Tous les ouvrages n'en comportent pas, en dehors de ceux de Lynch, de Berger, de Mumford, Gans et Meyerson qui, pour sa part, déroule sa bibliographie sous le titre de « sources ». Le cas de Lynch semble être particulier. Sa bibliographie est la plus composite par rapport aux autres ouvrages. Elle contient des livres très différents en termes de temps, d'espace, de langue et d'objet. Plus de la moitié des livres a été publiée avant 1940, pourtant le contenu de *The Image of the City* ne fait aucune

mention historique, sauf quelques repères sur les lieux visités<sup>2</sup>. De la même façon l'ouvrage contient beaucoup de sources historiques, ce qui s'explique par perspective choisie par Lynch.

Les listes bibliographiques de Berger, de Gans et de Meyerson renvoient à des ouvrages pour la plupart contemporains du livre. Dans le cas de Berger, la bibliographie déploie sur cinq pages des titres publiés entre 1950 et 1959. Quelques exceptions – quatre – peuvent être considérées comme le support historique de l'enquête, en particulier le livre de Harlan Douglas, *The Suburban Trend*, tel qu'on le verra dans les pages qui suivent. La moitié des sources comprennent aussi des magazines, autant des journaux scientifiques que des revues grand public.

Dans la bibliographie de Gans, plusieurs titres retiennent l'attention. Parmi les cent vingt-huit publications, cinq livres ont paru avant 1945<sup>3</sup>. Tous ces livres parlent des Italiens à l'exception de l'autobiographie de Lincoln Steffens, un journaliste américain largement lié au parti communiste. On peut penser que Gans reconnaît d'abord les publications antérieures concernant la communauté étudiée. Pour le reste, il s'appuie sur ses contemporains.

En tant que porte-parole d'un groupement professionnel, le *JAIIP* n'est pas une source comme les autres. Nous avons compulsé les numéros publiés pendant les années correspondant à notre sélection de livres, limitant l'analyse de 1958 à 1962 inclus. Nous avons été guidés par la présence des membres du comité éditorial ainsi que les collaborateurs de chaque numéro. Nous avons décidé de regarder la bibliographie de chaque article, les publications reçues ainsi que les publications choisies pour les comptes rendus, tout cela afin d'élargir et de mieux comprendre les références des articles parus<sup>4</sup>.

Dans le cas des remerciements, les listes sont variées ainsi que les parties où elles apparaissent. Seule Jacobs inclut une liste de remerciements dans les premières pages du livre. Cette liste contient une cinquantaine de personnes, y compris ses anciens éditeurs, ses anciens employeurs, et ceux qui l'ont soutenue pendant sa recherche, notamment la Fondation Rockefeller. Quant aux autres ouvrages, Wood, Lynch, Berger, Gans, Meyerson et Gulick, incluent des remerciements. Dans tous les cas il s'agit des remerciements institutionnels où ont été inclus les collègues universitaires qui ont été les plus proches de la recherche et dont nous parlerons au cas par cas dans les pages qui suivent.

Dans ce relevé, notre intérêt se limitera à l'aspect interrelationnel des citations. Pour nous, chercher ceux qui sont cités dans un texte scientifique met en évidence les contemporains qui appuient les études. Nous ne chercherons donc pas les sources historiques des ouvrages, mais les sources contemporaines, celles qui alimentent les conversations ; et en particulier les sources partagées par tous nos auteurs. Dans le cas des citations, quatre objectifs ont été fixés au préalable pour construire cette partie de la thèse.

1. Nous voudrions reconstruire le réseau des citations de notre corpus.

2. Ensuite, nous voudrions trouver les nœuds et leurs caractéristiques. Certains nœuds seront plus démonstratifs et plus attractifs que d'autres.

3. Par rapport aux citations, quels sont les rapports entre les acteurs cités ? De quelle manière ils sont reliés à notre auteur source ?) Ces associations sont-elles fondées sur l'amitié ou sur la concurrence ?

4. Pour situer nos auteurs dans l'espace et le temps, nous voudrions travailler avec des cartes pour les repérer dans l'espace. Cela peut nous aider à comprendre comment ils se déplacent d'un lieu à l'autre. Les trajectoires ne sont semblables et leurs dynamiques sont différentes. Ici, nous entamerons notre enquête par un travail prosopographique, que nous avons ébauché dans le premier chapitre.

## 4.2. CITATIONS DE DÉPART : UNE MATRICE DE DIX OUVRAGES

Nous commençons donc la reconnaissance du réseau à partir des trois parties des livres. Pour faciliter l'obtention des données, nous avons construit une matrice selon la formule : « A l'intersection de la ligne A et de la colonne B, on a l'indication du lien (ou non) d'A vers B. Ici, l'absence de lien est indiquée par un zéro<sup>5</sup> ».

Deux types de matrice peuvent être conçus grâce à cette formule. L'un révèle simplement s'il existe ou non un lien de citation (*matrice 1*). L'autre affiche le nombre d'occurrences du lien existant (*matrice 2*).

|                 | A | B | C | D | E | F | G | H | I | J |   |
|-----------------|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| <b>WHYTE</b>    | A | 1 | 0 | 1 | 0 | 1 | 1 | 0 | 1 | 1 | 0 |
| <b>WOOD</b>     | B | 1 | 1 | 0 | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 | 1 | 1 |
| <b>LYNCH</b>    | C | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| <b>BERGER</b>   | D | 1 | 0 | 0 | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| <b>MUMFORD</b>  | E | 0 | 1 | 1 | 0 | 1 | 0 | 0 | 1 | 0 | 1 |
| <b>JACOBS</b>   | F | 0 | 0 | 1 | 0 | 1 | 0 | 1 | 0 | 0 | 1 |
| <b>GANS</b>     | G | 0 | 0 | 1 | 1 | 0 | 1 | 1 | 1 | 0 | 1 |
| <b>MEYERSON</b> | H | 1 | 1 | 1 | 0 | 1 | 0 | 1 | 1 | 0 | 1 |
| <b>GULICK</b>   | I | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| <b>JAIP</b>     | J | 0 | 0 | 1 | 0 | 1 | 0 | 1 | 1 | 0 | 1 |

Matrice 1

|                 | A | B | C | D | E | F | G | H | I | J |   |
|-----------------|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| <b>WHYTE</b>    | A | 1 | 0 | 1 | 0 | 1 | 1 | 0 | 1 | 1 | 0 |
| <b>WOOD</b>     | B | 4 | 1 | 0 | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 | 1 | 1 |
| <b>LYNCH</b>    | C | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| <b>BERGER</b>   | D | 5 | 0 | 0 | 0 | 1 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| <b>MUMFORD</b>  | E | 0 | 2 | 3 | 0 | 9 | 0 | 0 | 1 | 0 | 1 |
| <b>JACOBS</b>   | F | 2 | 0 | 3 | 0 | 7 | 0 | 2 | 0 | 0 | 1 |
| <b>GANS</b>     | G | 0 | 0 | 1 | 3 | 0 | 1 | 7 | 2 | 0 | 5 |
| <b>MEYERSON</b> | H | 3 | 1 | 1 | 0 | 2 | 0 | 1 | 2 | 0 | 3 |
| <b>GULICK</b>   | I | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| <b>JAIP</b>     | J | 0 | 0 | 2 | 0 | 1 | 0 | 3 | 9 | 0 | 1 |

Matrice 2

Plusieurs constats apparaissent dans la *matrice 1*. D'abord la citation n'est pas symétrique, c'est-à-dire que – sauf pour Whyte, Wood, Mumford, Gans, Meyerson et le JAIP – des autocitations certaines sont plus généreuses. Nous étudierons cette caractéristique plus avant.

Dans le sens des citations, c'est-à-dire les lignes horizontales, deux cas posent des questions sur les liens de notre corpus. En effet, deux de nos dix auteurs n'en citent aucun autre, à savoir Lynch et Gulick. D'autre part, aucun de nos acteurs ne cite la totalité de ses collègues en question. Meyerson est le seul à citer la plupart d'entre eux – sept sur dix. Dans le sens des personnes citées, c'est-à-dire les colonnes verticales, on constate que tous nos acteurs ont été cités au moins une fois : c'est le cas de Berger cité par Gans trois fois dans son texte (*matrice 2*).

La *matrice 2* met en effet en évidence les résultats quantitatifs. On y voit les liens les plus forts au sein de notre corpus de départ. La question de départ pour trouver ce lien est suggérée par Lazega : si j'ai besoin d'expliquer mes idées, à qui ferais-je appel<sup>6</sup> ? Ainsi on peut lancer l'hypothèse de la confiance : lorsque l'un cite l'autre, soit en mentionnant son livre ou sa recherche, soit en énonçant une hypothèse dictée par l'autre, soit en montrant un désaccord avec celui qui est cité, c'est parce qu'il connaît et reconnaît le travail de son « collègue ». Évidemment, la confiance est parfois synonyme de méfiance mais, dans tous les cas, elle se construit sur la répétition des citations, c'est-à-dire plus de deux citations.

Dans cette *matrice 2*, il y a deux cas, tout à fait différents, dont la valeur est la plus élevée. Commençons par analyser au cas par cas. Dans les biographies des auteurs, nous avons vu que les rapports entre eux étaient plutôt faibles, et qu'aucun d'entre eux n'avait pas construit en apparence de liens forts avec les autres. Il s'agissait de biographies très courtes rédigées sur la base des études des auteurs. Qui cite qui, qu'est-ce que justifie la citation et comment se développent les citations, telles sont les trois questions auxquelles nous répondrons dans les paragraphes suivants.

### 4.3. LA CONSTRUCTION DU PREMIER CERCLE DU RÉSEAU

Plusieurs questions peuvent nous aider à comprendre cette matrice abstraite : citer un nom ne suffit pas, il faut connaître les raisons du lien, sachant que certaines personnalités sont davantage citées. Les citations interauteurs occupent une place importante dans l'analyse au sens de la transmission des idées. Mais que se passe-t-il lorsque quelqu'un est cité ? Quel type de citation est-ce ? Dans quel contexte et en relation avec quelles situations ? Quels auteurs sont étroitement liés ? Nous voudrions commencer par les plus cités.

#### 4.3.1. UN ACTEUR EN COMMUN : LEWIS MUMFORD

D'après les matrices 1 et 2, l'auteur le plus cité est Lewis Mumford, si bien qu'il s'agit d'un cas très particulier. Les citations de Mumford varient car elles dépendent de l'ouvrage et du sujet.

Plusieurs biographies de Mumford ont été publiées ; toutes semblent s'accorder pour le considérer comme l'une des personnalités majeures du paysage intellectuel des États-Unis au xx<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. Les citations empruntées à Mumford ne renvoient pas toujours au même ouvrage. De plus, deux périodes de sa production semblent avoir été convoquées sur une période de quatre ans : l'auteur de la fin des années quarante et celui des années soixante. Le travail des années quarante résulte de l'après-guerre, un moment où Mumford regarde le monde d'une façon plutôt pessimiste après des années d'écriture et de prise de position contre la civilisation machiniste. Par contre le Mumford des années soixante, toujours critique envers la société américaine, semble considérer l'univers avec bien plus d'espoir et d'optimisme<sup>8</sup>. Chacun des individus qui citent Mumford, le fait par rapport à des recherches diverses, ou bien par rapport à des prises de position différentes dans le milieu de l'Urban Planning. Son œuvre est reprise sur l'ensemble de son travail ou considérant ses interventions dans le cercle de l'Urban Planning.

Whyte et ses collègues, les premiers, affirment le rôle que Mumford a joué dans la critique du développement suburbain, grâce aux articles publiés dans *The New Yorker*, une activité que Mumford a débuté en 1932. Whyte est le seul des coauteurs de *The Exploding Metropolis* à le citer. Il associe le travail critique de Mumford à des travaux semblables entrepris par d'autres individus liés à la presse tels que Grady Clay, le journaliste du *Courier-Journal* à Louisville. Collaborateur de Jane Jacobs dans l'article publié dans *TEM*, Clay est largement connu à l'époque pour son travail critique contre les mesures relatives à la croissance du pays sous la présidence d'Eisenhower. Comme Mumford, Clay s'est notamment opposé à la construction des autoroutes<sup>9</sup>.

Whyte décrit un Mumford lié à la critique de l'Urban Planning comme journaliste. En effet, Mumford préfère publier plutôt dans les médias grand public que dans la presse spécialisée ou les revues scientifiques. Il débute d'ailleurs sa carrière dans la presse écrite, et recommande publiquement de suivre ce parcours. Après avoir fait la connaissance de Jane Jacobs à la conférence de 1956 sur l'Urban Design à Harvard<sup>10</sup>, Mumford lui écrit pour lui expliquer l'intérêt que représentent les publications dans la presse grand public<sup>11</sup>. Mumford sait bien de quoi il parle car il avait travaillé chez *Fortune* dans les années trente<sup>12</sup>. Ses premiers articles portaient sur le logement en Angleterre, résultat d'un voyage fait en compagnie de Catherine Bauer. Nous avons classé cet auteur dans la catégorie des journalistes.

Berger cite Mumford pour les mêmes raisons, c'est-à-dire les articles parus dans la presse écrite. Il cite l'article publié dans *The New Republic*, un hebdomadaire de New York, sous le titre « Wilderness of suburbia ». Sans date ni référence particulière, Berger cite l'article pour introduire le mythe des suburbs, en l'associant à d'autres auteurs tels que Frederick Lewis Allen, l'ancien éditeur de *Harper's* ; Christine Frederick, éditeur de *The American Weekly* ; et d'autres



journalistes et éditeurs. Mumford est donc là encore considéré comme un des journalistes clés pour l'étude du mythe des suburbs.

D'autre part, Wood et Jacobs s'accordent pour reconnaître l'apport théorique du livre *The Culture of Cities*, une publication de 1938<sup>13</sup>. Cependant ils diffèrent dans son interprétation. Wood pense que Mumford est l'un des premiers théoriciens qui a découvert « l'homme de l'organisation » et la fin des communautés comme conséquence directe de la construction des suburbs. À l'instar de Berger, Wood attribue à Mumford la genèse du mythe des suburbs, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, mais Wood ne relie pas Mumford à d'autres auteurs : seul Mumford est cité dans ses postulats contre la construction des suburbs.

Jacobs voit Mumford comme un acteur à plusieurs facettes. Ses sept citations prennent Mumford dans sa diversité. Au début du *Death and Life of Great American Cities*, elle le place aux côtés d'Ebenezer Howard, de Le Corbusier, de Patrick Geddes, de Catherine Bauer, de Clarence Stein et de Raymond Unwin. Mumford est assimilé à ceux qui font de l'« orthodox city planning theory ». Ce groupe appelé les « Descentrists » est, bien entendu, condamné dès le début par Jacobs pour « avoir soutenu et adopté les idées d'Ebenezer Howard », et aussi pour considérer la ville – que Jacobs défend — comme une « succession d'échecs<sup>14</sup> ». À la fin du livre, Jacobs se réfère à Mumford à propos des autoroutes. À ce moment-là, il est détaché du groupe initial (les « Descentrists ») et commence à rejoindre ceux qui, comme Jacobs, se battent contre les autoroutes et l'usage démesuré de la voiture. Jacobs assimile Mumford à la génération qui précède la sienne, et qui a condamné l'Urban Planning. Nous parlerons davantage ci-avant.

Un autre point de vue est mis en évidence par Meyerson et son équipe de travail. Mumford est cité par le biais de deux de ses ouvrages liés à deux époques différentes : d'abord *The City in History* (choisi pour notre corpus), puis *From the Ground Up*. Tous deux sont référencés dans la bibliographie mais ils ne sont pas évoqués dans le contenu de *Housing, People and Cities*. Le renvoi au second rappelle le Mumford journaliste. En effet, *From the Ground Up. Observations on Contemporary Architecture, Housing, Highway Building, and Civic Design*<sup>15</sup> rassemble une sélection d'articles publiés dans *The New Yorker* entre 1932 et 1947, dans la rubrique « Sky Line ». Bien que tous les articles aient pour sujet l'architecture de la ville de New York, Mumford y rappelle constamment que les problèmes urbains « peuvent être universels ». Le livre est divisé en trois parties, « Make Little plans », « Blight and Beauty » et « The Roaring Traffic's Boom », dans lesquelles les articles les plus connus s'opposent à Robert Moses et à l'urbanisme dit « de l'autoroute ». Cette rubrique a été publiée pendant trente-deux ans, mais *From the Ground Up* contient moins de la moitié des articles.

Finalement, le lien tracé entre Mumford et le *JAP* ne démontre que leur relation de proximité : il devient membre honoraire de l'American Institut of Planners en 1955, après en avoir été membre

quelques années après sa création. L'AIP, à son tour, a soutenu plusieurs projets de Mumford. Ils ont, notamment, parrainé son film *The City*, sorti en 1929. Cependant, aucun article de Mumford n'a été publié pendant les quatre ans de publication du *JAP* (1958-1962) choisis pour notre corpus.

Mumford est le plus cité en raison de sa relation avec la presse écrite. Connu par la plupart de chercheurs de l'époque, il constitue une ressource importante en ce qui concerne ce qui se déroule au présent dans la ville. Ses multiples casquettes ne semblent pas aller contre ses opinions. Citer Mumford dépend des situations qu'on étudie. Pourtant, il semble rester au centre du réseau des médias où se croisent et se rencontrent des auteurs très dissemblables.

### 4.3.2. KEVIN LYNCH ET L'IMAGE DE LA VILLE. UNE CITATION RÉCURRENTÉ

En deuxième place du classement des plus cités, se trouvent Lynch et le *JAP*. Le cas de Lynch est paradoxal : il est l'un des auteurs les plus mentionnés mais, avec Gulick, il est l'un des deux individus qui ne cite personne, y compris lui-même. Voilà une asymétrie relationnelle qui mérite d'être explorée. Pour quelle raison y a-t-il autant de mentions de Lynch ?

Presque tous nos auteurs reconnaissent l'apport direct de son livre *The Image of the City*. Quant à ceux qui ont publié avant la parution de l'ouvrage, tels que Whyte et Wood, ces derniers reconnaissent l'apport scientifique de Lynch à travers ses recherches sur la perception de la ville. Comme pour Mumford, les liens tracés vers Lynch ne sont pas toujours les mêmes, les citations ne portent pas sur les mêmes publications, mais ils concernent toujours le même sujet : sa recherche sur la perception de la ville. Jane Jacobs, coauteur avec Whyte de *The Exploding Metropolis*, est la seule de ce groupe d'auteurs à citer Lynch. En fait, le sujet de l'essai de Jacobs a plus à voir avec l'enquête de Lynch. Elle cite non seulement Lynch mais aussi son coauteur György Kepes. Après leur recherche sur le terrain à Boston, tous deux mettent en évidence la façon dont les piétons se localisent dans l'espace urbain. À ce propos, Jacobs fait une comparaison entre le projet de l'architecte et planner Victor Gruen pour le centre de Boston et les idées de Lynch. Pour elle, le projet de Gruen est une réussite, car il prévoit des points de repère pour les habitants. La relation entre Lynch et Gruen existe (nous ne le développerons pas ici), notons simplement que l'un des collègues de Lynch durant la recherche qui précède le livre, commencée en 1955, travaillait chez Victor Gruen International sur le projet de rénovation urbaine d'une des principales rues de Fresno, en Californie<sup>16</sup>. Jacobs réintroduira la recherche de Lynch dans *Death and Life*, mais sans la développer plus que dans *The Exploding Metropolis*, même si l'ouvrage de Lynch à l'époque de la parution du livre de Jacobs était déjà paru.

Mumford et Jacobs citent Lynch trois fois chacun. Chez Mumford, Lynch n'apparaît pas dans l'index mais dans la bibliographie avec un seul ouvrage, *The Image of the City*, et deux articles, « A

Theory of Urban Form », cosigné avec Lloyd Rodwin, et « The Form of the Cities »<sup>17</sup> ; ce dernier article est qualifié par Mumford de « contribution originale »<sup>18</sup>. Publié en 1954, « The Form of the Cities » est une étude historique des formes de la ville, dans laquelle Lynch partage avec Mumford l'idée de faire coïncider le début du développement humain avec la fondation des établissements urbains. L'article donne également l'occasion de présenter une comparaison entre quelques villes italiennes et quelques villes états-uniennes. Cette comparaison a été rendue possible après le voyage de Lynch en Italie, entrepris deux ans avant la publication de l'article et soutenu par une bourse de la Fondation Ford. D'autre part, « A Theory of Urban Form » est peut-être l'une des premières ébauches d'une méthodologie pour projeter la ville selon les vœux de Lynch. Il travaille sur la perception de la ville afin d'apporter des solutions aux problématiques urbaines. Les auteurs mettent en question la capacité des architectes à analyser leurs projets architecturaux une fois achevés, quand ce n'est pas avant de les commencer, afin de savoir comment le projet a été accueilli. Ils en concluent que les architectes devraient mettre en relation la perception de l'architecture, la psychologie et la sociologie, avant même d'entamer le processus de conception. C'est ainsi qu'ils cherchent à donner une contribution théorique à la « très jeune » profession de planner.

De son côté, Gans cite également *The Image of the City* dans sa bibliographie. Cette citation est plus agissante : il évoque le livre de Lynch dans le contenu de *The Urban Villagers* pour évoquer sa propre expérience lors de ses parcours dans le West End. Gans comme Lynch travaillaient sur deux communautés assez proches l'une de l'autre, localisées dans le centre de Boston. Lynch travaillait sur une communauté de la classe moyenne, Gans sur une communauté de la classe ouvrière qu'une seule rue (Cambridge Street) séparait. Tous deux évoquent la communauté voisine, néanmoins aucun n'explore ni n'explique ce qui se passe de l'autre côté de la rue. La relation entre Lynch et Gans débute avec la recherche sur « The Perceptual Form of the City », menée par Lynch au sein du MIT grâce à une bourse de la Fondation Rockefeller, à la source, entre autres, du livre dont nous traitons<sup>19</sup>.

Lynch est également cité par Meyerson, mais là le livre de Lynch n'est plus mentionné : Meyerson cite seulement le numéro de l'hiver 1961 de la revue *Daedalus* publiée par le MIT<sup>20</sup>, dont Lynch a été directeur de la rédaction et de la publication en compagnie de Lloyd Rodwin, et avec la collaboration de nombreux acteurs de l'urbanisme de l'époque, parmi lesquels Meyerson lui-même, alors directeur du Joint Center for Urban Studies (JCUS)<sup>21</sup>. Ce numéro a été volontairement conçu pour proposer des réponses aux questions urbaines, avec notamment, au comité éditorial, Catherine Bauer (qui représente le President's Commission on Human Goals) et Nathan Glazer<sup>22</sup>. La revue est issue de la conférence privée, soutenue par l'Institut Tamiment à New York et *Daedalus* au printemps 1960. Il s'agit d'une publication découlant de la connexion professionnelle entre le Tamiment et *Daedalus*, qui a débuté en 1958 par des séminaires sur la

culture des masses. Fondé en 1935, l'Institut Tamiment était le centre éducatif de la People's Educational Camp Society (PECS).

La référence faite par le *JAIIP* à Lynch est déterminée par les articles publiés dans le journal : soit deux articles dans la période étudiée. Les premiers articles de Lynch publiés dans le *JAIIP* datent de 1956, lors du début de la recherche sur la perception de la ville. À partir de ce moment, Lynch publie une moyenne d'un article par an, ce qui en fait un des auteurs le plus publiés dans le *JAIIP*. Soit tout seul soit en compagnie d'un coauteur, Lynch développe dans ces articles certaines idées publiées dans ses ouvrages. On peut dire que le *JAIIP* a été un tremplin pour la carrière scientifique de Lynch.

Plusieurs constats sortent de l'étude des citations vers Lynch. D'abord, il est cité le plus souvent en compagnie soit de son collègue et mentor György Kepes, soit de son collègue Lloyd Rodwin. Tel que nous l'avons présenté dans les chapitres précédents, Lynch ne travaille pas seul et il le reconnaît. Par ailleurs, il s'intéresse toujours aux recherches en cours, ce qui signale un rattachement aux universités. Nous verrons que la plupart des universitaires formeront un réseau très fermé autour des centres de recherche et, par ce biais, autour des fondations privées.

#### **4.3.3. LE JAIIP : COMMENT CITER UN JOURNAL**

Deux éléments différents peuvent sortir de la citation du *JAIIP*. Tout d'abord, les articles cités par nos auteurs de départ, ensuite les citations qui concernent l'institut lui-même. Le *JAIIP* est un terrain révélateur : les articles les plus cités ont été écrits par deux de nos auteurs, Lynch et Gans, et un troisième personnage qui apparaîtra dans les pages qui suivent. Il s'agit de John Seeley et de son article sur les taudis qui sera ci-dessous l'objet d'une analyse.

#### **4.3.4. LES AUTEURS LES MOINS CITÉS. DES RÉFÉRENCES OUVERTES POUR NOTRE RÉSEAU**

##### **4.3.4.1. WILLIAM WHYTE ET SON PASSÉ CHEZ FORTUNE**

Whyte et Meyerson occupent la troisième position en termes de citations en ordre décroissant. Nous avons vu dans l'analyse transversale des livres que les idées de Whyte sont les plus référencées dans les ouvrages de notre corpus, grâce à l'une de ses premières publications : *The Organization Man*. Pourtant, il n'est pas l'individu le plus cité, et les citations qui renvoient sur lui sont en réalité très variées. On peut dire, d'après la matrice quantitative (*matrice 2*), que certains de nos acteurs lui font confiance, comme Wood, Berger, Jacobs et Meyerson. Pourtant, lors de l'analyse qualitative, nous verrons que Berger le cite pour le contredire.

L'analyse des citations émises par Whyte peut commencer par une autocitation extraite d'une table ronde organisée en novembre 1957 par *Fortune* et l'*Architectural Forum*, dont Whyte partage la direction avec le responsable éditorial d'*Architectural Forum*, Douglas Haskell. Dans ce contexte, Whyte s'autocite aux côtés des auteurs qui y ont participé : entre autres, un auteur de notre corpus principal en la personne de Luther H. Gulick ; d'autres aussi – Charles Abrams, Charles Haar et Catherine Bauer – qui, on le verra par la suite, font partie d'un large réseau. Les conférences aident à discerner les premiers liens de communication, à relever et à croiser des informations pour dessiner les réseaux sociaux qui en naissent. Les conférences, ces moments ponctuels, nourrissent la vie du réseau.

Cette table ronde de 1957 mérite une étude particulière car elle a été l'occasion pour plusieurs de nos auteurs de se rencontrer. Le but consistait à réunir dix-neuf experts afin de « prendre de mesures pour redresser le bulldozer avant qu'il ne soit trop tard<sup>23</sup>. » L'étalement urbain et la crise de l'espace libre sont souvent des grands sujets de la table ronde qui, selon les experts, était la première tentative pour en parler publiquement<sup>24</sup>. À ce propos, six sessions furent organisées afin de thématiser les problématiques : Gouvernement et Législations, Développement, Fiscalisations, Économie et Planning, Recréation et Transport. Bien entendu, les participants venus de l'ensemble du pays avaient des positions opposées. Pour certains, le problème était insoluble car il réclamait un investissement du gouvernement fédéral ; pour d'autres, la difficulté tenait plus au rôle des promoteurs privés profitant de la liberté d'entreprise pour construire. Les participants de la table ronde sont parvenus à tirer des conclusions et une seule recommandation : proposer une régulation plus efficace et rapide de l'espace ouvert afin de prévenir la destruction des surfaces agricoles. Les exemples, ont-ils dit, ont montré que cette procédure est acceptable. Manhattan, Chicago ou Boston conservent des espaces ouverts préservés pour éviter le développement urbain. Cette table ronde a rassemblé plusieurs de nos auteurs et elle a contribué à la formation d'un espace de rencontres dans l'ensemble d'un réseau d'auteurs.

D'autre part, Wood cite Whyte pour sa théorie sur les suburbs. Wood le relie à David Riesman et John Seeley, considérés comme les initiateurs du mythe des suburbs en tant que « miroir de la classe moyenne » [«looking glass<sup>25</sup>»]. Ces trois acteurs sont également associés à John Keats, et son ouvrage *The Crack in the Picture Window*, August C. Spectorisky avec *The Exurbanites* et Sloan Wilson, l'auteur du roman *The Man in the Gray Flannel Suit*. Ils sont agrégés par la représentation de la banlieue comme un espace d'aliénation culturelle et sociale. Plus important encore, Wood fait remonter les origines de cette interprétation aux ouvrages de H. G. Wells (*Paper on Administrative Areas Read Before the Fabian Society* de 1911) et Lewis Mumford (*The Culture of the Cities*). Bien que relevant de réseaux divers, les différents auteurs, dont nous venons de parler, et les différents ouvrages présentent de fortes coïncidences.



Lorsque Wood commence à développer son sujet dans *Suburbia*, Whyte apparaît à nouveau, pour exprimer quelques idées plus concrètes sur les suburbs : la politique, la religion, le transport, etc. Wood relie systématiquement Whyte à d'autres auteurs et, sans exception, il est inséparable du mythe des suburbs. Pourtant, Wood ne cite que *L'Homme de l'organisation*. Ce livre éveille en lui les questionnements qui l'amènent à commencer sa recherche, et bien évidemment ses conclusions sont en désaccord avec celles de Whyte. Ce dernier considère les suburbs comme l'image de la ville moderne, tandis que Wood les envisage comme une image du passé colonial.

Pour sa part, Berger s'oppose dès le départ contre les hypothèses de Whyte. Cité également pour ses articles parus dans *Fortune*, Whyte est l'un des chercheurs des suburbs qui ont condamné cette forme urbaine. Pour Berger, les livres sur les suburbs peuvent être classés en deux catégories : la première de caractère écologique ou démographique, et la seconde comprenant les études sur la culture et la psychologie de la vie suburbaine ; « popularisée », selon Berger, par les écrivains, les journalistes et les intellectuels. Dans cette seconde catégorie, en sus des articles de Mumford, on trouve une liste d'auteurs dans laquelle apparaît aussi John Keats. Quelques auteurs sont exceptionnellement mentionnés en dehors de cette liste, John Seeley, William Dobriner avec *The Suburban Community* et David Riesman ; tous les trois jouant le rôle d'antagonistes de Whyte. Ce dernier, selon Berger, est un des acteurs qui interprète de travers les concepts urbains, comme celui de taudis [slum] superficiellement mis en rapport avec la pauvreté. Whyte est également associé à ce que Berger appelle « les magazines de Luce », une expression péjorative qui désigne les publications de Times Inc. et de son président Henry Luce III, amplement lues à l'époque. Berger insiste sur le fait que ces magazines ont joué un rôle paradoxal dans la critique des suburbs : s'ils ont été très critiques par rapport à la culture des suburbs, ils ont été, en même temps, plutôt positifs quant aux avantages que représentait cette culture, notamment sur le plan du niveau de vie. Cependant, Whyte est convoqué dans presque tous les chapitres de *Working Class Suburbs*, notamment pour ce qui concerne la politique dans les suburbs et la religion. Bien qu'il ne le cite que cinq fois, Berger l'utilise pour chaque sujet traité dans le livre.

Whyte est largement cité par Meyerson et ses collègues pour son travail à deux mains avec Action et *Fortune*. Meyerson cite directement le livre de Whyte et de ses collègues, *The Exploding Metropolis*, et les données qui y ont été publiées à la suite des enquêtes réalisées par le collectif et la revue sur les lieux d'habitations préférés des États-Uniens. Les résultats semblent infirmes les postulats de départ : les suburbs ne semblent pas être l'habitat préféré des Américains. Devant ce bilan, Meyerson et Whyte cherchent à démontrer que ce qui décide les classes moyennes à partir vivre dans les suburbs n'a pas été vraiment exploré, et que donc la ville reste encore à analyser comme lieu d'habitation. Dans la bibliographie de Meyerson et de ses collègues, apparaît non seulement *The Exploding Metropolis* mais aussi *The Organization Man*, l'ouvrage que nous avons identifié comme étant à l'origine de la mise en question des suburbs.



On voit que Whyte restera fortement attaché aux médias, mais également apprécié presque exclusivement pour ses deux ouvrages, *The Organization Man* et *The Exploding Metropolis*. Le premier étant le fondement de la critique de l'Urban Planning des années cinquante et donc une référence à côté d'autres auteurs comme Riesman et Keats ; le second faisant partie de notre terrain d'études, dans une période de transition de cette critique. Bien qu'il soit au centre de notre analyse, *The Exploding Metropolis* ne sera pas le cœur du réseau que nous cherchons à établir.

#### 4.3.4.2. MARTIN MEYERSON, BARBARA TERRET ET WILLIAM L. C. WHEATON.

##### TROIS AUTEURS, UN SEUL NOM

Martin Meyerson et ses collègues de recherche sont également connus pour leur activité au sein de Harvard et des institutions publiques, comme nous l'avons vu dans leurs biographies. Chez Action, Meyerson est directeur de recherche, ce qui lui permet d'être en contact avec l'entreprise de Henry Luce (Time Inc.), pour développer des enquêtes en partenariat, notamment celle décrite dans *The Exploding Metropolis* comme une « recherche exploratoire » sur la façon dont les habitants de Chicago, de Philadelphie et de New York choisissent leur lieu d'habitation.

Meyerson est également à l'époque le directeur du JCUS, poste qu'il quittera en 1963. Les coauteurs de *Housing, People and Cities*, William L. C. Wheaton et Barbara Terret, sont moins cités que lui, malgré leur participation au monde de la recherche. L'intensité du lien entre Meyerson et Whyte nous amène à remarquer l'importance d'Action, car cette organisation était parrainée dès l'origine par l'entreprise médiatique Time Inc. Cette institution joue un rôle fondamental dans la construction de la critique de l'Urban Planning, tel qu'on en parlera plus tard.

Meyerson est connu plutôt comme un auteur qui travaille en groupe, car il est couramment cité pour des recherches faites à plusieurs mains. Ainsi, Mumford cite l'article de Meyerson dans *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, un numéro thématique sur les métropoles sous le titre « Metropolis in Ferment<sup>26</sup> ». Préparé par Meyerson et Terret en tant que membres d'Action, ils partagent la direction du numéro avec Paul Ylvisaker, à l'époque directeur du département des Affaires publiques [Public Affairs Department] de la Fondation Ford. Même si « Metropolis in Ferment » est une publication dans un périodique, elle devient très vite une référence obligée pour les études urbaines. En effet, elle rassemble des articles de spécialistes sur les problématiques de la métropole : celui de David Riesman, « The Suburban Dislocation », ainsi que des contributions de Luther Gulick, Wilfred Owen et Raymond Vernon entre autres, tous les trois associés à notre réseau, tel qu'on le verra plus tard<sup>27</sup>.

Meyerson et Wheaton apparaissent dans la préface du livre de Gans. Le premier est inclus dans les remerciements et l'index, ce qui dénote davantage une relation intellectuelle qu'un simple

hommage. En compagnie de Riesman et Seeley, Meyerson a donné des conseils à Gans pendant la période de production du livre, ce qui explique que nous relevons la confiance qui règne entre les deux auteurs, qui, en outre, partagent la même profession, l'Urban Planning. À la fin de *The Urban Villagers*, Gans raconte comment son expérience dans le West End a changé sa façon de regarder le monde en tant que planner. Avant, dit-il, il ne voyait pas les avantages et les problèmes de la rénovation urbaine, et il ne croyait pas nécessaire de prendre position. Il précise alors que son enquête dans le West End a été enrichie par les conseils et les jugements de ses collègues, Martin Meyerson et John Dyckman<sup>28</sup>, appartenant tous deux à l'Institute for Urban Studies (IUS) de l'université de Pennsylvanie. Par contre, sa référence à Wheaton, qui apparaît lui aussi dans la préface en tant que directeur de l'IUS, se rapporte à l'institut dont Gans faisait partie au moment de la publication du livre.

Dans les citations que le *JAIIP* fait de Meyerson, le lien est institutionnel. Ce dernier participe au comité de rédaction du *Journal*, il publie plusieurs articles, il fait partie du Board of Governors. De même, Wheaton participe activement au *Journal*. Tous les deux sont membres de l'AIP et signent leurs recherches en tant que planners certifiés.

L'apport de Martin Meyerson et ses coauteurs, notamment Wheaton, s'effectue selon plusieurs modalités pour nos dix auteurs : une organisation publique telle qu'Action et les recherches communes dans *Fortune* ; leur participation à l'IUS en Pennsylvanie ; leur implication dans le *JAIIP*, notamment celle de Meyerson au comité éditorial ; leurs travaux universitaires. Meyerson et Wheaton ne sont cependant pas semblables et il est impossible de gommer leurs différences. Le premier joue un rôle d'intermédiaire entre les auteurs que nous étudions. Le deuxième est un chercheur universitaire. Les multiples relations entre Meyerson et les différents acteurs de notre corpus nous permettront d'introduire une catégorie supplémentaire dans notre réseau. Il s'agit des notables du planning, déjà évoqués lors de la présentation de Luther Gulick. Cette catégorie nous permet de ratifier le rôle des personnes qui en font partie : ils agissent dans plusieurs microréseaux et, dans le même temps, créent un réseau autour d'eux. Ayant des positions institutionnelles, ils arrivent à jeter des ponts entre les universités et les instituts de recherche ou les fondations. On les convie à donner des conseils ou à participer à des activités qui exigent de l'expérience. On verra comment cette catégorie, au-delà de Meyerson et Gulick, rassemble d'autres auteurs.

Wheaton, comme Meyerson, son coauteur pour *Housing, People and Cities*, se situe, contrairement à Meyerson, à mi-chemin entre les notables et les universitaires. Sa participation au gouvernement de Harry S. Truman – notamment pour la rédaction du Housing Act de 1949 en compagnie de G. Holmes Perkins, en plus de sa participation en tant qu'universitaire et planner à l'IUS – nous permet de l'inclure dans les deux catégories. Sa carrière en Pennsylvanie débute avec son arrivée à la direction de l'IUS récemment fondé, où il développe son travail hors l'université : il est expert

conseiller en urbanisme, et réalise plusieurs travaux dans des villes diverses. Parallèlement, Wheaton concentre ses recherches dans le domaine du logement public. À la fin des années soixante, il part pour Berkeley où il rejoint William Wurster et Martin Meyerson qui avaient déjà fondé et réformé l'école d'architecture de l'université de Californie.

Ainsi, Wheaton sera connu comme l'un des professeurs de City Planning des universités de Pennsylvanie et de Berkeley. Jacobs le cite dans son livre sous cette appartenance. Elle le relie à Charles Platt, un architecte de New York, et à Vernon DeMars, un architecte californien. Ils se croisent dans le domaine du logement public, et plus précisément par la combinaison du logement subventionné et du logement privé. De la même façon, pour Meyerson, Wheaton n'est pas seulement un collègue, mais quelqu'un qui a travaillé amplement sur le logement et qui connaît très bien le problème. Deux livres sont cités dans la bibliographie : un article écrit en 1954 dans le *Housing Yearbook*, sous le titre « American Housing Needs, 1955-1970 » ; et le livre écrit à deux mains avec Morton Schussheim, *The Cost of Municipal Services in Residential Areas*.

Les autres citations de Wheaton sont moins précises. Gans a avec lui une simple relation de proximité. Cité seulement dans les remerciements, Wheaton a suivi comme Gans les pas de Meyerson, et sans doute tous trois ont partagé des sujets de recherche autant que des commentaires sur leurs études réciproques. Wheaton et Gans se sont rencontrés en Pennsylvanie à l'IUS. Wheaton a conseillé Gans pour l'écriture du livre.

Wheaton est également un acteur actif dans le *JAIIP* et dans l'association. Il fait partie du conseil régional ou *Board of Governors*, entre 1957-1960. C'est un notable qui ne centralise pas les relations, mais quelqu'un qui participe en même temps à plusieurs microréseaux.

#### 4.3.4.3. HERBERT GANS : UNE RÉFÉRENCE DU WEST END ?

Gans est, lui, cité par trois acteurs : Meyerson, Jacobs et le *JAIIP*, où il a publié plusieurs articles. Dans les trois cas, le terrain de recherche de son ouvrage justifie qu'il soit cité. Meyerson le signale uniquement dans sa bibliographie, pour un article publié dans le *JAIIP*, revue à laquelle Meyerson a longtemps collaboré<sup>29</sup>. Cet article conclut *The Urban Villagers*, paru deux ans après. Dans cet article, Gans est mis en relation à l'IUS de Pennsylvanie, où Meyerson travaille également.

Lorsque Jacobs parle des slums, Gans est la première source citée. En ce qui concerne les slums, Jacobs condamne l'approche excessivement paternaliste des planners, pour citer ensuite l'article de Gans paru dans le *JAIIP*<sup>30</sup>. Dans cet article, dit Jacobs, Gans, « sociologue à l'université de Pennsylvanie », décrit un portrait d'un unslumming slum, le West End à Boston. Elle reprend la description de Gans, selon laquelle le West End n'est pas un slum car ce n'est pas une communauté où « la nature de son environnement social peut donner des problèmes et des pathologies ». Jacobs remarque les similarités

entre la communauté étudiée par Gans et celle qu'elle habite, Greenwich Village, qui, par ailleurs, sous le coup de la politique de rénovation urbaine, est en train d'être détruit. Elle développe la citation de Gans quelques pages plus loin, pages dans lesquelles Jacobs remarque la présence, et donc la pression, des promoteurs dans le choix des espaces de rénovation, et par conséquent dans la reconnaissance ou non des slums.

Finalement, Gans publie souvent dans le *JAIIP*. D'ailleurs, pendant la période où nous avons sélectionné les publications du journal, Gans et Lynch sont les seuls parmi les dix acteurs à publier plus de deux fois sur une période de quatre ans. Gans participe activement à l'AIP, il assiste aux réunions annuelles et s'implique par la suite dans les comités de rédaction, ce qui lui permet de croiser plusieurs acteurs que nous allons évoquer.

Ceux qui citent Gans le font par rapport à son étude dans le West End. Que ce soit par son article ou par son livre, les travaux de Gans sont à l'époque en train d'être connus, mais en raison de sa jeunesse, il n'est pas possible de le placer à la tête d'un réseau. Il reste un universitaire qui participe donc à plusieurs réseaux.

#### 4.3.5. WOOD, JACOBS, BERGER ET GULICK. LES MOINS CITÉS

Wood, Jacobs, Berger et Gulick restent les moins cités, mais cela ne veut pas dire qu'ils ont moins d'importance dans le réseau. Chacun est un cas particulier qui mérite d'être regardé avec attention.

Le livre de Wood apparaît parmi les références bibliographiques de Mumford et de Meyerson. Wood fait également partie du discours de Mumford, lorsque ce dernier présente le gouvernement métropolitain comme l'échelle de gouvernement la plus adaptée à l'étalement urbain. Mumford fait référence aux idées exprimées dans *Suburbia*, livre qui, pour lui, ne laisse pas d'avoir ses propres contradictions. Pourtant, il reconnaît l'apport scientifique de Wood en ce qui concerne la contradiction présente dans les suburbs : ces formes urbaines semblent être la nouveauté du paysage urbain états-unien pourtant, du point de vue de leur gouvernement, ils restent ancrés dans le passé colonial. Et c'est pour cela que Mumford et Wood cherchent à établir une forme moderne pour gouverner la région métropolitaine. À ce propos, les deux auteurs explorent à nouveau les idées de la Cité-Jardin exprimées par Howard et Geddes.

Le livre de Wood fait également partie de la bibliographie du livre de Meyerson, du fait de la relation académique et professionnelle qu'ils ont entretenue. En effet, Wood et Meyerson se sont rencontrés plusieurs fois dans diverses situations. Professeurs respectivement au MIT et à Harvard, Wood et Meyerson ont montré leur intérêt pour les sujets urbains dès le début de leurs études doctorales. Le

City Planning étant au centre du débat dans les deux universités, il permet aux deux professeurs d'être reconnus chacun de leur côté. C'est ainsi que, lors de la fondation du JCUS, Meyerson et Wood furent appelés pour leurs qualités : le premier deviendra le directeur du centre, le deuxième deviendra un acteur clé, convoqué pour sa bonne connaissance des deux centres universitaires<sup>31</sup>.

Les citations de Jacobs sont moins nombreuses et en même temps moins précises. Dans *The Exploding Metropolis*, Jacobs est citée par sa participation à la conférence de 1956, à propos de laquelle Whyte fait référence à sa communication sur la rénovation urbaine ; mais il ne donne pas d'autres détails. Il s'agit sans doute de la conférence de 1956 à Harvard où Jacobs a parlé au nom de *l'Architectural Forum*<sup>32</sup>. Cette conférence est la première d'un cycle qui a duré jusqu'en 1970. Au cours de cette conférence, elle a fait la connaissance de Lewis Mumford, mais également de son collègue à Time, William H. Whyte. Elle y a présenté le brouillon de son article à paraître dans *The Exploding Metropolis*.

Au moment où il rencontre Jacobs, Whyte l'invite à publier sa communication dans *The Exploding Metropolis*. Whyte aurait été attiré par le sujet exploré par Jacobs : au-delà de la vitalité de la ville et de son hétérogénéité, Jacobs fait référence aux planners et aux promoteurs qui, pour elle, ont oublié toute une partie de la population, « une classe sociale », celle qui fait la ville et qui anime la rue et qui fait vivre des petits commerces qui constituent des « centres de sociabilité » créés par les habitants eux-mêmes<sup>33</sup>. En tant que coauteur de Whyte, le lien tracé entre les deux montre une relation plus directe, pourtant si Whyte et Jacobs ont travaillé longtemps ensemble, pourquoi ne font-ils pas appel l'un à l'autre ? Peter Laurence a démontré que, dès le début de leurs carrières, leur relation était teintée par une jalousie professionnelle<sup>34</sup>.

Gans fait aussi mention du travail de Jacobs sur le North End à Boston et du débat sur les taudis [slum] aux États-Unis. Il cite *Death and Life*, et précisément le chapitre où Jacobs fait référence à son article sur les slums publié dans le *JAP*<sup>35</sup>. C'est une sorte de dialogue entre les deux acteurs. Pourtant, un an après la sortie du *Death and Life*, Gans fait un minutieux compte rendu où il conclut que le livre de Jacobs est un texte novateur mais qui fait trop souvent fausse route [Her book is a path breaking achievement, and because it is so often right, I'm all the more disappointed by the fact that it is also so often wrong<sup>36</sup>].

Les recherches de Berger, elles, rencontrent assez peu d'échos, sauf auprès de Gans. Celui-ci fait appel aux mots imaginés par Berger dans ses recherches en ce qui concerne les sous-cultures ou les cultures naissantes dans les États-Unis d'alors. Gans évoque principalement deux écrits de Berger : *Working Class Suburbs*, et « On the Youthfulness of Youth Culture » qui sera publié quelques années après<sup>37</sup>. Gans découvre dans son enquête de terrain des comportements similaires à ceux que décrit Berger dans la sienne. Il se sert ainsi du concept de « youthful patterns » utilisé par Berger en référence



aux personnes qui conservent leur personnalité adolescente tout au long de leur vie, afin d'expliquer la vie familiale dans la communauté du West End. Pour Gans, il ne s'agit pas de comparer les deux terrains, mais de trouver des relations entre elles afin de démontrer que les West Enders ne sont pas une classe déclassée mais une communauté semblable à beaucoup d'autres. Or, Gans démontre une nouvelle fois que la construction des suburbs n'est pas au centre de la problématique urbaine, donc il ne s'agit donc pas de les condamner, mais plutôt de comprendre les comportements des habitants.

Gans et Berger ont plusieurs caractéristiques communes. Ils appartiennent à la même génération qui, choquée par la critique négative dont fait l'objet le développement pavillonnaire, a cherché à en approfondir l'étude. De plus, ils travaillent sur des concepts parallèles dans le développement de leurs livres, et tous les deux ont été largement inspirés par des auteurs reconnus tels que David Riesman, Nathan Glazer ou John Seeley.

Pour finir, Gulick est le seul parmi le premier groupe primaire des citations à n'être mentionné que deux fois. Cela peut témoigner d'un oubli générationnel, pourtant Mumford, qui est de la même génération que Gulick, reste l'une des personnes le plus citées. Les deux auteurs sont en tout cas difficiles à comparer. Cela étonne parce que Gulick, est proche des universités et des institutions gouvernementales, et aussi plus proche de l'univers des conférences que de celui des publications. En effet, il n'aimait pas publier<sup>38</sup>, pourtant son travail est largement connu dans les cercles professionnels et intellectuels.

Wood connaît de très près la recherche de Gulick. L'auteur serait attiré par l'étude de la région de New York, une des régions métropolitaines les plus larges du pays, et à propos de laquelle Wood plus tard fera, à son tour, une recherche. Au moment de citer Gulick, Wood reconnaît l'effort des fondations privées dans le soutien des études urbaines ; dans ce cas précis il s'agit de la Fondation de la famille d'Edgar B. Stern, sans laquelle l'étude de Gulick n'aurait pas été possible<sup>39</sup>. Wood fait également référence à l'article de Gulick dans *Proceedings of the National Conference on Metropolitan Problems*, dans lequel le chercheur aborde la désertion du centre urbain, un sujet qui, selon Gulick, n'a pas séduit autant que celui des suburbs. Bref, la région métropolitaine, y compris le centre-ville, est une problématique commune à Wood et Gulick.

Whyte fait allusion à Gulick dans deux situations différentes. La première (on y revient à nouveau) est le rappel de sa participation à la table ronde de 1958. Gulick y soumet une communication dans laquelle il explique son idée d'un gouvernement des régions métropolitaines, qui demeure finalement son principal centre d'intérêt. Pour Gulick, le gouvernement a suffisamment d'autorité pour pouvoir acquérir les surfaces agricoles toujours disponibles afin de contrer la volonté d'urbanisation des promoteurs privés. Il dénonce l'impossibilité de mener des politiques communes à l'échelle du pays, car chaque partie des États-Unis rencontre des problèmes complètement différents qui appellent des



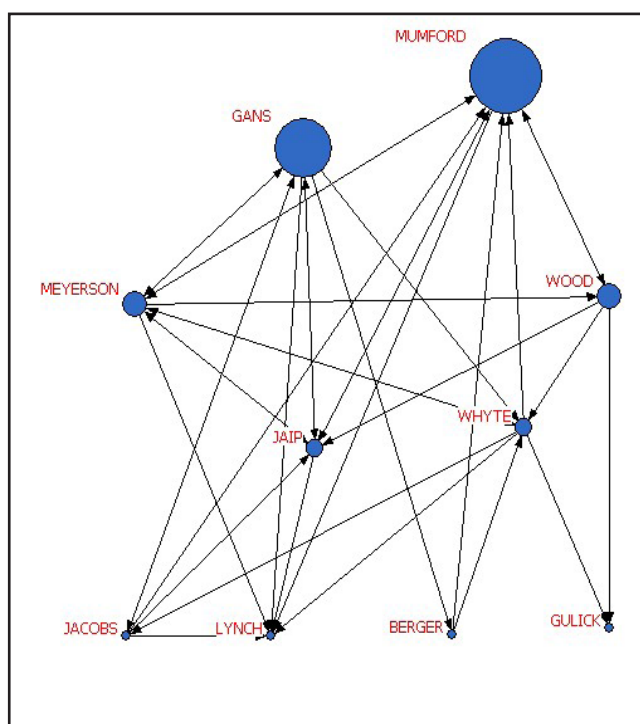
réponses ponctuelles. Lors de cette table ronde, il participe au groupe de travail Gouvernement et Législation [Government and Law], en compagnie, entre autres de Charles Abrams, Edmund Bacon (directeur du City Planning Commission à Philadelphie) et Charles Haar <sup>40</sup>.

Gulick est également cité par Seymour Freedgood, coauteur de *The Exploding Metropolis*. Dans son article « New Strength in City Hall », Freedgood lance un appel aux professionnels des métiers relatifs à la ville afin qu'ils occupent les postes administratifs où ils pourront contribuer à l'amélioration des conditions urbaines. À titre d'exemple, Freedgood cite le cas de Gulick, nommé « administrateur de la ville » [city administrator], le spécialiste le plus connu du pays en affaires municipales, bras droit de Robert F. Wagner Jr.<sup>41</sup>, maire de New York de 1954 à 1965. Cela met en évidence l'existence d'une catégorie d'auteurs, dont Meyerson est un exemple. Gulick a un statut de notable : il est au centre du réseau des administrations publiques et privées.

Pour conclure, disons que les citations du premier cercle varient par leur nature : relations étroites, coïncidences dans les sujets de recherche, intérêts communs. Ces références construisent des relations, certes, mais qui ne sont pas toutes de la même intensité. Ce réseau relationnel ne constitue qu'une partie de l'analyse des citations. Il est nécessaire d'approfondir deux types de citations qui sont issues de cette partie : d'abord les autocitations, pour décrire des situations particulières du réseau, et ensuite les relations entre les diverses générations.

#### 4.3.6. LES AUTOCITATIONS OU LES LIENS DE CONFIANCE EN SOI-MÊME

Il y a en effet quantité d'autres citations à étudier et à présenter, tel le cas des autocitations, en particulier celles de Mumford et de Gans. Nous avons vu dans la *matrice 2* que ces deux auteurs s'autocitent plus souvent qu'ils ne sont mentionnés par d'autres auteurs. Le *graphique 1* montre en effet les cercles qui s'agrandissent au fur et à mesure que les autocitations augmentent. Mumford se cite lui-même neuf fois dans les chapitres choisis dans notre corpus; Gans, sept fois; Lynch, Jacobs, Berger et Gulick ne se mentionnent pas eux-mêmes. Pour l'heure, c'est un lien qu'il faut approfondir dans les deux directions. Dans le cas de Mumford, on peut rapidement tenter de justifier le fait qu'il se cite



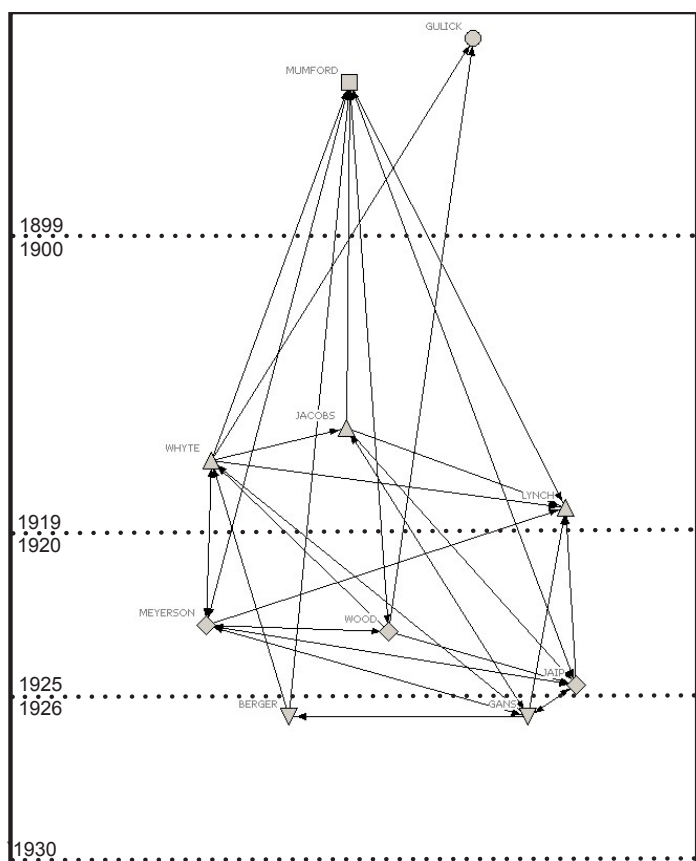
Graphique 1

parce qu'il a publié quantité d'ouvrages et d'articles avant *The City in History*. Le début de sa vie d'auteur pourrait être daté de 1925<sup>42</sup> ; il est fort intéressant de constater que Mumford fait mention de lui-même d'une façon très particulière, en se citant à la troisième personne : « L'auteur de *Culture of the Cities* dit : [...]»<sup>43</sup>. On voit que Mumford a beaucoup travaillé auparavant sur le sujet de *The City in History*, bien qu'il y présente de nouveaux éléments.

Le cas de Gans est plus intéressant car ses publications à ce moment-là ne sont pas assez nombreuses, pourtant l'autocitation nous sert à comprendre le rapport de Gans avec ses confrères. On constate que dans l'article publié dans le *JAIIP* sur le même sujet que le livre, c'est-à-dire le quartier du West End à Boston, Gans fait constamment appel à son œuvre<sup>44</sup>. Dans le cas du livre, Gans se cite dans le même passage où il mentionne *The Image of the City* de Lynch. La recherche de Gans s'énonce à la première personne : il y décrit sa première visite sur le terrain d'étude, il se voit comme un touriste en Europe, parce que les rues et la foule du quartier du West End le font se sentir ailleurs. C'est alors qu'il cite le travail de Lynch, pour décrire les perceptions en tant que piéton. En même temps, il rappelle son propre article publié quelques années auparavant dans *The New Republic*<sup>45</sup>. De la même manière, Gans présente sa recherche comme l'étude d'une communauté du centre-ville, à un moment où tout le monde parle des suburbs. Parce qu'il trouve que les deux espaces urbains se ressemblent étonnamment, il invite à lire son article publié en 1961 dans lequel il avait déjà étudié les différences entre les suburbs et le centre-ville<sup>46</sup>. On trouve dans citations de Gans des relations plus approfondies avec Riesman ou Meyerson, à l'époque auteurs consacrés. Il y a même dans son livre des citations de sa propre recherche, celle qui a donné naissance à l'ouvrage, achevée en 1959<sup>47</sup>.

Meyerson aussi se cite, mais seulement dans la bibliographie et toujours pour des publications collégiales : à savoir *Metropolis in Ferment*<sup>48</sup> et un livre publié en 1955 avec Edward Banfield : *Planning, Politics and the Public Interest*<sup>49</sup>. Les deux publications dévoilent, comme chez Gans, des liens nouveaux mais ici, il s'agit de personnes que nous n'avions pas encore cités dans le premier réseau. Pour ce qui concerne la revue des *Annals*, nous en avons déjà parlé dans les pages précédentes. Quant au livre qu'Edward Banfield coécrit avec Meyerson, il s'agit d'une publication sur le logement public à Chicago, éditée avec le soutien de l'université de Chicago ; elle a été également l'une des premières recherches de l'IUS de Pennsylvanie<sup>50</sup>. Les auteurs étudient les logements publics, la quantité de logements construits par le secteur public et leurs conditions de salubrité, en même temps qu'ils examinent avec attention les procédures propres aux urbanistes, aux politiciens ainsi qu'aux spécialistes du logement. Parmi les acteurs remerciés dans la préface du livre, on relève Herbert Gans, Charles Abrams, John W. Dyckman, Robert B. Mitchell, William L. C. Wheaton et Catherine Bauer entre autres. On étudiera plus tard leurs relations, mais ce fait permet d'entrevoir le rôle que Meyerson s'attribue : il semble se placer au centre d'un réseau.

Les coauteurs de Meyerson sont cités pour des ouvrages auxquels il a également participé, c'est le cas de Barbara Terret et *Metropolis in Ferment* ; tandis que Wheaton est cité indépendamment avec l'*Housing Year Book* de 1954, et un ouvrage collectif écrit par Wheaton et Morton Schusheim : *The Cost of Municipal Services in Residential Areas*, de 1956. On voit ainsi que ces trois auteurs restent dans leur spécialité : le logement et l'urbanisme.



Graphique 2

#### 4.3.7. LES GÉNÉRATIONS

Une analyse en fonction des dates de naissance des auteurs permet de les appréhender dans le temps. Dans le *graphique 2*, on voit qu'ils n'appartiennent pas à la même génération et qu'ils communiquent d'une façon aléatoire. Ainsi, les plus âgés ne sont pas forcément les plus cités et vice-versa. L'individu le plus cité —Mumford— est l'un des plus âgés, mais Lynch et le *JAIP* sont à mi-chemin entre les générations qui participent à cette analyse. De plus, il est évident que Mumford connaît les plus jeunes.

On voit se construire le réseau dans le bas du graphique, là où se dessinent les multiples échanges que nouent les jeunes générations ; échanges réduits, en revanche, en haut du graphique, pour les deux anciens : Mumford

et Gulick. Cela ne signifie pas forcément que ces derniers ne dialoguent pas. Notre échantillon est trop modeste pour établir des schémas générationnels. Qui appartient à l'ancienne génération et qui n'y appartient pas ? Mumford est-il considéré comme un vieux parmi les jeunes ? Que nous apporte l'étude des générations en sachant que « chaque génération transporte avec elle ses lieux communs et ses images convenues »<sup>51</sup> ?

Chez les aînés, le cas de Gulick est intéressant. Il est considéré pour son travail au sein du gouvernement de Roosevelt. On le cite assez peu, mais le plus souvent comme « le doyen de l'administration publique ». Mumford, pour sa part, est mentionné plusieurs fois aux côtés de personnes appartenant à une autre période de l'urbanisme, Ebenezer Howard ou Patrick Geddes par exemple. Nous avons constaté en analysant notre corpus que Gulick et Mumford partageaient une même position critique contre un modèle économique, qui serait le catalyseur de la supposée

débâcle métropolitaine. Tous deux partagent l'avis selon lequel l'économie, et plus largement le système capitaliste, a mis en danger le développement de la ville. Si, pour Mumford, le capitalisme a fait basculer la société vers un nouveau système de valeurs, pour Gulick, la mécanique du marché privé qui n'investit pas dans la construction de la métropole est l'artisan de cette crise, et non pas le système capitaliste.

Les différences générationnelles sont plus évidentes pour ce qui a trait aux formations professionnelles des auteurs. À l'exception de Gulick, les quatre autres individus nés avant 1920 – Mumford, Jacobs, Whyte et Lynch – n'ont pas de formation doctorale. A contrario, les auteurs nés après 1920 – Meyerson, Wood, Berger et Gans – ont obtenu leur diplôme de doctorat et ont travaillé sans interruption à l'université. En effet, les citations réciproques entre ceux qui se sont croisés à l'université, pour différentes raisons, sont plus immédiates qu'entre ceux qui se sont rencontrés dans des endroits disparates. Si nous avons vu que les auteurs les plus cités, Mumford et Lynch, ont une différence d'âge de presque vingt-cinq ans, l'âge ne jouera aucun rôle dans le fait qu'ils soient reconnus. La proximité avec les autres auteurs, le fait d'être diplômé ou non, n'a pas d'incidence au sein du réseau. En réalité, dans ce champ en construction, ceux qui ont impulsé des idées, qui ont publié leurs avis et qui ont établi des relations sont les plus fréquemment cités en tant qu'experts, indépendamment de leur génération ou de leur diplôme.

Il est important de noter également que Gulick et Mumford ont été distingués par les générations qui ont précédé celles sur lesquelles nous enquêtons. Par contre, Whyte, Jacobs et Lynch commencent à acquérir une certaine renommée pendant la période que nous étudions. À quels noyaux appartiennent-ils ? Ceci nous aidera à comprendre la genèse de leur acceptation pour un public plus large.

## NOTES

<sup>1</sup> Topalov, Christian. “ ‘Expériences sociologiques’ : les faits et les preuves dans les thèses de Maurice Halbwachs (1909-1913)”. *Revue d'histoire des sciences humaines*, 1999, no. 1, pp.11-46.

<sup>2</sup> La bibliographie de *The Image of the City* contient 81 entrées, dont 23 ouvrages ont été publiés entre 1950 et 1959, 10 entre 1940 et 1949. Les 42 parutions restantes s'échelonnent entre 1800 et 1939.

<sup>3</sup> Foerster, R.F. *The Italian Emigration of Our Times*. Cambridge : Harvard University Press, 1919 ; Steffens, Lincoln. *The Autobiography of Lincoln Steffens*. New York : Harcourt, Brace and World, 1931 ; Williams ; Phyllis. *Southern Italian Folkways in Europe and America*. New Haven : Yale University Press, 1938 ; Child, Irvin. *Italian or American ? The Second Generation in Conflict*. New Haven : Yale University Press, 1943 ; Magione, Jerre. *Mount Allegro*. Boston: Houghton Mifflin, 1942.

<sup>4</sup> Dans l'analyse de données, cette information sera traitée d'une façon particulière. Voir chapitre cinq, page.

<sup>5</sup> Toutes les procédures méthodologiques ont été empruntées à Lemerrier, Claire, et Zalc, Claire. *Méthodes quantitatives pour l'historien*. Paris : La Découverte, 2008.

<sup>6</sup> Lazega, E. *Réseaux sociaux et structures relationnelles*. Paris : PUF, “Que sais-je?”, 2007.

<sup>7</sup> Il semble que Mumford, à l'instar des acteurs qui ont marqué une époque tels que Le Corbusier, ne laisse pas d'être importante à l'une des recherches en architecture. Ses archives ont été un motif d'étude avant même son décès en 1990. Plusieurs monographies ont dès alors paru : Wojtowicz, Robert. *Lewis Mumford and American Modernism*. Cambridge : University Press, 1998 ; Miller, Donald L. *Lewis Mumford, a Life*. New York : Weinfeld and Nicolson, 1989 ; Hughes, Thomas P. and Agatha C. (éds.). *Lewis Mumford: Public Intellectual*. New York : Oxford University Press, 1990.

<sup>8</sup> Zuckerman, Michel. “Faith, Hope, Not Much Charity: The Optimistic Epistemology of Lewis Mumford”. Hughes, Thomas P. & Agatha. *Lewis Mumford. Public Intellectual*. Oxford : Oxford University Press, 1990, pp. 361-376.

<sup>9</sup> Scott, Mel. *American City Planning since 1890*. Berkeley :University of California Press, 1969, pp. 537-538 ; Clay, Graddy. “Impact of the Federal Highway Program”. *Planning*, 1957, p. 49.

<sup>10</sup> Alexiou, Alice Sparberg. *Jane Jacobs: Urban Visionary*. New Jersey : Piscataway, 2006, p. 57.

<sup>11</sup> Dans une lettre adressée à Jacobs après avoir lu son article sur le Lincoln Center à New York, Mumford écrit : “You ought to reach a wider audience for your ideas. Have you thought of the *Saturday Evening Post*? They seem in the mood for serious contributions these days. At all events keep hammering. Your worst opponents are the old fogies who imagine that Le Corbusier is the last work in urbanism.” Signé par Lewis Mumford le 3 mai 1958 à Armenia (NY). Consulté le 30 juin 2010, [http://www.kunstler.com/mags\\_jacobs.htm](http://www.kunstler.com/mags_jacobs.htm).

<sup>12</sup> Wojtowicz, Robert. *Lewis Mumford and American Modernism*. *Op. cit.*, pp. 131-132.

<sup>13</sup> Mumford, Lewis. *The Culture of Cities*. New York : Hartcourt, Brace and Company, 1938.

<sup>14</sup> Jacobs, Jane. *The Death and Life of Great American Cities*. New York :Vintage Books, 1961 (1992), p. 19 et suiv.

<sup>15</sup> Mumford, Lewis. *From the Ground Up*. New York : Harcourt Brace World, 1956.



- <sup>16</sup> Orillard, Clément. *Kevin Lynch et l'Urban Design. Représenter la perception de la ville (1951-1964)*. Thèse: Université de Paris 8: 2010.vol. 1, p. 435.
- <sup>17</sup> Les deux articles cités sont : « The Form of the Cities » .*The Scientific American*, 1954, April , et « A Theory of Urban Form ». *Journal of the American Institute of Planners*, 1958, no. 4.
- <sup>18</sup> Mumford, Lewis. *The City in History*, *op. cit.*, p. 609.
- <sup>19</sup> Orillard, Clément, *Kevin Lynch et l'Urban Design. Représenter la perception de la ville (1951-1964)*. *op. cit.*, pp. 199-201 et pp. 402-405.
- <sup>20</sup> Lynch, Kevin, et Lloyd Rodwin. *The Future Metropolis*. Londres : Constable and Co., 1962.
- <sup>21</sup> À part les articles de Lynch, de Rodwin et de Meyerson, les collaborateurs sont Oscar Handlin, Raymond Vernon, Aaron Fleisher, Edward C. Banfield, Karl W. Deutsch, John Dyckman, György Kepes et Morton et Lucia White. Parmi l'audience de la conférence, il y avait Nathan Glazer (membre du Joint Center for Urban Studies).
- <sup>22</sup> Bauer y a participé comme professeure de l'université de Berkeley, en tant que représentante de la Commission sur les objectifs humains de la présidence (President's Commission on Human Goals) ; le sociologue Nathan Glazer représente le JCUS, et sert de secrétaire ; Norman Jacobs était le directeur en éducation de l'Institut Tamiment ; et Ben Johnson le directeur du Tamiment-in-the-Poconos. Dans *John D. Dyckman Collection, Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection No.# 4382, Cornell University*.
- <sup>23</sup> « The 19 experts [...] were recently invited to figure out how to steer the bulldozers before it is too late. » La table ronde a été publiée sous le titre « The City's Threat to Open Land ». *Architectural Forum*, 1958, vol. 108, pp. 86-90, et 164-166.
- <sup>24</sup> Bruegmann, Robert. *Sprawl, a Compact History*. Chicago and London : The University of Chicago Press,, 2005, p. 122.
- <sup>25</sup> « The most fashionable definition of suburbia today is that it is a looking glass in which the character, behavior, and culture of middle class America is displayed. ». Wood, Robert C. *Suburbia. Its People and their Politics*. Boston : The Riverside Press Cambridge, 1958, p. 4.
- <sup>26</sup> Meyerson, Martin, Terret, Barbara et Ylvisaker, Paul. « Metropolis in Ferment ». *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 1957, November, vol. 314.
- <sup>27</sup> L'introduction du numéro est signée par Meyerson et Terret, et les articles sont signés par Margaret Mead, Raymond Vernon, Wilfred Owen, Philip M. Klutznick, Nelson N. Foote, Luther Gulick, Frank P. Zeidler, Wallace S. Sayre, Carl J. Friedrich, William Holford, Willo von Moltke et Edmund N. Bacon, John E. Burchard, David Riesman, Julia J. Henderson, et Ylvisaker.
- <sup>28</sup> Dyckman est un acteur qui croise plusieurs chercheurs au même moment. Il commence à s'engager dans la recherche urbaine après avoir pratiqué le planning à Chicago dès 1949, au sein du South Side Planning Board et ensuite au Chicago Housing Authority. Pendant les années cinquante, Dyckman devient consultant d'Action, en outre il travaillait pour le service des parcs de la ville de New York. Au début des années soixante, Dyckman, comme Meyerson, déménage pour San Francisco, où il prend la direction de la division en Urban and Regional Economic Development chez Arthur D. Little company. Plus tard, à la fin des années soixante, il est consultant international. Professeur en Pennsylvanie entre 1952 et 1961, il est dans l'ombre de Meyerson comme Wheaton et bien d'autres. Dans *John D. Dyckman Collection, Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, collection n°# 4382, Cornell University*.
- <sup>29</sup> Gans, Herbert. « The Human Implications on Current Redevelopment and Relocation Planning ». *Journal of the American Institute of Planners*, 1959, no. 1, pp. 15-26.
- <sup>30</sup> Gans, *ibidem*.
- <sup>31</sup> Ford Foundation Archives, *Joint Center for Urban Studies Grant*, Reel 3006.
- <sup>32</sup> Alexiou, Alice S., *Jane Jacobs : Urban Visionary*, *op. cit.*, p. 57.
- <sup>33</sup> Whyte, William Hollingsworth Jr. (ed.). *The Exploding Metropolis*. New York : Doubleday & Company, 1958, p. 43.



- <sup>34</sup> Laurence, Peter. « The Death and Life of Urban Design : Jane Jacobs, The Rockefeller Foundation and the New Research in Urbanism, 1955-1965 ». *Journal of Urban Design*, 2006, vol. 11, no. 2, pp. 45-172.
- <sup>35</sup> Gans, H. « The Human Implications on Current Redevelopment and Relocation Planning », *op. cit.*
- <sup>36</sup> « City Planning and Urban Realities ». *Commentary*, 1962, vol. 33. Repris de Gans, Herbert. *People and Plans. Essays on Urban Problems and Solutions*. Chicago : Basic Books, 1968, pp. 25-33.
- <sup>37</sup> Berger, Bennett. « On the Youthfulness of Youth Culture ». Urbana : University of Illinois, 1961, mimeographie. Publié plus tard dans le recueil d'essais *Looking for America : Essays on Youth, Suburbia, and Other American Obsessions*. Englewood Cliffs (N. J.) : Prentice-Hall Inc., 1971.
- <sup>38</sup> Dans le compte rendu du livre de Gulick, l'auteur déclare que le grand talent de ce dernier a été démontré lors de conférences ou séminaires ou bien dans les réunions avec les clients ou les tables rondes, car il n'aimait pas publier. Voir : Fitch, Lyle C. « Review ». *Public Administration Review*, 1990, vol. 50, no. 6, pp. 604-608.
- <sup>39</sup> Wood, *Suburbia. Its people and their politics*, *op. cit.*, p. 299.
- <sup>40</sup> Karl Besser, directeur of Santa Clara, California, Planning Department ; Bernard Hillenbrand, director of National Association of County Officials.
- <sup>41</sup> Whyte, *The Exploding Metropolis*, *op. cit.*, p. 97.
- <sup>42</sup> Les ouvrages cités apparaissent dans cet ordre : *City Development : Studies in Disintegration and Renewal*, New York 1945 ; *The Culture of Cities*, New York, 1938 ; *The Transformations of Man*, New York, 1957 ; « The Fourth Migration » in *Survey Graphic*, May 1925 ; « A World Center for the United Nations », in *JRIBA*, August 1946 ; « Planning for the Phases of Life », in *Town Planning Review*, April 1949 ; « The Modern City », in *Forms and Functions of 20th Century Architecture* : vol. IV, New York, 1952 ; « The Neighborhood and neighborhood Unit » in *TPR*, January 1954 ; « A New Approach to Worker's Housing » in *International Labour Review*, February 1957 ; « University City », in *City Invincible*, edited by Kraeling, Carl and Robert Adams, Chicago 1960.
- <sup>43</sup> Mumford, Lewis. *The City in History*, *op. cit.*, p. 574.
- <sup>44</sup> Gans, H. « The Human Implications on Current Redevelopment and Relocation Planning », *op. cit.* (1959).
- <sup>45</sup> Gans, H. « Diversity is not Dead ». *New Republic*, 1961, vol. 144, pp. 11-15.
- <sup>46</sup> Gans, H. « Urbanism and Suburbanism as Ways of Life : A Re-evaluation of Definitions, ». Rose , Arnold (éd.). *Human Behavior and Social Processes*. Boston : Houghton Mifflin, 1962, pp. 625-648.
- <sup>47</sup> Gans, H. *The Urban Villagers : A Study of the Second Generation Italians in the West End of Boston*. Boston : Center for Community Studies, November 1959, mimeographie.
- <sup>48</sup> Meyerson, Martin, Terrett, Barbara and Yflvisaker, Paul (eds.) « Metropolis in Ferment ». *The Annals of The American Academy of Political and Social Science*, 1957, vol. 314, November.
- <sup>49</sup> Meyerson, Martin, et Banfield, Edward. *Planning, Politics and the Public Interest*. Free Press: New York, 1955.
- <sup>50</sup> Strong, Ann L. « The Institute for Urban Studies ». Strong, Ann L., et Thomas, George E. *The Book of the School, 100 years of the Graduate School of Fine Arts of the University of Pennsylvania*, Philadelphia : University of Pennsylvania, 1990, pp. 168-169.
- <sup>51</sup> Sirinelli, Jean-François. « La France des 'Sixties' revisitée ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2001, n° 69, D'un siècle à l'autre, pp. 111-124.



# CHAPITRE CINQ

LE RÉSEAU ÉLARGI



## CHAPITRE CINQ

### 5. LE RÉSEAU ÉLARGI

Notons pour commencer que la notion de réseau vise à appréhender la stabilisation jamais définitive et la mutation constante des relations entre les êtres humains.

Les citations repérées dans notre corpus ne se limitent pas à des mentions réciproques limitées à nos dix auteurs. Dans les différentes parties de leurs ouvrages, ces derniers font appel à des auteurs extérieurs qui leur sont communs. Dans ce dernier cas, il se passe exactement le même phénomène qu'avec les citations du premier cercle : les liens produisent des relations entre les auteurs (deux ou plus) et ils peuvent travailler ou avoir travaillé ensemble ou encore ils peuvent nourrir leurs concepts des idées des autres. Dans la plupart de cas, les liens ne sont pas unidirectionnels, ils mettent en relation plusieurs auteurs à la fois. Cela nous permet de clarifier les tendances de notre réseau, de comprendre les groupes qu'il dessine et de repérer les microréseaux, s'il y en a. Ceux-ci semblent s'imposer quant à l'émergence et au développement de la critique. Notre objectif dans cette deuxième partie est double : mettre à jour les microréseaux et le rôle qu'ils jouent pour notre corpus initial ; ensuite, appréhender les idées qui les ont mobilisé, et qui les ont fait connaître.

Dans cette partie, le relevé de l'information a suivi la même stratégie que celle que nous avons employée pour l'analyse du groupe de départ. La stratégie était de ne retenir que ceux qui étaient cités par plus de deux auteurs. Avec cette méthode, il est facile d'arriver à repérer une centaine d'auteurs, dont certains sont plus cités que les autres. Pour notre analyse, il a donc semblé plus important de choisir ceux qui étaient cités par quatre, voire cinq ou six de nos auteurs. Cela a formé une liste d'auteurs plus proche à notre corpus. Pourtant ceux qui ont été rejetés par ce filtre apparaissent comme liés à ceux qui sont davantage cités, ils sont donc mentionnés dans leurs réseaux. Plusieurs questions se posent ainsi sur les citations, car les auteurs convoqués ne sont pas toujours cités par les mêmes ouvrages ou

pour les mêmes raisons. En plus d'étudier chacune des citations, nous allons regarder quel ou quels sont les auteurs cités, mais surtout quelle est l'idée mobilisée par l'auteur au moment où il est cité. Cela nous permettra de reconnaître le rôle joué par chacun dans leurs réseaux.

La liste d'auteurs constituée est la suivante : John Seeley (six citations) dont celles de Mumford, de Wood, de Meyerson, de Berger, de Gans et du *JAP*. Ensuite, apparaissent Catherine Bauer, Wilfred Owen et Charles Haar ; chacun étant cité par cinq de nos auteurs de départ, tel que nous le verrons en détail ci-après. Ensuite, ressort une liste de onze auteurs ; seule référence historique : Ebenezer Howard ; seul auteur d'une génération : Louis Wirth. Les autres sont tous des contemporains de nos acteurs. Cette liste est composée de Charles Abrams, d'Edward Banfield, de William Dobriner, de Nathan Glazer, d'Amos Hawley, de David Riesman, de Clarence Stein, de Raymond Vernon et de Paul Ylvisaker. Tous ces noms sont reliés à des catégories similaires à celles dont relèvent nos dix auteurs de départ.

Comme nous l'analyserons plus tard, certains noms renvoient à des disciplines diverses. À l'époque, le monde de l'Urban Planning désigne un ensemble de professionnels qui peuvent ne pas appartenir à la même discipline mais qui concourent à l'édification d'un champ commun. On comprend ainsi que les ouvrages ne sont pas écrits par des professionnels isolés. Leur présence est indispensable pour mener à bien la production des ouvrages. Parce qu'ils ont été nécessaires pour la plupart des livres, ils s'avéreront essentiels pour construire une bonne partie de la pensée du champ des études urbaines de l'époque.

Classer nos auteurs en catégories – les ancêtres et le précurseurs, ensuite les notables, puis les universitaires, un éditeur et enfin les satellites – nous sert à mieux comprendre le rôle que chacun a joué vis-à-vis des autres. Cette catégorisation ne prétend pas typifier les auteurs. Chacun d'entre eux a des trajectoires qui se croisent.

## 5.1. LES ANCÊTRES DU CHAMP DES ÉTUDES URBAINES

Les ancêtres de nos auteurs ont une particularité : ils ont disparu de la scène et jouent un rôle plutôt silencieux dans les réseaux. Pourtant leurs idées sont encore précieuses et ils rappellent d'autres conjonctures, voire des écoles et des concepts. Cette catégorie comprend Ebenezer Howard et Louis Wirth. Il est pourtant difficile de les associer. Le premier est retenu pour son idée de la Cité-Jardin ; le deuxième en tant que référence à une école de pensée.

Une fois analysé le corpus, on voit qu'Ebenezer Howard comme d'autres chercheurs, renvoie à la théorie de la Cité-Jardin. Faire appel à ses idées offre aux auteurs la possibilité de mettre en question sa théorie urbaine.



### 5.1.1. EBENEZER HOWARD : UN TYPE D'URBANISME REMIS EN QUESTION

Ebenezer Howard, du fait du décalage temporel, n'est pas cité comme un sujet, mais comme un objet, voire uniquement à travers sa théorie de la Cité-Jardin. Sa théorie est évoquée soit pour la contester, soit pour constituer un modèle qui sert à le confronter à la conception des suburbs. Certains acteurs connaissent en profondeur les idées de l'urbaniste et ils peuvent mieux les expliquer, d'autres restent à la surface.

En fait, à cette époque, les États-Uniens ne cherchent pas vraiment à élaborer une image de ville idéale. Hormis les frères Goodman et leur *Communitas*<sup>1</sup>, aucun de nos acteurs ne dessine ni ne propose une image de ville rêvée. Nos auteurs reviennent, dans le cas de Jacobs par exemple, sur une image de la ville qui n'est pas la norme aux États-Unis. C'est ainsi que Howard et sa Cité-Jardin restent la seule référence de la ville qui fait partie de notre réseau.



Ebenezer Howard. Image prise de [http://en.wikipedia.org/wiki/Ebenezer\\_Howard](http://en.wikipedia.org/wiki/Ebenezer_Howard)

Whyte est le premier à poser la question de « l'impact du mouvement de la Cité-Jardin sur les villes états-uniennes » dans l'introduction de son livre<sup>2</sup>. Sa réponse met en relation la proposition de Howard et son influence sur les planners américains, notamment sur le travail de Clarence Stein et ses partenaires. Architectes de Radburn et Baldwin Hills, ces développements urbains sont pour Whyte des « villages suburbains plaisants » [pleasant suburban villages], mais l'auteur ne décrit pas ce qui fait que ces suburbs sont si différents. Whyte reconnaît que l'idée de Cité-Jardin s'oppose à la rénovation du centre-ville, cette dernière étant représentée par l'architecte Le Corbusier et son projet de Ville radieuse qui cherchait à libérer le centre-ville pour obtenir une autre image de la Cité-Jardin. Quoi qu'elles soient, déclare Whyte, les Cités-Jardins ne sont pas des villes [Even at its best, the garden city is not a city] ; et, après cette sentence, l'éditeur de *Fortune* ne reviendra plus jamais sur le penseur des Cités-Jardins, ni sur ses théoriciens ni sur ses bâtisseurs.

Pour sa part, Wood reprend l'idée de la Cité-Jardin pour expliquer sa proposition de gouvernement métropolitain : il ne la considère pas non plus comme un modèle de développement urbain, mais comme une idée de gouvernement d'un territoire. Il imagine les suburbs sous un pouvoir régional qui organise les petites communautés banlieusardes. Wood cite Howard presque toujours en relation avec Patrick Geddes, car ces derniers élaborent un principe semblable de gouvernement de la métropole,

qui permet à Wood d'expliquer le sien. « Tous les deux, dit Wood, voulaient la reconstruction sociale et physique de la ville » [With Geddes, Howard, and their disciples sounded the call to physical and social reconstruction, there were those who were unwilling to wait<sup>3</sup>]. Wood ne veut rien reconstruire, mais veut mettre en marche une échelle de gouvernement beaucoup plus pratique que celle des suburbs.

Par ailleurs, Mumford partage la lecture que Wood fait de Howard. Il avoue comme Wood que l'idée de Cité-Jardin n'est pas la responsable du chaos de la métropole, mais plutôt celle qui peut la sauver. Mumford, nous le savons, critique la ville telle qu'elle est à son époque : « La ville des années soixante est le résultat d'une aventure privée » dont l'idée de la Cité-Jardin qui proposait de garder les terrains dans des coopératives, signe le moment de changement autant pour le gouvernement que pour l'économie municipale [Howard in his proposal for the new Garden City, which would corporately hold all its land, marks a turning point in the conception of both municipal economics and municipal government<sup>4</sup>]. Mais Howard est aussi mobilisé pour évoquer d'autres problématiques des développements suburbains, tels que les centres commerciaux. Mumford adhère à la proposition de fermer les surfaces commerciales [he wished to placed the whole shopping area under glass<sup>5</sup>] dans le projet original de Howard mais, Mumford sait que ces propositions sont devenues plutôt des centres commerciaux anti-urbains. Enfin, pour Mumford, Howard représente la synthèse du XIX<sup>e</sup> siècle, le siècle du socialisme municipal [the century of municipal socialism<sup>6</sup>]. Howard est ainsi un élément fondamental dans le discours de Mumford.

Dans le livre de Jacobs, Howard occupe une place importante. Sarcastiquement cité comme « un journaliste de la cour anglaise pour lequel le planning était une vocation » dès l'introduction du livre [an English court reporter for whom planning was an avocation<sup>7</sup>], Jacobs lui reconnaît une certaine haine par rapport aux « erreurs » [mistakes] de la ville. À l'idée « howardienne » de vider la ville au profit des suburbs s'opposerait la position de Jacobs de protéger les « grandes villes ». En effet, selon l'auteur de *Death and Life*, Howard essaie de « détruire » les relations sociales naturelles de l'homme avec sa proposition de suburbs « isolés » entre eux, en dépit d'un risque environnemental qu'il ne semble pas prévoir. Jacobs, comme Whyte, cite le projet de Stein, le suburb de Radburn à New Jersey, comme un exemple de Cité-Jardin mais, au contraire, de Whyte, pour elle, il s'agit d'une modification incomplète de l'idée originelle [incomplete modifications on the idea<sup>8</sup>]. Vers la fin de son introduction, Jacobs insiste sur le fait que les villes ont été méprisées par les gens comme Howard.

Chez Jacobs, les citations de Howard ne s'arrêtent pas à l'introduction. Accusé à la fois de ne pas regarder les espaces de la ville et d'en proposer un gouvernement « paternaliste », Howard apparaît constamment comme l'un des ennemis de l'idée de ville que Jacobs défend. Il est

intéressant de remarquer que Howard apparaît aux yeux de Jacobs comme un planner « orthodoxe » ; ce même jugement étant émis pour faire référence à Le Corbusier, à Patrick Geddes, à Lewis Mumford, à Catherine Bauer et à Clarence Stein.

### 5.1.2. LOUIS WIRTH. L'ENSEIGNEMENT DU DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ DE CHICAGO

Louis Wirth est la deuxième référence « historique » de notre réseau d'auteurs. Il ne représente pas seulement un penseur, mais un moment du département de Sociologie de l'université de Chicago, dans lequel certains de nos acteurs ont fait leurs premiers pas académiques.

Né en Allemagne en 1897, Wirth émigre aux États-Unis avec sa sœur pour habiter chez leur oncle maternel au Nebraska en 1911. En 1915, il commence ses études de sociologie à l'université de Chicago<sup>9</sup>. Master et doctorant dans la même université, il continue à y enseigner de la sociologie jusqu'à son décès prématuré en 1952. Très tôt, il participe aux débats urbains dans l'Illinois, dont le Research Committee on Urbanism créé en 1934 pour entreprendre « la première étude urbaine aux États-Unis<sup>10</sup> ». Sa relation avec le département de Sociologie de l'université de Chicago sera mieux expliquée par nos auteurs.



Louis Wirth. Image prise du site web de l'American Sociological Association <http://www2.asanet.org>

Wood explique l'apparition du mythe des suburbs à partir de l'étude de quelques acteurs du département de Sociologie de l'université de Chicago, où Wirth a enseigné pendant plus de trente ans. Wood le cite en compagnie de Park, de Mc Kenzie, de Queen, et de Carpenter, qui ont reconnu, d'après Wood, « l'émergence d'une nouvelle classe sociale suburbaine<sup>11</sup> ». En plus, dit Wood, ils ont formulé le point de départ de recherches comme celles menées par David Riesman et William Whyte. Wirth serait ainsi à l'origine du mythe de la banlieue, celle qui suit la formulation d'un caractère américain partout en voie d'unification de l'individu grâce aux nouveaux développements suburbains. Pourtant, Wood cite les acteurs de Chicago sans trop s'interroger sur leurs rôles au sein de cette université ou sur leurs relations professionnelles. Ce qui l'intéresse, c'est d'établir une genèse de la critique des suburbs. Wood cite ainsi des acteurs du même département, sans nous préciser qu'ils ont fait des recherches indépendantes et qu'ils ont constitué deux écoles de pensée, plus ou moins indépendantes l'une de l'autre<sup>12</sup>.

Pour sa part, Meyerson cite l'article écrit par Wirth sur le logement ; il s'agit d'un texte présenté à la conférence annuelle de l'American Sociological Society à Chicago en 1946<sup>13</sup>. Malgré la date de l'article, il semble que le sujet n'ait pas perdu de son actualité. Meyerson fait appel à Wirth quant aux questions principales de cet article ; elles portent sur la relation entre la sociologie et le logement. En effet, Wirth pense que la sociologie ne peut que donner des réponses partielles au problème du logement. À ce propos, il précise trois objectifs pour son texte : expliquer le logement comme valeur sociale ; comprendre le logement en relation avec la communauté ; étudier le logement et les politiques sociales<sup>14</sup>. Il fait des comparaisons entre l'Europe et les États-Unis et les différentes tendances en matière de propriété de logement des deux côtés de l'Atlantique. En même temps, ayant été formé dans l'école de l'écologie urbaine, il propose, pour bien dessiner un projet de logement, d'étudier les communautés affectées afin de mieux les comprendre. Il faut rappeler que Meyerson fait référence à Wirth à ce propos : étudier les communautés et les reconnaître permet de mieux répondre à une demande de logement méconnue par la plupart des planners. Finalement, Wirth lance un appel pour une formation en politiques publiques du logement, un avis que Meyerson partage largement. Pour lui, le rôle des sociologues spécialistes du logement est surtout de se rapprocher scientifiquement des problématiques : « En tant que sociologues, nous avons les talents et les connaissances, le parcours scientifique et intellectuel, pour regarder le problème dans la perspective d'une science systématique » [As sociologists we have the skills and the insights, the systematic framework and the background by virtue of our scientific training to view the problema in the perspective of a systematic science<sup>15</sup>]. Bref, Meyerson se déclare partisan des idées exposées par Wirth dans l'article, des idées qui l'ont marqué pendant son séjour à l'université de Chicago entre 1948 et 1952.

La citation de Louis Wirth par Gans répond à une relation particulière. Dans ce cas, le professeur et l'élève partagent une langue et une discipline. Pour Gans, il est important de faire mention de ses maîtres au département de Sociologie de l'université de Chicago. Wirth est cité une seule fois à la fin de l'ouvrage, pour introduire la méthode d'analyse employée par Gans. Avoir été élève du « Wirth tardif » [late Wirth] lui a permis de connaître la méthode d'observation participante utilisée dans la recherche. Étant donné que Gans considère cette méthode comme l'apport le plus important pour faire aboutir sa recherche, Wirth mérite une place importante dans notre réseau bien que, pour certains, le livre de Gans semble être une critique des idées de Louis Wirth<sup>16</sup>. Cette envie de répondre à son maître permet d'analyser leur relation pour comprendre comment le livre fait partie d'un réseau imbriqué dans un autre réseau : un réseau construit dans le temps entre les apprentis et les maîtres sur une façon de faire de la recherche. Dans le texte, Wirth apparaît à côté d'Everett C. Hughes, deux références fondamentales pour décrire l'école où Gans a été formé ; tous deux, professeurs de Gans ; tous deux, élèves de Park. Hughes pour sa part n'est mentionné qu'une seule fois.

Mumford cite le travail de Wirth fait en coopération avec Ernest Grunsfeld sur le plan métropolitain de Chicago, ainsi que la collection d'articles éditée après son décès par sa fille Elizabeth<sup>17</sup>.

Mumford ne fait pas de mention particulière de ces deux travaux, mais il les inclut dans sa longue bibliographie, ce qui peut nous indiquer des intérêts communs. Ces apparitions nous permettent de poser de nouvelles questions. Si Wirth est cité plusieurs fois, pourquoi cela n'est-il pas le cas avec les autres professeurs du département de Sociologie à l'université de Chicago ? En effet, malgré les constantes citations de ladite « école de Chicago », ces auteurs n'ont pas été considérés comme un ensemble homogène de personnalités. Cela nous permet de lancer une hypothèse en relation avec notre travail : il se passe dans cette « école de Chicago » ce qui se passe pour les auteurs de notre corpus. Si on les regardait comme une unité, on verrait qu'ils ne se sont jamais vus comme un ensemble ni un groupe homogène. Il se peut que les collègues invisibles ne se reconnaissent pas eux-mêmes et qu'ils ne produisent pas de livres ou de recherches en tant que groupe. Le principe du collègue invisible est d'avoir des échanges d'information, d'appartenir à plusieurs réseaux, car les collègues invisibles sont composés de personnes et non de groupes ou d'institutions. Pourtant, comme ensemble, ils sont parvenus à construire autant qu'à bouleverser le champ des études urbaines.

## 5.2. LES PRÉCURSEURS

Les précurseurs ont contribué des années durant à la construction du champ des études urbaines. Cette catégorie rassemble des personnes, qu'elles soient urbanistes ou “housers”, qui ont participé à la construction du champ dans les décennies qui ont précédé celles de notre analyse. Contemporains de Gulick et de Mumford, les précurseurs ont mené les débats sur les développements urbains ainsi que sur les logements avant que nos autres auteurs n'entrent à l'université. Très actifs dans les différents domaines des réformes urbaines, ils suivent pourtant des formations régulières en Beaux-Arts. Ils ont eu également des échanges suivis avec le continent européen, quand ils n'y sont pas nés. Ils portent un regard à cheval sur les deux continents. Ils s'intéressent aux évolutions en même temps qu'ils doivent poser une problématique, et ils finiront par être revendiqué comme les maîtres des plus jeunes.

### 5.2.1. CATHERINE BAUER. UNE « HOUSING ACTIVIST » AU CENTRE DU RÉSEAU

Catherine Bauer n'est pas simplement mentionnée au passage. En plus d'avoir milité en faveur du changement de la politique de logement états-unienne pendant les gouvernements de Roosevelt et d'Eisenhower, elle est aussi largement reconnue pour ses séminaires et ses cours d'urbanisme dans les plus grandes universités de la côte Est et de la côte Ouest. Au cours des années qui relèvent de l'analyse, elle participe au comité éditorial du *JAIU*, ce qui la place aux côtés des notables. Son apparition dans le réseau établit un apport générationnel, car elle sert de point de départ au champ des études urbaines, dont elle est sans aucun doute l'une des représentantes, autant de sa génération que de son genre.





Catherine Bauer. Image prise de Oberlander et Newbrun, *Houser*, Vancouver, UBC Press, 1999.

Née en 1905 dans la ville de New Jersey, Catherine Bauer commence ses études au Vassar College en 1922. Sans les avoir terminés, elle part pour Cornell, où elle commence sa carrière en architecture en 1924. Après y avoir passé deux ans, et à la suite d'une déception amoureuse, elle rentre à Vassar où elle obtient son diplôme de Bachelor of Arts. Ni architecte diplômée, ni urbaniste professionnelle, elle travaille dans tous les champs de l'architecture et de l'urbanisme<sup>18</sup>. Son premier article, publié en 1928 dans *The New York Times Magazine*, remporte un grand succès et lui permet d'être embauchée dans la maison d'édition Harcourt Brace où elle fait la connaissance de Lewis Mumford. Leur relation lui permet de rencontrer plusieurs acteurs clés de l'urbanisme et de l'architecture états-uniens, entre autres Clarence Stein. Dès ce moment, elle commence à écrire sur l'architecture et l'urbanisme régulièrement. Au début des années

trrente, le magazine *Fortune* lance un concours d'écriture sur la relation entre l'art et l'industrie : Bauer reçoit le premier prix. C'est alors, grâce à Lewis Mumford, qu'elle devient l'assistante de recherche de Clarence Stein à la Regional Planning Association ; elle l'assiste dans l'enquête sur les centres commerciaux et les centres communaux<sup>19</sup>. Un deuxième voyage en Europe, en compagnie de Lewis Mumford, lui ouvre un champ de réflexion dont rend compte *Modern Housing*<sup>20</sup>. Cette expérience lui donne accès à des acteurs clés de la politique du logement de la période Roosevelt. Bauer collabore avec Coleman Woodbury et Jay Vinton à la rédaction du Housing Act de 1934 ainsi qu'à sa réforme en 1937<sup>21</sup>. En 1939, elle part pour l'Europe avec une bourse de la fondation Guggenheim – la première à avoir été donnée pour l'architecture et le logement – mais la guerre l'empêche d'y rester. Elle décide alors de partir pour Berkeley, où elle rencontre son futur mari, l'architecte William Wurster. En 1942, ils déménagent tous les deux à Boston, où Wurster passe un doctorat en Urban Planning (avec, pour collègue, Martin Meyerson) et prend la direction de l'école d'architecture du MIT de 1944 à 1950. Bauer, pour sa part, donne un séminaire d'urbanisme à Harvard. En 1950, ils retournent en Californie, où Wurster va diriger l'école d'architecture de Berkeley et Bauer tient des séminaires en City Planning dans la même université. En 1964, elle est appelée par le président Johnson pour intégrer la Task Force on Urban and Metropolitan Problems mais, avant même de commencer, elle connaît une fin tragique.

Bauer appartient à la génération du début du xx<sup>e</sup> siècle et elle connaît de très près le changement urbain du pays. Mel Scott dit à ce propos qu'elle ne voulait pas être considérée comme un expert des questions de logement, et essayait toujours de passer inaperçue<sup>22</sup>. Nommée « planning pioneer » par l'American Institute of Certified Planners, avec Harland Bartolomew, Tracy Augur et Clarence Stein<sup>23</sup>, elle devient, en 1959, membre honoraire de l'AIP.



Le rôle que Catherine Bauer joue dans les références est multiple. D'abord, elle semble être plus célébrée que le reste des auteurs. Très proche des politiques de logement, Lewis Mumford relève sa participation active dans la rédaction du Housing Act de 1937. Mais cette référence ne s'arrête pas là : Mumford est le seul à citer une bonne quantité des publications de Bauer dans la bibliographie, même si elle n'apparaît pas dans l'index<sup>24</sup>. Le premier des livres cités par Mumford est *Modern Housing*, la publication la plus diffusée de Bauer. Après cette référence, Mumford reconnaît la place de Bauer en tant que précurseur. Ce livre, dit Mumford, est trop bon pour ne pas être intégré dans la bibliographie même s'il s'agit d'une publication des années quarante [Too good to be laid aside merely because of limitations associated with its date<sup>25</sup>]. Les trois autres entrées sont des articles publiés entre 1945 et 1954. Les raisons qui ont poussé Mumford à faire appel à la pensée de Bauer ne sont pas évidentes, car il ne parle jamais avec précision du logement ou des réformes des législations concernant l'habitation, thème de la plupart des articles cités, signés par Bauer<sup>26</sup>.

Whyte, quant à lui, commence à citer Bauer après une présentation des problématiques du logement public, à commencer par la loi sur le logement de 1937. Bauer est citée avec Warren Jay Vinton qui, comme nous l'avons dit, était, avec Coleman Woodbury, l'auteur de ladite loi. Mais Whyte les cite sans parler de Woodbury, car ce qui l'intéresse est le fait que Bauer et Vinton remettent en question certains aspects de la loi. Selon eux, la loi, telle qu'elle a été formulée, ne fonctionne plus. Ainsi, Bauer et Vinton sont liés par rapport à leur « désillusion » concernant cette loi. Il semble qu'ils attendaient beaucoup plus du logement public. En effet, il faut noter que Woodbury devient un adversaire des politiques de logement des années cinquante par une sorte de jalousie générationnelle qui l'a fait critiquer toutes les procédures de l'époque<sup>27</sup>. Woodbury était de dix ans l'aîné de Bauer et de Vinton, pourtant tous trois étaient considérés comme des spécialistes du logement de même niveau. La Fondation Ford fait souvent appel à Bauer et Woodbury pour évaluer les propositions de recherche urbaine. Ils sont différents dans leurs jugements : Woodbury est très critique, non seulement avec les recherches mais aussi avec les personnes, tandis que Bauer est très positive et peut tout à fait qualifier très généreusement les individus et leurs recherches.

Bauer est citée également par Whyte pour sa participation à la table ronde organisée par *Fortune* et l'*Architectural Forum*. Elle constitue un lien avec l'université de Californie, où elle travaille depuis quelques années en compagnie de son mari, l'architecte William Wurster. La table ronde, qui réunit dix-neuf experts urbains, met en question l'étalement urbain et la notion de progrès. Bauer participe au groupe de travail sur l'économie et le planning, à côté des planners Edward Ackerman, Charles W. Eliot, Henry Fagin, Carl Feiss, Joseph Intermaggio et l'écologiste Paul B. Sears. Ces noms ne cessent de nous rappeler l'engagement des planners, qui représentent différents instituts du milieu de la recherche urbaine, dans les discussions ur-

baines. Des professionnels participent à la table ronde. Ackerman représente Resources for the Future, un institut privé soutenu par la Fondation Ford depuis sa fondation en 1952. Eliot enseigne à la Harvard Graduate School of Design. Fagin, planner et urbaniste très connu, dirige la Regional Plan Association de New York. Feiss, également planner, est alors consultant associé à l'American Institute of Planners. Intermaggio est planner, consultant et professeur de planning. L'écologiste Paul B. Sears, a écrit *Deserts on the March*, l'un des premiers livres sur l'environnement états-unien<sup>28</sup>.

En dépit de leur rencontre à la table ronde de 1958, Jacobs ne sympathise pas vraiment avec Catherine Bauer, mais on ne sait rien de leurs rencontres postérieures. Bauer est toujours citée par Jacobs aux côtés de Lewis Mumford et du groupe des Descentrists – appellation donnée par Bauer – et dans lequel figurent également Clarence Stein et Henry Wright. Ce qui les caractérise est qu'ils ont adopté les idées de Howard et de Geddes, en même temps qu'ils « se sont déclaré Regional planners ». Jacobs la qualifie Bauer de théoricienne [theorist] de l'urban planning, et déclare qu'elle ignore la réalité de la ville. Ces jugements font apparaître Bauer comme une adversaire pour Jacobs et son idée de ville. D'après Jacobs, Bauer serait, avec Mumford et Stein, en faveur de la supposée décentralisation des villes et, par ce moyen, de l'urbanisation pavillonnaire. Bauer est également mise en relation avec les lois du logement, lesquelles, aux yeux de Jacobs, ne sont pas de véritables solutions aux problèmes de l'habitation.

Finalement Meyerson et le *JAIIP* ont construit une relation professionnelle avec Bauer. Tout d'abord, elle appartient au comité éditorial du *JAIIP* pendant les quatre années de publication que nous avons sélectionnées. Par contre, elle n'apparaît dans le livre de Meyerson que par une mention de son ouvrage de 1934, *Modern Housing*, dans la bibliographie. Le rôle de cet ouvrage a peut-être été peu mentionné tout au long de cette analyse. D'une certaine façon, il déclenche les analyses sur le logement aux États-Unis. *Modern Housing* est l'une des premières publications sur le besoin d'un logement digne pour les classes les plus pauvres. Dans ce livre, Bauer rejoint les idées et les concepts du Mouvement moderne né en Europe. Pour elle, l'Europe de l'époque était un modèle à suivre.

Le lien entre Meyerson et Bauer est similaire à celui qui existait entre Mumford et Bauer : il s'agit d'un lien d'amitié et de travail, qui commence dans les années quarante, lors du passage du couple Wurster-Bauer à Harvard. Ce lien de proximité s'est intensifié au début des années soixante, quand Meyerson et Bauer habitaient à Berkeley. Bauer a été récemment baptisée par Meyerson de « trésor national »<sup>29</sup>.

### 5.2.2. CLARENCE SAMUEL STEIN. L'URBANISTE ET PENSEUR DES ANNÉES VINGT

Clarence Stein appartient à la même génération que Mumford, Gulick et Bauer<sup>30</sup>. Né en 1882 à Rochester, dans l'état de New York, au sein d'une famille d'origine allemande, il est connu pour avoir été le fondateur de la Regional Planning Association of America (rpa). Son aventure avec les villes commence à l'âge de huit ans, lorsque Stein et sa famille déménagent à New York. Il y fait le début de son apprentissage scolaire à la Felix Adler's Ethical Culture Society's Workingman, une institution qui aurait éveillé sa curiosité. Après quelques années de travail dans l'entreprise familiale, Stein décide en 1903 de commencer ses études d'architecture, qui seront plus tard enrichies par un voyage en Europe en compagnie de son père. En 1905, attiré par l'histoire de Paris, Stein arrive



Clarence Stein en compagnie de sa femme Aline. Image prise de Parsons, *The Writings of Clarence Stein*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1998.

à la Ville lumière afin de suivre des séminaires en décoration et architecture. Sous l'égide de Victor Laloux, l'architecte de la gare d'Orsay et Grand Prix de Rome en 1878, Stein développe encore son intérêt pour l'architecture ainsi que pour l'urbanisme, ses goûts le portent plutôt à s'intéresser aux communautés et aux villes. En 1912, à l'âge de trente ans, Stein rentre aux états-Unis, et trouve très vite un poste dans l'agence de l'architecte Bertrand Grosvenor Goodhue, une autorité en matière d'architecture à ce moment-là. L'agence avait en projet la foire d'exposition de San Diego, un village proche de Santa Barbara, en Californie, et l'église Saint Bartholomew à New York. Cette expérience lui permettra d'être reconnu dans le milieu architectural comme l'architecte en chef de Grosvenor. En même temps, Stein participait à la New York Ethical Culture Society, pour les chapitres dédiés au logement. La première guerre mondiale vient interrompre sa carrière chez Grosvenor, mais Stein qui serait volontiers parti au front, alors qu'il avait déjà trente-cinq ans, sera affecté à une base sur le sol américain, dans les montagnes de Virginie.

À la fin de la guerre, Stein décide de ne pas retourner chez Grosvenor et il commence sa pratique en libéral de l'architecture. L'époque est propice aux engagements politiques, ce qui conduit Stein à se rapprocher d'Al Smith, alors candidat au gouvernement de l'État de New York. Ce dernier, une fois au pouvoir, le nomme directeur du Housing Committee of the Reconstruction Commission of New York State. Pendant l'été 1921, Stein entame un partenariat avec Benton MacKaye et, par ce biais, il participe à l'Appalachian Trial, un projet originellement conçu par MacKaye et

soutenu par la Palisades Interstate Park Trail Conference. Le projet cherchait à lier par voie piétonnière (randonnée) plusieurs États du nord du pays. Dès 1922, la correspondance privée de Stein met en évidence qu'il avait en tête de créer un atelier de City Planning. Il cherchait à rassembler un groupe professionnel interdisciplinaire qui, lors de rencontres mensuelles, pourraient débattre de « l'application du planning à tous les niveaux », ainsi que réfléchir à « quel type de Cité-Jardin était le plus adéquat pour les États-Unis<sup>31</sup> ». En 1923, eut lieu la première séance ; le groupe décide alors de se nommer « Garden Cities and Regional Planning Association of America ». Plus tard, grâce à l'avis de Patrick Geddes, ils se rebaptisent « Regional Planning Association of America » (RPAA). En dehors de Stein, le groupe se compose des urbanistes Henry Wright, Catherine Bauer et Edith Elmer Wood, ainsi que de Lewis Mumford, du naturaliste Benton MacKaye, de l'économiste Stuart Chase, et de l'éditeur du *Journal of the American Institute of Architects (JIAA)*, Charles Harris Whitaker. Leurs idées prendront deux formes. D'abord, les articles pour la plupart publiés dans le *JIAA*, qui leur servait également de forum<sup>32</sup> ; et, d'autre part, les projets architecturaux, dont Sunnyside (1924) et Radburn (1925), restent les seuls à être inspirés par la pensée du RPAA. Mis en œuvre par Stein et ses partenaires Henry Wright et Alexander Bing, les deux projets ont dû développer des stratégies innovantes en matière d'investissement. Sous la houlette de la City Housing Corporation, le projet est arrivé à réunir plusieurs investisseurs. Mais l'essor de leurs idées et la reconnaissance des deux projets ont coïncidé avec la crise de la fin des années vingt, ce qui a freiné leur édification. Les maisons ont eu du mal à se vendre, et les investisseurs de la difficulté à rentrer dans leurs investissements.

La crise s'étend à tout le pays, mais les années trente seront aussi les années du gouvernement Roosevelt et, par ce biais, Stein pourra lancer d'autres projets novateurs. En 1935, Stein participe au programme des Green Belt Towns, présidé par Rexford Tugwell, le sous-secrétaire du département de l'Agriculture du gouvernement Roosevelt. Pendant les années trente, les membres du RPAA se dispersent, et leurs rencontres vont se faire très rares. De plus, Stein souffre d'une dépression chronique qui va affecter sa carrière. La crise terminée, son ami et confrère Mumford le soutient dans l'écriture d'articles pour la *Town Planning Review*, sur les atouts de ses projets urbains. Très bien reçus en Angleterre et aux États-Unis, les articles composeront plus tard l'ouvrage *Toward New Towns for America*. Publié pour la première fois au Royaume-Uni par les presses universitaires de Liverpool en 1951, le livre ne sera publié aux États-Unis qu'en 1957 par Reinhold Press et, une seconde fois, en 1966 par le MIT. Le décès de Stein intervient en 1975, mais ses productions littéraires et architecturales étaient déjà passées sous silence dès les années soixante.

Une anecdote peut nous aider à montrer l'attachement intellectuel de Stein à la Cité-Jardin : il s'agit de la réédition du livre de Raymond Unwin, *Town Planning in Practice*. En 1960, cinq ans avant le centenaire d'Unwin, Stein cherche à publier une nouvelle édition de l'ouvrage. Il demande l'avis de son ami Lewis Mumford, mais celui-ci estime qu'une nouvelle édition ne se justifie pas : « Il y



a des parties intéressantes qui doivent être récupérées et publiées », précise Mumford, mais « on a beaucoup appris dans les dernières années et une nouvelle édition du livre tout entier semble ne pas être nécessaire<sup>33</sup> ». Stein, pour sa part, trouve que la publication des concepts d'Unwin est un projet très valable. Pourtant, il est loin de considérer qu'il n'y a qu'une seule idée de la Cité-Jardin. En plus d'Unwin, Stein est couramment associé aux idées de Clarence Perry, un des innovateurs en morphologies suburbaines. Stein récupère également les idées de Howard, notamment sur le plan de l'organisation des suburbs. À l'instar de la Ville sociale [Social City] de Howard, il milite pour l'association des communautés au niveau régional.

Stein est mentionné dans l'ensemble du corpus pour ses projets suburbains, ensuite pour *Toward New Towns for America*. Whyte est le premier à faire mention de Stein comme l'architecte de deux suburbs exemplaires, Radburn et Baldwin Hills<sup>34</sup>. Construites entre 1929 et 1942, respectivement dans le New Jersey et en Californie, ces communautés suburbaines restent pour Whyte un « modèle d'urbanisation », une vingtaine d'années après leur construction. Aux yeux de Whyte, ces suburbs comparables à l'idée originelle de la Cité-Jardin, auront influencé positivement les développements privés des années cinquante.

Quant à Mumford, collègue et ami proche de Stein, l'architecte a appliqué « la meilleure pratique des suburbs »<sup>35</sup>. Dans le chapitre « Suburbia and Beyond », Mumford fait constamment référence au livre de Stein, souvent mentionné à côté des ouvrages d'Unwin et de Howard. L'ouvrage de Stein, dont l'introduction a été écrite par Mumford, présente une description détaillée des suburbs que l'architecte a construits et conçus avec son partenaire Henry Wright. Davantage étude qu'évaluation de projets, l'ouvrage met l'accent sur le besoin de construire de nouveaux projets afin de pouvoir mettre en marche de nouvelles idées.

Meyerson, lui aussi, cite le livre de Stein dans sa bibliographie. En effet, les idées qui y sont exposées ne semblent pas éloignées des résultats des enquêtes menées par Meyerson : si les États-Uniens préfèrent habiter dans des pavillons, la recherche de Stein est presque la seule à proposer à l'époque différents modèles d'habitation.

Jacobs associe *Toward New Towns for America* aux « idées [...] du City Planning moderne<sup>36</sup> », et par conséquent aux théories exposées dans les livres de Howard, de Geddes, d'Unwin, de Mumford, de Bauer et de Le Corbusier. Mais, aux yeux de Jacobs, Stein est l'un de ces planners qui veulent contrôler la construction de la ville entière, en suivant l'idée, dit-elle, de faire de la ville « une œuvre d'art disciplinée<sup>37</sup> ».

Stein reste ainsi une référence théorique, malgré ses aspects pratiques. Son livre appartient au corpus pour lequel l'urbanisme pavillonnaire est un modèle à reproduire. Proche de la pre-

mière génération des auteurs de notre terrain, Stein ne paraît pas sensible aux problématiques de la fin des années cinquante ; il a alors presque soixante-dix ans et il continue de travailler comme architecte et urbaniste dans différents projets suburbains.

\*\*\*\*\*

Ce couple de précurseurs montre sans doute la voie à suivre pour les auteurs publiés dans les années soixante. Ils servent à établir le débat, à contenir la profession, à confronter les conceptions. Mais, en même temps, ils profitent de leur visibilité, et ils peuvent se voir confrontés à des questions inédites. C'est le lot de tous les précurseurs que de tomber facilement dans l'oubli ou bien d'être l'objet de critiques.

Le rôle que joue Bauer est beaucoup plus important que celui de Stein. D'abord, Bauer est toujours active alors que de nouvelles générations apparaissent. Pour sa part, Stein paraît traverser le désert, et ses idées semblent remises en question par les acteurs de sa génération. Stein est un rêveur, Bauer est plus pragmatique. Stein n'est pas fortement attaché à l'université, Bauer en fait partie. Stein est davantage un architecte, Bauer plus une urbaniste. Bref, ce sont deux personnalités différentes. Cependant si Bauer est davantage mentionnée que Stein, tous deux conservent leur importance pour le champ.

### **5.3. LES NOTABLES**

Le groupe des notables se définit par plusieurs caractéristiques communes. Tout d'abord, ils participent non seulement au réseau de nos auteurs, mais aussi à un métaréseau qui les lie à d'autres réseaux et à d'autres individus, principalement des réseaux associés au gouvernement ou aux instituts de recherche, hors des laboratoires universitaires. Pour ces raisons, ils sont à l'initiative de plus d'actions dans les réseaux : ils contactent les personnes, ils organisent les conférences, ils peuvent évaluer les recherches, ils servent eux-mêmes de référence, et ils sont tout le temps cités pour avoir été associés à plusieurs situations. Eux-mêmes sont à la fois des noyaux clés d'autres réseaux, ce qui les rend remarquables. Bref, ceux que nous allons compter parmi les notables participent à la politique, à la vie des établissements publics et privés, ils aident à élaborer les lois et participent activement aux gouvernements.

#### **5.3.1. WILFRED OWEN, LE SPÉCIALISTE DU TRANSPORT**

Le premier des notables que l'on repère dans le réseau est Wilfred Owen, le spécialiste du transport. Son activité de chercheur au sein de la Brookings Institution depuis 1946, où il est



considéré comme le spécialiste du transport et de l'économie, ainsi que sa participation à plusieurs gouvernements démocrates, y compris celui de Roosevelt, font de lui un notable. Il est à la fois consultant pour la Twenty Century Fund, le Committee for Economic Development et le Port de New York. Il a participé également à de nombreux projets internationaux, notamment dans le domaine du transport au Japon, à Cuba et au Pakistan<sup>38</sup>.

À l'époque où nous allons rencontrer les références à Wilfred Owen, il travaille à la Brookings Institution. Cette institution éducative, située à Washington, est une organisation privée fondée en 1927. Elle est l'héritière de l'Institute for Government Research fondé en 1916 et de l'Institute for Economics, fondé en 1922, ainsi que de la Graduate School Robert Brookings, cette dernière fondée en 1924. Pendant les années cinquante, le Brookings est l'un des premiers instituts à recevoir une bourse de la Fondation Ford<sup>39</sup>. En effet, la première bourse concerne le développement de la recherche en Economics and Government, à développer sur une période de dix ans et qui débute en 1958. Cette bourse a permis de financer vingt projets de recherche, entre autres celui de Transport et Gouvernement, dirigé par Wilfred Owen, et publié en 1956 sous le titre *The Metropolitan Transportation Problem*<sup>40</sup>.

L'ouvrage est préfacé par le président de la Brookings Institution qui attribue à la recherche d'Owen le mérite d'avoir ouvert une voie nouvelle pour l'étude de la mobilité urbaine. Il rappelle que *The Metropolitan Transportation Problem* a bénéficié de la collaboration de nombreux chercheurs en urbanisme, entre autres Charles L. Dearing, Walter P. Hedden, Frank W. Herring, Lewis H. Kimmel, Carl Feiss et Robert Mitchell – les trois premiers étaient, à l'instar d'Owen, des spécialistes du transport – et Dearing qui a écrit *National Transportation Policy* publié en 1949 avec Owen. Pour sa part, Kimmel est également chercheur à la Brookings Institution, spécialiste des finances. Les deux derniers auteurs, Feiss et Mitchell, seront mentionnés tout au long des citations recensées, et liés à l'IUS de l'université de Pennsylvanie. Le livre a été réédité en 1966, après dix ans de coopération entre la Brookings Institution et la Fondation Ford.

Dans notre réseau, Owen est cité par Whyte, par Wood, par Mumford, par Jacobs et par Meyerson. En plus du livre réalisé avec la Brookings, Owen est également cité pour avoir édité une conférence sur le transport et la mobilité urbaine sous le titre *Cities in the Motor Age*.

Largement reconnu pour avoir travaillé avec l'administration Roosevelt en même temps qu'il conseillait quelques pays étrangers, Owen devient un critique des politiques du transport de l'administration Eisenhower. Ses plus importantes discussions portaient sur la nécessité de faire du planning, de penser la ville en relation avec le transport, et surtout de donner aux rues une échelle plus petite pour éviter l'usage excessivement privé de la voiture. Pour lui, l'industrie des voitures est la première aux États-Unis. En fait, il pense que c'est la mobilité qui distingue

le plus les États-Unis de n'importe quel autre pays. Pourtant l'industrie ne semble pas aller main dans la main avec l'urbanisme.

Les deux livres cités par nos auteurs incluent dans leurs contenus les idées de nos auteurs eux-mêmes. Dans *The Metropolitan Transportation Problem*, Owen se déclare contre les villes trop denses pour être bien développées, telles que New York. En même temps, il exprime une certaine sympathie pour les voies express [expressways] telles celles qui viennent d'être construites à Los Angeles. Pour lui, le transport est un des outils du planning urbain, longtemps négligé. À ce propos, il se déclare en accord avec Mumford qui soutient l'idée plutôt moderne de séparer les piétons de la rue ; ensuite, Owen fait appel à Gulick pour expliquer la plus-value des îlots qui donnent sur les voies<sup>41</sup>.

De même que dans *The Metropolitan Transportation Problem*, certains de nos auteurs sont inclus dans le réseau de *Cities in the Motor Age*. Le livre est en réalité la publication des actes d'une conférence [symposium] organisée en septembre 1957 par une équipe de travail dont Owen est l'éditeur. Dans l'introduction, il explique l'origine de la conférence : organisée en partenariat avec plusieurs personnalités, notamment les directeurs d'Action, ainsi que deux entreprises privées, Time Inc et Cunningham and Walsh (agence de publicité). La conférence était organisée en six groupes de travail thématiques auxquels ont participé cinquante-cinq conférenciers, entre autres, Luther Gulick, Martin Meyerson, Lewis Mumford, Douglas Haskell (le rédacteur en chef d'*Architectural Forum*), Carl Feiss (planner et partenaire de William L. C. Wheaton dans l'IUS), Victor Gruen (planner) et Owen lui-même<sup>42</sup>. La question principale concernait la manière d'améliorer l'efficacité et la qualité de vie des villes à partir du programme national d'autoroutes<sup>43</sup>. En effet, le livre marque une période des questionnements sur l'infrastructure de la ville et sur sa relation avec l'étalement urbain.

D'autre part, dans les citations de notre premier réseau, nous constatons que Owen n'est pas seulement cité par rapport à ses publications. Whyte invite Owen à la table ronde organisée par *Architectural Forum* et *Fortune* en 1958. À cette occasion, il fait partie du groupe de travail sur les transports en compagnie de David B. Levin, responsable de l'US Bureau of Public Roads à la fin des années cinquante. Owen est à la tête des discussions concernant la mobilité pendant la présidence d'Eisenhower : il est d'accord avec le développement du transport privé, cependant il pense que le transport public doit être une des priorités du gouvernement fédéral. Enfin, la construction des autoroutes doit être coordonné avec un programme d'espaces publics afin de pallier l'étalement urbain. En conclusion, les participants à la table ronde proposent d'acheter des surfaces disponibles avant que la spéculation, menée par les promoteurs privés ou par le système d'autoroutes étatique ou fédéral, gagne du terrain<sup>44</sup>. Pour Owen, a contrario de la plupart de participants, les solutions au problème de l'étalement urbain sont dans les mains du gouvernement fédéral, une position partagée par Gulick.

Wood pour sa part qualifie Owen de « prophète » du transport futur, pour ses idées présentées dans *The Metropolitan Transportation Problem*. Pour lui, Owen y présente la problématique du transport depuis une perspective plutôt négative face à l'avenir, pour laquelle Wood le cite sans avoir besoin d'une note en bas de page. Il le met également en relation avec Gulick.

Quant à Mumford, il cite dans sa bibliographie les deux ouvrages d'Owen. Dans le cas de *The Metropolitan Transportation Problem*, Mumford fait mention d'une recherche similaire : celle de Robert Mitchell et Chester Rapkin, un livre de 1954 sur le transport et l'usage du sol<sup>45</sup>. Tous deux chercheurs à l'IUS en Pennsylvanie, Mitchell et Rapkin sont des acteurs très connus à ce moment-là aux États-Unis. Mitchell a introduit en 1951 le City Planning à la School of Fine Arts de l'université de Pennsylvanie. L'ouvrage de Mitchell et Rapkin, cité par Mumford, « proposant de croiser l'étude des données concernant les transports avec celles de l'occupation des sols, fut une des pierres angulaires de la grande révolution qui commençait à déferler dans le champ général de l'urbanisme aux États-Unis : l'établissement d'un nouveau discours technoscientifique appuyé sur la manipulation de grandes masses de données grâce à l'ordinateur<sup>46</sup> ».

Le livre de Rapkin et Mitchell résulte d'une thèse de doctorat en planning soutenue à Columbia en 1954. Chester Rapkin, comme Gans, Meyerson et Mumford, a été un membre de l'équipe de l'IUS en Pennsylvanie de 1954 à 1966. Il y a enseigné le City Planning et il a été à la tête du groupe d'études urbaines [urban studies group]. À la fin des années soixante, il fait partie du groupe des universitaires qui servent de conseillers et travaillent sur le projet fédéral Model Cities Program ; un projet dans lequel plusieurs de nos acteurs se verront impliqués. Lorsqu'il entre à l'université pour enseigner, il est déjà passé par des institutions publiques comme la Federal Housing Administration (FHA)<sup>47</sup>. Au début des années soixante-dix, il part à New York pour enseigner à Columbia où il devient le directeur de l'Institute of Urban Environment. En 1973, Rapkin entre à Princeton en tant que professeur en Urban Planning et logement<sup>48</sup>.

Cette relation, que Mumford étudie, dévoile de nouveaux rapports entre Owen et les acteurs de notre réseau. Sans doute le transport était l'une des grandes problématiques des années soixante, et le groupe formé par les acteurs qui travaillent sur ce sujet nous montre que ceux-ci connaissent les acteurs de notre réseau originel. Une institution apparaît à nouveau très fortement impliquée dans la recherche urbaine, l'IUS.

Jacobs, pour sa part, relie le travail d'Owen avec les apports de Mumford sur le même sujet. Meyerson cite également le livre d'Owen qui le cite aussi. Nous avons déjà vu l'intérêt de Meyerson pour les ouvrages collectifs. En plus de faire partie de l'Advisory Committee de la conférence *Cities in Motor Age*, Meyerson est conférencier dans le groupe de travail numéro trois, où est mis en question l'effet des autoroutes sur le logement, et il fait également partie du groupe qui a conclu la conférence.

Chaque fois qu'il est cité, Owen n'apparaît jamais seul. Son travail se développe toujours en coopération, ainsi il semble n'être pas seul à travailler sur le transport. Owen relève ainsi à la fois de l'IUS, de la Brookings Institution, de la Fondation Ford, et renseigne, outre le sujet du transport, sur le rôle du gouvernement fédéral et l'importance des conférences.

### 5.3.2. CHARLES MONROE HAAR. L'AVOCAT DE L'URBANISME



Charles Haar. Image prise de Harvard Gazette.

Charles Haar est une figure prépondérante de la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle aux États-Unis. Il est l'un des premiers à vouloir collaborer avec les planners<sup>49</sup> ; il enseigne à Harvard et est l'un des chercheurs du Joint Center for Urban Studies (JCUS), il participe en même temps à différentes commissions du gouvernement démocrate des années soixante. Né en Belgique en 1920 dans une famille d'origine juive, il arrive très jeune à New York. Il suit avec succès ses études universitaires à la New York University et continue sa formation à la Wisconsin University, d'où il sort pour intégrer l'armée de son pays en tant que spécialiste en langue japonaise, ce qui l'amène à vivre en Australie. Dès son retour, Haar s'installe à Boston pour poursuivre un doctorat à la Harvard Law School, un diplôme qu'il obtient avec les félicitations du jury à l'unanimité. Ce diplôme lui permet d'obtenir une bourse de voyages pour passer deux ans à Londres, comme étudiant à la London School of Economics<sup>50</sup>. Dès son retour, en 1952, Haar débute une carrière universitaire à Harvard. Il participe au JCUS dès sa fondation, en même temps il est l'un des chercheurs qui fait le pont entre le JCUS et le gouvernement. Il mène des recherches notamment pour le Sénat (*The Effectiveness of Metropolitan Planning*, U.S. Senate Committee on Government Operations) et pour l'État de New York (*Evaluation of the Effectiveness of Workshops as a Device for Developing Improved Methods for Handling Youthful Offenders*<sup>51</sup>, State of New York). Il est lié depuis longtemps aux grands acteurs de l'urbanisme américain. En 1949, il fait partie du Regional Developing Council of America, aux côtés de personnalités majeures de l'urbanisme américain, telles que E. H. Klaber, Benton MacKaye, Richard May, Hough Pomeroy, Sam Robensky, Clarence Stein, Julian Whittlesey et Roger Wilcox. Collaborateur assidu du *JAP*, Haar y publie constamment, et participe également au comité éditorial de la revue.

À la fin des années cinquante, Haar s'engage fortement en politique et participe à la rédaction des discours du candidat, et bientôt président, John F. Kennedy, pour ce qui concerne le logement et les problématiques urbaines. Il collabore avec le gouvernement Johnson lorsqu'en 1963, son ancien étudiant, Dick Goodwin, à l'époque conseiller spécial du président, l'invite à venir travailler pour la National Task Force on Natural Beauty<sup>52</sup> récemment créée, une nouveauté à l'époque en matière de conservation de l'espace public. Haar y participe avec Laurence Rockefeller, John Kenneth Galbraith, Loren Eisler, Jane Jacobs et William H. Whyte Jr., qui ont constitué un groupe d'acteurs à l'origine du mouvement environnemental date de cette époque. De même ils ont organisé les débuts du programme Model Cities qui ne commencera qu'au cours de l'année 1966.

Les relations entre Whyte, Jacobs et Haar, sont anciennes : la citation de Haar dans le livre de Whyte le montre. Pour Whyte, Haar est l'un des hommes clés de la table ronde de 1958. Il apparaît comme le spécialiste de la réglementation de l'Urban Planning, plus spécifiquement du zoning. Il représente l'école de Droit de l'université Harvard pour la table ronde, où il faisait partie du groupe de travail Gouvernement et Loi [Government and Law], auquel ont participé, entre autres, Charles Abrams, Edmund Bacon, Karl Belser, Luther Gulick et Bernard Billenbrand<sup>53</sup>. Ce groupe pluridisciplinaire indique les diverses professions conviées à l'époque. De Charles Abrams, nous parlerons plus tard, également dans la catégorie des notables. Nous connaissons déjà Luther Gulick, mais qu'est-ce qui lie les autres collègues de Haar ? Edmund Bacon représente la Philadelphia City Planning Commission, à laquelle il participait depuis 1947, en principe sous la direction de Robert Mitchell qui deviendra, plus tard, directeur de l'IUS. Bacon est plus connu pour avoir été l'agent de la transformation de Philadelphie en ville moderne. Comparé plusieurs fois à Robert Moses, Bacon est très proche de Bauer et Mumford, et il participait activement au *JAIIP* en tant qu'auteur. Karl Belser dirige, lui, le Santa Clara Planning Department.

Wood considère également Haar comme le spécialiste de la réglementation de l'Urban Planning, en particulier en matière de zoning. Wood cite dans les notes en bas de page deux articles de Haar, parus dans la *Harvard Law Review*<sup>54</sup>. Haar y étudie non seulement le zoning, mais aussi l'esthétique de la ville par rapport aux projets de suburbs éparpillés dans la campagne. Wood le décrit comme le seul spécialiste en la matière. Même si, à ce moment-là, le zoning fait couramment partie des débats des planners comme des projets urbains, il s'agit d'une pratique déjà établie et constamment mise en question par les intellectuels, et pourtant acceptée par le gouvernement et les promoteurs immobiliers.

Selon Jacobs, Haar est l'un des meilleurs connaisseurs des politiques de City Planning. Il est cité plusieurs fois pour avoir publié un ouvrage sur des exemples de théories urbanistiques parmi lesquelles celles de Le Corbusier et des Descentristes, voire celle d'Ebenzer Howard et ses supports tels que Bauer, Mumford et Stein. En effet, Haar semble ne pas être très partisan de l'étalement urbain et, dans son ouvrage *Land-Use Planning*<sup>55</sup>, il chercherait à comprendre les différentes versions des suburbs. Haar serait aux yeux de Jacobs un connaisseur des finances de la construction de la ville et, par ce biais, il aurait dénoncé la tendance du gouvernement à préférer investir dans la construction des suburbs au détriment de celle du centre-ville<sup>56</sup>.

Meyerson cite Haar pour deux livres qui auraient compté pour la politique de l'Urban Planning : *Land-use Planning : A Casebook on the Use, Misuse and Re-use of Urban Land* (1959) et *Federal Credit and Private Housing : The Mass Financing Dilemma* (1960), un livre produit par Action. À part leur rencontre dans les couloirs d'Action, Meyerson et Haar partagent du temps au JCUS, centre



dans lequel tous deux travaillent depuis sa création. En effet, la citation que Meyerson fait de Haar est très précise et démontre que le premier connaît bien le travail du second. D'abord, Meyerson qualifie d'importante la proposition de Haar sur le financement des logements publics dans la rénovation urbaine, telle qu'exposée dans le livre écrit en 1960. Éclairés par leur expérience à Action, tous les deux s'accordent sur le rôle de la Federal Housing Administration (FHA) et sur le manque de contrôle dans le marché de logement, ainsi que sur le besoin ressenti par les plus pauvres d'un organisme qui gère l'attribution des logements en priorité à ceux qui en ont le plus besoin.

À part le zoning, Haar est aussi un spécialiste du financement des logements. Dans *Federal Credit and Private Housing*, il recommande la participation de l'État à l'aide à ceux qui ne peuvent pas devenir propriétaires, et il réclame, plus qu'un accroissement des constructions, des formules de financement plus généreuses ; un avis partagé par Meyerson. En fait, Meyerson lance un appel aux professionnels pour s'impliquer davantage dans les décisions du gouvernement, à l'image de la pratique de Haar tout au long de ses années d'engagement professionnel.

Haar publie périodiquement dans le *JAIIP*, au moment où Meyerson fait partie du comité d'édition. La proximité de Meyerson et Haar, leur relation implicite par les problématiques communes, est partagée avec d'autres auteurs qui, comme eux, fréquentent les mêmes lieux de recherche. Haar est ainsi proche de Kevin Lynch et de Charles Abrams, entre autres. Cela nous amène à nous demander quel rôle joue les institutions en tant que noyaux des microréseaux. Dans le troisième chapitre de cette deuxième partie de la thèse, nous étudierons les institutions, leurs liens entre elles et avec nos auteurs.

### 5.3.3. CHARLES ABRAMS. UN HOMME D'AFFAIRES LIÉ À L'URBANISME

Né en Russie en 1902, Charles Abrams est décrit par ses biographes comme un autodidacte<sup>57</sup>. Employé pendant la journée dans un bureau d'avocats, il suit des cours du soir de jurisprudence à la Brooklyn Law School, jusqu'en 1923, date à laquelle il ouvre son propre cabinet. À cette époque, il s'installe avec sa famille dans Greenwich Village, où il se fait une réputation d'activiste de Manhattan: il devient le propriétaire de quelques immeubles dans le quartier, et il investit dans la rénovation de locaux et d'appartements. Il commence sa carrière universitaire à l'école de Fine Arts de l'université de Pennsylvanie, invité par G. Holmes Perkins. En 1955, il est nommé à la tête de la Commission de l'État de New York contre la discrimination [New York State Commission Against Discrimination (NYSCAD)], une organisation créée en 1945 pour lutter contre la ségrégation sur tous ses fronts : raciale, sociale, spatiale. Cette même année, il publie *Forbidden Neighbours: A Study in Prejudice in House* et, paradoxalement, devient célèbre pour avoir perdu l'un des procès les plus étonnants de l'époque dans l'histoire de la ville de New York : il défendait trois Afro-Américains car il considérait que le fait qu'ils n'aient pu se loger dans un quartier récent, Stuyvesant Town, relevait de



la discrimination. La Commission devient ainsi la première du pays à assumer ce genre de défense, et donc exemplaire du combat contre les discriminations. En 1959, à la suite d'une rencontre peu favorable avec le nouveau gouverneur [governor] élu dans l'État de New York, Nelson Rockefeller, Abrams renonce à la Commission. Il part enseigner au MIT, où il participe au JCUS en tant que chercheur (1959-1962 et 1964-1965). En 1965, il prend un poste à temps complet à l'école d'architecture de l'université de Columbia à New York. Au sein de Columbia, Abrams fonde l'Institut of Urban Environment (IUE) et, quelques mois après, il reçoit une bourse de la Fondation Ford ayant pour but de lancer des séminaires sur les villes des pays en développement dans le cursus de l'institut. L'Institut of Urban Environment, sous la direction d'Abrams, parvient à devenir le premier institut d'une université privée à travailler en partenariat avec les Nations unies. En 1967, Abrams abandonne la direction de l'institut et part diriger la division d'Urban Planning de l'école d'architecture de l'université de Columbia. Au-delà de ses réussites professionnelles, Abrams était connu pour ses contributions écrites dans les médias, le *New York Times* ou *Commentary* par exemple, comme beaucoup d'autres auteurs de notre réseau. Il a été également parti prenante dans la création de la New York Housing Authority.

Charles Abrams, comme certains de nos auteurs, fait partie également de l'American Institute of Planners dès la fin des années cinquante. Dès 1965, il participe au comité éditorial du *JAIIP*. Parmi ses partenaires, on trouve Herbert J. Gans, Charles M. Haar, Martin Meyerson, Stanley B. Tankel, Melvin M. Webber et Paul Davidoff. Membre *ad hoc* d'Action<sup>58</sup>, à la fin des années soixante, il devient le conseiller de la Fondation Ford pour les sujets relatifs aux pays en voie de développement.

Entre Abrams et Whyte se trace un lien particulier : Abrams rassemble les articles de William Whyte pour *Fortune*, ils serviront plus tard pour l'édition de *L'Homme de l'organisation*<sup>59</sup>. Whyte, de son côté, cite Abrams parmi les participants à la table ronde de 1958 organisée par *Fortune* et *Architectural Forum*. Alors engagé dans la New York State Commission Against Discrimination, Abrams y participe comme porte-parole de la commission.

Jacobs le décrit comme un planner exceptionnellement éclairé et un expert en logement [exceptionally enlightened planning and housing expert<sup>60</sup>], de plus, elle nous rappelle que Abrams habite, comme elle, à Greenwich Village. Jacobs le félicite pour son initiative de participation à la vie du quartier en construisant une boîte de nuit et un théâtre plutôt bohèmes qui ont amené une nouvelle vie nocturne. En effet, Abrams est également cité pour avoir montré une manière d'introduire de la diversité dans le quartier : propriétaire des plusieurs locaux commerciaux sur la même rue, Abrams aurait eu la bonne idée efficace de les louer à des commerçants très variés afin d'éviter la concurrence. Cette stratégie est, aux yeux de Jacobs, une façon très opportune de gérer la ville. Très engagé dans la vie de la ville, Abrams est enfin cité à propos des débats sur l'aide au logement dans l'État de New York, mais dans ce cas, Jacobs ne cite ni les ouvrages ni les situations dans lesquelles Abrams

développe ses idées. Selon Jacobs, Abrams aurait condamné les politiques fédérales, les qualifiant de maladies plutôt que de remèdes<sup>61</sup>.

Meyerson et Abrams ont fait connaissance très tôt. Ils ont travaillé ensemble pour Action, l'IUS en Pennsylvanie, le JCUS à Boston et plus tard dans le JAIP. Meyerson cite deux ouvrages d'Abrams relatifs au logement dans sa relation aux minorités raciales. Il s'agit de *Forbidden Neighbors : A Study in Prejudice in House* (1955) et de *The Future of Housing*, (1946). Le premier, plus connu par les autres auteurs, a été considéré comme l'un des premiers livres qui essaient d'agir sur la discrimination dans la répartition du logement public aux États-Unis. Sujet très développé par Meyerson, *Forbidden Neighbors* lui sert pour remettre en question les politiques du gouvernement fédéral et des États concernant les minorités raciales. Le second ouvrage – *The Future of Housing* – est une critique du Housing Act de 1937 et des agences fédérales qui, selon Abrams, ont autant permis qu'instauré la montée du racisme dans le processus d'acquisition des logements privés. Le livre inclut dans son analyse la relation entre le logement et l'économie nationale, les industries qui y travaillent, la structure du crédit, la valeur des terrains, entre autres. Ainsi, à l'instar de Meyerson, Abrams réagit très activement sur les questions de politique et des lois sur le logement.

La notabilité d'Abrams vient aussi de son parcours d'écrivain, même si nos auteurs ne citent pas son activité dans la presse écrite. Avec Mumford, il a été considéré comme l'un des intellectuels états-uniens les plus prolifiques en matière de textes<sup>62</sup>. Par rapport aux auteurs de notre corpus, il est considéré comme le spécialiste de logement.

#### 5.3.4. NATHAN GLAZER, L'INTELLECTUEL HORS NORME DU RÉSEAU



Nathan Glazer. Image prise de NNDB.

Nathan Glazer est un homme difficile à situer dans la topographie des personnalités. Décrit comme l'un des « derniers intellectuels juifs américains<sup>63</sup> », Glazer est difficile de cerner. Né à New York, dans une famille d'émigrés polonais, il fait ses études d'histoire au City College, école très prestigieuse qui accueillait les étudiants les moins favorisés de la ville. Sa participation dans le journal juif du collège, *Avuka*, le met en contact avec la sociologie. Après avoir tenté les filières de l'économie et de l'administration publique, il finit son cursus de sociologie à Columbia en 1944. À la fin de l'année, il reçoit son diplôme de master de l'université de Pennsylvanie, qui lui accorde une bourse pour suivre un doctorat en anthropologie, mais il la refuse.

Plus tard, il entame un doctorat en sociologie à Columbia, mais il affirme avoir davantage appris en sociologie en lisant *Commentary*, une revue réalisée par des intellectuels juifs, qu'à l'université. Pourtant, à Columbia, Glazer assiste aux séminaires de C. Wright Mills, au cours desquels il travaille sur le terrain qui nourrira plus tard l'écriture de *White Collar*. En 1946, Glazer cherche à entrer à l'université de Chicago, mais David Riesman, arrivant à New York, recrute Glazer comme chercheur sur le projet qui sera publié sous le titre *La Foule solitaire* [*The Lonely Crowd*] et, plus tard, *Faces in the Crowd*.

Glazer reconnaît avoir travaillé sur plusieurs fronts à la fois : il était journaliste, éditeur, expert en Juifs américains et finalement sociologue. Se décrivant comme héritier de l'école de sociologie de Chicago, Nathan Glazer devient le directeur du groupe de recherche sur le communisme dans la vie américaine [Communism in American Life project] lancé par le Fund for the Republic, un laboratoire soutenu par la Fondation Ford. *The Social Basis of American Communism*, titre de sa recherche, lui servira de projet pour sa thèse de doctorat en sociologie, soutenue à Columbia en 1962.

Entre-temps, en 1955, il commence à collaborer avec Jason Epstein, un autre acteur juif de Columbia, éditeur en chef chez Anchor Books. À l'époque, la maison d'édition cherchait à publier des collections bon marché [paperback] pour attirer les universitaires. En 1961, Glazer séjourne un an au Japon grâce à une bourse de la Fondation Ford<sup>64</sup>. À son retour, coopté par Daniel P. Moynihan, il intègre la Housing and Home Finance Agency (HHFA). Présidée par Robert C. Weaver, la HHFA, (cette instance deviendra ensuite le Department of Housing and Urban Development) est le cadre qui va lui offrir à Glazer la période la plus enthousiaste de sa vie : n'ayant pas de tâche déterminée, il se baladait partout. Après le décès du président Kennedy et avec l'arrivée de Johnson au pouvoir, Glazer devient très critique vis-à-vis des politiques fédérales, notamment le programme "War on Poverty" ; il exprime ses réactions dans des revues de gauche telles que *Commentary*. Finalement, il est invité à entrer au département de Sociologie à Berkeley où il restera à partir de 1963.

Glazer a été très proche de Daniel Bell, l'éditeur de *Fortune* et ancien collègue de William H. Whyte. Plus tard, on le considérera comme un membre du groupe des intellectuels de New York, formé par Bell, Irving Howe et Irving Kristol, et décrits à la fois comme des journalistes et des intellectuels<sup>65</sup>. Glazer s'implique très jeune dans des journaux politiques et libéraux ; il y croise la plupart des acteurs de notre réseau. Il est actif dans plusieurs publications, entre autres l'*Urban Affair Quarterly*, de la City University de New York. Là, il partage la charge du comité éditorial avec Scott Greer (The Center for Metropolitan Studies, Northwestern), Martin Meyerson (State University of New York), Daniel P. Moynihan (Joint Center for Urban Studies), William L. C. Wheaton (University of California at Berkeley). Il est membre itinérant du JCUS depuis 1961.

En raison de la diversité de son travail, Glazer est mentionné dans des circonstances très diverses. Professeur itinérant entre Chicago, Columbia et Berkeley, il croise plusieurs acteurs de notre réseau. À Berkeley, Glazer est une figure importante du département de sociologie. Il y rencontre Bennet Berger, alors jeune doctorant, qui le cite dans les remerciements pour leurs riches conversations. Remarquons que ce lien dépasse la simple citation théorique.

La référence à Glazer par Jacobs pourrait bien se comparer à celle de Berger. Glazer présente Jacobs aux éditeurs de Random House, notamment à Jacob Epstein. Il est donc un passeur qui permet à Jacobs de continuer son chemin vers le panthéon des auteurs célèbres<sup>66</sup>. Pourtant, elle ne le mentionne pas dans les remerciements de *Death and Life*. Jacobs le cite pour sa participation à *Architectural Forum*, ainsi que pour ses idées critiques à propos de la Cité-Jardin publiées dans ce même magazine. En effet, Glazer est aussi critique d'architecture et d'urbanisme pour *Architectural Forum*.

Gans est très proche de Glazer. Il le mentionne comme un de ses collaborateurs intellectuels dans les remerciements. Les deux auteurs partagent un sujet de recherche : les communautés d'Italiens dans les grandes villes américaines. Dans son récit, Gans cite Glazer aux côtés de chercheurs sur les communautés italiennes aux États-Unis, tels Campisi ou Ianni<sup>67</sup>. Gans considère les habitants du West End comme représentatifs de la plupart des Italo-Américains de la deuxième génération ; un point de vue partagé avec Glazer dans *Beyond the Melting Pot* qu'il est en train d'écrire à ce moment-là avec Daniel P. Moynihan, et qui sera publié en 1963. Dans cet ouvrage, Glazer étudie la communauté des Italiens new-yorkais à partir des mêmes catégories utilisées par Gans et enseignées au département de Sociologie de l'université de Chicago, dont Glazer reconnaît l'héritage théorique pour sa recherche<sup>68</sup>. Dans le chapitre dans lequel Gans étudie le travail chez les West Enders, l'auteur compare les communautés italiennes et juives, ces dernières ayant été étudiées par Glazer pendant son séjour à l'université de Chicago<sup>69</sup>. Glazer et Gans partagent donc des origines et des intérêts pour les mêmes groupes de population. Bien évidemment, Glazer est également cité par Gans pour sa collaboration avec David Riesman pour *La Foule solitaire* où les similarités trouvées entre les comportements des classes moyennes habitant les suburbs et ceux des classes ouvrières du centre-ville sont les principales idées à emprunter.

Pendant les quatre années de notre analyse, Glazer n'a publié qu'un seul article dans le *JAIIP*<sup>70</sup>. Glazer utilise le modèle de quartier de résidence [neighbourhood], proposé par Clarence Perry, pour mettre en question la place de l'école dans les développements suburbains des années soixante. Pour Glazer, lorsque l'école de qualité devient privée, la communauté n'a plus d'espaces pour se rencontrer, sans compter la discrimination sociale que cela implique. En effet, il remarque qu'aucun des projets de rénovation urbaine n'utilise plus l'école dans le processus de réforme. Critique ur-

bain, analyste architectural, chercheur et chroniqueur, Glazer démontre la capacité d'être sur plusieurs fronts du champ d'études urbaines, ce qui fait de lui un notable.

### 5.3.5. PAUL YLVISAKER, L'HOMME DE LA FORD

Paul Ylvisaker est un acteur très important pour les réseaux urbains des années cinquante et soixante, car il jette une passerelle entre les institutions gouvernementales, les fondations privées et les recherches entreprises par nos auteurs. Né en 1921, il descend d'une famille d'origine norvégienne. Ylvisaker commence ses études universitaires à l'université de Minnesota, d'où il passe très vite à Harvard, où il obtient en 1948, à l'âge de 27 ans, son diplôme de master en administration publique et un doctorat en économie politique et gouvernementale. En 1952, après un an de recherche en Angleterre grâce au programme Fulbright, il décroche son premier emploi dans le secteur public, dans l'équipe du maire de Philadelphie, Joseph S. Clark (1952-1956) qui, à l'époque, avait entrepris la transformation politique et physique de la ville<sup>71</sup>. En 1955, après une attaque cardiaque, Ylvisaker accepte l'invitation de la Fondation Ford à diriger le Department of Public Affairs, où il va rester pendant une décennie. À la fondation, Ylvisaker dirige plusieurs programmes, entre autres les bourses pour les Gray Areas, largement reconnues par les administrations de Kennedy et Johnson<sup>72</sup>. Après de longues années d'engagement dans la recherche urbaine, Ylvisaker quitte la Fondation Ford en 1966, lors de l'arrivée du nouveau directeur McGeorge Bundy<sup>73</sup>, pour partir à Harvard en tant que professeur associé.



Paul Ylvisaker. Esposito, *Conscience and Community : the Legacy of Paul Ylvisaker*, New York, Peter Lang Publishing, 1999.

Ylvisaker travaille en parallèle dans plusieurs organisations. Il participe à la Task Force on the City du président Kennedy, le programme de rénovation et de préservation urbaine de la présidence démocrate. Pendant les années Johnson, Ylvisaker en prend la direction. En 1954, et entre 1960 et 1962, il est assistant technique de l'Onu au Japon. Il passe trois ans, entre 1967 et 1970, en tant que commissionnaire aux affaires de la Communauté de l'État du New Jersey. Finalement, il embrassera la carrière universitaire, d'abord à Princeton où il anime des séminaires en affaires publiques et en urbanisme. En 1972, il arrive à la direction de l'École d'éducation à Harvard, où il va rester jusqu'à son décès.

Sa nomination en tant que directeur des "Public Affairs" à la Fondation Ford fait de lui un des catalyseurs des grands programmes d'action de la fondation. Proche de Raymond Vernon, un architecte new-yorkais, un notable, et qui a conduit des études sur cette ville, soutenues par la Fondation<sup>74</sup>. Ils définissent des zones d'intervention urbaine qu'ils baptisent Gray Areas : des quartiers intermédiaires qui n'étaient pas des taudis mais qui n'étaient pas non plus dans un très bon état.



Néanmoins, les références à Ylvisaker dans notre réseau ne rendent pas vraiment compte de sa situation au sein de la Fondation Ford. Il est plus considéré en tant qu'intellectuel. Il est cité par Mumford pour son article publié dans le numéro des *Annals*, codirigé avec Martin Meyerson et Barbara Terret<sup>75</sup>. "Innovation and Evolution : Bridge to the Future Metropolis" clôt le numéro ; Ylvisaker y présente la métropole du futur. Il y décrit les villes américaines telles qu'il les imagine dans les années quatre-vingt, des villes dans lesquelles les problèmes de la beauté et de la communauté ne sont toujours pas résolus. Ce qui a probablement attiré l'attention de Mumford est la comparaison qu'Ylvisaker établit entre les villes états-uniennes et les villes grecques, où il conclut que « l'image classique à partir de laquelle nous jugeons nos villes est dangereuse et illusoire<sup>76</sup> ».

Meyerson cite également cette revue éditée en compagnie de Terret et Ylvisaker. Aucun détail du travail en équipe n'est connu, mais Meyerson et Ylvisaker ont collaboré sur d'autres projets, et leur relation dépasse le cercle professionnel. La livraison appelle de nouvelles remarques dans le champ d'études urbaines. Inquiétés par l'avenir de la métropole, les coordonnateurs du numéro, Meyerson et Terret, introduisent huit questions qui seront développées par les auteurs conviés. Ils constatent l'augmentation de centres de recherche urbaine notamment dans les universités, ainsi que l'avènement d'une nouvelle génération de chercheurs porteurs de solutions aux problématiques urbaines. Après le livre de John Seeley, *Crestwood Heights*, et *The Suburban Community* de William Dobriner, le numéro des *Annals* est la publication la plus citée dans notre base des données. Pourtant, il ne s'agit pas du regard d'un seul auteur, ni de celui des universitaires : il s'agit d'experts sur chaque matière qui se réunissent pour écrire sur la métropole. Y figurent, entre autres, Raymond Vernon, Wilfred Owen, Luther Gulick et David Riesman<sup>77</sup>.

En ce qui concerne la citation d'Ylvisaker chez Gulick, tous deux traitent le sujet du gouvernement métropolitain, ce pour quoi Gulick mentionne l'article d'Ylvisaker publié dans un livre édité par Arthur Mass<sup>78</sup>. Communication d'une conférence sur le Gouvernement local qui s'est tenue en 1958, cet article, qualifié de « génial » par Gulick, s'intéresse à un débat de l'époque : la forme que pourrait prendre un type de gouvernement des régions métropolitaines. Ylvisaker conclut, à l'instar de Gulick, qu'il est préférable pour chaque région métropolitaine d'avoir la liberté d'agir et de planifier son territoire. Il propose un gouvernement métropolitain qui rassemble les gouvernements des comtés [counties], tout en cherchant à simplifier l'administration publique. Gulick partage cette proposition et cherche à maintenir le gouvernement à grande échelle en lui donnant des pouvoirs tels que la direction des écoles ou des aéroports. Robert Wood participe également à la conférence et il s'accorde à Ylvisaker sur un gouvernement à l'échelle de la métropole pour mieux gérer l'étalement urbain.

Bien que la Fondation Ford ne soit pas mentionnée parmi les références les plus citées, Ylvisaker en est le représentant : il est le directeur du Program "Publics Affairs" de la Fondation, et il est sûre-



ment l'intermédiaire qui décide de soutenir les recherches liées aux problématiques urbaines comme une des priorités de la Fondation<sup>79</sup>. Les études menées sous l'égide des fondations privées ont donné beaucoup de poids à la présence de Ylvisaker chez Ford<sup>80</sup>. Il pourrait apparaître comme un intermédiaire, mais en réalité il connecte beaucoup plus de gens : son parcours fait de lui un notable, et sa participation simultanée à divers projets publics et privés nous permet de convenir qu'il est un des acteurs clés de la recherche urbaine.

### 5.3.6. RAYMOND VERNON. L'ARCHITECTE DE LA RÉGION DE NEW YORK

Comme les autres notables, Vernon renforce l'approche des échanges professionnels de l'époque. Né en 1913 à New York, il étudie au City College et, à l'âge de 28 ans, termine sa thèse doctorale en économie à l'université Columbia. Sa position au Département d'État [Department of State] lui permet d'intégrer l'équipe du plan Marshall pour la reconstruction du Japon et de l'Europe après la seconde guerre mondiale. Dès le début de sa carrière professionnelle, Vernon s'intéresse à l'économie et au monde des affaires en relation avec les espaces urbains. En 1956, après quinze ans de vie professionnelle, il reçoit une offre du directeur de l'école d'Administration publique de l'université Harvard pour conduire une recherche sur la région métropolitaine de New York. Dans ce but, Vernon forme une équipe de professionnels très compétents. Cette recherche, qui lui donnera une place importante dans la critique de l'Urban Planning, met en évidence les plaies dans le développement de la région, en même temps il prévoit sa centralité financière et économique. Passé cette période, Vernon entre à plein-temps à Harvard pour enseigner l'économie. Dès 1959 et jusqu'en 1962, il participe également au JCUS. En 1965, il devient le directeur du Multinational Enterprise Project de l'école de Business de Harvard<sup>81</sup>.



Raymond Vernon. Image prise de <http://www.harvardsquarelibrary.org>

Mumford et Meyerson signalent deux ouvrages écrits par Vernon. Ces derniers font partie de l'étude sur la région métropolitaine de New York entreprise par la Graduate School of Public Administration de l'université de Harvard et la Regional Plan Association de New York. Les deux livres ont été financés en partenariat avec la Fondation Ford et la Fondation des Frères Rockefeller [Rockefeller Brothers Fund], avec le soutien additionnel de la Fondation Merrill for the Advancement of Financial Knowledge Inc., et la Twentieth Century Fund. *Metropolis, 1985*

et *Anatomy of a Metropolis*<sup>82</sup>, écrit en partenariat avec Edgar M. Hoover, analysent la ville actuelle en termes économiques mais aussi prospectifs, et imaginent la région métropolitaine de New York comme « l'archétype de la communauté métropolitaine états-unienne<sup>83</sup> ». Jason Epstein et Nathan Glazer à Anchor Books publient la première édition d'*Anatomy of a Metropolis* d'abord, puis *Metropolis 1985*<sup>84</sup> dans une collection plus large, résultant de la recherche.

*Metropolis 1985* est « l'interprétation des faits trouvés au long de l'étude<sup>85</sup> » et publié dans les huit ouvrages qui ont précédé celui-ci. Ce livre retrace l'histoire de la région métropolitaine de New York depuis ses origines, lorsqu'elle était reconnue comme la première ville de la côte Est.

*Anatomy of a Metropolis*, également cité par Jacobs, évoque pour sa part les défis et les potentialités d'une grande ville comme New York. Pour Jacobs, Vernon arrive à démontrer que les grandes villes sont des générateurs naturels de diversité ainsi que les centres de nouvelles idées, une hypothèse qu'elle soutient tout au long de son ouvrage. De même, le livre de Vernon est utilisé pour démontrer les effets nocifs des déménagements de la population ouvrière vers les alentours de la ville, à travers l'exemple du déplacement des travailleurs manufacturiers hors Manhattan, une problématique que Jacobs condamne dès les premières pages de son livre.

Jacobs est la seule à traiter le sujet des Gray Areas, un concept développé par Vernon et repris par la Fondation Ford par le biais de Paul Ylvisaker pour le transformer en programme de financement des projets de rénovation urbaine. Pourtant Jacobs ne met pas en relation Vernon et les Gray Areas. En effet, Vernon et Jacobs partagent, y compris avec Ylvisaker, le fait de penser que les problématiques urbaines ont été le résultat d'une « moralisation » dans laquelle un groupe de personnes, celui des planners, veut imposer ses idées à un autre groupe<sup>86</sup>.

Pour Wood, collègue dans cette recherche et ami, Vernon est cité pour l'avoir encouragé dans sa recherche et pour les commentaires publiés dans *Suburbia*, approfondis dans le livre qui fait partie de la collection dirigée par Vernon : *1400 Governments*<sup>87</sup>. Ce dernier explore les problématiques issues de la prolifération des petits gouvernements locaux dans la région métropolitaine de New York, l'une des régions les plus vastes des États-unis, et propose d'instaurer un gouvernement métropolitain afin d'optimiser les ressources et de réorganiser l'administration.

Le rôle de Vernon davantage passé sous silence que celui des autres notables, notamment en raison de sa faible participation en politique. Cependant, ses travaux en urbanisme autant que ses recherches nous permettent de l'inclure dans cette catégorie.

Chaque notable construit autour de lui un réseau. La capacité à faire réseau, voire à être au centre d'un réseau ou à en être l'intermédiaire, définit leur intérêt. Les notables ne constituent pas simple-

ment une partie du groupe mais ils sont essentiellement la clé de l'accès d'autres personnes. Ils sont des passeurs utiles à d'autres et leur statut professionnel assoit leur prestige.

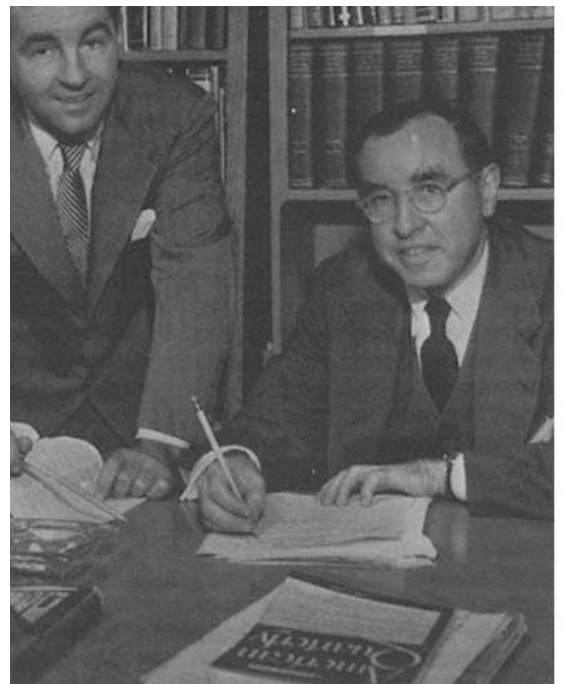
#### 5.4. LES CHERCHEURS UNIVERSITAIRES

La définition de cette catégorie reste plus étendue que les autres, car presque tous nos auteurs ont été des chercheurs universitaires consacrés. Cependant, certains sont plus connus au sein de l'université qu'en dehors, ils ont privilégié l'enseignement bien qu'ils soient également des praticiens. Ils sont mentionnés dans les conférences universitaires, que publient chez les presses universitaires, et ils passent sans difficulté d'une université à l'autre. Lorsqu'ils collaborent à diverses universités, ils sont cités en tant que chercheurs. Contrairement aux notables, les universitaires n'occupent pas de postes de direction et ne sont pas impliqués dans des activités politiques. Les espaces de rencontre varient dans le temps car ils séjournent rarement dans une seule université tout au long des années de notre analyse.

##### 5.4.1. DAVID RIESMAN. LA GENÈSE D'UNE CRITIQUE DES DÉVELOPPEMENTS SUBURBAINS

Dans notre analyse transversale, des ouvrages de Riesman circulent au sein des débats sur les suburbs et les changements dans la mentalité états-unienne. Sur ce sujet, cinq des auteurs de notre corpus initial y font allusion.

Riesman reconnaît lui-même être un universitaire influencé par l'origine et le parcours de sa famille<sup>88</sup>. Son père, d'origine juive, avait quitté l'Allemagne très jeune, et était devenu un médecin et un professeur prestigieux. Sa mère, également juive allemande, était une brillante universitaire, à une époque où c'était fort rare pour une femme. Né à Philadelphie en 1909, Riesman grandit dans une atmosphère culturelle très riche. Des voyages en Europe, des discussions théoriques animées par son père dans leur foyer, des lectures des classiques, entre autres, ont été les éléments de sa formation. Il entre au Harvard College et plus tard à l'École de droit de la même université [Harvard Law School] où il s'engage dans les projets éditoriaux tels que *Crimson*, la revue du collège et la plus ancienne de son genre aux États-Unis. Il décroche son premier emploi chez Lyne, Woodworth et Evarts, un grand cabinet d'avocats, mais il



David Riesman, lors de la parution de *The Lonely Crowd* à l'Université de Chicago. UCPress books .

prend très vite le chemin de l'université. Convaincu par ses camarades d'études, Riesman part enseigner à l'université de Buffalo, qui venait de fonder une toute nouvelle école de droit<sup>89</sup>. En 1942, Riesman accepte un poste de vacataire à l'université Columbia, ce qui lui permet de séjourner à New York. La période de la deuxième guerre mondiale conduit Riesman à chercher des alternatives au métier d'avocat. En 1946, il devient professeur non titulaire à l'université de Chicago, où il commence à enseigner la sociologie. Une fois professeur à plein-temps, Riesman y est aussi étudiant et il assiste aux séminaires méthodologiques d'Everett C. Hughes – le professeur de Gans et de Meyerson –, qui devient son ami proche. En 1947, Harold D. Laszell le convie à mener une recherche pour le Committee of National Policy à l'université de Yale.

Riesman ne connaissait pas Glazer, mais ayant remarqué ses articles dans la presse, notamment les articles parus dans *Commentary*, il l'invite à écrire avec lui *La Foule solitaire*. Les deux auteurs, en compagnie de Reuel Denney, profitent de l'expérience de Glazer acquise lors de sa collaboration avec C. Wright Mills<sup>90</sup>. De plus, cette recherche recrute des acteurs qui font partie du réseau : au College de l'Université de Chicago, Riesman invite Martin Meyerson, qui travaillait à l'époque au Committee on Planning de l'université, ainsi que son épouse, Margy Meyerson, ancienne élève de Hughes. En 1951, Riesman déménage pour l'université du Kansas, où il entreprend des recherches sociologiques sans succès. En 1954, il rentre à Chicago comme professeur de sciences sociales et, un an après, fonde le Centre d'études sur les loisirs [Center for the Study on Leisure], avec le soutien de la Fondation Ford. En 1957, il rejoint Harvard, où il va rester très longtemps.

Riesman est cité non seulement en référence à son ouvrage le plus connu, mais Wood et Mumford incluent aussi dans leurs textes l'article « The Suburban dislocation<sup>91</sup> », dans lequel les idées de Riesman ne sont pas très différentes de celles du livre. Si, dans *La Foule solitaire*, Riesman étudie les nouvelles mentalités issues des développements suburbains, dans «The Suburban Dislocation», il continue à développer d'autres hypothèses : la suburbanisation est imminente, l'industrialisation a pris le pouvoir et donc on a davantage besoin d'utopies urbaines, et donc de planners. Écrit sept ans après le succès de *La Foule Solitaire*, l'article, publié pour la première fois dans *Annals*, se fonde sur un compte rendu de l'ouvrage des frères Goodman<sup>92</sup>. Interrogé par l'absence d'utopies, Riesman y explique pourquoi les suburbs sont loin de l'utopie dont ils sont issus.

Mumford utilise plusieurs fois le titre du livre de Riesman pour décrire la société issue de l'économie capitaliste du xx<sup>e</sup> siècle. Riesman cite à son tour Mumford dans son article, lorsqu'il décrit la façon dont se propage dans la population l'idée de Cité-Jardin. Pour Riesman, ce n'est pas par Mumford, à l'époque journaliste réputé pour ses articles

dans *The New Yorker*. Riesman pense que la Cité-Jardin habite les rêves des États-Uniens. Dans la conclusion de “The Suburban Dislocation”, Riesman reconnaît l’avoir écrit pour les planners.

Wood se sert du livre et de l’article pour construire un des arguments de *Suburbia*. Pour lui, les deux textes présentent les suburbs comme le reflet de la société états-unienne : Suburbia est le foyer de l’homme moderne en même temps qu’elle incarne des habitudes coloniales sous la forme suburbaine de petits villages. Wood cherche à expliquer l’origine du mythe des suburbs ; pour y parvenir, il fait appel constamment à Riesman, par ailleurs toujours cité en même temps que Whyte. Wood nous rappelle que malgré la disparité des parcours, ces auteurs travaillent sur le même sujet : « la « nouveauté » du caractère américain [...] et l’apparente disparition de l’individu<sup>93</sup>. » Cependant Riesman est cité également parce qu’il attribue un rôle essentiel aux planners dans la construction de la société dans son article “The Suburban Dislocation”. Sur le sujet, Wood associe Riesman à John Keats pour qui un bon aménagement des suburbs est possible uniquement dans les mains de gens exceptionnels : « les prophètes et les planners<sup>94</sup>».

Riesman occupe une place importante dans la théorie de Berger, car il est l’un des premiers chercheurs à faire usage du terme “suburbs” pour parler d’une culture, et même d’une façon de vivre. Aux yeux de Berger, Riesman serait l’un des créateurs du mythe des suburbs, que d’ailleurs Berger veut renverser. Pourtant, Riesman qui, dans l’introduction du livre de Chinoy, lance un appel aux autres chercheurs pour les inviter à regarder de plus près les suburbs dans les petites villes, reconnaît que les études menées jusqu’à présent n’ont porté que sur les suburbs des grandes villes<sup>95</sup>. Berger répond que son « livre est une réponse partielle à la curiosité de Riesman ». Riesman apparaît ainsi comme l’instigateur de la recherche de Berger.

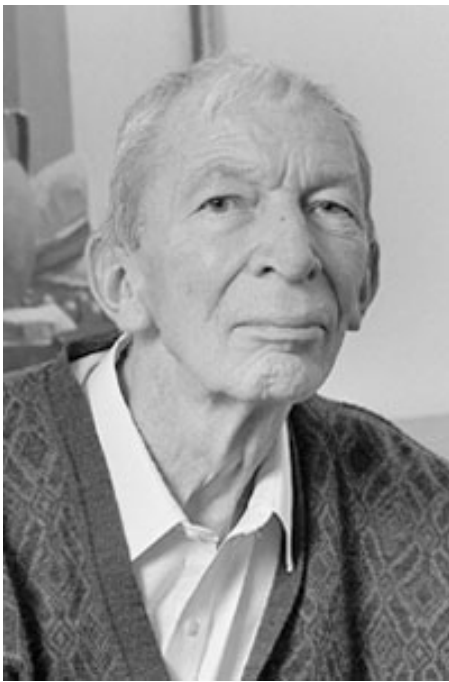
Reconnaissant au travail de Riesman une dimension fondatrice, Gans emprunte à *La Foule solitaire* certains concepts qu’il emploie dans son analyse : “male vanity”, “other-direction” et “inner-direction”. Gans reconnaît être redevable aux enseignements de Riesman, et que leur relation est à l’origine du livre. Riesman a, en effet, encouragé Gans à rejoindre le groupe de la recherche qui est l’assise de l’ouvrage<sup>96</sup>. Élève et professeur très proches l’un de l’autre, Gans reprend les concepts de Riesman pour les mettre en relation dans une nouvelle situation : celle de la culture populaire et des classes sociales appauvries<sup>97</sup>. Gans signale qu’il emploie des termes empruntés à Riesman, et les compare aux siens, en même temps la population qu’il étudie n’est pas si différente de celle des suburbs.

Selon Gans, c’est Riesman qui lui fait rencontrer Meyerson et sa femme qui, à l’époque, travaillaient à la faculté de Planning de Chicago. De Meyerson, Gans aurait reçu une « merveilleuse formation en city planning<sup>98</sup>».



Riesman ne cherche pas à lancer les études sur les suburbs, pourtant il est bien à l'origine d'un mouvement – celui que nous étudions – qui fera boule de neige. S'il est le précurseur de ce champ de recherche, il en est surtout parti prenante. Il semble avoir tissé dès le début des liens très forts avec Meyerson, Glazer, Whyte, Gans et Berger ; il partage avec eux non seulement des idées mais aussi les espaces de l'université et de la recherche. Dans le graphique des institutions et des acteurs, Riesman tient une position centrale.

#### 5.4.2. EDWARD C. BANFIELD. ENTRE MEYERSON ET L'UNIVERSITÉ DE PENNSYLVANIE



Edward Banfield. Image prise de <http://edwardcbanfield.wordpress.com/>

Edward Christie Banfield, de formation politologue [political scientist], a travaillé longtemps à l'université de Chicago où il s'est fait connaître comme critique du gouvernement fédéral pour lequel il a travaillé pendant la période du New Deal. Né en 1916 à Bloomfield (Connecticut), il fait ses études avec Louis Wirth et Herbert Blumer à Chicago. C'est là qu'il fait la connaissance de Martin Meyerson et de Julius Margolis, deux étudiants très intéressés par le planning. En 1951, il présente à Chicago sa thèse doctorale qui, plus tard, inspirera *Government Project*<sup>99</sup>, un ouvrage polémique qui étudie l'expérimentation de Casa Blanca, une ferme communautaire établie par le gouvernement Roosevelt dans le désert d'Arizona pour réaménager la vie des citoyens les plus affectés par la dépression de 1929.

Après un long séjour à Chicago, Banfield rejoint en 1959, sollicité par Martin Meyerson, l'école de Gouvernement à Harvard. Il y participe au JCUS jusqu'en 1968. Il demeure à Harvard jusqu'à ce que son ami Meyerson l'invite, en 1972<sup>100</sup>, à faire partie de l'université de Pennsylvanie, mais il revient à Boston en 1976.

Banfield est particulièrement prolifique. Davantage connu par ses livres, il est cité pour plusieurs de ses idées, y compris l'étude sur l'appartenance politique des habitants des suburbs, la recherche sur une communauté rurale d'Italiens et l'analyse sur le gouvernement métropolitain. Avant d'entrer à l'université, Banfield est déjà reconnu pour ses publications dans les journaux et pour son engagement dans le gouvernement ; on peut dire que c'est un notable. Pour la période qui concerne l'analyse, Banfield est surtout un universitaire renommé.



Wood en appelle à Banfield pour *Government and Housing in Metropolitan Areas*<sup>101</sup>, son étude destinée à Action réalisée avec Morton Grodzins et publiée en 1958. Cette étude fait partie de la recherche soutenue par la Fondation Ford, et que le livre de Meyerson conclut. L'analyse de Banfield et de Grodzins attire l'attention sur l'appartenance politique de la population suburbaine. N'étant pas particulièrement critiques à l'égard des suburbs et leur population, Banfield et Grodzins, comme tant d'autres, s'accordent sur le fait que les habitants deviennent républicains une fois dans les suburbs. Ils ne condamnent pas pour autant le mouvement de la population vers les suburbs. Pour ces auteurs, le choix d'une maison suburbaine fait partie du système de « laisser-faire » états-unien, qui permet d'améliorer les conditions individuelles de vie.

Professeur à l'université de Chicago lorsque Gans y étudiait, Edward Banfield reste une référence importante pour lui. Gans mobilise les concepts de *The Moral Basis for a Backward Society*<sup>102</sup> de Banfield d'une manière particulière. Banfield y étudie une communauté semblable à celle qu'analyse Gans : un groupe d'Italiens de Montegrano, une zone rurale du sud de l'Italie, qui semble résister au progrès de la modernité. Gans se réapproprie les explications de Banfield pour présenter la société urbaine des West Enders, qui, comme celle de Banfield, ne présente pas de changements sociaux considérables. Gans estime que les communautés rurales de l'Italie du sud présentent des situations similaires à celles du West End<sup>103</sup>. Banfield est arrivé à des conclusions semblables à celles de Gans : les communautés ne se conforment pas forcément aux idées des planners, elles ont des caractéristiques propres à leur territoire et leur culture. Banfield appelle le terrain de son enquête « Les villagers », Gans lui a peut-être emprunté le terme. Il s'agit de la même population, mais située dans un espace urbain : ce sont des “urban villagers”. Gans examine d'autres concepts, plutôt des jugements de Banfield qu'il essaie à son tour de valider. Gans et Banfield se sont croisés à plusieurs reprises : d'abord au département de Sociologie de l'université de Chicago, ensuite au JCUS. Leur rencontre a sans aucun doute été l'occasion d'échanges d'informations exceptionnels.

La présence de Banfield dans le corpus de départ est également chez Meyerson. Ils ont mené leurs carrières de concert : leur relation a débuté dans les années cinquante à l'université de Chicago, s'est perpétuée durant les années soixante à Harvard, pour finir dans les années soixante-dix en Pennsylvanie. Ils sont couramment associés à travers le développement de recherches qui se complètent. Meyerson et Banfield sont les auteurs de *Politics, Planning and Public Interest*<sup>104</sup>, mentionné dans les pages précédentes, publié en 1955. Ils choisissent le sujet d'étude – le logement public à Chicago – en relation avec le travail de Meyerson alors en charge du bureau d'urbanisme de la Chicago Housing Authority. D'après la préface du livre, la majeure partie de l'analyse théorique a été faite par Banfield, tandis que la partie pratique issue des réunions a été conduite par Meyerson ; cela fait d'eux un tandem d'auteurs très productif<sup>105</sup>. Les conclusions de *Politics, Planning and Public Interest* sont très critiques à l'égard des politiques publiques du logement : entre autres, les auteurs critiquent fortement les procédures de ségrégation ethniques appliqués sur les habitants de la ville.

Sans entrer dans les détails, il est intéressant de se pencher sur les noms que les auteurs du livre remercient pour leur collaboration intellectuelle : Herbert Gans, Robert Mitchell, William L. C. Wheaton et Catherine Bauer, les trois premiers participent à l'IUS. On voit dans ces noms un réseau qui s'est créé depuis le début des années cinquante.

Le lien entre Meyerson et Banfield est constamment nourri par des collaborations professionnelles. Banfield est mentionné dans la préface du livre de Meyerson pour avoir aidé à la correction et à la relecture des trois premiers chapitres, dont ceux qui abordent les sujets qui le sont les plus chers. De plus, Banfield a participé à la recherche dirigée par Meyerson chez Action, qui aboutira à un livre écrit avec Morton Grodzins<sup>106</sup>. Dans l'étude faite pour Action, les auteurs proposent une solution d'aménagement urbain qui passe par la coopération entre les régions métropolitaines : Banfield et Grodzins suggèrent une forme de gouvernement métropolitain qui puisse régler les problèmes du planning de la région, un sujet largement traité à l'époque par d'autres auteurs tels que Gulick ou Wood.

Gulick cite aussi Banfield, quand il explique la simplification du gouvernement local lors de la réduction des fonctionnaires<sup>107</sup>. À ce propos, Gulick fait mention du travail de Banfield « sur l'influence politique à Chicago », en faisant référence au *Politics, Planning and Public Interest*, écrit à deux mains avec Meyerson, qui finit par dénoncer l'incompétence des agences municipales face aux problématiques prioritaires du logement.

Pour cette catégorie d'acteurs, on peut constater que l'université de Chicago eut une grande influence : la plupart des chercheurs y ont commencé leurs carrières quand ils ne les y ont pas continué. La proximité entre Gans, Banfield et Meyerson semble intéressante du point de vue des échanges intellectuels. Ils n'ont pas les mêmes thèmes de recherche, cependant ils se citent mutuellement et semblent nourrir leurs recherches des commentaires des uns et des autres. Banfield, à l'instar de Gans et Meyerson, fera plus tard partie du JCUS ; nous constatons qu'une partie du réseau s'est réfugiée dans ce centre. Nous ferons plus avant une analyse prosopographique du réseau.

Davantage universitaire que fonctionnaire, Banfield finit par s'impliquer en politique sous la présidence de Nixon, vers la fin des années soixante<sup>108</sup>. Il pourrait être assimilé aux notables, car son parcours n'est pas limité à l'université, mais, pendant la période qui nous intéresse, il est plus présent dans les universités.

## 5.5. LES ÉDITEURS

Cette catégorie définit les auteurs d'ouvrages qui ne sont pas cités pour leurs recherches mais

comptent en tant que directeurs éditoriaux. Un seul cas ressort de notre réseau de citations : William Dobriner et l'ouvrage collectif : *The Suburban Community*.

Le livre dont Dobriner est l'éditeur, a été encadré par le Hofstra College de New York, le plus grand collège privé des États-Unis. *The Suburban Community* est destiné aux étudiants de cette institution, pour la plupart habitants des suburbs de New York. Publié en 1958 par G. P. Putnam's Sons, l'ouvrage prend de l'importance lorsque Dobriner reconnaît l'étude des suburbs comme l'un des sujets majeurs des études urbaines, et reconnaît au livre le mérite d'avoir analysé les suburbs du point de vue social.

Le livre est divisé en trois chapitres, plus une introduction, et une conclusion – “Suburban Perspectives” –, signées par David Riesman. En plus de Riesman, d'autres chercheurs, appartenant au Centre d'étude du loisir de l'université de Chicago [Center for the Study on Leisure] soutenu par une bourse de la Fondation Ford, ont donné leurs textes. Ainsi, *The Suburban Community* rassemble des articles dont certains ont été écrits en exclusivité pour l'édition de Dobriner ; l'origine des chercheurs est aussi variée que la longueur de leurs textes<sup>109</sup>. Avec une seule édition, le livre édité par Dobriner essaye de montrer un autre visage des suburbs.

Certains de nos acteurs interviennent dans l'ouvrage, Robert Wood par exemple. Dans *Suburbia*, ce dernier fait à peine mention du livre, en citant l'article de Wendell Bell, qui est à l'époque professeur de sociologie à UCLA. Cet article – “Social Choice, Life Styles and Suburban Residence” – porte sur la structure de la famille chez les habitants des suburbs, et sert à Wood pour introduire la typologie de la population des suburbs. Wood lui-même participe au livre de Dobriner avec un article sur le gouvernement des suburbs. La variété des sujets exposés dans le livre répond aux objectifs de la publication : « Ce livre a pour but les suburbs en eux-mêmes, en tant que communauté générique, les forces de leur création, les formes manifestes et les processus internes<sup>110</sup>. »

Pour sa part, Berger associe *The Suburban Community* à la construction du mythe des suburbs, mais il le cite comme une des exceptions, à côté de David Riesman, de John Seeley et de Harlan Douglas (et son livre de 1925, *The Suburban Trend*), ainsi que ceux qui « n'ont pas encore été publiés » comme Robert Wood et *Suburbia*. Berger n'entre pas dans les détails pour décrire en quoi le livre de Dobriner est exceptionnel. Par contre, quelques pages plus loin, il mentionne un des articles pour appuyer ses idées sur les changements d'appartenance politique des habitants des suburbs. Harold Watter démontre dans “Levittown : A Suburban Community” que les Juifs de tradition démocrate ne changent pas d'appartenance politique en changeant de mode de vie en quittant la ville pour les suburbs<sup>111</sup>.

Parmi les auteurs du corpus, seul Mumford pense que la collection de textes rassemblée par Dobriner n'est pas vraiment intéressante : « Il s'agit d'une collection d'essais mais, comme

la plupart des livres contemporains de sociologie américaine, ils ne donnent que la perspective d'une seule génération, et non pas une compréhension perceptive de l'apparence physique des communautés<sup>112</sup>». Cette réflexion laisse entrevoir la diversité des interprétations sur le même ouvrage.

Meyerson le considère au contraire comme un livre de référence et l'insère dans ses « sources » sans autre explication. Dobriner n'est pas un spécialiste mais un compilateur, un éditeur, qui a su rassembler les gens autour d'un objet de recherche.

## 5.6. LES SATELLITES

Ce groupe comptabilise les auteurs – John Seeley et Amos Hawley – qui, même s'ils sont cités par le corpus d'auteurs originel, ne jouent pas un rôle important : leur rôle dans le réseau est d'être satellite. De plus, ils n'appartiennent pas aux grandes écoles et aux universités, ce qui, face aux réseaux, les exclut du groupe d'auteurs plus renommés. Cela ne signifie pas qu'ils se considèrent comme hors des groupes de recherche, mais ils restent en dehors des institutions et des centres de recherche. Ils sont donc placés à la périphérie de la grande planète du collègue invisible, comme des satellites nécessaires.

### 5.6.1. JOHN SEELEY, UN SOCIOLOGUE CANADIEN

John Seeley est bien connu dans les États-Unis des années cinquante. Né en 1913, Seeley étudie au Royaume-Uni et aux États-Unis et, en 1947, il rentre dans son pays natal pour prendre son premier emploi dans l'Association de santé mentale du Canada [Canadian Mental Health Association]. L'année suivante, il commence sa carrière en tant que professeur associé de sociologie à l'université de Toronto. C'est là qu'il dirige la recherche sur Crestwood Heights, un suburb construit entre 1948 et 1953 et dont le projet a été centré sur l'école et les services d'éducation de la communauté<sup>113</sup>. À la fin des années cinquante, entre 1957 et 1960, Seeley prend la direction de l'Alcoholism Research Foundation en Ontario ; en parallèle, il enseigne la sociologie à l'université de York. Quelques années passent avant que ne paraisse, en 1967, sa deuxième publication, *The Americanization of the Unconscious*<sup>114</sup>.

La présence de Seeley dans le réseau est assez particulière. Tout d'abord, il ne fait pas partie d'une institution ou d'un groupe états-uniens ; ensuite, son enquête ne porte pas sur le territoire états-unien. Cependant, dès le début du livre, il est facile de comprendre les relations nouées entre nos acteurs et cette publication.

En fait, seuls Wood, Berger, Mumford et Gans le citent par le biais de son livre *Crestwood Heights*. L'étude est cosignée par Alexander Sim et par Elizabeth Loosley, mais ces derniers ne sont presque jamais mentionnés. Bien que plusieurs ouvrages sur les suburbs aient été publiés aux États-Unis, nos auteurs préfèrent citer cet exemple canadien qui explique les relations des habitants d'un suburb avec les espaces institutionnels, et notamment avec l'école. La préface est signée par David Riesman : cette présence trace un lien direct avec les suburbs états-uniens. Riesman qualifie le livre de trop descriptif car il « nous met en relation avec les formes autant qu'avec les populations qui les habitent<sup>115</sup> ». Pour Riesman, le livre est une réussite non seulement du point de vue des résultats des enquêteurs mais aussi du point de vue de la capacité de la population à se laisser analyser et interviewer. Il trace un très bref parallèle entre le suburb étudié par Seeley et ses collègues et les suburbs états-uniens. À la fin de l'introduction, Riesman reconnaît le travail de l'équipe comme une réussite professionnelle, bien différent de celui que pratiquent leurs collègues sociologues états-uniens qui considèrent leur terrain d'études depuis une perspective « trop personnelle ». Le seul acteur mentionné dans l'introduction du livre, en plus de Seeley et de ses collègues, est William H. Whyte Jr.

Seeley est cité par Wood dès la cinquième page de *Suburbia*. Après une référence à Riesman, qui explique le conformisme des suburbs dans lesquels la « foule solitaire » est partout, Seeley et ses collègues sont introduits dans la narration pour rappeler que les banlieusards ne construisent pas leurs maisons en suivant leurs propres règles ou pour exprimer ce qui les caractérise. Leurs maisons répondent au contraire aux valeurs des constructeurs, et c'est pour cela que ces structures se ressemblent. Seeley est donc relié à Riesman, pour mettre l'accent sur ce que les intellectuels pensent ou écrivent sur les suburbs. C'est ainsi que chez Wood, Seeley rejoint le panthéon des critiques aux côtés de Riesman, de Whyte et de John Keats. Dans cette perspective, Wood décèle plusieurs coïncidences au sein des ouvrages qui parlent du « mythe des suburbs » : Whyte et Seeley, tous deux s'accordent à noter « the relentless time schedule of suburban life<sup>116</sup> ».

Berger, quant à lui, place également Seeley et ses collègues dans le panthéon des artisans du mythe des suburbs, également au côté de Riesman. Selon Berger, le mythe a été construit en négatif par William H. Whyte et John Keats entre autres, tandis que John Seeley et David Riesman, qui ont fait un travail de « sociologues », sont les exceptions du mythe, car ils ne considèrent pas les suburbs comme quelque chose de stérile. Berger qualifie le livre de Seeley de « meilleure étude des suburbs jamais faite<sup>117</sup> ».

Parmi ceux qui citent Seeley, seuls Gans et Meyerson mentionnent son article publié dans le *JAIIP*<sup>118</sup>. Cependant la relation qui lie Gans et Seeley est beaucoup plus profonde que celle de Seeley avec Meyerson. Pour Gans, ce n'est pas une citation en passant : Seeley est également inclus dans les remerciements. Seeley et ses coauteurs apparaissent également dans la bibliographie, dans l'index et dans les notes de bas de page. Les remerciements indiquent que Seeley a donné à Gans des conseils

pertinents pendant son travail de terrain. Seeley participe donc de diverses façons au livre de Gans. D'abord, Gans trouve certaines similarités entre les comportements qu'il découvre dans le West End et ceux découverts par Seeley à Crestwood Heights. C'est ainsi que Gans fait la transition entre sa recherche dans le centre-ville de Boston et le modèle des suburbs nord-américain. Il en va de même pour la comparaison tracée entre un des taudis étudiés par Seeley (enquête publiée dans le *JAIIP*) et le quartier du West End (considéré comme un quartier de classe inférieure [lower class]) ; ainsi que pour les procédures utilisées par Seeley dans l'étude de Redéveloppement à Indianapolis<sup>119</sup>. Bref, Gans connaît les recherches de Seeley, et il s'en est sans doute servi pour mettre en évidence que sur son terrain d'études, au centre-ville, peuvent se retrouver des comportements apparemment similaires à ceux des suburbs. Un autre point de comparaison s'établit non seulement du point de vue des résultats, mais aussi de la recherche en elle-même. Seeley a suivi la même méthode de recherche sur le terrain que Gans, celle de l'observation participante, et après quelques discussions partagées, ils sont arrivés à une conclusion majeure : le chercheur ne peut pas se compromettre émotionnellement avec son terrain de recherche. Nous le savons par les détails dévoilés par Gans lui-même sur l'écriture de son livre. Gans partage avec Seeley l'idée que les chercheurs doivent fixer une position par rapport à leurs recherches<sup>120</sup>.

Dans l'ouvrage de Meyerson, Seeley n'apparaît que dans la bibliographie. Les deux hommes se sont côtoyés quelque temps à l'université de Chicago, et ils ont tous deux été associés deux ans durant comme observateurs participants dans une recherche sur un quartier de taudis. À Chicago, Meyerson, Gans et Seeley se connaissent très bien et travaillent ensemble. Meyerson ne mentionne pas l'ouvrage de Seeley, mais seulement l'article publié dans le *JAIIP*.

Mumford ne fait pas de mention explicite de Seeley, sauf dans la bibliographie. L'enquête de Seeley ne prétend pas aborder les détails des suburbs, mais mettre en évidence certaines problématiques qui leur sont liées. Seeley reste un acteur de référence autant pour Mumford que pour le réseau. Malgré sa position excentrée par rapport aux centres de recherche et aux universités, il est au même niveau que des acteurs consacrés, mais il entretient également des relations amicales avec certains d'entre eux. Nous avons vu que certaines idées des ouvrages du corpus sont issues de *Crestwood Heights* de Seeley, ce qui fait de son livre l'une des publications qui a nourri le champ émergent de la mise en cause de l'Urban Planning aux États-Unis.

### 5.6.2. AMOS HENRY HAWLEY ET LES « AUTRES » UNIVERSITÉS AMÉRICAINES

Hawley est l'auteur de *Human Ecology* (1950), un livre très populaire chez les sociologues des années cinquante, résultant des pensées écologistes nées dans le département de Sociologie de l'université de Chicago. Pourtant la plupart des citations font référence à d'autres publications de Hawley. Né en 1910, Hawley est un sociologue à la formation diverse. Il commence sa carrière de professeur à la Michigan University, où il hérite des séminaires de son enseignant, Roderick McKenzie, après le décès



de ce dernier. De McKenzie, Hawley reprend les sources de l'écologie humaine du département de Sociologie de l'université de Chicago, notamment celles qu'enseigne Park. De 1951 à 1962, Hawley prend la direction du département de Sociologie de Michigan ; en 1966, il part pour Chapel Hill, le siège de l'université de Caroline du Nord. Il y enseigne jusqu'en 1976, année de sa retraite<sup>121</sup>. Il devient un satellite qui ne se rapproche jamais des grandes universités.



Amos Hawley. Image prise du Carolina Population Center, <http://www.cpc.unc.edu>

La pensée de Hawley est mise à part pour ses découvertes sur les mouvements des populations et des communautés dans les métropoles. Wood, par exemple, le cite pour ses articles écrits à deux mains avec Basil Zimmer, dans lesquels

les auteurs présentent deux approches statistiques de la métropole à partir des mouvements de population. Ils expliquent entre autres les variations des opinions des habitants des suburbs par rapport à leur déplacement<sup>122</sup>. Cela sert à Wood pour expliquer la diversité de la banlieue.

Mumford, de son côté, cite deux ouvrages parus à des dates différentes. Le premier – *The Changing Shape of Metropolitan America : Deconcentration since 1920* –, publié pour la première fois en 1937, est une analyse des régions métropolitaines qui essaie d'expliquer les modèles de croissance et de développement. Inclus également par Meyerson dans sa bibliographie, le livre est devenu un classique après plusieurs éditions. Le deuxième livre cité par Mumford – *Human Ecology : A theory of Community Structure* – étudie la théorie de l'écologie humaine afin de proposer ce que Hawley appelle « une théorie unifiée ». Décrit souvent comme celui qui a révisé et élargi les préceptes de l'école de Chicago<sup>123</sup>, Hawley déclare dans le texte son attachement, notamment avec Park, Burgess et McKenzie ; pourtant, cet auteur est resté en dehors de l'école et de ses recherches.

Pendant la période de notre étude, Hawley écrit un article dans le *JAIIP* mais il n'arrive jamais à intégrer l'*AIP*<sup>124</sup>. L'article présente une analyse quantitative des changements les plus constants de ce qui était appelé, dès 1900, les "Standard Metropolitan Areas" (SMA) : les espaces ouverts annexés aux grandes villes, associés au déplacement des populations.

Malgré les sujets de ses ouvrages et articles, et sa proximité avec Chicago et le *JAIIP*, Hawley reste à la périphérie des réseaux par rapport aux citations. On verra plus tard, dans la prosopographie, la façon dont le monde qui l'entoure se construit en dehors des grandes universités en dépit de la participation aux gouvernements de l'époque.

## 5.7. QUELQUES CONCLUSIONS SUR LES CATÉGORIES

La catégorisation des acteurs permet de comprendre leurs caractéristiques communes et de reconnaître les noyaux auxquels ils participent. Aucun des notables ne construit son réseau propre, car les institutions les rassemblent. Dans certains cas, on constate l'apparition de noyaux qui rassemblent des auteurs, certains plus vastes que les autres et formant des microréseaux dans le métaréseau du champ des études urbaines. Certains noyaux avaient déjà montré leur capacité à rassembler les gens, ainsi la revue *JAIIP*. Mais d'autres sont apparus essentiels pour les études urbaines : les instituts de recherche universitaires, les groupes de travail au sein du gouvernement, l'entreprise Time Inc. et ses publications, et les fondations, notamment la Fondation Ford.

D'autres citations fréquentes nous aident à découvrir de nouveaux membres du réseau, notamment des références que nous avons déjà repérées dans les analyses précédentes (Edmund Bacon, Coleman Woodbury, Carl Feiss, Henry Fagin, Robert Mitchell, Chester Rapkin). Ces acteurs sont déjà présents dans le réseau avant que l'analyse quantitative ne nous le prouve. Ils ont été cités par leur relation avec d'autres acteurs, pour plusieurs raisons, on peut donc penser que la base de notre réseau peut se renforcer avec ces noms. D'autres acteurs sont également mentionnés, entre autres par le biais des références historiques (Patrick Geddes), des références liées aux architectes « modernes » (Le Corbusier, F. Lloyd Wright), enfin, des références philosophiques (Lincoln Steffens ou Alexis de Tocqueville).

Une chose reste claire : aucun des auteurs ne peut être assimilé exclusivement au noyau central tandis que d'autres resteraient dans une position intermédiaire. Pour Bruno Latour, « les ressources sont toutes concentrées en quelques lieux – les nœuds – mais ces nœuds sont reliés les uns aux autres par des mailles ; grâce à ces connexions, les quelques ressources dispersées deviennent un filet qui semble s'étendre partout<sup>125</sup> ». Ainsi les dix auteurs de notre corpus sont que des acteurs au sein d'une nébuleuse beaucoup plus large définie autour de trois centres : les médias, les fondations et les instituts de recherche universitaire, tels que le JCUS et l'IUS. Ces trois noyaux se développent à des échelles différentes et ils sont complètement divergents quoiqu'ils peuvent échanger. Notre réseau compose une nébuleuse formée de trois masses passives. Le premier noyau, les médias, n'est pas facile à repérer car le gigantisme des États-Unis est proportionnel au nombre de médias. Par contre, pour les deux autres noyaux – les fondations et les instituts de la recherche –, la suite de la recherche s'avoue beaucoup plus réalisable.

## NOTES

- <sup>1</sup> Goodman, Percival et Paul. *Communitas: Ways of Livelihood and Means of Life*. New York : Columbia University Press, 1960.
- <sup>2</sup> Whyte, William Hollingsworth Jr. (ed.). *The Exploding Metropolis*. New York: Doubleday & Company, 1958, pp. 10-11.
- <sup>3</sup> Wood, Robert Coldwell. *Suburbia. Its people and their politics*. Boston: The Riverside Press Cambridge, 1958, pp. 45-46.
- <sup>4</sup> “[...] The city, from the beginning of the nineteenth Century on, was treated not as a public institution, but a private commercial venture to be carved up in any fashion that might increase the turnover and further the rise in land values.” In Mumford, Lewis. *The City in History*. New York : Harcourt, Brace, Jovanovich, 1961, p. 426.
- <sup>5</sup> Mumford, *ibid.*, p. 439.
- <sup>6</sup> Mumford, *ibid.*, p. 476.
- <sup>7</sup> Jacobs, Jane. *The Death and Life of Great American Cities*. New York: Vintage Books, 1961 (1992), p. 17.
- <sup>8</sup> Jacobs, *ibid.*, p. 18.
- <sup>9</sup> Une biographie extensive de Wirth a été écrite par Salerno, Roger A. *Louis Wirth: A Bio-Biography*. New York : Greenwood Press, 1987.
- <sup>10</sup> Scott, Mel. *American City Planning Since 1890*. Berkeley: University of California Press, 1969, pp. 310-311.
- <sup>11</sup> Wood, *Suburbia. Its People and their Politics*, *op. cit.*, p. 94.
- <sup>12</sup> Sur les “écoles de Chicago” voire la brochure “An introduction to the Chicago School of Sociology” dans [http://userpages.umbc.edu/~lutters/pubs/1996\\_SWLNote96-1\\_Lutters,Ackerman.pdf](http://userpages.umbc.edu/~lutters/pubs/1996_SWLNote96-1_Lutters,Ackerman.pdf), consulté le 19 août 2010. Sur les écoles de Chicago, voir aussi : Topalov, Christian (dir. avec B. Petit), “The Ghetto”, dans *La Ville des sciences sociales*, Paris, Belin, 2001.
- <sup>13</sup> Wirth, Louis. “Housing as a Field of Sociological Research”. *American Sociological Review*, 1947, vol. 12, no. 3, pp. 137-143.
- <sup>14</sup> 1) Housing as a social value, 2) Housing in relation to the community, 3) Housing and social policy. Wirth, Louis, *ibid.*, p. 137.
- <sup>15</sup> Wirth, Louis, *ibid.*, p. 142.
- <sup>16</sup> Hannerz, Ulf. *Exploring the City. Inquiries Toward and Urban Anthropology*. New York : Columbia University Press, 1980.
- <sup>17</sup> Wirth, Louis. *Community Life and Social Policy: Selected Papers*. Chicago : Chicago University Press, 1956 ; Grunsfeld, Ernest A. ; Wirth, Louis. “Plan for Metropolitan Chicago”. *Town Planning Review*, 1954, vol. 23-24.
- <sup>18</sup> Bauman, John F., entrée “Catherine Bauer” dans Goldfield, David (ed.), *Encyclopedia of American Urban History*. Thousand Oaks : Sage, 2007, pp. 73-74.
- <sup>19</sup> Birch, Eugénie Ladner. “An Urban View. Catherine Bauer’s Five Questions”. Krueckeberg, Donald A. (ed.). *The American Planner. Biographies and Recollections*. New York : Methuen, Inc., 1983, pp. 311-343.
- <sup>20</sup> Bauer, Catherine. *Modern Housing*. New York : Houghton Mifflin Company, 1934.
- <sup>21</sup> Oberlander, Peter, et Newbrun, Eva. *Houser. The Life and Work of Catherine Bauer*. Vancouver : University of

British Columbia Press, 1999.

<sup>22</sup> Scott, Mel. *American City Planning since 1890*, *op. cit.*, p. 548.

<sup>23</sup> Birch, Eugenie Ladner. "An Urban View. Catherine Bauer's Five Questions", *op. cit.*, pp. 311-343.

<sup>24</sup> Les livres et articles cités sont : *Modern Housing*, Boston 1934; "Housing in the United States". *International Labor Review*, 1945, July ; *Social Questions in Housing and Town Planning*, London, 1952 ; "Economic Progress and Living Conditions". *Town Planning Review*, 1954, January.

<sup>25</sup> Mumford. *The City in History*, *op. cit.*, p. 582.

<sup>26</sup> Voir l'autobiographie de Mumford, *Sketches from Life: The Autobiography of Lewis Mumford*. New York : Dial Press, 1982 ; voir également la biographie de Miller, Donald. *Lewis Mumford: A Life*. New York : Weldenfield & Nicolson, 1989.

<sup>27</sup> Coleman Woodbury n'a pas une bonne opinion d'Action. Dyke Brown de la Fondation Ford lui demande son opinion quant à la demande de bourse d'Action. À ce propos, Woodbury répond : "It was primarily a not group for building materials people, designed to encourage new home building as the real state market starts to fall off." Letter from Dyke Brown to Franklin M. Lindsay, subject Action, April 4, 1955. Dans Ford Foundation Archives, Reel 0164 grant files 55-226.

<sup>28</sup> Sears, Paul B. *Deserts on the March*. Norman : University of Oklahoma Press, 1935.

<sup>29</sup> Meyerson, Martin. "Preface". Oberlander, Peter, et Newbrun, Eva. *Houser. The Life and Work of Catherine Bauer*, *op. cit.*, pp. XI-XII.

<sup>30</sup> Les archives de Stein se trouvent à la Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell. Collection n° 3600. Des livres monographiques sur le travail de Stein nous ont donné quelques pistes sur sa biographie. Parmi les plus importantes, Parsons, Kermit Carlyle (ed.). *The Writings of Clarence Stein: Architect of the Planned Community*, Baltimore (Maryland) : Johns Hopkins University Press, 1998. Ce livre contient une bonne partie des documents de l'archive de Stein, des lettres et des données biographiques de l'architecte et urbaniste. Le livre inclut la liste complète des publications et des projets réalisés par Stein et son associé, Henry Wright. Parsons a également écrit un article sur le travail de Stein sur les Greenbelt Towns de la période de Roosevelt : "Clarence Stein and the Greenbelt Towns Settling for Less". *Journal of the American Planning Association*, 1990, vol. 56, Issue 2. Sur une monographie de la RPAA, voir Spann, Edward K. *Designing Modern America: The Regional Planning Association of America and Its Members*. Columbus : Ohio State University Press, 1996. D'autres informations sur Stein peuvent se trouver chez Lubove, Roy. *The Contributions of the Regional Planning Association of America*. Pittsburg : University of Pittsburg Press, 1963.

<sup>31</sup> Parsons, Kermit Carlyle (ed.). *The Writings of Clarence Stein: Architect of the Planned Community*, *op. cit.*, p. XXIII.

<sup>32</sup> Krueckeberg, Donald, (ed.), *The American Planner. Biographies and Recollections*, *op. cit.*, p. 23

<sup>33</sup> *Clarence Stein Collection*. Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection n° 3600, BOX 10 "Letter from Lewis Mumford, 1960".

<sup>34</sup> Whyte, *The Exploding Metropolis*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>35</sup> Mumford, *The City in History*, *op. cit.*, p. 497.

<sup>36</sup> Jacobs, *Death and Life*, *op. cit.*, p. 17.

<sup>37</sup> Jacobs, *Death and Life*, *op. cit.*, p. 375.

<sup>38</sup> Owen, Wilfred. *Cities in the Motor Age*. New York : The Viking Press, 1959, p. 168.

<sup>39</sup> Magat, Richard. *The Ford Foundation at Work. Philanthropic Choices, Methods and Styles*. New York and London : Plenum Press, 1979, p 56 et suiv.

<sup>40</sup> Ford Foundation Archives, Five year Grant for Brookings Institution. Reel 0117, grant n° 54-77.

<sup>41</sup> Gulick, Luther H., "The Next twenty-five years in government in the New York Metropolitan Region," *Metropolis in the Making*, 1955.

<sup>42</sup> La conférence fut complètement consacrée au transport, dont les six groupes de travail analysaient : « la relation entre les highways et les types d'usage du sol » ; « l'impact des highways dans la production de marchandises » ; « l'impact des highways dans le logement » ; « la place des highways dans le développement métropolitain » ; « faire du highway un outil pour le futur de la ville » ; et pour finir « le challenge de la ville de Hartford » (étude de cas).

<sup>43</sup> Titre et sous-titre de la conférence. "The new highways: challenge to the metropolitan region. As a subtitled the program of these symposium raised the question: how can we increase the efficiency and livability of our cities through the national highway program?", dans Owen, W., *Cities in the Motor Age*, *op. cit.*, introduction.



- <sup>44</sup> A propos de la conférence voir le résumé publié sous le titre “The city’s threat to open land”. *Architectural Forum*, 1958, vol. 108, no. 1. Voir également l’analyse sur l’achat des terrains dans Gonzalez, Margarita, “Suburbia against socialism. United States Proposals for the Metropolis of the 20<sup>th</sup> Century” dans *Urban Transformation. Controversies, Constrasts and Challenges. Conference proceedings*. 14<sup>th</sup> IPHS Conference, Istanbul, vol. 2, 2010, pp. 589-597.
- <sup>45</sup> Mitchell, Robert B., et Rapkin, Chester. *Urban Traffic: A Function of Land Use*. New York: 1954.
- <sup>46</sup> Hall, Peter. *Cities of Tomorrow: an Intellectual History of Urban Planning and Design in the Twentieth Century*. Oxford : Basil Blackwell, 1988, p. 360.
- <sup>47</sup> Birch, Eugenie Ladner. “Chester Rapkin: Planner, Teacher, Scholar”. *Journal of the American Planning Association*, 1988, vol. 54, no. 4, pp. 421-424.
- <sup>48</sup> Le numéro 3 de 1988 du *Journal of the American Planning Association* est entièrement consacrée à Chester Rapkin, figure centrale de l’urbanisme états-unien depuis les années cinquante.
- <sup>49</sup> Dunham, Allison. “Land use planning by Charles Haar. Review”. *Land Economics*, 1960, vol. 36, n° 3.
- <sup>50</sup> Toutes les données biographiques de Charles Haar ont été fournies par Thompson E. Potter, le secrétaire de la Harvard Law School (tpotter@law.harvard.edu).
- <sup>51</sup> Joint Center for Urban Studies of the Massachusetts Institute of Technology and Harvard University. *Final Report to the Ford Foundation*. December 31, 1970, pp. 13 et 14. Dans Ford Foundation Archives, Reel n°3006.
- <sup>52</sup> Stave, Bruce M. “A Conversation with Charles M. Haar. Urban History and the Great Society”. *Journal of Urban History*, 1998, vol. 25, n°1, pp. 75-93. Le discours du président Johnson consacré à la conservation de la beauté de la nature est prononcé le 8 février 1965. Dans Johnson, Lyndon B., (président), “Special Message to the Congree on Conservation and Restoration of Natural Beauty”, *Public Papers of the Presidents of the United States, Lyndon B. Johnson*. Containing The Public Messages, Speeches, and Statements of the President, 1965, Book I – January to May 31, 1965, Washington DC : United States Government Printing Office, 1966. Tiré de Corey, Steven H. et Lisa Krissoff Boeh (eds.). *The Amercian Urban Reader. History and Theory*. New York : Routledge, 2011, pp. 308-312.
- <sup>53</sup> “The city’s threat to open land”, *op. cit.*
- <sup>54</sup> “Zoning for Minimum Standards: The Wayne Township Case”. *Harvard Law Review*, 1953, April, et “In accordance with a Comprehensive Plan”, *Harvard Law Review*, 1955, May.
- <sup>55</sup> Haar, Charles. *Land-Use Planning. A Casebook on the Use, Misuse, and Re-use of Urban Land*. Boston, Toronto : Little, Brown and Company, 1959.
- <sup>56</sup> Jacobs, *Death and Life*, *op. cit.*, p. 308.
- <sup>57</sup> Taper, Bernard, “Charles Abrams, a Lover of Cities”. Krueckeberg, Donald A. (ed.). *The American Planner. Biographies and Recollections*, *op. cit.*, pp. 403-437 ; Henderson, Scott. *Housing and the Democratic Ideal: The Life and Thought of Charles Abrams*. New York : Columbia University Press, 2000.
- <sup>58</sup> *Charles Abrams Collection*. Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection n°3086; BOX 1.
- <sup>59</sup> Willian H. Whyte, “Are Cities Un-American?”. *Fortune*, September 1957.
- <sup>60</sup> Jacobs, *Death and Life*, *op. cit.*, p. 244
- <sup>61</sup> Jacobs, *Death and Life*, *op. cit.*, p. 322
- <sup>62</sup> Scott, Henderson, *Housing and the Democratic Ideal*, *op. cit.*
- <sup>63</sup> Dorman, Joseph. *Arguing the World: the New York intellectuals in their own words*. Chicago : University of Chicago Press, 2000.
- <sup>64</sup> Glazer, Nathan. “From Socialism to Sociology”. Berger, B.M. (ed.). *Authors of their own lives*. Berkeley : University of California Press, 1990, pp. 190-209.
- <sup>65</sup> *Arguing the World*, un film sur les intellectuels de New York. <http://www.pbs.org/arguing/nyintellectuals.html>
- <sup>66</sup> Alexiou, Alice Sparberg. *Jane Jacobs: Urban Visionary*. New Jersey: Piscataway, 2006, pp. 64-66.
- <sup>67</sup> Campisi, Paul J. “Ethnic Family Patterns: The Italian Family in the United States”. *American Journal of Sociology*, 1948, vol.53, pp. 443-449; Faj, Ianni. “The Italo-American Teenager”. *The Annals*, 1961, vol. 338, November, pp. 70-78.
- <sup>68</sup> Glazer, Nathan. “From Socialism to Sociology”, *op. cit.*, pp. 190-209.
- <sup>69</sup> Glazer, Nathan. *American Judaism*. Chicago : University of Chicago Press, 1957.
- <sup>70</sup> Glazer, Nathan. “The School as an Instrument in Planning”. *Journal of the American Institute of Planners*, 1959, vol. 25, n°4, pp. 196-199.
- <sup>71</sup> Les archives personnelles de Joseph S. Clark se trouvent à l’université Harvard. Voir <http://www.harvardsquare->

library.org/unitarians/clark\_j.html; et également un blog sur la thèse de doctorat de Christopher Wink où il étudie le rôle du parti républicain dans la ville de Philadelphie : <http://thesis.christopherwink.com/>. Et également dans les archives de la ville de Philadelphie : <http://www.phila.gov/phils/docs/inventor/graphics/archser/S060-2.htm>

<sup>72</sup> Esposito, Virginia M. (ed.). *Conscience & Community. The Legacy of Paul Ylvisaker*. New York : Peter Lang, 1999.

<sup>73</sup> Magat, Richard. *The Ford Foundation at Work. Philanthropic Choices, op. Cit.*

<sup>74</sup> Magat, Richard, *ibid.*, p. 119 et suiv.

<sup>75</sup> Ylvisaker, Paul. "Innovation and Evolution: Bridge to the Future Metropolis". Meyerson, Martin; Terrett, Barbara and Ylvisaker, Paul (eds.). "Metropolis in Ferment," in *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 1957, vol. 314. Nov.

<sup>76</sup> "Some say we should not try that the classic image by which we measure the apparent aesthetic and cultural mediocrity of our cities is both dangerous and illusory." Ylvisaker, *ibid*, p. 164.

<sup>77</sup> Les experts qui écrivent, en dehors des éditeurs du numéro sont : Margaret Mead, Raymond Vernon, Wilfred Owen, Philip M. Klutznick, Nelson N. Foote, Luther Gulick, Lyle C. Fitch, Frank P. Zeidler, Wallace Sayre, Carl J. Friedrich, William Holford, Willo van Moltke et Edmund N. Bacon, John E. Burchard, David Riesman, Julia J. Henderson.

<sup>78</sup> Ylvisaker, Paul. "Criteria for a 'proper' areal division of powers". Maass, Arthur (ed.). *Area and Power. A Theory of Local Government*. Glencoe (Ill) : The Free Press, 1959.

<sup>79</sup> Interview with Paul Ylvisaker, for the Ford Foundation Oral History Project. Cambridge Massachusetts, September 23, 1973. Interviewer : Charles T. Morrissey.

<sup>80</sup> Voir Magat. *The Ford Foundation at Work. Philanthropic Choices, Methods and Styles, op. cit.*, et Nielse. *op. cit.*

<sup>81</sup> Les informations sur la biographie de Raymond Vernon restent dispersées dans les archives de Harvard. Un résumé de sa vie a été publié lors de son décès dans la *Harvard Gazette* du 23 septembre 1999. Récupéré le 20 juin 2010, <http://news.harvard.edu/gazette/1999/09.23/vernon.html>. Aucun travail biographique n'a été fait, et les informations restantes sont liées seulement avec ses ouvrages.

<sup>82</sup> Hoover, Edgar M., et Vernon, Raymond. *Anatomy of a Metropolis: The Changing Distribution of People and Jobs with the New York Metropolitan Region*. Cambridge (Mass.) : 1959, cité comme une partie d'une étude plus large : Vernon, Raymond, *Metropolis: 1985*, New York : 1960. Cité comme une série d'études détaillées, qui peuvent être comparées à celui de Thomas Adams et ses associés sur la région de New York. Mumford, L. *The City in History, op. cit.* p. 630.

<sup>83</sup> Vernon, Raymond (dir.), Max Hall (ed.), "New York Metropolitan Region Study", Dans Hoover, Edgar M., et Vernon, Raymond. *Anatomy of a Metropolis*. New York : Anchor Books, 2<sup>e</sup> édition, 1962. Première édition par Harvard University Press, 1959.

<sup>84</sup> Voici la série des neuf publications : 1) *Anatomy of a Metropolis*, Edgar M. Hoover et Raymond Vernon ; 2) *Made in New York*, by Roy B. Helfgott, W. Eric Gustafson et James M. Hund, avec une introduction de Max Hall ; 3) *The New-comers* by Oscar Handlin ; 4) *Wages in the Metropolis*, by Martin Segal ; 5) *Money Metropolis* par Sidney M. Robbins et Nestor E. Terleckyj, avec la collaboration de Iron O. Scott Jr. ; 6) *Freight and the Metropolis* par Benjamin Chinitz ; 7) *One-tenth of a Nation* par Robert M. Lichtenberg, avec des suppléments d'Edgar M. Hoover et de Louise P. Lerda ; (8) *1400 Governments* by Robert C. Wood ; 9) *Metropolis* de Raymond Vernon.

<sup>85</sup> Vernon, Raymond. *Metropolis: 1985*. New York : 1960. D'après le "Foreword" signé par Edward S. Mason, de la Graduate School of Public Administration de l'université Harvard.

<sup>86</sup> Lettre de Paul Ylvisaker à Raymon Vernon sur les conférences donnés par Vernon sous le titre "The First New York Metropolitan Regions Conférence", sur l'étude de la région métropolitaine de New York, organisée entre le 26 février et le 1<sup>er</sup> mars 1961, Ylvisaker écrit : "I still think the most serious urban problem is that of 'morality' – one group imposing its problems and solutions in another". Signé le 21 mars, 1961. Ford Foundation Archives, Reel n°0158, Grant n° 60-323

<sup>87</sup> Wood, Robert C., et Almendinger, Vladimir V. *1400 Governments: The Politic Economy of the New York Metropolitan Region*. Cambridge : Harvard University Press, 1961.

<sup>88</sup> Riesman décide de titrer "Becoming an Academic Man", à l'article demandé par Bennet Berger pour le livre qui collecte indices biographiques des sociologues états-uniens les plus reconnus de la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Berger, B. M. (ed.). *Authors of their Own Lives*. Berkeley : University of California Press, 1990, pp. 22-74.

<sup>89</sup> Riesman, David. "Becoming an Academic Man", *op. cit.*, p.35

<sup>90</sup> Voir *supra*, Nathan Glazer, p. xxx.

<sup>91</sup> Riesman, David. "The Suburban Dislocation". *Annals of the American Academy of Politic and Social Science*, 1957, November .



<sup>92</sup> Goodman, Percival et Paul. *Communitas: Ways of Livelihood and Means of Life*, *op. cit.*

<sup>93</sup> “Obviously an attempt to summarize a school of thought numbering disciples with such a different backgrounds and perspectives does disservice to the views of each individually. I have tread, however, to select the common elements involved and to emphasize what I interpret to be their major conclusions, *i.e.*, the “newness” of the modern American character, its basic orientation to Group life, and the apparent disappearance of individuality variously defined.” Wood, *Suburbia*, *op. cit.*, pp. 303-304.

<sup>94</sup> Wood, *ibid.*, p. 291.

<sup>95</sup> “David Riesman se pose la question : “What will happen to the worker when he has his ‘nice little modern home?’”. Chinoy, Eli. *Automobile Workers and the American Dream*, p. xx. Cité dans Berger, B., *Working Class Suburbs*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>96</sup> Topalov, Christian. “Traditional Working-Class Neighborhoods: An Inquiry into the Emergence of a Sociological Model in the 1950s and 1960s”. *Osiris*, 2003, n°18, pp. 212-233.

<sup>97</sup> Gans, Herbert. “Relativism, Equality, and Popular Culture”. Berger, Bennet M. (ed.), *Authors of Their Own Lives*. *Op. cit.*, pp. 441 et 442.

<sup>98</sup> Gans, Herbert, *ibid.*, p. 442.

<sup>99</sup> Banfield, Edward C. *Government Project*. Glencoe (Ill.) : Free Press, 1951.

<sup>100</sup> Plusieurs monographies sur Edward Banfield existent. D’abord, lors de son décès, le Henry Salvatori Center organisa un colloque entièrement consacré à Banfield, d’où la publication: *Edward C. Banfield: An Appreciation*, 2003, et notamment l’article de James Q. Wilson, “A Connecticut Yankee in King Arthur’s Court: A Biography” et “A Farewell to Edward Banfield on His Departure from Chicago” par Leo Strauss. Kevin R. Kosar, un de ses élèves à l’université Harvard, a créé une page web entièrement dédiée à Banfield à l’adresse : <http://edwardcbanfield.wordpress.com/>, elle contient entre autres deux enregistrements audio où Banfield est interviewé par l’auteur du blog.

<sup>101</sup> Banfield et Grodzins. *Government and Housing in Metropolitan Areas*. New York : McGraw-Hill, 1958.

<sup>102</sup> Banfield, Edward C. *The Moral Basis of a Backward Society*. Glencoe (Ill.) : The Free Press, 1958.

<sup>103</sup> Gans, H., “Relativism, Equality, and Popular Culture”, *op. cit.*, p. 203.

<sup>104</sup> Banfield, Edward C., et Meyerson, Martin. *Politics, Planning and the Public Interest*. Glencoe (Ill.), The Free Press, 1955.

<sup>105</sup> Kesler, Charles R. (dir.). *Edward C. Banfield, An Appreciation*, *op. cit.*

<sup>106</sup> Grodzins est un auteur très connu dans le domaine de la politique urbaine des années cinquante et soixante. Ses ouvrages – *Americans Betrayed* (1949) et *The Metropolitan Area as a Racial Problem* (1958) – en font un auteur indispensable pour les études politiques et urbaines de l’époque.

<sup>107</sup> Gulick, Luther Halsey. *The Metropolitan Problem and American Ideas*. New York : Alfred A. Knopf, 1962, p. 96.

<sup>108</sup> Wilson, James Q., “A Connecticut Yankee in King Arthur’s Court: A Biography”, in Kesler, Charles R. (dir.). *Edward C. Banfield, An Appreciation*. The Henry Salvatori Center for the Study of Individual Freedom in the Modern World, Henry Salvatori Center Monograph, New Series, n°3, April 2002, p. 106.

<sup>109</sup> Les auteurs sont : Leo F. Schnoire de l’université de Californie ; Donald J. Bogue et Otis Dudley Duncan du Population Research and Training Center de l’université de Chicago ; Albert J. Reiss, Jr., de la Vanderbilt University ; Walter T. Martin, de l’université d’Oregon ; Ernesto R. Mozrer de l’université de Northwestern ; James D. Tarver du Oklahoma A and M College ; William H. Form du Michigan State College ; Wendell Bell de l’université de la Californie ; Benjamin Fine de l’université de Yeshiva ; Arnold M. Rose, Frank J. Aelsek et Lawrence R. McDonald de l’université du Minnesota. Le dernier chapitre est signé par David Riesman avec un article original également parrainé par le Centre de loisir à Chicago et la Fondation Ford. La plupart des textes sont des extraits des livres, c’est le cas de Harlan P. Douglas et un extrait de *The Suburban Trend*, écrit dans les années vingt. Il y a quelques exceptions publiées pour la première fois dans le livre, comme l’article de Sylvia Fleis Fava du Brooklyn College, “Contrasts in Neighboring: New York City and a Suburban County”, un texte présenté dans la conférence annuelle de l’American Sociological Society ; l’article de Dobriner, “Local and Cosmopolitan as Contemporary Suburban Character Types” ; le texte de Robert C. Wood du Massachusetts Institute of Technology, “The Governing of Suburbia” ; William N. Leonard du Hofstra College, “Economic Aspects of Suburbanization” ; Philip H. Enid de l’université de Chicago, “Leisure in the suburbs: research prolegomenon” ; Harold I. Wattel du Hofstra College, “Levittown: a suburban community” ; Charles E. Stonier du Hofstra College, “Problems of Suburban Transport Services” ; et les articles de Rolf Meyerson et de Robin Jackson de l’université de Chicago, “Gardening Suburbia” ainsi que celui de Henry Fagin de la Regional Plan Association avec un article original, “The Suburban Sadness”, les deux derniers encadrés par le Centre d’études du loisir de l’université de Chicago, généreusement soutenu par une bourse de la Fondation Ford.

<sup>110</sup> “This present volumen has as its principal focus the suburb itself, as a generic community type, in the forces of its creation, its manifest forms, and its internal processes.” Dobriner, W. *The Suburban Community*. New York : G.P. Putnam’s Sons, 1958, préface.

<sup>111</sup> Berger, Bennet. *Working Class Suburb: A Study of Auto Workers in Suburbia*. Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 1960, p. 30.

<sup>112</sup> “Representative collection of essays: but like most contemporary American sociology with a one-generation perspective, and with no perceptive understanding as yet of the physical aspects of community.” Mumford, *The City in History*, *op. cit.*, p. 591.

<sup>113</sup> Seeley, John R., Sim, Alexander et Loosley, Elizabeth. *Crestwood Heights: a Study of the Culture of Suburban Life*. New York : John Wiley, 1956.

<sup>114</sup> Les archives de Seeley se trouvent à la York University, John Seeley Fonds, Inventory n°F0405. Un résumé de sa biographie peut être lu sur une page web des archives : <http://archivesfa.library.yorku.ca/fonds/ON00370-f0000405.htm>. Un hommage de ses confrères a été publié dans <http://www.utpsychiatry.ca/centenary/vignette/Dec07-Vig6-MidCentury-SocScientists.pdf>. Les deux archives ont été consultées en octobre 2010.

<sup>115</sup> Seeley, *Crestwood Heights*, *op. cit.*, p. v-xv.

<sup>116</sup> Wood, *Suburbia*, *op. cit.*, pp. 6 et 304.

<sup>117</sup> “I mean only today that the reports we have had so far are extremely selective; they are based, for the most part, upon life in Levittown, New York; Park Forest, Illinois; Lakewood, near Los Angeles; and, most recently (the best study so far), a fashionable suburb of Toronto, Canada.” Berger, *Working Class Suburbs*, *op. cit.* (1961), p. 11.

<sup>118</sup> Seeley, John. “The Slum: Its Nature, Use and Users”. *Journal of the American Institute of Planners*, 1959, vol. 25, n°1, pp. 7-14.

<sup>119</sup> Seeley, John at associées. “Redevelopment: Some Human Gains and Losses”. *Community Surveys Inc.*, Indianapolis: Community Surveys, Inc., 1956.

<sup>120</sup> Seeley, John, “We hidden Persuaders: Social Thought and Politicis,” and address to the National Federation of Canadian University Students, McMaster Unviersity, Toronto: York University, 1961, mimographe.

<sup>121</sup> Kasarda, John D., “Amos Hawley: Pioneer in Human Ecology”, dans *Footnotes*, 2009, vol. 37, no. 8., Récupérée le 20 novembre 2010 [http://www.asanet.org/footnotes/nov09/hawley\\_1109.html](http://www.asanet.org/footnotes/nov09/hawley_1109.html), D’autres informations biographiques se trouvent sur le site internet de l’American Sociological Association, [http://www.asanet.org/about/presidents/Amos\\_Hawley.cfm](http://www.asanet.org/about/presidents/Amos_Hawley.cfm).

<sup>122</sup> Wood cite les “articles” de Basil C. Wimmer et Amos H. Hawley sur les comportements des habitants de la region métropolitaine de Flirt, dans les revues *Public Administration Review* (Autumn, 1956) et *Land Economics* (November, 1956). Wood, pp. 12 et 305.

<sup>123</sup> Dans la page web du Journal de l’université de la Caroline du Nord, <http://uncnews.unc.edu>, récupéré le 20 octobre 2010.

<sup>124</sup> Hawley, Amos. “The Incorporation Trend in Metropolitan Areas, 1900-1950”. *Journal of the American Institute of Planners*, 1959, vol. 25, n°1, pp. 41-45.

<sup>125</sup> Latour, Bruno. *La Science en action*. Paris : La Découverte, 1989.



# CHAPITRE SIX

LES FONDATIONS, LES INSTITUTS UNI-  
VERSITAIRES ET LEURS RÔLE DANS  
LA CRITIQUE DE L'URBAN PLANNING



## CHAPITRE SIX

### 6. LES FONDATIONS, LES INSTITUTS UNIVERSITAIRES ET LEURS RÔLES DANS LA CRITIQUE DE L'URBAN PLANNING

Dans les pages précédentes, nous avons vu comment les auteurs mobilisés dans les textes de notre corpus principal engendraient les noyaux d'un réseau intellectuel plus large que les individus. Ces noyaux sont notamment les fondations avec, en tête, la Fondation Ford ; ensuite le *Journal of the American Institute of Planners* (JAIP), le moyen de communication de l'American Institute of Planners (AIP) ; et, pour finir, deux centres de recherche urbaine, l'Institute of Urban Studies (IUS) de l'université de Pennsylvanie et le Joint Center for Urban Studies (JCUS), de l'université d'Harvard et du Massachusetts Institute of Technology (MIT). La fondation ne concentre ni les personnes ni les recherches, mais elle les fait bénéficier de bourses. Quant à l'AIP, l'IUS et le JCUS, ces noyaux rassemblent les personnes autant que les recherches. Plus importante encore est la Fondation Ford qui les soutient et leur permet de fonctionner financièrement. Ces microréseaux du métaréseau des études urbaines sont alors associés à la fondation. Cette partie de la thèse envisage d'expliquer ces microréseaux et de décrire leur importance.

Étant donné que le JAIP est l'un des noyaux qui concentre le plus d'acteurs, le journal officiel de l'AIP est une pièce fondamentale pour faire appel aux fondations afin de soutenir la recherche urbaine.

#### 6.1. L'AMERICAN INSTITUTE OF PLANNERS ET SON JOURNAL

L'American Institute of Planners se définit à l'époque comme un organisme consacré à l'étude

et l'avancement de l'art et la science de l'urbanisation et de l'aménagement de la ville, de la région, de l'État et de la nation. Les activités de l'institut comptent, entre autres, le développement d'un corpus de connaissances sur la profession, l'échange d'informations à travers des publications et des débats organisés, le développement de la profession et de la théorie à travers l'éducation de ses membres et du public en général, et l'établissement et le soutien des compétences professionnelles<sup>1</sup>.

L'American Institut of Planners de l'American City Planning Institut est issu de la neuvième conférence sur le City Planning qui s'est tenue à Kansas City en 1917, où l'un des premiers sujets discutés concernait les détails techniques de la nouvelle science de l'urbanisme (City Planning). En 1934-1935, l'American City Planning Institut (ACPI) se réorganise et adopte une nouvelle constitution avec des propositions plus générales. Après des discussions théoriques sur l'usage du City Planning dans les villes, en 1939, l'institut se rebaptise American Institute of Planners. À partir de ce jour, l'institut accueille beaucoup plus de membres, et c'est encore plus vrai au lendemain de la guerre ; ainsi, en 1967, avec la croissance urbaine et la prolifération des professionnels de l'urbanisme, l'institut compte presque 3 700 inscrits<sup>2</sup>.

En effet, l'AIP sélectionne les membres à partir des votes de ceux qui sont déjà inscrits. Dans les chapitres précédents, nous avons noté la présence des professionnels relevant de différentes disciplines. L'AIP commence à s'agrandir d'une façon particulière dès les années cinquante, quand il y a une forte demande pour adhérer à l'AIP. Se pose alors la question du processus de sélection des membres, ainsi que les questions sur la profession de planner urban. L'AIP exige dès lors « des examens oraux et écrits pour être admis en tant qu'associé ou que membre officiel<sup>3</sup> ».

Ainsi, à la fin de notre période d'étude, l'AIP est l'institut qui rassemble le plus d'acteurs répertoriés dans le réseau. Nous avons sélectionné des professionnels extérieurs aux mondes de l'urbanisme et de l'architecture, et ils ont presque tous fini par y participer, d'une façon ou d'une autre. Ils font partie de l'institut soit par le biais d'une participation dans le JAIP, soit pour avoir été membre de l'Institut. Cependant l'AIP ne se reconnaît pas comme une entité critique. Le fait de rassembler la plupart des acteurs étudiés ne garantit pas que tous partagent le même avis sur les mêmes sujets ; bien au contraire, l'institut rassemble des professions et des positions variées. De même, les générations ainsi que leurs sujets de débat sont diverses.

Si les acteurs que nous avons répertoriés comme faisant partie du réseau ne sont pas tous des planners, la question est de savoir comment devenir un planner reconnu par l'AIP. En fait, la profession de planner elle-même n'est pas considérée comme un métier par l'Internal Revenue Bureau, agence chargée de valider officiellement toutes les professions. Cela explique pourquoi l'institut tente de définir, par des conférences et des articles, la profession de planner.



Selon l'AIP, tous ses membres sont des professionnels du planning. À leurs yeux, le développement de la profession suit sa pratique. Les membres de l'institut peuvent donc être en principe des ingénieurs civils ou des architectes, ainsi que des sociologues ou des politologues. Malgré la résistance du gouvernement fédéral à admettre le planner comme un professionnel, l'institut l'assure, et cela semble plus que suffisant.

La légitimation de ses membres au sein de l'institut semble également décisive. En effet, l'AIP organise, en interne, dès sa création, des conférences annuelles, ainsi que la tenue de conférences hors de l'institut. Les conférences internes permettent d'aborder les débats essentiels pour la profession. Pour notre enquête, c'est l'indice d'un des mécanismes générateurs de la critique de l'Urban Planning dans la période étudiée. Au cours des conférences, les acteurs se rencontrent et échangent leurs différents points de vue. Il est difficile de mesurer l'importance de chaque conférence, cependant, celle qui s'est déroulée en 1950, marque le début des débats du questionnement sur l'Urban Planning, stimulée par le Housing Act de 1949 ainsi que par la carence de centres de recherche urbaine.

### **6.1.1. LA CONFÉRENCE ANNUELLE DE L' AIP EN 1950. LA GENÈSE DE LA CRITIQUE**

Les conférences annuelles au sein de l'institut sont des rencontres où seuls les membres de l'institut y participent et invitent des individus en lien avec le sujet de discussion. Les thèmes changent chaque année, tout comme les intervenants. Dans les conférences annuelles, les membres représentent leurs États. Chaque État a le droit d'intervenir ainsi que les membres honoraires.

En 1950, les États n'étaient pas tous représentés à l'AIP. La plus ancienne de toutes les représentations est celle de la Massachusetts Federation of Planning Boards fondée en 1915 ; suivie par la Ohio Planning Conference (1919) et le Southern Planning Congress (1924), qui représentait l'État de Californie. Les sociétés de New York et New Jersey apparaissent dans les années trente ; et celles de l'Arizona, du Michigan et du Connecticut dans les années quarante. En 1950, seules sept délégations étaient organisées – New Hampshire, Texas, Virginie, Floride, Iowa, Pennsylvanie et Californie du Sud. Mais le reste des organisations verra le jour au cours des années suivantes. À la fin de la même décennie, furent fondées les groupements du Wisconsin, du Minnesota, de l'Indiana et du Mississippi. Dans les années soixante, les dernières associations créées sont celles de Rhode Island, du Tennessee, de l'État de Washington, de la Virginie occidentale, du Kentucky et du Missouri. La société du Maine est l'ultime à être fondée en 1967<sup>4</sup>.

Chaque année, se tiennent des rendez-vous, auxquels seuls sont conviés les membres du Board of Governors, pour débattre des problèmes de l'organisation et de la profession. Lors de ces rendez-vous, les membres de l'institut proposent des sujets de débats mais les thèmes de discussion restent

plus au moins les mêmes : Planning Education, Planning Research, Planning Practice, etc. À l'époque, ils s'interrogent non seulement sur la pratique de l'urbanisme, mais sur l'éducation et sur la formation auxquelles sont parvenus les urbanistes à la fin de leurs études. Ces préoccupations trouvent un écho dans le *JAI*.

Les débats issus de cette conférence sont publiés dans *Planning, Selected Papers from the National Planning Conferences*. Cette publication débute en 1957, et elle prend la suite d'une publication moins régulière, *l'American Planning and Civic Annual*, publiée entre 1951 et 1956. Ces deux publications ne sont distribuées qu'aux membres de l'Institut. La conférence de 1950 sera publiée en dehors de l'Institut, et ses conclusions seront sans doute à l'origine de la parution de *l'American Planning and Civic Annual*.

Tout au début des années cinquante, les actes des conférences mettent en évidence la nécessité de faire de la recherche en City Planning. Ces discussions sont apparues lors de la déclaration du Housing Act de 1949, par lequel la rénovation urbaine prend une importance jusqu'alors peu mesurée. La conférence de l'AIP de 1950, qui se déroule à Cambridge, se concentre justement sur ce Housing Act, voté l'année précédente, qui exigeait la formation des city planners et en conséquence la création de nouveaux centres de formation. Catherine Bauer, vice-présidente de la National Housing Conference, fait référence au manque de responsabilité des city planners, ainsi qu'à l'absence de recherches sur les problématiques urbaines<sup>5</sup>. En même temps, quelques membres de l'Institut déposent à la Fondation Ford une demande de financement pour soutenir « une recherche de base sur l'environnement urbain<sup>6</sup> ». Pour Bauer et pour d'autres « actionists » (ainsi nommés par Mel Scott), la recherche urbaine était plus que nécessaire et, pour cela, il fallait faire appel à plusieurs disciplines à la fois. Leur proposition visait à ne pas centraliser la recherche dans une institution unique, mais plutôt à encourager la création de plusieurs institutions<sup>7</sup>.

Selon Mel Scott, ce moment marque le début d'un mouvement qui a impliqué plusieurs intellectuels dans les problématiques urbaines<sup>8</sup>, et Catherine Bauer est le centre de ce mouvement. Elle est la porte-parole d'une partie des planners et des universitaires, et la première à mettre en question les méthodes de la recherche urbaine, notamment à un moment où les sciences sociales ont acquis plus de compétences. Bauer précise lors de son intervention que les sciences sociales peuvent offrir d'autres perspectives à l'étude des populations ainsi qu'à celle des conséquences de l'étalement urbain dans l'environnement<sup>9</sup>. Elle se pose de plus la question fondamentale de la pratique des planners : quelle est la meilleure façon de dessiner une ville et de comprendre ce que les habitants en attendent<sup>10</sup>?

Ainsi, Catherine Bauer soulève toute une série des questions sur la recherche urbaine, surtout en ce qui concerne la profession. En 1954, Martin Meyerson écrit un article dans le *JAI* dans lequel il fait écho aux interrogations de Bauer, en se posant la question de l'efficacité de la recherche en City

Planning, monopolisée, selon lui, par les chercheurs scientifiques en sciences sociales [social scientists<sup>11</sup>]. À l'instar de Bauer, Meyerson souligne la nécessité de soutenir la recherche urbaine. La difficulté ne sera résolue que lorsqu'on portera autant d'attention aux chercheurs en planning qu'aux chercheurs d'autres disciplines. En effet, le city planner désireux de faire de la recherche ne peut rester à l'université ; il doit trouver un soutien économique ailleurs, qui puisse lui procurer davantage de ressources et de tranquillité pour arriver à de bons résultats.

Les membres de l'AIP demandent à nouveau à la Fondation Ford de conforter une organisation formée par un groupe d'instituts de recherche enrichis par la présence de différentes disciplines et rassemblés dans un seul but : se pencher sur les problématiques urbaines<sup>12</sup>. Cependant, à ce moment-là, personne à la Fondation Ford ne s'intéressait à un tel sujet. Il a fallu attendre l'arrivée de Henry T. Heald et de son directeur des Public Affairs, Paul Ylvisaker qui marque un changement des politiques de la fondation, tel que nous l'avons remarqué dans l'analyse des citations.

Parallèlement à l'appel lancé par Bauer, l'école de Fine Arts de Pennsylvanie, avec, à sa tête, le planner G. Holmes Perkins, commence à modifier son cursus en fonction des nouvelles questions associées aux professions de l'architecture et de l'urbanisme. L'Institute for Urban Studies est fondé en 1951, un an après l'arrivée du nouveau doyen de l'école. Membre actif de l'AIP depuis les années trente, Perkins a été également le rédacteur en chef du *JAIIP* dans les années cinquante, ainsi qu'un participant à la conférence annuelle de 1950.

La Fondation Ford est sans doute la première à être évoquée dans cette entreprise de recherche. Elle était la plus puissante, la plus à même de répondre à cet appel. Trois programmes de la fondation ont été établis pour soutenir la recherche urbaine. On verra que la Fondation Ford semble avoir plus de capacité d'action que ses consœurs Rockefeller et Sears. En pointe dans le soutien aux recherches urbaines, le rôle de cette dernière sera déterminant pour les autres fondations et instituts qui verront le jour.

## 6.2. LA FONDATION FORD

La Fondation Ford n'est pas la première ni la seule à soutenir les recherches en études urbaines ; le rôle des fondations privées dans la pratique des planners a une longue histoire<sup>13</sup>.

L'activité de la Fondation Ford débute en 1936, sous la direction d'Edsel Ford, le fils de Henry Ford, le créateur de la compagnie automobile. Au début de la fondation, les bourses n'étaient destinées qu'aux établissements américains ; la politique de soutien économique était donc très étroite. La fondation dépensait en moyenne 1 million de dollars par an, et la plupart

des programmes soutenus étaient situés à Michigan, siège de l'entreprise<sup>14</sup>. En 1950, la fondation commence à soutenir les établissements en dehors du territoire états-unien.

En effet, la fondation change de politique au cours des années cinquante. Les études sur l'organisme notent le commencement d'une nouvelle période<sup>15</sup>. Au cours de l'année 1955, avec la nouvelle présidence de Henry Townley Heald, la fondation élargit son portfolio de bourses ainsi que ses politiques de financements<sup>16</sup>. Heald venait du milieu universitaire et il était très attiré par les affaires internationales ainsi que par l'architecture et l'urbanisme. Ancien président de l'Illinois Institute of Technology à Chicago (IIT) entre 1940 et 1952, Heald est à l'origine de la construction du campus par l'architecte allemand Ludwig Mies Van der Rohe. Un an après son élection chez Ford, le magazine *Time* lui consacre une édition. Ils présentent Heald comme l'initiateur de nouvelles politiques de financement au sein de la fondation, notamment de politiques en faveur de la recherche urbaine autant qu'en faveur de la recherche agraire, une période de la fondation connue sous le nom de Révolution verte [The Green Revolution]. L'objectif de Heald était de faire de « la fondation non seulement une bonne fondation mais une grande fondation<sup>17</sup> ». Sa présidence se termine en 1965, quand il est remplacé par McGeorge Bundy, ancien directeur de la faculté d'Arts et de sciences de l'université Harvard, et ancien secrétaire à la sécurité des gouvernements Kennedy et Johnson.

La fin des années cinquante et les années soixante marquent ainsi une époque d'engagement pour la fondation. Cependant, en 1974, la politique de la Fondation Ford change, notamment par rapport à la hauteur des investissements, à la suite de la crise financière ainsi que du vote de la loi d'imposition sur les revenus appliquée depuis 1969. Pendant la période Heald, un total de 4,2 milliards [billions] de dollars, autant en recherche qu'en projets variés, a été distribué. Mais la décision la plus importante a été l'engagement de Paul Ylvisaker au sein de la division des Public Affairs.

### 6.2.1. PAUL YLVISAKER À LA FONDATION FORD

L'arrivée de Paul Ylvisaker est concomitante de celle du président Heald. Ylvisaker avait, auparavant, collaboré avec le maire de la ville de Philadelphie, Joseph Clark. Embauché par Heald en 1955, Ylvisaker arrive dans une fondation dont le fonctionnement est contrarié par la concurrence à laquelle se livrent les différentes divisions<sup>18</sup>. En tant que directeur des Affaires publiques, Ylvisaker destine une grosse partie des ressources financières aux programmes sociaux ignorés par le Gouvernement fédéral qui ne les finançait pas.

Les initiatives d'Ylvisaker marquent sans doute un tournant dans les politiques de la Fondation Ford, ainsi que dans les problématiques de notre réseau. En 1956, un an après la prise de fonction d'Ylvisaker, une conférence privée sur l'Urban Planning est organisée<sup>19</sup>. La conférence est répartie en quatre divisions : International Programs, Public Affairs (dont Ylvisaker est le directeur), Economic Development and Administration et Behavioral Sciences. Trois invités ont apporté leur regard

scientifique afin d'animer les discussions : Ernest Weissmann, qui présente l'article « The Problems of Urbanism in the Less Industrialized Countries » ; Coleman Woodbury avec « Urban Development and Planning in the United States » ; et Luther Gulick qui est convoqué afin de modérer la conférence [chairman]. Parmi les participants, on compte Catherine Bauer (University of California at Berkeley), Stuart Chapin (University of North Carolina), Britton Harris (University of Pennsylvania), Chauncey Harris (University of Chicago), Amos Hawley (University of Michigan), Martin Meyerson (Action), Robert B. Mitchell (University of Pennsylvania), Lloyd Rodwin (MIT), Raymond Vernon (New York Metropolitan Region Study), entre autres.

Plusieurs questions sont discutées tout au long des deux journées. N'ayant pas de programme établi a priori, Gulick demande à Catherine Bauer d'ouvrir les débats. Son intervention révèle à nouveau des problématiques déjà exposées dès le début des années cinquante. Elle met l'accent sur les différences entre les façons de comprendre le planning, c'est-à-dire le planning physique [physical planning], les planners financiers [economic planners] et les planners de budget [resource planners]. Un autre participant, Chauncey Harris, relie ces questions à un débat ancien entre la théorie et la pratique du planning [questions of theory and questions of implementation]. À partir de cette introduction, les intervenants signalent le besoin des professionnels d'apprendre à faire face aux problématiques urbaines<sup>20</sup>.

D'autres conférenciers étant intervenus, Gulick synthétise la question en disant que le concept de City Planning est trop étroit pour pouvoir continuer à l'utiliser face aux nouvelles problématiques urbaines [The past concept of planning – City Planning – is too narrow to tackle the new problems coming up]. En guise de conclusion, il lance un appel à la fondation : celle-ci doit comprendre les possibilités d'action qu'elle possède vis-à-vis de l'urbanisme comme nouveau mode de vie et de croissance. La conférence se termine en mettant la fondation au centre de l'ouverture de la recherche urbaine.

Après cette conférence, Paul Ylvisaker, en tête du département des « Public Affairs », commence à soutenir des initiatives liées aux problématiques urbaines, notamment en finançant des centres de recherche et des chercheurs indépendants. Il semble que la Fondation ait développé trois schémas de soutien économique<sup>21</sup>. Le premier aide au développement des instituts autant que des personnes et des recherches particuliers. Tel est le cas de la Brookings Institution et de certains centres de recherche urbaine comme Action, l'IUS et le JCUS. La deuxième disposition rassemble des ressources destinées aux programmes urbains au sein des universités, notamment pour financer des masters et des doctorats en City Planning. Quant au dernier, il s'agit du programme Gray Areas, la seule initiative qui montre une fondation privée collaborer avec une entreprise de caractère public<sup>22</sup>. Gray Areas occupera une place centrale de la politique démocrate des présidents Kennedy et Johnson, inscrit dans la politique générale de ce qui avait été appelé « la guerre contre la pauvreté » [war on poverty].

Le premier des schémas est celui qui concerne le plus les acteurs de notre réseau. Nous développerons dans les pages qui suivent. Quant au deuxième, il s'agit d'un champ d'action non exploré par la Fondation Ford ou encore par d'autres fondations : les bourses d'études en City Planning. Pourtant la Fondation Ford ne s'y engage à part entière, au contraire, Ylvisaker suit la suggestion de Meyerson pour qui il fallait mieux faire appel à d'autres fondations aux ressources plus faibles que celles de Ford<sup>23</sup>. Tous deux, représentant la Fondation Ford et Action, s'adressent en conséquence à la Fondation Sears-Roebuck : leur demande fait appel à la responsabilité des fondations privées face au développement urbain. Ainsi, ils proposent aux propriétaires de la chaîne des magasins Sears-Roebuck de répondre aux problématiques urbaines en soutenant économiquement les étudiants qui veulent commencer leurs masters en City Planning ainsi que les professionnels qui viennent de finir leur formation en City Planning.

Début 1957, la Fondation Sears-Roebuck a en effet commencé à attribuer des bourses aux étudiants en City Planning. Elle a également soutenu l'ouverture de nouveaux centres de recherche. Parmi les institutions lauréates, on compte : la Catholic University of America, l'University of Tennessee, la Iowa State University, le Hunter College, la Pennsylvania State University, l'University of California à Los Angeles, la Florida State University, l'University of Arizona et la Texas A & M University. Les anciennes écoles ont élargi leurs programmes ainsi que leur nombre d'étudiants ; les nouveaux établissements ont constitué des programmes de recherche. En 1962, la Fondation Sears-Roebuck avait doublé le nombre de bourses accordées depuis 1957. Quelques années plus tard, d'autres fondations suivront son exemple. Entre 1964 et 1969, la Fondation Richard King Mellon est la plus généreuse : des bourses annuelles de 50 000 dollars pour les professeurs, de 25 000 dollars pour les étudiants<sup>24</sup>.

Meyerson et Ylvisaker ont demandé également un soutien complémentaire aux bibliothèques universitaires afin d'acquérir des ouvrages de City Planning. Ce schéma inclut un volet international de soutien des recherches urbaines. Un exemple : une bourse a été accordée au Athens Center of Ekistics, un centre de recherche urbaine fondé à Athènes par le planner Constantinos Doxiadis. La bourse a permis d'organiser des conférences plus au moins régulières sur les problématiques urbaines avec des intervenants venant du monde entier. Martin Meyerson participe à ces conférences comme porte-parole des expériences états-uniennes<sup>25</sup>.

Entre 1959 et 1966, la Fondation Ford propose un programme de bourses pour un total de 4,5 millions de dollars afin de promouvoir les expérimentations qui font le lien entre les universités et les problèmes concrets des villes américaines. Ce qui en résulte concernant les publications ou les projets n'est cependant pas clair. On constate aussi la création d'instituts de recherche urbaine dans certaines universités, telles que les universités de Purdue, du Wisconsin, de Rutgers, du Delaware, de California (Berkeley), du Missouri, d'Oklahoma et de l'Illinois<sup>26</sup>.



Le troisième schéma semble le plus efficace des trois. Inauguré en 1961, il s'agit du Community-Action Program [Efforts in the War on Poverty], connu comme Gray Areas program. La première ville à y participer est Oakland, en Californie, une ville de population majoritairement afro-américaine. C'est le premier exemple du programme qui voulait non seulement faire un diagnostic des problèmes des slums, mais aussi celui des projets issus de la rénovation urbaine en centre-ville. Cette expérience envisage l'exercice comme un partenariat entre les institutions de l'État et les agences privées. Le groupe de travail qui a imaginé le programme est formé en 1961 par Robert Weaver, Harvey Perloff, Luther Gulick, Martin Meyerson, Lloyd Rodwin, Catherine Bauer et « un groupe de l'université de Californie à Berkeley<sup>27</sup> ».

En 1966, l'arrivée d'un nouveau président, McGeorge Bundy, ancien doyen de la faculté d'Arts et Sciences de l'université d'Harvard (1953-1965), change les politiques de la Fondation Ford. Les bourses ne sont plus attribuées pour de vastes recherches comme à l'époque de Heald et Ylvisaker. Puisque le Gray Areas Program était devenu le programme le plus important de la fondation, il devient le centre d'un débat entre le nouveau président et Ylvisaker, ce qui signe le départ de ce dernier de la fondation<sup>28</sup>. La présidence de Bundy à la Fondation Ford s'achève en 1979. Bundy aura fait face à la crise économique de 1974 en supprimant certains soutiens, y compris celui au Gray Areas Program.

Pour mieux comprendre les programmes de la Fondation Ford, nous proposons d'étudier les établissements qui ont le plus bénéficié des bourses et de leur relation avec les acteurs de notre réseau.

### 6.2.2. LES BÉNÉFICIAIRES DES BOURSES FORD

Mettre la Fondation Ford au centre de ce chapitre mérite une explication. À la fin des années soixante, la loi qui met en place l'impôt sur les revenus des grandes compagnies change la politique de financement des fondations. Cela signe la fin de la participation concrète des fondations à la recherche urbaine. C'est un vrai coup de grâce pour la critique de l'Urban Planning et plus encore pour les fondations<sup>29</sup>. Plusieurs études sont parues à propos des conséquences de la réforme en 1969 de la loi sur l'impôt sur le revenu, sachant que c'est la première fois qu'il y a une définition des fondations privées, et aussi la première fois qu'est mise en place une vraie régulation pour les fondations<sup>30</sup>. Cette loi remplace la loi sur les revenus de 1950 (Revenue Act of 1950) qui ne prévoyait pas de restrictions pour les fondations privées : leurs investissements échappaient au contrôle de l'État. Avec la loi de 69, les fondations ne pouvaient plus faire de dons aux institutions publiques ni aux personnes. Cette loi a drastiquement réduit le soutien des fondations aux institutions et à la recherche, à tel point qu'« après la loi, le mouvement des fondations a perdu beaucoup de sa force<sup>31</sup> ».

Les bourses accordées par la Fondation Ford incluent des instituts de recherche que nous avons identifiés dans l'analyse des réseaux. La recherche urbaine étant « virtuellement un champ méconnu<sup>32</sup>», la fondation constitue le nœud qui centralise les instituts. Elle a été le moteur de la recherche, en même temps qu'elle a permis la mise en question des problématiques urbaines. L'analyse des instituts bénéficiaires de la fondation nous permet de regarder depuis une autre perspective les réseaux issus de notre corpus.

### 6.2.2.1. LA BROOKINGS INSTITUTION

La Brookings Institution fut le premier établissement à obtenir une bourse de la Fondation Ford. La proposition présentée à la Fondation n'était pas centrée sur la recherche urbaine, mais quelques questions portaient sur les transports et la mobilité. La première bourse est demandée en 1953 afin de démarrer le projet « Recherche et éducation en économie et gouvernement [Research and Education in Economics and Government] ». Il s'agissait d'un projet ambitieux qui mettait l'accent sur les problèmes de l'économie et du gouvernement. La recherche incluait des professionnels des départements d'économie, de politique, de transport, mais aussi quelques acteurs extérieurs à l'institut. Parmi les participants du groupe de recherche, se trouvait Wilfred Owen, le directeur de la recherche en transports.

Cette première bourse, d'un montant de 7,5 millions de dollars, est accordée en 1954 pour différents projets. Elle est suivie d'une deuxième bourse (6,2 millions de dollars) demandée pour le financement général de la Brookings<sup>33</sup>. Cette bourse était destinée au programme Urban Policy Conferences, commencé en 1960. Le programme vise à donner une série de conférences dans plus d'une douzaine de régions métropolitaines du pays. Ces conférences ont permis la rencontre de plusieurs agents locaux et des leaders communautaires avec les chercheurs en sciences sociales afin de trouver une solution aux problématiques urbaines<sup>34</sup>.

Hormis Owen, Charles Haar participe, lui aussi, à la Brookings Institution, notamment à l'occasion de la compilation des actes d'une conférence sur l'utilisation des surfaces agricoles [Land Use]<sup>35</sup>.

### 6.2.2.2. L'AMERICAN COUNCIL TO IMPROVE OUR NEIGHBORHOODS (ACTION)

Le deuxième acteur clé de l'attribution des bourses de la Fondation Ford est Action. Très souvent représenté par un auteur repéré grâce à l'analyse de réseaux, Martin Meyerson, Action devient une source importante pour les discussions urbaines, dans lesquelles la Fondation Ford s'implique avec Paul Ylvisaker.

Après une initiative impulsée en 1953 par le président Dwight D. Eisenhower et plusieurs entreprises privées associées aux industries de la construction, un accord est trouvé pour créer une organisation publique destinée en exclusivité à la recherche en logement [Housing]. Finalement fondée en 1954 par le président sous le nom de Better American Council, elle prend rapidement le nom de The American Council to Improve Our Neighborhoods (Action). Il s'agit d'une organisation à but non lucratif, et en principe sans filiation politique. Comme tant d'autres associations états-uniennes, le but majeur était de rassembler des chefs d'entreprises réputées, ainsi que les représentants des églises et des associations civiques. Leur objectif premier était d'aider les communautés américaines à développer trois programmes : 1) la rénovation des quartiers de résidence appauvris, ou taudis (slums), 2) la réhabilitation des quartiers et des maisons ou des bâtiments condamnés, et 3) la conservation des quartiers de résidence.

Le premier président d'Action fut le général Frederick A. Irving. Il avait fait une longue carrière au service de l'armée américaine après la deuxième guerre mondiale. Il avait été en charge de l'Inter-American Defense Board, puis il était devenu le superintendant de l'académie du service militaire à West Point. En apparence, il paraissait étranger aux problématiques urbaines. Cependant, toutes les activités et décisions prises par Action étaient déterminées par un conseil de professionnels de cinquante-cinq membres. Andrew Heiskell, le directeur de la rédaction de *Life Magazine*, une des publications de Time Inc, prend la tête de ce comité. Action est ainsi formé de trois comités : celui de l'information dirigé par Heiskell lui-même ; le service communal, dirigé par Fritz B. Burns, le grand promoteur immobilier de la Californie du sud ; et le comité de la recherche, dirigé par Fred Kramer, qui sera très vite remplacé par Martin Meyerson.

Les résultats d'Action dépendent en grande partie de sa participation à d'autres associations et groupes. Ses revenus dépendent également de plusieurs sociétés, dont la Fondation Ford, principale contributrice. Le poids de la fondation date des débuts d'Action. Elle permet à Action de démarrer ses activités en lui donnant une bourse et un siège. La première bourse, demandée en 1954, est octroyée la même année pour un montant de 21 000 dollars et pour une période d'un an. Elle incluait le coût de la location d'un bureau dans le même bâtiment que la Fondation Ford<sup>36</sup>. Partager l'espace facilitait aussi des échanges constants entre Meyerson et Ylvisaker.

La deuxième bourse est présentée, un an plus tard, en 1955<sup>37</sup>. Andrew Heiskell et Martin Meyerson, nouveau vice-président d'Action, demandent à la fondation 250 000 dollars destinés au programme de recherche en logement [Housing]. Paul Ylvisaker leur donne une réponse positive. Le premier versement est effectué en décembre 1955. C'est la première fois que la fondation investit une somme aussi importante uniquement pour la recherche urbaine. La recherche elle-même débute en

février 1956 sous la direction de Martin Meyerson. En octobre 1956, le premier rapport est envoyé à la Fondation Ford. Celui-ci inclut la liste de chercheurs associés [contractors] : tous les chercheurs sont des collègues de Meyerson, choisis par lui-même car ils sont, selon lui, les mieux formés face aux problématiques proposées par l'enquête<sup>38</sup>. Il s'agit de Charles Haar et Burnham Kelly de l'université Harvard, d'Edward Banfield, de Louis Winnick et de Miles L. Colean de l'université de Chicago et de John Dyckman de l'université de Pennsylvanie. Cette recherche dure cinq ans, et la publication des résultats est assurée par McGraw Hill, qui s'en charge gratuitement. De même, ces résultats seront évalués par un comité *ad hoc* formé, entre autres, par certains des auteurs de notre réseau : William H. Whyte Jr., Charles Abrams, Catherine Bauer, Grady Clay, Walter Gropius, William Levitt, Robert Mitchell, Joseph Clark (maire de Philadelphie) et Charles Taft (maire de Cincinnati). Les résultats de la recherche seront publiés dans une collection de huit livres, dont le dernier est *Housing, People and Cities*, paru en 1962.

Inquiet du manque de dirigeants formés en City Planning, Action organise un séminaire en mai 1959 sous le thème de l'Urban Leadership. Vingt-cinq directeurs des secteurs de l'industrie, du gouvernement, de l'emploi, de la religion, de la culture et de l'éducation sont invités à ce séminaire de sept jours ; la Fondation Ford en assure le financement<sup>39</sup>. Les conclusions prescrivent la formation de professionnels en City Planning et, en conséquence, un enseignement destiné aux techniciens spécialistes des transformations urbaines.

Une troisième bourse est distribuée par la Ford en 1961<sup>40</sup>. Cette fois, le montant est plus réduit (25 000 dollars), et les objectifs sont différents également. Le projet Inner-City Design consiste à élaborer un projet de logement, dans ce premier cas, pour le centre [downtown] de la ville de Newark. Des évaluateurs, parmi lesquels Catherine Bauer, critiquent la proposition. Bauer pense que la présence de Martin Meyerson, alors directeur du JCUS, serait indispensable pour la réussite de l'enquête. En effet, la principale préoccupation de Bauer est d'assurer la neutralité des résultats<sup>41</sup>. James E. Lash, le chercheur principal, avait déjà travaillé dans une entreprise privée de rénovation urbaine, ce qui suscite des doutes quant à sa capacité à n'être pas influencé par l'industrie du logement privé. Pourtant, Action a toujours beaucoup de crédibilité, et Meyerson, qui y est partiellement attaché, suivra la recherche de plus près. Le résultat est l'ouvrage *Face of the Metropolis* publié par Random House sous la direction de Meyerson<sup>42</sup>.

En 1964, sous la présidence de Johnson, Action est rebaptisé National Council for Good Cities. Meyerson fait partie d'un comité de conseil [advisory committee], car il est déjà à Berkeley. À cette époque, Action demande à nouveau une bourse de 2 750 000 dollars pour une recherche de cinq ans sous la direction d'Albert Cole. Il s'agit d'organiser des comités d'urbanisme sur tout le territoire des

États-Unis. L'objectif principal est d'apporter une assistance technique aux communautés qui ont été la cible de la rénovation urbaine. William Whyte fait également partie du comité de cette recherche<sup>43</sup>. Un rapport – « A Critical Analysis of Selected Private Development Funds », dirigé par Seymour Baskin, est publié en 1964<sup>44</sup>.

Martin Meyerson maintient son engagement avec l'organisation depuis Berkeley. En 1965, Action organise un département de transports urbains, auquel participent en tant que conseillers Robert Mitchell et Martin Meyerson. Finalement, Action semble s'effondrer face aux pressions des entreprises privées, ainsi qu'aux autres intérêts du gouvernement. L'organisation disparaît au début des années soixante-dix.

### 6.2.2.3. L'UNIVERSITÉ DE CHICAGO

L'étude des bourses octroyées par la Fondation Ford nous permet de comprendre la façon dont les centres de recherche sont considérés à l'époque. Contrairement à la Brookings Institution, l'université de Chicago n'a pas eu autant de chance avec la Fondation Ford. Entre 1958 et 1965, le Population Research and Training Center reçoit une bourse pour mener une recherche urbaine comparative en Urban-Metropolitan Organization and Development. La bourse a été demandée en 1956 et elle n'a été accordée que deux ans après. La recherche n'était pas destinée à avoir des effets directs sur les problématiques urbaines. Elle se voulait plus théorique, selon les rapports rendus à la Fondation Ford<sup>45</sup>. Un des principaux chercheurs était Edward C. Banfield. Les raisons de ces délais tiennent à l'absence de Martin Meyerson, qui travaillait alors à Harvard et qui était auparavant à l'université de Chicago où il avait abandonné le projet de créer un centre de recherches urbaines. Pour Ylvisaker, l'absence de Meyerson est la principale explication au fait que l'attribution de la bourse ait pris autant de temps<sup>46</sup>. En effet, comme le comité des bourses n'arrivait pas à prendre une décision concernant la bourse de Chicago, Ylvisaker recommanda de donner des bourses ponctuelles à deux chercheurs déjà reconnus : Donald Bogue et Edward Banfield. Selon Ylvisaker, ces derniers pouvaient arriver à des résultats concrets dans le processus de recherche. Cependant, le comité des bourses de la fondation pense que la somme demandée par l'université de Chicago était un peu démesurée et le projet trop ambitieux, et que l'université n'avait pas à ce moment-là les ressources humaines et économiques suffisantes pour une recherche de cette ampleur.

Finalement, la fondation accepte de donner la bourse à l'université. Une somme de 325 000 dollars est attribuée pour cinq ans de recherche, mais Banfield part pour Harvard en 1959. Aucun résultat n'a été publié.

#### 6.2.2.4. L'INSTITUT FOR URBAN STUDIES (IUS) DE L'UNIVERSITÉ DE PENNSYLVANIE

L'IUS fait partie de la School of Fine Arts de l'université de Pennsylvanie. Cet institut est le résultat de la présence d'un nouveau doyen, l'architecte et urbaniste G. Holmes Perkins. Né en 1904, Perkins était l'assistant de Walter Gropius à l'école d'architecture d'Harvard, pendant la période de la deuxième guerre mondiale. En 1945, il devient le nouveau directeur du programme de City Planning de la même école. À ce poste, il recrute deux géographes, deux Political Scientists, deux économistes, un sociologue et un architecte, ce qui fait du programme de City Planning une formation pluridisciplinaire<sup>47</sup>.

Après cette expérience, Perkins est convié à l'université de Pennsylvanie en 1950 afin d'y créer une nouvelle école d'avant-garde. Ainsi, la School of Fine Arts devient un centre de formation et de recherche, au cœur duquel est fondé l'IUS en 1951. Complètement soutenu par l'université, l'IUS reste un centre de recherche indépendant jusqu'à 1955, lors de l'arrivée d'un nouveau directeur formé à l'université de Chicago, William L. C. Wheaton<sup>48</sup>. En 1958, la School of Fine Arts devient la Graduate School of Fine Arts, en associant l'école d'architecture et les départements de City Planning, Fine Arts et Historic Preservation. Dès lors, elle gagnera en notoriété grâce à ses enseignants et à ses professeurs invités : Lewis Mumford, Charles Abrams, Britton Harris, Martin Meyerson, Edmund Bacon, Denise Scott Brown, entre autres.

En novembre 1956, Wheaton envoie donc une proposition de recherche en études urbaines de la part de l'IUS à la Fondation Ford. En juillet 1957, la fondation lui accorde une bourse d'un montant de 410 000 dollars, car les objectifs de la recherche répondaient aux conclusions de la conférence privée organisée par la fondation en 1956 (présentée au début de ce chapitre). En effet, la recherche voulait approfondir les relations établies entre les pratiquants et les étudiants du planning, sur le thème du développement urbain. Un pourcentage de la bourse fut donc utilisé pour développer des pratiques et des méthodes d'enseignement des disciplines urbaines. Une autre partie fut utilisée pour inviter des professeurs conférenciers afin de participer à ces expérimentations, dont une série de séminaires<sup>49</sup>. À ce moment-là, Wheaton et Robert Mitchell dirigent la recherche.

Celle-ci dure plus de cinq années, durant lesquelles plusieurs étudiants et professeurs ont participé activement à l'IUS. En 1959, soixante-quinze étudiants étaient inscrits dans le département de City Planning, parmi lesquels cinquante en master et quinze en doctorat<sup>50</sup>. À part William L. C. Wheaton, directeur de l'IUS, le département de City Planning comptait à l'époque G. Holmes Perkins, doyen de l'école de Fine Arts, Robert B. Mitchell, sous-directeur et membre du Board of Directors d'Action, les planners et chercheurs : Chester Rapkin, E. A. Gutkind, Gerald A. P. Carrothers, professeur à la Toronto University (la même université que celle de Seeley), John Dyckman, Britton Harris, David Crane, Herbert Gans et Paul Davidoff.



La relation entre l'IUS et la Fondation Ford se renforce avec les études communes sur les possibilités de la recherche urbaine. En 1959, il ressort d'une rencontre entre Wheaton et Ylvisaker, une proposition pour mener une étude sur la rénovation urbaine. Selon eux, l'année 1959 est le moment d'évaluer les effets du Housing Act de 1949 qui a utilisé la rénovation urbaine comme une des procédures de l'agrandissement des villes<sup>51</sup>. En effet, Wheaton et Ylvisaker discutent un projet sans précédent : attribuer des bourses aux chercheurs non seulement pour analyser des projets de rénovation urbaine mais, également, pour évaluer les projets de reconstruction du centre-ville. Leur projet se développait en quatre phases : 1) une analyse des archives de l'Urban Renewal Administration ; 2) le développement d'une méthode locale pour analyser les projets de rénovation urbaine et leur impacte au cas par cas ; 3) rassemblement des résultats et écriture d'un rapport et ; 4) visite aux projets de rénovation urbaine en cours et suivi des résultats. Ylvisaker et Wheaton voulaient aussi attirer des chercheurs ayant déjà commencé leurs enquêtes et qui pourraient continuer à développer de nouvelles recherches sur le même sujet. À ce propos, Wheaton cite plusieurs exemples, entre autres John Seeley et son étude sur un slum à Indianapolis ; le docteur Lindeman (dirigeant la recherche de Gans) et son étude déjà terminée sur les conséquences de la relocalisation sur les populations ; les problématiques des quartiers résidentiels d'Afro-Américains étudiées par Chester Rapkin ; ensuite, pense Wheaton, Martin Meyerson et Charles Abrams pourraient superviser les projets privés ; enfin, la partie liée à la politique et au gouvernement pourrait être développée par Robert C. Wood<sup>52</sup>. Le fait que Wheaton et Ylvisaker fassent appel à Wood, alors que celui-ci est lié au JCUS, montre que les relations entre les acteurs primaient sur leur appartenance institutionnelle.

Ainsi, au début des années soixante, l'IUS sollicite une deuxième bourse. Il s'agit cette fois de concrétiser la proposition de recherche en rénovation urbaine déjà discutée entre Ylvisaker et Wheaton [Grant for Studies in Urban Renewal]. La bourse demandée ci-dessus (et le programme Grant for Studies in Urban Renewal) est divisée en plusieurs petites pour lesquelles plusieurs chercheurs sont requis. La recherche dure trois ans et s'achève le 30 juin 1964<sup>53</sup>. Un total de quatre recherches ont été entreprises : « Residential Renewal » dirigée par William Grisby, « Nonresidential Renewal » par Chester Rapkin, « Strategies and Priorities of Renewal » de David A. Wallace et « Objectives of Renewal » menée par Robert B. Mitchell.

Une rencontre est organisée en 1962 entre l'IUS et la Fondation Ford pour faire le point sur les résultats des recherches élaborées jusque là<sup>54</sup>. Elle se déroule en mai en présence de Charles Abrams et de Grady Clay, tous les deux boursiers du JCUS ; de Scott Greer du Northwestern University ; du Reverend Trafford P. Maher de Saint Louis University ; de Paul Davidoff, de William Grigsby, de Robert Mitchell, de Chester Rapkin, de Janet Reiner, de David Wallace et de William Wheaton de l'université de Pennsylvanie ; et de Catherine Bauer de l'université de Californie à Berkeley. Lors de cette rencontre, la priorité est donnée aux problèmes concernant

la publication des recherches plus qu'aux résultats des recherches eux-mêmes. Le groupe de chercheurs s'interroge sur leur capacité à vendre leurs projets aux maisons d'édition. En effet, la difficulté consiste à réussir à sortir du cercle intellectuel pour atteindre un public plus large.

À la fin des années soixante, les professeurs de l'IUS se dispersent : Wheaton, Dyckman et Meyerson partent pour la Californie, Venturi pour Yale, Rapkin et Gans pour Columbia. En 1965, l'institut d'Études urbaines devient l'institut pour les Études environnementales [Institute for Environmental Studies], thématique alors en vogue, en s'associant à l'Institute for Architectural Research. Cela signe la fin de la période de l'IUS et le développement d'autres centres d'intérêts au sein de l'école de Fine Arts.

#### **6.2.2.5. LE JOINT CENTER FOR URBAN STUDIES (JCUS) DE L'UNIVERSITÉ DE HARVARD ET LE MASSACHUSETTS INSTITUTE OF TECHNOLOGY (MIT)**

L'histoire du JCUS débute au milieu des années cinquante, par une première rencontre en 1956 d'un comité *ad hoc* créé pour réfléchir uniquement à la création d'un centre de recherche urbaine par l'université de Harvard et par le MIT. Participent à ce comité : Clarence Stein, Carl Feiss, Joseph L. Fischer, T. J. Kent Jr., Arthur McVoy et Edwin S. Burdell, en plus des universitaires des deux établissements tels que Kevin Lynch, Walter Isard, John T. Howard, Burnham Kelly, Roland B. Greenley. Le comité propose l'instauration d'un centre d'études urbaines afin de réunir l'architecture en termes d'espace physique et de relations avec d'autres disciplines sociales, administratives et économiques. Il propose que l'organisme soit en principe intégré à l'école d'architecture du MIT. D'ailleurs, le comité note que la réunion des deux universités permettra de potentialiser leurs ressources matérielles, économiques et intellectuelles. Plus que jamais, il met l'accent sur le recrutement sélectif du président du centre qui, selon eux, doit assurer le succès de celui-ci : « Ses compétences doivent être les meilleures non seulement par rapport à la recherche et aux publications, mais aussi en ce qui concerne les champs de l'architecture et de l'urbanisme<sup>55</sup> ».

L'idée est largement débattue quelques années plus tard par trois acteurs essentiels de la naissance du JCUS : Martin Meyerson, alors directeur du Centre for Urban Studies de l'université de Harvard ; Lloyd Rodwin, directeur du Department of City and Regional Planning du MIT ; et Paul Ylvisaker, à la tête de la division des Publics Affairs de la Fondation Ford. Ylvisaker insiste sur la nécessité de développer, en dehors d'Action et de l'IUS, d'autres centres de recherche urbaine ainsi que sur l'importance de réunir les deux universités qui partageront les responsabilités au sein du centre.

Les réunions se poursuivent avec d'autres acteurs pour prévenir les principaux risques d'échec : le capital économique et humain. Sur le premier plan, l'intérêt de Harvard et du MIT est d'avoir le soutien de ressources externes, pour que le financement ne soit pas forcément paritaire. À cette fin,

ils suivent l'exemple du Russian Research Center de Harvard, fondé en 1957 et dirigé par Marshall Shulman<sup>56</sup>. Un centre soutenu par la Carnegie Corporation et dont les recherches sont réalisées sur une courte durée.

Quant au capital humain, plusieurs questions se posent. Les centres de recherche urbaine déjà existants avaient démontré leur capacité à mener des études sous la direction des gens à même d'administrer à la fois le centre, le personnel et les travaux. Aux yeux de McGeorge Bundy, alors doyen de la faculté d'Arts et Sciences à Harvard, la personne la plus apte à diriger le centre était Meyerson. Pourtant, d'autres acteurs tels que le doyen du GSD, Josep Lluís Sert, les professeurs Charles Haar et Robert Wood avaient montré de l'intérêt pour le poste. Wood semblait également avoir toutes les qualités pour devenir un élément clé du JCUS car, formé à Harvard et appartenant au MIT, il connaissait les deux institutions et pouvait en contrôler les confrontations<sup>57</sup>.

La volonté d'approfondir l'enseignement en urbanisme est toujours manifeste. En effet, en 1958, avant que le JCUS ne soit en activité, un doctorat en City and Regional Planning est instauré au MIT. Ce tout premier pas marque une coopération effective entre les deux universités, les étudiants en doctorat pouvant assister aux formations proposées par Harvard<sup>58</sup>. La même année, les présidents de Harvard et du MIT sollicitent une bourse auprès de la Fondation Ford pour ouvrir le JCUS. Celle-ci est accordée directement par le président de la Fondation, Harvey T. Heald<sup>59</sup>. Une fois le JCUS en activité, le doctorat de City Planning du MIT y est rattaché.

Le JCUS est finalement inauguré en septembre 1959. Les deux universités s'accordent sur le fait qu'il s'agit d'une « opération interdisciplinaire » [an interdisciplinary operation]. Le sujet des recherches porte sur l'environnement objectif des villes et de régions, sur les forces sociales, sur l'économie, sur la politique, sur la législation, sur la technique et sur l'esthétique<sup>60</sup>. Le JCUS est formé par un comité de treize personnes issues des deux universités, six pour chaque institution plus le directeur *ex officio*. Sous la direction de Martin Meyerson de Harvard et avec la collaboration de Lloyd Rodwin du MIT, l'administration de tous les programmes et recherches est dans les mains du comité de recherche. De plus, un Visiting Committee, composé de dirigeants nationaux et d'hommes d'affaires, évalue la meilleure façon de lancer les recherches dans les milieux professionnels partenaires<sup>61</sup>.

Le JCUS ne propose ni séminaires ni diplômes, et il est interdisciplinaire. Le centre reconnaît que la Fondation Ford constitue sa source de financement principale. D'autres organismes dépendant de l'administration fédérale viennent la compléter, entre autres le Department of Commerce et le Bureau of Public Roads<sup>62</sup>. La première bourse obtenue en 1959, d'un montant de 1 275 000 dollars, finance la recherche jusqu'à 1965. Une deuxième bourse (1 400 000 dollars) prend le relais de 1966 à 1973. Cette dernière a été rapidement investie ; en 1970, sous la direction de Robert C. Wood, elle est épuisée.

Au départ, Meyerson et Rodwin pensent que les responsabilités étaient partagées entre les deux institutions. Rodwin reste sous-directeur du JCUS après le départ de Meyerson en 1963 pour Berkeley. James Q. Wilson, professeur de gouvernement à Harvard, prend alors la direction du centre jusqu'en 1966. Daniel P. Moynihan occupera le poste de 1966 à 1969, puis Robert C. Wood pour la seule année 1969.

Les deux premières publications du JCUS – *The Image of the City* de Kevin Lynch et *Housing and Economic Progress. A Study of the Housing Experiences of Boston's Middle-Income Families* de Lloyd Rodwin – rencontrent un succès inattendu. Les deux ouvrages incluent des entretiens avec les habitants. C'est un engagement du MIT et Harvard que d'être au cœur de la construction urbaine à Boston. Dans la même perspective, un numéro de *Daedalus*, la revue du MIT, inclut tous les chercheurs qui ont dès le début participé au JCUS. Le numéro consacré aux métropoles paraît à l'hiver 1961<sup>63</sup>. Ce numéro a été volontairement réalisé de manière collective pour arriver à des conclusions plus précises sur les principales questions urbaines. Le conseil scientifique était composé notamment de Catherine Bauer et Nathan Glazer<sup>64</sup>. Bien que les recherches aient été financées par la bourse de la Fondation Ford, la publication du numéro sera facilitée par l'Institut Tamiment à New York. Il s'agit de la troisième publication issue de la collaboration entre le Tamiment et *Daedalus* ; une coopération lancée en 1958 avec des séminaires sur la culture des masses.

Au début des années soixante, un programme de bourses de recherche en rénovation urbaine est proposé par la Fondation Ford et l'IUS de Pennsylvanie. Deux candidats liés au JCUS se voient attribuer les bourses : Charles Abrams, professeur au MIT, et Grady Clay, rédacteur en chef de *Landscape Architecture*, recruté par Harvard pour mener une recherche sur le programme de rénovation urbaine. En août 1960, après une demande faite au nom de Meyerson et du MIT, les bourses sont accordées aux deux chercheurs. La recherche d'Abrams – Urban Renewal, the Private Enterprise Revolution – prendra deux ans, et donnera le jour à *The Struggle for Shelter*, publié par MIT Press en 1964. Celle de Grady Clay donnera lieu à une monographie – *The Competitors* – demeurée inédite.

Cela montre l'implication des individus au sein du JCUS et le développement des recherches à titre individuel. Les thèmes d'intérêt du centre étaient aussi variés que possible : 1) le transport et la communication urbains ; 2) le design urbain (sous la direction de Kevin Lynch) ; 3) le gouvernement et la politique urbains (à sa tête, Banfield, avec la participation de Charles Haar et Robert C. Wood) ; 4) histoire, structure et développement des villes (dirigés par Lloyd Rodwin, avec la participation de Nathan Glazer, de Morton et Lucia White et de Sam Bass Warner) ; 5) problèmes urbains et régionaux des nations développées ; cette dernière thématique étant sous la direction de Charles Abrams<sup>65</sup>. Très peu de recherches collectives ont vu le jour ; ce sera la principale critique adressée au Centre lors de sa première évaluation au début des années soixante-dix<sup>66</sup>.

Pourtant, le JCUS a produit également d'autres travaux collectifs pour lesquels il aurait aussi mérité d'être reconnu. Un des exemples en est le travail de Ralph Conant, un des assistants de Meyerson, qui a organisé une série de conférences au Connecticut. Ces conférences ont réussi à rassembler pour la première fois presque cinq cents hommes d'affaires, ainsi que des leaders civiques et des dirigeants politiques afin de discuter des « problématiques urbaines et régionales<sup>67</sup> ». En 1966, le JCUS travaille en partenariat avec la ville de Cambridge (vingt-deux universitaires et deux universités y ont participé) pour le programme Model Cities, dirigé à l'époque par Robert Wood<sup>68</sup>, qui permettait d'accéder aux aides gouvernementales.

La période présidée par Wood a été peut-être la plus complexe. Très concerné par la politique fédérale, Wood envisage une participation plus active du centre dans tous les domaines de l'urbanisme : de l'esthétique à la politique et à la participation communautaire. Il propose ainsi la formation d'observatoires urbains afin d'examiner les efforts des gouvernements locaux pour résoudre les problèmes urbains ; une proposition formulée à la suite de sa participation à la rédaction de The Demonstration Cities and Metropolitan Development Act de 1966. Cependant, Wood avait pris ses fonctions alors que le JCUS était plutôt désorganisé, connaissant des problèmes de financement, malgré l'apport de la bourse de la Fondation Ford valable jusqu'en 1974. En 1970, le JCUS rassemblait beaucoup de chercheurs importants, mais ils menaient les recherches qu'ils souhaitaient, sans établir de connexions avec d'autres. Par ailleurs, Harvard et le MIT avaient pratiquement abandonné le centre, et celui-ci fonctionnait de façon indépendante.

\*\*\*\*\*

Les bourses et les rencontres entre les trois universités – Harvard, MIT et Pennsylvanie – suscitées par la Fondation Ford démontrent à quel point cette dernière joue un rôle fondamental dans le soutien de ces établissements. C'est pour cela que ceux-ci nous intéressent en tant que tels. Mais, plus encore, nous nous intéressons aux échanges et aux confrontations favorisés par l'action de la fondation qui ont alimenté bien des débats de la critique de l'Urban Planning. La fondation devient ainsi l'intercesseur de ces croisements.

Lorsque des universitaires tels que Meyerson et Wheaton quittent la côte Est pour l'Ouest, ils sont déjà renommés auprès de la Fondation Ford, à laquelle ils demandent de soutenir leur nouveau projet. En effet, en 1963, l'école d'architecture et le College of Environmental Research de l'université de Californie à Berkeley envisagent la création d'un centre de Planning and Development Research. Vont y participer les transfuges de la côte Est – Wheaton et Meyerson –, John Dykeman, qui venait lui aussi de l'IUS, et d'autres personnalités à l'initiative de la recherche urbaine à Berkeley, tels que Melvin Webber, ancien éditeur du *JAIIP*, et Catherine Bauer<sup>69</sup>. Ils proposent de travailler en direct avec certaines communautés afin de tester des modèles de développement urbain plus appropriés à la

Californie [The primary purpose of the program is to develop and test techniques which may be used by public and private agencies to achieve more désirable patterns of metropolitan growth and expansion in California<sup>70</sup>]. La Californie se transforme ainsi en un terrain d'études plus séduisant pour ce qu'en attendent des chercheurs.

Martin Meyerson est celui qui a le plus bénéficié des bourses de la Fondation Ford mais, en même temps, il a aussi joué un rôle essentiel de médiateur entre l'IUS, l'université de Chicago, Harvard, Action et, plus tard, Berkeley et la State University of New York. Et enfin, en 1970, il prend la présidence de l'université de Pennsylvanie, alors que les questions soulevées par l'Invisible College n'étaient plus d'actualité.

En dehors des cas d'Action et de la Brookings Institution, les bourses de recherche vont à des individus. Par exemple, au JCUS, les aides sont directement allouées à Abrams et à Clay, seule la recherche de Lynch le sera à titre collectif. Le JCUS juge être le seul centre de recherche urbaine, ignorant le travail réalisé au sein de l'IUS. Au contraire, l'IUS a réussi à produire des travaux collectifs. Dans les années soixante-dix, le nombre de centres de recherche urbaine a été multiplié par dix<sup>71</sup>. Les fondations continuent donc de jouer un rôle dans la construction du champ des études urbaines. En 1967 par exemple, la Fondation Ford et la Carnegie attribuent une bourse à l'université de Caroline-du-Nord pour fonder un institut d'études urbaines.

Nous avons donc identifié les acteurs qui se maintiennent tout du long de ce mouvement critique, ceux qui comptent dans les principaux débats, tels que Meyerson, Gulick, Bauer, Wood. Nous avons vu ce qui les rassemble mais nous ne savons pas encore vraiment ce qui les sépare. Que reste-t-il du mouvement né au sein du champ des études urbaines qui plaide en faveur du développement de la recherche ? Ce mouvement a-t-il réellement eu lieu ? Les mutations et les déplacements géographiques et professionnels de ses acteurs ont-ils modifié leurs objectifs ?

Une étude prosopographique nous permettra de comprendre plus finement les trajectoires au sein des groupes et de dessiner ainsi les lignes du collègue invisible.



## NOTES

<sup>1</sup> *American Institute of Planners Collection*. Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection n° 4007, BOX 25, « Board of Governors, special meeting. 1950 ».

<sup>2</sup> *Ibidem*.

<sup>3</sup> *American Institute of Planners Collection*. Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection n° 4007, BOX 23.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

<sup>5</sup> Scott, Mel. *American City Planning since 1890*. , Berkeley et Los Angeles : University of California Press, 1969, p. 476.

<sup>6</sup> Scott, *ibid*, p. 477.

<sup>7</sup> American Institute of Planners, « Suggestions for a Program of Research in the Urban Environment », Cambridge, Mass., 1949, p. 24.

<sup>8</sup> « [...] the suggested program of reasearch marked the beginning of a movement to enlist a larger number of intellectuals in the struggle for enlightenment on the complex economic and social issues raised by the urban « explosion. » Unfortunately, in the early 1950s there was no one in the Ford Foundation particularly interested in the kinds of urban problems with which the more thoughtful planners and professors of city planning were concerned. Not until 1955 did the foundation establish an urban and regional program to assist universities and civic groups in research, in the training of personnel, and in public educational activities. » Scott, *American City Planning since 1890*, *op. cit.*, p. 479.

<sup>9</sup> Bauer, Catherine, « The Increasing Social Responsibility of the City Planner, » Proceedings of a Joint Annual Meeting of the American Institute of Planners and the Canadian Institute of Professional Town Planners, Niagara Falls, Ontario, March 3-5, 1950, pp. 11-12.

<sup>10</sup> American Institute of Planners, Suggestions for a Program of Research in the Urban Environment », *op. cit.*, p. 24.

<sup>11</sup> Meyerson, Martin. « Research and City Planning », *Journal of the American Institute of Planners*, 1954, vol. 20, n° 4, pp. 201-205

<sup>12</sup> American Institute of Planners, "Suggestions for a Program of Research in the Urban Environment", *op. cit.*, p. 24.

<sup>13</sup> Il faut rappeler le soutien de la Fondation Russell Sage aux programmes de Housing et de Planning entre 1909 et 1931, sous la direction de John M. Glenn. <http://www.russellsage.org/sites/all/files/u4/Brief%20History%20of%20RSF.pdf>.

<sup>14</sup> Magat, Richard. *The Ford Foundation at Work. Philanthropic Choices, Methods and Styles*. New York and London:: Plenum Press, 1979, p. 18 et suiv.

<sup>15</sup> Sutton, Francis X. « The Ford Foundation : The Early Years ». *Daedalus*, 1987, vol. 116, n° 1, Philanthropy, Patronage, Politics, pp. 41-91 ; Magat, Richard. *The Ford Foundation at Work. Philanthropic Choices, Methods and Styles*, *op. Cit.*; Domhoff, G. William, « The Ford Foundation in the Inner City : Forging an Alliance with Neighborhood Activists », dans [www. Who Rules America.net](http://www.who-rules-america.net), September 2005. Récupéré le 11 octobre 2010.

<sup>16</sup> Magat, Richard. *The Ford Foundation at Work*, *op.cit.*, p. 18 et suiv.

<sup>17</sup> « Education : Philanthropoid n° 1 ». *Time*, 1957, 10 juillet, .

<sup>18</sup> Esposito, Virginia M. (ed.). *Conscience & Community. The Legacy of Paul Ylvisaker*. New York : Peter Lang, 1999, p. xxi.

<sup>19</sup> Ford Foundation Archives, Report 00347, *Conference on Urban Planning*, 10 au 10 octobre, 1956.

<sup>20</sup> *Ibid.*, intervention de Gulick, p. 4.

<sup>21</sup> La Fondation Ford n'a pas conservé de registres sur les programmes renseignés par Magat. Les bourses doivent être recherchées à partir du nom du bénéficiaire.

<sup>22</sup> Esposito, Virginia M. (ed.). *Conscience & Community. The Legacy of Paul Ylvisaker*, *op. cit.*, p. xxii.

<sup>23</sup> Lettre de Martin Meyerson à Paul Ylvisaker datée du 20 novembre 1957. Meyerson félicite Ylvisaker pour leur réussite commune : être parvenus à convaincre la Fondation Sears-Roebuck de financer les étudiants en City Planning. Ensuite Meyerson se réjouit de la confiance accordée par *Fortune* au sujet d'une enquête en partenariat avec Action. Ford Foundation Archives, Reel 0164, Grant Files 55-226.

<sup>24</sup> Scott, Mel, *American City Planning since 1890*, *op. cit.*, p. 636.

<sup>25</sup> Shoshkes, Ellen, « Martin Meyerson and Jacqueline Tyrwhitt and the Global Exchange of Planning Ideas », dans *Journal of Planning History*, vol. 9, n° 2, 2010, pp. 75-94 ; Sutton, Francis X., "The Ford Foundation's Urban Programs Overseas : Changes and Continuities", New York, Rockefeller Archive Center, 2000 ; et Winnick, Louis, "Philanthropy's adaptation to the urban crisis", Ford Foundation Archive, Reel 02158.

<sup>26</sup> Urban Extension. A Report on Experimental Programs Assisted by the Ford Foundation. October 1966.

<sup>27</sup> Lettre de Paul Ylvisaker adressé aux dirigeants de la Fondation Ford : Dyke Brown, Lester Nelson, David Hunter et Henry Saltzman, le 28 juillet, 1961 ; Ford Foundation archives, Reel 2958 on Oakland project.

<sup>28</sup> Nielsen, Walemar A., *The Golden Donors. A New Anatomy of the Great Foundations*, New York, Turman

Talley Books, 1985.

<sup>29</sup> Nielsen, Walemar A., *ibid*, Foreword.

<sup>30</sup> Worthy, K. Martin. « The Tax Reform Act of 1969: Consequences for Private Foundations ». *Law and Contemporary Problems*, 1969, vol. 39, n° 4 ; et Simon, John G., « The Regulation of American Foundations : Looking backward at the Tax Reform Act of 1969 », *Voluntas : International Journal of Voluntary and Nonprofit Organizations*, 1969, vol. 6, n° 3, pp. 243-254.

<sup>31</sup> Worthy, K. Martin, *ibid*.

<sup>32</sup> « The program produced about forty Ph.D.'s, helped to establish half a dozen urban research centers, and promoted a number of research projects in what was, at the time, virtually an unknown field. » Magat, Richard, *The Ford Foundation at Work, op. cit.*, pp. 99-101.

<sup>33</sup> Brookings Institution, Ford Foundation Archives, Reel 0117, Grant n° 54-77.

<sup>34</sup> Brookings Institution, *The Ford Foundation General Grant to Brookings Institution : The First Five Years*, rapport présenté le 27 juillet 1964. Ford Foundation Archives, Reel 0117.

<sup>35</sup> Le livre de Charles Haar – *Law and Land : Anglo-American Planning Practice*. Cambridge (Mass.): Harvard University Press and MIT Press, 1964 – se fonde sur les actes du séminaire qui s'est tenu en 1960 à la Brookings Institution sur l'usage et le contrôle des terrains agricoles au Royaume-Uni et aux États-Unis.

<sup>36</sup> American Council to Improve our Neighborhoods. Ford Foundation Archives, box 462.

<sup>37</sup> Specialized research program designed to result in recommendations for practical, private and public means to remove economic, legal, production and other blocks to the provision of adequate housing. Ford Foundation Archives, Reel 0164 Grant files 55-226.

<sup>38</sup> Lettre de Martin Meyerson à Paul Ylvisaker, 20 novembre, 1957. Ford Foundation Archives, Reel 0164, grant files 55-226.

<sup>39</sup> Ford Foundation Archives. File PA 58-358, Reel 0164.

<sup>40</sup> *Ibid*. File PA 58-340 Reel 0164.

<sup>41</sup> Lettre de Catherine Bauer à Paul Ylvisaker, décembre 1961. Ford Foundation Archives. Grant File PA n° 58-340 Reel 0164.

<sup>42</sup> Meyerson, Martin, et al., *Face of the Metropolis*, Sponsored by Action, New York, Random House, 1963.

<sup>43</sup> Ford Foundation Archive, File PA 63-543, Reel 0164.

<sup>44</sup> Publié en 1964 par Action, Seymour Baskin et Bernard E. Loshbough.

<sup>45</sup> The University of Chicago, Population Research and Training Center, *Comparative Urban Research, Final Report, Covering the period July 1958 through June 1965*. Ford Foundation Archives, Reel n° 0168, Grant 58-132.

<sup>46</sup> Memorandum de Paul Ylvisaker à l'université de Chicago, daté du 5 juin 1957. Ford Foundation Archives, Reel n° 58-132.

<sup>47</sup> Oberlander, Peter, et Newbrun, Eva. *Houser. The Life and Work of Catherine Bauer*. Vancouver : University of British Columbia Press, 1999. pp. 226-227.

<sup>48</sup> Strong, Ann L. « The Institute for Urban Studies ». Strong, Ann L., et Thomas, George E. , *The Book of the School, 100 years of the Graduate School of Fine Arts of the University of Pennsylvania*, Philadelphia : University of Pennsylvania, 1990.

pp. 168-169.

<sup>49</sup> Lettre de la Fondation Ford au D<sup>r</sup> Gaylord P. Marnwell, président de l'université de Pennsylvanie, adressée le 3 juillet 1957, avec copie à William L. C. Wheaton. Ford Foundation Archives, Reel 2517, Grant n° 57-268.

<sup>50</sup> *A Proposal for a Review of Urban Renewal Policies*, Institute for Urban Studies, University of Pennsylvania, Philadelphia, August 1959. Dans Ford Foundation Archives, Reel 2517, Grant n° 57-268.

<sup>51</sup> *Supplementary Studies for a Review of National Policies on Urban Renewal and Urban Change*, Préparé par William L. C. Wheaton et présenté à la Fondation Ford le 16 juillet 1959. Ford Foundations Archives, Reel 0393 Grant n° 60-344.

<sup>52</sup> *Ibidem*.

<sup>53</sup> *Report to the Ford Foundation on a Grant for Studies in Urban Renewal*. Institute for Urban Studies, University of Pennsylvania, March 26, 1964. Ford Foundation Archives, Reel 0393 Grant n° 60-344.

<sup>54</sup> Report to the Ford Foundation, *Meeting of Grantees in Urban Renewal*, May 18<sup>th</sup>, 19<sup>th</sup>, 1962. Ford Foundation UPENN Reel 0393 Grant n° 60-344.

<sup>55</sup> *Clarence Stein Collection*. Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection n° 3600, BOX 10 « 1956, Proposition for a Research Center in MIT ».

<sup>56</sup> Harvard University, Committee on Urban Studies, Minutes on Second Meeting, January 24, 1958. Avec la présence de Charles Haar, Martin Meyerson et John M. Gauss. Ford Foundation Archives, Reel 0391.

<sup>57</sup> Lettre de McGeorge Bundy à Dyke Brown, Ford Foundation, 20 août, 1958. Ford Foundation Archives, Reel 3006, Grant n° 58-391.

<sup>58</sup> Massachusetts Institute of Technology, A New Program of Graduate Study Doctor of Philosophy in City and Regional Planning, April 1958.

<sup>59</sup> Ford Foundation Archives, Reel 3006, grant n° 58-391.

<sup>60</sup> *Memorandum of Agreement on a Joint Center for Urban Studies* (sans date). Signé par Julius Adams Stratton, Acting President du MIT et Nathan Marsh Pusey, président de la Harvard University. Ford Foundations Archives, reel n° 58-391.

<sup>61</sup> The Joint Center for Urban Studies of the Massachusetts Institute of Technology and Harvard University, *The First Five Years, 1959-1964*, Cambridge, 1964.

<sup>62</sup> Other sources including the Municipal Manpower Commission, the US Department of Commerce, the Bureau of Public Roads, Resources for the Future, Inc., the *New York Post* Foundation, the Guyana Development Corporation of Venezuela, the National Book Committee, the US Senate, and the Olivetti Foundation. Dans The Joint Center for Urban Studies of the Massachusetts Institute of Technology and Harvard University, *The First Five Years, 1959-1964*, Cambridge, 1964, p. 9.

<sup>63</sup> À part les articles de Lynch, de Rodwin et de Meyerson, les collaborateurs sont Oscar Handlin,

Raymond Vernon, Aaron Fleisher, Edward C. Banfield, Karl W. Deutsch, John Dyckman, György Kepes et Morton et Lucia White. En dehors des auteurs d'articles, on comptait, parmi les assistants à la conférence, Nathan Glazer (membre du Joint Center for Urban Studies).

<sup>64</sup> Bauer a participé comme déléguée de l'université de Berkeley, et aussi en tant que représentante de la commission présidentielle des Objectifs humains (President's Commission on Human Goals). Nathan Glazer représente le JCUS en tant que sociologue, et en sera le secrétaire de rédaction; Norman Jacobs était le directeur des études de l'Institut Tamiment ; et Ben Johnson le directeur du Tamiment-in-the-Poconos. Dans *John D. Dyckman Collection*, Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection n° 4382, BOX 3.

<sup>65</sup> The Joint Center for Urban Studies of the Massachusetts Institute of Technology and Harvard University, *The First Five Years, 1959-1964*, Cambridge, 1964, p. 10.

<sup>66</sup> JCUS, *Final Report to the Ford Foundation*. December 31, 1970. Ford Foundation Archives, Reel 58-391.

<sup>67</sup> The Massachusetts Institute of Technology and Harvard University in behalf of the Joint Center for Urban Studies of MIT and Harvard, *A Proposal to the Ford Foundation*, September 28, 1965, p. 19, Ford Foundation Archives, Reel 58-391.

<sup>68</sup> Joint Center for Urban Studies of the Massachusetts Institute of Technology and Harvard University, *Final Report to the Ford Foundation*, December 31, 1970, p. 7. Dans Ford Foundation Archives, Reel 58-391.

<sup>69</sup> Center for Planning and Development Research, University of California, Berkeley, *A Proposal for a Demonstration Program in Urban Development, Preparatory Work* présenté à la Fondation Ford, 1<sup>er</sup> juillet, 1963. Ford Foundation Archives, Reel n° 1022, Grant 63-558.

<sup>70</sup> *Background Studies for a Program in Urban Development*. Ford Foundation Archives, Reel n° 1022, Grant 63-558.

<sup>71</sup> Joint Center for Urban Studies of the Massachusetts Institute of Technology and Harvard University, *Final Report to the Ford Foundation*, December 31, 1970, p. 9. Dans Ford Foundation Archives, Reel n° 58-391.







# CHAPITRE SEPT

PROSOPOGRAPHIE DES AUTEURS



## CHAPITRE SEPT

### 7. PROSOPOGRAPHIE DES AUTEURS. BRÈVE ÉTUDE DES TRAJECTOIRES PARTAGÉES

La notion de réseau, qui cherche à appréhender la stabilisation passagère et la mutation permanente des relations entre les êtres humains, a besoin d'une étude prosopographique ou d'une biographie de groupe. La notion de groupe n'existe pas dans le réseau, pas plus que dans le principe de Collège invisible ; notre objectif devient donc d'étudier les trajectoires individuelles pendant les quatre années que couvre l'analyse sur le territoire des États-Unis. Puisqu'aucun des individus ne reste jamais longtemps dans la même institution hormis Lynch qui ne quittera pas le MIT, nous pouvons considérer le reste des acteurs comme en migration.

Il est difficile d'apprécier la transmission des savoirs d'un individu vers une institution et vice-versa. Pourtant, à partir de leurs trajectoires individuelles, nous avons extrait des données pour construire leur trajectoire de groupe. En ce qui concerne la prosopographie, nous avons regardé, en plus de nos dix acteurs de départ, tous ceux qui sont apparus dans l'analyse du réseau, afin d'étudier les trajectoires de groupe, les lieux de rencontre, et leur éventuel départ ou leur effacement. Nous les avons suivis sur vingt-quatre ans, ce qui nous permettra de tirer des conclusions sur le début du mouvement, sur leurs rencontres dans les institutions et, pour finir, leurs activités sur des fronts différents ce qui signe la disparition du Collège invisible avec la dispersion des acteurs par le territoire.

Au moment de commencer notre analyse, il était évident que les sources nécessaires à l'étude des biographies étaient hétérogènes. Ces sources ne diffèrent pas tellement des sources de la première partie de l'analyse. Pour certains acteurs, nous possédions un curriculum vitae très succinct ; pour d'autres, des recherches plus exhaustives semblaient nécessaires. Plusieurs acteurs ont été étudiés

plus amplement que d'autres, et dans ce cas, les publications biographiques nous ont beaucoup aidés. L'absence d'informations n'a pas été pour autant un obstacle. Nous avons essayé de reconstruire les parcours de tous nos acteurs, et de connaître leurs évolutions dans les institutions et autres organismes où ils ont travaillé.

Ainsi, plutôt que de s'attacher aux histoires individuelles, on retiendra pour l'analyse, les villes et les institutions où les vies professionnelles et familiales de nos acteurs se sont déroulées. Limiter leurs existences à ces cercles ne signifie pas forcément qu'ils n'ont pas été actifs ailleurs ; tout au contraire, on essaiera de préciser, pour chaque année, la situation de chaque acteur afin de déterminer les changements survenus. Ainsi, nous pourrons constater les mouvements de l'ensemble d'auteurs dans les graphes, selon un relevé annuel.

Ce moment de l'analyse est très graphique et ne vise qu'à expliquer le déplacement des critiques sur le territoire états-unien. On constatera ainsi que la pratique de la mise en question de l'Urban Planning a émergé dans plusieurs institutions, et s'est développée notamment à l'université de Pennsylvanie et au pôle Harvard/MIT, après la création du Joint Center for Urban Studies (JCUS). Il y a également deux conférences très proches dans le temps, où se sont développées les principales problématiques de la critique de l'Urban planning. Ces conférences permettent de rassembler plusieurs acteurs et de marquer, si l'on veut, leurs différences par rapport à leurs professions. Deux noyaux et deux moments nous aident à recentrer notre réseau. Nous voulons répondre à une interrogation liée étroitement à la mise en question de l'Urban Planning et à son émergence. Est-il possible d'identifier dans le temps des noyaux institutionnels pour constater l'émergence de la critique de l'Urban Planning et d'un Collège invisible qui lui sert d'accueil ?

Il ne nous reste qu'à commencer par l'année 1950 et à décrire la situation au début de la période étudiée.

## **7.1. DÉBUT 1950 : ENTRE L'UNIVERSITÉ DE PENNSYLVANIE ET L'AMERICAN INSTITUTE OF PLANNERS (AIP)**

Deux événements marquent le début de la période d'études : d'abord, la fondation de l'école de Fine Arts à l'université de Pennsylvanie ; ensuite, la demande de soutien à la recherche urbaine présentée par Catherine Bauer lors de la conférence annuelle de l'American Institute of Planners (AIP) à Cambridge.

En 1950, l'école d'Architecture de l'université de Pennsylvanie commence une série de changements sous la direction de l'architecte et urbaniste G. Holmes Perkins. Héritier du mouvement moderne et ancien diplômé de Harvard, Perkins fait très vite appel à plusieurs personnalités du monde

de l'architecture entre autres pour bâtir une école à l'image des grands centres d'enseignement de l'architecture aux États-Unis, tels que Harvard ou le MIT. Il transforme en premier lieu l'organisation de l'école, qui devient l'école des Fine Arts en regroupant plusieurs départements : paysage, architecture et urbanisme [city planning]. L'un des premiers professionnels invité par Perkins est Lewis Mumford : il sera le premier professeur du département de City Planning<sup>1</sup>.

D'autre part, l'année 1950 signe pour Catherine Bauer la fin de son séjour au MIT au sein de la formation en City Planning. C'est le moment de son départ vers la côte ouest, circonstance renforcée par l'arrivée de son mari William Wurster à la tête de l'école d'architecture de l'université de la Californie à Berkeley. Avant de partir pour Berkeley, Bauer assiste à la préconférence annuelle de l'American Institute of Planners proche des cascades du Niagara. En tant que vice-présidente de la National Housing Conference<sup>2</sup>, elle présente une conférence intitulée « The increasing social responsibility of the city planner », qui visait à demander plus de soutien économique pour la recherche urbaine et, par ce biais, pour la formation des planners. La même année se tient la conférence annuelle de l'AIP à Cambridge où, à nouveau, Catherine Bauer fait référence au défaut de responsabilité des city planners, ainsi qu'à l'absence de recherches en problématiques urbaines<sup>3</sup>. En même temps, quelques membres de l'institut déposent à la Fondation Ford une demande de soutien à « une recherche de base dans l'environnement urbain<sup>4</sup> ». Pour l'AIPp et certains de ses membres, la recherche urbaine va encourager la création de plusieurs établissements<sup>5</sup>.

À Berkeley, Bauer est la première femme à faire partie du corps d'enseignants de l'école d'architecture. Sa présence aurait eu un impact positif sur l'inscription de nouveaux étudiants<sup>6</sup>. Cet événement annonce également le début des déplacements de certains individus de notre réseau vers la côte Ouest du pays. Ceci signe le début du mouvement, les premières rencontres du Collège invisible, mais cela présage en même temps cela porte en germe sa fin.

Au début de notre période d'étude, l'université de Chicago regroupe une communauté d'acteurs importants : des étudiants de master, comme Herbert Gans, des professeurs en début de carrière comme Martin Meyerson et Edward Banfield, ou des chercheurs consacrés comme Louis Wirth ou David Riesman ; ce dernier publie cette année-là son livre *La Foule solitaire*, signant ainsi le début de la critique des développements suburbains. On pourra constater la disparition de ce centre de rencontres au fur et à mesure que le Collège se développe. L'université de Chicago constitue donc un centre de départ important pour notre réseau, en même temps qu'un microréseau, précédant la période des années cinquante.

On peut constater également la présence des différentes générations. À part les acteurs consacrés qui créent des écoles ou qui présentent leurs contributions dans les conférences professionnelles, plusieurs de nos acteurs sont en cours de master ou de doctorat. Tel est le cas de Robert C. Wood qui

prépare son doctorat à l'école de Gouvernement à Harvard ; ou William L. C. Wheaton, l'un des premiers étudiants à préparer un master en City Planning à Harvard. Kevin Lynch est également en train de finir son diplôme en City Planning au collège du MIT. Ces individus augurent de changements importants à l'issue de leurs premières publications.

De la même façon, deux personnalités, appartenant à la catégorie des satellites, apparaissent à la périphérie des principales universités. Dans l'État de Michigan, dans la ville de Flint, à l'université du Michigan, Amos Hawley a débuté sa carrière de professeur en 1941, après avoir obtenu son diplôme de doctorat. Il reste dans cette université jusqu'à la fin des années cinquante<sup>7</sup>. Il semble un peu isolé par rapport aux autres individus, pourtant 1950 sera l'année de publication de son livre *Human Ecology*, ce qui fait lui consacrer en tant que chercheur en sociologie urbaine. Un autre auteur, également à part, est le Canadien John Seeley. Nous verrons tout au long de ces quatorze années (1950-1974) que John Seeley reste en dehors du réseau des institutions et des centres de recherche auxquels appartiennent nos acteurs états-unis. Ses publications dans le *JAIIP* le relie au réseau.

## 7.2. LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES DE LA DÉCENNIE. L'INSTITUTE FOR URBAN STUDIES (L'IUS) ET L'UNIVERSITÉ DE PHILADELPHIE AU CENTRE DU COLLÈGE INVISIBLE

L'année suivante – 1951 – marque l'intégration de certaines personnalités à l'université de Pennsylvanie ; cela annonce également les débuts de l'Institute for Urban Studies (IUS). Dirigé par Robert Mitchell (sollicité par Perkins), l'institut devient l'un des premiers centres de recherche exclusivement consacrés à la recherche urbaine. C'est un pari que fait Perkins qui, après un an à la direction de l'École de Fine Arts, décide d'investir une bonne partie de ses ressources dans la création de l'IUS. Il comprend les besoins du champ des études urbaines ; il connaît également les exigences exprimées par Bauer en 1950, et il est résolu à accompagner ce changement. Perkins fait alors appel à un éventail de chercheurs confirmés qui seront rapidement recrutés ; parmi les premiers : William L. C. Wheaton et Lewis Mumford. Ce dernier signe un contrat de dix ans en tant que professeur [visiting professor] avec l'université de Pennsylvanie.

L'année suivante – 1952 – annonce le début d'un exode de professionnels vers la ville de Philadelphie pour venir consolider le pôle de l'IUS. L'attraction exercée par la nouvelle école de l'université de Pennsylvanie (UP) n'est pas l'unique raison de cette migration ; le pouvoir d'attraction d'une ville en pleine transformation en est une autre cause. Martin Meyerson, qui vient de quitter l'université de Chicago, est l'une de ces personnalités ; Charles Abrams, en tant que professeur d'architecture à l'école des Fine Arts de Pennsylvanie, en est une autre.

Durant l'année 1953, l'équipe de l'IUS s'agrandit avec l'arrivée d'Herbert Gans, ancien élève de Martin Meyerson, qui commence son doctorat à l'institut sous la direction de Robert Mitchell et Walter Isard.



En dehors du pôle de l'UP, Philadelphie est une ville en pleine mutation. Paul Ylvisaker y réside depuis 1951. Après avoir été boursier Fulbright en Angleterre, il s'installe à Philadelphie en tant que secrétaire du maire de la ville, Joseph S. Clark. On verra ce dernier, plusieurs années plus tard, se battre face au Congrès états-unien pour la sauvegarde des surfaces agricoles et la recherche de régulations des constructions pavillonnaires ; une bataille commencée aux côtés de William H. Whyte, entre autres. Ainsi, Philadelphie, déjà connue pour son département de planning fort et bien structuré, constitue maintenant le siège de professeurs avertis et prêts à étudier l'Urban Planning aux États-Unis.

En ce qui concerne les individus les plus remarquables du Collège invisible, on peut noter le début de la carrière journalistique de Jane Jacobs à *Architectural Forum*. En 1951, elle est déjà une journaliste consacrée, et travailler pour la prestigieuse publication de Time Inc, est dans sa vie un nouveau statut qui semble lui donner accès à une période d'activisme. Ainsi, en 1952, Jacobs commence à militer (à la suite de Shirley Hayes, une artiste de Broadway<sup>8</sup>) contre la destruction du Washington Square Park à New York. Le comité de sauvetage du parc était composé de groupes de toutes obédiences religieuses et politiques, tous réunis pour éviter la destruction du parc, préconisée par Robert Moses.

En 1952, Haar intègre Harvard et le MIT comme professeur de l'école de Droit, et il y restera pour le reste de sa vie. Toujours à Harvard, en 1951, Wood termine son doctorat en Gouvernement et il continue son parcours au sein de cette université en tant que professeur assistant au département de Sciences politiques.

La même année, de l'autre côté du pays, Bennett Berger (comme Gans) commence son doctorat au département de Sociologie de Berkeley. Il y croisera plusieurs sociologues venus eux aussi de la côte Est et installés à Berkeley depuis peu.

La fin de 1953 est marquée par le décès de Louis Wirth qui, après avoir donné une conférence à l'université de Buffalo, succombe à une anomalie cardiaque à l'âge de 55 ans. Le réseau de Chicago commence à perdre du poids, en tout cas sur le plan du réseau des personnalités.

### **7.3. 1954, LES POLITIQUES D'EISENHOWER : ACTION ET LE HOUSING ACT**

L'année 1954 se distingue par deux faits importants pour le collège invisible : d'abord, la création d'Action sous l'égide du président Eisenhower ; ensuite, le vote du Housing Act de 1954. Ce dernier change en profondeur les politiques de logement. Dorénavant, le logement social, issu de la rénovation urbaine, peut bénéficier de la participation des acteurs privés ; il peut même être construit par ces derniers avec les fonds de l'état fédéral. Si le Housing Act de 1937 était une victoire pour les

démocrates urbains, celui de 1954 donne la victoire au secteur privé<sup>9</sup>. À partir de cette loi, la construction de logements sociaux par l'État fédéral devient peu significative à côté d'autres programmes du gouvernement plus tardifs, tels que les constructions d'autoroutes<sup>10</sup>. La loi sur le logement, sous la pression des urbanistes et des chercheurs engagés, tels que Catherine Bauer, ouvre également la possibilité de confier la recherche urbaine à des institutions publiques et privées. Dans ce cadre, le président crée le Better American Council, qui devient très vite The American Council to Improve Our Neighborhoods, Action. Ce dernier démarre ses activités avec l'aide du Housing Act de 1954 qui lui octroie 60 millions des dollars pour son fonctionnement. Cette aide est destinée en principe à soutenir les principaux buts d'Action : guider les communautés à travers des recherches et des programmes concrets en rénovation urbaine. Action devient la seule institution fédérale qui fait de la recherche une des priorités pour trouver des solutions aux problématiques urbaines de l'époque. Mais il faut rappeler qu'elle était dirigée par des responsables des entreprises privées.

Le Housing Act de 1954 donne également la possibilité à la Housing and Home Finance Agency (HHFA) d'investir ses fonds dans la recherche. C'est ainsi qu'elle octroie une bourse à l'université de Californie, Berkeley et son Center for Planning and Development Research Institute of Urban and Regional Development, dirigé par Melvin H. Webber. Ce dernier est un acteur, qui n'étant pas parmi les trente premiers du réseau étudié dans les chapitres précédents, joue un rôle important au *JAIP*, surtout pendant les quatre années durant lesquelles le siège du journal reste à Berkeley. En fait, dès 1959, Melvin Webber fait partie du conseil éditorial de la revue avec Catherine Bauer et Martin Meyerson mais ses recherches ne sont jamais citées par les autres. Pour sa part, Meyerson prend en charge [research editor] en 1954 le domaine des recherches du *JAIP*.

Durant cette même année 1954, le départ de Paul Ylvisaker pour New York coïncide avec la fin de la mandature de Clark à Philadelphie. à New York, Ylvisaker intègre l'Onu pour s'occuper des problématiques de la population.

L'année 1954 sera celle de l'attribution des premières bourses Rockefeller pour la recherche architecturale. Par exemple, la fondation donne une bourse à l'école d'Architecture et de City Planning du MIT pour mener des recherches sur la perception de la ville, sous la direction de Kevin Lynch et de György Kepes. Cette bourse soutiendra leurs études pendant cinq ans. Deux ans plus tard, c'est l'école des Fine Arts, le département d'Architecture de l'université de Pennsylvanie, dirigé par G. Holmes Perkins, qui bénéficiera d'une bourse de recherche pour une durée de cinq ans également.

D'autre part, le groupe de l'université de Pennsylvanie continue à se constituer, jusqu'à ce que l'année suivante, en 1955, William L. C. Wheaton prenne le poste de directeur de l'IUS; c'est le début des années les plus productives en matière de recherche.

## 7.4. 1955, TROIS ACTEURS CLÉS À LA TÊTE DES INSTITUTIONS : YLVISAKER ET LA FONDATION FORD, MEYERSON ET ACTION ET WHEATON ET L'IUS

À peine nommé directeur de l'IUS, William L. C. Wheaton décide d'investir toutes ses ressources humaines dans la recherche urbaine. Il demande alors le soutien économique des principales fondations, parmi lesquelles la Fondation Ford reste la plus généreuse. La demande d'allocation coïncide avec l'arrivée de Paul Ylvisaker à la Fondation Ford, le 1<sup>er</sup> mai 1955. C'est peut-être l'un des premières décisions de soutien financier de la fondation et il est destiné à un institut entièrement consacré à la recherche urbaine. Nous avons étudié les conséquences positives de la présence d'Ylvisaker à la fondation et ses bénéficiaires dans les pages précédentes.

D'autre part, toujours en 1955, le 29 août, Martin Meyerson prend la direction de la recherche urbaine chez Action, et très vite, en moins d'un an, il en devient le vice-président<sup>11</sup>. C'est là qu'il rencontrera Andrew Haskell, le directeur de *Life*, une publication de Times Inc. Cette relation débouchera sur plusieurs enquêtes par la suite. Action est un des exemples des investissements de la Fondation Ford pour la réalisation d'études sur le logement et la rénovation urbaine. On a vu la générosité de la Fondation pour les programmes d'Action.

Cette année-là paraît également la publication de Meyerson et Banfield, l'une des premières à débattre des problèmes de logement public et des politiques de rénovation urbaine. *Planning, Politics and the Public Interest* est également l'une des premières recherches réalisées en partenariat avec l'IUS et l'université de Chicago.

Cette année sera aussi celle du début de la recherche dirigée par Raymond Vernon sur la région métropolitaine de New York. Cette enquête donnera lieu à neuf publications en cinq ans seulement. La recherche est commanditée par la Graduate School of Public Administration de l'université de Harvard et par la Regional Plan Association de New York. Elle est financée par un partenariat entre la Fondation Ford et la Fondation des Frères Rockefeller (Rockefeller Brothers Fund), avec l'appui additionnel de la fondation Merrill for the Advancement of Financial Knowledge Inc. et du Twentieth Century Fund.

Entre les nouvelles et les vieilles générations de notre réseau, les positions divergent. D'un côté, Charles Abrams élargit sa participation au sein des institutions de la ville de New York. Il y reprend la tête de la Commission Against the Discrimination. De cette position, sortira l'un des livres les plus critiques des politiques locales à l'égard des minorités : *Forbidden Neighborhood : A Study of Prejudice in House*<sup>12</sup>. À la différence d'Abrams, Clarence Stein met fin cette année-là à sa participation à l'institut de recherche des arts à Columbia, le Fischer Center. Dorénavant, il se tournera vers l'enseignement

et la pratique de l'architecture et de l'urbanisme. Dans une lettre adressée à Catherine Bauer, on peut constater sa réserve envers les centres de recherche : « La chose qui m'angoisse le plus, c'est le risque qu'un centre de recherche appliquée devienne un refuge pour les étudiants plutôt qu'un lieu pour bien les préparer aux changements à venir. [...] Ce dont on a besoin, c'est d'un centre qui fait face aux changements actuels, avec toutes les exigences à l'égard de la ville et de la campagne d'aujourd'hui que cela implique<sup>13</sup> ». Stein n'abandonnera jamais l'enseignement, ni Columbia, où il continuera à tenir des séminaires.

Dans les années cinquante, les acteurs déjà consacrés demeurent au centre des distinctions. Lewis Mumford est élu membre d'honneur de l'American Institut of Planners après un peu plus de vingt ans d'affiliation à cette institution.

## 7.5. 1956, LA GENÈSE DU JOINT CENTER FOR URBAN STUDIES ET DEUX CONFÉRENCES CAPITALES POUR LE CHAMP DES ÉTUDES URBAINES

En 1956, des débats mettent en forme l'idée de fonder un centre d'études urbaines en partenariat avec l'université de Harvard et le MIT. Cette année-là est constitué un comité ad hoc afin d'établir les priorités d'un tel institut et d'indiquer aux deux institutions des axes à suivre pour le créer. Les premières conclusions du comité sont assez précises : celui-ci propose la création d'un centre d'études urbaines afin de synthétiser l'architecture en termes d'espace physique, tout en ayant une relation directe avec d'autres disciplines des sciences sociales, et incluant les sciences dures et l'économie<sup>14</sup>. Le JCUS sera fondé trois ans après.

Au mois d'avril, se déroule la première conférence en Urban Design à Harvard. Organisée par le doyen de l'école d'architecture (GSD) à Harvard, l'architecte José Luis Sert, et suite aux recommandations de l'historien Siegfried Giedion, elle a pour but d'« essayer de trouver une base commune au travail commun de l'architecte, du paysagiste, et du city planner dans le champ de l'Urban Design<sup>15</sup> ». La place d'*Architectural Forum* y est assurée, hormis que Douglas Haskell, le directeur de la rédaction, ne peut y assister. Jane Jacobs le remplace, et ses idées feront une bonne impression à l'assistance. Devant une assemblée qui compte de nombreuses personnalités de l'architecture et du planning (Walter Gropius, Victor Gruen, Edmund Bacon, Hideo Sasaki, Lewis Mumford, etc.), Jacobs présente une conférence sur les dégâts causés par la rénovation urbaine. Après cette conférence, William Whyte entre en contact avec Jacobs, et l'invite à participer à l'écriture de son livre à venir : *The Exploding Metropolis*<sup>16</sup>. C'est le début de la consécration de Jacobs et de ses idées.

Au mois d'octobre la Fondation Ford organise à son siège à New York la conférence en urbanisme [Conference on Urbanism], **aiguillonnée par les demandes de soutien à la recherche urbaine.**

Cette conférence permet la rencontre de plusieurs de nos acteurs : des célébrités de l'urbanisme bien sûr, telles que Coleman Woodbury ou Catherine Bauer mais aussi Luther Gulick, convié comme modérateur de la conférence [chairman], Amos Hawley, Martin Meyerson, Robert B. Mitchell, Lloyd Rodwin, Raymond Vernon, entre autres. De cette conférence déboucheront les premiers programmes de financement de la recherche urbaine de la Fondation Ford.

1956 est aussi une année de consécration pour certains centres de recherches, ainsi que pour certains individus clés – Owen et Whyte, entre autres. Wheaton, le directeur de l'IUS, se voit commander par le maire de Baltimore une étude sur la rénovation urbaine que poursuit la ville depuis peu. Pour ce faire, Wheaton invite, en plus de ses collègues de l'Institut, d'autres spécialistes de la rénovation urbaine, tels que Luther Gulick et Coleman Woodbury. L'IUS sous la direction de Wheaton accède à la reconnaissance comme centre en recherches urbaines.

Quant à Wilfred Owen, chercheur réputé de la Brookings Institution, l'année 1956 est la date de publication de sa recherche sur le transport urbain. Soutenue en partie par la Fondation Ford, la Brookings Institution devient un centre de recherche reconnu. Owen va y rester toute sa vie en tant que professeur associé, et ce dès 1947.

Whyte pour sa part publie son premier ouvrage issu des articles parus dans *Fortune*. *L'Homme de l'organisation* devient rapidement un succès de librairie.

Toujours en 1956, un autre acteur de l'université de Chicago, David Riesman, part pour Harvard, où il est nommé Ford Professor of the Social Science, une distinction qui s'accompagne d'un salaire spécifique pour développer des recherches sur une certaine durée. La vie bascule ainsi au sein des universités, et la Fondation Ford entre de pleine à faire un moteur du Collège Invisible.

## **7.6. 1957, LA PRÉPARATION DES PUBLICATIONS SUR LES MÉTROPOLIS : THE EXPLODING METROPOLIS ET METROPOLIS IN FERMENT**

Au cours de l'année 1957 plusieurs publications sont en préparation. Tout d'abord William Whyte commence le projet de *The Exploding Metropolis*. Les articles sont publiés dans *Fortune* dans les numéros de septembre, octobre, novembre et décembre 1957, et janvier et avril 1958. En plus des collègues de Whyte chez *Fortune*, Jane Jacobs rejoint le groupe, acceptant l'invitation lancée par Whyte à publier la conférence sur l'Urban Design qu'elle avait donnée à Harvard quelques mois auparavant.

Ensuite Meyerson abandonne l'université de Pennsylvanie pour Harvard, il y devient le premier professeur à obtenir le poste de Frank Backus Williams, professeur en City Planning ; une distinction qui lui permet de se consacrer à la recherche. Avec un pied à Washington et l'autre à Harvard, Meyerson, avec sa partenaire Barbara Terret et son collègue Paul Ylvisaker, va coordonner la livraison de

« Metropolis in ferment » à paraître dans la revue *Annals of the American Academy of Political and Social Science*. Il rassemble des articles et le débat sur des sujets relatifs à la métropole. Meyerson et ses collaborateurs font appel à un grand nombre de spécialistes — Luther Gulick, David Riesman, Wilfred Owen et Raymond Vernon entre autres.

Deux acteurs, toujours engagés dans la recherche et les universités, travaillent sur ces projets : d'abord, Nathan Glazer, alors directeur du groupe de recherche sur le communisme dans la vie américaine [Communism in American Life Project] impulsé par le Fund for the Republic, un laboratoire soutenu par la Fondation Ford. Sa recherche sera publiée sous le titre *The Social Basis of American Communism*, qu'il utilisera comme projet de sa thèse de doctorat en sociologie, soutenue à Columbia en 1962. Ensuite, Lewis Mumford part pour Europe avec une bourse pour écrire *The City in History*. La même année, il devient professeur-assistant [visiting professor] au MIT.

D'autres obtiennent leurs diplômes de doctorat. C'est le cas de Herbert Gans qui, après l'obtention de son diplôme, devient conférencier au département de City Planning de l'université de Pennsylvanie.

En ce qui concerne les médias, à *Fortune*, Charles Abrams devient le conseiller éditorial de la revue sur les sujets liés à la race et aux minorités. Au JAIP, William L. C. Wheaton rejoint le Board of Governors, tout en restant à la tête de l'IUS. Plusieurs recherches de l'institut y seront publiées.

## 7.7. 1958, UNE TABLE RONDE ET UNE CONFÉRENCE

À la fin de l'année 1957, et au début de l'année 1958, deux événements mettent en évidence la socialisation de la mise en question de l'Urban Planning. Tout d'abord, se tient la table ronde proposée par *Fortune* et *Architectural Forum*, « The City's Threat to Open Land », à laquelle participent dix-neuf personnalités liées au milieu de l'urbanisme mais aussi au monde de la recherche. Cette table ronde avait pour objectif de chercher des alternatives à ce que les organisateurs avaient appelé le « mouvement des bulldozers ». Bien qu'au début, certains participants aient été sceptiques quant au sujet de la table ronde, d'autres étaient certains de pouvoir arriver à des propositions concrètes et même à des projets de loi destinés à être discutés au sein du Congrès américain. Soutenus à part entière par les publications de Times Inc, les participants avaient des origines et des professions variées, et leur collaboration fut également essentielle pour la critique du développement urbain.

Le rôle de Whyte se verra renforcé par cette table ronde. Il connaissait déjà Laurance S. Rockefeller, mais après leur rencontre dans la table ronde, tous deux s'engagent dans la bataille pour la préservation des surfaces agricoles, alors menacées par la construction extensive des



maisons pavillonnaires. Après la publication de *The Exploding Metropolis*, Whyte va consacrer sa carrière à la recherche urbaine, grâce à cette publication et à sa participation à plusieurs conférences.

Face à l'urban planning, il y a l'Urban Design. En 1958, David Crane organise, au sein de l'école de Fine Arts de l'université de Pennsylvanie, la conférence « Criticism in Urban Design » soutenue par la Fondation Rockefeller. Cette conférence, contrairement à celle qu'avait organisée *Fortune*, n'a pas convié uniquement des personnalités liées à l'urbanisme et à l'architecture. Son objectif était d'imaginer une pratique de la critique de l'architecture plus rigoureuse, notamment par rapport aux projets urbains et suburbains. Cette conférence, qui semblait plus ambitieuse, ne donna pourtant lieu ni à des publications ni à des projets de loi ; impossible également d'en trouver les actes. De plus, les acteurs liés à notre réseau principal<sup>17</sup> y assistent en plus petit nombre. Durant la conférence, plusieurs de nos acteurs se rencontrent. On retient la présence du directeur du département Arts et Humanités de la Fondation Rockefeller, Chadbourne Gilpatric, dont l'attention est attirée par Jane Jacobs et sa communication sur les transformations du centre-ville. Gilpatric lui offre une aide pour développer les idées publiées dans *The Exploding Metropolis* ; ce sera le début d'une longue collaboration qui aboutira à la publication de *Death and Life*.

En dépit d'objectifs bien cernés et traités, la conférence n'aboutira donc pas à des publications ou à des changements concrets dans le domaine de la critique de l'Urban Design. Cela s'explique sans doute par le fait que les grands axes de la critique n'étaient pas alors encore formulés. Le comité d'organisation ne faisait pas de différence entre architecture et Urban Design, ni entre esthétique et beauté. La question des promoteurs privés ne se posait pas encore, et encore moins celle du rôle de l'État fédéral dans la construction d'une pratique telle que l'Urban Design. Bref, cette table ronde n'est qu'un point de rencontre, et il y manque la présence d'autres disciplines qui auraient pu enrichir le débat autour des objectifs principaux.

Il est certain que les acteurs de ces deux événements sont alors déjà reconnus pour leurs recherches ; leur participation n'est pas le fruit du hasard. En fait, on voit dans les cartes des années précédentes que les auteurs se connaissent par le biais de leurs rencontres répétées au sein des mêmes lieux, des mêmes institutions.

Deux autres de nos principaux acteurs connaissent de nouvelles évolutions cette année-là. Herbert Gans, déjà docteur en City Planning, part pour Boston, recruté par la Harvard Medical School, afin de participer à la recherche sur le West End. La même année, Berger finit sa thèse doctorale sur la banlieue pavillonnaire et ouvrière en Californie.

Le *JAIIP* déménage à Berkeley, sous la nouvelle direction éditoriale de Melvin Webber qui y restera quatre ans.

Cette année-là, le comité de sauvetage de Washington Square devient le Joint Emergency Committee to Close Washington Square to Traffic, avec Jacobs à sa tête ; celle-ci invite Whyte, Abrams et Mumford à la rejoindre<sup>18</sup>. Cette année voit également la création d'un doctorat en City Planning au MIT.

## 7.8. 1959, LA CONSÉCRATION DE CATHERINE BAUER ET LA FONDATION DU JOINT CENTER FOR URBAN STUDIES (JCUS)

En 1959, plusieurs réussites indiquent des transformations au sein du Collège invisible. Tout d'abord, Catherine Bauer devient membre d'honneur de l'American Institute of Planners, après plus de vingt-cinq ans de participation à cette institution. Ensuite, Harvard et le Massachusetts Institute of Technology décident en septembre de mettre en place un nouveau centre de recherches urbaines. La naissance du Joint Center for Urban Studies (JCUS) s'établit grâce au soutien apporté par la Fondation Ford par le biais de Paul Ylvisaker. Martin Meyerson, alors président du centre d'études urbaines de l'Université Harvard, prend la première direction du JCUS. Lloyd Rodwin, directeur du Department of City and Regional Planning du MIT, y arrive en deuxième ligne. Les premiers professionnels à y participer sont Kevin Lynch, Charles Haar, Robert C. Wood, entre autres. Nathan Glazer, à titre temporaire, est également l'un des premiers acteurs à y être actif.

En 1959, Ylvisaker demeure à la Fondation Ford où, pressé par l'absence d'aides pour la rénovation urbaine et le développement des communautés afro-américaines dans les centres-villes, il lance le programme Gray Areas. Il s'agit de reprendre le concept exploré par Raymond Vernon dans sa recherche sur la région métropolitaine de New York, selon lequel il faut identifier les quartiers qui sont en train de devenir majoritairement occupés par les populations afro-américaines, afin de permettre aux agences locales et à la rénovation urbaine de collaborer, et éviter ainsi les problématiques qui en découlent<sup>19</sup>.

En ce qui concerne la transplantation des individus, il faut mentionner le départ des universitaires de Chicago, comme Edward Banfield, le dernier irréductible de cette université, qui rejoint l'école d'Architecture et de City Planning à Harvard, où il est invité par son confrère Martin Meyerson. Mumford est, lui, nommé Ford Professor on City Planning à l'UP ; une distinction qui lui permet de se consacrer à la recherche et à la rédaction de *The City in History*, durant les trois années suivantes. Pour sa part, Herbert Gans retourne à l'université de Pennsylvanie, où il devient professeur assistant en City Planning. Il y écrit *The Urban Villagers* et commence en même temps de nouvelles recherches

sur les banlieues, notamment Levittown. Berger, quant à lui, est recruté par l'université de l'Illinois à Urbana, au sud de Chicago, comme professeur à l'école de médias.

## 7.9. 1960, LE DÉBUT DE L'ÈRE DES PRÉSIDENTS DÉMOCRATES

Sur le plan politique, dès janvier 1960, débute la campagne présidentielle. Amos Hawley, Robert C. Wood et Charles Haar s'engagent dans la campagne du candidat démocrate John F. Kennedy afin d'écrire les discours qui portent sur la région métropolitaine, le logement public et les problématiques urbaines. À ce propos, Haar relate avec émotion sa participation à l'écriture des discours d'urbanisme autant qu'aux discussions sur les défis liés à la construction théorique d'un nouveau pays<sup>20</sup>.

Amos Hawley participera, lui aussi, activement aux gouvernements Kennedy et Johnson, et il sera le seul à poursuivre cette activité sous la présidence de Nixon. De 1960 jusqu'en 1974, il fait partie de l'académie nationale des sciences, qui dépend du conseil du département de Housing and Urban Development. Cet engagement lui permet d'assister aux plus grands changements politiques du pays : de l'ère démocratique à l'ère républicaine, après la crise du pétrole.

En 1960 également, la Fondation Ford alloue une bourse au JCUS, à la demande de Martin Meyerson, pour suivre des recherches en rénovation urbaine [urban renewal]. Deux spécialistes sont alors engagés pour ce faire : Charles Abrams et Grady Clay. Ils doivent produire des ouvrages publiables à la fin de leur recherche<sup>21</sup>.

À l'université de Columbia, Samuel Lubell dirige une recherche soutenue par la Fondation Ford portant sur la différence entre les journaux suburbains et ceux du centre-ville. Le groupe de recherche bénéficie de la participation de Paul Ylvisaker (Fondation Ford), de Scott Greer (Northwestern University) et de Luther Gulick, ce dernier recommandé par Ylvisaker<sup>22</sup>.

Au cours de l'année 1960, les changements sont plus nombreux, ce qui semble annoncer le commencement de la fin d'une période à l'université de Pennsylvanie, la période de l'école avant-gardiste qui avait marqué et rassemblé autant d'auteurs marquants dès les années cinquante.

## 7. 10. 1961, LE DÉBUT DE LA PRÉSIDENTE DE JOHN F. KENNEDY

1961 marque le début de la présidence Kennedy, mais les acteurs qui vont participer au gouvernement n'y entreront que l'année suivante. L'un des premiers groupes à être constitué sera celui des logements internationaux, qui aura pour objectif de conseiller les pays en voie de développement en matière de logement. À cet effet, le président délègue le projet à Robert C. Weaver, directeur de

la Housing and Home Finance Agency, qui, à son tour, fait appel à un groupe d'experts issus de plusieurs institutions : Paul Ylvisaker, Charles Abrams, Martin Meyerson, Lloyd Rodwin, Lyle Fitch, Stefan Robock, Gordon Clapp et David Lilienthal, entre autres<sup>23</sup>. La politique de l'Alliance pour le progrès [Alliance for the progress] sera issue de ce groupe et investira le logement public, en contrepartie d'alliances politiques stratégiques destinées à accroître la soumission de l'Amérique latine<sup>24</sup>.

D'ailleurs à l'IUS en Pennsylvanie, le groupe d'acteurs très actifs finit par rejoindre d'autres universités. Tout d'abord, Mumford part enseigner au MIT, de même que William L. C. Wheaton. Le seul à rester est Herbert Gans.

Grady Clay participe plus activement au JCUS. Il est l'éditeur de *Landscape Architecture*, le journal de l'American Society of Landscape Architects, un journal consacré à l'urbanisme et à l'espace urbain.

Pour sa part, Nathan Glazer intègre l'université de Berkeley où quelques années plus tard, il va traverser des épisodes tourmentés avec la révolte des étudiants, entre autres événements. Mais cette année marque également le début de sa participation active au gouvernement Kennedy, au sein de la Housing and Home Finance Agency. Glazer pour sa part ne participera au JCUS qu'à partir de 1960-1961.

En 1961 Abrams accepte un poste au Committee Against Discrimination in Housing, qu'il conservera jusqu'en 1965. C'est également l'année de la publication de l'œuvre de Jane Jacobs, qui devient très vite un succès de librairie.

## 7.11. 1962, WHYTE ET JACOBS COMMENCENT LEURS CARRIÈRES INDÉPENDANTES

En 1962, Mumford retourne en Pennsylvanie pour une très courte période. Bien que Gans demeure à Philadelphie, il va souvent à Columbia pour faire des conférences ou pour participer à certains séminaires, notamment celui que dirigent Clarence Stein, Stanley Tankel et Albert Meyer, l'Urban Planning Seminar. Parmi les professeurs qui l'accompagnent figurent Herbert Gans, C. McKim Norton, Ellen Lurie. Ce séminaire, qui nous paraît banal, est important, car il permet de rencontrer des planners professionnels qui enseignent non seulement la pratique mais également la théorie. Ce séminaire ne sera pas le seul à rassembler plusieurs personnalités.

Les deux journalistes de Time Inc, William Whyte et Jane Jacobs, verront leurs vies se tourner vers l'activisme urbain. Whyte reçoit une bourse de la Fondation Rockefeller pour mener sa recherche sur les espaces ouverts qui subsistent encore aux alentours des constructions suburbaines [open

land]. Pour sa part, Jacobs commence son projet dans le West Village à New York, elle va dessiner une série de logements avec la participation de la communauté. Le projet sera achevé en 1974.

Au MIT, deux événements adviennent. D'abord Robert C. Wood travaille à temps complet au MIT où il rejoint le département des Sciences politiques, tandis qu'à Harvard, il participe à l'observatoire urbain. D'autre part, le comité éditorial du JAIP rejoint le MIT sous la direction de Bernard J. Frieden.

## 7.12. 1963-1964, L'ARRIVÉE DE LYNDON B. JOHNSON

Les trajectoires individuelles de certains acteurs poursuivent se confirment. Whyte participe à un nouveau programme de recherche lancé par Action, A Critical Analysis of Selected Private Development Founds, dirigé par Seymour Baskin, et qui prend fin un an plus tard. Cette recherche a été rendue possible grâce à une bourse de la Fondation Ford<sup>25</sup>. À New York, Charles Abrams devient professeur à temps plein à l'école d'Architecture de Columbia.

Côte Ouest, les choses évoluent un peu. Martin Meyerson est nommé directeur du College of Environmental Design, un institut récemment fondé (1959) par l'époux de Catherine Bauer, William Wurster. Son premier directeur, l'architecte Vernon De Mars, était un ami proche de la famille Wurster-Bauer, mais également très proche de Clarence Stein. Directeur du collège de 1959 à 1963, De Mars est renommé pour son agence d'architecture. Meyerson, pour sa part, laisse la direction du JCUS aux mains de Jim Wilson et déménage pour Berkeley.

La fin de l'année 1963 voit la tragédie de l'assassinat du président Kennedy au mois de novembre, et l'arrivée de Lyndon B. Johnson au pouvoir. Ce changement entraîne certaines personnes qui font partie de notre Collège invisible au centre de la politique des États-Unis ; une position qui sera plus manifeste l'année suivante.

L'été 1964 est marqué par le début des confrontations raciales, à New York en l'occurrence. En juillet, Harlem est le cadre d'une manifestation des Afro-Américains contre la police de la ville ; le président Johnson s'engage à prendre certaines résolutions en matière de minorités.

En novembre 1964, Johnson, déjà au pouvoir, est élu à nouveau président. Sa politique s'attache fortement contre la lutte contre la pauvreté. Pour ce faire, Johnson envisage des stratégies militaires : il crée une série de groupes de travail de spécialistes connus sous le terme de Task Force (TF), une expression employée en jargon militaire pour désigner le rassemblement de spécialistes sur un sujet. La stratégie avait été également employée par Kennedy mais, dans le cas de Johnson, ces groupes resteront secrets. En effet, la politique de l'Administration Johnson a été étoffée par la création d'une

vingtaine de Task Forces, dont certaines chargées exclusivement de trouver des solutions aux problématiques urbaines<sup>26</sup>. Tous ces groupes ont travaillé dans une absolue discrétion, et leurs résultats ne furent jamais publiés par l'Administration mais réservés au président. À cette époque, on requiert des équipes qu'elles soient pluridisciplinaires afin de constituer des champs de recherche plus ouverts, pourtant aucune TF ne comprenait de fonctionnaires. Les années soixante vont mettre ainsi en évidence une ouverture et un mélange des disciplines<sup>27</sup>.

La première Task Force à être créée fut le groupe coordonné par Charles Haar, la National Task Force on the Preservation of Natural Beauty. Haar y était accompagné de William Whyte et Jane Jacobs, entre autres. Du côté de la politique urbaine, Johnson crée la Task Force on Metropolitan and Urban Problems, présidée par Robert Wood, afin de résoudre les problématiques urbaines, y compris celle des émeutes qui, à l'époque, éclataient dans tout le pays. Wood invite des personnalités essentielles pour les études urbaines : Jerome Cavanagh, maire de Detroit, Paul Ylvisaker, de la Fondation Ford, et les professeurs Nathan Glazer, Martin Meyerson, et Catherine Bauer Wurster, tous les trois de l'université de Californie à Berkeley. Une grande partie du texte du Housing Act de 1965 est issue de ce groupe de travail<sup>28</sup>.

Quelques changements sont opérés dans l'organisation de l'Administration fédérale. Action prend l'appellation de National Council for Good Cities et oriente ses objectifs vers la consécution des équités sociales et raciales dans les grandes villes du pays.

En ce qui concerne les individus, les changements les plus remarquables se font du côté des universitaires. En 1964, Clarence Stein reçoit la reconnaissance de ses collègues de l'American Institute of Planners, en devenant « membre d'honneur ». Pour sa part, Herbert Gans s'installe définitivement à Columbia comme professeur assistant au département de Sociologie et d'éducation, mais il n'abandonne pas sa place à l'IUS. Bennett Berger retourne côte Ouest pour enseigner au département récemment fondé de Sociologie de l'université de Californie, à Davis, à quelques kilomètres au nord-est de San Francisco.

Cette année est marquée par le décès inattendu de Catherine Bauer.

### **7.13. 1965, LE DÉPART D'YLVISAKER DE LA FONDATION FORD ET UN NOUVEL HOUSING ACT**

L'année 1965 voit le départ précipité de Paul Ylvisaker de la Fondation Ford. Avec l'arrivée d'un nouveau président, McGeorge Bundy, les politiques de la fondation changent et les initiatives entreprises par Ylvisaker ne sont pas les bienvenues pour le nouveau président. Plutôt que de prolonger les aides sociales, la fondation cherche à renforcer les aides financières et économiques pour les petits



entrepreneurs, à travers un programme intitulé Community Development Corporation (CDC). Cette nouvelle politique change en profondeur les programmes destinés à la rénovation urbaine.

À Washington, Robert C. Wood devient le secrétaire général du département de Housing and Urban Development. Il a pour but la mise en place de la nouvelle loi de logement. Action ouvre un nouveau département de Transport urbain. Parmi les conseillers, on trouve Robert Mitchell et Martin Meyerson. La même année, Action organise une conférence (symposium) en décembre sous le titre *The Troubled Environment*. Soutenue par Time Inc., David Rockefeller et la fondation Sears-Roebuck, cette conférence permet de rassembler de nouvelles personnalités autour de questions urbaines actualisées, notamment en ce qui concerne la pauvreté et les révoltes urbaines menées par les minorités. La conférence d'ouverture était donnée par Robert C. Weaver qui, sous le titre « *Cities in Crisis* », explorait de nouvelles pistes face aux troubles urbains récents.

À la fin de 1965, le conseil éditorial [Editorial advisory panel] du JAIP accueille de nouveaux acteurs : Charles Abrams, Herbert Gans, Charles Haar. Charles Abrams est aussi Visiting Professor de City Planning au MIT.

#### **7.14. 1966-1967, LA CRÉATION DE LA TASK FORCE ON URBAN PROBLEMS ET DE L'INSTITUTE OF URBAN ENVIRONMENT**

Après des années de combat contre la pauvreté et le développement urbain, en 1966, la présidence Johnson entreprend un combat plus radical encore contre l'exclusion et la détérioration urbaines. Sous la direction de Robert C. Wood et avec la collaboration de plusieurs acteurs comme Jane Jacobs, Paul Ylvisaker, Chester Rapkin et Robert Mitchell, est instaurée la Task Force on Urban Problems. De ce groupe, sortiront les discussions pour la création de la loi *Demonstration Cities and Metropolitan Development Act*, votée en novembre 1966 ; ainsi que la création du programme *Model Cities*. Ce dernier propose une approche pragmatique des problèmes de conception et de construction de la ville, notamment dans le secteur des logements sociaux. La loi et le programme voulaient susciter la participation de la communauté, notamment en prenant en compte leurs décisions qui concernent son espace de vie et son développement. Il s'agissait d'une politique fédérale qui concernait en priorité les territoires ou les villes qui demandaient de l'aide ; il fallait donc avoir au préalable un programme de développement urbain.

Le programme *Model Cities* ne démarre qu'en 1967. Il n'y a pas de documents sur la première ville à bénéficier du programme, car plusieurs villes en ont bénéficié en même temps : Chicago, Detroit, Seattle entre autres. Des études récentes expliquent les grandes problématiques du programme, telles que la participation active de la communauté, la gestion de l'argent et la prise des décisions par le pouvoir local. Les analystes considèrent que ce sont ces problématiques qui ont fait échouer le programme en 1974<sup>30</sup>.

Ylvisaker est appelé la même année par le président Johnson à prendre la tête d'une Task Force sur les villes [Task Force on the Cities] : il en résulte un acte qui prévoit la création de la Commission Kerner [National Advisory Commission on Civil Disorders] qui, à son tour, essaye d'en finir avec les émeutes raciales en combattant la ségrégation<sup>31</sup>.

En 1966, l'Institute of Urban Environment est créé à Columbia. Fondé par Charles Abrams, l'institut offre aux étudiants et aux professeurs inscrits la possibilité de développer des recherches à l'étranger, notamment en Amérique latine. C'est une réussite d'Abrams qui avait consacré à Columbia trois années d'enseignement. Pourtant, Abrams ne restera pas longtemps à la direction de l'institut et, à la fin de l'année, Chester Rapkin le remplacera. Économiste urbain de l'université Columbia, Rapkin était installé à Philadelphie où il enseignait à l'IUS depuis 1952. Au même moment, Charles Abrams deviendra consultant à la Fondation Ford pour les missions développées en Inde et au Chili.

Martin Meyerson abandonne, lui, la direction du College of Environmental Design à Berkeley pour diriger l'université de New York à Buffalo.

En 1966, Amos Hawley quitte l'université du Michigan et part plus au sud, à l'université de Caroline, où il demeurera jusqu'à sa retraite. Il est nommé Kenan Professor of Sociology, une position partagée avec d'autres professeurs de l'université. Bien qu'il fasse partie des plus cités, on le voit isolé par rapport aux autres acteurs qui partagent le même espace, les mêmes publications et les mêmes financements. Son œuvre semble être importante pour le réseau, mais il reste une figure périphérique par rapport aux principaux individus et institutions.

## 7.15. 1968, LA FIN DE LA PRÉSIDENTENCE DÉMOCRATE

L'année suivante, en 1968, c'est William L. C. Wheaton qui déménage pour la côte Ouest. Il reprend le poste auparavant occupé par Meyerson et devient le doyen du College of Environmental Design. D'autre part, Ylvisaker rejoint l'équipe des professeurs de l'école d'Architecture de Harvard GSD, où il va enseigner pendant deux ans. L'équipe initiale de chercheurs de l'IUS a presque disparu, il ne reste plus aucun des chercheurs précurseurs des années cinquante. Par contre, le pôle JCUS continue d'accueillir de nouveaux chercheurs.

L'année 1968 est également celle des élections présidentielles, Johnson est éconduit lors des primaires démocrates au profit de deux autres candidats démocrates à la Maison-Blanche : Robert Kennedy et Eugene McCarthy. La tension tourne au profit des républicains, qui gagnent les élections avec à leur tête Richard Nixon, qui arrive au pouvoir en janvier 1969. Ce changement à la tête du pays entraîne évidemment un changement des politiques, entre autres,

la hausse des taxations des fondations privées et le licenciement de plusieurs groupes de Task Force de la période Johnson, ainsi que la fin de plusieurs politiques urbaines.

Action, déjà associée à Urban America, bénéficie de nouveau d'une bourse Ford d'un montant de 690 000 dollars. L'objectif de cette nouvelle bourse est la construction de logements sociaux, une des dernières actions entreprises par cette institution.

À la fin de l'année, Martin Meyerson et Charles Abrams cessent leur collaboration avec le *JAIIP*. Le journal passe aux mains de David Godschalk, un ancien planner basé en Floride. Le journal revient à la diffusion des années trente, soit six numéros par an, et parfois des numéros thématiques<sup>32</sup>.

## 7.16. 1969 ET 1970, LE DÉBUT DE LA PRÉSIDENTE DE NIXON

En 1969 les choses basculent à Washington. L'équipe de travail de Johnson laisse la place à celle du président entrant. Toutes les politiques de lutte contre la pauvreté passent aux mains d'un gouvernement républicain, ce qui change les priorités autant que les programmes. Les dépenses engagées par le gouvernement Johnson sont diminuées et la priorité devient l'amélioration des finances publiques.

Robert Wood est alors appelé à devenir le directeur du JCUS. Il rentre à Harvard où il retrouve ses anciens collègues, notamment Haar et Glazer. Pour sa part, Charles Abrams revient aux États-Unis après avoir passé une année à Londres. Il est accueilli avec les honneurs et reçoit la mention William Backus Visiting Professor à l'école d'architecture de Harvard GSD. Mais, déjà atteint par un cancer, il décède en décembre 1969. En février 1970, il reçoit une mention posthume de la part de l'American Society of Planning Officials pour son « leadership et ses contributions dans le planning<sup>33</sup> ».

Herbert Gans, lui aussi, se déplace en partie à Boston, où il devient professeur en études urbaines au MIT et participe activement au JCUS. C'est le moment où un grand nombre d'auteurs se rencontrent à Harvard, bien que la période de la critique et de la participation au gouvernement sont déjà passées. On peut compter plusieurs de nos acteurs rencontrés au JCUS, mais leurs enquêtes restent des travaux solitaires ou en duo. Parmi ces derniers, certains trouveront un écho certain, comme ceux de Glazer, en collaboration avec Daniel P. Moynihan, publié sous le titre *Beyond the Melting Pot*.

Martin Meyerson entre en 1970 à l'université de Pennsylvanie comme président de l'université, ce qui lui permet de se rendre à nouveau à Philadelphie. Il fera appel à plusieurs de ses anciens collègues, mais peu d'entre eux répondront positivement.

William Whyte passe toute l'année comme professeur distingué de sociologie urbaine au Hunter College à New York<sup>34</sup>.

## 7.17. LES ANNÉES SOIXANTE-DIX

En 1971, Herbert Gans revient à l'université de Columbia à New York, et s'installe au département de sociologie jusqu'à la fin de sa carrière ; cependant, il n'abandonne pas complètement son travail au JCUS et au MIT.

Après son expérience au Hunter College, William Whyte commence un projet empirique sur la façon dont les habitants utilisent les rues de la ville. Le projet nommé Street Life Project utilisait la photographie comme moyen de répertorier les habitudes des gens.

En 1972, Edward Banfield rejoint Martin Meyerson en Pennsylvanie. Paul Ylvisaker devient le doyen de l'école d'éducation de Harvard, où il est désormais largement reconnu, notamment pour son travail de transformation et de reconstruction de l'école, qui lui demandera dix ans d'efforts.

Au début des années soixante-dix, le JCUS devient la cible des critiques en raison de son défaut d'action effective sur le terrain et à la quantité de publications scientifiques qui n'ont pas mené à des résultats concrets.

Les années 1973 et 1974 ne font pas état de beaucoup de transformations. Une fois la politique de taxation sur les fondations mise en place, les programmes et les priorités changent. Il est important de constater que la recherche urbaine prend une autre direction. Il faut noter également l'absence d'acteurs de notre groupe au sein du gouvernement.

C'est sans doute dans les années soixante-dix qu'apparaissent de nouveaux acteurs qui dépassent l'esprit de la critique des années cinquante et soixante. Les débats ont évolué et la mécanique de production des savoirs dans le champ de la critique urbaine en est d'autant plus transformée. La problématique urbaine devient une problématique de la pauvreté et des minorités. Il y a un transfert des efforts vers une autre situation à laquelle certains de nos acteurs n'étaient pas préparés.

\*\*\*\*\*

En conclusion on voit que le réseau a eu pour berceau deux universités : Chicago et Pennsylvanie. C'est peut-être en Pennsylvanie que le réseau est devenu plus critique, car les professeurs qui y ont enseigné n'étaient pas exclusivement des city planners.

Deux situations se détachent de cette analyse. D'abord, on a vu que Berger semblait plus intégré aux réseaux que Lynch, pourtant Lynch semble faire partie depuis longtemps d'un des noyaux institutionnels tandis que Berger semble à l'écart de tous les noyaux. Gulick, est dans le même cas, il travaille en dehors des centres universitaires, mais participe activement au centre des recherches.

Nous avons constaté que plusieurs de nos acteurs se déplacent en groupe : ils font appel les uns aux autres et travaillent ensemble : c'est le cas de Martin Meyerson et de son groupe de collègues, Banfield, Wheaton, Gans et Bauer.

L'étude prosopographique nous a éclairés sur la naissance et la concentration des acteurs dans certaines institutions. Dans notre cas, plutôt que de rendre compte des personnages absents d'une histoire de la critique urbaine, nous avons relevé les similitudes, les lieux de rencontre. Bref, la prosopographie nous a permis d'identifier des groupes au sujet desquels les biographies sont peu explicites. Cependant, il semble qu'une analyse prosopographique ne soit jamais achevée. Les particularités étudiées ici ne couvrent pas toute la vie de nos acteurs. Les couloirs des universités, les tables rondes, les conférences qu'ils ont fréquentés ont construit leur réseau de sociabilité, en plus d'avoir servi de caisse de résonance pour leurs recherches et de les avoir faits référencer dans leurs ouvrages.

## NOTES

<sup>1</sup>Strong, A. L. et Thomas, G. E. *The Book of the School : 100 years, the Graduate School of Fine Arts of the University of Pennsylvania*. Philadelphia : University of Pennsylvania, 1990, pp. 131-144.

<sup>2</sup>Warren Jay Vinton Collection, Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection n° # 2946, Box 4.

<sup>3</sup> Les détails ont été expliqués dans le chapitre précédent. Voir *infra*, p. 174.

<sup>4</sup>Scott, Mel. *American City Planning since 1890*. Berkeley et Los Angeles : University of California Press, 1969, p. 477.

<sup>5</sup>American Institute of Planners, « Suggestions for a Program of Research in the Urban Environment », Cambridge, Mass. 1949, p. 24.

<sup>6</sup>Oberlander, Peter, et Newbrun, Eva. *Houser. The Life and Work of Catherine Bauer*. Vancouver : University of British Columbia Press, 1999, p. 247.

<sup>7</sup> Les premières universités à établir une formation en City Planning étaient l'université de Michigan, l'Illinois Institute of Technology et l'université de Washington, tous les trois en 1941. L'université de Wisconsin a suivi, en lançant un programme en 1944. D'autre part, l'université de la Caroline du Nord a été la première à ouvrir un département de City Planning, indépendante des autres formations. Dans Scott, Mel. *American City Planning since 1890, op. cit.*, pp. 463-470.

<sup>8</sup>Flint, Anthony. *Wrestling with Moses*. New York : Random House, 2009, pp. 76-77.

<sup>9</sup>McGraw, B. T. « The Housing Act of 1954 and Implications for Minorities ». *Phylon*, 1955, vol.16, n° 2, pp. 171-182 ; Lamb, Charles M., et Nye, Adam W. « Fair Housing Policy and the Federal Housing Administration : Policy, Responsiveness and Administrative Implementation », (April 1, 2009). Buffalo Legal Studies Research Paper n° 2009-11. Recupéré le 20 octobre 2010 sur <http://ssrn.com/abstract=1371715>.

<sup>10</sup>Flanagan, Richard M. « The Housing Act of 1954: The Sea Change in National Urban Policy ». *Urban Affairs Review*, 1997, vol. 33, no. 265, p. 281.

<sup>11</sup>Scott, Mel. *American City Planning since 1890, op. cit.*, p. 527.

<sup>12</sup>Abrams, Charles. *Forbidden Neighbors : A Study of Prejudice in House*. New York : Harper & Brothers,



1955.

<sup>13</sup> *Clarence Stein Collection*. Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection n° 3600 ; BOX 10, « Letter to Catherine Bauer, December 29, 1955 ».

<sup>14</sup> *Clarence Stein Collection, ibid.*, « 1956, Proposition for a Research Center in MIT ».

<sup>15</sup> Jose Lluís Sert, « Scope in the Conference », Harvard Urban Design Conferences 1956-62, [RIBA/TyJ/35/5], cité par Orillard, Clément. *Kevin Lynch et l'Urban Design. Représenter la perception de la ville (1951-1964)*. Thèse: Université de Paris 8: 2010, p. 36.

<sup>16</sup> Flint, Anthony. *Wrestling with Moses, op. cit.*, pp. 25-27.

<sup>17</sup> [...] «The Low state of urban design in America today reflect an inadequate understanding of the values of design in the city by the public, officials of government and business and civic leaders, and inadequate standards and knowledge on the part of the professions directly concerned with city building, particularly architects, landscape architects and city planners. In considerable degree these popular and professional weaknesses arise because of the almost complete absence of critical writing about the design of cities in the American popular and professional press. Lewis Mumford's columns in the *New York Magazine* are apparently the only regularly published critical writing on Urban Design in any American magazine. Grady Clay's articles in the Louisville *Courier-Journal* are the only regularly published criticisms of Urban Design appearing in any American newspaper. The few articles in the architectural and planning press lack depth, and appeal to the narrowest audiences. » [...] dans « A Proposal to the Rockefeller Foundation of a Conference on Criticism in urban Design », Institute for Urban Studies, School of Fine Arts, University of Pennsylvania, June 12, 1958 ; Collection Rockefeller Foundation, Record Group 1.2, Series 200, Box 457, Folder 3904.

<sup>18</sup> Flint, Anthony. *Wrestling with Moses, op. cit.*, p. 79.

<sup>19</sup> Domhoff, G. William, « The Ford Foundation in the Inner City : Forging an Alliance with Neighborhood Activists », en ligne sur [http://sociology.ucsc.edu/whorulesamerica/local/ford\\_foundation.html](http://sociology.ucsc.edu/whorulesamerica/local/ford_foundation.html), consulté le 11 octobre 2010.

<sup>20</sup> Stave, Bruce M. « A Conversation with Charles M. Haar. Urban History and the Great Society ». *Journal of Urban History*, 1998, vol. 25, n° 1, pp. 75-93.

<sup>21</sup> Ford Foundation Archive. Reel 3006, grant n° 60-344.

<sup>22</sup> Ford Foundation Archive. Grant for Columbia University, Seminar on metropolitan problems. FILE PA 60-204, reel 0173.

<sup>23</sup> Ford Foundation Archives, correspondance entre Robert C. Weaver et Paul Ylvisaker, 1961. Reel 1425.

<sup>24</sup> Benmergui, Leandro. « The Alliance for Progress and housing policy in Rio de Janeiro and Buenos Aires in the 1960s ». *Urban History*, 2009, vol. 36, no. 2, pp. 303-326.

<sup>25</sup> Ford Foundation Archives, FILE PA 63-543, reel 0164.

<sup>26</sup> La liste de Task Forces sous la présidence de Johnson a été publiée par : Smith, Nancy Kegan. « Presidential Task Force Operation during the Johnson Administration ». *Presidential Studies Quarterly*, 1985, vol. 15, n° 2, Priorities and Strategies in Foreign Policy : 1985-1989, pp. 320-329.

<sup>27</sup> «The 1960s by contrast proved an interdisciplinary bonanza, as the modernization paradigm swept development studies in anthropology, sociology, economics, and political science. Enormous multidisciplinary teams took on major problems, often the very questions that had driven the first wave of interdisciplinarity at SSRC ». Abbott, Andrew. *Chaos of disciplines*. Chicago : University of Chicago Press, 2001, p. 133.

<sup>28</sup> Smith, Nancy Kegan. « Presidential Task Force Operation during the Johnson Administration », *op. cit.*

<sup>30</sup> Harrison, Bennett. « Ghetto Employment and the Model Cities Program ». *Journal of Political Economy*, 1974, vol. 82, n° 2, pp. 353-371 ; Morgan, David et England, Robert E. « State Aid to Cities : A Casual Inquiry ». *Publius*, 1984, vol. 14, n° 2, Intergovernmental Dimensions of Urban Fiscal Stress, pp. 67-82.

<sup>31</sup> MacInnes, Gordon. *Wrong for All the Right Reasons. How White Liberals Have Been Undone by Race*. New York : Twentieth Century Fund Book, 1995.

<sup>32</sup> Krueckeberg, Donald. « The story of the Planner's Journal, 1915-1980 ». *Journal of the American Planning Association*, 1980, vol. 46, no. 1, pp. 5-21.

<sup>33</sup> Henderson, Scott. *Housing and the Democratic Ideal : The Life and Thought of Charles Abrams*. New York : Columbia University Press, 2000, p. 226.

<sup>34</sup> LaFarge, Albert (ed.) *The Essential William H. Whyte*. New York : Fordham University Press, 2000. p. 3.



CONCLUSION



## CONCLUSION

Nous nous sommes interrogés sur les liens de sociabilité reliant les livres de nos trois auteurs de départ : Jacobs, Lynch et Mumford. Pour approfondir cette dimension sociale, nous avons élargi notre terrain d'analyse avec l'étude d'un corpus de dix ouvrages supplémentaires du champ des études urbaines. Ces ouvrages ont répondu à un « mouvement » du début des années cinquante, par l'intermédiaire de l'American Institut of Planners, afin de développer la recherche urbaine<sup>1</sup>. Cette dernière a connu un moment d'amplification, grâce à la participation des fondations privées qui ont soutenu la création de plusieurs centres d'investigation et le développement de nombreuses études du champ urbain. Les ouvrages choisis s'inscrivent donc dans un courant de pensée, et leurs auteurs ont mené une entreprise commune : un Collège invisible se serait constitué dans la discipline au fil des années cinquante pour s'effacer au début des années soixante-dix.

C'est ainsi qu'on a constaté que les ouvrages de Jacobs, Lynch et Mumford n'étaient qu'un des anneaux d'une chaîne beaucoup plus large. Sur un terrain plus vaste, nous avons repéré les citations réciproques, ce qui nous a donné une liste plus riche, bien que restreinte, de personnes auxquelles il était fait constamment référence. Nous avons étudié comment elles se sont rencontrées au fil des années, et noté que tous les acteurs ont fini par collaborer. Nous avons établi qu'ils faisaient partie d'un vaste réseau, au sein duquel ils pouvaient être classés dans plusieurs catégories. Ce réseau n'était pas représenté par une institution unique, mais par des individus qui se côtoyaient à de multiples occasions. Ces rencontres nous ont permis de suivre la naissance d'un Collège invisible, dont la force a été mise en évidence par la participation de plusieurs de ses membres à des instances politiques. Leur science – les études urbaines – a vu ainsi croître soudainement sa puissance lorsque certains acteurs ont gagné les coulisses de la politique fédérale.

Notre thèse résulte d'une triple analyse : celle des ouvrages en tant qu'entités indépendantes, celle de leurs thématiques transversales et celle de leurs citations communes, afin de recréer l'aspect social des textes.

Certes, les résultats de notre analyse pourront apparaître évidents et notre enquête semblerait alors sans fondement. Pourtant, elle était des plus nécessaires. Nos résultats aident à mettre en lumière le processus d'échange des savoirs qui a nourri un champ et a fortifié la place des professionnels qui lui sont associés : les planners. Notre analyse a permis de comprendre l'action de plusieurs acteurs : des personnes et des institutions qui ont été partie prenante du développement de la pensée urbaine des années cinquante et soixante dont nous sommes les héritiers.

## UN TRAVAIL COLLECTIF

L'importance des échanges professionnels est tout à fait cruciale dans la littérature de l'époque. Le travail collaboratif prime la construction individuelle d'une œuvre. Les ouvrages résultent de rencontres, de tables rondes, de conférences et de publications.

Certains individus se distinguent pourtant par l'intérêt qu'ils ont suscité et qui a attiré de nombreuses personnes. Ils ont aussi servi d'intermédiaires entre les institutions et le Collège. Tel est le cas de Martin Meyerson. Par ailleurs, certaines alliances se sont tissées tout au long de la période ; alliances entre personnes et non pas entre institutions. Un exemple nous en est fourni par des enseignants de l'université de Chicago : Meyerson, Wheaton et Banfield ; les deux derniers ayant rejoint le premier. L'analyse prosopographique nous a montré comment les individus sont loyaux non pas au cadre institutionnel mais à leurs confrères.

Ainsi, aucun consensus ne se serait établi sur les ressemblances ou les dissemblances entre les individus. Cependant, nous avons trouvé une similitude : le Collège invisible dans le champ des études urbaines des années cinquante et soixante peut évoquer le département de Sociologie de l'université de Chicago des années vingt à quarante, la réputée « École de Chicago ». Ce courant de pensée sociologique a bénéficié d'un site de travail unique — l'université de Chicago —, à la différence de notre Collège invisible qui ne s'est jamais fixé physiquement. Si quelques personnalités sont remarquables et faciles à repérer dans les deux cas, elles n'en éclipsent pas moins des personnes qui ont également compté. Les deux exemples mettent en évidence un groupe de professionnels dont les relations spontanées se rejoignent régulièrement sur des sujets de recherche partagés.

Notre Collège invisible a également fait école. La première génération, tels David Riesman ou William Whyte, ont eu des disciples. Ces derniers, à leur tour, ont fait connaître les recherches de leurs prédécesseurs, tout en tentant de remettre en question leurs conclusions. Pourtant leurs rencontres ont toujours été informelles et leurs lieux de leurs entrevues, bien que définis, variaient au fil du temps.



La loyauté entre les individus du Collège a été particulièrement palpable lorsque des acteurs reconnus pour leur pratique intellectuelle ont été appelés à « transformer » le paysage de l'urbanisme en s'impliquant concrètement dans la sphère politique. À ce moment-là, les équipes sont devenues multidisciplinaires et ont constitué des champs d'action beaucoup plus efficaces que celles qui s'appuyaient sur une seule discipline. Les acteurs invités cooptent comme collègues de travail les membres de leur réseau informel. Ainsi, un bon nombre d'individus ayant participé à plusieurs programmes des périodes présidentielles Kennedy et Johnson – tels que le département de Housing et le Model Cities Program – font partie du Collège invisible.

La volonté du gouvernement Johnson d'instituer des groupes de chercheurs dans le but d'élaborer des solutions aux problématiques du moment, permet de comprendre la dimension prise par certains individus du Collège. On compte parmi les directeurs des groupes de chercheurs ou Task Forces : Paul Ylvisaker, Charles Haar ou Robert Wood. Ils sont choisis pour leurs compétences, améliorées tout au long des années de notre analyse. Lorsqu'ils intègrent le gouvernement, ils essayent d'appliquer des mesures longtemps débattues avec l'ensemble de leurs confrères. Pourtant, leur participation à la sphère politique terminée, ces personnalités retournent à l'université et, malgré leur effort pour proposer des législations, les résultats ne seront pas évidents. En témoigne, entre autres, l'échec du Model Cities Program. L'étude de la formation des groupes de travail pendant la période Johnson ainsi qu'une analyse des législations urbaines résultant du travail de ces groupes reste à effectuer. S'interroger sur leur structuration, leurs processus de travail et leurs résultats pourrait mettre en évidence une sociologie de la législation de la période en question.

Les acteurs que nous avons étudiés partagent une exigence de changements, mais leurs idées ont peu de portée, en partie parce qu'ils se cantonnent au milieu universitaire ou aux cercles officieux, où ces conceptions n'ont plus de pouvoir d'action. Lorsqu'ils font partie du gouvernement, leurs hypothèses restent très théoriques, et l'on sait que la pratique est une autre chose.

Dans les années soixante-dix, les questions sont différentes ; le gouvernement est républicain et la crise économique est plus qu'évidente. Le mouvement amorcé dans les années cinquante ne se concrétise pas avec les réformes politiques et laisse place à d'autres tentatives d'appréhension des études urbaines.

## UNE PÉRIODE NÉBULEUSE

La période temporelle de notre recherche montre la montée en puissance d'une sorte de nébuleuse. Cet agrégat diffus a construit un réseau d'échanges qui a conçu, dans le même

temps, un domaine, qui s'est interrogé sur une profession, qui a mis en garde les gouvernements en questionnant la législation et les processus de prise de décisions urbains, enfin, le groupe d'acteurs que nous avons étudié a essayé de changer son présent. Ce réseau va s'affaiblir puis s'effondrer après des événements politiques des années soixante-dix ; une perte d'influence également due en partie à la dispersion des acteurs sur le territoire états-unien.

Les acteurs étudiés ont voulu changer les conditions de leur temps par le biais de la recherche, ce qui peut expliquer l'aspect essentiellement contestataire de cette nébuleuse. Les débuts de cette période diffuse peuvent cependant être précisément datés : historiquement, le Housing Act de 1949 a intensifié la demande en professionnels de la ville en même temps qu'il a alerté la profession, notamment l'American Institute of Planners. Cette courte action a concouru à nous rappeler que l'établissement de cette nébuleuse s'est fait au long cours : les résultats concrets ne verront le jour qu'à la fin de la décennie cinquante et au début de la décennie soixante. Tous ses acteurs finiront par être reconnus au plan national. L'état en crise s'adressera à eux pour trouver des solutions.

Le groupe d'acteurs analysés n'appartient ni à la même institution, ni aux mêmes courants politiques ou philosophiques, et ils ne partagent pas les mêmes disciplines. Pourtant, des éléments communs de leurs théories apparaissent : en dehors, bien sûr, de la ville et de ses transformations, des débats s'instaurent autour de la gouvernance de la métropole, et sur des questions sociologiques sur le caractère des États-Uniens. Pour cette raison, cette aventure pourra être envisagée depuis n'importe quel point de vue, et elle aboutira aux mêmes conclusions, et remarquera les mêmes personnalités, quelle que soit l'époque. Pourtant seuls Jacobs, Mumford et Lynch auront échappé au purgatoire et sont encore lus aujourd'hui et nous sont familiers. Leurs recherches n'ont pas été oubliées au fil des décennies et sont toujours d'actualité.

Les membres de ce Collège, individuellement ou collectivement, se séparent et se dispersent sur le territoire états-unien. Concentrés au début sur la côte Est du pays, ils ont eu tendance, avec les années, à l'éparpillement. Ils n'ont jamais produit un ouvrage conjoint, même s'ils partageaient leurs sujets. Nous pensons que d'autres collègues invisibles se sont établis à d'autres périodes. Ils se sont rassemblés autour d'une problématique et ont mené des expériences aussi productives que celles des années cinquante et soixante. D'autres enquêtes pourront voir le jour à ce sujet.

Plus que l'étude des personnes, l'analyse des ouvrages nous a permis de conclure que les fondations étaient la pierre angulaire de la constitution du Collège. C'est parce que les fondations ont soutenu la recherche que des ouvrages ont pu être publiés. L'histoire urbaine devrait reconnaître tout ce que l'urbanisme doit aux fondations privées. Concernant la Fondation

Ford, étudier en profondeur sa volonté de soutenir la recherche, d'être un macro-acteur du réseau, nous a permis de comprendre son rôle de catalyseur du regroupement des individus.

Pour ce qui concerne les autres fondations privées citées au long de la thèse, le travail reste à faire. En effet, elles ont été, elles aussi, sollicitées pour aider à la création des instituts et, par ce biais, elles ont appuyé plusieurs recherches qui ont donné le jour aux ouvrages que nous avons étudiés. Mais la participation des fondations privées dans le soutien de la recherche n'est pas nouvelle<sup>2</sup>. Notons cependant que, pendant la période d'analyse, les fondations se sont renforcées en même temps qu'elles ont fini par être durement frappées par la législation. Elles nourrissent financièrement les acteurs et leurs instances pour qu'une démarche scientifique puisse se constituer dans le champ des études urbaines. Résumons certains constats :

1) Tout d'abord, plusieurs fondations ont participé à la construction du mouvement lancé par les « activists, Catherine Bauer en tête. La plupart des fondations se sont engagées à soutenir les « études urbaines ». En plus de la Ford et de la Rockefeller, nous pouvons compter, entre autres, les fondations Sears, Danthon, Kellog, Houston, Mott (cette dernière entièrement consacrée aux problématiques urbaines)<sup>3</sup>.

2) Les fondations n'ont pas été créées pour soutenir les recherches urbaines. Pourtant, elles destinent une partie de leurs ressources à ce domaine. Trois grands programmes d'investissement de la Fondation Ford sont, par exemple, destinés à apporter des solutions aux problématiques urbaines. Néanmoins, dans les années 1974-1975, la fondation décide d'arrêter l'aide financière destinée à couvrir le champ des études urbaines, de même que d'autres champs de la recherche. Crise économique oblige, plusieurs instituts de recherche soutenus par la Ford sont obligés de se transformer et de sympathiser plus directement avec les entreprises privées.

3) À la fin des années soixante, la loi qui met en place l'impôt sur les revenus des grandes compagnies change radicalement la politique des donations des fondations. Cela signe la fin de la participation réelle des fondations dans la recherche urbaine. « Après la loi, le mouvement des fondations a perdu beaucoup de sa force »<sup>4</sup>.

4) Les fondations semblent être aussi une réponse de l'époque. Selon Whyte, les aides des fondations aux recherches ont permis la création de communautés d'universitaires qui, à leur tour, deviennent, à l'instar des banlieusards, des hommes de l'organisation<sup>5</sup>.

Mais les fondations ne sont pas les seules à être partie prenante de ce grand réseau qui a tissé des liens entre les personnes et les institutions. Les médias, notamment la presse écrite, bien que nous ne les ayons évoqués que rapidement dans cette thèse, ont également joué un rôle non négligeable. En effet, les médias sont un moyen de diffusion des idées ; constat qui peut être expliqué en quelques points :

1) Tout d'abord, certains de nos acteurs s'accordent à penser que publier dans les médias est plus efficace pour que se répandent leurs idées. Ces acteurs ne sont pas seulement des journalistes, mais aussi ceux qui y publient régulièrement depuis toujours, autant dans les journaux grand public que dans la presse spécialisée, tels que Mumford, Abrams ou Riesman. La presse en général devient un tremplin pour leurs idées.

2) Certains acteurs clés de notre réseau reconnaissent que les sujets primordiaux ont été discutés au sein des médias locaux et nationaux. David Riesman par exemple attribue une grande influence à la presse, en raison de sa capacité d'action sur les États-Uniens<sup>6</sup>. D'autre part, certains livres de notre corpus, *Working Class Suburbs* et *Suburbia*, sont en grande partie issue de l'analyse des publications grand public.

3) L'influence des magazines de d'Henry Luce III dans la culture états-unienne laisse à penser qu'ils ont joué un rôle considérable dans la critique de l'Urban Planning. La relation des directeurs de la publication avec Action, leurs recherches communes, leur désir de publier des articles traitant des questions liées aux études urbaines nous font penser que Time Inc. a été un des acteurs clés de la formation du mouvement ainsi que de la vulgarisation de certaines idées. La fin de cette orientation coïnciderait avec le décès de Luce en 1968. La disparition de l'héritier de la Time Inc., le cerveau et l'âme de publications telles que *Fortune* et *Architectural Forum*, signe la fin de la participation de son entreprise à la critique de l'Urban Planning. La Time Inc. change ensuite non pas de lectorat mais d'objectifs : elle devient une entreprise toute puissante qui diversifie ses titres et s'intéresse à d'autres médias, comme le cinéma. C'est la fin d'une époque mais aussi la fin de la relation entre la presse écrite et les acteurs de la critique urbaine.

Mais les médias restent, aux États-Unis, des entreprises privées, auxquelles il est difficile d'accéder. Une étude plus approfondie pourrait faire la suite à la nôtre.

En conclusion, notre corpus s'est constitué à une période favorable à l'appui des médias et des fondations privées et qui coïncide avec un mouvement qui voulait faire de la recherche urbaine une activité qui soutienne la comparaison avec des disciplines scientifiques plus anciennement établies. Et, en dépit de cette apparence de nébuleuse, le champ des études urbaines que nous avons exploré a montré le foisonnement et la richesse des expériences menées, dont nous espérons avoir montré l'ampleur des potentialités qui irriguent toujours notre présent.

## NOTES

<sup>1</sup> “[...] the suggested program of reasearch marked the beginning of a movement to enlist a largher nimer of intellectuls in the struggle for enlightenment on the complex economic and social issues raised by the urban “explosion.” Unfortunately, in the early 1950s there was no one in the Ford Foundation particularly interested in the kinds of ruba problems with which the more thoughtful planners and professors of city planning were concerned. Not until 1955 did the foundation establish an urban and regional program to assist universities and civic groups in research, in the training of personnel, and in public educational activities.” Scott, Mel. *American City Planning since 1890*. Berkeley, L.A. : University of California Press, 1969. *op. cit.* p. 479

<sup>2</sup> Krueckeberg, Donald. *The American Planner. Biographies and recollections*. New York : Methuen, Inc., 1983, p. 22-23.

<sup>3</sup> Nielsen, Waldemar A. *The Big Foundations*. New York and London : Columbia University Press, 1972.

<sup>4</sup> Worthy, K. Martin. “The Tax Reform Acto f 1969: Consequences for Private Foundations”, in *Law and Contemporary Problems*, 1969, vol. 39, no.4.

<sup>5</sup> “As the foundations pointed out, some of the large institutional grants can have the effect of supporting individual work. The foundations have contributed heavily to the creation of “communities of scholars” –the Rockefeller Foundation, for example, founded the National Bureau of Economic Research; Carnegie, the Russian Research Center at Harvard; Ford, the Center for Advance Study in the Behavioral Sciences. In such communities of scholars the work done is what scholars wish to be done, and the foundations have been careful not to interpose any control.” (Whyte suggests that people who want to escape from the organization have foundations to get some help. But it seems that anyways he or she must be part of a bigger organization, he or she cannot go by him or her self. Even the scholar becomes an organization man. Whyte, William Hollingsworth, Jr. *The organization man*. New York : Simon and Schuster [1956] 2002, p.233

<sup>6</sup> Riesman, David. “Becoming an Academic Man”. Berger, B.M. (ed.). *Authors of their own lives*. Berkeley : University of California Press, 1990, pp. 22-74.







# BIBLIOGRAPHIE



## BIBLIOGRAPHIE

- ABBOTT, Andrew. *Chaos of disciplines*. Chicago : University of Chicago Press, 2001.
- ABRAMS, Charles. *Oral History interview*. New York : Columbia University Oral History Collection, 1964.
- ABRAMS, Charles. *The City is the Frontier*. New York : Harper Colophon Books, 1965.
- ABRAMS, Charles. *The Language of Cities : A Glossary of Terms*. New York : Equinox books, 1971.
- ADAMS, Frederick J., HODGE, Gerald. City Planning Instruction in the United States : The Pioneering Days, 1900-1930. *Journal of the American Institute of Planners*, 1965, vol. 31, n° 1, p. 43-50.
- ALBERT, Anaïs. *Les Etats-Unis au XX siècle*. Levallois-Perret : Studyrama, 2007.
- ALBRECHT, Donald. *World War II and The American Dream : How Wartime Building Changed a Nation*. Cambridge (Mass.) : The MIT Press, 1995.
- ALEXANDER, Christopher. *Notes on the Synthesis of Form*. Cambridge (Mass.): Harvard University Press, 1964 (*De la synthèse de la forme*, Paris, Dunod, 1971).
- ALEXIOU, Alice Sparberg. *Jane Jacobs : Urban Visionary*. New Jersey : Piscataway, 2006.
- AMERICAN INSTITUTE OF PLANNERS. *Suggestions for a Program of Research in the Urban Environment*. Cambridge (Mass.): 1949,
- ANDERSON, Terry H. *The Movement and the Sixties: Protest in American from Greensboro to Wounded Knee*. New York : Oxford University Press, 1995.
- APPLEBY, Donald, LYNCH, Kevin. *The View From the Road*. Cambridge (Mass.) : MIT Press, 1963.
- *Area and power* / édité par Arthur MAASS. Glencoe (Ill.) : Free Press, 1959.
- ARNOLD, Joseph. City Planning in America. *The Urban Experience : Themes in American History*/ édité par R.A. MOHL et James F. RICHARDSON. Belmont : Wadsworth Publishing Company, 1973, p. 14-43.

- *Authors of Their Own Lives. Intellectual Autobiographies by Twenty American Sociologists/* édité par Bennett M. BERGER. Berkeley, Los Angeles, Oxford: University of California Press, 1990.
- BANHAM, R., NEWMAN P. *The Ford Century: Ford Motor Company and the Innovations that Shaped the World.* New York: Artisan Books, 2003.
- BAUER, Catherine. *The Increasing Social Responsibility of the City Planner.* In Proceedings of a Joint Annual Meeting of the American Institute of Planners and the Canadian Institute of Professional Town Planners: Niagara Falls, Ontario, Mars 3-5, 1950, pp. 11-12.
- BAUER, Catherine. Reviewed work: The Image of the City by Kevin Lynch. *Annals of the American Academy of Political and Social Sciences*, 1961, vol. 336, p. 207-208.
- BAUER, Catherine. Review on The Working Class Suburbs. *Journal of the American Institute of Planners*, 1962, vol. 28, n°1, p. 46-47.
- BEAUREGARD, Robert. *Voices of Decline : The Postwar Fate of the U.S. Cities* (2 ed). New York : Routledge, 2003,
- BECKER, Howard S. Review on The Urban Villagers: Group and Class in the Life of Italian-Americans by Herbert J. Gans; Erich Lindeman. *The Sociological Quarterly*, 1964, vol. 5, n°1, p. 94-95.
- BECKER, Howard. *Telling About Society.* Chicago and London: The University of Chicago Press, 2007.
- BERGER, Bennet M. *Working Class Suburb : A Study of Auto Workers in Suburbia.* Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1960.
- BERGER, Bennett M. The Myth of Suburbia. *Journal of Social Issues* 1961, vol. 12, n° 1, p. 38-49.
- BERGER, Bennett M. Comments on the Liell Review of "Working-Class Suburbs". *Social Problems*, 1962, vol. 9, n° 4, p.389-390.
- BERGER, Bennett M. *Looking for America: Essays on Youth, Suburbia, and Other American Obsessions.* Englewood Cliffs (N.J.) : Prentice-Hall Inc., 1971.
- BENMERGUI, Leandro. The Alliance for Progress and housing policy in Rio de Janeiro and Buenos Aires in the 1960s. *Urban History*, 2009, vol. 36, n° 2, p. 303-326.
- BEUKA, Robert A. *SuburbiaNation: Reading Suburban Landscape in Twentieth-Century American Fiction and Film.* New York: Palgrave Macmillan, 2004.
- BIGET, Jean-Louis, HERVÉ, Jean-Claude. *Panoramas Urbains. Situation de l'Histoire des Villes.* Fontenay/Saint-Cloud: éditions ENS, 1995.
- BIRCH, Eugenie Ladner. Advancing the Art and Science of Planning : Planners and Their Organizations, 1909-1980. *Journal of the American Planning Association* 1980, vol. 46, n° 1, p. 22-49.
- BIRCH, Eugenie Ladner. Chester Rapkin: Planner, Teacher, Scholar. *Journal of the American Planning Association*, 1988, vol. 54, n° 4, p. 421-424.

- BLESSING, Charles A. Challenge and Response. *Journal of the American Institute of Planners*, 1959, vol. 25, n° 2, sp.
- *Block by Block : Jane Jacobs and the Future of New York* / édité par Timothy MENNEL, Jo STEFFENS, Christopher KLEMEK. New York : The Municipal Art Society of New York, Princeton Architectural Press, 2007.
- BOOM, Nicholas Dagen. *Suburban Alchemy. 1960 New Towns and the Transformation of the American Dream*. Columbus: Ohio State University, 2001.
- BOYCE, Ronald R. Myth versus Reality in Urban Planning. *Land Economics*, 1963, vol. 39, n° 3, p. 241-251.
- BOYER, M. Christine. *Dreaming the Rational City : The Myth of the American City Planning*. Cambridge (Mass.) : MIT Press, 1983.
- BRAIN, David. La naissance d'une discipline moderne du projet aux États-Unis. La conception des logements sociaux au début du xxe siècle. *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine* 1999, n° 2-3, p. 95-106.
- BREUKA, Robert. *Suburban Nation: Reading Suburban Landscape in Twentieth Century American Fiction and Film*. New York: Palgrave Macmillan, 2004.
- BROMLEY, H. Conversation with Jane Jacobs. *Artvoice*, 2000, vol. 11, n° 30. Disponible sur <http://www.gse.buffalo.edu/fas/bromley/ccs/part5.htm>.
- BROWN, Richard K. Review on *The Urban Villagers: Group and Class in the Life of Italian-Americans* by Herbert J. Gans. *The British Journal of Sociology*, 1965, vol. 16, n° 3, p. 267-268.
- BRUEGMANN, Robert. *Sprawl, a Compact History*. Chicago and London : The University of Chicago Press, 2005.
- *American Urban History. An Interpretative Reader with Commentaries*/ édité par Alexander B. Jr CALLOW. New York, London, Toronto : Oxford University Press, 1969.
- CAMPBELL, S. et FAINSTEIN, S. S. *Readings in planning theory*. Malden (MA.): Blackwell Publishing, 2003.
- CHAPMAN, Denis. Review. *The Town Planning Review*, 1963, vol. 34, n° 1, p. 73-75.
- CHERMAYEFF, Serge, ALEXANDER, Christopher. *Community and Privacy, Toward a New Architecture of Humanism*. New York : Doubleday and Company, 1963. (*Intimité et vie communautaire. Vers un nouvel humanisme architectural*, Paris, Dunod, 1972)
- CHINOY, Ely. *Automobile Workers and the American Dream* (1955). Boston: Beacon Press, 1965.
- *City Sense and City Design. Writings and Projects of Kevin Lynch*/ dirigé par Tribid BANERJEE et Michael SOUTHWORTH. Cambridge (Mass.): The MIT Press, 1990.
- CIUCCI, G. et al. *The American City: From the civil war to the New Deal*. Cambridge (Mass.): The MIT Press, 1979.
- CLARK, Clifford. *The American Family House*. Chapel Hill : University of North Caro-

line Press, 1986.

- COLM, Gerhard. *The American Economy in 1960 : Economic Progress in a World of Tension*. Washington : National Planning Association, 1952.
- CONNERY, Robert H., LEACH, Richard H. *Federal Government and Metropolitan Areas*. Cambridge (Mass.): Harvard University Press, 1960.
- *Conscience and Community : the Legacy of Paul Ylvisaker* / édité par Virginia M. ESPOSITO. New York : Peter Lang Publishing, 1999.
- COQUERY, Michel. Histoire Urbaine des Etats-Unis: apports d'une approche historiographique. *Panoramas Urbains. Situation de l'Histoire des Villes/* édité par Jean-Louis BIGET, Jean-Claude HERVE. Fontenay/Saint-Cloud : éditions ENS, 1995, p. 108-145.
- COSER, Lewis A. *Men of Ideas, A sociologist's view*. New York : The Free Press, 1965.
- CRANE, David. Reviewed work: The Image of the City. *Journal of the American Institute of Planners*, 1961, vol. 27, n° 2, p. 152-155.
- *Critical Perspectives on housing/* édité par R.G. BRATT, C. HARTMAN et A. MEYERSON. Philadelphia : Temple University Press, 1986.
- CROMPTON, D.H. Review. *The Town Planning Review*, 1962, vol. 33, n° 2, p. 161-162.
- CULLINGWORTH, Barry. *Planning in the USA. Policies, Issues and Processes*. London, Routledge, 1997.
- DICKSTEIN, Morris. *Gates of Eden. American Culture in the Sixties*. New York: Basic Books, 1977.
- DIXON, Brock. Review of The Metropolitan Problem and American Ideas. *The Western Political Quarterly*, 1963, vol. 16, n° 1, p. 236-237.
- DOBRINER, W. *The Suburban Community*. New York : G.P. Putnam's Sons, 1958.
- DOMHOFF, G. William. *The Ford Foundation in the Inner City: Forging an Alliance with Neighborhood Activists* [en ligne]. Disponible sur [http://sociology.ucsc.edu/whorulesamerica/local/ford\\_foundation.html](http://sociology.ucsc.edu/whorulesamerica/local/ford_foundation.html) [Consulté le 25 septembre 2010].
- DONALDSON, Scott. *The Suburban Myth*. New York : Columbia University Press, 1969.
- DORMAN, Joseph. *Arguing the World : the New York intellectuals in their own words*. Chicago : University of Chicago Press, 2000.
- DRISCOLL, Edgar J. Robert Wood, at 81; Led HUD, UMass, Boston Schools. *The Boston Globe*, 2005, April 4, p. 7.
- DUANY, Andres. *Suburban Nation : The Rise of Sprawl and Decline of the American Dream*. New York : North Point Press, 2000.
- DUNHAM, H. Warren. Reviewed work: The Image of the City by Kevin Lynch. *Social Problems*, 1960-196, vol. 8, n° 3, p. 280-281.
- DYCKMAN, John. What makes planners plan. *Journal of the American Institute of Planners*, 1961, vol. 27, n° 2, p.164-167.
- EBNER, Michael H. Re-Reading Suburban America: Urban Population Deconcentration,



- 1810-1980. *American Quarterly* 1985, vol. 37, n° 3, p. 368-381.
- *Edward C. Banfield: An Appreciation* / édité par Charles R. KESLER, Claremont, CA: Henry Salvatori Center for the Study of Individual Freedom in the Modern World, 2002. Disponible sur <http://www.cmc.edu/salvatori/publications/pdf/Salvatori.pdf>
  - *Encyclopedia of American Urban History* / édité par David GOLDFIELD. Thousand Oaks: Sage, 2007.
  - *Encyclopedic Dictionary of Landscape and Urban Planning*/édité par Klaus-Jürgen EVERT. New York: Springer, 2010.
  - FISHMAN, Robert, The Anti-planners : the contemporary revolt against planning an its significance for planning history. *Shaping an Urban World* / édité par Gordon E. CHERRY. London : Mansell, 1980, p. 243-252.
  - FISHMAN, Robert. *Bourgeois Utopias : The Rise and Fall of Suburbia*. New York : Basic Books, 1985.
  - FITCH, Lyle C. Luther Gulick. *Public Administration Review*, 1990, vol. 50, n° 6, p. 604-608.
  - FLANAGAN, Richard M. The Housing Act of 1954 : The Sea Change in National Urban Policy. *Urban Affairs Review*, 1997, vol. 33, n° 265, p. 281.
  - FLINT, Anthony. *Wrestling with Moses*. New York: Random House, 2009.
  - FOGELSON, Robert M. *Downtown : Its Rise and Fall, 1880-1950*. New Haven : Yale University Press, 2001.
  - FOGELSON, Robert. *Bourgeois Nightmares: Suburbs, 1870- 1930*. New Haven : Yale University Press, 2005.
  - FONER, Eric. *Voices of Freedom: A Documentary History* [2ème edition]. New York: W.W. Norton, 2008, Vol. 2.
  - FORSYTH, Ann. *Reforming Suburbia. The Planned Communities of Irvine, Columbia, and The Woodlands*. Los Angeles : University of California Press, 2005.
  - FRIEDEN, Bernard. J. *City planning since Jane Jacobs. In The Profession of City Planning*. New Brunswick: Rutgers University Press, 2000.
  - FRIEDMANN, John. The City in History Review. *The Town Planning Review*, 1962, vol. 33, n° 1, p. 73-78.
  - GANS, Herbert. The Human Implications on Current Redevelopment and Relocation Planning. *Journal of the American Institute Planners*, 1959, vol. 25, n° 1, p. 15-26.
  - GANS, Herbert. Review of *Working Class Suburb: A Study of Auto Workers in Suburbia* by Bennett M. Berger. *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 1961, vol. 334, p. 189-190.
  - GANS, Herbert. Diversity is not Dead. *New Republic*, 1961, vol. 144, p. 11-15.
  - GANS, Herbert. Urbanism and Suburbanism as Ways of Life : a Reevaluation of Definitions. *Human Behaviour and Social Processes : An Interactionist Approach* /édité par Arnold M. ROSE. Boston : Houghton Mifflin Co., 1962.

- GANS, Herbert. *The Urban Villagers*. New York : The Free Press of Glencoe, 1962.
- GANS, Herbert. *The Levittowners : Ways of Life and Politics in a New Suburban Community*. New York : Pantheon, 1967.
- GANS, Herbert. *People and Plans. Essays on Urban Problems and Solutions*. Chicago : Basic books, 1968.
- GANS, Herbert. *The Dream of Human Cities*. *New Republic*, 1969, juin, p. 28.
- GARDNER, Howard. *The Mind's New Science. A History of the Cognitive Revolution*. New York: Basic Books, 1985 [traduction française *Histoire de la révolution cognitive. La nouvelle science de l'esprit*. Paris: Payot, 1993].
- GARREAU, Joel. *Edge City : Life on the New Frontier*. New York : Anchor, 1991.
- GARVIN, Alexander. *The American City, What works, what doesn't*. New York : MacGraw-Hill, 2002.
- GELFAND, Mark I. *A Nation of Cities : The Federal Government and Urban America, 1933-1965*. New York : Oxford University Press, 1975.
- GITLIN, Todd. *The Sixties: Years of Hope, Days of Rage*. New York: Bantam Books, 1987.
- GLAAB, Charles N., BROWN, Theodore. *A History of Urban America*. London : Mac Millan ; Milwaukee : the University of Wisconsin, 1967.
- GLAZER, Nathan. The Man Who Loved Cities. *Wilson Quarterly*, 1999, n° 23, p. 125-142.
- GONZALEZ, M. *Suburbia against socialism. United States Proposals for the Metropolis of the 20th Century*. In *Urban Transformation. Controversies, Contrasts and Challenges*. Conference proceedings. 14th IPHS Istanbul, Juillet 2010. Istanbul : Taskisla, 2010, vol. 2, p. 589-597.
- GOODMAN, Paul. *Growing Up Absurd. Problems of Youth in the Organized System*. New York : Random House, 1956.
- GORDON, Richard et Katherine, GUNTHER, Max. *The Split-Level Trap*. New York : Random House, 1961.
- GOTTMAN, Jean. *Megalopolis, the Urbanized Northeastern Seaboard of the United States*. New York : Twentieth Century Fund, 1961.
- GRAHAM, Ottis L., Jr. *Toward a Planned Society*. New York: Oxford University Press, 1976.
- GRATZ, R. B. *Authentic urbanism and the Jane Jacobs legacy in Urban Villages*. London: Spoon Press, 2003.
- GREER, Scott. Review of Suburbia: Its People and Their Politics. *American Sociological Review*, 1960, vol. 25, n° 3, p. 429-430.
- GRUNSFELD, Ernest A., WIRTH, Louis. Plan for Metropolitan Chicago. *Town Planning Review*, 1954.
- GULICK, Luther Halsey. *The Metropolitan Problem and American Ideas*. New York : Alfred A. Knopf, 1962.
- HALBERSTAM, David. *Les fifties. La révolution américaine des années 50*. Paris : éditions du Seuil, 1995.

- HALES, Peter B. *Silver Cities. The Photography of American Urbanization, 1839-1915*. Philadelphie : Temple University Press, 1984.
- HALL, Peter. *Cities of Tomorrow : an Intellectual History of Urban Planning and Design in the Twentieth Century*. Oxford : Basil Blackwell, 1988.
- HANNERZ, Ulf. *Exploring the City. Inquiries Toward and Urban Anthropology*. New York : Columbia University Press, 1980.
- HARRIS, Briton. Communications: Comment on Pfouts's Test of the Base Theory. *Journal of the American Institute of Planners*, 1958, vol. 24, n° 4, p. 233-237.
- HARRIS, Richard, LARKHAM, Peter J. *Changing Suburbs : Foundation, Form and Function*. London : E et F SPON, 1999.
- HARRIS, Richard, LEWIS, Robert. The Geography of North American Cities and Suburbs, 1900-1950. *Journal of Urban History*, 2001, n° 27, p. 262-292.
- HARRISON, Bennett. Ghetto Employment and the Model Cities Program. *Journal of Political Economy*, 1974, vol. 82, n° 2, p. 353-371.
- HAYDEN, Dolores. *Buidling Suburbia : Green Fields and Urban Growth, 1820-2000*. New York : Vintage, 2003.
- HENDERSON, Scott. *Housing and the Democratic Ideal: The Life and Thought of Charles Abrams*. New York : Columbia University Press, 2000.
- HILL, D. R. Jane Jacobs' ideas on big, diverse cities: A review and commentary. *Journal of the American Planning Association*, 1988, vol. 54, n° 3, p.302-314.
- HOOVER, Edgard M., VERNON, Raymond. *Anatomy of a Metropolis ; the Changing Distribution of People and Jobs Within the New York Metropolitan Region*. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1959.
- HORN, Gerd-Rainer. *The spirit of '68 : rebellion in Western Europe and North America, 1956-1976*. Oxford, New York : Oxford University Press, 2007.
- HUNT, Andrew. 'When Did the Sixties Happen?' Searching for New Directions. *Journal of Social History*, 1999, vol. 33, n° 1, p. 147-161.
- HUGHES, Thomas P. & Agatha. *Levis Mumford. Public Intellectual*. Oxford : Oxford University Press, 1990.
- *Ideas that Matter : The Worlds of Jane Jacobs* / édité par Max ALLEN. Ontario : The Ginger Press, 1997.
- JACKSON, Kenneth T. Urban Deconcentration in the Nineteenth Century : A Statistical Inquiry. *The New Urban History : Quantitative Exploration by American Historians* / édité par Leo F. SCHNORE. Princeton : Princeton Univ. Press, 1975, p. 110-142.
- JACKSON, Kenneth T. *Crabgrass Frontier. The Suburbanization of the United States*. New York : Oxford University Press, 1985.
- JACOBS, Jane. *The Death and Life of Great American Cities* [1961]. New York : Vintage Books, 1992. [*Déclin et survie des grandes villes américaines*, traduit de l'américain par Claire

Parin-Senemaud. Liège : Pierre Mardaga, 1991]

- JACOBS, K. Jane Jacobs revisited. *Metropolis Magazine*, 2006. Disponible sur <http://www.metropolismag.com>. [Consulté le 20 juillet 2008]
- JACOBY, Russell. *The Last Intellectuals*. New York : Basic Books, 1987.
- JOHNS, Michael. *Moment of Grace. The American City in the 1950s*. Berkeley : University of California Press, 2003.
- JOHNSTON, Norman J. A Preface to the Institute. *Journal of the American Institute of Planners*, 1965, vol. 31, n° 3, p. 198-209.
- JUDD, Dennis R. Everything is Always Going to Hell : Urban Scholars as End-Times Prophets. *Urban Affairs Review*, 2005, n° 41, p. 119-131.
- JURCA, Catherine. *White Diaspora: The Suburb and the Twentieth Century American Novel*. Princeton : Princeton University Press, 2001.
- KADUSHIN, Charles. Power, Influence and Social Circles: A New Methodology for Studying Opinion Makers. *American Sociological Review*, 1968, vol. 33, n° 5, p. 685-699.
- KADUSHIN, Charles; HOVER, Julie; TICHY, Monique. How and Where to Find Intellectual Elite in the United States. *The Public Opinion Quarterly*, 1971, vol. 35, n° 1, p. 1-18.
- KADUSHIN, Charles. *The American Intellectual Elite*. Boston : Little Brown, 1974.
- KASARDA, John D. Amos Hawley: Pioneer in Human Ecology. *Footnotes*, 2009, vol. 37, n° 8, Disponible sur : [http://www.asanet.org/footnotes/nov09/hawley\\_1109.html](http://www.asanet.org/footnotes/nov09/hawley_1109.html) [Consulté le 20 novembre 2010].
- KAUNITZ, Rita D. City Versus Suburbs. *Journal of the American Institute of Planning*, 1959, vol. 25, n° 3, p. 159-166.
- KENNEDY, John F. *Remarks upon Signing the Outdoor Recreation Bill*, May 28, 1963. Disponible sur <http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=9240#axzz1QBj11u4J> [Consulté le 24 juin 2011].
- KLEMEK, Christopher. Jacobs and the Fall of the Urban Renewal Order in New York and Toronto. From Political Outsider To Power Broker in Two "Great American Cities". *Journal of Urban History*, 2008, vol. 34, p. 315.
- KONVITZ, Joseph W. Megalopolis. *Journal of Urban History*, 1993, vol. 19, n° 2.
- KRUECKEBERG, Donald. The story of the Planner's Journal, 1915-1980. *Journal of the American Planning Association*, 1980, vol. 46, n° 1, p. 5-21.
- KRUECKEBERG, Donald. *An Introduction to Planning History in the United States*. N.J. : Center for Urban Policy Research, Rutgers, 1983.
- LAMB, Charles M., NYE, Adam W. Fair Housing Policy and the Federal Housing Administration: Policy, Responsiveness and Administrative Implementation. Buffalo Legal Studies Research Paper No. 2009-11 [mise en ligne le 1 avril 2009]. <http://ssrn.com/abstract=1371715>. [Consulté le 20 octobre 2010].
- LANG, Glenna, WUNSCH, Marjory. *Genius of Common Sense. Jane Jacobs and the Story of*



- The Death and Life of Great American Cities. Boston : David R. Godine Publisher, 2009.
- LAURENCE, Peter. The Death and Life of Urban Design: Jane Jacobs, The Rockefeller Foundation and the New Research in Urbanism, 1955-1965. *Journal of Urban Design*, 2006, vol. 11, n° 2, p. 145-172.
  - LAZEGA, E. *Réseaux sociaux et structures relationnelles*. Paris, PUF, 2007.
  - LEES, Andrew. *Cities Perceived : Urban Society in European and American thought, 1820-1940*. New York : Columbia University Press, 1985.
  - LEVY, John M. *Cotemporary Urban Planning*. New Jersey : Prentice Hall, 1988.
  - *Lewis Mumford : Public Intellectual* / édité par Thomas P. et Agatha C. HUGHES. New York : Oxford University Press, 1990.
  - *Lewis Mumford and Patrick Geddes. The Correspondence*/ édité par Frank G. NOVAK, Jr. New York, London: Routledge, 1995.
  - LIPSET, S.M., LOWENTHAL, Leo. *The Sociology of Culture and the Analysis of Social Character: The Work of David Riesman Reviewed*. Glencoe (Ill.): The Free Press, 1961.
  - LUBOVE, Roy. *Community Planning in the 1920's : The Contribution of the Regional Planning Association of America*. Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1963.
  - LUBOVE, Roy. *The Contributions of the Regional Planning Association of America*. Pittsburg : University of Pittsburg Press, 1963.
  - LYNCH, Kevin. A Theory of Urban Form. *Journal of the American Institute of Planners*, 1958, vol. 24, n°4, p. 201-214.
  - LYNCH, Kevin. A Walk Around the Block. *Landscape*, 1959, vol. 8, n° 3.
  - LYNCH, Kevin. *The image of the city* (1960). Cambridge (Mass.): MIT Press, 1997.
  - LYNCH, Kevin, RODWIN, Lloyd. *The Future Metropolis*. Londres: Constable and Co., 1962.
  - LYNCH, Kevin. *Visual Analysis*. Brooklyn (Mass.): Community Renewal Program, 1965.
  - LYNCH, Kevin. The Openness of Open Space. *Open Space for Human Needs*. Washington : Marcou, O'Leary and associates, 1970.
  - LYNCH, Kevin. *Site Planning*. Cambridge (Mass.): MIT Press, 1971.
  - LYNCH, Kevin. *What Time is this Place ?*. Cambridge (Mass.): MIT Press, 1972.
  - MACDONALD, Dwight. *The Ford Foundation. The Men and the Millions* [1955] . New Brunswick: Transaction publishers, 1989.
  - MACDONALD, Michael C.D. *America's Cities*. New York: Simon and Schuster, 1984.
  - MACINNES, Gordon. *Wrong for All the Right Reasons. How White Liberals Have Been Undone by Race*. New York : Twentieth Century Fund Book, 1995.
  - MADANIPOUR, Ali. Ambiguities in Urban Design. *Town Planning Review*, 1997, vol. 68, n° 3, p. 363-383.
  - MAGAT, Richard. *The Ford Foundation at Work. Philanthropic Choices, Methods and Styles*. New York, London: Plenum Press, 1979.

- MARWICK, Arthur. *The Sixties : cultural révolution in Britain, France, Italy, and the United States*. Oxford: Oxford University Press, 1999.
- MASSACHUSETTS INSTITUTE OF TECHNOLOGY. *A New Program of Graduate Study Doctor of Philosophy in City and Regional Planning*, April 1958.
- MAYER A.; WRIGHT, H.; MUMFORD, L. *New Homes for a New Deal. A concrete program for slum clearance and housing relief*. New York: The New Republic, 1934.
- MCGRAW, B.T. The Housing Act of 1954 and Implications for Minorities. *Phylon*, 1955, vol. 16, n° 2, p. 171-182.
- MC KELVEY, Blake. *The City in American History*. London : Georges Allen & Unwin, 1969. (Collection Historical problems : studies and documents)
- MC LAUGHLIN GREEN, Constance. *The Rise of Urban America*. New York : Harper & Row et Harper Colophon Books, 1967.
- Metropolis in Ferment/ édité par MEYERSON, Martin, TERRETT, Barbara, YLVISAKER, Paul. *The Annals of The American Academy of Political and Social Science*, 1957, vol. 314.
- MEYERSON, Martin. Research and City Planning. *Journal of American Institute of Planners*, 1954, vol. 20, n° 4, p. 201-205.
- MEYERSON, Martin, BANFIELD, Edward. *Planning, Politics and the Public Interest*. New York : Free Press, 1955.
- MEYERSON, Martin, WHEATON, William L.C., TERRETT, Barbara. *Housing, People and Cities*. New York: McGraw-Hill, 1962.
- MILLER, Donald L. *Levis Mumford, a Life*. New York: Weinfeld and Nicolson, 1989.
- MILLER, J. Marshall. Reviewed work: Housing, People and Cities by Martin Meyerson; Barbara Terrett; William L.C. Wheaton. *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 1963, vol. 347, p. 173.
- MILLER, Zane, MELVIN, Patricia. *The Urbanization of Modern America : A Brief History*. San Diego: Harcourt Brace Jovanovich, 1987.
- *Modern American Cities* / édité par Ray GINGER. Chicago: Quadrangle Books, 1969.
- MONTGOMERY, R. Is there still life in the Death and Life?. *Journal of the American Planning Association*, 1998, Vol. 64, n° 3, p. 269-274.
- MONKKONEN, Eric H. *America Becomes Urban. The Development of U.S. Cities and Towns 1780-1980*. Berkeley: University of California Press, 1988.
- MOORE FISHER, Robert. Reviewed work: Housing, People and Cities by Martin Meyerson, Barbara Terrett, William L.C. Wheaton. *The Journal of Finance*, 1962, vol. 17, n° 4, p. 703-704.
- MORGAN, David, ENGLAND, Robert E. State Aid to Cities : A Casual Inquiry. *Publius*, 1984, vol. 14, n° 2, Intergovernmental Dimensions of Urban Fiscal Stress, p. 67-82.
- MOSES, Robert. Are Cities Dead?. *Atlantic Monthly*, 1962, janvier, p. 55.
- MOWRY, Georges E. *The Urban Nation 1920-1960*. New York: Hill and Wang, 1965.



- MUMFORD, Lewis. *The Brown Decades* [1931]. New York : Dover Publications Inc., 1955.
- MUMFORD, Lewis. What is a city?. *Architectural Record*, 1937, n° 82, p. 58-62.
- MUMFORD, Lewis et al. *Man's role in changing the face of the earth*. Chicago : University of Chicago, 1956.
- MUMFORD, Lewis. *The city in History*. New York : Harcourt, Brace, Jovanovich, 1961,
- MUMFORD, Lewis. **Mother Jacob's Home Remedies**. *The New Yorker*, 1962, 1 décembre, p. 148-179.
- MUMFORD, Lewis. *The urban prospect*. London : Secker and Warburg, 1968.
- MUMFORD, Lewis. *Sketches from Life: The Autobiography of Lewis Mumford*. New York: Dial Press, 1982.
- NICOLAIDES, Becky. *My Blue Heaven : Life and Politics in the Working-Class Suburbs of Los Angeles, 1920-1965*. Chicago : University of Chicago Press, 2002.
- NICOLAIDES, Becky. How Hell Moved from the City to the Suburbs. Urban Scholars and changing perceptions on Authentic Community. *The New Suburban History* / édité par Kevin M. KRUSE, Thomas I. SUGRUE. Chicago, London : The University of Chicago Press, 2006, p. 80-98.
- NICOLAIDES, B., WIESE, A. *The Suburb Reader*. London : Routledge, 2006.
- NIELSEN, Waldemar A. *The big Foundations*. New York, London : Columbia University Press, 1972.
- NIELSEN, Waldemar A. *The Golden Donors. A New Anatomy of the Great Foundations*. New York: Turman Talley Books, 1985.
- DEPARTMENT OF HUMAN RESOURCES. *Oakland's partnership for change*. City of Oakland, California, 1966.
- OBERLANDER, Peter, NEWBRUN, Eva. *Houser. The Life and Work of Catherine Bauer*. Vancouver : University of British Columbia Press, 1999.
- O'CONNOR, Carol A. Sorting Out the Suburbs : Patterns of Land Use, Class, and Culture. *American Quarterly*, 1985, vol. 37, n° 3, p. 382-394.
- ORILLARD, Clément. Urbanisme et cognition [en ligne]. *Labyrinthe*, 2005, vol. 20, n°1. Disponible sur <http://labyrinthe.revues.org/index760.html>. [Consulté le 30 juin 2009]
- ORILLARD, Clément. Tracing urban design's 'Townscape' origins : some relationships between a British editorial Policy and an American academic field in the 1950s. *Urban History*, 2009, vol. 36, p. 284-302.
- ORILLARD, Clément. *Kevin Lynch et l'Urban Design. Représenter la perception de la ville (1951-1964)*. Thèse: Université de Paris 8: 2010.
- OWEN, Wilfred. *Cities in the Motor Age*. New York : Viking, 1959.
- OUROUSSOFF, N. Outgrowing Jane Jacobs and her New York [en ligne]. *The New York Times*, 2006. Disponible sur <http://www.nytimes.com> [Consulté le 26 février 2008]
- PARKER, Simon. *Urban Theory and the Urban Experience: Encountering the City*. London:

Routledge, 2004.

- PARSONS, Kermit Carlyle. Clarence Stein and the Greenbelt Towns Settling for Less. *Journal of the American Planning Association*, 1990, vol. 56, n° 2, p. 161-183
- PERLOFF, Harvey. *Education for Planning: City, State and Region*. Baltimore : published for Resources of the Future Inc., The John Hopkins Press, 1957.
- PERLOFF, Harvey, WINGO, Lowdon Jr. Planning and Development in Metropolitan Affairs. *Journal of the American Institute of Planners*, 1962, vol. 28, n°2, p. 89.
- PFOUTS, Ralph W. Reply to Harris on Testing the Base Theory. *Journal of the American Institute of Planners*, 1958, vol. 24, n° 4, p. 238-243.
- *Planning the Twentieth-Century American City/* dirigé par Mary CORBIN SIES & Christopher SILVER. Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 1996.
- PRITCHETT, Wendell E. Which Urban Crisis? : Regionalism, Race, and Urban Policy, 1960-1974. *Journal of Urban History*, 2008, vol. 34, n° 2, p. 266-286.
- *Proceedings of a Joint Annual Meeting of the American Institute of Planners and the Canadian Institute of Professional Town Planners*, Niagara Falls, Ontario, March 3-5, 1950.
- RAINWATER, L. *Social Problems and Public Policy: Deviance and Liberty*. Chicago: Albert A. Knopf, 1974.
- REISSMAN, L. Working Class Suburb: A Study of Auto Workers in Suburbia, by Bennett M. Berger. *The American Journal of Sociology*, 1961, vol. 66, n° 5, p. 536-537.
- REPS, John W. *The Making of Urban America. A history of City Planning in the United States*. New Jersey : Princeton University Press, 1965.
- RIESMAN, David, GLAZER, Nathan, DENNEY, Reuel. *The Lonely Crowd : a Study of the Changing American Character*. New Haven : Yale University Press, 1950.
- RIESMAN, David. The Suburban Dislocation. *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 1957, vol. 314, p. 123-146.
- RIESMAN, David. Some Observations on Lewis Mumford's *The City In History*. *Salmagundi*, 1980, n° 49, p. 80-86.
- ROME, Adam. William Whyte, Open Space and Environmental Activism. *Geographical Review*, 1988, vol. 88, p. 259-274.
- ROME, Adam. *The Bulldozer in the Countryside: Suburban sprawl and the rise of American Environmentalism*. New York: Cambridge University Press, 2001.
- ROSSI, Peter H. Reviewed work: *The Urban Villagers*. By Herbert J. Gans. *The American Journal of Sociology*, 1964, vol. 70, n° 3, p. 381-382.
- ROURKE, Mary. Urban planning pioneer was 'a giant in the field. *Los Angeles Times*, 2008, February 18.
- ROWE, Peter. *Making the Middle Landscape*. Cambridge (Mass.): M.I.T. Press, 1991.
- SCOTT, Mel. *American City Planning since 1890*. Berkeley, L.A. : University of California Press, 1969.

- SEELEY, John R. et Alt. *Crestwood Heights : a Study of the Culture of Suburban Life*. New York: John Wiley, 1956.
- SEELEY, John R. The Slum: Its Nature, Use and Users. *Journal of the American Institute of Planners*, 1959, vol. 25, n° 1, p. 7-14.
- SHANAHAN, Eileen. Housing Message Asks Aid to Poor and to Suburbs. *New York Times*, 1964, January 28.
- *Shaping an urban future; essays in memory of Catherine Bauer Wurster* [1968] / édité par Bernard J., FRIEDEN; William W. NASH, Jr. Cambridge (Mass.): MIT Press, 1969.
- SHARPE, William, WALLOCK, Leonard. *Visions of the Modern City, Essays in History, Art, and Literature*. Proceedings of the Heyman Center for the Humanities. New York: Columbia University Press, 1983.
- SHOSHKES, Ellen. Martin Meyerson and Jacqueline Tyrwhitt and the Global Exchange of Planning Ideas. *Journal of Planning History*, 2010, vol. 9, n° 2, , p. 75-94.
- *Sidewalk Critic. Lewis Mumford's Writings in New York/* édité par Robert WOJTOWICZ. New York: Princeton Architectural Press, 1998.
- SIMON, John G. The Regulation of American Foundations: Looking backward at the Tax Reform Act of 1969. *Voluntas: International Journal of Voluntary and Nonprofit Organizations*, 1995, vol. 6, n° 3, p. 243-254.
- SIRINELLI, Jean-François. La France des 'Sixties' revisitée. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2001, n° 69, Numéro spécial: D'un siècle à l'autre, p. 111-124.
- SMITHSIMON, Gregory. Dispersing the Crowd: Bonus Plazas and the Creation of Public Space. *Urban Affairs Review*, 2008, vol. 43, n° 3, p. 325-351.
- SMILEY, David. A Tale of Two Conferences : Urban Design and Urban Discourse in the mid-20th Century. *Urban Design: Practices, Pedagogies, Premises*, framing papers for panel discussions held at Columbia University and Lighthouse International, New York, april 5-6, 2002, p. 15-23.
- SMITH, Nancy Kegan. Presidential Task Force Operation During the Johnson Administration. *Presidential Studies Quarterly*, 1985, vol. 15, n° 2, p. 320-329.
- SPANN, Edward K. *Designing Modern America : The Regional Planning Association of America and Its Members*. Columbus: Ohio State University Press, 1996.
- STARR, Roger. *Urban Choices ; the City an its Critics*. Baltimore : Penguin Books, 1967.
- STAVE, Bruce M. A Conversation with Charles M. Haar. Urban History and the Great Society. *Journal of Urban History*, 1998, vol. 25, n° 1, p. 75-93.
- STEPHENS, Julie. *Anti-Disciplinary Protest. Sixties Radicalism and Postmodernism*. Cambridge : Cambridge University Press, 1998.
- STILL, Bayrd. *Urban America. A History with Documents*. Boston (Mass.) : Little Brown & Co., 1974.
- STRAUSS, Anselm. *La Trame de la négociation*. Paris : L'Harmattan, 1992.

- STRAUSS, Anselm. Reviewed work: *The Image of the City* by Kevin Lynch. *The American Journal of Sociology*, 1961, vol. 66, n° 4, p. 426-427.
- STRONG A.L., THOMAS, G.E. *The Book of the School : 100 years : the Graduate School of Fine Arts of the University of Pennsylvania*. Philadelphia : University of Pennsylvania, 1990.
- STUNKEL, Kenneth R. *Understanding Lewis Mumford. A Guide for the Perplexed*. New York: Ewin Mellen Press, 2004.
- SUGRUE, Thomas J. *The Origins of the Urban Crisis*. Princeton: Princeton University Press, 1998.
- SUTTON, Francis X. The Ford Foundation: The Early Years. *Daedalus*, 1987, vol. 116, n° 1, p. 41-91.
- SUTTON, Francis X. *The Ford Foundation's Urban Programs Overseas: Changes and Continuities*. New York: Rockefeller Archive Center, 2000.
- TALEN, Emily. *New Urbanism and American Planning: The Conflict of Cultures*. New York : Routledge, 2005.
- TAPER, B. A Lover of Cities 1. *The New Yorker*, 1967, février 4.
- TAPER, B. A Lover of Cities 2. *The New Yorker*, 1967, février 11.
- TAYLOR, P. J. Jane Jacobs (1916-2006): an appreciation. *Environment and Planning A*, 2006, Vol. 38, n° 11, p. 1981-1992.
- TEAFORD, Jon C. *The 20th Century American City, Problems, Promise and Reality*. Baltimore : The John Hopkins University Press, 1986.
- *The American Intellectual Tradition: Volume II: 1865 to the Present/* édité par David A. HOLLINGER, Charles CAPPER. New York: Oxford University Press, 2001.
- *The American Planner. Biographies and recollections /* édité par Donald KRUECKEBERG. New York : Methuen, Inc., 1983.
- *The essential William H. Whyte /*édité par A. LAFARGE. New York : Fordham University Press, 2000.
- *The Human Metropolis : People and Nature in the 21st Century City /*édité par Rutherford H. PLATT. Amherst : University of Massachusetts, 2006.
- THE JOINT CENTER FOR URBAN STUDIES OF THE MASSACHUSETTS INSTITUTE OF TECHNOLOGY AND HARVARD UNIVERSITY. *The First Five Years, 1959-1964*. Cambridge : 1964,
- *The Profession of City Planning : Changes, Images, and Challenges 1950-2000 /* édité par Lloyd RODWIN. New Brunswick (N.J.): Center for Urban Policy Research, Rutgers, The State University of New Jersey, 2000.
- *The Writings of Clarence Stein : Architect of the Planned Community/* édité par Kermit Carlyle Parsons. Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1998.
- TIEBOUT, Charles M. Harris versus Pfouts: A third Party Note. *Journal of the American Institute of Planners*, 1958, vol. 24, n°4, p.244-246.



- TOPALOV, Christian. L'Urbanisme comme mouvement social. Militants et professionnels du *City Planning* aux États-Unis (1909-1917). *Annales de la recherche urbaine*, 1989, n° 44-45, p. 139-154.
- TOPALOV, Christian. 'Expériences sociologiques': les faits et les preuves dans les thèses de Maurice Halbwachs (1909-1913). *Revue d'histoire des sciences humaines*, 1999, n° 1, p.11-46.
- TOPALOV, Christian. Traditional Working-Class Neighborhoods : An Inquiry into the Emergence of a Sociological Model in the 1950s and 1960s. *Osiris*, 2003, n° 18, p. 212-233.
- TRUMAN, Harry S. *Statement by the President Upon Signing the Housing Act of 1949*. Disponible sur <http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=13246#ixzz1cjFRceSH> [consulté le 20 novembre 2009]
- TUNNARD, Christopher. *The Modern American City*. Princeton (N.J.): D. Van Nostrand C, 1968.
- TUNNARD, Christopher. The City and its interpreters. *Journal of the American Institute of Planners*, 1961, n° 4, p. 346-350.
- *Urbanism, Urbanization and Change : Comparative Perspectives/* édité par Paul MEADOWS, Ephraim H. MIZRUCHI. Reading (Mass.) : Addison-Wesley Pub. Co., 1969.
- WAGAR, W. Warren. *The City of Man : Prophecies of a World Civilization in Twentieth-century Thought*. Boston (Mass.): Houghton Mifflin, 1963.
- WARNER, Sam Bass. If All the World Were Philadelphia: A Scaffolding for Urban History, 1774-1930. *American Historical Review*, 1968, n° 74, p. 26-43.
- WARNER, Sam B. Jr. *The Urban Wilderness : a History of the American City*. New York : Harper & Row, 1972.
- WATKIN, Thomas. *Quand la communauté se professionnalise : reconstruction de quartiers et entreprise sociale à Boston*. Thèse: EHESS (sd).
- WEBBER, M.M. Planning the City's Center. *Journal of the American Institute of Planners*, 1961, vol. 27, n° 1.
- WENDT, Mathias. The Importance of Death and Life of Great American Cities (1961) by Jane Jacobs to the Profession of Urban Planning. *New Visions for Public Affairs*, 2009, vol. 1, p. 1-24. Disponible sur <http://suapp.udel.edu/sites/suapp.udel.edu/files/The%20Importance%20of%20Death%20and%20Life%20Final.pdf> [Consulté le 26 janvier 2010].
- *Wheels for the World: Henry Ford, His Company, and a Century of Progress, 1903-2003*. New York: Viking, 2003.
- WILLMOTT, Peter. Review book "The Urban Villagers. Group and class in the life n° 3, p. 228.
- WOLFE, R.I., MUMFORD, Lewis. Pages from Planner's Notebooks: On Freedom; Free-ways and Flexibility: The Private Correspondence of Messrs Wolfe and Mumford. *Journal of the American Institute of Planners*, 1961, vol. 27, n° 1, p. 74-77.

- WHYTE, William Hollingsworth, Jr. *The organization man*. New York : Simon and Schuster [1956] 2002.
- WHYTE, William Hollingsworth Jr, et alt. *The exploding metropolis*. New York Doubleday, 1957.
- WHYTE, William Hollingsworth, Jr. *Securing open space for urban America: Conservation easements*. Washington, DC : Urban Land Institute, 1959.
- WHYTE, William Hollingsworth, Jr. *Open space action: A report to the Outdoor Recreation Resources Review Commission*. Washington: U.S. Government Printing Office (ORRRC Study Report 15), 1962.
- WHYTE, William Hollingsworth, Jr. *The last landscape*. New York: Doubleday [1968] 2002.
- WHYTE, William Hollingsworth, Jr. *The social life of small urban spaces*. Washington: The Conservation Foundation, 1980.
- WINKS, R.W. *Laurance S. Rockefeller: Catalyst for Conservation*. Washington, D.C.: Island Press, 1997.
- WIRTH, Louis. Urbanism as a Way of Life. *The American Journal of Sociology*, 1938, n° 44, p. 1-24.
- WIRTH, Louis. Housing as a Field of Sociological Research. *American Sociological Review*, 1947, vol. 12, n° 3, p. 137-143.
- WIRTH, Louis. *Community Life and Social Policy: Selected Papers*. Chicago : Chicago University Press, 1956.
- WOJTOWICZ, Robert. *Lewis Mumford and American Modernism*. Cambridge : Cambridge University Press, 1998.
- WOJTOWICZ, Robert. *Sidewalk Critic: Lewis Mumford's Writings on New York*. Princeton: Princeton Architectural Press, 1998.
- WORTHY, K. Martin. The Tax Reform Act of 1969 : Consequences for Private Foundations. *Law and Contemporary Problems*, 1975, vol. 39, n° 4, p. 232-254.
- WOOD, Robert Coldwell. *Suburbia. Its people and their politics*. Boston (Mass.): The Riverside Press Cambridge, 1958.
- WRIGHT, Gwendolyn. *Building the Dream : A Social History of Housing in America*, Cambridge (Mass.): MIT Press, 1981.
- ZUNZ, Olivier. Residential segregation in the American metropolis: concentration, dispersion and dominance. *Urban History*, 1980, vol. 7, p. 23-33.

## CONCERNANT LA MÉTHODOLOGIE

- ADAM, Jean-Michel. *Les Textes, types et Prototypes*. Paris : Nathan-Université, 2001.
- BASTIN, Georges. *Les techniques sociométriques*. Paris, Presses universitaires de France, 1961.
- BECKER, Howard S. *Outsiders. Studies in the Sociology of Deviance*. New York : The Free



- Press, 1963.
- BECKER, Howard S. *Art Worlds*. Berkeley : University of California Press, 1982.
  - BECKER, Howard S. *Le travail sociologique, méthode et substance*. Fribourg : Academic Press Fribourg, 2006.
  - BORDIEU, Pierre. L'illusion biographique. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1986, n° 62-63, p. 69-72.
  - COSER, Lewis A. *Men of Ideas, A sociologist's view*. New York: The Free Press, 1965.
  - CRANE, Diana. *Invisible Colleges. Diffusion of knowledge in scientific communities*. Chicago et London: The University of Chicago Press, 1972.
  - GENETTE, Gérard. *Seuils*. Paris: éditions du Seuil, 1987.
  - GENETTE, Gérard. *Palimpsestes, la littérature au second degré*. Paris: Seuil, 1982
  - HALPERN, Catherine. A propos de Changer de Société, Refaire de la Sociologie. *La Sociologie. Histoire, idées, courants/* coordinateur Xavier MOLÉNAT. Auxerre: Editions Sciences Humaines, 2009, p. 218-235.
  - *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience/* dirigé par Jacques REVEL. Paris: Gallimard, Le Seuil, 1996.
  - LATOUR, Bruno. *Science in action. How to Follow scientists and Engineers though Society*. Cambridge : Harvard University Press, 1987.
  - LEMERCIER, Claire, ZALC, Claire. *Méthodes quantitatives pour l'historien*. Paris : La Découverte, 2008.
  - *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale/* dirigé par Bernard LEPETIT. Paris : Albin Michel, 1995.
  - LEVI, G. Les usages de la biographie, *Annales ESC*, 1989, vol. 6, p. 1325-1336.
  - LORIGA, Sabina. La biographie comme problème. *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience/* dirigé par Jacques REVEL. Paris: Gallimard, Le Seuil, 1996, p. 209-232.
  - MAGRI, Susanna. Trajectoires (dossier). *Génèses*, 1996, n° 24, p. 2-4.
  - PAISLEY, William. The role of the Invisible Colleges in Scientific Informations Transfer. *Educational Researcher*, 1972, vol. 1, n° 4, p. 5-8 + 19.
  - PRICE, Derek John de Solla. *Science since Babilon*. New Haven: Yale University Press, 1961.
  - PRICE, Derek John de Solla. *Little Science, Big Science*. New York : Columbia University Press, 1963.
  - WEISS, Carol. *Using Social Research in Public Policy*. New York: Lexington Books, 1977.

## ARCHIVES

### CORNELL

*Charles Abrams Collection* Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection No. 3086, Box 123.

*American Institute of Planners Collection*, Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection No. 4007, Box 31.

*John D. Dyckman Collection*, Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection No.# 4382, Cornell University.

Stein se trouvent à la Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell. Collection No. 3600.

*Charles Abrams Collection*. Division of Rare Books and Manuscripts, University of Cornell, Collection No. 3086; BOX 1.

### FORD FOUNDATION

Dans *Ford Foundation Archives*; Box 462.

*Foundation Ford*, Reel 0164, Grant files 55-226.

Fondation Ford Archives, Gray areas program. Reel 2633 No. 60-22.

Ford Foundation Archives, Joint Center for Urban Studies Grant, reel 3006.

Ford Foundation Archives, Reel 0164 grant files 55-226.

Ford Foundation Archives, Five year Grant for Brookings Institution. Reel 0117, grant no. 54-77.

Joint Center for Urban Studies of the Massachusetts Institute of Technology and Harvard University, *Final Report to the Ford Foundation*, December 31, 1970, p. 13 et 14. Dans Ford Foundation Archives, Reel No. 3006.

Ford Foundation Archives, Reel No. 0158, Grant no. 60-323

### CONGRESSIONAL RECORDS

March 25, 1968.

US GOVERNMENTAL ARCHIVES. *368.3 Records of the Outdoor Recreation Resources Review Commission*, 1958-62.

University of Michigan, Law School Records, "The William W. Cook Lectures on American Institutions, 1941-1993", Box 76. Document envoyé à l'auteur par la Bentley Historical Library de l'Université de Michigan, le 2 novembre 2009.

**SITES INTERNET****SUR MELVIN WEBBER**

<http://www.universityofcalifornia.edu/senate/inmemoriam/melvinwebber.html>; <http://www.guardian.co.uk/news/2007/feb/01/guardianobituaries.usa>; [http://berkeley.edu/news/media/releases/2006/12/01\\_webber.shtml](http://berkeley.edu/news/media/releases/2006/12/01_webber.shtml)

**SUR ROBERT C. WOOD**

<http://archives.hud.gov>.  
<http://www.jfklibrary.org/>;  
<http://millercenter.org/president/lbjohnson/essays/cabinet/602>. <http://web.mit.edu/newsoffice/2005/obit-wood-0406.html>

**SUR BENNETT BERGER**

[http://sociology.berkeley.edu/alumni2/viewbio\\_querylist.php?ID=27](http://sociology.berkeley.edu/alumni2/viewbio_querylist.php?ID=27).

**SUR JOSEPH S. CLARK**

Les archives personnelles sont à l'université Harvard. Voir [http://www.harvardsquarelibrary.org/unitarians/clark\\_j.html](http://www.harvardsquarelibrary.org/unitarians/clark_j.html)  
<http://thesis.christopherwink.com/>  
<http://www.phila.gov/phils/docs/inventor/graphics/archser/S060-2.htm>

**SUR RAYMOND VERNON**

<http://news.harvard.edu/gazette/1999/09.23/vernon.html>.

**SUR AMOS HAWLEY**

[http://www.asanet.org/about/presidents/Amos\\_Hawley.cfm](http://www.asanet.org/about/presidents/Amos_Hawley.cfm).

Les archives de Seeley sont à York University, John Seeley Fonds, Inventory No. F0405. Un résumé de sa biographie apparaît dans la page web des archives: <http://archivesfa.library.yorku.ca/fonds/ON00370-f0000405.htm>. Un hommage de ses confrères a été publié dans <http://www.utpsychiatry.ca/centenary/vignette/Dec07-Vig6-MidCentury-SocScientists.pdf>. Les deux archives ont été consultées en octobre, 2010.

<http://paperbarn.www1.50megs.com/Paperbacks/paperbackpub2.html>

<http://www.randomhouse.com/doubleday/history/>

<http://www.ucpress.edu/press/index.php>.

<http://www.hillmanfoundation.org/2009-hillman-prize-book-journalism?order=title&sort=asc>

<http://www.walksf.org/essays/janejacobs.html>

<http://www.nationalbook.org/nba1962.html>

[http://www.saulsteinbergfoundation.org/life\\_work.html](http://www.saulsteinbergfoundation.org/life_work.html)

<http://www.russellsage.org/sites/all/files/u4/Brief%20History%20of%20RSF.pdf>



# ANNEXES





## ANNEXE LISTES DES LIVRES – CORPUS-

### COLLECTION RECHERCHES DE ACTION

- BANFIELD, E., GRODZINS, M. *Goverment and Housing in Metropolitan Areas*. New York : McGraw-Hill, 1958.
- WINNICK, Louis. *Rental Housing : Opportunities for Private Investment*. New York : McGraw-Hill, 1958.
- Nash, William W. *Residential Rehabilitation : Private Profits and Public Purposes*. New York : McGraw-Hill, 1959.
- KELLY, Burham et alt. *Design and the Production of Houses*. New York : McGraw-Hill, 1959.
- HAAR, Charles M. *Federal Credit and Private Housing : the Mass Financing Dilemma*. New York : McGraw-Hill, 1960.
- FOOTE, Nelson N. *Housing Choices and Housing Constraints*. New York : McGraw-Hill, 1960.
- DYCKMAN, John W., ISAACS, Reginald R. *Capital Requirements for Urban Development and Renewal*. New York : McGraw-Hill, 1961.
- MEYERSON, Martin, WHEATON, William L.C., TERRET, Barbara. *Housing, People and Cities*. New York : McGraw-Hill, 1962.
- URBAN AMERICA INC. *The Troubled Environment : Business Examines Social and Economic Barriers to Improving Our Cities*. New York : ACTION, 1966.

### COLLECTION RECHERCHES DU JOINT CENTER FOR URBAN STUDIES

- ABRAMS, Charles. *Man's Struggle for Shelter in an Urbanizing World*. Cambridge, Mass : MIT Press, 1964.

- ALONSO, William. *Location and Land Use : Toward a general theory of land rent*. Cambridge, Mass : Harvard University Press : 1964.
- ANDERSON, Martin. *The Federal Bulldozer. A Critical Analysis of Urban Renewal, 1949-1962*. Cambridge, Mass : MIT Press, 1964.
- APPLEYARD, Donald, LYNCH, Kevin. *The View From the Road*. Cambridge, Mass : MIT Press, 1963.
- BANFIELD, Edward C., WILSON, James. *City Politics in America : An Interpretation*. Cambridge, Mass : Harvard University Press, and the M.I.T. Press, 1963.
- DELAPONS, John. *Land Use Controls in the United States*. Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1962.
- FREIDEN, Bernard. *The Future of Old Neighborhoods : Rebuilding for a Changing Population*. Cambridge, Mass : The M.I.T. Press, 1964.
- GLAZER, Nathan, MOYNIHAN, Daniel. *Beyond the Melting Pot ; The Negroes, Puerto Ricans, Jews, Italians and Irish of New York City*. Cambridge, Mass : The M.I.T. Press and Harvard University Press, 1963.
- *Law and Land : Anglo-American Planning Practice/* édité par Charles M. HAAR. Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1963.
- LANG, A. Scheffer, SOBERMAN, Richard. *Urban Rail Transit : Its Economics and Technology*. Cambridge, Mass : The MIT Press, 1964.
- LYNCH, Kevin. *The image of the city*. Cambridge, Mass : MIT Press, 1960.
- RODWIN, Lloyd. *Housing and Economic Progress*. Cambridge, Mass : MIT Press and Harvard University Press, 1961.
- STERNLIER, George. *The Future of the Downtown Department Store*. Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1962.
- *The Historian and the City/* édité par Oscar HANDLIN et John BURCHARD. Cambridge, Mass : The M.I.T. Press, 1964.
- VERNON, Raymond. *The Myth and Reality of Our Urban Problems*. Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1962.
- WHITE, Morton & Lucia. *The Intellectual Versus the City : From Thomas Jefferson to Frank Lloyd Wright*. Cambridge, Mass : Harvard University Press and the M.I.T. Press, 1962.
- WOODS, Robert A., KENNEDY, Albert. *The Zone of Emergence*. Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1962.

## BOURSES DE LA FONDATION ROCKEFELLER

- JACOBS, Jane. *The Death and Life of Great American Cities*. New York : Vintage Books, 1961.

- LYNCH, Kevin. *The image of the city*. Cambridge, Mass : MIT Press, 1960.
- TUNNARD, Christopher. *Man-made America : Chaos or Control ? An Inquiry into Selected Problems of Design in the Urbanized Landscape*. New Haven, Conn : Yale University Press, 1963.

## LISTE DE MARTIN MEYERSON

Il s'agit d'une publication de l'US Department of Housing and Urban Development, sous le titre « Selected Readings on Urban Affairs. A limited sélection of current books which are pertinent to urban affairs. »

- ABRAMS, Charles. *The city is the frontier*. New York : Harper and Row, 1965.
- ABRAMS, Charles. *Man's Struggle for Shelter in an Urbanizing World*. Cambridge, Mass : MIT Press, 1964.
- ADRIAN, Charles R. *Governing Urban America*. New York : McGraw-Hill, 1961.
- ALONSO, William. *Location and Land Use : Toward a general theory of land rent*. Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1964.
- ALTSHULER, Alan A. *The City Planning Process ; a Political Analysis*. Ithaca, N.Y : Cornell University Press, 1965.
- AMERICAN ACADEMY OF POLITICAL AND SOCIAL SCIENCE, *Urban Revival : goals and standards*. Philadelphia : 1964.
- ANDERSON, Martin. *The Federal Bulldozer. A Critical Analysis of Urban Renewal, 1949-1962*. Cambridge, Mass : MIT Press, 1964.
- BABCOCK, Richard F. *The Zoning Game ; Municipal practices and Policies*. Madison, Wisc : University of Wisconsin Press, 1966.
- BANFIELD, Edward C., WILSON, James. *City Politics in America : An Interpretation*. Cambridge, Mass : Harvard University Press, and the M.I.T. Press, 1963.
- BERELSON, Bernard. *Human Behavior ; an inventory of Scientific Findings*. New York : Harcourt, Brace & World, 1964.
- BERNARD, Jessie Shirley. *American Community behavior*. New York : Holt, 1962.
- BERRY, Donald. *The technology of Urban Transportation*. Evanston, Ill : Northwestern University Press, 1963.
- BESHERS, James M. *Urban Social Structure*. New York : Free Press, 1962.
- BEYER, Glenn H. *Housing and Society*. New York : Macmillan, 1965.
- BIDDLE, William W. *Community Development Process : the Rediscovery of Local Initiative*. New York : Holt, Rinehart, and Wiston, 1965.
- BOGUE, Donald J. *Skid row in American Cities*. Chicago : Community and Family Study Center, University of Chicago Press, 1963.
- BOLLENS, John C. *The Metropoli : its People, Politics and Economic Life*. New York : Harper

and Row, 1965.

- BOSKOFF, Alvin. *The Sociology of Urban Regions*. New York : Appelton-Century-Crofts Co., 1962.
- BRANCH, Melville C. *Planning : Aspects and Applications*. New York : John Wiley and Sons, 1966.
- BRINK, William. *The Negro Revolution in America. What Negroes want ; why and how they are fighting ; whom they support ; what whites think of them and their demands*. New York : Simon & Schuster, 1964.
- BROWN, Claude. *Manchild in the promise land*. New York : Macmillan, 1965.
- BROWN, Robert Kevin. *Real Estate Economics : an Introduction to Urban Land Use*. Boston : Houghton, Mifflin Co., 1965.
- BRYANT, Williams R. *Mortgage lending : fundamentals and practices* (2 ed.). New York : McGraw-Hill, 1962.
- BURGESS, Ernest W., BOGUE, Donald J. *Contributions to Urban Sociology*. Chicago : University of Chicago Press, 1964.
- CALIFORNIA GOVERNOR'S COMMISSION ON LOS ANGELES RIOTS, *Violence in the City : an End or a Beginning*. Los Angeles, 1965.
- CALIFORNIA UNIVERSITY, UNIVERSITY OF LOS ANGELES (REAL ESTATE RESEARCH PROGRAMS). *Essays in Urban Land Economics, In Honor of the sixty-fifth birthday of Leo Grebler*. Los Angeles, 1966.
- CAPLOVITZ, David. *The poor pay more ; consumer practices of low income families*. New York : Free Press, 1963.
- CHAMBER OF COMMERCE OF THE UNITES STATES. TASK FORCE ON ECONOMIC GROWTH AND OPPORTUNITY. *America's cities ; current problems and trends*. Washington D.C., 1966.
- CHANDLER, Bobby J. et alt. *Education in Urban Society*. New York : Dodd, Mead and Co., 1962.
- CHAPIN, Francis Stuart, Jr. *Urban Land Use Planning*, (2 ed.). Urbana, Ill. : Univeristy of Illinois Press, 1965.
- CHAPMAN, John L. *Incredible Los Angeles*. New York : Harper, 1967.
- CHERMAYEFF, Serge. *Community and Privacy, Toward a New Architecture of Humanism*. Garden City, N.Y. : Doubleday, 1963.
- CHRISTENSEN, David E. *Urban Development*. New York : Rinehart, and Wiston, 1964.
- *Church and the Exploding Metropolis*/édité par Robert LEE. Richmond, Va. : John Knox Press, 1965.
- CHURCHILL, Henry S. *The City is the People*. New York : W.W. Norton and Co., Inc. 1962.
- *Cities and Churches : Readings on the Urban Church*/ édité par Robert LEE. Philadelphia : Westminster Press, 1962.

- *Cities of Our Past and Present ; A Descriptive Reader*/édité par Wilson SMITH. New York : John Wiley, 1964.
- *Cities and Space ; the Future Use of Urban Land' Essays from the Fourth Resources for the Future Forum*/édité par Lowden Jr. WINGO. Baltimore : Johns Hopkins Press, 1963.
- *City and Suburb ; the Economics of Metropolitan Growth*/ édité par Benjamin CHINITZ. Englewood Cliffs, N.J. : Prentice Hall, 1964.
- CLARCK, Dennis. *The ghetto game : racial conflicts in the city*. New York : Sheed & Ward, 1962.
- CLARCK, Henry. *Church and Residential Desegregation ; A Case Study of an Open Housing Covenant Campaign*. New Haven, Conn. : College and University Press, 1965.
- CLARCK, Kenneth B. *The Dark Ghetto : Dilemmas of Social Power*. New York : Harper & Row, 1965.
- CLINARD, Marshall B. *Slums and Community Development : Experiments in self-help*. New York : Macmillan Co., 1966.
- COLBORN, Fern M. *The Neighborhood and Urban Renewal*. New York : National Federation of Settlements and Neighborhood Centers, 1963.
- COLEMAN, James S. *Equality of Educational Opportunity*. Washington : U.S. Department of Health, Education and Welfare, Government Printing Office, 1966.
- COMMITTEE FOR ECONOMIC DEVELOPMENT. *Developing Metropolitan Transportation Policies : a Guide for Local Leadership. A Statement on National Policy*. New York, 1965.
- COMMITTEE FOR ECONOMIC DEVELOPMENT. *Guiding Metropolitan Growth : a Statement of National Policy*. New York : 1960.
- CONANT, James Bryant. *Slums and Suburbs : a Commentary on Schools in Metropolitan Areas*. New York : McGraw-Hill, 1961.
- CONARD, Joseph W. *The Behavior of Interest Rates : A Progress Report*. New York : National Bureau of Economic Research, Columbia University Press, 1966.
- CONGRESSIONAL QUATERLY SERVICE. *Housing a Nation*. Washington D.C. : Congressional Quaterly, 1966.
- CONNERY, Robert H., LEACH, R.H. *The Federal Government and Metropolitan Areas*. Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1960.
- COOLEY, Leland F. *The Retirement Trap*. Garden City, N.Y. : Doubleday, 1965.
- COX, Harvey. *The Secular City : Secularization and Urbanization in Theological Perspective*. New York : Macmillan Co., 1965.
- CROSBY, Theo. *Architecture : City Sense*. New York : Reinhold Publishing Corp., 1965.
- CUNNINGHAM, James V. *The Resurgent Neighborhood*. Notre Dame, Ind. : Fides Publishers, 1965.
- DAHL, Robert A. *Who Governs ?* New Haven, Conn. : Yale University Press, 1961.
- DANIELSON, Michael N. *Federal-metropolitan Politics and the commuter crisis*. New York :



Columbia University Press, 1965.

- DAVIES, J. Clarence III. *Neighborhoods groups and urban renewal*. New York : Columbia Press, 1966.
- DAVIS, Kingsley. *Modern Urban Revolution*. New York : Random House, 1967.
- DEGRAZIA, Sebastian. *Of Time, Work and Leisure*. New York : Twentieth Century Fund, 1962.
- DELAPONS, John. *Land Use Controls in the United States*. Harvard University Press, 1962.
- *Democracy in Urban America ; Readings on Government and Politics*/édité par Oliver P. WILLIAMS, Charles PRESS. Chicago : Rand McNally, 1961.
- DENTLER, Robert A. , WARSHAUER, Mary E. *Big City Dropouts and Illiterates : A Study on Educational Barriers to Economic Security*. New York : Center for Urban Education, 1965.
- DOBRINER, William Mann. *Class in Suburbia*. Englewood Cliffs, N.J. : Prentice Hall, 1963.
- DOIG, Jameson W. *Metropolitan Transportation Politics and the New York Region*. New York : Columbia University Press, 1966.
- DOXIADIS, Constantinos A. *The New World of Urban Man*. Philadelphia : United Church Press, 1965.
- DOXIADIS, Constantinos A. *Between dystopia and Utopia*. Hartford, Conn. : Trinity College Press, 1966.
- DOXIADIS, Constantinos A. *Urban Renewal and the Future of the American City*. Chicago : Public Administration Service, 1966.
- GARRET, Eckbo. *Urban Landscape Design*. New York : McGraw-Hill, 1964.
- FISER, Webb S. *Mastery of the Metropolis*. Englewood Cliffs, N.J. : Prentice Hall, 1962.
- FISH, John et al. *The Edge of the Ghetto : a Study of Church Involvement on the Community Organization*. Chicago : University of Chicago Divinity School, 1967.
- FITCH, Lyle C. et Associates. *Urban Transportation and Public Policy*. San Francisco : Chandler Pub., 1964.
- FOOTE, Nelson N. *Housing Choices and Housing Constraints*. New York : McGraw-Hill, 1960.
- FREIDEN, Bernard. *The Future of Old Neighborhoods : Rebuilding for a Changing Population*. The M.I.T. Press, 1964.
- FUTTERMAN, Robert A. *The Future of Our Cities*. New York : Doubleday, 1961.
- GALLION, Arthur B. *The Urban Pattern : City Planning and Design* (2 ed.). Princeton, N.J. : Van Nostrand, 1963.
- GANS, Herbert. *The Urban Villagers*. New York : The Free Press of Glencoe, 1962.
- GEORGES WASHINGTON UNIVERSITY. *Man and Metro*. Washington : 1965.
- GITTINGS, James A. *Life Without Living : People of the Inner City*. Philadelphia : Westminster, 1966.



- GLAAB, Charles N. *American City : a Documentary History*. Homewood, Ill. : Dorsey Press, 1963.
- GLAZER, Sidney. *Detroit : a Study in Urban Development*. New York : Bookman Associates, 1965.
- GLAZER, Nathan, MOYNIHAN, Daniel. *Beyond the Melting Pot : The Negroes, Puerto Ricans, Jews, Italians and Irish of New York City*. Cambridge, Mass : The M.I.T. Press and Harvard University Press, 1963.
- GOODMAN, Percival et Paul. *Communitas : Ways of Livelihood and Means of Life*. New York : Columbia University Press, 1947.
- GOTTMAN, Jean. *Megalopolis, the Urbanized Northeastern Seaboard of the United States*. New York : Twentieth Century Fund, 1961.
- GORDON, Mitchell. *Sick Cities*. New York : Macmillan, 1963.
- GREEN, Constance M. *Rise of Urban America*. New York : Harper & Row, 1965.
- GREEN, James L. *Metropolitan Economic Republics : A Case Study in Regional Economic Growth*. Athens, Ga. : University of Georgia Press, 1965.
- GREER, Scott. *Emerging City*. New York : Free Press, 1962.
- GREER, Scott. *Governing the Metropolis*. New York : John Wiley, 1962.
- GREER, Scott. *Metropolitics, A Study on Political Culture*. New York : John Wiley, 1963.
- GREER, Scott. *Urban Renewal and American Cities*. New York : The Bobbs-Merrill Company Inc., 1965.
- GRIER, George. *Equality and Beyond : Housing Segregation and the Goals of the Great Society*. Chicago : Quadrangle, 1966.
- GRIER, Eunice et George. *Privately Developed Interracial Housing : an Analysis of Experience*. Berkeley : University of California Press, 1960.
- GRISBY, William G. *Housing Markets and Public Policy*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1963.
- GRUEN, Victor. *Shopping Towns, U.S.A. : The planning of Shopping Centers*. New York : Reinhold, 1960.
- GRUEN, Victor. *The Heart of our Cities. The Urban Crisis : Diagnosis and Cure*. New York : Simon and Schuster, 1964.
- GULICK, Luther Halsey. *The Metropolitan Problem and American Ideas*. New York : Alfred A. Knopf, 1962.
- GUTKIND, Erwin A. *The Twilight of Cities*. New York : Free Press, 1962.
- HAAR, Charles M. *Federal Credit and Private Housing : the Mass Financing Dilemma*. New York : McGraw-Hill, 1960.
- HADDEN, Jeffrey K. *American Cities : Their Social Characteristics*. Chicago : Ran McNally, 1965.
- HALL, Peter Geoffrey. *The World Cities*. New York : McGraw-Hill, 1966.

- HANDLIN, Oscar. *The Newcomer : Negroes and Puerto Ricans in a changing metropolis*. Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1959.
- HANDLIN, Oscar. *Fire-bell in the Night : the Crisis in Civil Rights*. Boston : Little, Brown, 1964.
- HARLEM YOUTH OPPORTUNITIES UNLIMITED, New York. *Youth in the Ghetto ; a Study of the Consequences of Powerlessness and a Blueprint for Change* (3ed.). New York : Hayrou, 1965.
- HARRINGTON, Michael. *The Other America : Poverty in the United States*. New York : Macmillan, 1962.
- HAUSER, Philip M., SCHNORE, L.F. *Study of Urbanization*. New York : John Wiley, 1965.
- HAVIGHURST, Robert James. *Education in Metropolitan Areas*. Boston : Allyn & Bacon, 1966.
- HAWORTH, Lawrence. *The Good City*. Bloomington, Ind. : Indiana University Press, 1963.
- HEILBRUN, James. *Real Estate Taxes and Urban Housing*. New York : Columbia University Press, 1966.
- HENTOFF, Nat. *The New Equality*. New York : Viking Press, 1965.
- HERBER, Lewis. *Crisis in our Cities*. Englewood Cliffs, N.J. : Prentice-Hall, 1965.
- HIGBEE, Edward C. *The Squeeze : Cities Without Space*. New York : William Morrow & Co., 1960.
- HIRSCH, Richard G. *There Shall Be No Poor*. New York : Commission on Social Action of Reform Judaism, Union of American Hebrew Congregations, 1965.
- HOLDEN, Arthur C. *Sonnets for my City : an Essay on the Kinship of Art and finance as Factors in the Development of the City and the Moulding of Man's Environment*. New York : Schulte Pub. Co., 1965.
- HOOVER, Edgard M., VERNON, Raymond. *Anatomy of a Metropolis : the Changing Distribution of People and Jobs Within the New York Metropolitan Region*. Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1959.
- *Hospitals, Doctors and the Public Interest/* édité par John H. KNOWLES. Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1965.
- HUNTER, David R. *The Slums ; Challenge and Response*. New York : Free Press, 1964.
- JACOBS, Jane. *The Death and Life of Great American Cities*. Vintage Books : New York, 1961.
- JANSSEN, Lawrence H. *These Cities Glorious*. New York : Friendship Press, 1963.
- JENSEN, Rolf. *High Density Living*. New York : Frederick A. Praeger, 1966.
- JOHNSON-MARSHALL, Percy E.A. *Rebuilding Cities*. Chicago : Aldine Pub.Co. 1966.
- JOINT COMMISSION ON MENTAL ILLNESS AND HEALTH, *Action for Mental Health : Final Report*. New York : Basic Books, 1961.
- KAMMERER, Gladys M. *The Urban Political Community : Profiles in Town Politics*. Boston :

- Houghton, Mifflin, 1963.
- KAPLAN, Harold. *Urban Renewal Politics : Slum Clearance in Newark*. New York : Columbia University Press, 1963.
  - KENT, T.J. Jr. *The Urban General Plan : San Francisco*. Chandler, 1964.
  - KLEIN, Woody. *Let in the Sun*. New York : Macmillan, 1964.
  - KLOTSCH, J. Martin. *The Urban University and the Future of Our Cities*. New York : Harper and Row, 1966.
  - LANG, A. Scheffer, SOBERMAN, Richard. *Urban Rail Transit : Its Economics and Technology*. Cambridge, Mass : The MIT Press, 1964.
  - LAURENTI, Luigi. *Property Values and Race*. Berkeley, Calif. : University of California Press, 1960.
  - *Law and Land : Anglo-American Planning Practice/* édité par Charles M. HAAR. Cambridge, Mass : Harvard University Press, and the MIT Press, 1963.
  - Lewis, David, *Pedestrian in the City*, Princeton, N.J.D. Van Nostrand, 1966.
  - Lewis, Howard R., *With Every Breath You Take ; the Poisons of Air Pollution, How They are Injuring Our Health, and What we must do About Them*, New York, Crown, 1966.
  - Liblit, Jerome (ed.), *Housing, the Cooperative Way ; Selected Readings*, New York, Twayne, 1964.
  - LIFE MAGAZINE, *The U.S. City ; Its Greatness is at Stake*, Chicago, Time, Inc., 1965.
  - LITTLE, Arthur D. Inc. *Community Renewal Programming, A San Francisco Case Study*. New York : Frederick A. Praeger, 1966.
  - LOEWENSTEIN, Louis K. *Location of Residences and Work Places in Urban Areas*. New York : Scarecrow, 1965.
  - LOTH, David G. *The City Within a City ; the Romance of Rockefeller Center*. New York : William Morrow, 1966.
  - *Low-income Life Styles/* edité par Lola M. IRELAND. Washington, U.S. : Department of Health, Education and Welfare, Welfare Administration, Division of Research, Washington, Government Printing Office, 1966.
  - LUBOVE, Roy. *Urban community : Housing and Planning in the Progressive Era*. Englewood Cliffs, N.J. : Prentice Hall, 1967.
  - LYFORD, Joseph P. *The Airtight Cage ; A Study of New York 's West Side*. New York : Harper and Row, 1966.
  - MCENTIRE, Davis. *Residence and Race : Report to the Commission on Race and Housing*. Berkeley : University of California Press, 1960.
  - MCKELVEY, Blake. *Urbanization of America, 1860-1915*. New Brunswick, N.J. : Rutgers University Press, 1963.
  - MAIER, Henry W. *Challenge to the Cities ; an Approach to a Theory of Urban Leadership*. New York : Random House, 1966.
  - MAKIELSKI, S.J. Jr. *The Politics of Zoning ; the New York Experience*. New York : Columbia

University Press, 1966.

- *Making American Cities More Livable ; Exclusive Report and Analysis Presented with the Committee for Economic Development.* New York : Saturday Review, 1966.
- *Man and Modern City/* édité par Elizabeth GEEN. Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1963.
- MARTIN, Roscoe. *Metropolis in Transition ; Local Government Adaption to Changing Urban Needs.* Washington : U.S. Housing and Home Finance Agency Superintendent of Documents, Government Printing Office, 1963.
- MARTIN, Roscoe. *The Cities and the Federal System.* New York : Atherton, 1965.
- MAY, Edgar. *The wasted Americans ; cost of our welfare dilemma.* New York : Harper, 1964.
- *Mental Health of the Poor ; New Treatment Approaches for Low Income People/*édité par Frank RIESSMAN. New York : Macmillan, 1964.
- *Metropolis on the move : geographers look at urban sprawl/* édité par Jean GOTTMAN, Robert A. HARPER. New York : John Wiley, 1967.
- *Metropolis : Values in Conflict/* édité par C.E. ELIAS, Jr. Belmont, California : Wadsworth Pub. Co., 1964.
- *Metropolitan Politics : a Reader/* édité par Michael N. DANIELSON. Boston : Little Brown, 1966.
- MEYER, John Robert. *The Urban Transportation Problem.* Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1965.
- MEYERSON, Martin. *Housing, People and Cities.* New York : McGraw-Hill, 1962.
- MEYERSON, Martin. *Face of the Metropolis.* New York : Random House, 1963.
- MEYERSON, Martin. *Boston : the Job Ahead.* Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1966.
- MILLER, William Lee. *The fifteenth Ward and the Great Society, an Encounter with Modern City.* Boston : Houghton, Mifflin, 1966.
- MILLER, Herman P. *Rich man, poor man.* New York : Crowell, 1964.
- MOORE, Paul. *The Church Reclaims the City.* New York : Seabury, 1964.
- MILLSAUGH, Martin, BRECKENFELD, Gurney. *Human Side of Urban Renewal ; a Study of the Attitude Changes Produced by Neighborhood Rehabilitation.* New York : Yves Washburn, 1960.
- MOWITZ, Robert J., WRIGHT, Deil S. *Profile of a Metropolis ; a Case Book.* Detroit : Wayne State University Press, 1962.
- MOORE, Richard E., DAY, Duane L. *Urban Church breakthrough.* New York : Harper and Row, 1966.
- MOWRY, George Edwin. *The Urban Nation, 1920-1960.* New York : Hill and Wang, 1965.
- MUMFORD, Lewis. *The city in History.* New York : Harcourt, Brace, Jovanovich, 1961.
- MUMFORD, Lewis. *The highway and the city.* New York : A Mentor Book, 1964



- MUMFORD, Lewis. *From the Ground Up*. New York: Harcourt Brace World, 1956.
- MUNICIPAL MANPOWER COMMISSION. *Governmental Manpower for Tomorrow's Cities*. New York : McGraw-Hill, 1962.
- MURPHY, Raymond E. *The American City ; an Urban Geography*. New York : McGraw-Hill, 1965.
- NATIONAL CONFERENCE OF SOCIAL WELFARE, FORUM 89TH (1962, New York). *Helping the Family in Urban Society*. New York, Columbia, University Press, 1963.
- NEW YORK HERALD TRIBUNE. *New York City in Crisis*. New York : McKay, 1965.
- NORTHWOOD, L.K., BARTH, Ernest A.T. *Urban Desegregation ; Negro Pioneers and their White Neighbors*. Seattle : University of Washington Press, 1965.
- NORTON, Perry L. *Church and Metropolis ; A City Planner's Viewpoint of the Slow Changing Church in the Fast Changing Metropolis*. New York : Seabury, 1964.
- OSOFSKY, Gilbert. *Harlem : The Making of a Ghetto ; Negro New York, 1890-1930*. New York : Harper and Row, 1966.
- OWEN, Wilfred. *The Metropolitan Transportation Problem ; a Brookings Institution Study*. Rev. Ed., New York : Doubleday, 1966.
- PELL, Claiborne. *Megalopolis Unbound ; the Super-city and the Transportation of Tomorrow*. New York : Frederick A. Praeger, 1966.
- *Perspectives on the American Community, a Book of Readings*/édité par Roland Leslie WARREN. Chicago : Rand McNally, 1966.
- *Planning for a nation of Cities*/ édité par Sam Bass WARNER. Cambridge, Mass. : M.I.T. Press, 1966.
- *Public Economy of Urban Communities*/ édité par Julius MARGOLIS. Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1965.
- RAPKIN, Chester, GRISBY, William G. *Demand for Housing in Racially Mixed Areas ; a Study of the Nature of Neighborhood Change*. Berkeley, Calif. : University of California Press, 1960.
- RAPKIN, Chester, GRISBY, William G. *Residential Renewal in the Urban Core ; An Analysis of the Demand For Housing in Center City Philadelphia, 1957-1970, with Reference to the Washington Square East Redevelopment Area*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1960.
- RAYMORE, Henry B., ORTLOFF, H. Stuart. *It's Your Community : a Guide to Civic Development and Beautification*. New York : M. Barrows, 1965.
- REID, Margaret G. *Housing and Income*. Chicago : University Press, 1962.
- REINER, Thomas A. *The Place of the Ideal Community in Urban Planning*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1963.
- REISSMAN, Leonard. *The Urban Process ; Cities in Industrial Societies*. New York : Free Press, 1964.
- RITTER, Paul. *Planning for Man and Motor*. New York : Macmillan, 1964.
- RITZ, Joseph P. *The Despised Poor : Newburgh's war on welfare*. Boston : Beacon Press, 1966.

- ROCHE, John P. *The Quest for the Dream ; the Development of Civil Rights and Human Relations in Modern America*. New York : Macmillan, 1963.
- RODWIN, Lloyd. *Housing and Economic Progress*. Cambridge, Mass : The MIT Press and Harvard University Press, 1961.
- ROSSI, Peter H., DENTLER, Robert A. *The Politics of Urban Renewal : The Chicago Findings*. New York : Free Press, 1961.
- SARRAT, Reed. *Ordeal of Desegregation ; the First Decade*. New York : Harper and Row, 1966.
- SCHALLER, Lyle E. *Planning for Protestantism in Urban American ; How Long Range Urban and Church Planning Interact*. New York : Abingdon, 1965.
- SCHALLER, Lyle E. *Community Organization ; Conflict and Reconciliation*. Nashville, Tenn : Abingdon, 1966.
- SCHLIVEK, Louis B. *Man in the Metropolis ; a Book About the People and Prospects of a Metropolitan Region*. New York : Doubleday, 1965.
- SCHMITT, Karl W. *Multistory Housing*. New York : Frederick A. Praeger, 1966.
- SCHNEIDER, Wolf. *Babylon is everywhere : the City as Man's Fate*. New York : McGraw-Hill, 1963.
- SCHNORE, L.F. *Urban Scene ; Human Ecology and Demography*. New York : Free Press, 1965.
- *Schools and the Urban Crisis : a Book of Readings/* édité par August F. KERBER, B.T. BOMMARITO. New York : Holt, Rinehart and Wiston, 1965.
- *Schools in a Changing Society/*édité par Albert John REISS. New York : Free Press, 1966.
- SCHORR, Alvin H., *Slums and Social Insecurity ; Appraisal of Effectiveness of Housing Policies in Helping to Eliminate Poverty in the United States*. Washington D.C. : U.S. Department of Health, Education and Welfare, Social Security Administration, Division of Research and Statistics, Government Printing Office, 1963.
- SCIENTIFIC AMERICAN. *Cities*. New York : Alfred A. Knopf, 1965.
- SEELEY, John R. et Alt. *Crestwood Heights : a Study of the Culture of Suburban Life*. New York : John Wiley, 1956.
- SEXTON, Patricia Cayo. *Spanish Harlem ; an Anatomy of Poverty*. New York : Harper and Row, 1965.
- SILBERMAN, Charles E. *Crisis in Black and White*. New York : Random, 1964.
- SIRJAMAKI, John. *The Sociology of Cities*. New York : Random House, 1964.
- SMERK, George M. *Urban Transportation ; the Federal Role*. Bloomington, Ind. : Indiana University Press, 1965.
- SMITH, Page. *As a City Upon a Hill ; the Town in American History*. New York : Alfred A. Knopf, 1966.
- SPEIREGEN, Paul D. *Urban Design : the Architecture of Town and Cities*. New York : McGraw-Hill, 1965.
- SPERGEL, Irving A. *Racketville, Slumtown, Haulburg : an exploratory study of delinquent*



- subcultures*. Chicago : Univ. Of Chicago Press, 1964.
- STARR, Roger. *Living End : the City and Its Critics*. New York : Coward-McCann, 1966.
  - STEIN, Clarence S. *Toward New Towns for America*. Cambridge, Mass. : M.I.T., 1966.
  - STEINER, Oscar H. *Downtown USA ; Some Aspects of Accelerating Changes Sweeping our Nation*. Dobbs ferry, N.Y. : Oceana, 1964.
  - STERNLIEB, George. *The Tenement Landlord*. New Brunswick, N.J. : Rutgers University Press, 1966.
  - STRAUSS, Anselm. *Images of the American City*. New York : Free Press, 1961.
  - TAEUBER, Karl E. *Negroes in Cities ; Residential Segregation and Neighborhood Change*. Chicago : Aldine, 1965.
  - TEACHER SEMINAR OF THE AMERICAN INSTITUTE OF ARCHITECTS AND THE ASSOCIATION OF COLLEGIATE SCHOOLS OF ARCHITECTURE, CRANBROOK ACADEMY OF ART (1962, Bloomfield Hills, Mich). *The Architect and the City*. Cambridge, Mass. : M.I.T. Press, 1966
  - TERKEL, Studs. *Division Street : America*. New York : Pantheon, 1966.
  - *The Changing Metropolis*/édité par Frederick J. TIETZE. Boston : Houghton, Mifflin, 1964.
  - *The Economics of Poverty*/édité par Burton A. WEISBROD. Englewood Cliffs, N.J. : Prentice Hall, 1965.
  - *The Future Metropolis*/ édité par Lloyd RODWIN. New York : George Braziller, 1961.
  - *The Historian and the City*/ édité par Oscar HANDLIN, John BURCHARD. Cambridge, Mass : M.I.T. Press, 1964.
  - *The Making of Urban America : a History of City Planning in the United States*/édité par Albert John REPS. Princeton, N.J. : Princeton University Press, 1965.
  - *The Negro American*/ édité par Talcott PARSONS. Boston : Houghton, Mifflin, 1966.
  - *The Public Library and the City*/édité par Ralph W.CONANT. Cambridge, Mass. : M.I.T. Press, 1965.
  - *The Secular City Debate*/ édité par Daniel J. CALLAHAN. New York : Macmillan, 1965.
  - *The Urban Condition : People and Policy in the Metropolis*/ édité par Leonard J. DUHL. New York : Basic Books, 1963.
  - THOMPSON, Wilbur R. *A Preface to Urban Economics*. Baltimore : John Hopkins, 1965.
  - TRASHER, Frederick M. *Gang : a study of 1,313 gangs in Chicago*. REv. And abr. Ed. Chicago : University of Chicago Press, 1963.
  - TILLY, Charles J. *Race and Residence in Wilmington*. Delaware, N.Y. : Teachers College, Columbia University Press, 1965.
  - TUNNARD, Christopher. *Man-made America : Chaos or Control ? An Inquiry into Selected Problems of Design in the Urbanized Landscape*. New Haven, Conn. : Yale University Press, 1963.
  - TUPPER, Margo. *No Place to Play*. Philadelphia : Chilton Books, 1966.

- U.S. ADVISORY COMMISSION ON INTERGOVERNMENTAL RELATIONS. *Metropolitan Social and Economic Disparities : Implications for Intergovernmental Relations in Central Cities and Suburbs*. Washington : Superintendent of Documents, Government Printing Office, 1965.
- UNITED STATES CONFERENCE OF MAYORS. *City Problems ; the Annual Proceedings of the U.S. Conference of Mayors*. Washington : United States Conference of Mayors.
- UNITED STATES CONFERENCE OF MAYORS, SPECIAL COMMITTEE ON HISTORIC PRESERVATION. *With Heritage So Rich*. New York : Random House, 1966.
- URBAN AMERICA INC. *The Troubled Environment : Business Examines Social and Economic Barriers to Improving Our Cities*. New York : ACTION, 1966.
- *Urban Education and Cultural Deprivation*/ édité par Clarence W. HUNNICUTT. Syracuse, N.Y. : Syracuse University Press, 1964.
- *Urban Government ; a Reader in Politics and Administration*/édité par Edward C. BANFIELD. New York : Free Press, 1961.
- *Urban Growth Dynamics in a Regional Cluster of Cities*/ édité par Francis Stuart, Jr. CHAPIN, S.F. WEISS. New York : John Wiley & Sons, Inc., 1962.
- *Urban Housing*/édité par William L.C. WHEATON. New York : Free Press, 1966.
- *Urban Life and Form*/édité par Werner Z. HIRSCH. New York : Holt, Rinehart and Wiston, 1963.
- *Urban Problems and Prospects*/ édité par Robinson O. EVERETT. Dobbs Ferry, N.Y. : Oceana Publications, 1965.
- *Urban Renewal ; People, Politics, and Planning. A Reader on the Political Controversies and Sociological Realities of Revitalizing the American City*/ édité par Jewel BELLUSH, Murray HAUSKNECHT. New York : Anchor, 1967.
- *Urban Renewal : the Record and the Controversy*/édité par James Q. WILSON. Cambridge, Mass. : M.I.T., 1966.
- U. S. DEPARTMENT OF AGRICULTURE. *A Place to Live, The Yearbook of Agriculture*. Washington : Government Printing Office, 1963.
- U.S. DEPARTMENT OF LABOR, OFFICE OF POLICY PLANNING AND RESEARCH. *The Negro Family ; the Case for National Action*. Washington : Government Printing Office, 1965.
- U.S. OUTDOOR RECREATION RESOURCES REVIEW COMMISSION. *The Future of Outdoor Recreation in Metropolitan Regions of the United States* (ORRRC Study Report 21, 3 Volumes). Washington : Government Printing Office, 1962.
- U.S. PRESIDENT'S SCIENCE ADVISORY COMMITTEE. *Restoring the Quality of Our Environment*. Washington : Government Printing Office, 1965.
- U.S. URBAN RENEWAL ADMINISTRATION. *Open Space of Urban America*. Washington : Government Printing Office, 1965.

- VERNON, Raymond. *The Myth and Reality of Our Urban Problems*. Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1962.
- VON ECKARDT, Wolf. *Life for Sead Spaces ; the Development of the Lavanburg Commons*. New York : Harcourt, Brace and World, 1963.
- VON ECKARDT, Wolf. *The Challenge of Megalopolis ; A Graphic Presentation of the Urbanized Northeastern seaboard of the United States, Based on the Study of Jean Gottman*. New York : Macmillan, 1964.
- WARREN, Robert O. *Government in Metropolitan Regions : a Reappraisal of Fractinated Political Organization*. Davis, Calif. : Institute of Governmental Affairs, Univ. Of California, 1966.
- WASKOW, Arthur I. *From race riot to sit-in, 1919 and 1960's. A Study in the Connections Between Conflict and Violence*. Garden City, N.Y. : Doubleday, 1966.
- WATTENBERG, Ben J. *This U.S.A. ; an unexpected Family Portrait of 194,067,296 Americans Drawn From the Census*. Garden City, N.Y. : Doubleday, 1965.
- WEAVER, Robert Clifton. *Urban Complex : Essays on Urban Life and Human Values*. New York : Doubleday, 1964.
- WEAVER, Robert Clifton. *Dilemmas on Urban America*. Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1965.
- WEBBER, M. M. et Alt. *Explorations into Urban Structure*. Philadelphia : University of Pennsylvania, 1964.
- WHALEN, Richard J. *A City Destroying Itself ; an Angry View of New York*. New York : Willian Morrow, 1965.
- WHITE, Morton et Lucia. *The Intellectual Versus the City : From Thomas Jefferson to Frank Lloyd Wright*. Cambridge, Mass : Harvard University Press and the M.I.T. Press, 1962.
- *Who Designs America ? Papers by Susana K. Langer and others/édité par Laurence B. HOLLAND*. New York : Anchor, 1966.
- WILLBERN, York. *The Withering Away of the City*. Bloomington, Ind. : University of Indiana Press, 1966.
- WILLIAMS, Oliver P., ADRIAN, Charles R. *Four Cities : a Study in Comparative Policy Making*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1963.
- WILLIAMS, Oliver P. *Suburban Differences and Metropolitan Policies : A Phila Story*. Philadelphia : University of Philadelphia Press, 1965.
- WILLIAMS, Robin M. Jr. *Strangers Next Door, Ethnic Relations in American Communities*. Englewood Cliffs, N.J. : Prentice Hall, 1964.
- WILNER, Daniel M. *Housing environment and Family Life ; a Longitudinal Study of the Effects of Housing on Morbidity and Mental Health*. Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1962.
- WINTER, Gibson. *Suburban Captivity of the Churches ; an Analysis of Protestant Responsibility in the Expanding Metropolis*. New York : Doubleday, 1961.
- WINTER, Gibson. *New Creation as Metropolis*. New York : Macmillan, 1963.

- WIRTH, Louis. *On Cities and Social Life*. Chicago : University of Chicago Press, 1964.
- WISSINK, Gerardus A. *American Cities in Perspective ; with Special Reference to the Development of their Fringe Areas*. New York : Humanities Press, 1963.
- WOODS, Robert A., KENNEDY, Albert. *The Zone of Emergence*. Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1962.
- WOOD, Robert Coldwell. *Suburbia. Its people and their politics*. Boston : The Riverside Press Cambridge, 1958.
- WOOD, Robert Coldwell. *Metropolis against itself*. Cambridge, Mass : M.I.T. Press, 1959.
- WRIGHT, Frank Lloyd. *Living City*. New York : Horizon Press, 1963.
- YOUNGER, George D. *Church and Urban Power Structure*. Philadelphia : Westminster Press, 1963.
- YOUNGER, George D. *The Church and Urban Renewal*. Philadelphia : Lippincott, 1965.
- ZIMMER, Basil G. *Rebuilding Cities, The Effects of Displacement and Relocation on Small Business*. Chicago : Quadrangle, 1964.

**LES CENT LIVRES LES PLUS IMPORTANTS DE L'URBAN PLANNING (100 ESSENTIAL BOOKS OF PLANNING: DECADE FIVE AND DECADE SIX). AMERICAN PLANNING ASSOCIATION**

- STEIN, Clarence S. *Toward New Towns for America*. Cambridge, Mass. : M.I.T., 1966.
- MITCHELL, Robert, RAPKIN, Chester. *Urban Traffic. A Function of Land Use*. New York : Columbia University Press, 1954.
- MEYERSON, Martin, BANFIELD, Edward C. *Politics, Planning, and the Public Interest. The Case of Public Housing in Chicago*. New York : Free Press, 1955.
- GRUEN, Victor. *The Heart of our Cities. The Urban Crisis : Diagnosis and Cure*. New York : Simon and Schuster, 1955.
- WHYTE, William Hollingsworth, Jr. *The organization man*. New York : Simon and Schuster, 1956.
- PERLOFF, Harvey. *Education for Planning: City, State and Region*. Baltimore : published for Resources of the Future Inc., The John Hopkins Press, 1957.
- BUREAU OF THE BUDGET. *Standard Industrial Classification*. Washington : Office of Statistical Standards, 1957.
- CHAPIN, Stuart. *Urban Land Use Planning*. Chicago : University of Illinois, 1957.
- LYNCH, Kevin. *The image of the city*. Cambridge (Mass.): MIT Press, 1960.
- SMITH, Herbert H. *The Citizen's Guide to Planning*. Washington : Planners Press, 1961.
- MUMFORD, Lewis. *The city in History*. New York : Harcourt, Brace, Jovanovich, 1961.
- JACOBS, Jane. *The Death and Life of Great American Cities*. New York : Vintage Books,

- 1961.
- CARSON, Rachel. *Silent Spring*. Boston : Houghton Mifflin Company, 1962.
  - GANS, Herbert. *The Urban Villagers*. New York : The Free Press of Glencoe, 1962.
  - ANDERSON, Martin. *The Federal Bulldozer. A Critical Analysis of Urban Renewal, 1949-1962*. Cambridge, Mass : MIT Press, 1964.
  - KENT, T.J. Jr. *The Urban General Plan : San Francisco*. Chandler, 1964.
  - *The Making of Urban America : a History of City Planning in the United States*/édité par Albert John REPS. Princeton, N.J. : Princeton University Press, 1965.
  - BABCOCK, Richard F. *The Zoning Game ; Municipal practices and Policies*. Madison, Wisc : University of Wisconsin Press, 1966.
  - BACON, Edmund. *Design of Cities*. New York : Thames and Hudson, 1967.
  - McHARG, Ian. *Design with Nature*. London : John Wiley & Sons, 1969.
  - SCOTT, Mel. *American City Planning since 1890*. Berkeley, L.A. : University of California Press, 1969.







**INDEX  
ET  
TABLE DES  
MATIÈRES**



## INDEX NOMS PROPRES

Abrams, Charles, 44, 176, 184-185, 194, 211-214, 252, 254-255, 258, 272, 275, 278, 281-283, 285-287, 300  
 Ackerman, Edward, 201-202  
 Allen, Frederick Lewis, 16, 171  
 Ames, David, 19  
 Augur, Tracy, 200  
 Bacon, Edmund, 88, 184, 211, 232, 254, 276  
 Banfield, Edward C., 44, 71, 129, 185, 194, 224-226, 252-253, 258, 271, 275, 280, 288-289, 296  
 Banham, Reyner, 17, 82  
 Bartholomew, Harland, 200  
 Baskin, Seymour, 253, 283  
 Bauer, Catherine, 13, 15-16, 22-23, 41, 44-45, 77, 83-84, 145, 171-174, 176, 185, 194, 197, 199, 201-206, 211, 226, 244, 247, 249, 252, 255, 258-260, 270-271, 274, 277, 280, 283-284, 289, 299  
 Becker, Howard, 22, 24, 38, 41, 97, 107  
 Bell, Daniel, 215  
 Bello, Francis, 37, 42, 43, 67  
 Belser, Karl, 211  
 Bendix, Reinhard, 138  
 Berger, Bennett M., 19, 37-40, 50, 56-57, 78-80, 82, 92, 95, 124-125, 130, 132, 136,

140, 166-168, 171-172, 175, 177, 181-184, 187, 194, 216, 223, 227, 229, 273, 280, 284, 289  
 Billenbrand, Bernard, 211  
 Bing, Alexander, 204  
 Blake, Peter, 19-20  
 Blessing, Charles, 106, 157  
 Bloom, Nicholas Dagen, 19  
 Blumer, Herbert, 224  
 Bogue, Donald, 253  
 Boorstin, Daniel, 19  
 Branch, Melvin, 107  
 Bridgman, H.A., 16  
 Brown, Richard K., 97  
 Bundy, McGeorge, 217, 246, 249, 257, 284  
 Burdell, M.S., 256  
 Burgess, Ernest, 20, 231  
 Carrothers, Gerald A.P., 254  
 Cavanagh, Jerome, 284  
 Chapin, Stuart, 247  
 Chapman, Denis, 101  
 Chase, Stuart, 204  
 Chinoy, Eli, 136, 223  
 Clapp, Gordon, 282  
 Clark, Joseph, 44, 217, 252, 273-274  
 Clay, Grady, 43,-44, 69, 171, 252, 255, 258, 281-282

- Cole, Albert, 252  
 Colean, Miles L., 44, 252  
 Conant, Ralph, 259  
 Connery, Robert, 58  
 Crane, David, 76, 254, 279  
 Crompton, D.H., 89  
 Cullen, Gordon, 154  
 Davenport, Russell, 58  
 Davidoff, Linda, 53  
 Davidoff, Paul, 53, 213, 254  
 De Jonge, Derek, 106  
 De Mars, Vernon, 69, 180, 283  
 De Tocqueville, Alexis, 232  
 Dearing, Charles L, 206  
 Denney, Reuel, 222  
 Denton, John, 18  
 Dickens, Charles, 90  
 Dixon, Brock, 105  
 Dobriner, William M., 15, 19, 70, 177, 194, 218, 227-228  
 Douglas, Harlan, 80, 168, 227  
 Draper, Earl, 146  
 Dunham, Warren, 77  
 Dyckman, John, 44, 106, 179, 185, 252, 254, 256, 259  
 Eisenhower, Dwight David, 8, 44, 68, 128-129, 131, 199, 208, 251, 273  
 Eisler, Loren, 210  
 Eliot, Charles W., 201-202  
 Ennis, Philip, 15  
 Enoch, Kurt, 54  
 Epstein, Jason, 54-55, 215, 220  
 Fagin, Henry, 201-202, 232  
 Feiss, Carl, 201-202, 206, 208, 232, 256  
 Fischer, Joseph L. 256  
 Fitch, Lyle, 282  
 Forsyth, Ann, 20  
 Frederick, Christine, 16, 171  
 Freedgood, Seymour, 37, 42-43, 67, 184  
 Friedan, Betty, 18-20  
 Frieden, Bernard J., 53, 106, 283  
 Friedmann, John, 93  
 Galbraith, John Kenneth, 18, 210  
 Gans, Herbert, 16, 19, 20, 37, 39, 40, 50-51, 57, 83, 85-86, 94-97, 100-101, 106, 124, 126, 131-132, 137, 141, 148, 155-156, 166-169, 174, 179-180, 182-185, 187, 194, 198, 209, 213, 216, 223-226, 229-230, 254-256, 271-272, 278-280, 282, 284-285, 287-289  
 Geddes, Patrick, 71-72, 84, 91, 93, 144-145, 152, 172, 181, 186, 195-197, 202, 204, 232  
 Genette, Gérard, 25, 42  
 George, Henry, 144  
 Giedion, Sigfried, 276  
 Gilpatric, Chadbourne, 87, 279  
 Gitlin, Todd, 22  
 Glazer, Nathan, 54-55, 121, 137, 174, 183, 194, 214-217, 224, 258, 278, 280, 282, 284, 287  
 Godschalk, David, 287  
 Goodman, Paul, 18, 20, 195, 222  
 Goodman, Percival, 18, 20, 195, 222  
 Goodwin, Dick, 210  
 Gottmann, Jean, 19, 104, 149  
 Greenley, Roland B., 256  
 Greer, Scott, 73, 215, 255, 281  
 Grisby, William, 255  
 Griselle, Sherman, 108  
 Grodzins, Morton, 225-226  
 Gropius, Walter, 44, 252, 254, 276  
 Gruen, Victor, 67, 68, 173, 208, 276  
 Grunsfeld, Ernest, 198  
 Gulick, Luther Halsey, 37, 39, 41, 45, 48, 57-58, 102-105, 123, 126, 130, 136, 141,

- 149, 154, 166-168, 170, 173, 176, 178-179, 181, 183, 184, 186-187, 199, 203, 208-209, 226, 247, 249, 260, 277-278, 281, 289
- Gutkind, E.A., 254
- Haar, Charles, 44, 176, 184, 194, 210-213, 218, 250, 252, 257, 273, 280-281, 284-285, 287, 297
- Halberstam, David, 15
- Hall, Peter, 17
- Hansen, Walter, 108
- Harrington, Michael, 18
- Harris, Britton, 106, 247, 254
- Harris, Chauncey, 247
- Harris, Louis, 72, 129
- Harris, Richard, 19
- Haskell, Douglas, 176, 208, 276
- Hawley, Amos, 194, 228, 230, 247, 272, 277, 281, 286
- Heald, Henry T., 245-246, 249, 257
- Hedden, Walter P., 206
- Heiskell, Andrew, 251
- Herring, Frank W., 206
- Holmes, Oliver Wendell, 84
- Hoover, Edgar M., 220
- Hoppenfeld, Morton, 88-89
- Howard, Ebenezer, 71-72, 84, 91, 93, 144-145, 152, 172, 181, 186, 194-197, 202, 205, 211
- Howard, John T., 256
- Howe, Irving, 215
- Hughes, Everett, 52, 95, 198, 221-222
- Intermaggio, Joseph, 201-202
- Irving, Frederick, 251
- Isard, Walter, 52, 256, 272
- Jackson, Kenneth T., 18
- Jacobs, Jane, 5-6, 12, 15-20, 25, 33, 37, 39-40, 42, 46, 57, 68, 83-86, 88, 93, 101, 124, 126, 140, 145-147, 154-155, 166-168, 171-173, 175, 180-182, 184, 187, 196-197, 202, 205, 210-214, 216, 220, 273, 276, 279-280, 282-285, 295, 297
- Jacobs, Robert, 46, 166
- Jacoby, Russell, 15, 18
- Johnson, Lyndon Baines, 10, 19, 51, 200, 210, 215, 217, 247, 252, 281, 283-287, 297
- Kaplan, Jeremiah, 57
- Kaunitz, Rita D., 15, 70
- Keats, John, 16, 19, 20, 50, 71, 125, 176-178, 223, 229
- Kelly, Burnham, 44, 252, 256
- Kent, T.J. Jr, 256
- Kennedy, John Fitzgerald, 10, 19, 43, 51, 100, 129, 210, 215, 217, 247, 281-283, 297
- Kennedy, Robert, 286
- Kepes, György, 46, 49, 68, 166, 173, 175, 274
- Kimmel, Lewis H., 206
- Klaber, E.H., 210
- Konvitz, Joseph W., 19
- Kristol, Irving, 215
- Krueckeberg, Donald, 53
- Laloux, Victor, 203
- Larkham, Peter, 19
- Lash, James E., 252
- Laszell, Harold D., 221
- Latour, Bruno, 25, 120, 232
- Laurence, Peter, 182
- Le Corbusier, 84, 87, 93, 143, 145, 172, 195, 197, 205, 211, 232
- Leach, Richard, 58
- Lepetit, Bernard, 26
- Lerner, Max, 15
- Levin, David B., 208
- Levitt, William, 44, 252
- Levittown, 8

- Liebman, Charles, 57
- Lilienthal, David, 282
- Lindeman, Eric, 94
- Loosley, Elizabeth, 229
- Loriga, Sabina, 25
- Lubell, Samuel, 72, 79, 129
- Luce, Henry III, 177-178, 300
- Lurie, Ellen, 282
- Lynch, Kevin, 5,-6, 12, 25, 33, 49, 56, 68, 73-75, 85, 89, 95, 101, 106, 108, 124, 127, 136, 142, 149, 150, 153, 166-168, 170, 173-175, 184-187, 212, 256, 258, 260, 272, 274, 280, 289, 295, 297
- MacKaye, Benton, 203, 210
- Mailer, Norman, 18
- Margolis, Julius, 224
- Mass, Arthur, 218
- May, Richard, 210
- McCarthy, Eugene, 286
- McKenzie, Robert D., 124, 197, 231
- McVoy, Arthur, 256
- Mencken, H.L., 107
- Meyer, Albert, 282
- Meyerson, Margy, 222
- Meyerson, Martin, 37, 39-41, 43-44, 52, 55, 58, 66, 98-101, 103, 105, 107, 123, 127, 131, 142, 148, 152, 156, 166-168, 170, 172, 174-175, 177-182, 184-187, 194, 198, 200, 202, 205, 208-209, 211-215, 218-219, 223-226, 228, 230, 231, 244, 247-271, 274-275, 277, 280-289, 296
- Mills, Charles Wright, 18, 20, 215, 222
- Mitchell, Robert, 44, 185, 206, 208-209, 211, 226, 232, 247, 252-255, 272, 277, 285
- Monkkonen, Eric H., 15, 17
- Moses, Robert, 84, 87-88, 93, 211, 273
- Moynihan, Daniel, 215-216, 258, 287
- Mumford, Lewis, 5-6, 12, 15-20, 25, 33, 40, 46, 71, 79, 84, 87, 89-91, 93, 103-105, 108, 110, 123, 125, 130, 135-136, 140, 144-145, 147-149, 153, 167, 169-174, 176-178, 181-187, 194, 196-203, 205, 208-209, 211, 214, 218-219, 222, 229, 230-231, 254, 272, 276, 278, 280, 282, 295, 297, 300
- Nairn, Ian, 17, 154
- Newman, William, 16
- Nicolaides, Becky, 20
- Nixon, Richard, 226, 286
- Norton, Perry, 38
- Opperman, Paul, 37
- Owen, Wilfred, 178, 194, 206-210, 218, 250, 277-278
- Park, Robert E., 20, 106, 124, 197-198, 231
- Perkins, Holmes G., 45, 88, 179, 212, 245, 254, 272, 274
- Perloff, Harvey, 12, 13, 249
- Perry, Clarence, 205, 216
- Pfouts, Ralph, 106
- Phillips, H.I., 16
- Platt, Charles, 180
- Pomeroy, Hugh, 210
- Popenoe, Paul, 20
- Price, Derek, 23
- Rapkin, Chester, 209, 232, 254-256, 285, 286
- Reich, Jesse, 107
- Reiner, Janet, 255
- Reps, John, 15
- Riesman, David, 15, 19, 20, 50, 52, 70-72, 79, 90, 92-93, 107, 121-122, 124-125, 128, 132, 134-140, 142, 150-153, 176-179, 183, 185, 194, 197, 215-216, 218, 221, 223, 227, 229, 271, 277-278, 296, 300
- Robensky, Sam, 210



- Robock, Stefan, 282  
 Rockefeller, Nelson, 213  
 Rockefeller, Laurance, 149, 210, 278  
 Rodwin, Lloyd, 58, 174-175, 247, 249,  
 256-258, 277, 280, 282  
 Roosevelt, Franklin Delano, 7, 100, 186,  
 200, 204, 206, 224  
 Rostow, Eugene W., 59  
 Sasaki, Hideo, 276  
 Schussheim, Morton, 180, 186  
 Scott, Mel, 13, 16, 200, 244  
 Scott Brown, Denise, 108, 254  
 Sears, Paul B., 201-202  
 Seeley, John, 19, 71, 132, 143, 146, 176-  
 177, 179, 183, 194, 218, 227-230, 254-  
 255, 272  
 Seligman, Daniel, 37, 42-43, 67  
 Sert, Josep Lluís, 257, 276  
 Shulman, Marshall, 257  
 Sim, Alexander, 229  
 Sinclair, Lewis, 19  
 Spector, August C., 176  
 Steffens, Lincoln, 232  
 Stein, Clarence, 84, 93, 143, 145, 172,  
 194-197, 200, 202-203, 205-206, 210-211,  
 256, 282-284  
 Stein, Maurice, 16  
 Steinberg, Saul, 98, 107  
 Stonorov, Oscar, 69  
 Taft, Charles, 44, 149, 252  
 Talen, Emily, 20  
 Tamburi, Orfeo, 66  
 Tankel, Stanley B., 213, 282  
 Terret, Barbara, 37, 43-44, 98, 127, 178,  
 186, 218, 277  
 Thernstrom, Stephan, 17  
 Thiebout, Charles M., 106  
 Truman, Harry S., 179  
 Tugwell, Rexford, 204  
 Tunnard, Christopher, 92-93  
 Unwin, Raymond, 84, 172, 204, 205  
 Van Der Rohe, Mies, 69  
 Veblen, Thorstein, 107  
 Venturi, Robert, 17, 82, 256  
 Vernon, Raymond, 178, 194, 218-219, 247,  
 277-278, 280  
 Vinton, Warren Jay, 15, 200-201  
 Wagner, Robert F. Jr., 184  
 Wallace, David A., 255  
 Warner, Sam Bass, 16, 17, 19, 258  
 Wattel, Harold, 15, 227  
 Weaver, Robert C., 51, 215, 249, 281, 285  
 Weber, Adna Ferrin, 17  
 Webber, Melvin, 17, 41, 54, 105-106, 157,  
 213, 259, 274, 280  
 Weissmann, Ernest, 247  
 Wells, H.G., 71, 176  
 Wheaton, William L.C., 37, 43-45, 98, 101,  
 127, 178, 179-180, 185, 186, 215, 226, 254-  
 256, 259, 272, 274-275, 278, 282, 286, 289,  
 296  
 Whitaker, Charles Harris, 204  
 White, Lucia, 258  
 White, Morton, 258  
 Whittlesey, Julian, 210  
 Whitney, Henry, 66  
 Whyte, William Hollingsworth, Jr., 15-16,  
 18, 19, 20, 37, 39, 42-44, 50, 57, 65-69, 71,  
 76, 79, 104, 122, 124-125, 129, 130-132,  
 135-141, 143, 145-146, 149, 151-152, 157,  
 166-167, 169, 171, 173, 175-178, 182-183,  
 187, 195, 197, 201, 205, 208, 210-211, 213,  
 223, 229, 252-253, 273, 276-279, 282, 284,  
 288, 296, 299  
 Wilcox, Roger, 210  
 Willmott, Peter, 97

- Wilson, James Q., 258, 283
- Wilson, Sloan, 176
- Winnick, Louis, 44, 252
- Wirth, Elizabeth, 198
- Wirth, Louis, 20, 52, 95, 106, 124, 194, 197-199, 224, 271, 273
- Wood, Edith Elmer, 204
- Wood, Elizabeth, 15
- Wood, Robert Coldwell, 15, 19, 37, 39-40, 50, 55, 57, 70, 72-73, 76, 90, 92, 103-104, 123-124, 129, 134, 138, 139-140, 144, 147-149, 152, 166-167, 169, 172-173, 175-177, 181-183, 187, 194-197, 209, 211, 218, 220, 222-223, 225-227, 229, 231, 255, 257-260, 271, 280-281, 283-285, 287, 297
- Woodbury, Coleman, 45, 200-201, 232, 247, 277
- Wright, Frank Lloyd, 49, 232
- Wright, Henry, 84, 93, 143, 145, 202, 204
- Wurster, William, 44, 180, 200, 202, 271, 283
- Yeomens, Edward, 19
- Ylvisaker, Paul, 178, 194, 217-220, 245-246, 248-251, 253, 255-256, 273-275, 277, 280-282, 284-286, 288, 297
- Zimmer, Basil, 231

## INDEX INSTITUTIONS

- Amerika, 46
- American City Planning Institute, 33
- American Council to Improve Our Neighborhoods (ACTION), 36, 43, 58, 66, 99, 101, 107, 166, 178, 208, 211-212, 214, 247-248, 251-254, 260, 274-275, 283-285, 287
- American Institute of Planners, 9, 13, 16, 22, 24, 34, 105, 172-173, 202, 241-242, 270-271, 280, 284, 296
- American Society of Planning Officials, 37
- Architectural Forum, 22, 34, 43, 46, 55, 65, 68, 81, 176, 182, 201, 208, 213, 216, 273, 276, 278, 300
- Brookings Institution, 206, 210, 250, 253, 260, 277
- Bureau of Labor Statistics, 12,
- Bureau of Public Roads, 208
- Cambridge University, 45
- Catholic University of America, 248
- Columbia University, 47, 52, 209, 283
- Columbia University Institute of Urban Environment, 213, 286
- Community Development, 10
- Department of Urban Affairs, 10
- Department of Housing and Urban Development (HUD), 10-11, 13, 36, 51, 215
- Federal Housing Administration, 8, 212
- Federal National Mortgage Association (FNMA), 8, 100, 131
- Florida State University, 248
- Ford Foundation, 13, 22, 44, 58, 87, 101, 174, 178, 201-202, 206, 210, 215, 217-219, 222, 225, 227, 232, 241, 244-245, 248-255, 257, 259-260, 271, 275-278, 281, 283-284, 286, 299-300
- Fortune, 20, 22, 39, 42, 43, 65, 66, 68, 81, 99, 147, 171, 176-177, 179, 195, 200-201, 208, 213, 278, 279, 300
- Harvard University, 36, 45, 50, 107, 166, 171, 178, 181-182, 202, 210-211, 219, 222, 224, 241, 252-253, 256, 258, 270, 272-273, 276, 277, 280, 287-288
- Harvard University Graduate School of Design (GSD), 87, 202, 217, 157, 276, 286-287
- Housing and Home Finance Agency (HHFA), 10, 215, 282
- Hunter College, 51, 248, 288
- Illinois Institute of Technology, 12, 246
- Interstate Highway System, 9
- Iowa State University, 248

- Joint Center for Urban Studies (JCUS) 45, 51, 58, 73, 166, 174, 182, 210, 213-214, 232, 247, 256, 258-259, 270, 276, 280-283, 286-288
- Journal of The American Institute of Architects, 204
- Journal of The American Institute of Planners (JAIP), 15, 37, 38-39, 41, 45, 52, 65, 69, 73, 76, 77, 88, 97, 105-109, 128, 149, 157, 168-169, 173, 175, 179-181, 185-186, 194, 199, 202, 210-211, 213, 230-232, 241, 259, 272, 280, 287
- Massachusetts Institute of Technology (MIT), 12, 36, 49, 50-52, 54, 73, 166, 181, 204, 213, 241, 256, 270-274, 276, 280, 282-283, 285, 288
- Michigan State College, 12
- National Institute for Public Administration, 58
- National Resources Planning Board, 7
- New York Times Magazine, 18
- Northwestern University, 255
- Outdoor Recreation Resources Review Commission, 43
- Pennsylvania State University, 248
- Princeton University, 45, 209
- Regional Planning Association of America, 200, 203
- Ressources for the Future, 202
- Richard King Mellon Foundation, 248
- Rockefeller Foundation, 22, 36, 43, 46, 50, 55, 87, 166, 168, 245, 275, 279, 282, 299
- Sears-Roebuck Foundation, 245, 248, 285
- State University of New York, 260
- Texas A&M University, 248
- University of Arizona, 248
- University of California Berkeley, 41, 51, 56, 105-107, 166, 180, 200, 202, 216, 249, 253, 255, 258, 260, 271, 274, 280, 282, 284
- University of California Berkeley College of Environmental Design, 45, 283, 286
- University of California Berkeley Institute of Urban and Regional Development, 45
- University of California Los Angeles, 106, 248
- University of Chicago, 12, 45, 51, 95, 199, 222, 227, 230, 252-253, 275, 296
- University of Chicago, Chicago School of Urban Sociology, 20
- University of Michigan, 12, 58, 230, 272
- University of North Carolina, 12, 106, 231, 260
- University of Pennsylvania, 22, 45, 52, 76, 214, 224, 245, 252, 254-255, 260, 272, 280
- University of Pennsylvania Institute for Urban Studies, 45, 179, 185, 209, 211, 214, 232, 245, 247, 275, 277, 282, 286
- University of Tennessee, 248
- Urban Renewal Administration, 9
- Virginia University, 102
- Washington University, 12
- Wisconsin University, 12, 210
- Yale University, 92, 221

## TABLE DE MATIÈRES DÉTAILLÉE

- Administration (Public), 48, 58  
 Afro-américains, 9, 67, 99, 102, 283  
 America Becomes Urban, 17  
 Anatomy of a Metropolis, 87  
 Architectes, 93, 103, 153, 156  
 Autoroutes, 9, 172, 209  
 Banlieue résidentielle (suburb), 8, 16, 20, 23, 72, 79-82, 90, 123-124, 126-127, 130, 133, 139, 148, 167, 172, 196, 205, 211, 229  
 Banlieue (utopie), 222  
 Banlieusards, 129-130, 140, 143, 224, 225, 227  
 Beacon Hill, 75  
 Caractère américain (le), 197  
 Centres commerciaux, 196  
 Centre-ville, 15, 20, 66, 69, 90, 109, 125-126, 133, 137, 143, 148, 183, 195, 211, 230  
 Champ d'études urbaines, 194, 209, 217, 218, 230, 232, 272  
 Chercheurs, 42, 78, 80, 129, 206, 210, 213, 221, 286  
 Chicago, 9  
 Cité-Jardin, 127, 142, 144-145, 181, 194-196, 204-205, 222  
 Cities of Tomorrow, 16  
 City in History (The ), 5, 19, 33, 35, 89, 172, 185, 280  
 City Planning, 13, 34-36, 44, 48-49, 52, 211, 250-252  
 Classe laborieuse, 78, 85, 97, 183  
 Classe moyenne, 82-83, 94, 97, 99, 122, 136, 138, 174  
 Classe sociale suburbaine, 197  
 Collège invisible, 6, 23, 165, 199, 280, 283  
 Communitas, 195  
 Conférence Annuelle (American Institute of Planners )22, 244, 271  
 Conférence (City Design), 22, 47  
 Conférence (Urban Design), 34, 87, 171, 182, 279  
 Conférence (Urban Planning), 246  
 Crabgrass Frontier, 17  
 Crestwood Heights, 131, 146, 230  
 Crestwood Hills, 131  
 Culture (américaine), 82, 126, 131, 137, 139, 182  
 Culture of Cities (The ), 90  
 Death and Life of Great American Cities (The ), 5, 18-19, 33, 46, 54-55, 87, 89, 173, 182, 279  
 Decentrists, 145  
 Detroit, 9

- Environment, 13  
 Environment (mouvement), 210  
 Espaces publics, 208  
 Etalement (urban sprawl), 69, 101, 208  
 Etats-Unis, 7, 12, 14, 21, 23, 33, 54, 98, 101, 109, 119, 123, 131, 182, 207  
 Exploding Metropolis (The ), 15-16, 36, 39, 46, 54-58, 65, 70, 72, 99, 131, 137, 154, 166-167, 171, 173, 177-178, 182, 279  
 Fair Lane (New Jersey), 143  
 From the Ground Up, 172  
 G.I. Bill, 49  
 Gray Area, 86, 87, 247  
 Greenwich Village (New York), 84, 88, 181, 212, 213  
 Highway Act 1954, 9  
 Highway Act 1956, 68  
 Housing Act 1934, 8, 200  
 Housing Act 1937, 201  
 Housing Act 1949, 8, 12, 53, 255, 298  
 Housing Act 1954, 44, 100, 273, 274  
 Housing Act 1865, 284  
 Homme (de l'organisation), 109, 122, 129, 139, 140-141, 172  
 Homme (moderne), 120, 137, 223  
 Housers, 199-206  
 Housing, People and Cities, 37, 40, 44, 54, 56, 58, 166, 172, 178  
 Human Ecology, 230  
 Image of the City (The ), 5, 33, 35, 50, 56, 76-77, 106, 173, 185  
 Intellectuels, 5, 12, 14, 17, 18, 26, 171  
 Journalistes, 42, 46  
 Logement, 98, 100-101, 127, 156, 185, 198, 200-201, 209, 251, 275  
 Logement (financement), 212  
 Logement (marché), 99  
 Logement (pavillonnaire), 104  
 Logement (politique du), 200, 210, 214, 226, 281  
 Logement (social), 68, 282, 285  
 Lonely Crowd (The )(La Foule Solitaire), 15, 52, 121, 124, 137, 150, 216, 222  
 Los Angeles, 127  
 Megalopolis, 19, 104, 149  
 Métropole, 72, 74, 77, 91, 99, 110, 124, 135-136, 140, 146, 218, 278  
 Métropole (gouvernement), 104, 126, 136, 146-147, 149-150, 181, 195-196, 218  
 Métropole (regions métropolitaine), 124, 136, 148, 149, 183, 219, 220, 226, 231, 281  
 Métropole (surfaces métropolitaines), 102, 104, 186  
 Metropolis in Ferment, 185-186  
 Metropolitan Problem and American Ideas (The ), 37, 41, 57, 130, 167  
 Metropolitan Transportation Problem (The ), 208  
 Minorités, 99, 109, 214, 283  
 Mobilité, 208  
 Model Cities Program (Demonstration Cities and Metropolitan Development Act 1966), 10, 51, 209, 259, 285, 297  
 Modern Housing, 201-202  
 Mouvement moderne (architecture et urbanisme), 5, 152, 202  
 Mythe (de la banlieue), 19, 78, 80-82, 123-125, 127-128, 140, 157, 172, 197, 223, 229  
 National Defense Highway Act 1956, 9  
 New Deal, 7, 23  
 North End (Boston), 84  
 Organization Man (The ) (L'homme de l'organisation), 18, 71, 121, 124, 129, 131, 135, 138, 139, 151, 157, 175, 177-178



- Park Forest, 8, 129, 136, 138
- People and Plans, 16
- Planners, 8, 45, 72, 77, 88-89, 93-97, 102, 106, 150-152, 155, 157, 195, 198, 201-202, 220, 222-223, 242, 271
- Planning, 7, 9, 37, 38, 53
- Pollution, 92
- Power Elite (The ), 18
- Quartier (de résidence), 216, 251, 273
- Radburn (New Jersey), 143
- Reforming Suburbia, 20
- Regional Planning, 45
- Renovation urbaine (Urban Renewal), 10, 84, 89, 94, 98, 107, 182, 253-254, 258, 275, 281, 285
- Reseau intellectuel, 26, 166, 184, 198, 226, 241, 269
- San José (quartier), 133
- Suburban Alchemy, 19
- Suburban Community (The ), 15, 70, 177, 227
- Suburban Trend (The ), 168
- Suburbia: Its People and Their Politics, 37, 39, 55, 70, 73, 138, 181
- Suburbs (villages), 41
- Table Ronde (Fortune et Architectural Forum "The City's Threat to Open Land"), 22, 176, 174, 183, 201, 211, 278
- Task Force, 10, 284
- Task Force on Metropolitan and Urban Forces, 11, 200
- Taudis (Slum), 23, 85-86, 95-96, 145, 251
- Technics and Civilization, 91
- Town Planning, 33, 89
- Traffic, 92
- Transport, 103, 209-210, 258, 277, 285
- Urban Design, 34, 106
- Urban Planning, 5, 8, 10, 12, 14, 16, 20-21, 33, 36, 42, 97, 105, 109, 119-120, 122-123, 158, 165, 171-172, 184, 202, 211, 230, 249, 278
- Urban Villagers. Group and Class in the Life of Italian-Americans (The), 37, 40, 57, 100, 167, 174, 179-180, 280
- Urbanisation, 110
- Urbanisme (espace urbain), 42, 122
- Urbanisme (profession), 38, 174
- Village, 133
- Village (suburbain), 195
- Ville Radieuse, 87
- West End (Boston), 75, 86, 94-97, 106, 126, 131, 141, 148, 155, 179, 181, 183, 216, 225, 230
- Working Class Suburbs: A Study of Autoworkers in Suburbia, 37, 40, 56, 78, 167, 177, 182
- Zone rouillées (blight zone), 85-86
- Zoning, 211-212

